Licence Encyclopédie Spirite

Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006
http://www.spiritisme.net
spiritisme@spiritisme.net

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :

    a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
    b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.

3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

Animisme

et

Spiritisme

Essai d'un examen critique

Des phénomènes médiumniques

Spécialement en rapport avec les hypothèses de la « force nerveuse »,
De l' « hallucination » et de l' « inconscient »

Comme réponse
À l'ouvrage du Dr Ed. von Hartman, intitulé : « Le Spiritisme »
Par

Alexandre Aksakof

Directeur des Psychische Studien (Recherches psychiques), à Leipzig

Avec portrait de l'auteur, et dix planches

Traduit de l'éditeur russe par Berthold Sandow

Paris
Librairie des sciences psychiques
Éditeur : P.- G. Leymarie
12, Rue du Sommerard, 12
1895

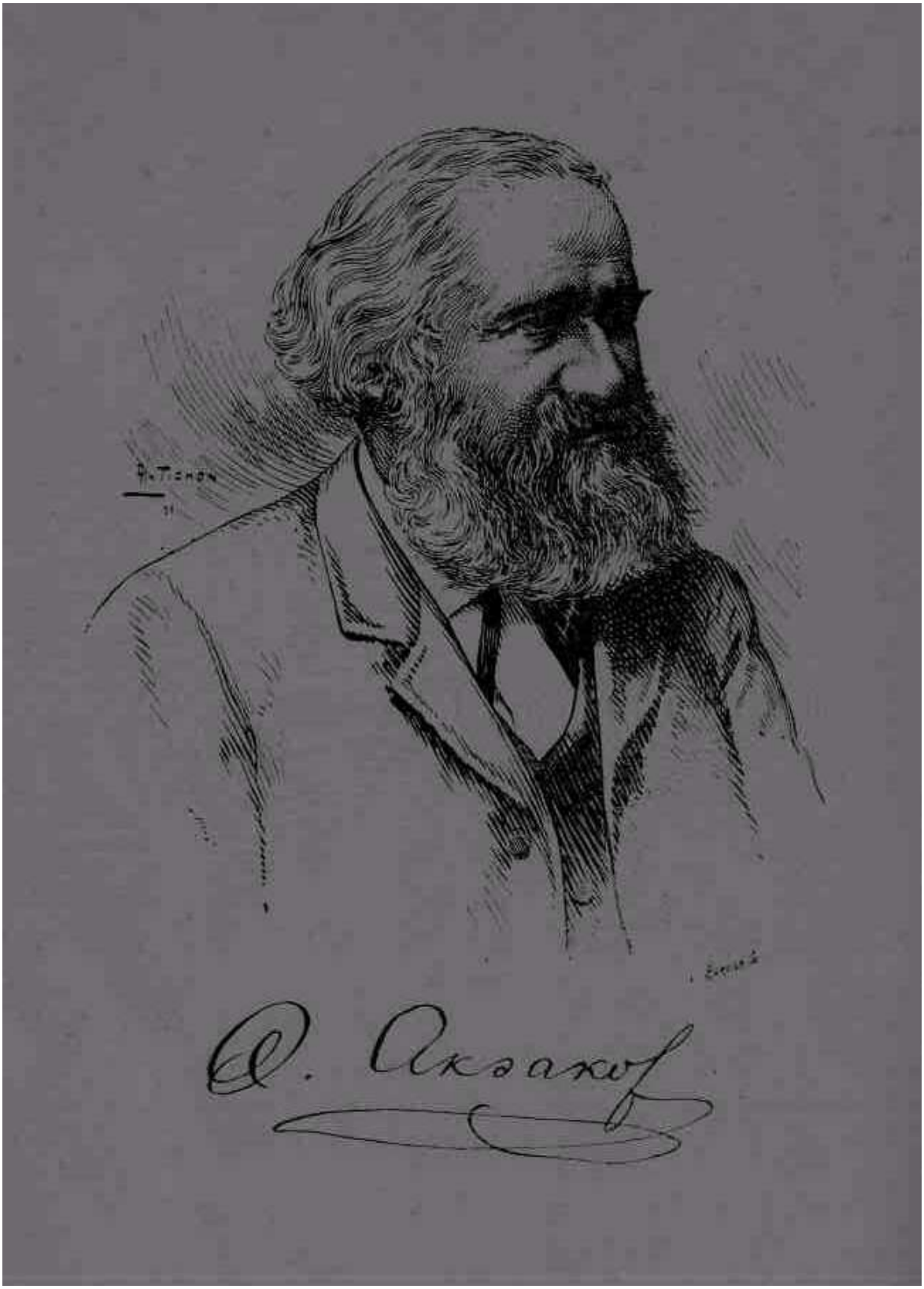


TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos du traducteur.....XIII

Préface de l'édition allemande.....XVII

Introduction.

Aperçu historique des théories antispiritiques :

« To Daimonion », de Oldfield ; « Philosophie des Agents mystérieux », de Rogers ; « Discussion », de Brittan et Richmond ; « Mystères modernes expliqués et démasqués », de Mahan ; « Mary Jane », de Guppy ; « De la force, etc. », de Bray ; « Etats de super activité du système nerveux, etc. », de Collyer ; « Spiritualism », de Hammond ; Carpenter et Cox ; « Des tables tournantes », par Agenor de Gasparin ; « Les tables parlantes », par Thury ; « Etudes expérimentales », par Chevillard ; « Essai sur l'humanité posthume », par D'Assier.

CHAPITRE I. — Des phénomènes de matérialisation.

Insuffisance, au point de vue des faits, de l'hypothèse hallucinatoire émise par le Dr Hartmann.

Matérialisation d'objets échappant à la perception par les sens.

Photographie transcendantale.

Expériences de M. Beattie. — Photographies obtenues par MM. Guppy, Parkes, Russel, Slater, Williams, Hudson, Reimers, Damiani.

— Photographie transcendantale d'une main, obtenue par le professeur Wagner, à Saint-Pétersbourg. — Photographie de formes humaines, obtenues par Slater. — Expériences de Mumler. — Compte rendu du British Journal of Photographe. — Description des gravures ci-jointes. — Témoignage de B. Murray et Moses Dow.

— Lettre du professeur Gunning. — Photographies transcendantales de doubles. — Expertise de M. Jay Hartmann, à Cincinnati.

Matérialisation et dématérialisation d'objets accessibles à nos sens.

Démonstration de ce principe par les faits compris sous la dénomination de « pénétration de la matière ». — Apports et disparition d'objets. — Dédoublement d'objets inanimés.

A. — Matérialisation et dématérialisation d'objets inanimés.

Etoffes. — Démonstration par la voie des photographies transcendantales. — Expérience de M. Clifford Smith. — Matérialisation d'étoffes par Katie King en présence des témoins. — Médiumnité de fleurs pour la matérialisation de fleurs. — Production

d'une plante sous les yeux des assistants. — Matérialisation de métaux par la médiumnité d'un métal.

B. — Matérialisation et dématérialisation de formes humaines. — Incompatibilité logique de la théorie de l'hallucination du Dr Hartman avec sa théorie de la force nerveuse.

Démonstration du caractère non hallucinatoire d'une matérialisation par :

1° Le témoignage visuel simultané de plusieurs personnes.

2° Le témoignage visuel et tactile, simultané de plusieurs personnes.

3° La production d'effets physiques.

4° La production d'effets physiques durables.

A, Écriture directe.

B, Empreintes de mains matérialisées.

C, Effets produits sur la forme matérialisée (coloration, etc.)

D. Reproduction de formes matérialisées, par des moulages en plâtre.

Expériences de M. Denton ; expériences concluantes au moyen d'une caisse fermée ; autres exemples de moulages de formes matérialisées, à l'aide de la paraffine :

I. Le médium est isolé ; l'agent occulte reste invisible.

Expériences de MM. Reimers et Oxley.

II. Le médium est devant les yeux des assistants, l'agent occulte reste invisible.

Expériences de M. Ashton avec Miss Fairlamb) ; expérience de M. Friese avec M. Eglinton ; expérience avec M. Eglinton devant une commission ; reproduction plastique d'un membre dédoublé du médium.

III. L'agent occulte est visible, le médium est isolé.

Expérience de M. Adshead avec Miss Wood.

IV. Le fantôme et le médium sont simultanément visibles aux spectateurs.

Expérience de M. Ashton avec Miss Fairlamb.

E. Photographie de formes matérialisées.

a) Le médium est visible ; la figure matérialisée est invisible à l'œil, mais elle apparaît sur la plaque photographique.

b) Le médium est invisible ; le fantôme est visible et reproduit par la photographie.

c) Le médium et le fantôme sont vus en même temps ; seul ce dernier est photographié ; — photographies de Katie King obtenues par M. Harrison et par M. Crookes.

d) Le médium et le fantôme sont visibles tous deux et photographiées en même temps.

Témoignage de MM. Crookes, Russel, Burns, de Mme Louisa Nosworthy, du Dr W. Hitchman. — Expériences de M. Aksakof avec M. Eglinton.

e) Le médium et le fantôme sont invisibles ; la photographie se produit dans l'obscurité. — Expériences de MM. Bullet, Reimers, Aksakof.

5° Expériences de pesée des formes matérialisées.

Insuffisance de la théorie hallucinatoire du Dr Hartman au point de vue théorique.

CHAPITRE II. — Les phénomènes physiques.

Les expériences de MM. Hare, Varley et Hering démontent que la force médiumnique n'a aucune affinité avec l'électricité. — Contradictions du Dr Hartmann.

CHAPITRE III. — De la nature de l'agent intelligent qui se manifeste dans les phénomènes du spiritisme.

Examen du principe fondamental du spiritisme ; présente-t-il des phénomènes dont il faut chercher la cause en dehors du médium ?

1. — Des manifestations qui sont contraires à la volonté du médium.

Divers exemples ; — expériences remarquables de M. Dexter ; — exemple frappant au début du mouvement spirite ; — le cas du Révérend E. Phelps ; — exemple de combustion spontanée d'objets, dans l'est de la Russie : récit de M. Schtchapov.

2. — Des manifestations qui sont contraires aux convictions du médium.

Le témoignage de M. A. (Oxon) : expériences des prof. Wagner et Hare.

— Des manifestations contraires au caractère et aux sentiments du médium.

— Des communications dont la nature est au-dessus du niveau intellectuel du médium.

Oeuvres de Hudson Tuttle et de Davis ; — achèvement du roman de Dickens Edwin Drood par voie médiumnique ; — expériences de M. Barkas : réponses impromptu à des questions scientifiques ; — le cas du général Drayson : renseignements astronomiques.

5.— Médiumnité des nourrissons et des petits enfants.

Les jeunes Cooper et Attwood ; — écriture du petit Jencken, âgé de cinq ans et demi ; — écriture de la fille du baron Seymour Kirkup, à l'âge de neuf jours ; — écriture sur l'ardoise par Essie Mott, âgée de deux ans.

6. — Médiums parlant des langues qui leur sont inconnues.

Avis de M. Ennemoser ; — témoignage du juge Edmonds ; — le parler en diverses langues inconnues aux médiums ; — communications délivrées au moyen de signes télégraphiques ; exécution de morceaux de musique par un enfant n'ayant reçu aucune instruction musicale ; — la fille du sénateur Tallmage.

7. — Divers phénomènes d'un genre mixte-composé.

Un cas curieux observé par l'auteur.

8. — Communication de faits que ne connaissent ni le médium ni les assistants.

a) La vision dans l'obscurité et dans les endroits clos.

Expériences de l'auteur, dans un cercle intime ; — expériences de M. Crookes ; — témoignage de M. A. (Oxon).

b) Des faits connus indépendamment des organes servant habituellement à la perception.

Expériences personnelles de l'auteur : l'adage de Cardoso.

c) Communication de faits inconnus aux personnes prenant part à la séance et qui ne peuvent être expliqués par la transmission de pensées, en raison des conditions mêmes dans lesquelles ces messages sont délivrés.

Le cas de Mlle Emma Stramm ; information du décès de Duvanel ; — Miss Laure, fille du juge Edmonds ; — autres cas rapportés par le juge Edmonds ; — conférence du général Drayson ; — l'article du Dr Davey ; — rapport du capitaine Drisko sur les incidents auxquels le Harry Booth doit son salut ; — une dame trahie par la planchette.

9. — Communications venant de personnes complètement inconnues des médiums aussi bien que des assistants.

Communication de l'esprit de John Chamberlain, attestée par douze témoins ; — le « Message Department » du Banner of Light ; — la communication de l'esprit d'Abraham Florentine, à Londres, confirmée à New-York : — manifestation d'Anastasie Pérélyguine.

10. — Transmission de messages à une grande distance.

Faits rapportés par le professeur Hare ; — message transmis de Lowell, Mass., à Atalanta, Geo. (à une distance de 1.000 milles) ; — transmission d'un message sans indication précise du destinataire.

11. — Transport d'objets à grandes distances.

Transport d'une photographie de Londres à Lowestoft ; transport d'aiguilles à tricoter à une distance de 20 lieues anglaises : — expériences de Zollner, Crookes, Olcott et Cooper.

12. — Matérialisations.

Citation erronée du Dr Janisch par le Dr Hartmann ; — les trois hypothèses possibles.

CHAPITRE IV. — L'hypothèse des esprits.

A. — ANIMISME. — action extracorporelle de l’homme vivant considérée comme formant la transition au spiritisme.

I. — Action extracorporelle de l'homme vivant, comportant des effets psychiques (phénomènes de la télépathie ; — transmission d'impressions à distancer.

Expérience de Mlle Pribitkoff ; — fait communiqué par M. W. Solovioff ; — messages médiumniques de Mlle Sophie Swoboda ; — expériences de M. Th. Everitt et de Miss

Florence Marryat ; — messages provenant de personnes vivantes ; — faits communiqués par le juge Edmonds et M. Aksakof.

II. — Action extracorporelle de l'homme vivant, sous forme d'effets physiques (Phénomènes télécinétiques, — déplacement d'objets à distance).

Faits observés par Mme de Morgan, Mlle Perty, Spicer, etc.

III. — Action extracorporelle de l'homme vivant, se traduisant par l'apparition de sa propre image (phénomènes téléphoniques, — apparitions à distance).

Apparitions de doubles ; — hallucinations télépathiques ; — le cas de Mlle Emilie Sagée ; — photographies de doubles ; — communications délivrées par des doubles.

IV. — Action extracorporelle de l'homme vivant, se manifestant sous forme de l'apparition de son image, avec certains attributs de corporéité (phénomènes téléplastiques, — formation de corps matérialisés).

Doubles matérialisés : les Davenports, — Miss Fay, — Florence Cook ; — constatation des doubles par le moyen d'empreintes et de moulages ; expériences de M. Crookes avec le médium Home ; — fait communiqué par le Dr Kousnetzoff ; — le magnétiseur H.-E. Lewis ; — le fantôme d'un homme vivant frappant à la porte ; — le récit du Dr Wyld ; — le double du Rév. Th. Benning ; — apparition de M. Wilson (rapporté par le Dr Britten) ; — une jeune fille malade, se trouvant en Amérique, apparaît à ses parents, en Allemagne ; — un navire sauvé par l'apparition d'un de ses passagers sur un autre vaisseau.

B. — Le SPIRITISME. — Action médiumnique d’un homme décédé ; développement ultérieur de l’animisme.

Contenu intellectuel des phénomènes ; — causes animiques et spiritiques ; — constatation de la personnalité ; — la distinction entre la « personnalité » et l'« individualité », comme devant servir de clef pour l'intelligence des phénomènes spiritiques.

I. — Identité de la personnalité d'un défunt constatée par des communications dans sa langue maternelle, inconnue du médium.

Exemples tirés des écrits du juge Edmonds, de Mme Turner, Hardinge Britten.

II. — Constatation de la personnalité d'un défunt par des communications délivrées dans le style caractéristique du défunt ou, par des expressions particulières qui lui étaient familières, reçues en l'absence de personnes connaissant le défunt.

Le roman inachevé de Charles Dickens ; — communication du prince Sch., reçue par Mlle Barbe Pribitkoff ; — message transmis par D. Home.

III. — Identité de la personnalité d'un défunt, inconnu du médium, constatée par des communications délivrées dans une écriture identique à celle qu'on lui connaissait de son vivant.

La Graphologie ; — communication d'Estelle, femme de M. Livermore ; — les douze messages de John Quincy Adams : — le cas du Dr Nichols ; — l'écriture directe ; —

récit de M.J.-J. Owen et témoignage de Mme Burchett ; — expériences de M. Smart avec le médium Spriggs ; — expérience personnelle de l'auteur.

IV. — Identité de la personnalité d'un défunt constatée par une communication provenant de lui, contenant un ensemble de défaits relatifs à sa vie, et reçue en l'absence de toute personne ayant connu le défunt.

Témoignage de Robert Dale Owen : Violette.

V. — Identité de la personnalité d'un défunt constatée par la communication de faits qui n'ont pu être connus que du défunt lui-même et que lui seul a pu communiquer.

Le testament du baron Korff ; — exemple cité par R. Dale Owen ; — « Schoura » ; — un fait observé par l'auteur.

VI. — Identité de la personnalité constatée par des communications qui ne sont pas spontanées, comme celles qui précèdent, mais provoquées par des appels directs au défunt et reçues en l'absence de personnes connaissant ce dernier.

Observations du Dr Wolfe sur la lecture de lettres fermées, par M. Mansfield ; — insuffisance des hypothèses avancées par le Dr Hartmann pour expliquer la lecture des pensées et la clairvoyance ; — témoignages du Rév. Samuel Watson ; —expériences d'écriture directe, instituées par M. Colby avec M. Watkins, médium ; — expérience curieuse avec le médium Powell.

VII. — Identité du défunt constatée par des communications reçues en l'absence de toute personne l'ayant connu, et qui trahissent certains états psychiques ou provoquent des sensations physiques, propres au défunt.

Communications de personnes mortes dans un état de déséquilibrement mental ; — douleurs physiques dont avait souffert le défunt, éprouvées par le médium ; — loi hypothétique des manifestations.

VIII. —Identité de la personnalité d'un défunt attestée par l'apparition de sa forme terrestre.

A) apparition d'un défunt attestée par la vision mentale du médium en l'absence de personnes connaissant le défunt.

Exemple tiré de l'expérience personnelle de l'auteur.

B) apparition d'un défunt attestée par la vision mentale du médium et simultanément, par la photographie transcendantale ou par la photographie seule, en l'absence de personnes connaissant le défunt.

Exemples rapportés par M. A. (Oxon), Mme Conant, Moses Dow, A. R. Wallace, M. Johnstone.

Cas cités par le Dr Thomson, M. Dow. M Evans et M. Snipe.

C) apparition de la forme terrestre d'un défunt, matérialisée, avec des preuves d'ordre intellectuel à l'appui.

Témoignage du professeur Wagner ; — comme quoi la ressemblance n'est pas une preuve d'identité ; — faits rapportés par M. J. Sherman et M. Livermore ; — cessation des manifestations à la suite de la matérialisation ; — l'élément démystification.

Considérations finales

La preuve absolue de l'identité d'un esprit, au point de vue objectif, est une impossibilité ; — importance des preuves subjectives ; — confusion, par rapport au spiritisme, des idées : esprit, temps, espace.

Les hypothèses spiritiques, selon M. Hartmann ;— réfutation des difficultés que M. Hartmann oppose à « l'hypothèse de l'inspiration » ; — les prétentions de l'hypothèse des esprits ne sont pas en contradiction avec le système philosophique du Dr Hartmann ; — les problèmes du spiritisme et de l'animisme considérés comme branches de la psychologie expérimentale ; — la philosophie monistique.

AVIS IMPORTANT

Les gravures placées à la fin du volume sont exécutées d'après les phototypies de l'édition russe originale.

Planche II : les figures 5, 6, 7, 8 sont prises d'après les photographies transcendantales de M. Beattie ; de même, les figures 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16 des planches III et IV.

Les figures de la planche VI, n°s 1, 2, 3, 4, sont prises d'après les photographies transcendantales de Mumler.

A la planche VII, lire ainsi la notice : D'après la photographie prise des moulages des mains droites du médium et de la forme matérialisée.

Planche IX, au lieu de main gauche, lire main droite.

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR

(Selon un arrangement passé avec M. Alexandre Aksakof, conseiller d'État actuel de S. M. l'Empereur de Russie, j'ai assumé la responsabilité de publier en français son œuvre si connue à l'étranger : Animismus und Spiritismus.

Le philosophe bavarois M. Carl Du Prel me recommandait cette œuvre comme indispensable à tout chercheur consciencieux ; j'étais de son avis.

J'ai confié la traduction de l'ouvrage à M. B. Sandow, notre collaborateur, en raison de ses connaissances linguistiques ; j'ajouterai que les épreuves définitives ont été soumises à l'approbation de l'auteur.

Je laisse au traducteur le soin de présenter au public français quelques considérations sur Animisme et Spiritisme et sur les origines de ce volume. L'Editeur : P.-G. Leymarie.)

L'œuvre que nous présentons au public n'a pas été écrite dans le but spécial de défendre la cause spirite, mais plutôt pour préserver cette doctrine contre les attaques

sérieuses futures auxquelles elle serait indubitablement exposée, dès le moment où les faits sur lesquels elle se base seront admis par la science.

La lecture de ce livre produira certainement une impression profonde sur l'esprit de tous ceux que captive le problème de la vie et qui méditent sur les destinées humaines. Les spirites n'y trouveront sans doute que la confirmation, scientifiquement formulée, de leurs croyances ; les incrédules, qu'ils le soient de parti pris ou qu'ils se complaisent simplement dans la quiétude d'un scepticisme indifférent, seront au moins conduits vers le doute, qui résume, malgré tout, la suprême sagesse chez l'homme, lorsqu'il n'a pas, pour sanctionner ses convictions, une certitude absolue.

C'est à une plume beaucoup plus autorisée que la mienne qu'il appartiendrait de présenter Animisme et Spiritisme aux lecteurs français. Mais aucune nécessité de ce genre ne s'impose, car le nom de l'écrivain suffit pour recommander son œuvre ; et d'ailleurs, sa « Préface» justifie amplement, devant tous les penseurs, la publication du livre : elle expose d'une façon admirable la profession de foi de l'auteur et fait connaître nettement le but qu'il a poursuivi. On ne saurait rien y ajouter.

Mon rôle doit donc, ici, se borner à mentionner brièvement quelques détails ayant trait aux origines de ce travail.

Ainsi qu'on peut le voir en tête du volume, il a été écrit en réponse à une brochure que le philosophe allemand bien connu Edouard von Hartmann, — continuateur de Schopenhauer, — publia en 1885, sur le Spiritisme.

La première édition originale (allemande) de Animismus und Spiritismus (Leipzig, 1890) (Une seconde édition vient de paraître, avec le portrait de l'auteur.) provoqua, de la part du docteur von Hartmann, une réplique intitulée l'Hypothèse des esprits et ses fantômes (Berlin, 1891), dans laquelle il revient, avec insistance, sur les arguments qu'il avait déjà donnés. Cette fois, ce fut le savant Carl Du Prel qui se chargea de continuer contre cet adversaire si redoutable la polémique que l'état de sa santé forçait malheureusement M. Aksakof à suspendre.

Ni la réponse du Dr Carl Du Prel ni les deux publications du Dr von Hartmann n'ont jusqu'à présent été traduites en français ; mais cette lacune ne diminuera pas sensiblement l'intérêt que le lecteur attentif trouvera dans cette œuvre, étant donné que l'auteur y reproduit in extenso les principaux arguments de son adversaire.

Il me reste à fournir quelques indications sur les sources dont je me suis servi pour donner à cette traduction une fidélité aussi scrupuleuse que possible.

J'ai traduit du texte allemand même les nombreuses citations extraites du livre du Dr von Hartmann. Les renvois se rapportent donc naturellement à l'édition allemande, puisque, comme je l'ai dit plus haut, il n'existe aucune traduction française de ce livre. La partie du texte primitif d'Animisme et Spiritisme, écrite par l'auteur en langue française, m'a permis de fixer dans la traduction une terminologie consacrée déjà par l'auteur lui-même. Pour les changements apportés dans l'édition russe, parue en 1893, j'ai soigneusement consulté cette édition ; quant aux citations de source anglaise, je n'ai pas eu sous les yeux tous les textes originaux et me suis ainsi trouvé obligé, pour beaucoup d'entre eux, de m'en tenir aux traductions allemande et russe, qui ne laissent, je m'empresse d'ajouter, rien à désirer. Ai je encore besoin, après ces constatations, de solliciter l'indulgence du lecteur ?

Mes efforts seront, j'espère, appréciés d'une façon équitable par ceux qui s'intéressent à ces questions d'une importance si capitale.

Je ne puis omettre, en terminant, d'exprimer ma plus vive reconnaissance à mon savant ami, le Dr H., pour le précieux concours qu'il a bien voulu me prêter. J'ai eu recours à ses lumières pour la traduction de divers passages d'ordre scientifique et technique, et je puis dire que j'ai toujours trouvé auprès de lui des conseils aussi éclairés que bienveillants.

Je dois enfin remercier M. Leymarie d'avoir bien voulu me confier ce travail aussi délicat qu'intéressant.

B. SANDOW.

PRÉFACE
DE L'ÊDITION ALLEMANDE

Aujourd'hui que ma réponse à M. Hartmann, après quatre années de travail accompli au milieu de souffrances morales et physiques, est enfin prête, je ne crois pas inutile de donner aux personnes qui me liront quelques mots d'explication pour les guider dans leur lecture.

M. Hartmann, en écrivant son ouvrage sur le « Spiritisme », a imaginé, pour en expliquer les phénomènes, une théorie basée uniquement sur l'acceptation conditionnelle de leur réalité, c'est-à-dire ne les admettant que provisoirement, avec les caractères qui leur sont attribués dans les annales du spiritisme. Par conséquent, le but général de mon travail n'a pas été de prouver et de défendre à tout prix la réalité des faits médiumniques, mais d'appliquer à leur explication une méthode critique, conforme aux règles indiquées par M. Hartmann.

C'est donc un travail comparable à la solution d'une équation algébrique dont les inconnues n'auraient qu'une valeur supposée.

Seul, le premier chapitre, traitant des matérialisations, se distingue, sous ce rapport, du reste de l'ouvrage, car ici M. Hartmann, tout en admettant la réalité subjective ou psychique du phénomène considéré par lui comme une hallucination, avait exigé, pour l'adoption de sa réalité objective, certaines conditions d'expérimentation auxquelles j'ai tâché de satisfaire. Ainsi donc, je n'ai à prendre la défense des faits ni devant les spirites, qui n'en doutent pas, ni devant ceux qui les nient à priori, car il s'agit ici non de les discuter, mais d'en chercher l'explication.

II est indispensable que cet état de choses soit précise de prime abord, pour que les personnes non spirites qui pourraient songer à me critiquer ne fassent pas fausse route en se rabattant, comme d'ordinaire, sur l'impossibilité, l’invraisemblance, la fraude inconsciente ou consciente, etc.

Quant aux critiques qui auront pour objet de faire ressortir les erreurs d'application de la méthode, elles seront pour moi les bienvenues.

Cela dit une fois pour toutes, je préciserai que le but spécial de mon travail a été de rechercher si les principes méthodologiques proposés par M. Hartmann suffisent, comme il l'affirme, pour dominer l'ensemble des phénomènes médiumniques et pour en donner une « explication naturelle » — selon son expression — qui soit à la fois simple et rationnelle. Mieux encore : les hypothèses explicatives de M. Hartmann, une fois admises, excluent-elles vraiment toute nécessité de recourir à l'hypothèse spiritique ?

Or les hypothèses proposées par M. Hartmann sont bien arbitraires ; bien hardies, bien larges ; par exemple :

Une force nerveuse qui produit, en dehors du corps humain des effets mécaniques et plastiques ;

Des hallucinations doublées de cette même force nerveuse et produisant également des effets physiques et plastiques ;

Une conscience somnambulique latente qui est capable — le sujet se trouvant à l'état normal — de lire, dans le fond intellectuel d'un autre homme, son présent et son passé ;

Et enfin, cette même conscience disposant, aussi à l'état normal du sujet, d'une faculté de clairvoyance qui le met en rapport avec l'Absolu, et lui donne, par conséquent, la connaissance de tout ce qui est et a été !

Il faut convenir qu'avec des facteurs aussi puissants et dont le dernier est positivement « surnaturel » ou « métaphysique », — ce dont M. Hartmann convient, — toute discussion devient impossible. Mais il faut rendre à M. Hartmann cette justice qu'il a tenté lui-même de fixer les conditions et les limites dans lesquelles chacune de ses hypothèses est applicable.

Ma tâche était donc de rechercher s'il n'existe pas des phénomènes que les hypothèses de M. Hartmann — dans les limites ou conditions où elles sont applicables d'après ses propres règles — sont impuissantes à expliquer.

En affirmant l'existence de ces phénomènes, ai-je bien soutenu ma thèse ? Ce n'est pas à moi de me prononcer sur ce point.

Je me suis intéressé au mouvement spirite dès 1855, et depuis lors, je n'ai cessé de l'étudier dans tous ses détails et à travers toutes les littératures. Longtemps j'acceptai les faits sur le témoignage d'autrui ; ce n'est qu'en 1870 que j'assistai à la première séance, dans un cercle intime que j'avais formé. Je ne fus pas surpris de constater que les faits étaient bien tels qu'ils m'avaient été rapportés par d'autres ; j'acquis la profonde conviction qu'ils nous offraient — comme tout ce qui existe dans la nature, — une base vraiment solide, un terrain ferme, pour le fondement d'une science nouvelle qui serait peut-être capable, dans un avenir éloigné, de fournir à l'homme la solution du problème de son existence. Je fis tout ce qui était en mon pouvoir pour faire connaître les faits et attirer sur leur étude l'attention des penseurs exempts de préjugés.

Mais, pendant que je me dépensais à ce travail extérieur, un travail intérieur se faisait.

Je crois que tout observateur sensé, dès qu'il se met à étudier ces phénomènes, est frappé de ces deux faits incontestables : l'automatisme évident des communications spiritiques et la fausseté impudente, et tout aussi évidente, de leur contenu ; les grands noms dont elles sont souvent signées sont la meilleure preuve que ces messages ne sont pas ce qu'ils ont la prétention d'être ; de même, pour les phénomènes physiques simples,

il est tout aussi évident qu'ils se produisent sans la moindre participation consciente du médium, et rien, au premier abord, ne justifie la supposition d'une intervention des « esprits ». Ce n'est que dans la suite, quand certains phénomènes d'ordre intellectuel nous obligent à reconnaître une force intelligente extra médiumnique, qu'on oublie ses premières impressions et qu'on envisage avec plus d'indulgence la théorie spiritique, en général.

Les matières que j'avais accumulées tant par la lecture que par l'expérience pratique étaient considérables, mais la solution du problème ne venait pas. Au contraire, les années se passant, les côtés faibles du spiritisme ne devenaient que plus apparents : la banalité des communications, la pauvreté de leur contenu intellectuel, même quand elles ne sont pas banales, le caractère mystificateur et mensonger de la plupart des manifestations, l'inconstance des phénomènes physiques quand il s'agit de les soumettre à l'expérience positive, la crédulité, l'engouement, l'enthousiasme irréfléchi des spirites et des spiritualistes, enfin la fraude qui fit irruption avec les séances obscures et les matérialisations, — que je connus non seulement par la lecture, mais que je fus forcé de constater par ma propre expérience, dans mes rapports avec les médiums de profession les plus renommés, — en somme une foule de doutes, d'objections, de contradictions et de perplexités de toute sorte, ne faisaient qu'aggraver les difficultés du problème.

Les impressions du moment, les arguments qui viennent vous assaillir, font passer l'esprit d'un extrême à l'autre et le jettent dans le doute et l'aversion les plus profonds. En se laissant entraîner sur cette pente, on finit souvent par oublier le pour, pour ne plus voir que le contre. Souvent, en m'occupant de cette question, mon esprit s'est arrêté sur les grandes illusions par lesquelles l'humanité a passé dans son évolution intellectuelle ; en récapitulant toutes les théories erronées, depuis celle de l'immobilité de la terre et de la marche du soleil, jusqu'aux hypothèses admises par les sciences abstraites et positives, je me demandai si le spiritisme n'était pas destiné à être une de ces illusions ? En me laissant aller à ces impressions défavorables, je me serais aisément découragé, mais j'avais pour me soutenir des considérations plus élevées et une série de faits incontestables qui avaient, pour plaider leur cause, un défenseur tout-puissant : la Nature elle-même.

Je désirais, depuis longtemps, m'orienter dans cet ensemble imposant de faits, d'observations et d'idées; aussi suis-je très reconnaissant à M. Hartmann d'avoir bien voulu nous donner sa critique du spiritisme ; il m'a forcé à me mettre au travail et, en même temps, m'a beaucoup aidé en me fournissant le cadre, la méthode nécessaire pour me diriger dans ce chaos.

Je me suis d'autant plus volontiers mis à l'œuvre, que les armes créées par M. Hartmann pour l'attaque ont été bien puissantes, même toutes-puissantes : ne dit-il pas lui-même que sous le coup de ces armes aucune théorie spirite ne résistera ?

Son distingué traducteur anglais, M. C. C. Massey, admet aussi que cet ouvrage est le coup le plus fort qui ait été porté au spiritisme. Et, comme un fait exprès, l'ouvrage de M. Hartmann parut juste au moment où la disposition sceptique de mon esprit prenait le dessus.

Si donc, après un examen attentif de tous les phénomènes médiumniques, j'avais trouvé que les hypothèses de M. Hartmann peuvent les embrasser tous, en en donnant une

explication simple et rationnelle, je n'aurais pas hésité à abjurer complètement l'hypothèse spiritique. La vérité subjugue.

Je ne pus me retrouver dans ce dédale de faits qu'à l'aide d'un index systématique, composé au fur et à mesure de mes lectures ; en les groupant sous différentes rubriques, genres et sous-genres, selon la valeur de leur contenu et les conditions de leur production, nous arrivons (par voie d'élimination ou par gradation) des faits simples à des faits plus complexes, nécessitant une nouvelle hypothèse.

Les ouvrages spiritiques, et surtout les journaux, manquent complètement d'index systématique. Celui, par exemple, que vient de publier M. Blackburn, pour toutes les années du Spiritualist, ne peut être d'aucune utilité pour une étude critique. Mon travail sera le premier essai de ce genre, et j'espère qu'il pourra servir au moins de manuel ou de guide pour la composition des index systématiques des phénomènes médiumniques, index indispensables pour rétablissement et la vérification de toute méthode critique, appliquée à l'examen et à l'explication de ces faits.

Le groupement des phénomènes et leur subordination, voilà la vraie méthode qui a donné de si grands résultats dans l'étude des phénomènes du monde visible, et qui en donnera de tout aussi importants quand elle sera appliquée à l'étude des phénomènes du monde invisible ou psychique.

Ce qui a valu au spiritisme un accueil si peu raisonnable et si peu tolérant, c'est que, dès son invasion en Europe sous sa forme la plus élémentaire, les tables tournantes et parlantes, l'ensemble de tous ses phénomènes fut immédiatement attribué, par la masse, aux « esprits ».

Cette erreur était pourtant inévitable et, par conséquent, excusable en face des faits toujours plus nombreux, aussi nouveaux que mystérieux et de nature à frapper d'étonnement les témoins abandonnés à leurs propres conjectures. De leur côté, les adversaires du spiritisme tombaient dans l'extrême opposé, ne voulant rien savoir des « esprits » et niant tout. La vérité ici, comme toujours, se trouve entre les deux.

La lumière pour moi ne commença à poindre que le jour où mon Index me força d'introduire la rubrique de l'Animisme, c'est-à-dire lorsque l'étude attentive des faits m'obligea à admettre que tous les phénomènes médiumniques, quant à leur type, peuvent être produits par une action inconsciente de l'homme vivant, — conclusion qui ne reposait pas sur une simple hypothèse ou sur une affirmation gratuite, mais sur le témoignage irrécusable des faits eux-mêmes, — d'où cette conséquence, que l'activité psychique inconsciente de notre être n'est pas limitée à la périphérie du corps et qu'elle ne présente pas un caractère exclusivement psychique, mais quelle peut aussi franchir les limites du corps, en produisant des effets physiques et même plastiques ; donc, que cette activité peut être intra-corporelle et extracorporelle.

Cette dernière offre un champ d'exploration tout nouveau, plein de faits merveilleux, généralement considérés comme surnaturels ; c'est ce domaine, aussi immense, sinon plus, que celui du Spiritisme, que j'ai désigné sous le nom d'Animime, afin de l'en différencier d'une façon catégorique.

Il est extrêmement important de reconnaître et d'étudier l'existence et l'activité de cet élément inconscient de notre nature, dans ses manifestations les plus variées et les plus extraordinaires, comme nous les voyons dans l’Animisme. Ce n'est qu'en prenant ce

point de départ qu'il est possible d'accorder une raison d'être aux phénomènes et aux prétentions du spiritisme, car si quelque chose survit au corps et persiste, c'est précisément notre inconscient ou, mieux, cette conscience intérieure que nous ne connaissons pas à présent, mais qui constitue l'élément primordial de toute individualité.

De cette façon, nous avons à notre disposition non une, mais trois hypothèses, susceptibles de fournir l'explication des phénomènes médiumniques, hypothèses dont chacune a sa raison d'être pour l'interprétation d'une série de faits déterminés ; par conséquent, nous pouvons ranger tous les phénomènes médiumniques en trois grandes catégories qu'on pourrait désigner de la manière suivante :

1° Personnisme. — Phénomènes psychiques inconscients, se produisant dans les limites de la sphère corporelle du médium, ou intra-médiumniques, dont le trait distinctif est, principalement, la personnification, c'est-à-dire l'appropriation (ou l'adoption) du nom et souvent du caractère d'une personnalité étrangère à celle du médium. Tels sont les phénomènes élémentaires du médiumnisme : la table parlante, l'écriture et la parole inconsciente. Nous avons ici la première et la plus simple manifestation du dédoublement de la conscience, ce phénomène fondamental du médiumnisme. Les faits de cette catégorie nous révèlent le grand phénomène de la dualité de l'être psychique, de la non-identité du moi individuel, intérieur, inconscient, avec le moi personnel, extérieur et conscient ; ils nous prouvent que la totalité de l'être psychique, son centre de gravité, n'est pas dans le moi personnel ; que ce dernier n'est que la manifestation phénoménale du moi individuel (nouménal); que, par conséquent, les éléments de cette phénoménalité (nécessairement personnels) peuvent avoir un caractère multiple, — normal, anormal ou fictif, — selon les conditions de l'organisme (sommeil naturel, somnambulisme, médiumnisme). Cette rubrique donne raison aux théories de la « cérébration inconsciente » de Carpenter, du « somnambulisme inconscient ou latent » du docteur Hartmann, de « l'automatisme psychique » de MM. Myers, Janet et autres.

Par son étymologie, le mot personne serait tout à fait apte à rendre compte du sens qu'il faut attacher au mot personnisme. Le latin persona se rapportait anciennement au masque que les acteurs mettaient sur leur visage pour jouer la comédie, et plus tard on désigna par ce mot l'acteur lui-même.

2° Animisme. — Phénomènes psychiques inconscients se produisant en dehors des limites de la sphère corporelle du médium, ou extra-médiumniques (transmission de pensée, télépathie, télécinésie, mouvements d'objets sans contact, matérialisation). Nous avons ici la manifestation culminante du dédoublement psychique ; les éléments de la personnalité franchissent les limites du corps et se manifestent à distance par des effets non seulement psychiques, mais encore physiques et même plastiques, et allant jusqu'à la pleine extériorisation ou objectivation, prouvant par là qu'un élément psychique peut être non seulement un simple phénomène de conscience, mais encore un centre de force substantielle pensante et organisatrice, pouvant aussi, par conséquent, organiser temporairement un simulacre d'organe, visible ou invisible, et produisant des effets physiques.

Le mot âme (anima), avec le sens qu'il a généralement dans le spiritisme et le spiritualisme, justifie pleinement l'emploi du mot animisme. D'après la notion spiritique, l'âme n'est pas le moi individuel (qui appartient à l'esprit), mais l'enveloppe, le corps fluidique ou spirituel de ce moi. Par conséquent, nous aurions, dans les phénomènes

animiques, des manifestations de l'âme, comme entité substantielle, ce qui expliquerait que ces manifestations peuvent revêtir aussi un caractère physique ou plastique, d'après le degré de désagrégation du corps fluidique ou du « périsprit », ou encore du « métaorganisme », selon l'expression de Hellenbach. Et, comme la personnalité est le résultat direct de notre organisme terrestre, il s'ensuit naturellement que les éléments animiques (appartenant à l'organisme spirituel) sont aussi les porteurs de la personnalité.

3° Spiritisme. — Phénomènes de personnisme et d'animisme en apparence, mais qui reconnaissent une cause extra-médiumnique, supraterrestre, c'est-à-dire en dehors de la sphère de notre existence. Nous avons, ici, la manifestation terrestre du moi individuel au moyen de ceux des éléments de la personnalité qui ont eu la force de se maintenir autour du centre individuel, après sa séparation d'avec le corps et qui peuvent se manifester par la médiumnité ou l'association avec les éléments psychiques homogènes d'un être vivant. Ce qui fait que les phénomènes du spiritisme, quant à leur mode de manifestation, sont semblables à ceux du personnisme et de l'animisme et ne s'en distinguent que par le contenu intellectuel qui trahit une personnalité indépendante.

Les faits de cette dernière catégorie une fois admis, il est clair que l'hypothèse qui en ressort peut également s'appliquer aux faits des deux premières catégories ; elle n'est que le développement ultérieur des hypothèses précédentes. La seule difficulté qui se présente, c'est que, souvent, les trois hypothèses peuvent servir à titre égal à l'explication d'un seul et même fait. Ainsi, un simple phénomène de personnisme pourrait aussi être un cas d''animisme ou de spiritisme. Le problème est donc de décider à laquelle de ces hypothèses il faut s'arrêter, car on se tromperait en pensant qu'une seule suffit à dominer tous les faits. La critique défend d'aller au-delà de celle qui suffit pour l'explication du cas soumis à l'analyse (Je viens de trouver dans le numéro d'octobre du Sphinx, 1889, page 227, brièvement formulés en trois points, et tels qu'ils résultent d'une correspondance entre l'éditeur et le Dr Hartmann, « les signes caractéristiques de l'intervention des défunts dans les communications faites par les voyants et les médiums. » C'est précisément le critérium que j'ai eu vain cherché chez M. Hartmann et que je me suis vu obligé d'établir moi-même, en prenant pour base l'argumentation négative de M. Hartmann. Je crois avoir exposé dans mon travail nombre de cas en conformité avec les « signes caractéristiques » en question.).

Ainsi donc, la grande erreur des partisans du Spiritisme est d'avoir voulu attribuer tous les phénomènes, généralement connus sous ce nom, aux « esprits ». Ce nom, à lui seul, suffit pour nous engager dans une mauvaise voie. Il doit être remplacé par un autre, par un terme générique, n'impliquant aucune hypothèse, aucune doctrine, comme par exemple le mot médiumnisme, dénomination que nous avons depuis longtemps introduite en Russie.

Toute nouvelle vérité, dans le domaine des sciences naturelles, fait son chemin lentement, graduellement, mais sûrement. Il a fallu cent ans pour faire accepter les faits du magnétisme animal, quoiqu'ils soient bien plus faciles à obtenir et à étudier que ceux du médiumnisme. Après bien des vicissitudes, ils ont enfin rompu les barrières hautaines de l' « ignorabimus » des savants ; la science a dû leur faire bon accueil, et elle a fini par adopter ce fils bien légitime, en le baptisant du nom d'hypnotisme. Il est vrai que cette science nouvelle s'en tient principalement à ses formes élémentaires, sur le terrain

physiologique. Mais la suggestion verbale conduira fatalement à la suggestion mentale, et déjà des voix s'élèvent qui l'affirment.

C'est le premier pas dans la voie du suprasensible. On arrivera, tout naturellement et inévitablement, à reconnaître l'immense domaine des phénomènes télépathiques ,et un groupe de savants intrépides et infatigables les ont déjà étudiés, acceptés et classés. Ces faits ont une haute valeur pour l'explication et la légitimation des autres faits tant animiques que spiritiques. Encore un peu, et nous voici arrivés aux faits de clairvoyance, — ils frappent déjà aux portes du sanctuaire !

L'hypnotisme est le coin qui forcera les remparts matérialistes de la science, pour y faire pénétrer l'élément suprasensible ou métaphysique. Il a déjà créé la psychologie expérimentale (Le Congrès de psychologie physiologique tenu à Paris en 1889 a fini par adopter ce titre pour ses travaux futurs. Je signalerai ici, à titre de curiosité, que la première revue française consacrée à l'étude scientifique « du sommeil, du somnambulisme, de l'hypnotisme et du spiritualisme, » parut par mes soins, et aux frais d'un ami russe, feu M. Lvoff, sous le titre suivant : Revue de psychologie expérimentale, publiée par le Dr F. Puel, à Paris, en 1874-1876 (boulevard Beaumarchais, 73). Il en a paru en tout six livraisons en 1874, deux en 1875 et une eu 1876; aujourd'hui cette revue est une rareté bibliographique.) qui finira fatalement par comprendre les faits de l'Animisme et du Spiritisme, lesquels, à leur tour, aboutiront à la création de la métaphysique expérimentale, comme Schopenhauer l'a prédit.

Aujourd'hui, grâce aux expériences hypnotiques, la notion de la personnalité subit une complète révolution. Ce n'est plus une unité consciente, simple et permanente, comme l'affirmait la vieille école, mais une « coordination psychophysiologique » un ensemble cohérent, un consensus, une synthèse, une association des phénomènes de la conscience, bref un agrégat d'éléments psychiques ; par conséquent, une partie de ces éléments peut, dans certaines conditions, se dissocier, se détacher du noyau central, au point que ces éléments prennent pro tempore le caractère d'une personnalité indépendante. Voilà une explication provisoire des variations et des dédoublements de la personnalité, observés dans le somnambulisme et l'hypnotisme. Dans cette explication nous voyons déjà le germe d'une hypothèse plausible pour les phénomènes du médiumnisme, et effectivement on commence à l'appliquer aux phénomènes élémentaires, que messieurs les savants veulent bien reconnaître à présent, sous le nom « d'automatisme psychologique ». (Voir MM. Myers, Ch. Richet, P. Janet.)

Si la science n'avait pas dédaigné les faits du magnétisme animal, dès le début, ses études sur la personnalité auraient fait un pas immense et seraient entrées dans le domaine du savoir commun ; la masse se serait alors comportée autrement à l'égard du spiritisme, et la science n'aurait pas tardé à voir, dans ces phénomènes supérieurs, un nouveau développement de la désagrégation psychologique, et cette hypothèse, avec certains développements, aurait pu même s'appliquer aussi à tous les autres genres de phénomènes médiumniques ; ainsi dans les phénomènes supérieurs d'ordre physique (mouvements d'objets sans contact, etc.), elle aurait vu un phénomène de désagrégation à effet physique, et dans les faits de matérialisation, un effet de désagrégation à effet plastique.

Un médium, d'après cette terminologie, serait un sujet chez lequel l'état de désagrégation psychologique survient facilement, chez lequel, pour employer

l'expression de M. Janet, « la puissance de synthèse psychique est affaiblie et laisse échapper, en dehors de la perception personnelle, un nombre plus ou moins considérable de phénomènes psychologiques (L'Automatisme psychologique. Essai de Psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine, par Pierre Janet, professeur de philosophie au lycée du Havre ; Paris, 1889). »

Comme l'hypnotisme est de nos jours un instrument au moyen duquel certains phénomènes d'automatisme psychologique (de dissociation des phénomènes de la conscience, ou de désagrégation mentale) peuvent être obtenus à volonté et soumis à l'expérimentation, de même, nous n'hésitons pas à l'affirmer, l'hypnotisme deviendra bientôt un instrument au moyen duquel presque tous les phénomènes de l'animisme pourront être soumis à une expérimentation positive, obéissant à la volonté de l'homme ; la suggestion sera l'instrument au moyen duquel la désagrégation psychique franchira les limites du corps et produira des effets physiques à volonté (Je m'explique : un médium à effets physiques ou a matérialisation doit être hypnotisé ; une fois endormi, ses mains doivent être liées, après quoi on lui ordonne de faire mouvoir quelque objet placé à la portée de ses mains, comme si elles étaient libres, et alors son organe invisible, — fluidique ou astral, — obéissant à l'ordre donné, mettrait l'objet indiqué eu mouvement (voir ma lettre au Religio-Philosophical Journal de Chicago, du 27 août 1892).

Ce sera là aussi le premier pas vers la production à volonté d'un effet plastique, et le phénomène connu de nos jours sous le nom de « matérialisation » subira son baptême scientifique. Tout cela implique nécessairement la modification des doctrines psychologiques et les ramènera au point de vue monistique selon lequel chaque élément psychique est porteur non seulement d'une forme de conscience, mais aussi d'une force organisatrice (Carl Du Prel, Die monistische Seelenlehre: Leipzig, 1888. — C.-G. Raue. Psychology as a natural science, applied to the solution of occult psychic phenomena, Philadelphie, 1889. L'auteur de ce remarquable ouvrage, fondé sur les bases de la psychologie de Beneke, arrive à la conclusion suivante : « Les forces psychiques constituent une substance réelle. L'âme humaine est un organisme composé de ces substances psychiques, aussi éternelles et indestructibles que n'importe quelle substance d'ordre le plus matériel. « (P. 529.)

En disséquant la personnalité, l'expérimentation psychologique finira par rencontrer l'individualité, qui est le noyau transcendant des forces indissociables, autour duquel viennent se grouper les éléments multiples et dissociables qui constituent la personnalité. C'est alors que le spiritisme fera valoir ses droits. Lui seul peut prouver l'existence et la persistance métaphysique de l'individu. Et le temps viendra où, au sommet de la puissante pyramide que la science élèvera avec les innombrables matériaux rassemblés dans le domaine des faits non moins positifs que transcendants, on verra briller, allumés par les mains de la Science elle-même, les feux sacrés de l'Immortalité.

En dernier lieu, il me reste à faire appel à l'indulgence de mes lecteurs. Mon travail terminé, je vois mieux que tout autre ses défauts. Désireux de ne pas différer ma réponse à M. Hartmann jusqu'à l'achèvement complet de mon travail, c'est-à-dire à une époque indéterminée, je commençai à le publier immédiatement dans les Psychische Studien par articles mensuels, ce qui nécessite toujours une certaine hâte et rend impossible la révision d'un chapitre dans son ensemble et, à fortiori, de tout le travail. Il en est résulté une certaine disproportion des parties et des défauts dans l'exposition, les définitions,

etc., contre lesquels je me heurte actuellement. Certains chapitres sont trop longs et trop détaillés, d'autres trop brefs, sans parler des répétitions dans l'argumentation.

C'est ainsi que je regrette de n'avoir pas donné, dans le chapitre consacré à la photographie transcendantale, le texte complet des expériences de Beattie, que je considère comme très importantes. Je n'ai fait que renvoyer aux Psychische Studien. Pour ma traduction russe, j'ai remanié toute cette partie de l'ouvrage, et c'est cette dernière qui sert de base à l'édition française. D'autre part, je regrette d'avoir, au contraire, donné trop de développement, dans le chapitre des matérialisations, aux expériences de moulage et de photographie, au lieu de m'en tenir aux faits répondant directement aux exigences du Dr Hartmann ; ce n'était, pas la peine de perdre tant de temps à une simple question de faits dont la réalité objective ne fait pas l'ombre d'un doute pour ceux qui ont eu occasion de l'observer, et qui ne tarderont pas à acquérir droit de cité avec l'ensemble des phénomènes médiumniques ; du reste, leur importance théorique n'est que de second ordre.

Je regrette aussi de n'avoir pu donner au chapitre Animisme, qui est la partie la plus essentielle pour la justification du Spiritisme, un développement plus systématique et plus complet.

La grande difficulté pour moi a été le choix dès faits. J'ai insisté sur ce point au début de ma préface et j'y reviens en la terminant. J'ai bien dit que le but de mon ouvrage n'est pas de prendre la défense des faits, et c'est vrai, lorsque je me place au point de vue de M. Hartmann ; mais j'avoue que j'avais aussi devant les yeux un objectif plus général et que j'ai toujours cherché à présenter les faits qui répondaient le mieux aux exigences de la critique, par les conditions mêmes de leur production. C'est là le point vulnérable ; car aucune condition, aucune mesure de précaution prise, ne suffit à convaincre de la réalité d'un fait, tant que ce fait reste pour l'opinion publique une impossibilité. Et puis la possibilité de la fraude — consciente ou inconsciente, —possibilité qu'on peut toujours supposer et dont l'absence ne peut se prouver, — vient encore aggraver la difficulté. Les phénomènes intellectuels offrent, sous ce rapport, un champ d'étude moins ingrat, car ils présentent bien souvent des preuves intrinsèques de leur authenticité, qu'aucun recours à la fraude n'est en mesure de donner, à moins de conclure à l'hypothèse d'un mensonge universel. La réfutation de cette hypothèse-là est hors de tout pouvoir humain.

Donc, la foi morale est ici, comme dans toute autre étude humaine, la base indispensable du progrès vers la Vérité.

Je ne puis faire autre chose que d'affirmer publiquement ce que j'ai vu, entendu ou ressenti ; et, quand des centaines, des milliers de personnes affirment la même chose, quant au genre du phénomène, malgré la variété infinie des détails, la foi dans le type du phénomène s'impose.

Ainsi, je ne viendrai pas affirmer avec insistance que chaque fait que j'ai relaté s'est produit exactement tel qu'il est décrit, — car il n'y a pas de cas qui ne puisse prêter à objection, — mais j'insiste sur le genre du fait, voilà l'essentiel. Je sais qu'il existe, et cela me suffit pour en admettre les variétés. Voyez les faits de télépathie prouvés et collectionnés avec tant de soin et de zèle par les travailleurs infatigables de la Société des Recherches psychiques de Londres. Ont-ils convaincu la masse ? Pas du tout, — et

encore moins la science. Il leur faudra du temps, comme il en a fallu pour l'hypnotisme ; et pour les faits dont j'ai traité dans ce livre, il en faudra plus encore.

Jusque-là ce ne seront que des jalons plantés le long de la route qu'un avenir peut-être pas trop éloigné remplacera par des colonnes de granit.

Un mot encore : au déclin de ma vie, je me demande quelquefois si j'ai vraiment bien fait de consacrer tant de temps, de travail et de ressources à l'étude et à la propagation de tous ces phénomènes. N'ai-je pas fait fausse route ? N'ai-je pas poursuivi une illusion ? N'ai-je pas sacrifié toute une existence sans que rien ne justifiât ou ne rétribuât les peines que je me suis données ?

Mais toujours je crois entendre la même réponse : pour l'emploi d'une existence terrestre, il ne peut être de but plus élevé que de chercher à prouver la nature transcendante de l'être humain, appelé à une destinée bien plus sublime que l'existence phénoménale !

Je ne puis donc regretter d'avoir consacré toute ma vie à la poursuite de ce but, quoique par des voies impopulaires et illusoires, selon la science orthodoxe, mais que je sais être plus infaillible que cette science. Et, si j'ai réussi, pour ma part, à apporter ne fût-ce qu'une seule pierre à l'érection du temple de l'Esprit, — que l'humanité, fidèle à la voix intérieure, édifie à travers les siècles avec tant de labeur, — cela sera pour moi la seule et la plus haute récompense à laquelle je puisse aspirer.

Alexandre Aksakof.

Saint-Pétersbourg, le 3/15 février 1890.

INTRODUCTION

La publication de l'ouvrage du Dr Hartmann sur le « Spiritisme » m'a procuré la plus vive satisfaction. Mon désir le plus sincère avait toujours été qu'un éminent philosophe n'appartenant pas au camp spirite s'occupât de cette question d'une manière absolument sérieuse, après avoir acquis une connaissance approfondie de tous les faits qui s'y rattachent ; je souhaitais qu'il les soumît à un examen rigoureux, sans tenir compte des idées modernes, des principes moraux et religieux qui nous gouvernent ; cet examen devait appartenir à la logique pure basée sur la science psychologique.

Dans le cas ou il arriverait à cette conclusion que l'hypothèse proposée par le spiritisme était illogique, je désirais qu'il m'en indiquât les raisons, le pourquoi, et quelle serait, selon lui, l'hypothèse qui répondrait le mieux aux lois de la logique et aux exigences de la science contemporaine.

Sous ce rapport, l'ouvrage du Dr Hartmann constitue une œuvre de maître et présente la plus haute importance pour le spiritisme.

Dans notre journal hebdomadaire, le Rébus, se publiant à Saint-Pétersbourg, j'ai annoncé l'apparition de cet ouvrage dans un article intitulé : un Événement dans le monde du Spiritisme, article dans lequel je dis, entre autres : « Le livre de M. von Hartmann est pour les spirites un guide qui les mettra à même d'étudier une question de cette nature, et de se faire une idée du soin avec lequel ils doivent conduire leurs

expériences, et de la circonspection dont ils doivent user en tirant leurs conclusions pour affronter avec confiance la critique de la science contemporaine. »

J'ai immédiatement proposé au Rébus de publier la traduction de cet ouvrage, comme l'avait fait le journal Light de Londres ; actuellement le livre du Dr Hartmann a paru tout à la fois dans le Rébus et en un volume séparé.

Nous pouvons donc espérer qu'avec le secours d'un penseur tel que M. Hartmann (nous avons tout lieu de croire que, dans l'avenir, il ne nous refusera pas le concours de ses lumières) — cette question, dont l'incommensurable importance pour l'étude de l'homme commence à apparaître, sera enfin mise à l'ordre du jour, commandera et provoquera l'appréciation à laquelle elle a droit.

Tous mes efforts en Allemagne (pays considéré par nous comme occupant le premier rang dans l'étude des questions philosophiques) ont eu pour but d'attirer sur le spiritisme l'attention impartiale de ses savants, dans l'espoir d'obtenir leur appui et les indications nécessaires pour poursuivre l'étude rationnelle de cette question.

L'Allemagne offrait pour l'investigation et la discussion d'un tel sujet le terrain libre que je ne pouvais trouver en Russie il y a de cela vingt ans ; je procédai de la manière suivante : j'ai publié en traduction allemande les matériaux les plus importants puisés dans la littérature anglaise, sur ce sujet ; ensuite, à partir de l'année 1874, j'ai édité, à Leipzig, un journal mensuel, Psychische Studien, qui avait pour mission de populariser ces écrits. Mes efforts furent accueillis par une violente opposition ; les savants allemands en majeure partie ne voulaient rien savoir de cette question réputée indigne ; ils niaient les faits, condamnaient la théorie, et cela malgré l'attitude encourageante de plusieurs écrivains célèbres, tels que : Emmanuel Fichte, Franz Hoffmann, Maximilien Perty et autres, qui me prêtèrent leur appui, tant en parole que par le fait en publiant des articles dans mon journal. L'entrée en scène de M. Zöllner a donné une nouvelle direction à cette controverse. Les matériaux que j'avais préparés pour la commission spirite, nommée en 1870 par l'Université de Saint-Pétersbourg, matériaux qui consistaient dans la démonstration ad oculos de faits tangibles, en la personne du Dr Slade, et qui ne furent point utilisés par ladite commission, qui avait hâte de se dissoudre, ne tardèrent pas néanmoins à porter leurs fruits en Allemagne.

Lorsque le professeur Zöllner, par le fait de la réussite de ses premières expériences avec Slade, voulut acquérir une plus ample connaissance en cette matière, il trouva, à sa satisfaction, tout ce qui lui était nécessaire, dans mes diverses publications. Plus d'une fois, il m'en a témoigné sa gratitude, et la constatation qu'il fit de la réalité des phénomènes médiumniques produisit en Allemagne une sensation immense.

Bientôt après parurent les ouvrages du baron Hellenbach, qui fut, en Allemagne, le premier chercheur indépendant dans cet ordre de phénomènes. Il fut bientôt suivi dans cette voie par un autre penseur distingué, le Dr Carl du Prel. D'ailleurs, depuis Zöllner, la question spirite avait engendré en Allemagne toute une littérature.

En même temps, les démonstrations publiques du magnétiseur hypnotiseur Hansen produisirent une révolution dans le domaine du magnétisme animal. Ces phénomènes, niés et dénigrés systématiquement pendant un siècle, furent enfin recueillis par la science ; les merveilles de l'hypnotisme, aujourd'hui reconnues dans toute leur réalité, préparent la voie qui doit conduire à l'acceptation des merveilles médiumniques.

Peut-être est-ce même à ce concours de circonstances que nous devons l'apparition du livre de Hartmann, car c'est précisément sur la théorie de la suggestion mentale en général et de la suggestion des hallucination s en particulier, que ce philosophe a basé une partie essentielle de son hypothèse.

Là aussi, mon humble travail préparatoire rendit de notables services, car c'est en majeure partie dans mes publications allemandes et dans mon journal Psychische Studien que Hartmann a puisé les faits qui lui ont servi à formuler son jugement sur la question spirite. Il m'a même fait cet honneur de recommander mon journal comme particulièrement utile à l'étude de ce sujet.

Enfin, du moment que Hartmann insiste sur la nécessité de soumettre les phénomènes médiumniques à un examen scientifique et demande que le gouvernement nomme à cet effet des commissions scientifiques, je puis en toute confiance considérer mon activité en Allemagne comme ayant pleinement atteint son but ; j'ai toutes les raisons de croire que, du moment où une voix aussi autorisée s'est fait entendre pour proclamer la nécessité d'une pareille investigation, la question spirite fera toute seule son chemin en Allemagne. Il est donc temps que je m'efface pour consacrer le reste de mes forces à la continuation de mon œuvre en Russie.

Cependant, avant de me retirer, il serait peut-être utile que j'exposasse aux lecteurs de mon journal les raisons qui ne me permettent pas d'accepter sans réserves les hypothèses et les conclusions du Dr Hartmann, lesquelles doivent être d'une autorité très grande, non seulement pour l'Allemagne, mais pour le monde philosophique entier. Le motif qui m'y pousse ne provient aucunement de ce fait que le Dr Hartmann s'est décidément prononcé contre l'hypothèse spirite ; pour le moment, je considère le côté théorique comme placé au second plan, comme d'une importance secondaire, et même prématurée au point de vue strictement scientifique ; M. Hartmann le reconnaît du reste lui-même, lorsqu'il dit : « Les matériaux dont nous disposons ne sont pas suffisants pour considérer cette question comme mûre pour la discussion. » (Der Spiritismus, p. 14.) Mon programme a toujours été de poursuivre avant tout la recherche des faits, pour en établir la réalité, suivre leur développement et les étudier, en tant que faits, dans toute leur prodigieuse variété. A mon avis, on passera par bien des hypothèses avant d'arriver à une théorie susceptible d'être universellement adoptée comme la seule vraie, tandis que les faits, une fois bien établis, resteront acquis à jamais. J'ai énoncé cette pensée il y a de cela vingt ans, en publiant ma traduction russe de l'ouvrage du Dr Hare (Recherches expérimentales sur les manifestations des esprits), en ces termes :

« La théorie et les faits sont deux choses distinctes ; les erreurs de la première ne pourront jamais détruire la force de ces derniers, etc. » (Éd. all., p. LVIII.)

Dans ma préface à l'édition russe de W. Crookes, j'écrivais encore :

« Lorsque l'étude de cette question fera partie du domaine de la science, elle subira plusieurs phases qui correspondront aux résultats obtenus : 1° constatation des faits spiritualistes ; 2° constatation de l'existence d'une force inconnue ; 3° constatation de l'existence d'une force intelligente inconnue ; 4° recherche de la source de cette force, à savoir : se trouve-t-elle en dedans ou en dehors de l'homme ? Est-elle subjective ou objective ? La solution de ce problème constituera l'épreuve définitive, l'experimentum cruels de cette question ; la science sera alors appelée à prononcer le plus solennel

verdict qui ait jamais été demandé à sa compétence. Si ce jugement est affirmatif pour la deuxième alternative, c'est-à-dire si elle décide que la force en question dérive d'une source en dehors de l'homme, alors commencera le cinquième acte, une immense révolution dans la science et dans la religion. » (Édition allem., p. XI-XIII.)

Où en sommes-nous actuellement ? Pouvons-nous affirmer que nous soyons au quatrième acte ? Je ne le pense pas. Je crois plutôt que nous sommes encore au prologue du premier acte, car la question, quant aux faits mêmes, n'est pas encore admise par la science, qui ne veut pas les connaître ! Nous sommes bien éloignés encore de la vraie théorie, en Allemagne surtout, où la partie phénoménale de cette question est si peu développée qu'on y est totalement dépourvu de médiums possédant une force suffisante pour les exigences de l'étude expérimentale.

Tous les faits sur lesquels Hartmann base son argumentation ont été acquis en dehors de l'Allemagne ; M. Hartmann n'a même pas eu l'occasion de les observer en personne. Il est vrai qu'il a eu le courage très méritoire d'accepter les témoignages d'autrui, mais personne ne pourra nier que, dans cette question, les expériences personnelles soient d'une importance capitale. Bien plus, la limite où peuvent atteindre ces faits est loin d'être tracée ; leur expansion, leur développement sont lents, mais constants ; ce que Hartmann en exige au point de vue de la critique doit encore être acquis.

Comme preuve que je ne tiens pas au triomphe exclusif de l'une ou de l'autre des hypothèses spirites, j'en appelle à ce fait : J'ai laissé à mon estimé collaborateur, M. Wittig, pleine liberté de publier sur les phénomènes en question ses idées personnelles ! qui tendent à en chercher l'explication dans la théorie dite psychique, plutôt que dans la théorie spirite.

Mais, tout en professant une parfaite tolérance à l'égard des diverses théories proposées, je ne puis garder la même attitude passive en présence de l'ignorance des faits, leur oubli, leur suppression, dès qu'ils ne paraissent pas être d'accord avec l'hypothèse émise. Celui qui désire être absolument impartial dans l'étude d'un problème aussi compliqué ne doit nécessairement jamais perdre de vue la totalité, l'ensemble des faits déjà acquis ; mais, malheureusement, l'une des erreurs ordinaires que commettent les promoteurs d'une hypothèse, c'est qu'en voulant à tout prix donner raison à leur système, ils oublient ou passent sous silence les faits qu'il s'agit précisément d'expliquer.

C'est dans cet ordre d'idées que je me suis vu forcé d'entamer une polémique avec M. Wittig, lequel poussa le développement de son hypothèse jusqu'à parler de la photographie d'une hallucination, ce qui est une flagrante contradictio in adjecto.

C'est probablement cette polémique que vise M. Hartmann lorsqu'il dit que M. Wittig n'a pu élever la voix pour la défense de sa théorie « que dans une lutte contre l'éditeur même du journal » (Spiritismus, p. 2). S'il y a eu lutte, elle n'a pas été engagée pour la défense de l'hypothèse même, mais pour la cause de la logique et de l'impartialité que l'on doit aux faits.

La critique de M. Hartmann est entièrement basée sur l'acceptation provisoire (conditionnelle) de la réalité des faits spirites, à l'exception des phénomènes de la matérialisation, qu'il nie purement et simplement. Cette licence, à elle seule, ne pourrait être laissée sans réplique. Mais, indépendamment de la matérialisation, il existe de nombreux faits qui ont échappé à la connaissance de M. Hartmann, ou sur lesquels il a

gardé le silence, ou bien dont il n'a pas dûment apprécié les particularités. Or je crois de mon devoir de présenter tous ces faits, en faisant ressortir leur juste valeur. Je profiterai de cette occasion pour donner enfin les conclusions auxquelles je suis arrivé après de longues études sur ce sujet, conclusions que je n'ai pas publiées avant l'apparition de cet ouvrage.

APERÇU HISTORIQUE DES THÉORIES ANTISPIRITES

Par rapport aux théories, l'ouvrage de M. Hartmann ne présente rien de nouveau. La force neurique, la transmission de la pensée, le somnambulisme, tout cela avait déjà, dès le début, été mis à contribution pour donner des phénomènes spirites une explication naturelle.

Plus tard, lorsqu'on eut à compter avec les phénomènes de matérialisation, on recourut à l'argument des hallucinations.

Le mérite capital du travail de M. Hartmann consiste dans le développement systématique de ces principes et dans la classification méthodique de tous les faits qui ont trait à cette question. Je crois néanmoins qu'un coup d'œil rapide sur les travaux de ceux qui ont précédé M. Hartmann ne serait pas sans intérêt, ni pour les lecteurs, ni pour M. Hartmann lui-même.

Il serait certainement bien difficile et d'ailleurs inutile d'entrer dans des détails minutieux. Sur ces travaux je ne donnerai qu'un bref aperçu des principaux ouvrages traitant de la question qui nous intéresse.

Procédant par ordre chronologique, il faut d'abord citer: THE DAIMONION, OR THE SPIRITUAL MEDIUM, ILLUSTRATED BY THE HISTORY OF ITS UNIFORM MYSTERIOUS MANIFESTATIONS WHEN UNDULY EXCITED. BY TRAVERSE OLDFIELD. (Boston, 1852, 157 pages, petit in-8°.) (Le Daimonion, ou le médium spirituel et sa nature, illustré par l'histoire de ses manifestations uniformément mystérieuses lorsqu'il est indûment excité.) Le véritable auteur est G. W. Samson. Le Spiritual Médium dont il s'agit, c'est le principe nerveux.

L'ouvrage le mieux élaboré et le plus systématique dans cet ordre d'idées est certainement celui-ci : PHILOSOPHY OF MYSTERIOUS AGENTS, HUMAN AND MUNDANE, OR THE DYNAMIC LAWS AND RELATIONS OF MAN, EMBRACING THE NATURAL PHILOSOPHY OF PHENOMENA STYLED : SPIRITUAL MANIFESTATIONS. (Philosophie des agents mystérieux, humains et terrestres, ou les lois et les relations dynamiques de l'homme, comprenant l'explication naturelle des phénomènes désignés comme « Manifestations des esprits ».) Par E. G. Rogers. (Boston, 1853, 336 pages, petit in-8°.)

A l'apparition de cet ouvrage, il y eut une discussion intéressante dans les journaux américains The Tribune et The Spiritual Télégraphe entre le Dr Richmond et le Dr Brittan, au sujet des manifestations spirituelles. Le premier soutenait qu'il était possible d'expliquer ces phénomènes sans admettre, pour cela, l'intervention des esprits. Le second maintenait l'opinion contraire. Les quarante-huit lettres publiées par les deux partis ont été éditées en un volume, sous ce titre : A DISCUSSION OF THE FACTS

AND PYLOSOPHY OF ANCIENT AND MODERN SPIRITUALISM. BY S. B. BRITTAN AND B. W. RICHMOND. (New-York, 1853, 377 pages gr. in-8°.)

MODERN MYSTERIES EXPLAINED AND EXPOSED (Mystères modernes expliqués et démasqués) ; par. Rev. A. Mahan, First Président of Cleveland University. (Boston, 1855, 466 pages in-8°.) Cet ouvrage a pour but de développer et de défendre les deux thèses suivantes : 1° « La cause immédiate de ces manifestations est identique non seulement avec la force odique (Le baron von Reichenbach désigne sous le nom de force odique (Od-Kraft le fluide impondérable et pénétrant tous les corps, au moyen duquel il explique différents phénomènes mystérieux.), mais aussi avec la force qui engendre les phénomènes du mesmerisme et de la clairvoyance (p. 106). » — 2° « Nous possédons des preuves positives et concluantes que ces manifestations proviennent exclusivement de causes naturelles et non de l'intervention d'esprits détachés du corps (p. 152). »

MARY JANE, OR SPIRITUALISM CHEMICALLY EXPLAINED ; ALSO ESSAYS BY AND IDEAS (PERHAPS ERRONEOUS) OF A CHILD AT SCHOOL. (Mary Jane, ou le spiritualisme expliqué chimiquement ; ainsi que essais et idées (peut-être erronées) d'une écolière). (London, 1863, 379 pages, gr. in-8°, avec fig.) C'est un des livres les plus curieux sur cette matière. L'auteur, M. samuel Guppy, matérialiste accompli, s'était proposé de publier un recueil d'essais sur divers sujets, tels que : Lumière, Instinct et intelligence. Éléments de l'homme. Génération spontanée, des Principes de l'intelligence humaine, la Vie, l'Astronomie, la Création, l'Infini, etc. Or, son livre était déjà imprimé jusqu'à la page 300, lorsque dans sa propre maison se produisirent soudain des phénomènes médiumniques des plus extraordinaires : déplacement spontané d'objets, écriture automatique, réponses à des questions mentales, jeu d'instruments de musique, écriture directe, exécution directe (sans le contact d'une personne) de dessins et de peintures, etc. Le médium était sa propre femme.

ON FORCE, ITS MENTAL AND MORAL CORRELATES, AND ON THAT WHICH IS SUPPOSED TO UNDERLIE ALL PHENOMENA ; WITH SPECULATIONS ON SPIRITUALISM AND OTHER ABNORMAL CONDITIONS OF MIND. (De là force, ses corrélations mentales et morales, et de ce qui est supposé être la base de tous les phénomènes; y joint des spéculations sur le Spiritualisme et autres conditions anormales de l'esprit.) By Charles Bray, author of The Philosophy of Necessity, The Education of Feelings, etc. (London, 1867, 164 pages in-8°.)

EXALTED STATES OF THE NERVOUS SYSTEM IN EXPLANATION OF THE MYSTERIES OF MODERN SPIRITUALISM, DREAMS, TRANCE, SOMNAMBULISM, VITAL PHOTOGRAPHY, etc. (États de super activité du système nerveux au point de vue de l'explication des mystères du spiritualisme moderne, des songes, du somnambulisme, de la photographie vitale, etc.) Par Robert H. Collyer, M. D. (Londres, 1873, 140 pages in 8°.) Ce livre ne présente pas un travail systématique ; il contient plutôt des indications, des allusions à divers sujets intéressant cette question.

SPIRITIALISM AND ALLIED CAUSES AND CONDITIONS OF NERVOUS DERANGEMENTS, BY WILLIAM A. HAMMOND, M. D. PROFESSOR OF DESEASES OF THE MIND AND NERVOUS SYSTEM IN THE MEDICAL DEPARTEMENT OF THE UNIVERSITY OF THE CITY OF NEW YORK. (Le spiritualisme et les causes et conditions congénères des troubles nerveux, par le DrVill. A. Hammond, professeur de maladies mentales et de maladies des nerfs au département

de la médecine, à l'Université de la ville de New-York.) (Londres, 1876.) Un gros volume de 366 pages in-8°, dans lequel l'auteur ne veut parler que des faits qui peuvent s'expliquer d'une façon naturelle.

Passons aux ouvrages écrits en langue française. Ils ne sont pas nombreux. Le premier appartenant à cette catégorie est celui du comte Agenor de Gasparin, publié à Paris, en 1854, sous ce titre : DES TABLES TOURNANTES, DU SURNATUREL EN GÉNÉRAL ET DES ESPRITS (2 volumes in-8°,500 pages), dans lequel l'auteur donne d'amples détails sur une longue série d'expériences physiques tentées par lui et quelques amis particuliers, chez lesquels cette force se trouvait considérablement développée. Ces essais furent très nombreux et furent poursuivis dans des conditions de contrôle des plus rigoureuses. Le fait du mouvement de corps pesants sans contact mécanique fut reconnu, prouvé et démontré. De sérieuses expériences furent faites pour mesurer la force, tant d'accroissement que de diminution de poids, qui se communiquait ainsi aux substances mises à l'épreuve, et le comte Gasparin adopta un moyen ingénieux, qui lui permit d'obtenir une évaluation numérique approximative du pouvoir de la force psychique qui existait dans chaque individu. L'auteur arrivait à cette conclusion finale, qu'on pouvait expliquer tous ces phénomènes par l'action de causes naturelles, et qu'il n'était pas besoin de supposer des miracles ni l'intervention d'influences spirituelles ou diaboliques.

Il considérait comme un fait pleinement établi par ses expériences que la volonté, dans certaines conditions de l'organisme, peut agir à distance sur la matière inerte, et la plus grande partie de son livre est consacrée à établir les lois et les conditions dans lesquelles cette action se manifeste.

En 1855, M. Thury, professeur à l'Académie de Genève, a publié un ouvrage sous le titre : LES TABLES PARLANTES (Genève, Librairie allemande de J. Kessmann, 1855), dans lequel il passe en revue les expériences du comte de Gasparin; il entre dans de longs détails sur les recherches qu'il a faites en même temps. Là, aussi, les essais furent faits avec l'aide d'amis intimes et furent conduits avec tout le soin qu'un homme de science est capable d'apporter en cette matière. L'espace ne me permet pas de citer les importants et nombreux résultats obtenus par M. Thury, mais par les titres suivants de quelques-uns des chapitres, on verra que l'enquête n'a pas été faite superficiellement :

« Faits qui établissent la réalité des nouveaux phénomènes; — Action mécanique rendue impossible; — Mouvements effectués sans contact; — Leurs causes; — Conditions requises pour la production et l'action de la force ; — Conditions de l'action eu égard aux opérateurs ; — La volonté ; — Est-il nécessaire qu'il y ait plusieurs opérateurs ? — Nécessités préliminaires. — Condition mentale des opérateurs; — Conditions météorologiques; — Conditions relatives aux instruments employés; — Conditions relatives au mode d'action des opérateurs sur les instruments; — Action des substances interposées; — Production et transmission de la force ; — Examen des causes qu'on lui assigne ; — Fraude ; — Action musculaire inconsciente produite par un état nerveux particulier; — Electricité; — Nervo-magnétisme; — Théorie de M. de Gasparin d'un fluide spécial ; — Question générale au sujet de l'action de l'esprit sur la matière. — première proposition : Dans les conditions ordinaires des corps, la volonté n'agit directement que dans la sphère de l'organisme. — deuxième proposition : Dans l'organisme lui-même, il y a une série d'actes médiats. — troisième proposition : la substance sur laquelle l'esprit agit directement, le psychode, n'est susceptible que de

modifications très simples sous l'influence de l'intelligence. — Explications basées sur l'intervention des esprits. »

M. Thury réfute toutes ces explications et croit que ces effets sont dus à une substance particulière, à un fluide ou à un agent, lequel, —d'une manière analogue à celle de l'éther des savants, — transmet la lumière, pénètre toute matière nerveuse, organique ou inorganique, et qu'il appelle psychode. Il entre dans la pleine discussion des propriétés de cet état ou forme de matière, et propose le nom de FORCE ECTÉNIQUE (extension} au pouvoir qui s'exerce quand l'esprit agit à distance par le moyen de l'influence du psychode (La force ecténique du professeur Thury et ma force psychique sont évidemment des termes équivalents. Si j'avais connu cette expression, il y a trois mois, je l'aurais adoptée. Or, l'idée d'une semblable, hypothèse de fluide nerveux nous est depuis parvenue d'une autre source, complètement différente, exposée sous un point de vue particulier et exprimée dans le langage d'une des professions les plus importantes. Je veux parler de la théorie d'une atmosphère nerveuse mise en avant par le Dr Benjamin W. Richardson, M. D., F. R. S., dans le journal Médical Times, n° 1088, 6 mai 1871 (Rem. de W. Crookes, dans son ouvrage, Recherches sur la force psychique.)

ETUDES EXPÉRIMENTALES SUR CERTAINS PHÉNOMÈNES NERVEUX, ET SOLUTION RATIONNELLE DU PROBLÈME SPIRITE, par CHEVILLARD, professeur à l'École nationale des Beaux-Arts (Paris, 1872, 90 pages, in-8). Le fond de sa théorie, laquelle se rapporte seulement aux frappements (raps) et au mouvement des objets, se résume en ces lignes : « Les vibrations de la table, après que ses parties se sont mises en équilibre de température, ne sont autres que les vibrations fluidiques émises par la fonction maladive qui constitue l'état nerveux du médium. En l'état normal, chacun émet du fluide nerveux, mais non de manière à faire vibrer sensiblement la surface d'un corps solide, que l'on touche. Le médium est sans doute aussi aidé par l'émission naturelle des assistants crédules, toujours nombreux, car tout envoi fluidique, même très faible, vers la table, doit s'y répartir de suite, à cause de la température déjà convenable. La table est véritablement magnétisée par l'émission du médium, et le mot magnétisé n'a d'autre sens que de faire entendre qu'elle est couverte ou imprégnée de fluide nerveux vibrant, c'est-à-dire vital du médium. La table est alors comme un harmonica qui attend le coup de marteau de la pensée de celui qui l'a imprégnée. Le médium veut un coup à un moment qu'il se donne en regardant attentivement le crayon courir sur l'alphabet, et cette pensée, en se fixant subitement, engendre un choc cérébral nerveux qui se répercute instantanément, par l'intermédiaire des nerfs, sur la surface tabulaire vibrante. Le coup résonne en intégrant les vibrations de la table en un fort éclat ou étincelle obscure, dont le bruit est la conséquence de cette condensation instantanée faite dans l'air ambiant (pp. 25 et 26). » —« II n'y a dans tout acte typtologique (Produisant des coups.) ou nervostalique que des condensations ou intégrations de vibrations en étincelles obscures (p. 38). »

Quant aux mouvements des objets, l'auteur émet la théorie suivante : « Les mouvements, dits spirites, d'un objet inanimé sont un effet réel, mais nervo-dynamique, des soi-disant médiums, qui transforment l'objet en organe extérieur momentané, sans en avoir conscience (p. 54). » — Plus loin, M. Chevillard développe davantage cette même proposition : « L'idée de l'action volontaire mécanique se transmet par le fluide nerveux du cerveau jusqu'à l'objet inanimé suffisamment échauffé; après quoi celui-ci exécute rapidement l'action en qualité d'organe automatique lié par le fluide à l'être voulant, que

la liaison soit au contact ou à distance courte; mais l'être n'a pas la perception de son acte, attendu qu'il ne l'exécute pas par un effort musculaire (p. 62). » — En somme : « les phénomènes dits spirites ne sont que des manifestations inconscientes de l'action magnéto-dynamique du fluide nerveux (p. 86). »

Dernièrement parut un ouvrage fort intéressant, ayant pour titre : ADOLPHE D'ÀSSIER, ESSAI SUR L'HUMANITÉ POSTHUME ET LE SPIRITISME, PAR UN POSITIVISTE. (Paris, 1883, 303 p. in-12.)

L'ouvrage cité présente cet intérêt que l'auteur a été forcé, par sa propre expérience, de reconnaître la réalité objective de certains phénomènes, habituellement désignés comme « surnaturels » et dont M. Hartmann ne fait pas mention dans son livre sur « le spiritisme » ; et cependant, ces phénomènes ont un rapport immédiat avec le spiritisme; ils s'imposent d'ailleurs, si l'on veut établir une hypothèse générale.

Dans sa préface, l'auteur expose l'évolution qui s'est opérée dans son esprit et donne une idée générale de son travail. Nous en donnerons quelques extraits :

« Le titre de cet essai paraîtra peut-être à certaines personnes en désaccord avec les opinions philosophiques que j'ai professées toute ma vie et avec la grande école vers laquelle m'avait acheminé l'étude des sciences. Que ces personnes se rassurent, la contradiction n'est qu'apparente. — Les idées que j'expose s'éloignent autant des rêveries du mysticisme que des hallucinations des spirites. Ne sortant pas du domaine des faits, n'invoquant aucune cause surnaturelle pour les interpréter, j'ai cru pouvoir donner à mon livre l'estampille du positivisme. Voici, au surplus, comment j'ai été conduit à des recherches si différentes de mes travaux ordinaires. »

L'auteur parle ensuite du sort qu'ont eu les aérolithes, si longtemps niés par la science, et de la réponse que fit un jour Lavoisier au nom de l'Académie des Sciences : « II n'existe pas de pierres dans le ciel; il ne saurait, par conséquent, en tomber sur la terre ; » il fait aussi mention du récit des crapauds qui tombent avec les fortes pluies, récit que les savants accueillirent en disant qu'il « n'existait pas de crapauds dans les nuages ; il ne peut, par conséquent, en tomber sur la terre. »

Après cela, M. D'Assier continue :

« II était permis de supposer que de telles leçons ne seraient pas perdues et que les personnes se disant sérieuses se montreraient à l'avenir plus circonspectes dans leurs dénégations systématiques. Il n'en fut rien. Les notions fausses que nous puisons dans nos préjugés, ou dans une éducation scientifique incomplète, impriment à notre cerveau une sorte d'équation personnelle dont nous ne pouvons nous débarrasser. Pendant trente ans j'ai ri de la réponse de Lavoisier sans m'apercevoir que j'invoquais le même argument dans l'explication de certains phénomènes non moins extraordinaires que les pluies de pierres ou de crapauds. Je veux parler des bruits étranges qu'on entend parfois dans certaines habitations et qu'on ne peut rapporter à aucune cause physique, du moins dans le sens vulgaire que nous donnons à ce mot. Une circonstance digne de remarque vient doubler la singularité du phénomène. C'est que ces bruits n'apparaissent d'ordinaire qu'après la mort d'une personne du logis. Étant enfant, je vis en émoi tous les habitants d'un canton. L'abbé Peyton, curé de la paroisse de Sentenac (Ariège), venait de mourir. Les jours suivants, il se produisit dans le presbytère des bruits insolites et si persistants que le desservant qui lui avait succédé fut sur le point d'abandonner son poste. Les gens

du pays, aussi ignorants que superstitieux, n'étaient point embarrassés pour expliquer ce prodige.

« Ils déclarèrent que l'âme du défunt était en peine parce qu'il n'avait pas eu le temps de dire avant sa mort toutes les messes dont il avait reçu le prix. Pour mon compte, je n'étais nullement convaincu. Elevé dans le dogme chrétien, je me disais que l'abbé Peyton avait définitivement quitté la planète pour une des trois résidences posthumes : le ciel, l'enfer, le purgatoire, et je supposais les portes des deux pénitenciers trop solidement verrouillées pour qu'il lui prît fantaisie de retourner en arrière. Plus tard, étant entré dans un autre courant d'idées, autant par l'étude comparée des religions que par celle des sciences, je devins encore plus incrédule, et je prenais en pitié ceux qui prétendaient avoir assisté à de pareils spectacles.

« Les esprits, ne cessai-je de répéter, n'existent que dans l'imagination des médiums ou des spirites; on ne saurait donc en rencontrer ailleurs. En 1868, me trouvant dans le Berry, je me fâchai tout rouge contre une pauvre femme qui persistait à affirmer que, dans un logement qu'elle habitait à une certaine époque, chaque soir une main invisible lui tirait les couvertures de son lit, dès qu'elle avait éteint la lumière. Je la traitai d'imbécile, de pécore,, d'idiote.

« Bientôt après survint l'année terrible. J'en sortis pour ma part avec la perte de la vue, et chose encore plus grave, avec les premières atteintes d'une paralysie générale. Ayant été témoin des cures merveilleuses que produisent les eaux d'Aulus, dans le traitement de certaines maladies, notamment quand il s'agit de réveiller l'énergie vitale, je m'y rendis vers le printemps de 1871, et je pus arrêter le progrès du mal. La pureté de l'air des montagnes autant que l'action vivifiante des eaux me détermina à y fixer mon séjour. Je pus alors étudier de près ces vacarmes nocturnes que je ne connaissais que par ouï-dire.

« Depuis la mort de l'ancien propriétaire des sources, l'établissement thermal était presque chaque nuit le théâtre de scènes de ce genre. Les gardiens n'osaient plus y coucher seuls. Parfois les baignoires résonnaient au milieu de la nuit comme si on les eût frappées avec un marteau. Ouvrait-on les cabines d'où partait le bruit, il cessait aussitôt, mais recommençait dans une salle voisine. Quand les baignoires restaient en repos, on assistait à d'autres manifestations non moins singulières. C'étaient des coups frappés sur les cloisons, les pas d'une personne qui se promenait dans la chambre du gardien, des objets lancés contre le parquet, etc. Mon premier mouvement, lorsqu'on me raconta cette histoire; fut, comme toujours, l'incrédulité. Cependant, me trouvant en contact journalier avec les personnes qui avaient été témoins de ces scènes nocturnes, la conversation revenait assez souvent sur le même sujet. Certaines particularités finirent par éveiller mon attention. J'interrogeai le régisseur et les gardiens de l'établissement, les diverses personnes qui avaient passé la nuit dans les thermes, tous ceux, en un mot, qui, à un titre quelconque, pouvaient me renseigner sur ces mystérieux événements. Leurs réponses furent toutes identiques, et les détails qu'ils me donnèrent étaient tellement circonstanciés que je me vis acculé à ce dilemme : les croire ou supposer qu'ils étaient fous. Or je ne pouvais taxer de folie une vingtaine d'honnêtes villageois vivant paisiblement à mes côtés, par l'unique motif qu'ils représentaient ce qu'ils avaient vu ou entendu, et que leurs dépositions étaient unanimes.

« Ce résultat inattendu me remit en mémoire des circonstances du même genre qu'on m'avait relatées à d'autres époques. Connaissant les localités où ces phénomènes avaient

eu lieu, ainsi que les personnes qui en furent témoins, je procédai à de nouvelles enquêtes, et, là encore, je fus forcé de me rendre à l'évidence. Je compris alors que j'avais été aussi ridicule que ceux dont je m'étais si longtemps moqué, en niant des faits que je déclarais impossibles, parce qu'ils ne s'étaient pas produits sous mes yeux, et que je ne pouvais les expliquer. Cette dynamique posthume qui, en certains points, semble l'antithèse de la dynamique ordinaire, me donna à réfléchir, et je commençai à entrevoir que dans certains cas, d'ailleurs assez rares, l'action de la personnalité humaine peut se continuer encore quelque temps après la cessation des phénomènes de la vie. Les preuves que je possédais me paraissaient suffisantes pour convaincre les esprits non prévenus. Toutefois, je ne m'en tins pas là, et j'en demandai de nouvelles aux écrivains les plus accrédités de divers pays. Je fis alors un choix parmi celles qui présentaient tous les caractères d'une authenticité indiscutable, m'attachant de préférence aux faits qui avaient été observés par un grand nombre de témoins.

« Restait à interpréter ces faits, je veux dire à les débarrasser du merveilleux qui voile leur véritable physionomie, afin de les rattacher, comme tous les autres phénomènes de la nature, aux lois du temps et de l'espace. Tel est le principal objet de ce livre. Devant une tâche si ardue, je ne saurais avoir la prétention de donner le dernier mot de l'énigme. Je me suis contenté de poser nettement le problème et d'indiquer quelques-uns des coefficients qui doivent entrer dans sa mise en équation. Mes continuateurs trouveront la solution définitive dans la voie que je leur ai tracée..... L'idée philosophique du livre peut donc se résumer ainsi : faire entrer dans le cadre des lois du temps et de l'espace les phénomènes d'ordre posthume niés jusqu'ici par la science, parce qu'elle ne pouvait les expliquer, et affranchir les hommes de notre époque des énervantes hallucinations du spiritisme (pp. 5, 6, 7, 8, 9 et 11). »

Dans le premier chapitre, l'auteur recueille de première source une série du faits qui confirment l'existence posthume de la personnalité humaine : bruits insolites, résonance de pas, frôlement d'habits, déplacement d'objets, attouchements, apparition de mains et de fantômes, etc. Au commencement du deuxième chapitre, l'auteur dit : « L'existence de la personnalité posthume étant démontrée par des milliers de faits observés dans tous les siècles et chez tous les peuples, il reste à rechercher sa nature et son origine. Elle procède évidemment de la personnalité vivante, dont elle se présente comme la continuation avec sa forme, ses habitudes, ses préjugés, etc. ; examinons donc s'il ne se trouve pas dans l'homme un principe qui, se détachant du corps lorsque les forces vitales abandonnent ce dernier, continue encore pendant quelque temps l'action de l'individualité humaine. De nombreux faits démontrent que ce principe existe, et qu'il se manifeste quelquefois pendant la vie, offrant en même temps les caractères de la personnalité vivante et ceux de la personnalité posthume. Je vais en rapporter quelques-uns, puisés aux meilleures sources, et qui paraissent concluants (p. 4.7). »

Après avoir cité de remarquables faits d'apparition de personnes vivantes ou de dédoublement, l'auteur termine ainsi ce chapitre : « D'innombrables faits observés depuis l'antiquité jusqu'à nos jours démontrent dans notre être l'existence d'une seconde personnalité, l'homme interne. L'analyse de ces diverses manifestations nous a permis de pénétrer sa nature. A l'extérieur, c'est l'image exacte de la personne dont il est le complément. A l'intérieur, il reproduit le calque de tous les organes qui constituent la charpente du corps humain. On le voit, en effet, se mouvoir, parler, prendre de la nourriture, remplir, en un mot, toutes les grandes fonctions de la vie animale. La ténuité

extrême de ses molécules constitutives, qui représentent le dernier terme de la matière organique, lui permet de passer à travers les murs et les cloisons des appartements. De là le nom de fantôme, par lequel il est généralement désigné. Néanmoins, comme il est relié au corps d'où il émane par un réseau musculaire invisible, il peut, à volonté, attirer à lui, par une sorte d'aspiration, la plus grande partie des forces vives qui animent ce dernier. On voit alors, par une inversion singulière, la vie se retirer du corps, qui ne présente plus qu'une rigidité cadavérique, et se porter tout entière sur le fantôme, qui prend de la consistance, au point de lutter quelquefois avec les personnes devant lesquelles il se manifeste.

« Ce n'est qu'exceptionnellement qu'il se montre du vivant des individus. Mais, dès que la mort a rompu les liens qui le rattachent à notre organisme, il se sépare d'une manière définitive du corps humain et constitue le fantôme posthume (pp. 81 et, 82). »

« Mais son existence est de courte durée. Son tissu se désagrège facilement sous l'action des forces physiques, chimiques et atmosphériques qui l'assaillent sans relâche, et rentre, molécules par molécules dans le milieu planétaire (p. 298). »

Voici le sommaire du chapitre IV : CARACTÈRE DE L'ÊTRE POSTHUME. — SA CONSTITUTION PHYSIQUE. — SON MODE DE LOCOMOTION.— SON AVERSION POUR LA LUMIÈRE. — SON VESTIAIRE. — SES MANIFESTATIONS. — SON RÉSERVOIR DE FORCE VIVE. — SA BALISTIQUE. — TOUT HOMME POSSÈDE SON IMAGE FLUIDIQUE. — LA VOYANTE DE PRÉVORST.

Chapitre V : FLUIDE UNIVERSEL. — FLUIDE NERVEUX. — ANALOGIE ET DISSEMBLANCE DE CES DEUX FLUIDES. — ANIMAUX ÉLECTRIQUES. — PERSONNES ÉLECTRIQUES. — PLANTES ÉLECTRIQUES. — ACTION DU FLUIDE NERVEUX SUR LA PERSONNALITÉ INTERNE. Le fantôme humain ne se révèle pas toujours d'une manière aussi nette que dans les exemples que j'ai cités.

« II y a aussi, parfois, des manifestations obscures, de nature très variée, qui en font une sorte de Protéé insaisissable. Le mesmérisme reproduisant des manifestations analogues chez le somnambule, le médium, l'extatique, etc., il est souvent difficile de dire si la cause première de ces phénomènes doit être rapportée à la personnalité interne ou au fluide nerveux, ou bien encore à l'action combinée de ces deux agents. Dans un grand nombre de cas, leur liaison paraît si intime qu'on est amené à se demander si ce n'est pas du second que le premier tire son origine et ses énergies (p. 117). »

Chapitre VI : L'ÉTHER MESMÉRIEN ET LA PERSONNALITÉ QU'IL ENGENDRE. — LE SOMNAMBULE. — LE SOMNILOQUE. — LE VOYANT.

Voici les conclusions de l'auteur :

« 1° Le somnambulisme, spontané chez quelques individus, est à l'état latent chez les autres. Dans ces derniers, on ne l'entrevoit qu'imparfaitement, mais il peut atteindre toute son ampleur sous l'influence d'une forte tension d'esprit, d'une commotion morale ou d'autres causes physiologiques. Ces manifestations fréquentes, mais incomplètes, dans l'enfance, s'accusent mieux pendant la jeunesse, puis diminuent avec l'âge et semblent s'éteindre chez le vieillard.

« 2° Les choses extraordinaires qu'accomplit le somnambule, notamment dans le domaine intellectuel, accusent en lui l'existence d'une force active et intelligente, c'est-à-

dire d'une personnalité interne. Cette personnalité semble complètement différente de la personnalité ordinaire et paraît avoir pour siège les ganglions nerveux de la région épigastrique, ainsi qu'on l'a vu pour la somnambule citée par Burdach, et comme nous le retrouverons d'une manière plus tranchée et plus précise dans d'autres manifestations du mesmérisme. On s'explique ainsi pourquoi le somnambule ne reconnaît pas la voix des personnes qui lui sont familières et ne conserve aucun souvenir de ce qu s'est passé pendant son sommeil. On se rend compte de la même manière de ce fait, qu'on n'a jamais observé en lui aucun acte immoral, comme si son mystérieux guide était affranchi des liens de l'animalité.

« 3° La personnalité qui apparaît dans le somnambulisme révèle une intelligence égale, parfois même supérieure à celle de la personnalité ordinaire. Mais, comme cette dernière, elle a aussi son équation personnelle, ses obscurités, ses défaillances. Pour me contenter d'un exemple, je rappellerai ce somnambule, cité par Burdach, qui, après avoir mis ses bottes, montait à califourchon sur une fenêtre, et donnait de l'éperon contre le mur pour faire avancer un coursier imaginaire.

« 4° Le somnambulisme est dû à un dégagement anormal du fluide nerveux; plusieurs causes peuvent amener ce résultat: frayeur, grande tension d'esprit, exubérance de la jeunesse, etc., en un mot tout ce qui tend à rompre l'équilibre des fonctions physiologiques dont le système nerveux est le siège. Lorsque le fluide est peu abondant, les effets du somnambulisme ne s'accusent que d'une façon obscure et paraissent se confondre avec ceux du rêve. Mais dès qu'il se dégage en quantité convenable, on voit aussitôt apparaître la personnalité interne, et le somnambule offre alors les caractères d'un homme éveillé, car il a en lui un guide qui possède toutes les énergies de l'intelligence et du mouvement (pp. 149-151). »

Nous voilà enfin au chapitre VII, qui traite spécialement du sujet qui nous intéresse ; le sommaire en est : L'ÉTHER MESMÉRIEN ET LA PERSONNALITÉ QU'IL ENGENDRE (suite). — la TABLE TOURNANTE. — la TABLE PARLANTE. — le MÉDIUM.

Voici comment l'auteur rattache les phénomènes du spiritisme à sa théorie de l'être fluidique : « L'agent mystérieux qui mettait en branle les tables parlantes était évidemment le même que celui qui animait le crayon mobile du médium, je veux dire la personnalité mesmérienne des assistants ou du médium lui-même. S'il différait dans ses modes d'action, cela tenait uniquement à la nature des intermédiaires par lesquels il se manifestait. Il n'est pas, en effet, difficile de voir que le guéridon n'est qu'un instrument passif, une sorte de syllabaire acoustique mis en action par le fluide de celui qui interroge. En d'autres termes, c'est la personnalité mesmérienne de ce dernier qui remplit l'office de souffleur dans le dialogue tabulaire (p. 183). » — « On a souvent assimilé le médium à un somnambule éveillé. Cette définition nous paraît parfaitement juste. Ce sont les pôles extrêmes de la chaîne mesmérienne, deux modes d'action différents d'une même cause, qui passent de l'un à l'autre par degrés insensibles. On dirait une transformation de force analogue à celle qu'on observe dans les fluides impondérables, chaleur, lumière, électricité, magnétisme, qui ne sont, comme on sait, que des manifestations diverses d'un même agent, l'éther. On a vu des femmes tomber dans un sommeil magnétique en faisant la chaîne autour d'une table; des phénomènes électriques d'attraction et de répulsion se manifester chez des personnes qui se livraient à la pratique

du spiritisme ; des médiums devenir somnambules, et vice versa; parfois ces deux caractères se présentent en même temps, de sorte qu'il est difficile de dire si l'on a affaire à un sujet éveillé ou endormi. Rien d'ailleurs, sauf la manière de procéder, qui différencie le somniloque du médium ; l'un parle, l'autre écrit, mais tous deux avouent qu'ils sont sous l'influence d'un inspirateur mystérieux qui dicte leurs réponses. Interrogé sur son origine et sa personnalité, ce souffleur invisible se donne tantôt comme un esprit sans nationalité, tantôt comme l'âme d'un défunt. »

« Dans ce dernier cas, il se dit volontiers l'ami ou le proche du médium, et il vient l'aider de ses conseils. Ici se place un des effets les plus surprenants du mesmérisme. Le personnage mystérieux, invité à tracer quelques lignes par l'intermédiaire du crayon mobile ou de la main du médium reproduit l'écriture, les locutions et jusqu'aux fautes d'orthographe qui étaient familières à l'ami ou au proche dont il se dit le représentant posthume. Un tel argument paraît à première vue irréfutable, et c'est sur des faits de ce genre qu'on s'appuya pour fonder la théorie du spiritisme (p. 185-187). »

« L'évocation des fantômes par le médium est donc un mirage, même lorsqu'ils revêtent une forme optique, comme cela a lieu pour certains médiums privilégiés. Ceux-ci n'en sont pas moins le jouet d'une hallucination, analogue à celle des somnambules qui voient leur apparaître tous les fantômes qu'il plaît au magnétiseur de leur montrer (p. 191). »

« On le voit, chez le médium comme chez le somnambule, c'est le même principe qui agit, le fluide vital (fluide nerveux, éther mesmérien). Il obtient son summum d'énergie dans le premier, car c'est de lui-même, je veux dire du centre de production, que celui-ci tire la force vive qui engendre les effets mesmériens, tandis que le second, l'empruntant à une source étrangère, la reçoit limitée et amoindrie dans son action. Aussi le spiritisme reproduit-il, en les agrandissant encore, tous les prodiges du sommeil magnétique. Comme le somnambule, et mieux que le somnambule, le médium, même illettré, devient polyglotte, compose des poésies, écrit des discours suivant les règles de l'art oratoire; il devine les pensées de ceux qui sont auprès de lui, possède la faculté de la vue à distance, lit dans le passé et arrive parfois à la prescience de l'avenir (p. 193). »

Quant aux auteurs allemands qui ont traité de cette question, il est inutile que j'en fasse ici mention.

ANIMISME ET SPIRITISME

CHAPITRE PREMIER

DES PHÉNOMÈNES DE MATÉRIALISATION

Insuffisance, au point de vue des faits, de l'hypothèse hallucinatoire émise par le Dr Hartmann

La ressemblance entre la théorie de D'Assier et celle du Dr Hartmann saute aux yeux. La «personnalité mesmérique » du premier n'est autre chose que la « conscience somnambule » du dernier ; l'hypéresthésie (surexcitation) de la mémoire, la transmission des pensées, la clairvoyance, tels sont les points qui leur sont communs. Pour ce qui est de la connaissance du sujet traité et du développement systématique de la théorie, l'ouvrage de D'Assier ne peut évidemment pas être comparé au livre de M. Hartmann ; par contre, l'hypothèse de D'Assier possède un avantage indiscutable sur celle de M. Hartmann, celui d'admettre la réalité objective et indépendante, fût-ce temporellement, de la personnalité mesmérique ou fluidique ; cela lui permet de donner une explication assez plausible de toute cette série de phénomènes, dits mystiques, pour lesquels la théorie de M. Hartmann ne suffit plus.

Il était facile de trouver une réponse à l'opinion de M. D'Assier, que « les fantômes évoqués par le médium ne sont autre chose que des hallucinations, même lorsqu'ils revêtent une forme optique (p. 191) ». Ce n'était qu'une erreur de logique de sa part, car, du moment où il admettait la réalité du fantôme fluidique et le fait visible et tangible de son « dédoublement », il ne pouvait plus, logiquement, parler d'hallucination. Il en est autrement pour la théorie du Dr Hartmann, qui nie l'existence de l'être humain fluidique, comme l'appelle M. D'Assier. Il admet bien le fait de l'apparition, mais lui refuse une réalité objective. Cette réalité doit être démontrée autrement que par la voie des perceptions des sens de l'homme, lesquels sont toujours sujets à des illusions.

C'est précisément par ce côté que je commencerai mon étude critique des opinions du Dr Hartmann, attendu que nous divergeons complètement sur ce point, et, en outre, parce que de tous les problèmes du spiritisme, c'est celui qui se prête le mieux à la vérification au moyen d'expériences physiques, même dans l'état actuel de la question.

Or j'affirme que les phénomènes qu'en spiritisme on désigne habituellement sous le nom de « matérialisations », ne sont pas des hallucinations, des « produits de la fantaisie, privés de tout élément les rendant perceptibles aux sens », comme le représente le Dr Hartmann, se basant sur les faits dont il a eu connaissance ; j'avance que ces phénomènes sont des productions douées d'une certaine matérialité passagère, ou bien, pour employer l'expression du Dr Hartmann, possédant des éléments qui les rendent perceptibles aux sens. Le Dr Hartmann semble disposé à admettre cette réalité, à la condition qu'on fournisse à l'appui des preuves suffisantes, lesquelles, dit-il, peuvent être fournies seulement par la photographie, et à la stricte condition que le médium et l'apparition soient photographiés simultanément.

Dans sa « conclusion », M. Hartmann est encore plus explicite et entre dans des détails que je trouve utile de citer :

« Une question du plus haut intérêt au point de vue théorique, c'est de savoir si un médium a la faculté non seulement de provoquer l'hallucination visuelle d'une forme chez une autre personne, mais encore de produire cette forme comme quelque chose de réel, quoique consistant en une matière raréfiée, dans le lieu objectivement réel, où se trouvent réunis tous les expérimentateurs, et ceci, en dégageant préalablement de son propre organisme la matière nécessaire pour former l'image. Si les limites inaccessibles de la sphère d'action d'un médium étaient connues, la réalité objective des phénomènes de matérialisation aurait pu être établie au moyen de procédés mécaniques à effet durable, obtenus au delà de la sphère d'action du médium. Mais, du moment que ce n'est

pas ici le cas et que les images matérialisées ne franchissent jamais les limites de la sphère d'action physique du médium, il ne reste, paraît-il, que la démonstration photographique, pour prouver que l'image matérialisée possède, dans l'espace objectivement réel, une surface capable de refléter la lumière.

« La condition indispensable d'une pareille preuve photographique, c'est, à mon avis, que ni un photographe de profession ni le médium ne soient admis à approcher de l'appareil, de la chambre noire ou de la plaque, afin d'écarter tout soupçon, soit d'une préparation antérieure de la chambre noire ou de la plaque (non encore recouverte de collodion), soit d'une manipulation ultérieure quelconque. A ma connaissance, ces mesures de prudence ne sont pas encore observées ; en tout cas, on n'en fait pas mention dans les comptes rendus, ce qui prouve que les expérimentateurs n'en ont pas encore reconnu l'importance. Et cependant, sans l'observation de ces mesures, les négatifs sur lesquels apparaissent en même temps et le médium et l'image ne fournissent pas la moindre preuve ; il va de soi que les épreuves positives tirées sur papier, voire les reproductions mécaniques faites d'après ces plaques, peuvent encore moins servir de témoignage convaincant. Seul, un chercheur, inspirant une confiance absolue, qui apporterait à la séance ses propres appareils et fournitures et qui opérerait en personne, pourrait obtenir une solution positive et convaincante de cet experimentum crucis ; aussi devrait-on toujours, autant que possible, chercher à avoir le concours de pareilles personnes à toute séance de matérialisation. »

A cet égard, je ne puis m'empêcher de remarquer que ces précautions auront beau être strictement observées, jamais on n'arrivera à écarter toute espèce de doute, car la valeur de l'expérience dépendra toujours de l'ascendant moral de l'expérimentateur, qui ne s'étend généralement que sur le nombre limité de personnes qui le connaissent bien. On ne peut pas tracer de limites aux conjectures ou aux soupçons. Ces expériences acquerraient toute leur portée alors seulement que les phénomènes médiumniques seraient plus répandus et par conséquent mieux appréciés qu'ils ne le sont actuellement. Ce qui se passe à présent clans le domaine de l'hypnotisme peut nous servir d'exemple.

Matérialisation d'objets échappant à la perception par les sens. Photographie transcendantale

II y a deux genres de matérialisations : il y a d'abord la matérialisation invisible à l'œil, et ne présentant qu'un seul attribut physique, accessible à notre contrôle : il consiste en l'émission de rayons lumineux, qui ne produisent aucune action sur notre rétine, mais agissent sur la plaque sensible d'un appareil photographique ; pour les résultats ainsi obtenus je propose l'expression : photographie transcendantale.

Il y a, d'un autre côté, la matérialisation visible, qui est accompagnée des effets physiques propres au corps humain.

Je crois que si nous réussissons à établir la réalité de la première forme de matérialisation, nous aurons acquis des arguments solides pour admettre l'existence de la matérialisation visible.

En effet, si l'on établit le fait d'une formation médiumnique extra-corporelle, c'est-à-dire de la formation de quelque chose, en dehors du corps du médium, bien qu'imperceptible à l'œil humain, mais possédant certains attributs d'une existence réelle,

alors le fait de la matérialisation visible et palpable se réduira à une question de degré de matérialité.

C'est pourquoi j'attache une si grande importance aux expériences photographiques faites par M. Beattie, à Bristol, en 1872 et 1873. Ces expériences ont été poursuivies dans des conditions qui répondent amplement à celles exigées par le Dr Hartmann.

J'ai personnellement connu M. Beattie, et c'est de ses mains que je tiens la collection de photographies dont je vais parler plus loin et dont une partie se trouve représentée dans les seize phototypies qui accompagnent le présent ouvrage. Il avait été lui-même un photographe de profession, mais il avait cessé de l'être à l'époque où il fit les expériences en question.

Nous possédons quatre documents se rapportant à ces expériences : une première lettre de M. Beattie, publiée dans le British Journal of Photography, numéro du 28 juin 1872, et dans le Photographic News, de Londres ; elle fut reproduite dans le Médium du 5 juillet 1872 ; une deuxième lettre de M. Beattie, la plus détaillée, parut dans le Spiritualist, Londres, le 15 juillet 1872; une troisième lettre de M. Beattie, publiée dans le British Journal of Photography du 22 août 1873 et reproduite dans le Spiritual Magazine de novembre 1873, ainsi que dans le Medium du 29 août 1873 ; enfin, le témoignage d'un tiers, le docteur Thompson, qui prit part à ces expériences; ce témoignage, en forme de lettre, a été publié dans le journal Human Nature à Londres, 1874, page 390.

Pour commencer, faisons une enquête sur le caractère de M. Beattie, pour savoir s'il peut répondre à cette condition stipulée par le docteur Hartmann « que l'expérimentateur soit une personne d'une réputation irréprochable ».

Voici les renseignements donnés sur son compte par M. Taylor, éditeur du British Journal of Photography, dans le numéro de ce journal du 12 juillet 1873, renseignements que je reproduis d'après le Spiritual Magazine (1873, p. 374). « Tous ceux qui connaissent M. Beattie témoigneront volontiers que c'est un photographe intelligent et instruit ; c'est un des hommes les plus difficiles à induire en erreur, du moins dans les choses touchant la photographie, et un homme incapable de tromper les autres; c'est cependant cet homme qui vient nous affirmer, sur la foi d'expériences faites soit par lui-même, soit en sa présence, des faits qui, a moins de leur refuser toute signification, démontrent qu'après tout, il y a quelque chose dans la « spirito-photographie » ; que du moins des figures et objets invisibles pour les personnes présentes dans la pièce, et qui n'étaient pas produits par l'opérateur, se sont développés sur la plaque, avec la même netteté, et parfois plus nettement que les personnes placées en face de l'appareil. »

Le journal avait une telle confiance en M. Beattie qu il n'hésita pas à publier les deux lettres dans lesquelles il donne la description de ses étonnantes expériences.

La première lettre de M. Beattie fut encore reproduite dans un autre journal spécial, le Photographic News, avec cette remarque de la rédaction: « M. Beattie, comme nombre de nos lecteurs le savent, est un photographe-portraitiste extrêmement expérimenté, de plus, un gentleman dont personne ne penserait à mettre en doute la sincérité, la probité ni le talent. S'intéressant à la question du spiritisme et dégoûté de l'évidente supercherie des photographies spirites qu'il avait eu l'occasion de voir, il avait résolu de faire personnellement des recherches sur cette question.

« Son récit donne le résultat de ces expériences. Il faut noter que dans le cas présent les expériences étaient conduites par des opérateurs honnêtes, experts dans tout ce qui touche la photographie, et qui les avaient entreprises dans l'unique but de s'en rendre personnellement compte ; donc, toute cause d'erreur était soigneusement écartée. Ils obtinrent un résultat absolument inattendu : les images obtenues ne ressemblaient en rien aux revenants si laborieusement reproduits sur les photographies frauduleuses. Pour ce qui est de la source ou de l'origine de ces images, nous ne pouvons offrir aucune explication ni théorie. » (Citation du Médium, 1872, p. 137).

Mais écoutons M. Beattie lui-même. Voici la première moitié de sa lettre adressée au British Journal of photography, contenant la description, des préparatifs et du commencement des expériences :

« Pendant de longues années, j'ai eu l'occasion d'observer de près les étranges phénomènes, qui, à peu d'exceptions près, n'étaient pas considérés dans le monde savant comme dignes d'être l'objet d'une investigation ; actuellement l'existence de ces faits s'impose à une impartiale et minutieuse vérification.

« Il y a peu de temps, M. W. Crookes a démontré que, sous certaines conditions, il se manifeste une force mécanique, que ce savant désigne comme « nouvelle », et à laquelle il a donné une dénomination à part.

« Si la théorie de « l'unité des forces » est exacte, en obtenant une force quelconque, on doit obtenir aussi bien toute autre force ; s'il est vrai encore que le mouvement instantanément suspendu, se transforme en calorique, en lumière, en action chimique, et vice versa, alors dans la force découverte et démontrée par M. W. Crookes nous trouvons en même temps une source de force électrique et chimique.

« Je ne suis pas de l'avis de ceux qui supposent que tout changement n’est que le résultat d'une force, mais non d'un but. Je suis, par conséquent, forcé d'adjoindre un élément raisonnable à la conception de la force,— la force comme telle n'a pas une existence indépendante du principe intelligent. Les expériences que je vais décrire ne sont peut-être pas nouvelles, mais les résultats obtenus (je n'ajoute pas : s'ils sont exacts, car je sais qu'ils le sont) prouvent beaucoup de choses, notamment que, dans les conditions données, il se produit une force invisible, possédant la faculté de susciter une puissante action chimique ; ce n'est pas tout: cette énergie est régie par une intelligence autre que celle des personnes présentes, attendu que les images évoquées ne pouvaient être le résultat de la pensée de ces personnes.

« Sans autre préambule, je vais procéder à la description de ces expériences.

« J'ai un ami à Londres, qui me montra, un jour qu'il était chez moi, ce qu'on appelait des « photographies spirites ». Je lui dis de suite qu'elles ne l'étaient pas, et je lui expliquai de quelle manière elles étaient obtenues. Mais, voyant que beaucoup de personnes croyaient à la possibilité de ces choses, je dis à mon ami que j'étais prêt à faire quelques expériences avec un bon « médium » que je connaissais : M. Butland. Après quelques pourparlers, celui-ci consentit à consacrer un certain temps à ces expériences. Je m'arrangeai ensuite avec M. Josty (photographe à Bristol) pour faire les expériences dans son atelier, à partir de six heures du soir, et je m'assurai la participation du docteur Thompson et de M. Tommy, en qualité de témoins. Je faisais toutes les manipulations moi-même, sauf de découvrir l'objectif, opération réservée à M. Josty.

« La chambre obscure, munie d'un objectif Ross, était construite de façon à ce que l'on pût obtenir trois épreuves négatives sur la même plaque. On voilait le jour, pour pouvoir prolonger la pose jusqu'à quatre minutes. Le fond était semblable à celui que l'on emploie ordinairement, de couleur brun foncé, et touchait le mur. Le médium lui tournait le dos ; il était assis et avait une petite table devant lui. Le Dr Thompson et M. Tommy étaient assis d'un côté, à la même table, tandis que je me tenais vis-à-vis, durant la pose. » (Voyez ph. n° 1 et suiv.)

La description des expériences mêmes est très sommaire dans cette lettre ; je citerai pour cela la lettre de M. Beattie au journal Spiritualist.

« A la première séance, on fit neuf poses sans résultat. A la seconde séance, qui eut lieu une semaine après, nous obtînmes un résultat à la neuvième pose. Si nous n'avions rien obtenu, nous avions décidé d'abandonner les expériences. Mais en développant la dernière plaque, nous vîmes immédiatement apparaître une image, ayant une vague ressemblance avec une forme humaine. Après maintes discussions, nous décidâmes que le résultat obtenu ne pouvait être attribué à aucun des accidents si fréquents en photographie. Nous fûmes donc encouragés à poursuivre les expériences. Je ferai observer que M. Josty raillait jusqu'à l'idée même de faire ces expériences ; cependant le résultat obtenu à la deuxième séance le fit réfléchir.

« A la troisième séance, la première plaque ne donna rien. Sur la deuxième plaque, chacune des trois poses produisit un résultat ; après les deux premières, un buste lumineux, tenant les bras élevés et croisés ; à la troisième pose apparut la même image, mais allongée. Devant cette figure et au-dessus d'elle se trouvait une étrange forme recourbée, dont la position et la dimension changèrent à chaque nouvelle pose pour la même plaque. Après chaque pose successive, l'image se rapprochait de plus en plus de la figure humaine, tandis que la forme qui se trouvait au-dessus d'elle se transformait en étoile. Cette évolution continua durant les poses suivantes, après quoi l'étoile prit la forme d'une tête humaine.

« Nous étions à l'une des poses de cette série, et M. Josty était assis sur une chaise auprès de l'appareil, pour ouvrir l'objectif, lorsque, tout à coup, nous entendîmes l'obturateur tomber de ses mains; nous nous aperçûmes qu'il était plongé dans une profonde transe.

« Au moment de revenir à lui, il manifestait une grande émotion. Un peu calmé, il dit qu'il ne se souvenait que d'avoir vu devant nous une forme humaine blanche, qui lui semblait être sa femme. Il nous pria d'envoyer de suite prendre de ses nouvelles.

Après cet incident, M. Josty paraissait en proie à une terreur superstitieuse et hésitait de toucher à la chambre obscure ou au châssis ; il ne riait plus.

« A la quatrième séance, les résultats obtenus furent encore plus étonnants. Nous obtînmes tout d'abord l'image d'un cône, d'une longueur d'environ 2 millimètres, et, au-dessus, un autre cône plus court ; à la deuxième pose, ces cônes projettent un rayonnement vers les côtés ; à la troisième, le grand cône prend la forme d'une bouteille florentine, et le petit cône celle d'une étoile ; à la quatrième pose apparaissent les mêmes images et, en plus, un double de l'étoile. A la cinquième pose chacune de ces images paraît comme traversée par un fil de magnésium allumé, l'étoile ressemble à un oiseau

lumineux volant, la fiole est comme tombée en éclats ; c'est comme une explosion de lumière. (Voyez ph. 1, 2, 3, 4.)

« A la cinquième séance, nous eûmes dix-huit poses, sans le moindre résultat. La journée était très humide.

« A la sixième séance, le samedi 15 juin, nous avons obtenu des résultats très étranges, de nature physique aussi bien que spirite. Je les décrirai aussi exactement que possible. Douze poses ne donnèrent aucun résultat. Ensuite MM. Butland et Josty tombèrent dans une transe (sommeil léthargique). M. Josty n'a pu complètement sortir de cet état léthargique durant tout le reste de la soirée; il répétait à part soi : « Qu'est-ce donc ?... Je ne me trouve pas bien... Il me semble que je suis lié. » II était évidemment dans l'état de demi-transe. A la pose suivante, il a été chargé d'ouvrir l'objectif; ce qu'ayant fait, il s'approcha rapidement et se plaça derrière nous, ce qui nous étonna. Quand le temps nécessaire fut écoulé, il courut vers l'appareil et ferma l'objectif; sur cette plaque, une image blanche avait paru devant lui. De la personne de M. Josty on ne voyait que la tête.

« Jusqu'à présent, il se refuse à croire qu'il s'est levé et s'est placé devant l'appareil; évidemment il avait agi dans un état de transe.

« A l'expérience suivante, M. Josty était avec nous, et c'est le docteur Thompson qui était à l'objectif. Pendant la pose. M. Josty dit: « Je vois un nuage, pareil à un brouillard de Londres. » Au déplacement de la plaque pour la deuxième pose, il dit encore : « A présent, je ne vois rien, tout est blanc. » Et il étendit les mains pour s'assurer que nous étions-la. Au moment du déplacement de la plaque pour la troisième pose, il a déclaré qu'il voyait de nouveau le brouillard.

« M. Butland, de son côté, dit qu'il voyait une image. Je ferai observer que ces observations étaient faites pendant la pose. Dès que je plongeai la plaque dans le révélateur, j'obtins un résultat excessivement étrange, je dirai : inconcevable.

« La première partie de la plaque représentait un brouillard diaphane, uni. ; les figures, sur cette plaque, étaient soit invisibles, soit neutralisées ; donc, simultanément, un effet était annulé, un autre était produit. Sur la partie suivante de la plaque, la nébulosité était devenue complètement opaque ; sur la troisième on voyait un léger voile et une figure comme l'avait vue M. Butland. (Voyez ph. 16.)

« La septième séance, comprenant seize poses, ne donna qu'un résultat : une sorte d'image, rappelant la forme d'un dragon ; je n'ai pas compris ce qu'elle représentait.

« Cette séance fut suivie d'une série de séances intéressantes, au cours desquelles on obtint des plaques marquées d'étranges taches lumineuses, qui furent, chaque fois, décrites en détail par les deux médiums, pendant la pose, quant à leur nombre, leur disposition et leur intensité.

« II y eut encore une dernière séance le 22 juin, à laquelle assistait M. John Jones, de Londres.

« M. Josty souffrait d'un mal de tête violent et M. Butland était fatigué par ses travaux quotidiens. On fit vingt et une poses qui ne donnèrent que trois résultats : une fois une tache lumineuse, et deux fois une espèce de faisceau ou de fagot, régulièrement massé, avec une ligne nettement tracée devant et des rayons lumineux derrière.

« Dans ce compte rendu, j'ai donné, autant qu'il m'a été possible, une esquisse de nos expériences ; pendant leur durée, il s'est produit maintes choses qu'il fallait voir et entendre. Ces expériences furent faites pour notre satisfaction personnelle. Toutes les précautions avaient été prises pour écarter une intervention étrangère. Nous opérions attentivement et consciencieusement. Les résultats obtenus nous auraient satisfaits, même si nous n'avions rien obtenu de plus.

« Je joins une série de ces photographies. Je suis persuadé que vous reconnaîtrez de suite leur grande importance au point de vue scientifique. Supposons qu'au lieu de ces images nous eussions reçu des portraits; dans ce cas, quelque grande que fût notre propre satisfaction, les personnes étrangères auraient-elles autrement accueilli nos expériences et aurions-nous eu plus de chance d'être cru ?

« Autant les photographies du même genre, que nous avons vues jusqu'à présent, dénotaient clairement de quelle manière elles avaient été faites, autant, je l'espère, vous vous apercevrez immédiatement, après un minutieux examen, que ces images dans leur ensemble portent en elles les preuves de leur étrange et extraordinaire origine. Au cours de toutes ces expériences, nous recevions, par l'intermédiaire de la table, des indications exactes touchant la lumière, l'ouverture et la fermeture de l'objectif. Je faisais moi-même le travail photographique. Les images ressortaient immédiatement bien avant les images normales, et ceci démontre l'énergie particulière de la force qui se produisait. »

Les courts témoignages de M. Tommy, qui assistait à ces expériences, et de M. Jones, qui avait pris part à l'une des séances, sont publiés par le Médium du 5 juillet 1872.

Dans sa troisième lettre, reproduite par le journal photographique en 1873, M. Beattie, après une intéressante notice préliminaire, raconte une nouvelle série d'expériences qu'il a faites cette année avec le concours des mêmes personnes. Les résultats furent, en général, semblables à ceux obtenus précédemment ; quant à ceux qui présentaient des particularités remarquables, j'en parlerai plus loin à leur place.

Je vais citer ici la lettre du docteur Thompson, dont il a été question plus haut, lettre qu'il avait écrite sur la demande d'un collaborateur du journal Human Nature, en 1874, à une époque, par conséquent, où il était encore sous la fraîche impression des phénomènes observés.

En dehors du fait que la communication de M. Thompson est très détaillée et qu'elle complète la description de M. Beattie par divers détails intéressants, elle a une valeur particulière, dans ce cas spécial, comme étant le témoignage d'une personne étrangère qui a assisté à toutes ces remarquables expériences, d'autant plus que M. Thompson est un distingué photographe amateur; c'est pour cette raison que je cite cette communication in extenso:

« Lorsqu'il y a deux ans, le public commença à s'intéresser à la photographie spirite, mon ami, M. Beattie, m'a prié de le seconder dans quelques expériences dont le but était d'établir la réalité de ce fait, attendu que tous les cas observés jusqu'à ce jour par lui trahissaient avec plus ou moins d'évidence des supercheries.

« Nous entreprîmes ces expériences uniquement pour notre propre édification; nous nous intéressions tous les deux au spiritisme, en général, et plus particulièrement à cette question spéciale ; chacun de nous s'était occupé de la photographie pendant prés de

trente années, — M. Beattie, lorsqu'il était le photographe principal de Bristol, et moi comme amateur.

« Un ami commun, grâce au médiumisme duquel nous avions souvent été témoins de différents phénomènes de transes et sur la probité duquel nous pouvions pleinement compter, s'est obligeamment mis à notre disposition. Nous commençâmes nos expériences à la mi-juin 1872 en nous réunissant une fois par semaine, à six heures du soir (heure qui nous était imposée par les occupations personnelles du médium). Nous employâmes un objectif de Ross, avec foyer de six pouces; la chambre noire était de celles qu'on emploie ordinairement pour la photographie format visite, avec châssis construit de manière à pouvoir obtenir trois épreuves sur la même plaque. Le bain d'argent était préparé dans un vase en porcelaine. Le fond était pareil à ceux qu'on emploie ordinairement, en toile, montée sur un châssis et d'une couleur entre le brun et le gris. Nous commencions chaque séance en nous plaçant autour d'une petite table, laquelle nous indiquait par des mouvements de quelle façon nous devions opérer. En suivant ces instructions, M. Beattie s'occupait de la préparation et du développement de la plupart des plaques, tandis que je veillais à la pose, dont la durée était également indiquée par les mouvements de la table, autour de laquelle étaient assis tous les expérimentateurs, sauf moi.

« On sortait les plaques des bains préparés d'avance sans observer aucun ordre particulier. Je crois important de mentionner ce fait, car il permet de récuser une grande partie des objections, sinon toutes, tendant à mettre en doute l'authenticité de ces photographies. En dehors des précautions prises pour le choix des plaques, nous avions recours à d'autres mesures ; le médium ne quittait pas la table, à moins qu'il lui fût enjoint d'assister au développement; de cette façon, — en supposant même que les plaques eussent été préparées d'avance, — il devenait absolument impossible de savoir quelle serait l'image qu'on obtiendrait sur la plaque; néanmoins, le médium nous décrivait ces images jusqu'en leurs moindres détails.

« Nos séances ne duraient habituellement pas plus de deux heures. A la première séance, nous fîmes neuf poses sans rien obtenir d'inusité.

« Nous nous réunîmes la semaine suivante, et, après huit poses, également infructueuses, nous décidâmes de cesser les expériences si la neuvième ne donnait pas un résultat favorable. Mais, dès que nous procédâmes au développement de la neuvième plaque, nous vîmes instantanément apparaître une forme étrange, assez semblable à une figure penchée. Lorsque nous nous réunîmes pour la troisième fois, la première plaque ne présenta rien de particulier (en général à presque toutes les séances ultérieures les premières poses ne donnèrent aucun résultat). Sur la deuxième plaque apparut une figure remarquable qui ressemblait à la partie supérieure d'un corps féminin. La même image, mais plus allongée, parut également sur la troisième plaque. Dans la suite, au lieu de la forme de la tête, nous obtînmes des images se rapprochant plus ou moins de la forme d'une étoile. Au commencement de notre séance suivante; nous subîmes d'abord douze échecs, mais, lorsque les manifestations commencèrent, nous trouvâmes que les images avaient changé et qu'elles avaient pris la forme de cônes ou de bouteilles qui étaient de plus en plus lumineuses vers le centre. Ces cônes lumineux apparaissaient invariablement sur le front ou sur la face du médium, et ils étaient généralement accompagnés d'une tache lumineuse qui se trouvait au-dessus de sa tête. Dans un cas, il y

avait deux étoiles de ce genre, dont l'une était moins brillante et était en partie masquée par l'autre. Ces images, à leur tour, cédaient la place à d'autres : les cônes et les étoiles se transformaient en images rappelant des oiseaux aux ailes déployées, tandis que les bords primitivement lumineux des figures se confondaient graduellement avec le fond.

« A la séance suivante, vingt et une poses ne donnèrent aucun résultat; c'est pendant cette soirée que, pour la première fois, le médium commença à parler en transe et à nous décrire ce qu'il avait vu, alors que les plaques étaient encore dans le cabinet; ses descriptions se trouvaient être exactement conformes aux images reçues ultérieurement. Une fois il s'écria : « Je suis entouré d'un brouillard épais et ne puis rien voir. » Au développement de la plaque, utilisée à ce moment, on n'aperçut rien; toute la surface était voilée,. Ensuite, il décrivit une figure humaine entourée d'un nuage ; en développant la plaque, nous pûmes distinguer une image faible mais très nette rappelant une forme féminine. A une autre occasion, l'année précédente, lorsque j'étais assis à la table, le médium fit la description d'une figure de femme qui se serait tenue près de moi et dont l'esquisse sommaire parut assez nettement au développement. Depuis ce temps, les apparitions furent presque toutes décrites par le médium pendant la pose et dans chaque cas avec la même précision. L'an dernier, ces manifestations devinrent plus variées dans la forme que les précédentes ; une des plus curieuses manifestations fut une étoile lumineuse de la grandeur d'une pièce de 3 pence en argent, dans le milieu de laquelle se trouvait un buste encadré dans une sorte de médaillon dont les bords étaient nettement tracés en noir, ainsi que le médium l'avait décrit.

« Au cours de cette séance, il attira tout à coup notre attention sur une lumière vive et nous la montra; il s'étonnait que personne de nous ne la vît. Quand la plaque fut développée, il s'y trouvait une tache lumineuse et le doigt du médium qui l'indiquait. Tous ceux qui ont étudié la série entière de ces photographies ont remarqué que la plupart des images obtenues présentent, pour ainsi dire, un développement successif; en commençant par une petite surface lumineuse qui s'agrandit graduellement, elles changent de contours, et la dernière phase de changement consiste en la fusion de deux images primitivement indépendantes.

« M. Beattie nous faisait fréquemment observer la rapidité avec laquelle ces images apparaissaient au développement, tandis que les images normales n'apparaissaient que bien plus tard. La même particularité a été remarquée par d'autres personnes qui s'occupaient de semblables expériences et nous ont signalé ce fait.

« II arrivait souvent qu'à la fin de la séance, alors que le jour avait considérablement baissé, nous ne remarquions sur les plaques soumises au développement rien d'autre que les empreintes de ces formations lumineuses qui avaient été invisibles à nos yeux. Ce fait démontre que la force lumineuse agissant sur la plaque, bien que sans effet sur notre rétine, était considérable; nous opérions par le fait dans les ténèbres, car la lumière visible, reflétée par les objets se trouvant clans la chambre, ne pouvait produire aucune action sur la couche sensible.

« Cette circonstance m'a suggéré l'idée d'essayer si le rayon ultra violet du spectre avait une influence quelconque sur ces formations ; dans ce but je proposai d'exposer un morceau de papier imprégné d'une substance fluorescente dans la direction où le médium disait voir les lumières. A cet effet, je pris une feuille de papier buvard, j'en imprégnai la moitié d'une solution de quinine, laissant l'autre moitié intacte pour mieux voir quel effet

produirait la présence de la quinine. Je fus, à mon regret, empêché d'assister à la séance où cette expérience se fit. Ce fut notre dernière expérience, mais M. Beattie exposa le papier, d'après mes indications, sans toutefois obtenir aucun résultat. »

Comme on en peut juger par les documents précédents, M. Beattie avait réuni, pour ces expériences, un petit groupe d'amis, composé au total de cinq personnes parmi lesquelles se trouvait un médium, M. Butland ; il est essentiel de faire remarquer que ce n'était pas un médium à effets physiques et à matérialisation, mais un transe médium (comme nous le voyons dans la lettre plus détaillée de M. Beattie, publiée par le Spiritualist du 15 juillet 1872) ; je le répète, il s'agit donc d'un médium chez lequel de pareils phénomènes ne se produisent pas généralement, et M. Beattie n'avait par conséquent, en l'invitant, aucune chance de succès ; il ne pouvait faire aucune supposition sur le genre de phénomènes qui se produiraient; les résultats obtenus furent donc relativement faibles et assez vagues.

Mais M. Beattie, vivant à Bristol, n'avait pas grand choix; et M. Butland étant son ami intime, il pouvait compter sur son obligeance, ce qui n'était pas à négliger dans la circonstance, puisque ce ne fut qu'à la dix-huitième pose que l'on obtint un résultat.

Ces expériences n'ont pas échappé à l'attention du docteur Hartmann, et il en fait mention à la page 46. Il les range sous la qualification « d'apparitions lumineuses », qu'il attribue à des « vibrations d'éther d'une réfrangibilité supérieure ». Mais les mots « apparitions lumineuses » sont assez vagues ; à la page 49, le docteur Hartmann en parle encore, en ces termes :

« Les apparitions lumineuses médiumniques, dit-il, présentent aussi des formes déterminées, mais ce sont plutôt,(?"?) des formes cristallines ou bien inorganiques, par exemple des croix, des étoiles, un champ lumineux avec des taches plus brillantes, qui ont plus de ressemblance avec les figures électriques formées de fines poussières ou avec les figures du son (figures Chladni), qu'avec des formes organiques. »

M. Hartmann n'a pas vu les photographies de M. Beattie, et il ne prête aucune attention à celles des paroles de M. Beattie qui ne s'accordent pas avec son explication et dans lesquelles il est question de figures humaines. Mais, à présent que nos lecteurs peuvent se faire une idée de ces photographies, d'après les phototypies qui sont publiées à la suite de cet ouvrage, il devient clair pour chacun que dans les photographies en question, nous ne nous trouvons pas en présence de « formes cristallines ou non organiques », mais que nous voyons, au contraire, des apparitions qui tendent à prendre une forme organique, la forme humaine.

Ce qui est à remarquer, c'est que dans les premières planches (pl. I et II) la formation des images a deux centres de développement ; nous voyons deux corps lumineux : l'un se formait à la région de la tête du médium, l'autre à la région de la poitrine. Sur la première planche, on voit le médium assis au milieu, nous faisant face ; à droite, c'est M. Beattie lui-même ; à gauche, MM. Thompson et Tommy. Sur la planche II, on remarque une série de formations qu'on serait tenté de comparer à une formation vertébrale. Sur les planches III et IV, la réunion (les images est pour ainsi dire consommée, et nous voyons des figures qui ne peuvent être comparées à autres choses qu'à des formes humaines.

En outre, M. Beattie parle d'une séance à laquelle « trois poses consécutives ont donné des bustes lumineux avec les bras croisés ». (Ps Stud. V. p. 339.) De même ses autres

expressions telles que « développement d'une figure humaine complète » (ibid.), « image lumineuse portant sur un côté » (voyez p. 14), « figure ombrée avec cheveux longs, étendant la main » (Ps. Stud. 1881, pp. 256-257), ne laissent aucun doute sur ce point. M. Thompson parle aussi de figures humaines se produisant fréquemment.

D'après tout cela, nous pouvons conclure que nous nous trouvons en présence, non de simples « apparitions lumineuses », mais de productions d'une certaine matière, invisible à notre œil et qui est ou lumineuse par elle-même, ou qui reflète sur la plaque photographique les rayons de lumière à l'action desquels notre rétine est insensible. Qu'il s'agit ici d'une certaine matière, cela est prouvé par ce fait, qu'elle est tantôt si peu compacte que les formes des personnes assises et la table se voient, et que tantôt elle est si dense qu'elle couvre l'image des assistants ; l'apparition des images humaines à travers la formation de matière est visible sur la planche IV, figures 14 et 15 ; elle est encore plus visible sur les photographies originales.

En même temps, celte matière est incontestablement douée d'une telle énergie photo-chimique que ses impressions apparaissent avant toutes les autres images, avant même les figures normales dont il faut attendre pendant un temps plus long le développement.

Parmi les expériences de M. Beattie, il y en a une qui établit d'une manière absolue l'impossibilité de définir le résultat obtenu par les mots « apparitions lumineuses », car la forme apparue est noire. Je reproduis ici les propres paroles de M Beattie :

« Après divers échecs, je préparai la dernière plaque pour cette soirée. Il était déjà 7 h. 45. Lorsque tout fut prêt, le médium nous déclara qu'il voyait sur le fond de derrière une figure de vieillard qui étendait la main. Un autre médium, qui était aussi présent, dit qu'il apercevait une figure claire. Chacun des deux médiums fit la description de la pose dans laquelle il voyait le fantôme. Ces figures apparurent en effet sur la plaque, mais faiblement, de sorte que le tirage ne réussit pas. Je les reproduisis en positif transparent, et ensuite en négatif très fort, et alors je pus en faire le tirage. Vous pouvez voir quel étrange résultat j'obtins. La figure plus noire semble représenter un personnage du XVIe siècle; on dirait qu'il a une cote de maille et de longs cheveux. La figure claire est effacée; elle ne paraît, en réalité, qu'en image négative. » (Ps. Stud., 1881, p. 257.)

Mais ce n'est pas tout. Ces expériences ont donné un autre résultat, qui est remarquable. Les images dont nous avons parlé jusqu'à présent, et qui ont été reproduites sur nos phototypies, peuvent être considérées comme spontanées ou originales. Il y en a eu d'autres, que l'on pourrait désigner comme artificielles. Ainsi, M. Beattie les assimile tantôt à « une couronne, ornée de pointes ayant la forme de glaives », tantôt à « un soleil brillant, au milieu duquel on voit une tête ». Dans sa troisième lettre, il fait la description suivante de cette dernière expérience :

« L'expérience suivante, la dernière, bien qu'absolument unique par ses résultats, peut être décrite en quelques mots : à la première pose de cette série on obtint une étoile; à la deuxième pose, cette même étoile, mais agrandie; et à la troisième, cette étoile était transformée en un soleil de dimensions considérables, un peu transparent; d'après la description donnée par le médium, la main plongée dans ce soleil ressent une chaleur égale à celle de la vapeur montant d'une chaudière. A la quatrième pose, le médium voit un soleil superbe, dont le centre est transparent et montre le profil d'une tête « semblable

à celles que l'on voit sur les shillings. » Après développement, toutes ces descriptions se trouvèrent être exactes. (Ps. Stud., 1881, p. 257.)

J'ai en ma possession la série complète de ces photographies; Sur la première, on aperçoit, au-dessus de la tête du médium, un corps lumineux de la grosseur d'un petit pois; sur la deuxième épreuve, il a triplé de volume et présente le contour d'une croix ébauchée, grande d'un centimètre et demi; on voit la main du médium s'avançant vers ce corps lumineux; sur la troisième photographie, l'image a pris une forme ovale, du même volume, à fond uni, garnie tout autour de protubérances ; sur la quatrième photographie, la figure ovale est plus régulière encore et ressemble à un cadre, de forme ovale, composé de courtes dentelures lumineuses, et ayant 1/2 centimètre en largeur sur 2 centimètres de longueur; à l'intérieur du cadre se dessine, dans un ton plus foncé, le profil d'une tête « comme sur un shilling », longue de 1 centimètre.

M. Beattie arrive aux conclusions générales suivantes :

« Mes expériences ont démontré qu'il existe dans la nature un fluide ou un éther, qui se condense dans certaines conditions, et qui, dans cet état, devient visible aux personnes sensitives; qu'en touchant la surface d'une plaque sensible, la vibration de ce fluide ou de cet éther est tellement active qu'elle produit une puissante réaction chimique, comme en peut produire seulement le soleil en pleine force. Mes expériences prouvent qu'il existe des personnes dont le système nerveux est de nature à provoquer (dans le sens physique) ces manifestations ; qu'en la présence de ces personnes, il se forme des images ayant une réalité, et qu'elles dénotent l'existence d'une force intelligente invisible. Mais, dans les pages de votre journal, cette question doit rester sur un terrain purement physique. Le fait est qu'en photographiant un groupe de personnes, nous obtenions sur la plaque des taches nébuleuses présentant un caractère déterminé, et permettant de juger de la longueur, de la largeur et de l'épaisseur des formes ainsi photographiées; ces formes ont leur propre lumière et ne jettent aucune ombre ; elles dénotent l'existence d'un but ; elles peuvent facilement être imitées, mais il est douteux que quelqu'un se les fut imaginées. » (Extrait de la lettre de M. Beattie au journal Photographie News du 2 août 1872, citée dans le Spiritual Magazine, 1872, p. 407.)

A la fin de sa lettre publiée dans le Spiritualist, M. Beattie arrive aux mêmes conclusions et ajoute : « Cette substance est saisie par des êtres intelligents invisibles et moulée par eux eu diverses formes, comme la terre glaise par l'artiste ; quelles qu'elles soient, ces formes, placées devant l'objectif, peuvent être photographiées ; les personnes dont la rétine est assez sensible pour percevoir ces formes en donnent la description exacte avant qu'elles soient rendues visibles à l'œil ordinaire par le développement de la plaque. »

Laissons, en attendant, de côté la question des « êtres intelligents invisibles », car c'est matière à discussion ; arrêtons-nous en ce moment au fait irrécusable, démontré par les expériences photographiques, à savoir que, sous certaines conditions médiumniques, il se produit des formation matérielles, invisibles à l'œil ordinaire, qui établissent l'existence d'une force intelligente, agissant dans un but préconçu, et qu'il y a évidemment développement progressif d'un type déterminé.

Il faut remarquer que ce fait est établi par une double preuve : d'un côté, le phénomène, au moment de sa production, est vu et décrit par les personnes sensitives du cercle

expérimentateur; d'un autre côté, la photographie donne une preuve matérielle de la réalité des phénomènes observés et confirme la justesse des descriptions faites par ces personnes. M. Hartmann ne le nie pas (p. 57). Nous possédons, par conséquent, la démonstration exigée par M. Hartmann, qui veut que la plaque photographique reçoive simultanément et le médium et l'apparition. Si les expériences photographiques n'avaient pas donné ce résultat, M. Hartmann aurait pu ranger ces visions du médium dans le domaine des hallucinations, comme il le fait sans hésiter dans toute autre occasion. Voici, par exemple, les termes qu'il aurait certainement appliqués aux expériences de M. Beattie, si elles n'étaient pas accompagnées de photographies : « Lorsque le médium a cette illusion, qu'un nuage se dégage du creux de son estomac et prend la forme d'un esprit, le spectateur fasciné aura la même illusion. » Du moment que nous possédons maintenant la preuve photographique (par les expériences de M. Beattie), que nous ne sommes pas en présence d'hallucinations, nous avons acquis un fait de la plus haute importance; nous en parlerons en son temps. Il est utile également de faire observer que ce même fait démontre que le résultat obtenu sur la plaque photographique ne peut pas être uniquement attribué à l'action « d'un système de forces linéaires », émanant du médium (hypothèse par laquelle M. Hartmann explique les empreintes de corps organiques) et n'agissant que sur la surface de la plaque ; on est obligé d'admettre dans ces cas que des objets réels ont produit les résultats photographiques en question.

Très remarquable, aussi, cette conclusion de M. Beattie, que nous avons ici à faire à une matière invisible, artificiellement façonnée ; la même conclusion avait déjà été déduite de nombreuses observations sur les phénomènes de la matérialisation visible, et cependant cette matérialisation visible, d'abord, des figures humaines et, ensuite, du corps entier, commençait seulement à être connue, lorsqu'en 1872 M. Beattie arriva aux mêmes conclusions dont nous aurons encore à parler et dont nous pèserons la valeur.

M. Beattie n'a pas été le seul à vouloir vérifier en personne, avec le concours d'un cercle d'intimes, les nouvelles sensationnelles venant d'Amérique, au sujet de la photographie spiritique. Dans les journaux anglais de 1872 et 1873 (Médium, Spiritual Magazine et Spiritualist) on trouve de nombreux rapports sur de semblables expériences faites par des particuliers dans le but de se rendre compte de ces phénomènes de leurs propres yeux. Les premières photographies de ce genre ont été obtenues par M. Guppy, auteur du livre Mary Jane, dont nous avons parlé dans notre aperçu historique de la littérature spirite. Dans ce cas, le médium était Mme Guppy. (Pour les détails de ces expériences. Voir Spirit. Mag. 1872, p. 154, et la description qu'en a faite M. Wallace, qui connaissait Mme Guppy personnellement. Voir son livre Défense du spiritualisme moderne.) De semblables expériences ont été faites par M. Reeves, qui n'avait même aucune idée de l'art photographique quand il commença. Il a également obtenu des images d'objets inanimés et de figures humaines (Spirit. Mag., 1872, pp. 266 et 409); ce journal fait mention de cinquante-une photographies de ce genre. Citons encore les expériences de M. Parkes, sur lesquelles d'intéressants détails sont publiés par le Human Nature (1874, pp. 145-157), ainsi que dans le Spiritualist (1875, t. VI, pp 162-165, et t. VII, pp. 282-285); de M. Russell, qui a fait des expériences avec des personnes de sa famille, aussi bien qu'avec des médiums de profession, dans sa maison (Spirit. Mag., 1872, p. 407); de M. Slater, opticien de Londres, dont les sujets étaient également des membres de sa famille ; il faisait lui-même toutes les manipulations ; on trouve sa communication dans le Médium de 1872, p. 239 et suivantes. Nous aurons encore à

parler de lui plus tard. Enfin, mentionnons M. Williams, maître ès droit, docteur en philosophie, sur les expériences duquel M. Wallace s'exprime dans les termes suivants:

« Une confirmation non moins probante a été obtenue par un autre amateur, M. Williams, après des tentatives qui durèrent un an et demi. L'année dernière, il a eu la chance d'obtenir trois photographies, dont chacune avec une partie de figure humaine, à côté de la personne qui posait ; une seule de ces figures avait les traits du visage nettement reproduits. Plus tard, M. Williams obtint encore une photographie sur laquelle se trouvait une forme d'homme bien nette, à côté de la personne exposée ; cependant, après les bains, cette image disparut du négatif. M. Williams me certifie par écrit que ces expériences excluaient toute fraude et toute supposition que ces images eussent été obtenues par un procédé quelconque connu. » (Défense du Spirit. moderne, p. 54.) Nous ne devons pas non plus passer sous silence l'expérience personnelle de M. Taylor, rédacteur du British journal of Photography. Le témoignage de M. Taylor étant celui d'un homme qui non seulement se tenait à l'écart de toutes occupations touchant au spiritisme, mais qui avait même traité la photographie spirite d'imposture honteuse ; nous reproduisons ici textuellement sa communication. Il se rendit chez M. Hudson, photographe de profession à Londres, qui prétendait produire aussi des photographies spirites. M. Taylor fit toutes les manipulations lui-même et obtint des résultats absolument concluants.

Laissons-lui la parole :

« La réalité du fait une fois reconnue, on se trouve en face de cette question: Comment ces images se produisent-elles sur la plaque recouverte de collodion ? La première idée est de les attribuer à une double pose, arrangée par le photographe M. Hudson. Mais cette explication rencontre un démenti immédiat: la présence de M. Hudson n'est aucunement indispensable à la réussite de l'expérience ; nous devons à la vérité de dire que son cabinet noir était à notre entière disposition toutes les fois que nous nous trouvions dans son atelier pour faire les expériences en question. Nous employions notre collodion et nos plaques, pendant toute la durée de la préparation, de la pose et du développement, M. Hudson se tenait à une distance de 10 pieds de l'appareil.

« II est certain que sur plusieurs plaques nous obtînmes des images sortant de l'ordinaire. Quelle que soit leur origine, — nous laissons cette question de côté, pour le moment, — une chose paraît évidente : c'est que le photographe lui-même n'y est pour rien. De même, la supposition que le résultat produit était dû à des plaques qui avaient servi antérieurement n'est pas acceptable dans ce cas, les plaques étant toutes neuves, achetées dans la maison Rouch et Cie, quelques heures avant l'expérience; d'ailleurs, elles étaient tout le temps sous nos yeux; le paquet lui-même n'était ouvert qu'au commencement de la séance. » (Bristish journal of Photography, 22 août 1873, cité dans le Spirit. Mag., 1873, p. 374.)

C'est à la même époque que se rapportent les expériences que M. Reimers faisait dans un cercle intime ; toutes les manipulations étaient faites par lui-même; les résultats obtenus étaient parfaitement d'accord avec les visions sensitives du médium, aussi bien qu'avec les observations faites par M. Reimers aux séances de matérialisation, au cours desquelles apparaissait la même image que sur les photographies. (Spiritualist, 1874, I, 238; Ps. Stud., 1874, p. 546; 1876, p. 489; 1879, p. 399.)

Je puis encore mentionner des expériences pareilles faites par M. Damiani, à Naples. Voici sa communication : « Un jeune photographe allemand fut tellement frappé à la vue de ma collection de photographies spirites, qu'il me proposa de faire quelques expériences sur la terrasse de ma maison si je me chargeais d'inviter un médium à accepter sa proposition. Vers le milieu d'octobre, j'avais six médiums se mettant à la disposition du photographe : la baronne Cerapica, le major Vigilante, le chanoine Fiore et trois dames encore. Sur la première plaque apparut une colonne de lumière; sur la deuxième, un globe lumineux surmontant la tête de l'une des dames médium ; sur la troisième, le même globe, avec une tache dans le centre ; sur la quatrième plaque cette tache était plus accentuée ; sur la cinquième et dernière, on peut distinguer une ébauche hardie de tête au centre d'une tache lumineuse. » (Spiritiialist, 3 décembre, 1875.) Il est facile de voir dans ces expériences les mêmes signes caractéristiques que ceux qui se sont produits aux séances de M. Beattie.

Je ne puis évidemment entrer dans les détails de toutes les expériences que j'ai mentionnées. Cela demanderait un volume, Les expériences de M. Beattie nous suffisent, car elles mettent entre nos mains les documents nécessaires, et, de plus, les conditions dans lesquelles ces recherches ont été faites répondent aux exigences de la plus sévère critique. Nous le répétons, ces expériences n'ont eu d'autre but que celui de servir à la conviction personnelle d'un homme éclairé, chercheur studieux, qui était, en outre, un photographe distingué. Il n'a tiré aucun bénéfice matériel de ses expériences; les photographies spirites obtenues par lui n'ont jamais été mises en vente ; du reste, elles n'ont été reproduites qu'à un nombre restreint d'exemplaires, pour être distribuées aux amis de la cause ; elles sont conservées, nous l'espérons, dans les dossiers des journaux de photographie auxquels ces épreuves sont parvenues en même temps que ses articles. Il n'est donc pas étonnant que ces photographies soient peu connues, en général, et à présent probablement oubliées, car toute l'attention s'est naturellement portée sur les phénomènes de matérialisation visible.

Me trouvant à Londres, en 1873, je me rendis à Bristol dans le but déterminé de faire la connaissance de M. Beattie. Il m'a obligeamment donné trente-deux photographies de sa collection. Pour étudier celte question sérieusement, il sérail utile de reproduire en phototypie la série entière des expériences de M. Beattie, dans l'ordre chronologique. Lui-même dit : « Ces photographies, pour être bien comprises, demandent à être étudiées dans leurs séries consécutives, car c'est précisément leur évolution qui est remarquable. »

Je ne possède pas, à mon regret, la collection complète: j'ai omis de numéroter les exemplaires qui m'ont été remis par M. Beattie, suivant ses indications. A présent, il est trop tard, car M. Beattie n'est plus de ce monde. J'ai donc fait la sélection de seize photographies que j'ai rangées suivant l'ordre de leur série, d'après la description qu'en donnent les articles. J'ajouterai qu'à mon avis, un ordre strictement chronologique n'est pas d'une nécessité rigoureuse, attendu que les diverses phases de l'évolution ne suivent pas, d'une manière absolue, la marche du temps, comme nous pouvons en juger d'après les comptes rendus : elles sont, pour beaucoup, assujetties aux conditions plus ou moins favorables qui accompagnent chaque expérience,

Je me suis étendu sur les expériences photographiques de M. Beattie parce que je considère que les résultats qu'il a obtenus sont la base fondamentale de tout le domaine phénoménal de la matérialisation médiumnique, en général, et de la photographie

transcendantale, en particulier, qui va nous offrir des développements bien autrement significatifs.

L'ensemble des photographies de M. Beattie prouve que, pendant les phénomènes médiumniques, il se produit non seulement des phénomènes intellectuels, d'un ordre particulier, — ce que la critique veut bien admettre, généralement, — mais qu'il se produit aussi des phénomènes matériels, dans le sens strict du mot, c'est-à-dire des phénomènes de production d'une certaine matière, prenant diverses formes, ce qui est le point essentiel de la question ; cette matière se présente tout d'abord sous la forme d'une vapeur nébuleuse, lumineuse, unicolore, se condensant peu à peu, et prenant des contours plus définis, — comme cela a été observé et signalé par de nombreuses personnes sensitives ou clairvoyantes, notamment par les médiums de M. Beattie. En son dernier développement, cette matière se présente, dans ces expériences, sous des formes qu'on doit nécessairement appeler des formes humaines, quoiqu'elles ne soient pas encore parfaitement définies. Nous aurons la preuve, dans les développements ultérieurs de ce phénomène, démontré par la photographie transcendantale, que nous nous trouvons réellement en présence de formes humaines. Mais je ne dois pas oublier, en répondant à M. Hartmann, que je dois observer les conditions difficiles et sévères, — à vrai dire parfaitement rationnelles, — qu'il a imposées comme garantie de l'authenticité du phénomène dont il s'agit.

Heureusement nous pourrons procéder plus loin dans les conditions requises, qui seront tout aussi concluantes que celles des expériences de M. Beatlie.

Comme degré intermédiaire entre une forme humaine mal définie et une autre parfaitement définie, se présente la matérialisation définie d'un organe humain quelconque. Nous savons que les phénomènes de matérialisation visibles consistaient, — au début du mouvement spiritique, — dans l'apparition momentanée de mains humaines, visibles, palpables et provoquant des déplacements d'objets. M. Hartmann range ce phénomène dans le domaine des hallucinations. Mais nous voyons sur la planche V la photographie d'une main, — invisible pour les assistants, — obtenue par le Dr N. Wagner, professeur de zoologie à l'université de Saint-Pétersbourg. Je reproduis ici un extrait d'un article que ce savant a publié dans le Novoïé Vremia (Nouveau Temps) du 5 février 1886, sous ce titre : « La théorie et la réalité » ; cet article parut, précisément, à l'occasion de la publication d'une traduction russe du livre de M. Hartmann sur le spiritisme :

« Puisque M. Hartmann demande des preuves objectives du phénomène de la matérialisation des formes humaines, je suppose qu'il est opportun de publier les résultats d'une expérience que j'ai faite dans le but d'obtenir, par voie photographique, la preuve d'un phénomène de ce genre.

« Je fis cette expérience il y a cinq ans. A cette époque, je me préoccupais de trouver une confirmation de ma théorie des phénomènes hypnotiques, exposée par moi dans trois lectures publiques. Je supposais que l'individualité psychique, se dégageant du sujet hypnotisé, peut prendre une forme, invisible pour l'expérimentateur, mais réelle en elle-même, et que la plaque photographique peut reproduire, car elle constitue un appareil bien plus sensible aux phénomènes de la lumière que notre œil. Je ne parlerai pas de toute la série d'expériences infructueuses que je fis dans ce but ; je ne raconterai qu'une

seule expérience, qui eut lieu au mois de janvier 1881 et qui a donné des résultats absolument inattendus.

« Mme E. D. de Pribitkof, à la complaisance de laquelle je suis redevable de la plus grande partie de mes observations médiumniques, m'a servi de sujet pour cette expérience. La veille, j'avais préparé sept plaques photographiques enduites de l'émulsion au collodion. La chambre noire que j'emploie est celle de Warnerke, construite par Dolmeyer ; elle est stéréoscopique, et je l'ai choisie telle pour que les doubles images se contrôlent les unes par les autres et pour qu'on puisse reconnaître les taches accidentelles qui peuvent apparaître sur la plaque au développement du négatif. Cette chambre noire est de dimensions plus grandes que celles en usage chez les photographes de Russie; pour cette raison, chaque, fois que j'ai besoin de nouvelles plaques, je dois les commander au photographe ou au vitrier; elles sont coupées dans une feuille de verre entière, qui n'a jamais servi aux manipulations photographiques.

« Par le procédé psychographique nous apprîmes : que l'expérience devait être faite dans la matinée, combien de plaques nous devions exposer, enfin, que sur la troisième plaque se produirait une image médiumnique. Outre Mme de Pribitkof, j'avais invité encore un sujet hypnotique, un élève d'un gymnase de Saint-Pétersbourg, avec lequel j'avais fait des expériences d'hypnotisme fort bien réussies ; je le destinais à remplacer Mme de Pribitkof au cas où cette dame donnerait des marques de fatigue ou de quelque désordre nerveux. J'avais également invité une personne que je connaissais intimement et avec laquelle je faisais souvent des expériences d'hypnotisme, M. M, P. de Guédéonoff; sa présence était nécessaire pour endormir le médium. Le dernier des assistants était mon vieux camarade d'école, M. W. S. de Jacoby, qui s'occupe de photographie. Tous mes invités arrivèrent à l'heure indiquée, midi, et nous ouvrîmes immédiatement la séance. Nous nous enfermâmes dans une grande chambre de mon logis, ayant deux fenêtres et une porte.

« Le médium fut placé en face de l'une des fenêtres, et M. de Guédéonoff, au moyen de simples passes, la plongea bientôt dans un sommeil hypnotique. Nous avions exprimé le désir que, par le moyen de frappements, il nous fût indiqué quand il serait temps d'ouvrir l'objectif et de finir l'exposition. Nous n'eûmes pas longtemps à attendre : trois coups très forts retentirent dans le plancher et, après une exposition qui dura deux minutes, des coups frappés de la même façon nous avertirent qu'il était temps de fermer l'objectif.

« Sur les deux premières plaques qui avaient été exposées, — après le développement, opéré immédiatement dans le cabinet noir, — on ne vit apparaître que le portrait du médium, endormi sur sa chaise. L'exposition de la troisième plaque dura près de trois minutes, et, après le développement, nous y trouvâmes la reproduction d'une main au-dessus de la tête du médium.

« Voici en quelques mots la position qu'occupaient dans la chambre, au moment de l'exposition, les cinq personnes qui prirent part à cette expérience: M. de Guédéonoff se tenait près de la chambre noire; le jeune collégien dont je vous ai parlé était assis à l'écart, à quatre pas de l'appareil ; enfin, mon ami Jacoby et moi, nous étions près de la chambre noire.

« Je crois inutile de rappeler que l'appareil était stéréoscopique et que sur la plaque apparurent deux images identiques. La main, reproduite au-dessus de la tête du médium,

ne pouvait être la main d'aucune des personnes présentes. Quoique la photographie soit faible et nébuleuse, — évidemment parce qu'elle n'a pas été assez longtemps exposée, — on y voit l'image très nette d'une main sortant d'une manche de vêtement féminin; plus haut, on distingue le bras, mais il est à peine visible. La structure de la main est caractéristique ; c'est bien une main de femme ; elle est difforme, car le grand doigt se sépare des autres par une profonde échancrure. Il est évident que cette main n'a pas été complètement matérialisée.

« Aucun doute ne peut subsister : la main photographiée est réellement un phénomène médiumnique.

« Sur les autres plaques que je tirai, rien d'insolite n'apparut. Je fis encore, dans le même but, toute une série d'expériences et j'exposai, dans les mêmes conditions, dix-huit plaques; mais aucune n'enregistra de nouveaux phénomènes médiumniques. »

De mon côté, j'ajouterai que je connais personnellement toutes les personnes qui assistèrent à cette expérience, dont le résultat me fut communiqué immédiatement. Le professeur Wagner vint lui-même m'apporter un exemplaire de la photographie qui est reproduite sur la Pl. V. Cela se passait au mois de janvier 1881. A l'exception de M. Jacoby, que j'avais rencontré plusieurs fois chez M. Wagner, je connais particulièrement toutes les autres personnes : Mme de Pribitkof est la femme du rédacteur du Rébus, capitaine de marine, et depuis de nombreuses années j'ai avec tous deux de constantes relations. Mme de Pribitkof est un médium à effets physiques et j'ai souvent assisté à ses séances ; frappements, reproduction dans la table de coups et de sons produits par les assistants, soulèvement de table, écriture directe, déplacement d'objets en pleine lumière et dans l'obscurité : voila les principales manifestations de son médiumnisme.

Qu'on me permette d'ouvrir ici une parenthèse pour signaler une expérience, récente qui a été mentionnée dans le numéro 1 du Rébus, en 1886 : au cours d'une séance, se passant dans l'obscurité, une sonnette, placée sur la table autour de laquelle étaient assis les spectateurs, fut enlevée et se mit à sonner au-dessus des têtes. Un sceptique, en se guidant par le son, parvint à saisir adroitement la sonnette au moment où elle retentissait près de lui. Il saisit bien la clochette, mais pas la main dont il soupçonnait la présence. C'est peut-être cette main insaisissable qui est reproduite sur la photographie du docteur Wagner. Quelle eût été la conclusion de notre sceptique, s'il avait senti cette main à un état de matérialisation plus grossier et avec une manche par dessus ? Il eût certainement conclu avec « certitude » à une supercherie du médium, comme on l'a souvent proclamé hautement dans des cas analogues ; nous venons de voir, cependant, que cette « certitude » est loin d'être absolue; la photographie en fait foi.

Mais je reviens à mon sujet : le second des assistants du docteur Wagner, M. Michel de Guédéonoff, est capitaine-lieutenant dans la garde impériale; je le connais depuis une dizaine d'années: après avoir fait en qualité d'officier la campagne de Turquie, il est actuellement attaché au service civil, à l'administration centrale des prisons.

Le jeune collégien, qui devait au besoin suppléer Mme de Pribilkof, se nomme Krassilnikof; il a été depuis étudiant à l'Académie de médecine.

Toutes ces personnes reçurent, en souvenir de cette mémorable séance, un exemplaire de la photographie en question; avant de publier ces renseignements, je les ai toutes

interrogées sur différents détails de l'expérience. M. de Guédéonoff m'a donné son témoignage écrit, que je reproduis ici à titre de document supplémentaire :

« Au mois de janvier 1881, le professeur Wagner me fit part de son projet de faire quelques expériences de photographie d'une personne plongée dans le sommeil magnétique, avec l'espoir de recueillir une preuve objective de la possibilité du dédoublement de la personnalité. Comme à cette époque je m'occupais beaucoup de magnétisme, le professeur Wagner me proposa de prendre part à ces expériences en qualité de magnétiseur, et il invita, pour une prochaine séance, Mme de Pribitkof et M. Krassilnikof, qu'il désirait photographier.

« Comprenant tout l'intérêt du projet de M. Wagner, j'acceptai son invitation; la veille de la séance, je me rendis chez le professeur Wagner pour m'entendre définitivement avec lui sur les détails de l'expérience et pour assister, en ma qualité de témoin, à la préparation des plaques servant aux négatifs. Je rencontrai chez le professeur M. Jacoby, qui se chargeait de la partie technique de la photographie. En notre présence, les plaques turent soigneusement examinées, lavées, numérotées et enduites de l'émulsion nécessaire ; puis elles furent enfermées par M. Wagner dans une boîte.

« Le lendemain matin, Mme Pribitkof, M. Krassilnikof, M. Jacoby et moi, nous nous réunîmes chez le professeur Wagner, dans son logis, à l'Université; nous procédâmes immédiatement aux expériences photographiques. Dans ce but, Mme Pribitkof fut assise dans un fauteuil, en face de la fenêtre ; devant elle, près de la chambre noire, se tenaient M. Wagner et M. Jacoby ; M. Krassilnikof était assis à l'écart, près d'une table. Ayant endormi Mme Pribitkof, au moyen de passes magnétiques dans l'espace de huit à dix minutes, je me rendis auprès de M. Jacoby, et nous attendîmes le signal annoncé pour ouvrir l'objectif.

« Pendant toute la durée de l'exposition, — qui fut assez longue en raison de la faible lumière, — j'évitai de fixer constamment le visage du médium endormi; mais, à deux reprises, je fus obligé de le regarder avec fixité pour le rendre complètement immobile, car dans ces deux cas des coups retentissaient dans le plancher, et je craignais, si le fauteuil était mis en mouvement, que la position du corps fût modifiée, ce qui eût contrarié l'expérience. Mais, depuis le moment où j'eus pris place près de M. Jacoby, en face de Mme Pribitkof, je ne me suis plus approché du médium; en somme, jusqu'à la fin de l'exposition, personne ne s'est approché du médium et personne ne s'est trouvé entre le médium et l'appareil photographique. Les expériences suivantes furent faites dans les mêmes conditions, et sur l'un des négatifs apparut, au-dessus de la tête du médium, l'image d'une main de femme, dans une manche large, de forme ancienne.

« Après cette séance, plusieurs autres eurent encore lieu ; mais le but que M. Wagner s'était proposé ne fut pas atteint, et bientôt la maladie de Mme de Pribitkof nous obligea à interrompre ces expériences. » Signé : Michel de Guédéonoff. Saint-Pétersbourg, janvier 1886. Foatanka, 52.

La photographie dont il est question est remarquable à plusieurs titres. Le résultat obtenu était inattendu : le but que poursuivait le professeur Wagner était d'obtenir un phénomène de dédoublement psychique, démontré par la photographie, c'est-à-dire qu'il voulait voir paraître, avec le médium, la forme transcendantale de son double (le phénomène, nous le verrons plus tard, s'est réellement produit). Au lieu de cela, il ne

parut sur la photographie qu'une main, qu'on peut, si on le veut, considérer comme une partie de ce double; mais nous signalons ici une particularité qui écarte cette supposition : les apparitions de double qui ont été observées présentent l'image parfaite non seulement de la personne en question, mais aussi la reproduction de son vêtement. Dans le cas qui nous occupe, nous avons une main qui ne ressemble pas à celle du médium, car elle est difforme, et nous avons le fait positif de son apparition dans une manche de vêtement féminin, qui n'était pas la manche du vêtement porté par le médium. Si cette manche ressemblait à celle du médium, nous aurions pu supposer qu'il s'agissait du dédoublement partait de la main avec la manche ; mais cette ressemblance n'existe pas. La photographie est abîmée malheureusement à l'endroit où se trouvait le bras droit du médium, et on ne peut distinguer les détails de fabrication du vêtement; mais je me suis informé spécialement au sujet de cette particularité, et les quatre assistants du docteur Wagner m'affirmèrent que le médium portait un corsage avec manches étroites, comme on les porte à présent. Au surplus, j'ai prié Mme de Pribitkof de me donner un dessin de cette manche ; elle me l'a immédiatement envoyé en y joignant la notice suivante :

« Au commencement de l'année 1881, j'ai été invitée par le professeur Wagner à servir à des expériences de photographie, en ma qualité de personne ayant des facultés médiumniques. Vers onze heures du matin, je me rendis chez le professeur Wagner, à son logis, où je rencontrai M. de Guédéonof, M. Krassilnikof et M. Jacoby. Quand ce dernier eut préparé l'appareil photographique, M. de Guédéonof me magnétisa; je m'endormis et je ne sais plus rien. Le vêtement que je portais était gris brun, avec une garniture de velours noir; les manches étaient étroites, serrant le bras jusqu'au poignet, avec un revers de velours au bout et un petit plissé, de la même étoffe que la robe. Je vous envoie un dessin reproduisant cette manche. Signé : Elisabeth, de Pribitkof. »

Je considère l'apparition de cette manche comme une particularité extrêmement importante, sous plusieurs rapports. Sans cette manche, on aurait, sans aucun doute, prétendu que la photographie reproduisait la main de l'un des assistants, placée par hasard entre l'objectif et le médium ; cette explication ne serait pas très sérieuse, car il faudrait supposer, pour l'admettre, que la main aurait été intentionnellement exposée au moins pendant quelques secondes dans cette position; mais, si mauvaise qu'elle soit, l'explication servirait, car une fois entré dans la voie de la négation systématique, il n'y a pas de raison pour qu'on s'arrête.

La manche, que la lumière n'a pas dérobée à la sensibilité des plaques photographiques, détruit toutes ces argumentations subtiles. Il n'y a que la fraude intentionnellement commise par le professeur Wagner (en préparant une plaque avant la séance), avec la complicité de toutes les personnes honorables qui prirent part à l'expérience, qui pourrait expliquer le résultat obtenu; mais encore une fois, en admettant l'existence d'une fraude, on ne peut croire que l'un des assistants aurait eu l'idée de faire paraître une main d'esprit dans une manche : ce serait un moyen sûr de taire croire à une supercherie.

Mais la nature nous présente les choses à sa façon, et elle produit des phénomènes qui ne s'accordent pas du tout avec nos raisonnements sur la possibilité de leur contenu objectif. Les apparitions traditionnelles se revêtent tantôt d'une draperie blanche, tantôt du vêtement ordinaire; le double traditionnel apparaît toujours dans un habillement

quelconque ; et voilà la photographie transcendantale qui nous révèle des formes humaines, vêtues ! Nous verrons plus loin que ce fait se reproduit dans toutes les photographies de ce genre, ce à quoi, — d'après nos conceptions ordinaires, — nous ne pouvions pas nous attendre.

Ayant maintenant sous les yeux la preuve indiscutable delà photographie transcendantale d'un objet, qui a indubitablement la forme d'une main humaine, nous pouvons nous occuper du développement ultérieur de ce phénomène : de la révélation par la photographie des figures humaines invisibles, et qui seront non seulement parfaitement définies, mais encore reconnaissables. Nous allons en donner une preuve, en observant les conditions absolues d'authenticité exigées par le docteur Hartmann.

Nous avons déjà mentionné plus haut le nom de M. Slater parmi les personnes qui ont fait des expériences transcendantales pour leur satisfaction personnelle. Pour donner une idée des résultats remarquables qu'obtint M. Slater, nous ne pouvons mieux faire que de citer le témoignage de M. Wallace :

« M. Thomas Slater, opticien, demeurant depuis longtemps dans la Euston Road, à Londres, et en même temps photographe amateur, apporta une nouvelle chambre noire de sa propre confection, fournit ses propres plaques, et se rendit chez M. Hudson. Il suivait attentivement tout ce qui se faisait chez le photographe et obtint son portrait avec une figure nuageuse à côté de lui ; ensuite il fit lui-même des expériences dans sa maison et arriva à des résultats remarquables. Au cours de sa première expérience, il obtint le portrait de sa sœur entre deux têtes, dont l'une était indubitablement le portrait de feu lord Brougham, l'autre, moins nette, a été reconnue par M. Slater pour être le portrait de Robert Owen, avec lequel il avait été intimement lié jusqu à sa mort. Sur un des négatifs apparut une femme dans un vêtement flottant, noir et blanc, qui se tenait aux côtés de M. Slater. Sur une autre plaque apparut la tête et le buste de cette femme, s'appuyant sur son épaule. Les figures des deux portraits étaient d'une ressemblance absolue ; les autres membres de la famille Slater y ont reconnu la mère de M. Slater, morte à l'époque où lui-même était encore enfant. Un autre négatif portait l'image d'un enfant, accoutré de blanc, qui se tenait auprès du jeune fils de M. Slater. Ces images sont-elles complètement identiques aux personnes que l'on a affirmé reconnaître ? La question principale n'est pas là. Le fait seul que des figures humaines apparaissent sur des négatifs, obtenus dans l'atelier particulier d'un opticien connu, qui est en même temps un photographe amateur, et qui a fait lui-même tous les préparatifs de l'opération, — laquelle, de plus, avait lieu en présence seulement des membres de sa famille, — est un fait véritablement prodigieux. Il est arrivé, une autre fois, que sur la plaque où M. Slater faisait son propre portrait, — étant tout seul, — parut une autre image. M. Slater et les membres de sa famille étant eux-mêmes médiums, ils n'avaient pas besoin de recourir au concours d'autres personnes; c'est à cette circonstance que l'on peut attribuer la réussite particulièrement heureuse de leurs expériences. Une des photographies, parmi les plus extraordinaires produites par M. Slater, fut le portrait en pied de sa sœur, sur lequel on voyait non pas une autre figure, mais une espèce de dentelle transparente entourant cette personne. En examinant de plus près cette dentelle, on peut voir qu'elle consiste en anneaux de différentes dimensions qui ne rappelaient d'aucune façon les dentelles ordinaires que j'ai vues ou dont on m'a donné la description. M. Slater lui-même m'a montré ces portraits en m'expliquant les conditions dans lesquelles ils avaient été faits. Ces expériences ont été faites sans aucune fraude; sur ce point il ne peut y avoir de doute. Elles ont une portée particulière comme

étant la confirmation des résultats obtenus antérieurement par les photographes de profession. » (La Défense du Spiritualisme moderne.)

Lorsque j'étais à Londres, en 1886, j'ai eu quelque peine a trouver M. Slater. Il ne lui restait plus de photographies; tout ce qu'il put me montrer, ce fut une série de négatifs qu'il avait pu conserver.

A propos de M. Slater, et des photographies de lord Brougham et de Robert Owen, ci-dessus mentionnées, voici une intéressante notice explicative de leur origine:

« A une récente réunion de spiritualistes, à Londres, Gower Street, M. Slater (opticien, Euston Road, 136) fit le récit suivant, relatif à son début dans le spiritisme: «En 1856, Robert Owen (Socialiste bien connu, père de Robert Dale Owen, auteur du livre : Terrain disputé (Debatable Land), se trouvant chez moi en compagnie de lord Brougham, reçut un message spirite au moyen de coups frappés; pendant ce temps, j'étais occupé à quelques appareils photographiques. Les coups frappés communiquèrent qu'il viendrait un moment où je ferais des photographies spirites Robert Owen déclara que, s'il se trouvait alors dans un autre monde, il se ferait paraître sur la plaque. Au mois de mai 1872, je m'occupai, en effet, de faire de la photographie spirite. Je fis quantité d'expériences, et sur l'une des plaques parurent les figures de Robert Owen et de lord Brougham, lequel, comme on le sait, fut, durant de longues années, l'un des amis les plus intimes de Robert Owen, et prenait un vif intérêt à sa carrière publique. » (Spiritual Magazine, 1873, page 563; également Spiritualist, 1875, t. II, p. 309.)

Avant d'entamer la dernière partie du chapitre de la photographie transcendantale de formes humaines, il me semble utile de citer les sages paroles dont M. Russell Wallace, dans sa Défense du spiritualisme moderne, fait précéder cette partie de l'ouvrage qui traite de la photographie spirite ; ces paroles reproduisent une argumentation bien connue des spirites, mais ordinairement ignorée par la critique ; les voici :

« M. Lewes a conseillé au comité de la Société Dialectique qui avait été chargé de s'occuper de la question spirite de distinguer soigneusement entre les faits et les déductions. Ceci est particulièrement nécessaire dans la question des photographies spirites. Les formes humaines qui y apparaissent, n'étant pas l'œuvre de la main humaine, peuvent être d'origine spirite sans être pour cela les images « d'esprits ». Bien des choses plaident en faveur de la supposition que, dans certains cas, ces images résultent de l'action d'êtres intelligents, invisibles, mais qu'elles en sont distinctes. Dans d'antres cas, ces êtres revêtent une espèce de matérialité perceptible pour nos sens; mais, même dans ces cas, il ne s'en suit pas que l'image créée soit la véritable image de l'être spirituel. Il se peut que ce soit la reproduction de l'ancienne forme mortelle avec ses attributs terrestres auxquels l'esprit a recours pour établir son identité. » (Wallace, On Miracle and Modern Spiritualism, 1875, p. 185.)

Puisque nous avons acquis maintenant, par trois sources (MM. Beattie, Wagner et Slater) parfaitement sûres, — et dans les conditions exigées par M. Hartmann, — la preuve irréfutable, par procédé photographique, de la possibilité de formations matérielles invisibles à nos yeux et revêtant la forme humaine, nous avons le droit de poursuivre le développement de ce phénomène à tous les degrés de perfection qu'il a atteints chez certains photographes de profession, acceptant la preuve de son authenticité, non plus sur la seule affirmation d'un opérateur de bonne foi, mais sur les

témoignages des personnes auxquelles les photographies se rapportent directement et qui, seules, peuvent décider de leur valeur intrinsèque.

Je ne parlerai pas du photographe anglais Hudson de Londres, car les opinions des spiritualistes eux-mêmes sont partagées sur son compte : les uns l'accusent de fraude, les autres énumèrent des cas où la ressemblance avec la personne morte depuis longtemps était évidente, ou encore des cas où l'apparition de la figure sur la photographie, dans des poses ou avec des accessoires imposés mentalement par la personne qui posait exclut toute supposition de fraude.

Un grand nombre de phénomènes de ce genre sont énumérés dans le traité de MM.-A. (Oxon.) : la Photographie spirite, publié dans le journal Human Nature, 1874, pages 393 et suivantes. Je préfère m'en rapporter à Mumler, dont la réputation est restée intacte pendant sa longue carrière professionnelle; l'authenticité des épreuves photographiques obtenues par ce photographe est établie par une épreuve dont la valeur est égale à celle d'une investigation scientifique.

Les photographies de Mumler furent l'objet d'un procès, et, malgré l'acharnement des détracteurs, soutenus par l'opinion publique et toute la puissance du préjugé, elles sortirent triomphantes de cette lutte. Je ne puis entrer ici dans tous les détails de la carrière de Mumler et de son procès : c'est un sujet qui a lui seul donnerait matière à un ouvrage complet. Cependant quelques données nous sont nécessaires, et il est surtout intéressant de rappeler l'origine des expériences photographiques de Mumler; nous en emprunterons l'explication au propre récit de Mumler d'après sa déclaration devant le tribunal, lors de son procès. Il est utile de remarquer que les manifestations de photographie transcendantale se produisirent à l'époque où Mumler exerçait la profession de graveur et n'avait aucune connaissance de la photographie. Voici ce qu'il dit:

« En 1861, à Boston, où j'exerçais la profession de graveur, je fréquentais un jeune homme qui travaillait dans l'atelier photographique de M Stuart, Washington Street; à l'occasion je manipulais les appareils et les substances chimiques. Un dimanche, me trouvant dans la galerie, j'essayai de faire mon portrait, et, en développant le négatif, je remarquai, pour la première fois, que la plaque portait une deuxième image. A cette époque, je n'avais pas encore entendu parler de photographie spirite, quoique je m'intéressasse déjà au spiritisme. Ma première pensée fut, comme beaucoup de personnes le supposent jusqu'à présent, que l'image qui était reproduite à côté de la mienne se trouvait déjà sur la plaque avant l'opération. C'est dans ce sens que je répondais à toutes les questions qui m'étaient posées.

« Néanmoins les expériences suivantes, que je fis dans des conditions qui excluaient cette supposition d'une manière absolue, me convainquirent que la force produisant ces images existait en dehors du pouvoir humain; des experts appelés pour opérer dans les mêmes conditions ne purent produire rien de semblable.

« Je voudrais ici attirer l'attention sur cette circonstance que, lorsque je développai ces images, j'étais tout à fait novice dans l'art photographique et n'avais aucune notion des compositions chimiques que j'employais; en me servant de tel ou tel produit chimique, je ne faisais qu'imiter les manipulations de mon ami. Après avoir reçu les images dont j'ai parlé, je répétai ces expériences, suivant les conseils de quelques amis auxquels je montrais mes plaques, et toujours j'obtins de surprenants résultats. Je résolus alors

d'abandonner ma profession pour me consacrer à la photographie. » (Spirit. Mag., 1869, pp. 256,257.)

Le fait même de l'origine de ces photographies est corroboré par les témoignages donnés à cette époque et qui se trouvent dans les articles du Herald of Progress, 1er nov. 1862), édité par Davis et du Banner of Light (8 nov. 1862), qui publièrent les premiers rapports sur ce phénomène inattendu; ces documents furent accueillis par la rédaction des journaux susmentionnés sans aucun enthousiasme et plutôt avec scepticisme et réserve.

Il est surtout intéressant de savoir sous quelle forme se produisirent les premières photographies transcendantales de Mumler. Sur ce point, les données ne sont ni nombreuses ni circonstanciées; néanmoins elles existent, et voila la description des deux premières photographies, due à un correspondant du Banner :

« La première présente un portrait du médium, M. Mumler, s'appuyant d'une main sur une chaise, tandis que l'autre tient, le drap noir qui venait d'être enlevé de la chambre noire. Sur une chaise était assise une forme féminine, qui paraissait être une jeune fille de douze à quatorze ans. Nous reconnûmes en elle une parente décédée; au-dessus de sa tête, il y avait un nuage, effet que nous n'avions encore jamais observé sur les photographies. Sur une autre plaque, la tête était entourée d'un faible disque de lumière, comme si des rayons lumineux jaillissaient en tous sens et se perdaient à une distance déterminée. Sur deux autres photographies encore parut le même effet, avec cette différence que le cercle lumineux était d'un tel diamètre qu'il eût enveloppé la forme entièrement, si la plaque avait été plus grande. »

Je possède une épreuve de cette première photographie de Mumler, et je puis ajouter que le contour de la partie supérieure du corps ressort avec une certaine netteté, la figure elle-même étant confuse et fondue. On voit distinctement la chaise à travers le corps et les bras, ainsi que la table sur laquelle un des bras repose. En dessous de la taille, la forme, — qui est apparemment revêtue d'une robe décolletée avec manches courtes, — se fond dans une sorte de nébulosité, qui n'est plus visible au-dessous de la chaise. Une partie du dossier de la chaise est visible à travers le bras gauche ; une petite partie du dossier est complètement masquée par l'épaule gauche, qui est aussi opaque que le cou et la poitrine. Au-dessus de la tête on aperçoit une vapeur nuageuse blanche, qui entoure la tête d'une tempe à l'autre, descend jusqu'à la main de Mumler, qui est appuyée sur le dossier et qu'elle couvre. La photographie que je possède est une copie faite à Londres sur l'original et par conséquent moins nette.

« Sur la deuxième photographie se trouve la forme d'une femme assise sur une chaise ayant, derrière elle, une sorte de masse blanche indéfinissable, quelque chose comme deux ou trois coussins. » [Banner of Light, 1862, 29 novembre, reproduit dans le Spirit. Mag., 1863, pp. 35 et 36.)

Nous pouvons donc constater ce fait remarquable que les premières photographies de Mumler portent les traces de ces masses lumineuses que nous avons vues chez M. Beattie, et qui ont précédé la formation des figures humaines. Il est plus que probable que ce qui se présente sur ces deux photographies comme une «vapeur nuageuse blanche», un «disque de lumière », ou une « masse blanche ressemblant à deux coussins » aurait été décrit par un sensitif comme une masse lumineuse.

Mais revenons aux origines. Dès que se répandit la nouvelle que ces photographies avaient été faites, M. J. A. Davis, qui éditait à ce moment, à New-York, le Herald of Progress, envoya spécialement, à Boston, un photographe de ses amis, M. Guay, pour faire une enquête sur ce phénomène et s'assurer de son authenticité. Le résultat de cette première enquête technique a été publié, in extenso, dans le Herald du 29 novembre 1862, et, en abrégé, dans une lettre de M. Guay, publiée dans le Banner de la même date, et que nous reproduisons ici :

« Boston, 18 novembre 1862.

« Monsieur L'ÉDITEUR,

« Ayant appris de M. Mumler que vous désirez publier les résultats de mes recherches sur les photographies spirites préparées par M. Mumler, je vous communique avec plaisir mes observations personnelles. Vous pouvez être persuadé qu'agissant à la demande de M. Davis, je procédai à mes investigations avec la ferme détermination de les conduire le plus rigoureusement possible, afin que rien ne pût échapper à mon attention. Après une expérience ininterrompue de dix années, pendant lesquelles je faisais des négatifs sur verre et des impressions positives sur papier, je me sentais en mesure de découvrir toute fraude.

« M. Mumler ne m'opposant aucune difficulté, je fis moi-même, sur la plaque choisie pour mon portrait, toutes les opérations de bains, de virage et de montage. Pendant tout ce temps, je ne perdis pas de vue la plaque, et je n'en laissai approcher M. Mumler qu'après la fin de l'opération. Je soumis ensuite à une minutieuse inspection le cabinet noir, le châssis, le tube, l'intérieur des cuvettes, etc. Et malgré tout j'obtins, à mon extrême étonnement, ma photographie accompagnée d'une autre image.

« Ayant depuis continué mes recherches, dans les mêmes conditions, avec des résultats encore plus probants, je me suis vu obligé, en toute sincérité, de reconnaître leur authenticité.

« Agréez, etc.

« W. Guay. »

(The Spiritual Magazine, 1863, pp. 34, 35.)

Nous ajouterons seulement que sur le premier négatif apparut l'image de la femme défunte de M. Guay, et, sur la seconde, l'image de son père. Et M. Guay ajoute : « II est impossible que Mumler se soit procuré un portrait de ma femme ou de mon père. » (Herald, 29 novembre.)

Nous pouvons passer maintenant sous silence la longue série de tous les témoignages portés en faveur de Mumler et de toutes les investigations entreprises dans le but de découvrir la fraude, comme il était naturel de le supposer, mais qui aboutirent toujours à un résultat négatif. Il nous suffira de reproduire ici un article du British Journal of Photography, envoyé à ce journal par son correspondant de Philadelphie, M. C. Sellers, qu'on ne peut pas taxer d'engouement pour le spiritisme. Voici cet article :

« II y a quelques mois, des journaux ont publié une communication d'un photographe de Boston qui avait obtenu une double image, sur une plaque, au cours d'expériences

faites pendant ses loisirs du dimanche ; l'image supplémentaire représentait le portrait d'un parent décédé. Depuis, il remarqua que toutes ou presque toutes les photographies qu'il faisait portaient la même image, plus ou moins nette. Le bruit de ce prodige s'étant répandu partout, son atelier fut bientôt inondé de curieux qui désiraient obtenir les portraits de leurs amis défunts. Les photographes s'en amusaient et affirmaient que la fraude serait bientôt découverte. On fit beaucoup d'imitations à l'aide du procédé ordinaire qui avait été d'abord proposé par Sir David Brewster. On en fit davantage encore, par le moyen de deux plaques superposées, dont l'une portait la deuxième image, et l'on expliquait le phénomène par l'un de ces deux procédés ; des hommes connus pour leur instruction scientifique s'occupèrent d'en rechercher l'explication et ne purent découvrir l'imposture... »

« En ce qui concerne les images elles-mêmes, elles se distinguent essentiellement de toutes celles que j'avais déjà vues, et je ne connais aucun procédé pour les imiter. Le fantôme n'apparaît jamais en pied ; il ne se reproduit pas au-delà du buste ou, tout au plus, jusqu'aux genoux, et l'on ne peut cependant dire, avec précision, à quel endroit l'image disparaît. A première vue, beaucoup de personnes croient distinguer clairement l'image entière, mais, après un examen plus minutieux, elle paraît moins nette. Je n'ai pas vu les négatifs ; mais, jugeant d'après les épreuves et d'après le ton faible de l'image de « l'esprit », je serais tenté d'affirmer que cette image devait être la première à se développer sur la plaque. Les contours ne sont pas du tout nets ; les traits principaux sont assez visibles, mais, sauf le visage, qui est complètement opaque, les autres parties de la forme sont suffisamment transparentes pour que l'on puisse clairement voir au travers. Et cependant, aucun de ces traits ne ressort avec autant de vigueur que sur les images des deuxièmes plaques dans les contrefaçons de photographies spirites. On constate nettement que ces images ne sont pas formées au foyer lorsqu'elles se trouvent derrière la personne qui a posé ou devant elle; elles sont un peu plus nettes lorsqu'elles se trouvent sur le même plan. Mais, dans tous les cas, il y a excès de pose.

« Les adeptes du spiritisme expliquent ce fait de la manière suivante : Les « esprits » ne peuvent produire leur propre image sur la plaque sensible ; mais ils peuvent donner la forme voulue aux éléments les plus subtils de la matière, et cette matière, quoique invisible à l'œil nu, peut refléter les rayons chimiques de la lumière et ainsi agir sur la plaque. A l'appui, ils citent ce qui est arrivé pour le portrait que j'ai vu chez le Dr Child et qui représente une dame qui désirait ardemment obtenir l'image d'une guitare dans ses bras : la forme désirée parut ! Les spirites disent que, certainement, « l'esprit » d'un corps inanimé ne peut exister, mais que les « esprits » peuvent former de pareils objets, suivant leur désir ; toutes les images qui apparaissent ne sont donc que des modèles exposés par les « esprits », devant l'appareil, mais aucunement les portraits des esprits eux-mêmes; ils affirment également que les « esprits » puisent ces images dans la mémoire des personnes présentes. C'eût été un sujet digne de la plume de Bulwer; quelle merveilleuse histoire il eût tirée de ces étranges phénomènes !

« G. Sellers. » (Reproduit dans le Spiritual Magazine, 1863, pp. 125-128;.

J'ai abrégé la lettre, qui est un peu longue : mais j'ai reproduit les détails techniques qui ont leur valeur et, surtout, l'hypothèse, déjà formulée à cette époque, de la matière invisible travaillée et modelée, — hypothèse que nous retrouvons dix ans après chez

Beattie et qui aura pour nous une importance capitale lorsqu'il sera question des matérialisations visibles.

Pour en finir avec le Journal of Photography, je reproduirai encore une note qu'il a publiée à l'époque du procès de Mumler, et qui me semble avoir sa place ici :

« A propos des photographies spirites de Mumler, il a été dit beaucoup de choses absurdes, pour et contre. Un auteur de cette dernière catégorie est allé jusqu'à affirmer que tout ce qui est visible pour l'œil du cabinet noir, et par conséquent susceptible d'être reproduit en photographie, doit nécessairement, pour cette raison même, être visible à l'œil humain; cet auteur n'a certainement aucune notion de cette branche importante des sciences physiques qui comprend les phénomènes connus sous le nom de fluorescence. Or il y a beaucoup de choses totalement invisibles pour l'œil physique, et qui, cependant, peuvent être photographiées. Par exemple dans une chambre où n'ont accès que les rayons ultra violets du spectre solaire, une photographie peut être prise au moyen de cette « lumière obscure ». Dans une chambre ainsi éclairée, les objets sont clairement visibles à la lentille de la chambre noire ; dans tous les cas, ils peuvent être reproduits sur une plaque sensible, sans que pour cela le moindre atome de clarté ne soit aperçu dans la chambre par une personne douée de l'acuité visuelle physiologique. Donc la reproduction photographique d'une image invisible, celle d'un esprit ou celle d'une masse de matière, n'est pas scientifiquement impossible ; si elle ne reflète que la fluorescence ou les rayons ultra violets du spectre, l'image sera aisément photographiée, tout en étant complètement invisible à la vue la plus perçante. » (Reproduit dans le Spiritual Magazine, 1869, p. 421.)

Nous sommes arrivés, enfin, au procès qui fit la gloire de Mumler ; il lui fut intenté par le journal le World de New-York, au mois d'avril 1869. M. Mumler fut arrêté sous l'inculpation « d'avoir commis des fraudes et des supercheries aux dépens du public, au moyen de photographies spirites. » Voici les traits saillants du procès:

Les plaignants produisirent huit photographies pour prouver que M. Mumler était un imposteur, et ils indiquèrent six différentes méthodes, au moyen desquelles on pouvait obtenir de ces prétendues photographies d'esprits. Pourtant, aucun des plaignants n'avait vu Mumler au travail ni inspecté son atelier et ses appareils ; bref, rien ne prouvait que les images de Mumler fussent produites au moyen de l'une des méthodes indiquées ; au contraire, quatre photographes, MM. Slee, Guay, Silver et Gurnay, qui avaient été chez M. Mumler et qui l'avaient vu opérer témoignèrent qu'aucune des six méthodes mentionnées n'avait un rapport quelconque avec la méthode de Mumler, en tout semblable à la méthode ordinaire. Mieux que cela, M. Slee, photographe à Poughkeepsie, avait invité M. Mumler à venir à sa maison de Poughkeepsie, et, là, on produisit, avec le cabinet noir de M. Slee, ses verres et ses produits chimiques, les mêmes effets. M. Guay passa trois semaines avec M. Mumler pour étudier ces phénomènes ; il attesta qu'il avait vu ces images se produire, alors qu'il conduisait lui même les opérations depuis le lavage de la plaque jusqu'au développement. M. Silver déposa que, lorsque M. Mumler venait dans sa galerie et employait ses appareils et ses produits, une image apparaissait à côté de M. Silver ; des photographies spirites se sont même produites quand M. Silver en personne faisait toutes les manipulations avec ses propres appareils, en présence de M. Mumler. Enfin, M. Gurnay, photographe connu de New-York (n° 707, Broadway), fit la déposition suivante:

« Je m'occupe de photographie depuis vingt-huit ans ; j'ai examiné les procédés de M.Mumler, et, quoique je fusse venu avec l'intention de faire une enquête rigoureuse, je ne découvris rien qui ressemblât à une fraude ou à une supercherie. Sa manière de photographier était la manière ordinaire, et la seule chose qui ne s'accordait pas avec la routine du métier, c'était que l'opérateur tenait la main sur la chambre noire. »

Mais un autre fait encore a été établi péremptoirement par les témoignages : tous les photographes appelés par les plaignants comme experts ont été d'accord pour reconnaître que des images d'ombres, semblables à celles parues sur les plaques, ne peuvent être reflétées d'une plaque négative sur la plaque sensible avec d'autre lumière que celle du gaz; des bougies ou du jour. Et il a été affirmé par une demi-douzaine de témoins, — qui avaient assisté aux expériences de Mumler, dans son atelier et dans le but de découvrir la fraude, — qu'ils n'avaient employé dans sa chambre noire ni la lumière du gaz, ni celle des bougies et des lampes, ni la lumière du jour, et que la seule lumière qui pénétrât dans la chambre provenait d'une petite fenêtre tendue d'une étoffe jaune-foncé; néanmoins, Mumler produisait ses images, et, dans beaucoup de cas, il les montrait aux visiteurs quelques minutes après l'exposition,

Dans le cas de M. Livermore, banquier connu de New-York, qui était l'un des témoins, M. Mumler développa trois portraits de sa femme défunte, dans trois poses différentes, moins de dix minutes après que M. Livermore eut posé.

Non seulement l'enquête judiciaire établit le fait de la production sur la plaque de figures humaines invisibles à l'œil nu, mais encore douze témoins déclarèrent qu'ils avaient reconnu dans ces figures les images de leurs amis ou parents décédés. Mieux encore, cinq témoins, parmi lesquels se trouvait le juge Edmonds, déposèrent que des images se sont produites et ont, été reconnues alors que les personnes qu'elles représentaient n'avaient jamais été photographiées de leur vivant.

Un grand nombre de témoignages semblables auraient pu être obtenus, mais le juge, trouvant que les témoignages produits étaient suffisants, rendit la sentence suivante :

« Après avoir soigneusement examiné la cause il était arrivé à cette conclusion que le détenu devait être mis en liberté; il constatait que l'accusé eût-il même commis des fraudes et supercheries, il était obligé, en sa qualité de magistrat, de décider que le défendeur ne serait pas envoyé devant le grand Jury; car, dans son opinion, la partie plaignante n'avait pas réussi à prouver le fait. » (Voir pour tous les détails le rapport du procès dans les journaux: le Banner of Light, mai 1 et 8, et août 28, de 1866, et le Spiritual Magazine, 1869, pp. 241-260.) Pour donner à nos lecteurs une idée de ces photographies transcendantales reconnues, je joins à cet ouvrage (planche VI) quelques spécimens avec les témoignages et explications qui s'y rapportent.

Voici une lettre de M. Bronson-Murray (C'est un spiritualiste de New-York, bien connu, qui n'appartient pas à la catégorie des personnes croyant aveuglément à tout ce que l'on dit être des phénomènes médiumniques ; il a fait partie de plusieurs commissions qui ont démasqué les impostures de soi-disant médiums.), publiée dans le Banner of Light du 25 janvier 1873 :

« Monsieur le directeur,

« Dans les derniers jours de septembre dernier, Madame W. H. Mumler, de votre ville, (170 West Springfield street) se trouvant dans un état de transe, au cours duquel elle

donnait des conseils médicaux à l'un de ses malades, s'interrompit soudain pour me dire que, lorsque M. Mumler ferait ma photographie, sur la même plaque il apparaîtrait à côté de mon portrait l'image d'une femme, tenant d'une main une ancre faite de fleurs; cette femme désirait ardemment annoncer sa survivance à son mari, et vainement elle avait cherché jusqu'à présent une occasion de se rapprocher de lui; elle croyait y arriver par mon intermédiaire. Mme Mumier ajouta : « Au moyen « d'une loupe, on pourra distinguer, sur cette plaque., les lettres : « R. Bonner. » Je lui demandai en vain si ces lettres ne signifiaient pas Robert Bonner. Au moment où je me préparais à poser pour avoir ma photographie, je tombai en transe, ce qui ne m'était jamais arrivé ; M. Mumler ne réussit pas, malgré tous ses efforts, à me mettre dans la position voulue. Il lui fut impossible de me faire rester droit et de m'appuyer la tête contre le support. Mon portrait fut par conséquent pris dans la situation que l'épreuve indique, et, à côté, apparut la figure de femme avec l'ancré et les lettres, composées de boutons de fleurs, ainsi que cela m'avait été prédit. Malheureusement je ne connaissais personne du nom de Bonner, personne qui pût reconnaître l'identité de la figure photographiée. (Voy. pl. VI, fig. 1.)

« De retour dans la ville, je racontai à plusieurs personnes ce qui était arrivé; l'une d'elles me dit avoir récemment rencontré un M. Bonner, de Géorgie ; elle désirait lui faire voir la photographie. Quinze jours plus tard, elle me fit prier de passer chez elle. Quelques instants après, un visiteur entra, c'était un M. Robert Bonner. Il me dit que la photographie était celle de sa femme, qu'il l'avait vue chez la dame en question et trouvait la ressemblance parfaite. Personne ici ne conteste d'ailleurs la ressemblance que cette photographie présente avec un portrait de Mme Bonner, fait deux ans avant sa mort. (Voy. pl. VI, fig. 3 ; sur les épreuves photographiques la ressemblance est plus frappante que sur les phototypies.)

« Mais ce n'est pas tout. Dès que M. Bonner eut vu mon épreuve, il écrivit une lettre à sa femme à laquelle il posait diverses questions. Il prit toutes les précautions pour être certain que la lettre ne serait pas ouverte et l'expédia par la poste au docteur Flint, à New-York (Pour bien comprendre, le lecteur doit savoir que M. Flint, de même que M. Mansfield, était un médium tout spécial : on lui envoyait des lettres cachetées, adressées à des personnes défuntes. Ces lettres étaient renvoyées à leurs auteurs, avec les réponses des destinataires, bien entendu sans avoir été ouvertes.).

« Le lendemain la lettre lui revint, non décachetée, et contenant une réponse de sept pages.

« Dans cette communication — signée de son petit nom : Ella — Mme Bonner disait à son mari qu'elle avait demandé la permission d'apparaître sur ma plaque, comme elle l'avait fait; elle lui affirmait que les deux frères de M. Bonner, William et Hamilton, se trouvaient avec elle, ainsi que son vieil ami, le simple et bon Sam Graig ; elle devait écrire, sous peu, par l'intermédiaire de M. Flint, une lettre à son jeune fils Hammie ; elle ajoutait que M. B. le soignait bien elle priait ensuite de se rendre à Boston, chez le photographe spirite, affirmant qu'elle apparaîtrait avec lui sur la même plaque, tenant une couronne de fleurs d'une main, portant une deuxième couronne sur la tête, tandis que son autre main montrerait le ciel. J'ai lu tout ce qui précède dans cette lettre. M. Bonner ajouta : « Demain, j'irai à Boston, « sans dire mon nom à qui que ce soit. »

« Quatre jours après, M. Bonner vint me trouver. Il avait été à Boston sans se faire connaître à personne et avait, cependant, obtenu la photographie promise, avec l'image

de sa femme, exactement comme elle l'avait écrit. (Voy. pl. VI, fig. 2). La couronne que sa femme tient à la main est à peine visible sur la phototypie.

« Toutes les personnes désireuses de s'assurer du fait peuvent voir ces photographies chez M. Mumier, à Boston, ou chez moi, à New York... M. Bonner est un homme très connu en Géorgie, et dans l'Alabâma... ceux qui me connaissent savent que je n'ai aucun profit à publier ce récit, dont je certifie l'exactitude.

« Bronson Murray. »

« 238 West 52 d. Street, New-York City « Ce 7 janvier 1873. »

La photographie n° 4, sur la même planche, représente M. Moses A. Dow, mort en 1886, éditeur d'une revue bien connue on Amérique : The Waverley Magazine. Quant à l'image de la personne qui se tient auprès de lui, on lira tous les détails s'y rattachant, dans la lettre suivante de M. Dow à M. A. (Oxon.) demeurant à Londres, personnage qui occupe une place marquante dans la littérature spirite :

« Boston, 28 septembre 1874.

« Monsieur,

« Votre lettre du 17 courant m'est parvenue ce matin. En réponse, je vais essayer de vous donner une esquisse des expériences de photographie spirite dont j'ai été témoin. Dans les bureaux de l'imprimerie et de la rédaction du Waverley Magazine, j'emploie une quinzaine de jeunes personnes ; les unes font la composition, d'autres sont occupées à la machine, à l'expédition ou bien à la correction des manuscrits. Parmi ces dernières, il y avait une jeune fille qui fut occupée, dans mes bureaux, de 1861 à 1870 ; elle tomba subitement malade et mourut à l'âge de vingt-sept ans. Pendant les dernières années, elle s'était bien formée et était devenue une jeune personne de beaucoup d'intelligence, aimable et d'un extérieur très agréable. Le zèle et le désintéressement dont elle faisait preuve dans son travail éveillèrent en moi le plus vif intérêt pour elle ; cet attachement fut réciproque, comme elle me l'a exprimé à plusieurs reprises. Ci-inclus un portrait d'elle, fait deux semaines avant sa mort. Je ne m'étendrai pas sur les circonstances qui ont accompagné sa mort et sur le chagrin que j'en éprouvai. Sept jours après son décès, je me trouvai en présence d'un médium, dont l'esprit guide (une jeune indienne) me dit : « Une belle personne vient vous voir; elle tient dans sa main des roses qui sont pour vous ; c'est vous qu'elle aimait le plus en ce monde, parce que vous étiez si bon pour elle. » Je fus bien surpris de ces paroles, car je ne croyais pas qu'une affection terrestre se perpétuât dans l'esprit de nos amis décédés, après avoir quitté leur enveloppe humaine, tout en admettant la réalité de certaines manifestations posthumes.

« Je me rendis pour un mois à Saratoga, à cent-cinquante lieues environ de Boston. Là, je fis la connaissance du célèbre médium M. Slade, lequel ne me connaissait pas. Au cours d'une séance que j'eus avec lui, il tenait, de sa main droite, une ardoise ordinaire sous la table; la main gauche était placée sur la table, touchant la mienne. On entendit immédiatement le mouvement du crayon sur l'ardoise. Quand celle-ci fut retirée, elle portait ces mots : « Je suis toujours auprès de vous. » avec la signature.

« De retour à Boston, comme on me l'avait conseillé à Saratoga, je m'adressai à Mme Mary M. Hardy, le transe-médium le plus connu de cette ville.

« Mon amie se présenta aussitôt et me dit qu'elle m'avait donné une preuve démonstrative à Saratoga, par l'intermédiaire de M. Slade, sur une ardoise. Elle ajouta qu'elle était constamment présente, pour me guider et me conseiller, n'ayant aimé personne autant que moi durant sa vie terrestre. A une autre séance, elle me dit spontanément qu'elle voulait me donner son portrait. Je ne prêtai aucune attention à cette promesse, supposant que ce portrait serait exécuté au pinceau par un peintre de la ville. Pendant trois mois, j'eus des séances avec Mme Hardy, une fois par semaine, sans qu'il fût question de ce portrait. Vers la fin de ce laps de temps, je lui demandai si elle allait me donner son portrait. Elle me répondit qu'elle était prête à le faire. A ma question : Comment ce portrait sera-t-il obtenu ? je reçus cette réponse : « Par la photographie. — Sera-ce le même artiste qui vous a photographiée de votre vivant ? — Non, ce doit être fait par un artiste médium. »

« Une semaine plus tard, mon amie me dit, par l'intermédiaire de Mme Hardy, en état de transe : « Allez chez M. Mumler et dites-lui que vous viendrez pour vous faire photographier dans une semaine, à une heure ; vous irez à midi (heure habituelle de mes entretiens avec elle), et nous aurons alors le temps de causer. » Je me rendis de suite chez M. Mumler, où je ne trouvai que Mme Mumler; je lui dis que je désirais avoir une photographie spirite. Elle me demanda quand je reviendrais et je répondis :

« Dans une semaine, à une heure. » — « Quel est votre nom ? — » Je ne désire pas vous dire mon nom véritable, mais vous pouvez m'appeler M. Johnson. » Elle me dit que les étrangers étaient priés de payer d'avance. Je payai les cinq dollars demandés et je rentrai chez moi. Au bout d'une semaine, je revins chez Mme Hardy, comme cela avait été convenu. Elle tomba en transe. Mon amie, qui était déjà présente, me demanda : « Comment allez-vous, M. Johnson ? » Ensuite elle ajouta : «Monsieur Dow, je n'avais jamais observé, auparavant, que vous eussiez honte de votre nom. » Je lui répondis : « Je pense bien obtenir mon portrait, mais je ne suis pas certain d'avoir le vôtre sur la même plaque. « Oh! quel sceptique! » s'écria-t-elle. Je pris congé et me rendis chez M. Mumler, arrivant un quart d'heure avant l'heure convenue. Je le trouvai seul, et nous nous mîmes de suite à l'œuvre. Quand je me fus place dans la pose indiquée, il posa l'appareil à une distance de sept pieds, mit la plaque et m'indiqua le point que je devais fixer. La pose dura deux ou trois minutes; il porta la plaque dans la chambre voisine et revint bientôt, en disant qu'il n'y avait rien ; il mit une deuxième plaque, la durée de la pose fut la même. M. Mumler me dit qu'il y avait un contour indécis. Sur mon observation, qu'un portrait m'avait été promis, il me répondit qu'il fallait continuer les expériences, qu'il lui arrivait de recommencer cinq ou six fois avant de réussir.

« La troisième pose dura juste cinq minutes, montre en main; il me tournait le dos, ayant l'autre main sur l'appareil.

« La pose terminée, il emporta la plaque, et, pendant qu'il était absent, Mme Mumler entra ; elle semblait être dans une demi-transe. Je lui demandai si elle apercevait quelqu'un; elle me répondit qu'elle voyait auprès de moi une belle jeune dame. Là-dessus elle tomba dans une transe complète, et mon amie me parla de nouveau : « A présent, dit-elle, vous aurez mon portrait. Je me tiendrai auprès de vous, ma main sur votre épaule; sur la tête j'aurai une couronne de fleurs. » En ce moment, M. Mumler rentra avec la plaque et me dit que cette fois il y avait une image ; sur le négatif je distinguai nettement mon portrait, et une forme féminine qui se tenait auprès de moi. M. Mumler promit de

m'envoyer une épreuve le lendemain même. Je le priai de l'expédier au nom de M. Johnson, poste restante. Deux jours après, je passai au bureau de poste et reçus un pli adressé à M. Johnson. En l'ouvrant, je trouvai une épreuve. De retour chez moi, je l'examinai avec une bonne loupe, à travers laquelle l'image m'apparaissait de grandeur naturelle ; c'était un excellent portrait de mon amie décédée. J'écrivis à M. Mumler pour lui dire que j'étais content de la photographie, et signai de mon vrai nom. Je considère ce portrait comme étant authentique; d'ailleurs, mon amie me l'affirma et à maintes reprises. Les photographies ci-incluses vous mettront à même de juger de la ressemblance.

Agréez, etc. « Moses A. Dow. »

(Human Nature, 1874, pp. 486-488.)

Voici la lettre que M. Dow envoya à M. Mumler :

« Boston, ce 20 janvier 1871.

« Très cher monsieur Mumler,

« Samedi dernier je passai à la poste, et j'y reçus l'enveloppe contenant l'épreuve que vous m'avez envoyée. C'est un portrait parfaitement réussi de mon amie. Ci-inclus, vous trouverez une photographie d'elle, faite une semaine avant sa maladie ; elle-même n'avait vu que le négatif. Sa maladie a duré juste neuf jours. Jeudi dernier, à midi, elle me disait, par l'intermédiaire du médium, qu'elle se tiendrait à côté de moi, une fleur à la main et son bras reposant sur mon épaule. En regardant mon épaule gauche, vous apercevrez une faible reproduction de sa main tenant une fleur; mais, pour bien voir, il est nécessaire d'avoir recours à une loupe.

« II me semble que l'examen de ces deux portraits peut convaincre l'esprit le plus sceptique. Je quitte le nom d'emprunt de Johnson pour signer de mon vrai nom. Avec ma parfaite estime, Moses A. Dow, éditeur du Waverley Magazine. » (Médium, 1872, n° 104).

Je possède un exemplaire de la photographie de Mabel Warren, faite de son vivant, que Dow a envoyée à Mumler pour comparer les deux images ; la ressemblance est aussi frappante que dans celle de M. Bonner.

Dans le Banner du 18 mars 1871, on lit une longue lettre de Moses Dow, dans laquelle il raconte, avec les plus minutieux détails, l'histoire de cette photographie ; elle nous apprend que la jeune dame en question se nommait Mabel Warren, qu'elle mourut en juillet 1870, et que ce n'est qu'au commencement de cette année que diverses circonstances mirent M. Dow en présence de quelques manifestations spirites ; il était si ignorant de ces choses qu'il ne comprit même pas de quel «portrait» il s'agissait, et, quand il alla chez Mumler, il ne lui donna pas son véritable nom, croyant, comme beaucoup d'autres, qu'il était un imposteur.

Les spécimens que je donne des photographies transcendantales de Mumler suffisent pour donner une idée du caractère général de ce phénomène, obtenu au moyen de sa médiumnité. J'ai dans ma collection une trentaine de ces photographies, qui confirment les observations faites par M. Sellers, le correspondant du British Journal of Photography, observations que nous avons reproduites plus haut.

J'ajouterai encore, — et ce fait est essentiel pour nos recherches ultérieures, — que généralement une sorte d'habillement fait partie de l'image apparue, ainsi qu'on le voit sur les photographies de MMmes Bonner et Mabel Warren ; très souvent des fleurs ornent l'image; ainsi, sur une photographie de Mme Conant, le célèbre médium de la rédaction du Banner, on voit trois mains parfaitement formées, avec la moitié des bras, lesquelles apparaissent au-dessus de la tête du médium et qui semblent jeter sur lui des fleurs dont une partie tombe sur sa tête et sa poitrine, tandis que l'autre reste suspendue dans l'espace. L'une de ces mains sort d'une manche, ainsi que nous le voyons sur la photographie du professeur Wagner, — mais cette manche est étroite, épaisse, et du reste blanche, comme la main elle-même.

Je veux mentionner encore trois photographies qui ont une importance spéciale : sur l'une d'elles on voit une dame assise. Mme Tinkham ; au moment de l'exposition, elle vit une partie de la manche de son bras gauche se soulever, et ses yeux se portèrent sur ce point ; on remarque sur la photographie, à côté de cette dame, l'image, — disons : l'image astrale, — d'une petite fille, dans laquelle Mme Tinkham a reconnu son enfant; on voit parfaitement que la manche du vêtement de Mme Tinkham est soulevée par la petite main de l'enfant. Nous possédons donc la photographie d'un objet matériel mis en mouvement par une main invisible (Voyez Médium, 1872, p. 104). Sur la seconde photographie on voit de nouveau Mme Conant; au moment où la plaque allait être découverte, elle se tourna vers la droite, en s'écriant: «Oh! voilà ma petite Wash-ti ! » (une petite fille indienne qui se manifestait très souvent par son entremise) et elle étendit vers elle sa main gauche, comme pour lui prendre la main. On voit sur la photographie la figure parfaitement reconnaissable de la petite indienne, avec les doigts de la main droite dans la main de Mme Conant. Ici nous avons donc la photographie d'une figure astrale signalée et reconnue par le sujet sensitif, au moment de l'exposition, comme chez Beattie (Médium, 1872, p.104.)

On trouve la description d'un phénomène du même genre dans la relation d'un cas remarquable de photographie transcendantale, adressée par le professeur Gunning (géologue américain), à la Tribune, journal de New-York, à l'occasion du procès de Mumler, et réimprimée dans le Spiritual Magazine de Londres (1869, p. 260) ; cette lettre contient des faits tellement intéressants que j'en citerai la partie essentielle :

« En février 1867, je fis la connaissance d'un photographe habitant Connecticut; en entrant dans son atelier pour me faire photographier, je remarquai que le photographe était particulièrement inquiet pendant que je posais. Lorsque la plaque fut développée, il se trouvait à côté de mon image une forme féminine, claire, mais nébuleuse. Je n'avais pas encore entendu parler de M. de Mumler ni, en général, de photographies spirites. Je demandai au photographe comment cette image avait pu paraître sur la plaque; il me répondit qu'il n'en savait rien, mais qu'en me photographiant il avait vu cette image à côté de moi. Il ne désirait pas laisser sortir ce portrait de son atelier, et il me demanda de n'en parler à personne ; il me raconta alors que depuis quelques années, il lui arrivait souvent d'obtenir de pareilles photographies, mais qu'il n'y était pour rien. II pouvait du reste les obtenir quand il voulait ; il lui suffisait pour cela de se laisser aller à l'influence d'êtres qu'il appelait « Esprits », mais qu'il ne désirait pas avoir de relations avec eux. Il ne voulait pas que son nom fût mêlé au spiritisme.

« J'étais si persuadé de la bonne foi de mon ami que j'eus le désir d'étudier la singulière vertu qu'il avait. Ce n'est qu'après de longues instances que je réussis à le persuader de me donner quelques séances et de se soumettre aux « invisibles ». J'avais l'intention de le récompenser largement pour cette perte de temps, mais il déclina toutes mes offres, disant qu'il ne croyait pas avoir le droit d'exploiter sa force mystérieuse dans un but mercantile. Il consentit à toutes les conditions imaginables pour mes expériences, et, en conséquence, je conviai un de mes amis à y assister. Pendant quatre jours, tous les après-midi du photographe nous appartinrent; nous étions convaincus de son honnêteté, mais nous prîmes cependant des mesures comme si nous avions affaire à un habile imposteur. La préparation des plaques et leur développement s'effectuaient en ma présence, et, en général, nous n'omettions aucune mesure de prudence pour écarter toute fraude. A presque toutes les séances nous obtenions l'image de la même femme ; la même forme claire, mais nébuleuse, apparaissait quand j'étais seul ou, pour mieux dire, quand je croyais être seul. Le photographe tombait dans une transe presque chaque fois; Que pourrions-nous dire ? C'est un homme dont la position est bien établie et qui a une réputation irréprochable.

« Je ne puis admettre le moindre doute au sujet de sa probité. Il n'avait du reste aucune raison pour me tromper. Il ne voulait pas faire commerce de sa puissance occulte, et même, si je le soupçonnais de fraude, je ne serais pas en état d'expliquer l'origine de ses photographies.

« Je ne connais que deux moyens pour obtenir une image photographiée sur une plaque sensible ; ou bien un objet capable de refléter la lumière doit être posé à une distance voulue de l'objectif, ou bien la plaque sensible est exposée au jour et recouverte d'une autre photographie. Le jour qui perce à travers la photographie superposée produit une image trouble ; le photographe peut aussi employer une plaque qui aurait déjà servi, et alors l'ancienne image peut quelquefois reparaître. Cette explication avait été récemment proposée par un correspondant de la Tribune. Mon photographe n'employait pas de vieilles plaques ; par conséquent, il n'y a que l'une des deux premières explications indiquées qui lui soit applicable ; or, je sais pertinemment qu'il n'a posé aucun autre négatif sur la plaque sensible. Donc il obtenait ces images par un autre moyen. Il reste encore une autre supposition : n'y avait-il pas, tout simplement, un objet quelconque placé devant le cabinet noir ? Mais il est certain que les seules personnes présentes étaient le photographe, mon ami et moi ; il n'est pas probable que nous ayons pu être trompés si grossièrement pendant quatre jours. Et, en admettant même que nous étions joués, on se demande comment le mystérieux complice qui tenait le rôle de l'esprit aurait pu se rendre si transparent ? Comment pouvait-il se présenter suspendu dans l'espace ? car, sur l'une des photographies apparaît une femme dans cette position. Toutes les images sont aussi transparentes que des tissus de gaze ; comment étaient-elles produites ? Je ne me hâtai point de tirer des conclusions.

« Un autre cas parvint encore à ma connaissance ; une jeune fille de Chelsea se fit photographier chez un photographe en renom de cette ville. Elle arriva au moment où il s'apprêtait à fermer son atelier. La jeune fille se plaça devant la chambre noire et, durant l'exposition, elle aperçut une espèce d'ombre qui glissait devant elle. Elle en parla à M. A., qui se tenait près du cabinet, et celui-ci lui répondit que ce n'était rien, qu'elle pouvait cligner des yeux, mais ne pas remuer. Sur la plaque développée la jeune fille avait deux mains sur la figure. Cette photographie est remarquable; j'en ai examiné quatre épreuves,

dont l'une est en ma possession. Les mains transparentes saisissent la nuque; elles sont visibles jusqu'au poignet, où elles disparaissent dans une vapeur informe. L'une de ces mains s'avance jusqu'au menton de la jeune fille, qui se voit nettement à travers cette main. Toutes ces photographies offrent une particularité commune, c'est leur transparence.

« Le juge Edmonds assure que les esprits qui lui apparaissent sont transparents ; un autre de mes amis, un homme d'une grande instruction, m'a dit qu'il les avait vus tout pareils.

« II est également inadmissible que ces mains aient été préalablement photographiées sur la plaque métallique. Le photographe me disait que la plaque était nouvelle, qu'elle n'avait jamais été en usage; en supposant qu'il ne disait pas la vérité, on ne peut cependant comprendre comment ces mains ont pu apparaître devant la face. Peut-on admettre qu'il les ait photographiées après la jeune fille ? Vous pouvez voir que le petit doigt et l'annulaire de la main gauche sont placés sous le col, ce qui prouve, de toute évidence, que la jeune fille et les mains ont été photographiées simultanément. Même en admettant qu'une femme se serait glissée imperceptiblement et qu'elle aurait entouré de ses mains la tête de la personne qui posait, alors comment aurait-elle pu échapper à l'œil du photographe ?

« II assure qu'il n'y avait dans la chambre que lui et la jeune fille ; admettons un moment qu'une femme soit entrée à leur insu ; commenta-t-elle pu rendre ses mains transparentes et le reste de son corps invisible ?

« Le photographe est un homme méritant toute confiance. Il dit n'avoir jamais eu l'idée de faire des photographies spirites et n'avoir jamais tenté de se créer une opinion théorique sur cette question ; il sait seulement qu'il n'est pour rien dans l'apparition de ces mains. »

Des renseignements sur ce dernier cas tout à fait extraordinaire sont donnés plus longuement dans une lettre de M. Gunning, au Banner, 6 juillet 1867, à laquelle je n'emprunterai que les deux lignes suivantes, qui ont pour nous un intérêt spécial : « La main gauche est très distinctement visible, jusqu'au poignet, et plus haut elle est enveloppée d'un revers. »

Le rédacteur du Spiritual Magazine ajoute que le professeur Gunning, lors d'une visite à Londres, lui confirma de vive voix ces mêmes phénomènes et qu'il lui montra les daguerréotypes dont il était question ; l'image de femme, qui avait paru sur la première photographie dont il fait mention, était celle de sa femme, et elle est d'une ressemblance incontestable (Spiritual Magazine, 1869, p. 329).

Il me reste à mentionner enfin une photographie de Mumler, sur laquelle est représenté M. Herrod, un jeune médium dormant sur une chaise, en état de transe. On voit derrière le médium l'image astrale de sa propre personne, on de son double, se tenant debout, presque de profil, les yeux fermés, la tête un peu inclinée vers le médium (Médium, 1872, p. 104.)

Un autre cas de photographie d'un double, chez un autre photographe, est constaté par le juge Carter dans sa lettre au Banner du 31 juillet 1875, et reproduite dans Human Nature, de 1875, pp. 424 et 425. Un troisième cas de photographie d'un double est

signalé par M. Glendinning, et, comme il s'est produit dans un cercle privé, il mérite notre attention, et j'en reproduirai ici la relation :

« II y a vingt ans environ que l'un de mes amis, bon médium, et moi, nous nous sommes occupés de photographie spirite. Nos expériences ont été couronnées de quelque succès.

« Au commencement, nous obtenions sur la plaque des taches bizarres. Si j'avais été plus versé dans la question, j'aurais certainement conservé ces plaques pour les soumettre à un minutieux examen ; toutes les fois que nous n'avons pas obtenu un résultat bien net, je frottais la plaque avec les doigts et je la lavais ensuite. Les verres et les produits nous étaient fournis par M. Melhuish, secrétaire d'une société photographique écossaise, Nous étions tous de bonne foi, comme cela se passe entre hommes comme il faut. Un jour nous obtînmes le portrait du médium dans une pose qu'il avait occupée dix ou quinze minutes avant l'exposition, c'est-à-dire à mi-chemin entre la chambre noire et le fond. Nous avions dans cette pièce ce qu'on appelle la planchette, connue sous le nom d'indicator, qui indiquait très rapidement, au moyen de l'alphabet, ce que nous devions faire, car les « esprits » nous disaient qu'eux-mêmes ne savaient pas encore comment produire ces images ; qu'il fallait faire quelques essais ; ils nous donnèrent le conseil de mesmériser la chambre obscure, les produits chimiques et tout le reste. Nous suivîmes ces indications autant pour nous amuser que par curiosité. Lorsque nous leur demandâmes pourquoi nous avions obtenu le portrait du médium dans la pose qu'il occupait avant l'exposition de la plaque, ils nous répondirent que c'était dans cette position qu'il avait laissé son « influence », et que, s'il s'était trouvé un clairvoyant dans la chambre, il aurait perçu le médium précisément dans cette pose. Je ne comprends pas cela, mais nous n'avons pas obtenu d'autre explication. » (Spiritualist, n° 234. Londres, 16 février 1877, p. 76).

Ces photographies de doubles invisibles à l'œil humain sont les précurseurs des photographies de doubles visibles et tangibles dont nous nous occuperons plus tard. Comme nous l'avons vu, les phénomènes de photographie transcendantale se sont produits chez un grand nombre de personnes aussi bien en Amérique qu'en Europe. Il y a beaucoup de cas dont je n'ai pas fait mention ; je noterai seulement, au point de vue historique, que, en tant que mes recherches soient fondées, les premiers indices de ce genre de phénomènes remontent à 1855 ; je trouve en effet, dans le Spiritual Telegraph, édité à New-York, chez Brittan, au volume VIII, 1855, page 152, un article intitulé : Daguerréotypie d'images spirites :

« De nombreuses expériences ont été faites pour savoir si des formes et apparitions spirites peuvent être reproduites par la daguerréotypie ; mais elles ont été toutes infructueuses, à l'exception d'un cas qui a été communiqué au rédacteur par une lettre personnelle d'un ami estimé de la Nouvelle-Orléans. Les principaux faits sont les suivants: M. H..., daguerréotypiste et médium, voulut, le 8 mars, faire le portrait de son jeune fils, âgé de deux mois, et il le déposa sur les genoux de sa grand-mère. A la troisième séance, il obtint un beau portrait, mais, chose curieuse, en haut du daguerréotype, jaillit d'une sorte de petit nuage une large bande lumineuse, descendant jusqu'à l'épaule de l'enfant où elle se perd. Cette bande est large et puissante, ressemblant à un rayon de soleil surgissant d'une étroite ouverture... A un examen plus approfondi, on observe qu'elle est un peu transparente... Aucun des résultats précédents n'avait présenté

rien de pareil, et la plus minutieuse observation des objets environnants n'a pu indiquer une raison tant soit peu plausible de cet effet. »

Je trouve un second cas mentionné à la page 170 du même volume :

« Quelques jours auparavant, M. Henry Hebhard, de cette ville, avait exhibé dans notre bureau de rédaction une belle photographie de son jeune fils, âgé d'environ dix ans, laquelle présentait un phénomène singulier consistant en une lumière intense, de forme elliptique, traversant obliquement la région du thorax, et dont une extrémité se termine au dehors près de l'épaule gauche et l'autre sous le bras droit. La clarté est plus intense au centre et diminue graduellement vers les bords. Cet étrange phénomène n'a pu être ramené à une cause naturelle ; du moins, ni le photographe ni les autres personnes n'en découvrirent. »

II est facile de reconnaître dans ces deux cas les mêmes particularités que présentent les premières expériences faites par M. Beattie.

Je ne puis terminer le chapitre sur la photographie transcendantale sans citer le cas suivant, l'un des plus récents. Je veux parler des photographies spirites obtenues par M. Jay Y. Hartman

Cincinnati (Ohio). Je ne saurais passer sous silence ces expériences, pour cette raison qu'elles ont été soumises au contrôle le plus sévère par un comité de photographes et qu'elles ont été faites dans des conditions que le Dr Hartmann ne pourra se dispenser de trouver concluantes.

Voici ce que nous lisons dans le Spiritual Scientist, de Boston, du 6 janvier 1876 :

« On sait que M. Jay J. Hartman a produit des photographies spirites dans l'atelier de M. Teeple (100,West Fourth Street, Cincinnati). Il fut l'objet de violentes, attaques de la part de gens sceptiques, qui l'accusaient de commettre des supercheries. Récemment encore, un journal du matin publiait un article de trois colonnes qui contenait divers arguments et raisonnements tendant à démontrer que toute l'affaire n'était qu'une banale mystification et que Hartmann n'était qu'un impudent charlatan. Malgré les séances de contrôle qu'il organisait pour un cercle d'intimes, et qui paraissaient suffisamment convaincantes, beaucoup de ses amis conçurent des doutes quant au caractère de ses expériences ; c'est pourquoi il inséra, la semaine dernière, une annonce adressée au public en général et aux photographes en particulier, les invitant à une séance publique gratuite, qui aurait lieu le samedi matin 25 décembre : il annonçait que la manière de procéder à ces expériences serait déterminée par les personnes qui y prendraient part ; elles choisiraient la chambre pour les expériences et seraient libres d'apporter leurs plaques marquées, leur chambre noire et leurs produits chimiques ; bref, ils fourniraient tout le nécessaire.

M. Hartman se réservait seulement de préparer les plaques, sous la surveillance de photographes expérimentés, afin d'écarter tout soupçon.

Le jour de Noël, par un temps clair, dès le matin, seize personnes étaient réunies chez M. Hartman, dont cinq photographes de cette ville. Après délibération, on résolut de se rendre dans l'atelier de M. Van Cutter (28, West Fourlh Street). Considérant que M. Cutter avait, à plusieurs reprises, dévoilé les impostures de soi disant photographes spirites, et que M. Hartman n'étant jamais allé dans son atelier, les conditions dans

lesquelles celui-ci était appelé à opérer devenaient doublement difficiles : il se trouvait dans un atelier étranger, et, de plus, entouré de sceptiques, hommes de profession, qui auraient vite fait de découvrir la moindre fraude.

« M. Hartman consentit volontiers à tout, mais à une seule condition : on s'abstiendrait de toute discussion, plaisanterie ou autre interruption, par la parole ou par le fait, ce qui pourrait rompre le calme et l'harmonie indispensables à la réussite des expériences. Cette condition de M. Hartman étant parfaitement légitime, elle fut acceptée sans aucune difficulté, et toute la compagnie se rendit chez M. Cutter.

« A leur entrée dans la chambre ou les expériences devaient avoir lieu, les assistants furent priés de s'asseoir des deux côtés de la chambre noire et de réunir leurs mains. M. Hartman exprima le désir qu'on lui bandât les yeux, mais cette mesure fut jugée inutile. M Hartman choisit M. Moreland comme aide et en même temps comme témoin de la loyauté de l'opération. On choisit en outre M. Murhman, photographe de profession, l'un des plus incrédules. Ils entrèrent tous trois dans le cabinet noir, M. Murhman apportant ses propres plaques. Quand les plaques furent préparées, les trois opérateurs revinrent auprès de la chambre noire ; M. Murhman mit la plaque en place et s'assit pour poser. L'exposition se fit dans un silence profond, après quoi l'on porta la plaque dans le cabinet noir, où M. Hartman se rendit également. Bientôt on entendit le cri : « Pas de résultat. » Les sceptiques étaient rayonnants.

« On prépara une deuxième plaque; M. Murhman continuait à surveiller tous les mouvements de M. Hartman. Cette fois encore le résultat fut nul. Le scepticisme triomphait.

« Les manipulations furent ensuite conduites par M. Cutter, propriétaire de l'atelier, un incrédule accompli, et, paraît-il, le meilleur expert-photographe de la ville. Hartman paraissait abattu; il refusa d'entrer dans le cabinet noir et resta près de l'appareil, plongé dans une profonde méditation. Les experts entrèrent donc sans lui dans le cabinet noir; ce fut M. Cutter qui prépara la plaque. On remit le châssis à M. Hartman, qui était si ému qu'il eut peine à le mettre en place. Il pria deux des assistants de poser leurs mains sur la chambre noire en même temps que lui. Cette troisième exposition fut aussi stérile que les précédentes.

« Les choses prenaient une mauvaise tournure pour le pauvre M. Hartman et ses amis. Il proposa, néanmoins, d'exposer encore une plaque, mais il devint plus pensif encore. M. Murhman était assis auprès de la chambre noire et de M. Hartman, scrutant tous ses gestes, ainsi qu'il avait eu l'habitude de le faire pendant sa longue carrière de « démasqueur des médiums professionnels ».

« Quand M. Cutter eut terminé la préparation de la quatrième plaque dans le cabinet noir, en présence de M. Moreland, il sortit et remit le châssis à M. Hartman.

« C'était le tour du Dr Morrow de poser; un autre des assistants devait tenir la main sur la chambre noire. Pendant l'exposition de la plaque, il régnait toujours un profond silence. M. Hartman tremblait visiblement et paraissait s'absorber dans une muette prière. Les mains des personnes qui touchaient à la chambre noire tremblaient également, comme sous l'influence d'une force mystérieuse. Enfin M. Hartman interrompit cette attente pénible en fermant la chambre noire. Alors M. Cutter retira la plaque et se rendit, accompagné de M. Moreland, dans le cabinet noir, pour faire le développement. M.

Hartman était resté près de l'appareil, de grosses gouttes de sueur sur le front. Les autres assistants attendaient silencieusement la sentence qui devait détruire définitivement les croyances les plus chères des spiritualistes.

« Mais bientôt on entendit une exclamation d'étonnement et de surprise de MM. Moreland et Cutter : « II y a un résultat ! » La figure de M. Hartman s'illumina d'un éclair de satisfaction; ses amis, qui osaient à peine croire à la bonne nouvelle, ainsi que les incrédules, se pressèrent autour de M. Cutter, qui tenait la plaque contre le jour. En effet, auprès de la tête de M. Morrow, on pouvait voir la forme d'une jeune femme penchée vers lui : et cette image était encore plus nette et plus distincte que son portrait. Ce résultat inattendu stupéfia tout le monde. M. Murhman et M Cutter se regardaient tout ébahis. Ce dernier assurait qu'il n'y avait été pour rien ; que cette plaque était une des siennes et qu'il savait pertinemment qu'il n'y avait rien dessus lorsqu'on la porta dans le cabinet. L'image y était pourtant. Quant à M. Hartman, il n'avait même pas touché à la plaque, n'était même pas entré dans le cabinet noir pendant la préparation. De quelle façon cette image s'était-elle produite ? Il n'en savait rien, mais elle était bien là ! Les sceptiques aussi bien que les spirites, étaient surpris de ce résultat remarquable, résultat décisif.

« Décisif en ce sens, que MM. Cutter, Murhman et les autres, bien que se refusant toujours à reconnaître une origine spirite à l'image obtenue, étaient néanmoins tous d'accord sur ce point que, dans les conditions données, M. Hartman n'avait pas pu produire frauduleusement ce résultat, attendu qu'il n'était pas entré dans le cabinet noir et n'avait pas touché à la plaque. Toutes les personnes présentes consentirent à lui délivrer un certificat signé de leurs noms pour témoigner du résultat obtenu. »

Certificat faisant foi du résultat.

«Nous, soussignés, ayant pris part à la séance publique de photographie spirite, organisée par M. Jay J. Hartman, certifions par la présente que nous avons minutieusement suivi toutes les manifestations auxquelles ont été soumises nos propres plaques sensibles, qui étaient marquées ; que nous avons contrôlé les opérations dans le cabinet noir aussi bien qu'au dehors, et que nous n'avons pas découvert le moindre indice de supercherie ou d'un truc quelconque employé par M. Hartman. Nous certifions aussi que durant la dernière expérience, au cours de laquelle le résultat fut obtenu, M. Hartman n'a pas touché à la plaque, et n'est même pas entré dans le cabinet noir. »

J. Slatter, C. H. Murhman. V. Cutter, J. P. Weckman, F. T. Moreland, T. Teeple, photographes de profession.

E. Saunders, Wm. Warrington, Joseph Kinsay, Benjamin E. Hopkins, E. Hopkins, G. A. Garnahan, Wm. Sullivan, James P. Geppert, D. V. Morrow, M. D., et Robert Leslie !

« Cincinnati, Ohio, 23 décembre 1875. » (Réimprimé dans le Spiritualist, n° 179, vol. VIII, n° 4. Londres, 28 janvier 1876. pp. 37 et 38).

Mais le public n'a jamais assez de preuves; il en demande toujours de nouvelles, et les témoignages personnels ne suffisent pas quand il s'agit de faits touchant au miraculeux. Quelques mois à peine après avoir reçu le certificat précité, signé par six photographes, M. Hartmann se vit obligé de publier une nouvelle invitation, dans le Cincinnati

Enquirer. II se forma une nouvelle commission, dans le même but, ayant à sa tête M. Slatter ; cette investigation fut un nouveau triomphe pour M. Hartmann, comme en fait preuve le certificat qui lui fut délivré ; il a été publié dans le Spiritual Scientist du 25 mai 1876, page 135, et reproduit par le Spiritualist, 1876, I, page 314.

Ce que nous avons exposé dans ce chapitre nous donne le droit, il me semble, de considérer la photographie transcendantale comme un fait établi d'une manière positive ; par conséquent, l'hypothèse des hallucinations, qui sert d'appui aux théories du Dr Hartmann, est fortement ébranlée.

A mon tour, je puis donc me servir de la phrase qu'il emploie, en parlant de l'insuffisance de l'hypothèse spirite; je puis dire que « le sol commence à fuir sous l'hypothèse des hallucinations, et qu'il ne lui reste qu'un étroit espace, la largeur du pied ». Nous verrons bientôt, à la fin du chapitre sur la matérialisation, s'il lui reste quelque chose de cet « espace étroit ».

Nouvelle importante. — Je viens d'apprendre, trop tard pour en parler dans le corps de l'ouvrage, que M. Taylor, le directeur bien connu du Journal britannique de photographie, vient de publier dans ce journal, numéro du 17 mars 1893, un article intitulé « La photographie spiritique », dans lequel il expose ses expériences avec M. D., un médium écossais. Les résultats obtenus par lui confirment péremptoirement la possibilité de la photographie transcendantale. Est-il nécessaire d'insister sur l'importance de ce témoignage ? La photographie peut-nous fournir tous les éléments voulus pour démontrer que les phénomènes médiumniques ne présentent pas toujours un caractère subjectif, qu'un certain nombre d'entre eux offrent tous les attributs d'une réalité objective. Par-là, il nous devient possible de faire la preuve de l'existence de formes ou d'êtres invisibles intelligents. C'est aussi pourquoi j'ai considéré les expériences produites par feu M. Beattie en 1872 comme pierre angulaire de tout l'édifice. Et voilà que vingt ans après avoir publié dans son journal le compte rendu des expériences de M. Beattie, dont la bonne foi ne faisait pas de doute pour lui, M. Taylor a repris les mêmes expériences.

M. Taylor (voir p. 27) a certainement du faire ses essais dans des conditions rigoureusement scientifiques.

Matérialisation et dématérialisation d'objets accessibles à nos sens.

Dans ce chapitre, nous allons nous occuper spécialement des phénomènes d'apparition éphémère de corps ou d'objets accessibles à nos sens, et de leur disparition plus ou moins rapide.

Ces phénomènes sont tellement contraires à toutes les croyances, à toutes les probabilités et même tellement différents de la série des phénomènes ordinaires du médiumnisme, que le docteur Hartmann lui-même, qui admet la responsabilité des phénomènes ordinaires, en acceptant intégralement les témoignages humains cités, se refuse à admettre ces témoignages lorsqu'il s'agit des phénomènes dont nous nous occupons. M. Hartmann dénie à ces derniers toute valeur objective, et il trouve qu'il est nécessaire de les transporter en entier dans le domaine subjectif.

Avant de passer à l'étude de phénomènes si extraordinaires, nous devons rechercher dans les annales du médiumnisme d'autres faits plus simples, se rapprochant des idées déjà admises et appartenant au même domaine, qui pourraient nous servir d'antécédents pour faire admettre et comprendre des phénomènes plus complexes ; c'est ainsi que nous avons procédé dans la démonstration de la photographie transcendantale. Ces phénomènes plus simples existent, et ils sont connus généralement sous le nom de « faits de pénétration de la matière » ; ils se présentent le plus souvent sous la forme d'apport et de disparition d'objets dans une chambre close.

Les faits de ce genre occupent une large place dans le répertoire des phénomènes médiumniques ; ils se sont produits, de même que les faits de matérialisation partielle, dès le début des études spirites. Mais l'étude de ces phénomènes simples, comparativement parlant, était déjà très avancée, alors que les faits de matérialisation se présentaient encore à l'état rudimentaire, étant données la nature complexe de ces phénomènes et leur dépendance d'un principe d'évolution.

Quoique très simples, en apparence, les faits de pénétration de la matière ont cependant une grande importance. On ne peut assez se préoccuper de leur signification, car ils nous fournissent la preuve évidente et positive que nous sommes en présence d'un fait transcendantal, c'est-à-dire d'un phénomène produit par des forces qui ont sur la matière un pouvoir dont nous ne connaissons ni l'origine, ni la nature, ni l'étendue.

Il est important, pour notre critique, de constater que le principe qui sert de base à la démonstration de ce phénomène, est déjà admis, au moins tacitement, par le Dr Hartmann.

Après avoir parlé de « l'action expansive de la force nerveuse médiumnique, qui combat la cohésion des particules de matière », M. Hartmann passe en revue les phénomènes médiumniques se rapportant à « la pénétration de la matière », qu'il range dans une « catégorie de faits particulièrement invraisemblables » ; et il cite les expériences concluantes faites par Zöllner, entre autres l'apport d'objets dans une chambre close, qui a été observé souvent, dans des conditions qui imposent la conviction.

Et, quand M. Hartmann eut à s'occuper des phénomènes de matérialisation et à les expliquer par des hallucinations produites par le médium, il s'est largement prévalu du fait médiumnique de la pénétration de la matière, admis par les spirites, pour nier l'objectivité réelle de tous les phénomènes de matérialisation observés pendant la réclusion du médium : aucun lien ne peut retenir ce dernier à sa place : pas plus un sac qu'une cage dans laquelle le médium serait enfermé, « car, du moment que le médium somnambule peut pénétrer cette matière, il peut aussi se montrer aux spectateurs sous forme d'apparition, en dépit de toutes les mesures de précaution ».

Ainsi M. Hartmann admet, en principe, la possibilité du fait médiumnique de la pénétrabilité de la matière, comme il admet aussi la possibilité de tous les autres faits, en se basant sur le témoignage d'autrui. Mais, en parlant de ces faits et en s'en prévalant pour sa théorie de l'hallucination, il ne nous en donne aucune explication ; il n'a en vue que de combattre l'hypothèse de la quatrième dimension de l'espace imaginée par Zöllner, et il se prononce pour une « commotion moléculaire des combinaisons de la matière » qui peut même aller jusqu'à une explosion, ainsi que cela a été observé. Mais

une fois que le fait de la pénétration d'un corps solide par un autre semblable est admis, ne fût-ce qu'en principe, il est certain que nous ne pouvons nous le représenter autrement qu'en supposant une désagrégation momentanée de la matière solide, au moment du passage d'un objet, et sa reconstitution immédiatement après, c'est-à-dire, — en langage médiumnique — sa dématérialisation et sa rematérialisation. Il est bien entendu que cette définition n'est que conventionnelle, — acceptée à défaut d'une autre meilleure, — vu qu'elle ne s'applique qu'à l'apparence du phénomène et non à son essence.

Il est inutile de multiplier ici les exemples de pareils phénomènes, puisque M. Hartmann en cite un nombre suffisant. J'en citerai cependant deux qui ont le mérite de s'être produits, sous les yeux de l'observateur, non d'une manière inattendue, mais dans des conditions fixées d'avance.

Voici un témoignage dû au Rév. M. Colley, dans une lettre publiée dans le Médium and Daybreak, année 1877, page 709, et concernant un fait qui démontre la pénétrabilité de la matière. Après avoir fait le récit d'une séance avec le médium, Dr Monck, — au cours de laquelle il avait constaté la mise en action d'une force considérable, ce qui l'avait induit à tenir sous la table une ardoise avec un morceau de crayon ordinaire (faute de crayon d'ardoise), dans l'espoir d'obtenir une écriture directe, — il continue ainsi: « Mais aucun résultat ne fut obtenu; je ne trouvai sur l'ardoise qu'une espèce de croche, comme pour me faire comprendre que le crayon ne pouvait pas servir. Ce crayon inutile avait probablement irrité Samuel (l'inspirateur invisible), car il me demanda, par l'intermédiaire du médium, qui était en transe : « Faut-il brûler ou noyer le crayon ? — Le noyer ! répondis-je. — Pose ta main sur le goulot de la carafe (la vaisselle du souper n'avait pas encore été enlevée); maintenant regarde attentivement ! » Le crayon était sur l'ardoise, à mes pieds, et le médium, qui se trouvait à quelque distance, n'y avait pas touché une seule fois. « — Eh bien ! — reprit Samuel, parlant par M. Monck, qu'il avait entraîné à l'autre bout de la chambre, et dont la main était étendue dans la direction de la carafe, — fais attention, regarde bien. » En un clin d'œil, le petit crayon, qui n'était pas long de plus d'un pouce, fut, pour ainsi dire, lancé à travers ma main jusque dans la carafe, où il resta, nageant sur l'eau.

« Londres, le 1er novembre 1877. « Thomas Colley. »

Quelque temps après, le Rév. M. Colley publia le récit de l'expérience suivante : « A une séance avec le médium Monck, J'écrivis sur une ardoise : « Peux-tu transporter cette ardoise « sur la cinquième marche de l'escalier qui aboutit au couloir ? » Après avoir déposé l'ardoise à terre, la face écrite tournée vers le sol, je demandai tout haut si nous allions obtenir un message quelconque écrit sur cette ardoise. A peine avais-je regagné ma place et pris les mains de M. Monck dans les miennes, que je sentis mes jambes poussées de côté sous l'impulsion d'un corps lourd, et j'aperçus une lumière plus vive que celle des deux becs de gaz qui nous éclairaient, jaillissant subitement de dessous la table, dans la direction de la porte fermée ; au même moment retentit un craquement semblable à celui que produirait une ardoise violemment lancée contre une porte, ainsi que je m'en suis assuré depuis. Cependant, bien qu'ayant vu la lumière et entendu le craquement, nous n'avons pas pu suivre le déplacement de l'ardoise ; ce n'est qu'au moment où le choc s'est produit que je sentis un côté du cadre (qui avait été projeté en arrière) venir heurter ma jambe et glisser à terre. Ce qui venait de se passer me fit supposer que l'ardoise avait

été projetée, suivant mon désir, à travers la porte, qui était fermée à clef, et que j'étais encore une fois témoin du phénomène surprenant de la pénétration d'une matière par une autre; je me levai et m'approchai de la porte et l'ouvris, tenant toujours la main de M. Monck ; en effet, l'ardoise était sur la cinquième marche de l'escalier! En la relevant, je pus constater que l'inscription qu'elle portait était parfaitement d'accord avec le fait mystérieux qui venait de se produire, car à ma question : Peux-tu transporter l'ardoise sur la cinquième marche de l'escalier ? je trouvai cette réponse :« Juge par toi-même, — la voici. Adieu ! » (Médium, 1877, p. 741.)

La même expérience a été répétée deux fois encore, en présence d'autres témoins (idem, pp. 761 et 786) ; à la deuxième séance, l'ardoise fut instantanément transportée dans l'appartement de l'une des personnes présentes, à une distance de deux milles du lieu où se trouvaient les expérimentateurs.

Le fait de la pénétrabilité de la matière — c'est-à-dire de la dématérialisation et rematérialisation momentanée d'un objet— étant admis, on est logiquement amené à poser cette question : Pourquoi la force produisant cette dématérialisation n'aurait-elle pas le pouvoir de donner aux corps dématérialisés, en les rematérialisant, une autre forme que celle qu'ils avaient auparavant ? Si la force qui produit ce phénomène est la force nerveuse, — ainsi que le docteur Hartmann incline à l'admettre — nous devons nous rappeler que la force nerveuse peut produire, sur les corps, des empreintes persistantes, c'est-à-dire produire certains changements moléculaires correspondant non seulement à la forme des organes du médium, dont cette force émane, mais encore à toute autre forme étrangère qu'il plairait à la fantaisie somnambulique du médium de donner à une pareille empreinte. Ainsi donc la force nerveuse, par cela même qu'elle est susceptible de désagréger un corps quelconque, disposerait à sa guise de tous les atomes de ce corps et, en le reconstituant au moyen de ces atomes, elle pourrait lui donner la forme que la volonté somnambulique du médium se plairait à produire. Cette conclusion ne serait pas contraire à la logique de l'hypothèse de M. Hartmann, et nous ne voyons pas les raisons qu'il pourrait invoquer pour la combattre — en supposant, je le répète, que nous ayons affaire ici à la force nerveuse avec les propriétés que lui attribue le docteur Hartmann.

En nous basant sur le même raisonnement, nous avons le droit de modifier cette conclusion de la manière suivante : La force qui posséderait sur la matière un tel pouvoir de désagrégation n'est pas absolument tenue de désagréger toute la masse d'un objet donné : il lui suffirait d'utiliser une certaine quantité d'atomes de cette matière pour produire, ou bien un simulacre de l'objet, ou un objet d'une autre forme. En effet, le spiritisme nous offre ces deux genres de phénomènes connus sous le nom de dédoublement et sous celui de matérialisation au sens propre, et s'observant également sur les objets inanimés et animés. La ligne de démarcation entre ces deux séries de phénomènes ne peut pas, naturellement, être tout à fait précise, car il ne s'agirait que du degré de la matérialité.

En matière de dédoublement d'objets inanimés, c'est le dédoublement des étoffes qui a été le plus souvent observé; c'est un fait assez commun que de voir — le médium étant tenu par les mains — le double de la main du médium avec la manche de son vêtement. Je puis citer, comme le fait le mieux constaté de ce genre, celui qui se produisit lors de l'expérience électrique de M. Crookes avec Mme Fay. M. Hartmann considère que cet exemple est parfait au point de vue de l'exclusion de toute participation personnelle de la

part du médium. « Le contrôle au moyen du contact, avec les électrodes, comme l'ont appliqué Crookes et Varley dans leur séance physique avec Mme Fay, peut être considéré comme une garantie suffisante. » (P. 18.) Malgré cela, la main qui s'est montrée entre les rideaux et qui a présenté les livres aux assistants était revêtue d'une manche en soie bleue, identique à celle de l'habit du médium ; nous avons sur ces point le témoignage de M. Cox lui-même (Spiritual. Magazine, 1875, p. 151). Suivant l'hypothèse du Dr Hartmann, cela devrait être le résultat d'une hallucination, mais elle n'a pas ici de raison d'être; bien certainement, le médium se serait gardé de produire l'hallucination de son propre vêtement. Quant aux assistants, ils ne s'attendaient pas évidemment à cette surprise.

Un autre fait de ce genre, tout aussi précieux, se produisit à plusieurs reprises, lorsque, à une séance de Davenport, faite dans l'obscurité, une allumette ayant été tout à coup allumée, on vit Devenport assis sur une chaise et lié par les mains et les pieds et le double parfait de son corps — avec les vêtements — disparaissant dans le corps du médium. (Spiritual Magazine, 1873, pp. 154, 470; Ferguson, Supramondane Facts, p. 109; voir aussi le témoignage intéressant de Cliford Smith, Spiritual Magazine, 1872, p. 489, et enfin le même journal, 1876, I, p. 189.)

En parlant du dédoublement des vêtements, on est amené naturellement à mentionner, en même temps, le dédoublement des formes humaines, dont nous trouvons déjà des antécédents dans les phénomènes de la photographie transcendantale ; mais je m'abstiendrai de faire ici une étude détaillée de ces phénomènes, car nous aurons à y revenir plus loin. Nous allons passer immédiatement à l'étude de la série des phénomènes de la matérialisation et, auparavant, de la :

A. — Matérialisation et dématérialisation d'objets inanimés.

Je n'oublie pas que je dois traiter cette question uniquement au point de vue de la théorie de l'hallucination. Le docteur Hartmann n'admet pas les témoignages concordants de la vue et du toucher, même s'ils émanent de plusieurs personnes à la fois : la matérialisation d'un objet sous les yeux des témoins et sa dématérialisation graduelle, observée par les mêmes témoins, — ce qui est pour le jugement et l'expérience ordinaires le summum de la preuve exigée et ce qui s'est produit souvent aux séances médiumniques, — est pour M. Hartmann la preuve eo ipso de l'hallucination. Je dois donc chercher à prouver le phénomène par des effets durables (p. 99), dont les plus positifs seraient des matérialisations, non pas éphémères, mais permanentes. Mais ici la preuve la plus parfaite cesse pour cela même d'être une preuve, car l'objet, une fois matérialisé, ne diffère plus d'aucune façon d'un autre objet. En sorte que la preuve du phénomène ne pourrait avoir d'autre base que celle sur laquelle s'appuie aussi le phénomène de la pénétration de la matière, c'est-à-dire le témoignage humain. En me basant sur ce témoignage, j'espère pouvoir produire quelques exemples assez satisfaisants; c'est ici que la photographie transcendantale vient à notre aide; elle nous fournit une preuve positive de la matérialisation invisible de toute sorte d'objets inanimés, le plus communément des étoffes et des fleurs. (Voir les spécimens de photographies sur les planches V et VI.) Les étoffes que l'on voit sur ces photographies

ne présentent généralement rien de distinctif, car elles ne sont qu'un accessoire ; néanmoins elles offrent quelquefois des particularités remarquables ; c'est ainsi que M. Hallock témoigne que sur l'une des photographies de Mumler qui représente M. Livermore avec le portrait de feu sa femme (et que nous avons mentionnée page 66), les étoffes qui entourent la figure sont particulièrement fines et d'un beau dessin, surtout vues à la loupe ; on pourrait les comparer à une aile de papillon. (Spiritualist, 1877, I, 239.) Nous avons également mentionné plus haut que, sur l'une des photographies obtenues par M. Slater, le portrait de la personne qui posait était artistement enveloppé d'une dentelle transparente ; examinée de près, cette dentelle paraissait formée de petits anneaux de diverses dimensions, ne rappelant en rien les dentelles de fabrication ordinaire.

Nous appuyant sur cet antécédent, nous sommes en droit de supposer que le phénomène de la matérialisation de semblables objets doit se produire aussi dans le domaine de la matérialisation appréciable aux sens. Nous trouvons en effet dans la catégorie des phénomènes médiumniques de nombreux exemples de la matérialisation des tissus et des fleurs. Les faits d'apport de ces objets, dans des conditions excluant toute possibilité de fraude, sont innombrables ; comme le docteur Hartmann n'a pas mis en doute la réalité de ce phénomène, il est inutile que je m'applique ici à sa démonstration en citant quelques-unes des expériences faites. Au début, on était disposé à attribuer aux tissus dont les figures matérialisées étaient revêtues une origine supra sensible; mais bientôt on en vint à discerner la différence entre « l'apport » transcendantal d'un tissu et sa matérialisation temporaire, dans le sens strict du mot. Ainsi que nous l'avons vu, le premier phénomène est précurseur du second, et c'est de ce dernier que nous devons nous occuper en ce moment. Nous avons été logiquement amenés à l'hypothèse que le phénomène de la matérialisation pourrait se produire aux dépens d'un objet donné, sans le dématérialiser complètement. Et c'est effectivement ce qui a lieu d'après l'observation et le dire des forces intelligentes produisant ce phénomène. La matérialisation temporaire d'un tissu se produirait donc aux dépens des tissus portés par les assistants ; c'est le tissu qui servirait de médium à la matérialisation d'un tissu. Voici ce que j'ai trouvé à ce sujet dans une communication : « II est impossible de former pareille matière à moins qu'une matière correspondante soit en possession du médium ou des assistants, attendu que toute chose dans le monde de la matière à sa qualité correspondante dans le monde spirituel. Généralement, c'est la couleur blanche qui est choisie; mais, si des couleurs végétales sont placées dans la chambre où a lieu la séance, alors presque chacun de nous pourrait changer la couleur blanche de sa draperie en l'une des nuances représentées dans la chambre. Ce phénomène pourrait, après une suite d'expériences, être produit sous les yeux des assistants, soit avec la draperie matérialisée par nous, soit avec un tissu fabriqué dans votre monde. » (The Spiritualist, 1878, I, p. 15.)

Je ne connais qu'une seule expérience faite dans ce sens par M. Clifford-Smith, obtenue par la photographie transcendantale. Le but était de prouver la matérialisation transcendantale d'une étoffe aux dépens d'une étoffe naturelle, reproduisant, comme preuve, le dessin de cette étoffe. Pour faire celte expérience, M. Smith prit chez lui un tapis de table et se rendit avec le médium Williams chez M. Hudson, photographe. Voici le récit qu'il a fait de cette séance:

« M. Hudson était sorti, mais il revint bientôt. Nous nous rendîmes immédiatement à son atelier. M. Hudson n'avait jamais vu le tapis, et il ne pouvait connaître mes intentions. Je lui demandai : « Ce dessin (du tapis) apparaîtrait-il clairement sur une photographie. » II me répondit affirmativement et me proposa de le photographier. J'y consentis avec l'intention d'étaler simplement le tapis sur le dossier d'une chaise; mais, au moment ou il allait faire la photographie, j'eus l'inspiration de demander à M. Williams de se placer à côté de la chaise, mais hors du champ de photographie, tout en restant derrière la draperie. Je ne détachai pas mes yeux du tapis placé sur la chaise. Le résultat fut l'apparition d'une forme spirite vêtue de blanc, dont le visage était très reconnaissable à travers l'étoffe ; mais le fait caractéristique était que sur les épaules on voyait un fac-similé du tapis de table, exactement comme je l'avais placé chez moi, sur M. Williams ; le dessin de l'étoffe était très net, plus aisé même à distinguer sur la forme spirite que sur la chaise où il était étalé, et cependant il était resté visible sur la chaise pendant tout le temps. « (Spiritual Magazine, 1872, p. 488.)

Un des cas les plus authentiques de matérialisation d'étoffes est celui qui s'est produit aux séances de M. W. Crookes, avec Miss Cook, par la forme matérialisée connue sous le nom de Katie King. Voici comment M. Harrison, l'éditeur du Spiritualist, témoigne de ce fait :

« La forme féminine, qui se donnait le nom de Katie, était assise sur le plancher, en deçà de la porte qui donnait dans la chambre servant de cabinet noir. Dans ce cabinet noir, nous pouvions voir, pendant toute la séance, celle que nous croyions être Mlle Florence Cook; sa tête n'était pas tournée vers nous, de sorte que nous ne pouvions voir son visage, mais nous pouvions distinguer ses vêtements, ses mains et sa chaussure. Katie était sur le plancher, hors du cabinet ; tout près d'elle étaient assis, d'un côté M. W. Crookes, de l'autre M. Tapp. Parmi les personnes présentes se trouvaient les parents du médium, Mme Ross-Church, moi-même et quelques autres personnes encore, dont je ne me rappelle pas les noms. Katie découpa du pan de son large vêtement une dizaine de morceaux, et les distribua aux assistants ; les découpures qu'elle fit dans son vêtement étaient de diverses dimensions, et on pouvait aisément passer la main dans quelques-unes. Je lui dis spontanément : « Katie, si vous pouviez reconstituer l'étoffe, comme vous le faisiez quelquefois !» Il est bon de remarquer que tout cela se passait à la lumière du gaz, et en présence de nombreux témoins. J'avais à peine exprimé mon désir qu'elle recouvrît tranquillement la partie découpée de son vêtement avec la partie qui était restée intacte, puis, aussitôt, la découvrît ; cette opération ne dura que trois ou quatre secondes. Le pan de son vêtement était entièrement rétabli; il n'y avait plus un seul trou. M. Crookes demanda à examiner l'étoffe, ce à quoi Katie consentit ; il palpa toute la partie découpée, centimètre par centimètre, l'examina attentivement, et déclara qu'il ne s'y trouvait plus la moindre solution de continuité, de découpure ou de couture, ni aucune autre trace. M. Tapp demanda la permission d'en faire autant et, après un long et minutieux examen, il donna le même témoignage. » (Spiritualist, 1877, n° 246, p. 218.)

Il faut lire aussi les témoignages relatifs au même fait, dans le Spiritualist, 1876, I, 235, 258, 259. De semblables expériences ont du reste été faites plusieurs fois avec d'autres médiums (Spiritualist, 1877, I, 182 ; Light, 1885, p. 258).

M. Hartmann, en mentionnant ce genre de phénomènes, en conclut « qu'il est clair que l'on s'est trouvé en présence, dans ces divers cas, d'une combinaison de l'hallucination de

la vue et du toucher (pp. 102 et 103). Mais l'objection est que les morceaux d'étoffes coupés ne disparaissent pas, et j'ai vu chez M. Harrison l'étoffe qu'il avait coupée.

Nous nous trouvons donc en présence de ce dilemme : ou le vêtement était hallucinatoire, et dans ce cas l'étoffe n'a pu être coupée et subsister; ou bien le vêtement existait réellement, et alors le trou n'a pu être réparé. Pour sortir de cette difficulté, M. Hartmann ajoute : « Lorsque le fantôme fait découper son vêtement par les assistants, et que les morceaux présentent la résistance d'étoffes terrestres, surgit cette question : Se trouve-t-on en présence d'une hallucination du toucher, ou de l'apport d'un objet réel ? » (P. 103.)

Comment M. Hartmann éclaircit-il ce doute ? Il dit : « Si les morceaux d'étoffes disparaissent ultérieurement, ou s'ils sont introuvables après la séance, il faut considérer leur caractère hallucinatoire comme démontré ; si, par contre, ces morceaux subsistent et peuvent être taxés suivant leur prix, leur réalité, leur provenance terrestre est indubitable. » (Même page.) Mais comment expliquer cette provenance terrestre ? M. Hartmann nous a déjà dit que si ce n'est pas une hallucination du toucher, c'est l'apport d'un objet réel.

De la part de M. Hartmann ce mot est imprudent; il n'a pas le droit de parler d'apport pour l'explication d'un phénomène médiumnique quelconque. L'apport est un fait transcendantal, inexplicable, — du moins M. Hartmann n'en a donné aucune explication. — Donc, expliquer l'origine d'un tissu par l'hypothèse de l'apport, c'est expliquer l'inexplicable par l'inexplicable, et M. Hartmann est tenu de nous donner des explications naturelles. Peu nous importe qu'il base son explication sur un fait admis par les spirites : l'apport ; il n'a pas le droit de faire cette concession aux spirites, car il a pris la plume pour leur apprendre « quels sont les trois principes de méthode contre lesquels le spiritisme pèche », et dont le troisième nous apprend « qu'il faut s'en tenir autant que possible aux causes naturelles» (p. 118) et pour leur démontrer que dans le spiritisme « il n'y a pas la moindre raison d'aller au delà des explications naturelles » (P. 106).

Un fait qui prouverait qu'une étoffe matérialisée n'est pas une étoffe apportée, — de provenance terrestre, — serait sa disparition graduelle, non au moment de la séance, alors que l'influence hallucinatoire du médium sur les assistants est toute puissante, mais en dehors de ces conditions; et cette dématérialisation pourrait être constatée par la photographie. C'est une expérience à faire. Pour le moment, nous nous en tiendrons aux quelques relations constatant le fait de la matérialisation de tissus entiers et en quantité sous les yeux des assistants, l'enlèvement d'un morceau de ces tissus au moyen de ciseaux, sa conservation pendant quelques jours, sa dématérialisation graduelle et enfin sa disparition.

Nous passerons maintenant à la matérialisation des fleurs. Leur apport, dans une chambre fermée, a été constaté très souvent; mais le phénomène de leur matérialisation s'est produit rarement. Les premiers faits de ce genre ont été obtenus par M. Livermore, avec le médium Miss Kate Fox. (Voir ses lettres dans le Spiritual Magazine, 1861, 494 et passim.)

D'après le témoignage de M. A. .J. Davis, dans le Herald of Progress :

« Dans l'un des cercles spirites de New-York, il se produisait fréquemment de belles fleurs douées d'une vie momentanée, créées artificiellement à l'aide des éléments chimiques répandus dans l'atmosphère. Ces spécimens de la création spirite étaient

ensuite offerts aux membres du cercle; chacune de ces fleurs était par conséquent mise à la portée de nos sens ; leur arôme agissait directement sur l'odorat, et la tige et les feuilles pouvaient être touchées, prises en main. Au cours de l'une de ces séances, le message spirite nous a indiqué de mettre une de ces fleurs sur la cheminée, ce qui fut exécuté par un des membres du cercle qui revint de suite à sa place. Aux yeux des assistants, qui regardaient tous fixement la fleur, celle-ci disparut complètement, après douze minutes. » (Spiritual Magazine, 1864, p. 13.)

Dans le livre de Wolfe, Faits surprenants (pp. 508 et 538), nous lisons le passage suivant: « Sous le tapis de la table, on vit une lumière devenant de plus en plus intense, jusqu'à ce qu'une belle fleur fût complètement matérialisée; alors, la fleur fut projetée dans la chambre, à une distance suffisante pour qu'on pût voir entièrement la main qui la tenait. Observée pendant une demi-minute, elle disparut, mais pour être représentée de nouveau. La fleur n'était pas à plus de 12 pouces de nos yeux. D'après ses dimensions, sa forme et sa couleur, la fleur ressemblait à une rose mousseuse. »

Ces matérialisations, étant éphémères, ne peuvent servir de réponse à la théorie hallucinatoire de M. Hartmann; j'ai tout lieu de supposer que la photographie aurait pu donner la preuve nécessaire de leur existence objective ; je ne doute pas que cette expérience soit faite un jour; mais je ne cite ici ces faits que parce qu'ils sont les antécédents naturels de la matérialisation des fleurs et des fruits, produite sous les yeux, et ayant le caractère de la matérialité permanente. Les faits les plus remarquables de ce genre sont ceux qui se sont produits par la médiumnité de Mme Espérance de Newcastle, et qui sont rapportés, in extenso, dans le Médium de 1880, pages 528, 538 et 542, et aussi dans le Herald of Progress de 1880, publié à Newcastle. Ce phénomène s'est manifesté de trois façons: 1° dans un verre d'eau ; 2° dans une boîte avec de la terre fraîche ; 3° dans une carafe à eau, contenant du sable et de l'eau. Cela se passait à des séances de matérialisation; le médium s'était retiré dans un cabinet, et l'opérateur était une figure matérialisée qui se donnait pour une jeune fille arabe nommée Yolanda. Voici quelques renseignements sur les trois formes affectées par le phénomène, sous les yeux de nombreux témoins et à plusieurs reprises :

1° M. Fitton avait posé sur la paume de sa main un verre contenant un peu d'eau, à la vue de tous ; il n'y avait rien dans le verre, mais, après que Yolanda eut fait quelques passes, M. Fitton vit un bouton de rose dans le verre ; ce bouton s'entrouvrit bientôt à moitié, et Yolanda le prit et le remit à M. Fitton. Celui-ci le fit voir pendant quelques instants à Mme Fidier et, quand il le reprit, il vit que, dans ce court intervalle, la fleur s'était épanouie. (Médium, 1880, p. 466.)

2° Pour la reproduction d'une plante entière, l'opérateur mystérieux demanda une boîte avec de la terre fraîche et une plante vivante et saine, devant servir de médium, ce qui fut fourni par l'un des assistants. A la séance du 20 avril 1880, la boîte contenant la terre fut posée au milieu de la chambre, et la plante-médium, une jacinthe, auprès de la boîte. Yolanda arrosa la terre avec de l'eau qui lui fut présentée, puis elle couvrit la boîte avec une draperie et se retira dans le cabinet. Elle en sortait de temps en temps, fixait la draperie pendant quelques instants ou faisait des passes, puis se retirait de nouveau. Après une vingtaine de minutes, la draperie parut se soulever et gagner graduellement en hauteur et en ampleur. Alors Yolanda enleva la draperie et on vit dans la boîte un grand et beau pélargonium, dans toute sa fraîcheur, haut de 25 pouces, avec des feuilles larges

de 1 à 5 pouces ; il fut transplanté dans un pot ordinaire et continua à vivre, tandis que la plante médium ne tarda pas à dépérir. (Médium, 1880, p. 306.) C'est de la même façon que fut produit à la séance du 22 juin, dans l'espace d'une demi-heure, un beau fraisier, portant des fruits à divers degrés de maturité ; la plante qui servit cette fois de médium était un géranium. (Médium, 1880, p. 466.)

3° La production d'une plante dans une carafe, à la séance du 4 août, est décrite par M. Oxley dans le Herald of Progress (n° 8) :

« En sortant du cabinet, Yolanda fit signe qu'on lui donnât une carafe, de l'eau et du sable (lequel venait d'être acheté juste avant la séance) ; ensuite, s'accroupissant sur le plancher, au vu de tout le monde, elle appela M. Reimers, qui, d'après ses indications, versa dans la carafe un peu d'eau et du sable. Yolanda plaça la carafe au milieu de la chambre, fit quelques passes, la couvrit d'un petit drap léger et s'éloigna vers le cabinet, à une distance d'environ 3 pieds de la carafe. A ce moment même, nous vîmes quelque chose s'élever en dessous du drap et s'étendre en tous sens, atteignant une hauteur de quatorze pouces. Lorsque Yolanda s'approcha et enleva le drap, nous nous aperçûmes qu'une plante avait poussé dans la carafe, une vraie plante avec racines, tige et feuilles vertes. Yolanda prit la carafe dans ses mains, s'approcha de l'endroit où je me tenais et me la tendit. Je la pris dans une main et l'examinai avec mon ami Calder ; la plante ne portait pas encore de fleurs. Je plaçai la carafe sur le plancher, à 2 pieds de moi. Yolanda rentra dans le cabinet, où nous entendîmes retentir des frappements ayant cette signification, suivant l'alphabet convenu : « Regardez la plante, à présent. » Alors Calder, saisissant la carafe et la tenant en l'air, s'écria, tout surpris : « Mais voyez, il y a une fleur ! » En effet, la plante portait une grande fleur. Pendant les quelques minutes que la carafe était restée à mes pieds, la plante avait grandi de six pouces, avait jeté plusieurs nouvelles feuilles et une belle fleur de couleur rouge doré ou orange, » (Médium, 1880, p. 329.)

Ce fait n'était pas une hallucination, ainsi que l'atteste une photographie de la plante faite par M. Oxley le lendemain. La plante se trouvait être une Ixora crocata; le dessin en est joint à l'article de M. Oxley, dans le Herald, ainsi qu'au livre de Mme Emma Hardinge-Brittan, les Miracles du XIXe siècle, et à l'édition allemande de cet ouvrage, page 132.

M. Oxley, à qui je m'étais adressé pour quelques renseignements, a eu l'obligeance de me faire tenir, en même temps que sa réponse, une belle photographie représentant la plante entière dans la carafe, laissant voir les racines et le sable dans lequel elles ont poussé. Dans sa lettre, M. Oxley confirme le fait de l'origine extraordinaire de cette plante ; il dit, entre autres : « Pas moins de vingt personnes étaient témoins de ce phénomène, qui s'est produit par une lumière modérée, mais suffisante pour voir ce qui se passait. Le drap reposait immédiatement sur le goulot de la carafe, et nous avons pu très distinctement le voir se soulever graduellement. » M. Oxley a eu l'obligeance de m'envoyer une partie de la plante même pour être comparée à la photographie ; c'était précisément la partie supérieure, avec la fleur et trois feuilles, coupés et mis sous verre aussitôt après l'exécution de la photographie. Les feuilles mesuraient 17 à 18 centimètres de long et 6 centimètres de large ; pour ce qui est de la fleur, elle consistait en un faisceau de quarante pistils d'une longueur de 4 centimètres et se terminant chacun par une fleur composée de quatre pétales. M. Sellin, de Hambourg, ayant assisté à cette

séance, j'ai naturellement eu l'idée de m'assurer son témoignage et lui ai écrit la lettre suivante :

« Saint-Pétersbourg, ce 7/19 avril 1886.

« Monsieur, puisque vous avez assisté, conjointement avec MM. Oxley et Reimers, à la séance de Mme Espérance, au cours de laquelle s'est produite la remarquable croissance d'une plante que Yolanda a remise à M. Oxley, votre témoignage aura pour moi une valeur particulière ; aussi viens-je vous prier de bien vouloir m'envoyer une réponse aux questions suivantes :

« 1° Par quel éclairage ce phénomène s'est-il produit ?

« 2° Êtes-vous bien sûr d'avoir vu le vase même dans lequel la plante a poussé, et êtes-vous persuadé qu'il n'y avait, dans ce vase, que de l'eau et du sable ?

« 3° Avez-vous clairement vu que la plante s'élevait graduellement de la carafe, pour atteindre les dimensions indiquées dans la description ?

« 4° Avez-vous bien remarqué qu'alors que la plante a été remise à M. Oxley elle n'avait pas de fleur ? que celle-ci ne parut que plus tard ?

« 5° Avez-vous un doute quelconque sur l'authenticité du phénomène, et, sinon, comment vous l'expliquez-vous ?

« Vous m'obligeriez beaucoup en me donnant ces renseignements. Agréez, etc. »

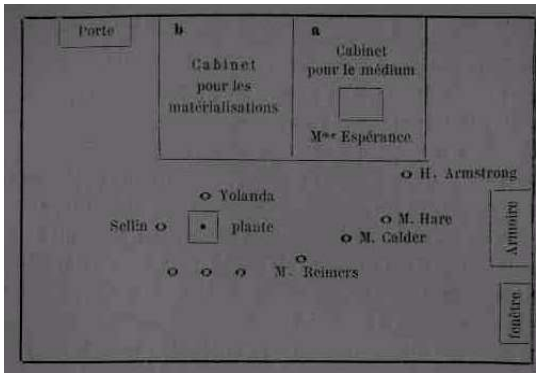
Voici la réponse que M. Sellin m'a obligeamment communiquée :

« Hambourg, ce 5 mai 1886..

« Borgfelde, Mittelweg, 39.

« Monsieur, je vous présente mes excuses de répondre si tardivement à votre lettre du 19 avril, qui m'est parvenue seulement le 27, à mon retour d'Angleterre, où j'ai passé deux semaines. J'espère, néanmoins, que ma réponse vous arrivera à temps.

« Pour plus de clarté, j'y joins un dessin de la pièce où les séances ont eu lieu, avec indication du cabinet et des endroits que nous occupions.



« Dans ce dessin, je n'ai point observé une exactitude rigoureuse, ce qui, d'ailleurs, n'a pas une grande importance; je tiens essentiellement à indiquer l'endroit où je me trouvais,

endroit qui me mettait, comme vous pouvez le voir, dans des conditions particulièrement avantageuses.

« Quant aux questions que vous me posez :

« 1° II est très difficile de déterminer l'intensité de la lumière. La chambre était éclairée au gaz, à travers une fenêtre masquée par un rideau rouge; la flamme pouvait être réglée à l'intérieur de la chambre ; on la levait ou la baissait.

« Tant que durait la croissance, l'éclairage était faible, mais suffisant, non seulement pour voir Yolanda et pour distinguer la carafe, recouverte du drap blanc, mais aussi pour suivre le soulèvement graduel de ce drap an fur et à mesure que la plante grandissait. Comme le dessin l'indique, je me trouvais à une distance de la plante ne dépassant pas 3 pieds, et je puis par conséquent dire avec assurance que le drap blanc s'est soulevé à une hauteur de 16 pouces dans l'espace de trois minutes. Lorsque ensuite Yolanda ôta le drap de dessus la plante, que je n'ai pas perdue de vue un instant, j'ai cru voir un Ficus à la place de l'Ixora crocata, plante que je ne connaissais pas. La clarté existante me permettait de distinguer chaque feuille, de sorte que j'ai pu reconnaître mon erreur avant que Yolanda eut remis la carafe avec la plante à M. Oxley.

« 2° Le vase employé en cette circonstance (une carafe avec un goulot de moins d'un pouce en diamètre) est absolument semblable à celui reproduit par un dessin dans le Herald of Progress; je l'ai vu tant avant la séance qu'après, et j'ai pu l'examiner minutieusement, car, alors qu'on apportait la carafe, le sable, l'eau et la feuille de journal, la lumière a été augmentée. Ce détail ne peut nullement être mis en doute. Voici l'ordre que l'on a observé dans la séance : lorsqu'au début Yolande eut distribué ses roses, elle s'éloigna dans le cabinet, elles objets précités ont été demandés par des frappements sortant de ce cabinet. M. Oxley dit qu'avant la séance il avait été prévenu (probablement au moyen d'écritures automatiques) que ces objets devaient être tenus prêts d'avance. M. Armstrong, en l'honnêteté duquel je ne puis avoir aucun doute, et qui dirigeait ces séances, a fourni ces accessoires lui-même. Mme Espérance se trouvait en ce moment dans un état de transe probablement partiel, car, étant dans le cabinet, elle causait et toussait. Lorsqu'on eut diminué la lumière, Yolande sortit du cabinet, appela d'un geste M. Reimers et lui fit signe de poser la feuille de journal par terre et de remplir la carafe, qui fut posée dessus, avec du sable, jusqu'à une hauteur déterminée, et d'y verser une partie de l'eau. M. Reimers accomplit ce qui lui était demandé, se tenant à genoux au bord du journal, tandis que Yolande était en face de lui à l'autre bout, également à genoux. Lorsque M. Reimers eut fini, Yolanda lui donna un baiser au front et lui fit signe de retourner à sa place. Elle-même se leva et recouvrit la carafe du drap blanc. D'où l'avait-elle pris ? Était-ce une partie de son vêtement, ou bien l'avait-elle produit sur place ? Je ne voudrais pas aventurer une opinion quelconque à ce sujet ; mais je puis dire qu'à partir du moment où la carafe fut recouverte, j'étais à même d'examiner aussi bien la carafe que le fantôme jusqu'à l'instant où il releva le drap.

« 3° La réponse à cette question se trouve déjà dans ce qui précède.

« 4° Qu'il n'y avait pas de fleurs sur la plante au moment d'ôter le drap, je puis en témoigner en toute assurance, ne fût-ce que pour cette raison que je n'aurais certainement pas pu prendre pour un ficus cette grande fleur de forme sphéroïdale ayant les dimensions du poing et la forme d'un dahlia. Mais je ne puis affirmer que la plante ne

portait pas de boutons ; je ne l'ai pas vu, mais, s'il y en avait un dans la première période du développement, j'ai pu facilement ne pas le remarquer. Sur ce point je dois m'en rapporter complètement au témoignage de M. Oxley et du respectable John Calder. Lorsqu'on augmenta la lumière au bout de quelques minutes et que toutes les personnes présentes eurent examiné la plante pour la deuxième fois, il s'y trouvait déjà un bouton complètement épanoui. On plaça la carafe sur une armoire, ou elle est restée jusqu'à la fin de la séance, au cours de laquelle il se produisit encore une demi-douzaine environ de figures matérialisées sortant du cabinet et s'approchant des personnes présentes. Quand M. Oxley, à la fin de la séance, enleva la carafe de l'armoire pour la porter chez lui, je profitai de cette occasion pour regarder la plante encore une fois, et je m'aperçus qu'encore trois boutons d'une belle teinte jaune-orange s'étaient entre temps ouverts. Le lendemain, en portant la plante chez le photographe, nous nous aperçûmes que la touffe entière était épanouie, comme cela se voit sur l'épreuve. Après examen plus minutieux des feuilles, je remarquai avec surprise que l'une d'elles avait une déchirure qui avait eu le temps de durcir. A la séance du 5 août, à laquelle se produisit, de la même manière, dans un pot rempli de terre, un Anthurium Scherzerianum, une plante de l'Amérique centrale, je demandai comment une pareille fissure avait pu se produire sur une plante qui venait seulement de pousser. On me donna pour réponse que Yolanda, en ôtant trop précipitamment le drap, avait détérioré la feuille, et que cette déchirure s'était refermée en si peu de temps grâce à la croissance rapide de la plante.

« 5° D'après la manière dont les choses se sont passées, il ne me reste aucun doute sur l'authenticité des phénomènes ; cependant, au début, j'ai été peu favorablement impressionné par la déchirure de la feuille. Quant à l'endroit où l'on plaça la carafe, je l'avais inspecté pendant la journée, alors que je visitais la chambre de Mme Espérance, et n'y découvris rien qui pût indiquer l'existence d'une trappe quelconque. Pour ce qui est de l'explication des phénomènes, je me trouve, naturellement, en présence d'une énigme, comme dans la plupart des manifestations spiritiques. Il se peut que ce fut un cas d' « apport », comme pour les roses qu'elle prend dans le verre, pour les distribuer. Ces roses étaient d'origine purement naturelle ; je les ai gardées quelque temps, et les ai jetées quand elles ont été fanées. Dans le cas présent, la grande difficulté était de faire entrer la plante dans la carafe. Le goulot en était si étroit, que je tiens pour à peu près impossible d'y introduire les racines d'une plante complètement formée, et de les implanter dans le sable humide, en leur donnant une direction toute naturelle. J'avoue qu'une pareille supposition me paraît être en contradiction avec le soulèvement graduel du drap, en sens vertical, fait que j'ai pu voir très distinctement.

« On pourrait encore supposer que, pendant le temps où Reimers emplissait la carafe de sable mouillé, on bien au moment de la recouvrir du drap, le fantôme y avait glissé un bourgeon ou une semence d'ixora, — n'étant pas botaniste, je ne puis dire lequel des deux est le plus probable — et qu'ensuite, à l'aide d'une force qui nous est inconnue, il avait effectué une germination et un développement extraordinairement rapide de la plante. Je me suis arrêté à cette supposition, d'autant plus qu'elle présente quelque analogie avec l'accélération de la croissance d'une plante au moyen de l'électricité (expérience faite par M. Reimers).

« Agréez, etc. « C. W. Sellin. »

Certainement rien ne se fait de rien, et ces plantes ne se sont pas formées de rien. Nous ne sommes pas en présence d'un simple (!) phénomène d'apport, cela est évident, puisqu'il y a eu développement graduel, ce qui est précisément un des caractères du phénomène de la matérialisation, comme on peut en juger par les expériences ci-dessus décrites, dans lesquels le phénomène s'est produit sous les yeux de tous les observateurs. Ce développement graduel est surtout évident lorsqu'on constate que la plante, après avoir été mise à découvert et bien examinée, a encore grandi de 6 pouces et qu'elle a produit plusieurs feuilles et une grande fleur de 5 pouces de diamètre consistant en une cinquantaine de petites fleurs, — ce qui prouve qu'il y avait dans la partie de la plante produite dans la première phase une grande concentration de vitalité et d'éléments matériels qui restaient encore à l'état latent. Comme les plantes matérialisées, dont nous venons de parler, ne ressemblent pas aux plantes ayant servi de médium, et comme Ixora a été produite, à ce qu'il paraît, sans le concours d'aucune autre plante, on est porté à supposer que nous assistons ici à un phénomène mixte d'apport et de matérialisation ; on pourrait donc supposer que ces plantes ont été dématérialisées sur place et que, leur essence typique étant conservée, elles ont été graduellement rematérialisées pendant la séance, avec l'aide de l'essence vitale d'une autre plante, ou même sans cela. Quoi qu'il en soit, il s'agit toujours d'un fait de matérialisation produit sous les yeux des observateurs, et son caractère non hallucinatoire est établi.

L'insuccès d'une expérience de ce genre nous servira à démontrer que nous n'avons pas affaire à de simples apports ; pour une de ces séances, tout fut préparé comme de coutume : la boîte avec la terre, l'eau, une couverture et une plante médium. Yolanda parut, produisit toutes les manipulations habituelles et enfin repoussa la caisse avec un dégoût si manifeste qu'il aurait excité de l'hilarité en toute autre circonstance moins intéressante. Elle nous expliqua que la terre était mauvaise et moisie ; que par conséquent il ne s'est produit sous son influence que de la moisissure (Medium, p. 466). Il est évident qu'un « apport » n'aurait rien eu de commun avec la terre et sa qualité.

Pour compléter la série de matérialisations d'objets inanimés, il me reste à mentionner la matérialisation d'un métal par la médiumnité d'un métal. Nous trouvons l'antécédent de ce phénomène dans les apports ou disparitions et réapparitions d'objets métalliques, qui se sont produits souvent pendant les séances; mais, en fait de matérialisation, je ne connais que l'exemple suivant, et, comme il s'agit d'un anneau d'or, je puis mentionner son antécédent spécial : la dématérialisation d'un anneau d'or, pendant qu'on le tenait dans la main. Voici ce dont témoigne M. Cateau Van Rosevelt, membre du conseil privé de la Guyanne hollandaise, qui, étant à Londres, eut une séance avec Mlle» Kate Cook (la sœur de la célèbre Florence Cook), au cours de laquelle le phénomène suivant se produisit : « Mme Cook, la mère du médium, me donna, dit M. Van Rosevelt, deux bagues d'or, que je remis à Lily (forme matérialisée), qui se les mit aux doigts. Je lui dis que, ne pouvant porter ces ornements dans le monde des esprits, elle ferait mieux de me les rendre pour que je les remette à Mme Cook. Elle ôta les bagues, que je reçus dans ma main droite : « Tenez-les bien, dit-elle, car je veux « les dissoudre. » Je tenais les bagues avec force entre mes doigts, mais elles devenaient de plus en plus petites, et disparurent complètement au bout d'une demi-minute : « Les voici, » dit Lily, en me montrant les bagues dans sa main. Je les pris et les remis à Mme Cook. » (Spiritualist, 1879, II, p. 159.)

Passons à présent au fait correspondant de la matérialisation d'un anneau d'or. Voici un phénomène qui a été observé à une série de séances, tout à fait intimes, tenues par un cercle avec un médium amateur, M. Spriggs ; ce phénomène est raconté par un des membres du cercle, M. Smart, dans une lettre publiée dans le Light de 1886, page 94 : « La même figure a matérialisé un jour un anneau d'or dont elle a démontré la dureté en en frappant l'abat-jour de la lampe et en l'appuyant sur nos mains. Ce qu'il y a de curieux dans ce fait, c'est que, pour aider à la matérialisation, elle demanda la chaîne d'or d'un assistant, la mit sur la table et fit des passes de la chaîne à sa main, comme si elle voulait en extraire une partie des éléments les plus subtils. » (Voir aussi le Medium de 1877, p. 802.)

Il faut supposer que cet anneau disparut avec la figure, et ce phénomène ne peut, par conséquent, me servir de preuve dans ma réponse à M. Hartmann ; mais, pour tous ceux qui ne partagent pas sa théorie sur l'hallucination, il aura une signification particulière. N'est-ce pas à cette catégorie de phénomènes que se rattache ce fait curieux que l'on pourrait appeler : le dédoublement d'un verre, dont fait mention M. A. R. Wallace dans son livre : Défense du Spiritualisme moderne ?

Je comprends très bien qu'en traitant cette question des matérialisations d'objets inanimés, au point de vue de l'hallucination, les preuves que j'ai mises sous les yeux des lecteurs ne sont pas nombreuses, et qu'elles ne peuvent pas être considérées comme parfaitement satisfaisantes, ou encore moins produites dans des conditions répondant aux exigences d'une science positive ; ainsi que je l'ai déjà dit, la difficulté réside dans le caractère même du phénomène à établir et, aussi, dans la pénurie d'expériences faites dans ce sens, toute l'attention et tout l'intérêt s'étant concentrés, bien naturellement, sur la matérialisation des formes humaines. Je ne mentionne que des faits qui se sont produits par hasard, de temps à autre, et non comme étant le résultat d'une investigation systématique et spéciale ayant pour but de prouver qu'il ne s'agit pas d'hallucinations; je les mentionne parce que, de tout temps, le témoignage des sens et de plusieurs personnes ayant assisté à un phénomène a été considéré comme suffisant.

Mon but a été seulement de démontrer que, lorsque la photographie transcendantale nous présente le phénomène surprenant d'images d'objets inanimés invisibles à nos yeux, ce phénomène peut trouver sa justification dans le phénomène correspondant et non moins étrange de la matérialisation et de la dématérialisation visible d'objets inanimés, et vice versa. Je suis même étonné d'avoir pu rassembler, en puisant dans les matériaux existants, les quelques faits qui m'ont permis de compléter la série des analogies dans l'ensemble de ce domaine.

B. — Matérialisation et dématérialisation de formes humaines. — Incompatibilité logique de la théorie de l'hallucination du Dr Hartmann avec sa théorie de la force nerveuse.

Dans le chapitre précédent, nous basant sur le fait transcendantal, établi par l'expérience, de la pénétration d'un corps quelconque à travers un autre corps, et sur l'admission de l'hypothèse de la dématérialisation et de la rematérialisation de ce corps,

nous avons été logiquement amenés à admettre la possibilité d'une formation ou matérialisation, de plus ou moins de durée, d'un autre corps analogue aux dépens du corps donné : et nos recherches dans ce domaine nous ont fait découvrir des faits de matérialisations non seulement temporaires, mais même durables, de corps inanimés, aux dépens d'autres corps analogues : nous avons vu des faits de matérialisation de tissus par la médiumnité d'un tissu, de matérialisation d'une plante par la médiumnité d'une plante et d'un métal par la médiumnité d'un métal. Nous allons passer maintenant à l'examen des faits les plus nombreux les plus développés et les plus extraordinaires de ce genre : aux matérialisations temporaires de formes humaines par la médiumnité du corps humain.

La matérialisation de formes humaines comprend, par ordre chronologique de son développement, la main, le visage, le buste, le corps entier.

Le fait positif de la production de semblables formes, quoique invisibles à nos yeux, nous est fourni par la photographie transcendantale. Elle nous a révélé et fait constater la présence de corps vaporeux de formes diverses, prenant peu à peu la forme humaine, d'abord diffuse, puis des contours humains de plus en plus définis, jusqu'à ce qu'ils soient enfin parfaitement reconnaissables. Nous allons retrouver une série de faits correspondants dans le domaine de la matérialisation, qui peuvent être constatés par le témoignage des sens et qui se traduisent par tous les effets qu'un organisme matériel peut généralement produire.

Notre but étant de prouver que ce phénomène n'est pas le résultat d'une hallucination, nous n'avons pas besoin de le poursuivre dans toutes les phases de son développement; donc, si nous parvenons à prouver la réalité objective de la matérialisation d'un seul membre humain, — disons d'une main ou d'un pied, — c'est tout ce qu'il nous faut.

Le caractère non hallucinatoire de l'apparition d'une main peut être prouvé :

1° Par le fait, qu'elle a été vue par plusieurs personnes à la fois, unanimes dans leurs témoignages ;

2° Par le fait qu'elle a été vue et, simultanément, touchée par plusieurs personnes à la fois, et que les impressions de ces deux sens concordent entre elles ;

3° Par des effets physiques, produits par cette main, comme, par exemple, des mouvements divers d'objets, sous les yeux des témoins ;

4° Par la production d'effets physiques durables qui sont, certainement les preuves les plus concluantes, et notamment: A, par l'écriture produite en présence de plusieurs témoins ; B, par des empreintes laissées par la main elle-même sur des substances molles ou noircies ; C, par certains effets exercés sur la main par les personnes présentes; D, par des moulages obtenus avec la main apparue ; E, par la photographie des apparitions de ce genre ;

5° Par la pesée d'une apparition quand elle atteint le développement d'une forme humaine entière.

Toutes ces preuves existent dans les annales du spiritisme.

1° et 2° L'apparition des mains visibles et tangibles a été constatée au début du mouvement spirite ; il existe des relations de ce phénomène remontant à février 1850 ; donc, deux ans à peine après les premiers « frappements de Rochester ». (Voir Ballou, Manifestations spirites, éditées chez Stone, à Londres, en 1852, pp. 44 et 192-202.) Il se

produisait alors, en pleine lumière, pendant les séances qu'on tenait autour d'une table, et il a continué à se produire jusqu'à nos jours ; les rapports sur ces faits sont innombrables et unanimes. Ce phénomène est, d'après M. Hartmann, une hallucination, ou de la vue seule, ou bien une hallucination combinée de la vue et du toucher. Mais, pour ne pas être en contradiction avec son explication des empreintes organiques, M. Hartmann se déclare prêt à admettre une double explication : « En ce qui concerne les hallucinations du toucher proprement dites subsiste l'éventualité que la pression éprouvée, comme émanant de mains et de pieds invisibles, dépend d'un système de lignes dynamiques de pression et de tension, qui déterminent la sensation d'une surface palmaire, par exemple, alors que cette surface n'appartient pas à une main matérielle. » (p. 99.)

De telle sorte que l'hallucination du toucher ne serait plus une hallucination, mais une sensation véritable produite par des lignes dynamiques de pression et de tension ou bien une action dynamique de la force nerveuse médiumnique.

Ainsi, quand je tiens dans ma main une main matérialisée, la vue de cette main serait une hallucination, mais le toucher serait réel : je serrerais dans ma main un système de lignes de force nerveuse.

On se demande alors pourquoi la vue de la main temporairement apparue devrait être une hallucination. Si un système de lignes de force nerveuse peut se faire sensible au toucher, il peut tout aussi bien être visible. Il ne serait pas logique d'accorder à la force nerveuse la tangibilité et de lui refuser la visibilité quand l'affirmation et la négation de ces propriétés reposent sur la même base. Ou, pour s'exprimer autrement, il ne serait pas logique d'admettre une cause réelle objective pour la sensation tactile et de rejeter la même cause, tout aussi réelle et objective, pour la sensation visuelle, quand il s'agit du même phénomène et du même témoignage. La conséquence logique de cette double explication serait que, en ce qui concerne les phénomènes de matérialisation, l'hypothèse de l'hallucination, qui joue un si grand rôle dans la philosophie médiumnique du Dr Hartmann, serait tout d'abord en désaccord avec les données de son hypothèse de la force nerveuse, qui occupe chez lui une part tout aussi grande, et ce désaccord jusqu'ici présumable va devenir — avec les développements que M. Hartmann donne aux phénomènes produits par la force nerveuse — un fait positif, comme nous allons le voir.

Passons à la rubrique 3°. Aux preuves fournies par les effets physiques; celles-ci aussi ne peuvent, selon M. Hartmann, servir de preuves de la matérialisation, car la vue de la main n'est qu'une hallucination, et le mouvement d'un objet imprimé par cette main n'est qu'un effet produit par la force nerveuse du médium d'accord avec l'hallucination qu'il communique aux assistants :

« Le déplacement d'objets constaté après la séance peut servir de preuve que ce déplacement a été réel, objectif. Si ces déplacements ne se produisent pas en dehors de la sphère d'activité de la force nerveuse du médium, c'est-à-dire s'ils ne dépassent pas les limites des effets que cette force peut produire, quant à leur genre et leur puissance, il n'y a aucune raison de les attribuer à une autre cause. Dans ce cas, le médium somnambule a combiné dans son imagination son hallucination avec le déplacement d'objets à produire, il a effectué inconsciemment ces déplacements, au moyen de sa force nerveuse médiumnique, croyant de bonne foi que ce sont les images de sa fantaisie qui ont fait ces déplacements par leur propre puissance ; en faisant partager son hallucination par les

assistants, il leur a en même temps transmis la conviction que ces déplacements d'objets sont réellement dus aux fantômes. » (Pp. 101,102.)

Nous avons donc ici une hallucination doublée de force nerveuse. Mais il est inutile de nous arrêter plus longtemps sur ce point; on remarquera seulement que l'inconséquence logique de cette explication aurait augmenté d'un degré, tandis que d'autre part le témoignage de la vue et du toucher se trouverait corroboré par la production d'un effet physique correspondant. M. Hartmann emploie souvent les expressions « en dehors ou en dedans de la sphère d'action de la force nerveuse du médium ». Mais il ne nous indique pas les limites de cette force nerveuse ; il peut donc reculer ces limites à sa guise ou bien même considérer cette force comme illimitée. En présence du manque de définition, il est impossible de vérifier la théorie du Dr Hartmann par des faits.

4° Nous passons aux preuves qui sont, à notre avis, des preuves positives et qui consistent dans la production d'effets physiques permanents. En premier lieu se présente : A, l'écriture produite par une main matérialisée, détachée en apparence de tout autre corps, en pleine lumière, sons les yeux des témoins, et le médium étant visible tout le temps. Selon M. Hartmann, ce phénomène ne serait autre chose aussi qu'une hallucination doublée de force nerveuse : « II ne serait pas surprenant d'entendre sous peu parler d'une écriture médiumnique à distance, la main écrivant étant visible pour les assistants, ce qui, à ma connaissance, ne s'est pas encore produit, du moins aux séances en plein jour. Il n'y aurait aucune raison de considérer cette main comme autre chose que la transmission d'une hallucination de la vue. » (P. 101.)

Sans nous arrêter à ce raisonnement, qui ne diffère pas des précédents, nous passerons à la rubrique suivante, où il atteint son comble et devient une impossibilité. Nous ferons seulement remarquer que M. Hartmann, en supposant que ce phénomène n'ait pas encore été observé à la lumière, a bien fait d'ajouter : « A ma connaissance », car ce phénomène a été constaté à plusieurs reprises. R.Dale Owen, par exemple, raconte une séance avec Slade, dans laquelle, en pleine lumière, une main venant de dessous la table écrivit une communication en anglais, sur une feuille de papier posée sur une ardoise, reposant sur les genoux de M. Dale Owen ; puis une autre main écrivit sur la même feuille quelques lignes en grec. (Voir pour les détails, avec le fac-similé de l'écriture, le Spirit., 1876, II, p. 162.) Olcott, dans son livre : Gens de l'autre monde, donne même le dessin d'une main matérialisée écrivant sur un livre qu'on lui présente. Il faut voir aussi les nombreuses expériences du Dr Wolfe mentionnées dans son ouvrage : Faits étonnants du Spiritualisme moderne, paru à Cincinnati en 1874, pages 309, 475, et passim.

M. Hartmann se trompe en disant: « Les quelques rapports sur l'écriture par une main visible d'un esprit n'ont aucune importance, car ils ont trait à des séances sans lumière au cours desquelles on aurait vu d'une manière indistincte le contour confus d'une main se dessinant sur du papier phosphorescent. » (P. 53.) Le témoignage de M. Crookes est sur ce point catégorique : « Une main lumineuse descendit du haut de la chambre, et, après avoir plané pendant quelques secondes à mes côtés, elle prit le crayon de mes mains, écrivit rapidement quelque chose sur une feuille de papier, jeta le crayon, puis s'éleva au-dessus de nos têtes et disparut graduellement dans les ténèbres. » (Psychische Studien, 1874, p. 159.)

Un fait semblable, produit en présence de plusieurs témoins, est rapporté par M. Jencken dans le Spiritualist, 1876, II, page 126, avec le dessin de la main écrivant.

B. Il est bien naturel qu'on ait cherché depuis longtemps à obtenir des empreintes des mains qu'on voyait momentanément apparaître et disparaître aux séances ; car une empreinte pareille devait servir à prouver positivement qu'il s'agissait, non d'hallucinations, mais de formations réelles d'un certain corps. Je ne puis préciser quand furent faites les premières tentatives de ce genre, mais je trouve dans mes notes une indication remontant à 1867 ; une empreinte fut reçue sur de l'argile molle (Banner of Light, 10 août 1867). Plus tard, des empreintes furent faites sur de la farine ou du papier enduit de noir de fumée. Nous avons aussi, par rapport à ce phénomène, les expériences concluantes des professeurs Zöllner et Wagner (Psychische Studien, 1878, p. 492 ; 1879, p. 249). Il faut mentionner aussi le fait similaire obtenu par M. Reimers, rapporté dans les Psychische Studien, 1877, page 401, et Jencken, Spiritualist, 1878, II, page 134 ; Medium, 1878, page 609.

Dans ces cas, la main ou le pied qui avaient produit les empreintes n'ont pas été vus ; mais les conditions dans lesquelles elles se sont produites sont telles, qu'elles excluent toute idée de fraude ; c'est ainsi que chez M. Zöllner les empreintes furent obtenues entre deux ardoises qu'il tenait sur ses genoux, et chez M. Wagner entre deux ardoises cachetées.

Dans d'autres cas cependant, la forme matérialisée qui a produit l'empreinte a été vue durant la production du phénomène, et le résultat fut trouvé d'accord avec la forme observée. « Cette expérience, dit le Dr V. Hartmann, n'a encore été faite nulle part à ma connaissance ; je ne sais qu'un compte rendu isolé qui établit le fait de l'empreinte d'un pied d'enfant produite dans une séance de matérialisation; ce pied était visible, mais non tangible. (Psych. Stud.,VII, 397, p. 100.) Ce fait demanderait avant tout à être confirmé par des expériences analogues faites par d'autres personnes. » (Pp. 100, 101.) Je puis fournir cette confirmation : ce sont les expériences que le Dr Wolfe a faites avec le médium Mme Hollis. Ces expériences eurent lieu pendant des séances autour d'une table, en plein jour.

La table était simplement garnie sur son pourtour d'une pièce de calicot noir à franges descendant jusqu'au plancher et présentant une ouverture de 6 pouces carrés. Dans l'expérience qui suit, le Dr Wolfe était seul avec le médium ; laissons-lui la parole :

« La première expérience a été faite avec un plat de farine; je plaçai le plat sur une chaise devant l'ouverture et priai Jim Nolan (l'un des opérateurs invisibles) d'y produire l'empreinte de sa main droite. Deux ou trois minutes après parut une main élégante et délicate ressemblant fort peu à celle de Jim et qui disparut après avoir plané quelques instants au-dessus du plat. Elle reparut cinq minutes après et se plongea profondément dans la farine, laissant son empreinte nettement dessinée dans la couche molle blanche comme de la neige. Je fis venir ensuite un autre plat avec de la farine, sur la demande de Jim et cette fois il y imprima sa propre main, qui laissa une empreinte une fois et demie plus grande que la première. Après avoir minutieusement examiné la main de Mme Hollis, sur laquelle on ne trouva pas la moindre parcelle de farine, je la priai de placer sa main dans les empreintes obtenues. Dans l'une de ces dernières, cette main aurait pu être placée deux fois ; l'autre aussi se trouva être beaucoup plus grande que sa main: l'empreinte qu'elle fit ensuite avec sa main était plus petite et d'une tout autre forme. » (Startling Facts, p. 481.)

Voici le même fait raconté par un autre témoin, M. Plimpton, l'un des éditeurs d'un journal de Cincinnati, dans un article publié par lui dans le journal The Capital, édité à Washington par le colonel Down Piatt. D'après un plan de la chambre joint à l'article, on voit que la table se trouvait au milieu de la pièce ; le médium se trouvait d'un côté et en face de lui, de l'autre, près du coin de la table, se tenait le Dr Wolfe; l'ouverture dans le rideau qui entourait la table se trouvait du troisième côté. En face de cette ouverture se trouvait M. Plimpton, éloigné d'un pas de la table. Voici le compte rendu de cette séance. « Le Dr Wolfe apporta un plat de farine et demanda si les opérateurs invisibles pouvaient y laisser l'empreinte d'une main; les coups frappés indiquèrent une réponse affirmative. Sur une injonction exprimée par l'écriture, le docteur tint le plateau au devant du rideau, le plus loin possible de Mme Hollis. La main parut et fit des évolutions d'une rapidité électrique, demeura un instant dans le plat et se retira après avoir secoué les particules adhérentes. Mme Hollis fut priée d'appliquer sa main sur l'empreinte; les doigts marqués sur cette dernière étaient d'un pouce plus longs que les siens. L'empreinte représentait la main d'un homme adulte avec tous les détails anatomiques. Il faut ajouter que si Mme Hollis avait entrepris l'opération, elle aurait été obligée de se pencher jusqu'au bord de la table pour pouvoir atteindre à cette distance. Mais elle n'a pas changé de position, et ce fait établit l'impossibilité matérielle de son intervention personnelle. D'autre part, un homme n'aurait pas pu s'être caché sous la table, que j'ai retournée immédiatement après la production de l'empreinte. Y a-t-il peut-être eu illusion ? Mais l'empreinte dans la farine a depuis été vue par d'autres personnes ; et je suis aussi sûr d'avoir vu la main qui a produit l'empreinte que ces personnes sont sûres d'avoir vu cette empreinte. » (Ibid., p. 541.)

Et dire que pour trouver une explication à ce phénomène le Dr Hartmann ne se départit en rien de sa théorie. Il admet bien que ce n'est pas une hallucination.

Il ne dit plus, comme plus haut, en parlant du sens du toucher, que « la possibilité d'un effet réel produit par une cause objective n'est pas exclue »; il en est à l'affirmer d'une manière positive en ces termes : « Les empreintes obtenues offrent une preuve probante que l'on ne se trouve pas en présence de l'effet d'une hallucination. » (P. S2.) Mais quelle explication donne-t-il de ce phénomène ? Il y a lieu de supposer que personne, fût-ce le savant le plus positif, ne pourra nier qu'une empreinte obtenue dans les conditions précitées — à plus forte raison si l'authenticité du phénomène est admise — a dû être produite parmi corps temporairement matérialisée, c'est-à-dire ayant pris une forme humaine tangible. Mais le Dr Hartmann en conclut autrement : pour rester fidèle à sa théorie de la force nerveuse, il donne à cette dernière un développement extrême. Cette force serait en état non seulement de produire le déplacement d'objets, mais encore des effets plastiques. Selon lui cette empreinte est produite par « la force nerveuse émanée du médium ; celle-ci se traduit par un système de radiations produisant des effets de traction et de pression » (« Ein System von Druck und Zuglinien der fernwirkenden Nerven kraft ») (p. 150).

Et quand le corps (ou dans ce cas la main) produisant ce résultat est visible, c'est de nouveau comme dans les cas précédents une hallucination, — la combinaison d'un résultat réel avec une hallucination. Comme nous le voyons, et comme il était facile de le prévoir, l'inconséquence logique dans laquelle tombe le Dr Hartmann, — inconséquence qui n'était qu'une présomption, quand il s'agissait de l'application de son hypothèse à l'explication de la sensation tactile, — n'a fait que grandir, et, lorsqu'il veut appliquer la

même hypothèse à l'explication des empreintes, cette inconséquence arrive à son comble et devient un fait.

Je vois une main apparaître : c'est une hallucination. Je vois cette main, je la touche, je la sens: la sensation du toucher peut être réelle, mais la vue est une hallucination. Je vois cette main mouvoir un objet, écrire : l'effet physique produit est réel, mais la vue est une hallucination ! Je vois cette main produire une empreinte, établissant que c'est bien une main : l'empreinte est réelle, mais la vue est une hallucination !

En vertu de ce système, le témoignage de nos sens est accepté pour une série d'effets réels, mais il est repoussé pour une forme spéciale de l'impression de la vue, quoique l'un des effets réels et permanents obtenus — l'empreinte — prouve l'accord des témoignages de la vue et du toucher, avec cet effet réel. De même, d'autre part, nous avons un phénomène qui a toutes les apparences d'un corps et dont la réalité est établie par tous les effets qu'un corps peut généralement produire : il est visible, tangible, il meut un autre corps, laisse des traces permanentes, s'imprime dans un autre corps ; toutes ces propriétés lui sont concédées par le Dr Hartmann comme réels, objectifs, hors celui de la visibilité. Pourquoi ? Par quel raisonnement logique ?

Cette logique nous paraîtra plus étrange encore, quand non demanderons à M. Hartmann la définition d'un corps, en général, d'après sa propre philosophie.

La matière, nous répondra-t-il, n'est autre chose qu'un système de forces atomiques, un système de dynamides (Philos des Unbew., 1872, p. 474). Ainsi, quand je tiens dans ma main une autre main naturelle, je tiens, d'après le Dr Hartmann, « un système de forces atomiques », et il ne lui refuse pas la propriété de la visibilité ; il ne qualifie pas ce témoignage de mes sens d'hallucination. Mais, quand je tiens dans ma main une semblable main matérialisée que je sens et que je vois, et à laquelle M. Hartmann prête la même définition, puisqu'il la considère comme « un système de lignes de force », dans ce cas, nous dit-il, la sensation du toucher est réelle, mais l'impression de la vue de cette main est une hallucination.

Pourquoi ? En vertu de quelle logique ?

Une fois qu'il est admis qu'un « système dynamique » est capable de produire, dans notre organisme, une sensation tactile réelle et objective, où donc est la difficulté d'admettre que le même « système dynamique » puisse donner lieu à la sensation de visibilité réelle et objective, du moment que le témoignage subjectif en faveur de l'une ou de l'autre de ces sensations est le même ? Jamais le Dr Hartmann ne pourra prouver la logique de cette négation. Ainsi, après toutes les concessions qu'il a faites, en admettant la réalité du même phénomène pour d'autres perceptions sensorielles, son hypothèse de l'hallucination devient logiquement insoutenable.

Quant à l'explication physique que donne M. Hartmann des empreintes obtenues par voie médiumnique, elle est tellement en contradiction avec toutes les lois physiques connues que la physique et la physiologie ne pourront jamais l'accepter ; et ce qui est curieux, c'est que le développement logique de l'explication physique de M. Hartmann nous conduit inévitablement à une conclusion qu'il repousse de toutes ses forces. Pour le prouver, je dois entrer dans quelques explications. Le phénomène des empreintes de formes organiques ayant une grande importance, — je le considère comme l'antécédent de la preuve absolue de la matérialisation, — nous devons accorder toute notre attention

à l'explication que nous en donne M. Hartmann, qui, de son côté, trouve que ces phénomènes « appartiennent aux plus frappants dans ce domaine. » (P. 52.) Voici cette explication :

« Que l'on s'imagine une autre disposition des radiations dynamiques de la force nerveuse médiumnique, disposition qui correspondrait à l'empreinte produite par la face palmaire d'une main étendue à plat sur une matière plastique, alors le déplacement des particules de matière, produit par un semblable système dynamique, devrait être en rapport avec le déplacement produit par l'empreinte de la main, c'est-à-dire elle devrait être la reproduction d'une forme organique, sans qu'une forme organique ayant pu produire cette empreinte se trouvât matériellement présente. » (P. 5O.)

Cette explication présente au point de vue de la physique une série d'impossibilités. Je rappellerai ici que les empreintes dont il s'agit sont de deux espèces, bien différentes : elles se produisent ou sur des substances molles comme la farine et l'argile, reproduisant en relief, avec une exactitude parfaite, tous les détails anatomiques d'un organe, ou bien sur des substances dures (des surfaces noircies) reproduisant ces mêmes détails, en partie, car toute la surface d'un organe ne peut pas bien entendu, toucher la surface plate d'un corps dur à moins de subir une pression extraordinaire.

Voyons maintenant les impossibilités de l'hypothèse du docteur Hartmann, d'abord en ce qui concerne les impressions sur des substances molles :

1° Toute force d'attraction ou de répulsion se propage en ligne droite ; pour dévier de cette direction, elle doit subir l'action d'une autre force émanant d'un autre centre d'activité. Ici nous avons une autre force physique, dite force nerveuse, émanant d'un organe du médium, et se propageant elle-même, non en ligne droite, mais par des voies sinueuses des plus irrégulières, pour aller rencontrer le corps sur lequel elle doit s'imprimer, et sur lequel, pour produire cet effet, elle doit agir perpendiculairement, sinon l'image du corps à imprimer serait tout à fait irrégulière. Souvenons-nous des empreintes de pieds produites sur une ardoise placée sur les genoux de Zöllner. — Quelles sont ces autres forces qui déterminent les changements de direction de la force nerveuse ? Il leur faut aussi des centres d'où elles émaneraient et agiraient dans une direction donnée. Ces centres ne pouvant se trouver dans le corps du médium, où se trouvent-ils ?

2° La direction de ces radiations dynamiques de la force nerveuse pour produire une empreinte doit être absolument parallèle, sans la moindre rencontre de ces radiations ; mais les inégalités d'un organe humain, où cette force a sa source, s'opposent à ce parallélisme, la force nerveuse devant, à cause de ces inégalités, rayonner dans diverses directions.

3° Toutes ces lignes de pression doivent, pour qu'on obtienne le résultat demandé, être non seulement d'une même longueur, mais encore d'une longueur voulue, pour correspondre, à une distance voulue, à toutes les inégalités de l'organe dont l'empreinte doit se produire. Qu'est-ce qu'une ligne de pression physique d'une longueur déterminée ?

4° Ce système de lignes de pression consiste nécessairement en radiations émanant absolument de chaque point de l'organe à reproduire, et par conséquent il doit former un

faisceau de lignes correspondant dans sa coupe au contour de l'empreinte obtenue. Ce faisceau de radiations dynamiques aurait, donc une épaisseur déterminée ?

5° Du moment que (selon le Dr Hartmann) l'action dynamique de la force nerveuse médiumnique pénètre librement toute espèce de matière, de même que l'action de la force magnétique, il est clair que la force nerveuse, émanant d'un organe du médium, ne peut pas agir exclusivement sur la surface du corps sur lequel elle doit produire une empreinte, mais qu'elle doit passer au travers. Par exemple, la force nerveuse émanant de la main d'un médium posée sur une table passe à travers cette table, mais, d'après M. Hartmann, elle s'arrête à la surface de la farine dans une assiette déposée sous la table, — ou à la surface d'un papier enduit de noir de fumée, placé entre deux ardoises, après avoir aussi traversé sans obstacle la première ardoise. — Pourquoi ? Il faudrait donc supposer qu'à un point déterminé — par qui et par quoi ? — cette force prend une telle consistance qu'elle cesse de passer au travers de la masse des corps. Ainsi donc il s'agirait ici d'une force qui aurait une certaine longueur, une certaine épaisseur et une certaine consistance. Jamais une force physique n'a eu de pareilles propriétés.

Si nous passons maintenant aux empreintes produites sur des surfaces dures et planes (papier enduit de noir de fumée et collé sur une ardoise), nous rencontrerons de nouvelles impossibilités :

1° Les radiations de la force nerveuse émanant de tous les points de l'organe qui doit s'imprimer, il est évident que tous les points de cet organe doivent être reproduits sur l'empreinte obtenue. Mais tel n'est pas le résultat : nous voyons sur les images photographiques de deux empreintes de ce genre, — l'une publiée par le professeur Zöllner, et l'autre par le professeur Wagner (ps. St., juin 1879), — que les creux formés par le milieu de la semelle et par les doigts du pied, et le creux formé par la paume de la main, n'ont laissé sur l'empreinte, aux endroits correspondants, aucune trace ; sur les empreintes obtenues ces parties sont restées en noir. Pourquoi cela ? Dans les cas où l'empreinte se forme sur les substances molles, toutes les lignes de pression agissent sur la substance pour la déprimer; ici au contraire, lorsqu'un simple contact suffirait, — ce qui est plus facile, — une partie de ces mêmes lignes de pression n'agit plus. Les radiations de la force nerveuse ne se seraient-elles manifestées qu'aux points saillants de l'organe ? D'après l'hypothèse de la matérialisation, il est au contraire parfaitement naturel que ce soient ces points saillants qui touchent la surface noircie.

2° Ce système de radiations de la force nerveuse, pour produire une empreinte sur du papier enduit de noir de fumée, doit enlever et faire disparaître une partie de ce noir de fumée, comme on le voit habituellement. Comment comprendre qu'une force physique, en exerçant une pression, enlève une matière quelconque et la fait disparaître ?

Si le Dr V. Hartmann allait répondre aux objections des paragraphes 1 à 4 par cet argument : « Pour ce qui concerne la disposition des lignes de pression, elle est déterminée par l'image que se représente le médium en état de somnambulisme, » — il est clair qu'il ne peut plus être question ici d'une force purement physique, — car c'est ainsi que M. Hartmann envisage la force nerveuse, puisqu'il la compare à la gravitation, au magnétisme, à la chaleur, et admet qu'elle peut être convertie en lumière, chaleur, électricité, etc.

Enfin, quand M. Hartmann nous dit que cette même force nerveuse n'est pas tenue de reproduire seulement des empreintes correspondant aux organes du médium, comme sources de cette force, mais qu'elle peut produire de la même façon toutes les formes de membres humains qu'il plaira à la fantaisie somnambulique du médium de créer, on se demande pourquoi cette fantaisie se bornerait à produire des membres humains. Elle produirait sans doute aussi des empreintes de plantes, d'animaux et d'autres objets. Bref, le médium aurait la précieuse faculté de produire des empreintes suivant sa fantaisie. Et M. Hartmann, pour rester fidèle à la logique de son hypothèse, n'aurait pas le droit de le nier.

Voilà où nous conduit son hypothèse. Aussi, je me permets de lui dire qu'au point de vue de la physique, la théorie de la force nerveuse, dans les applications qu'il lui donne, est une évidente hérésie, et qu'en avançant une pareille hypothèse, M. Hartmann pèche contre les principes méthodologiques que lui-même a indiqués, car il ne reste pas « dans les limites des causes, dont l'existence est établie, soit par l'expérience, soit par des déductions indubitables ». (P. 118.)

Nous avons vu que l'hypothèse d'une force nerveuse, qui produit des empreintes, oblige forcément à admettre que cette force a une longueur, une épaisseur et une consistance ou densité, en d'autres termes qu'elle possède les mêmes qualités qui servent à définir un corps; nous sommes donc obligés de supposer que ces empreintes sont produites par l'action d'un corps invisible, dont la substance est dérivée de l'organisme du médium. Ce qui m'étonne surtout, c'est que ce soit précisément M. Hartmann qui trouve « inutile » d'admettre l'hypothèse d'une « matière qui prend une forme, mais qui est invisible et impalpable » et que justement il considère celte hypothèse comme « n'ayant aucune base scientifique », alors que, d'après sa propre théorie philosophique, ainsi que nous l'avons dit plus haut, « la matière n'est qu'un système de forces atomiques » et que « la force elle-même n'est autre chose que la volonté »; d'où M. Hartmann déduit que « les manifestations des forces atomiques sont des actes individuels de la volonté, dont le contenu consiste dans la représentation inconsciente de l'acte qui va être accompli. La matière est ainsi décomposée en volonté et représentation. La différence fondamentale entre l'esprit et la matière est, par-là, supprimée, et cela non pas par le fait de la mort de l'esprit, mais, au contraire, par l'animation de la matière. » (La Philosophie de l'Inconscient, 1872, pp. 486 et 487.)

Suivant cette philosophie, nous aurions trouvé dans les phénomènes médiumniques de matérialisation une démonstration ad oculos de « l'objectivation » de la volonté et, notamment, une objectivation graduelle, pas une transformation directe de l'esprit en matière ; c'est là un fait particulièrement important, car cette gradation répondrait à l'idée d'une « matière invisible et intangible, mais non informe ».

Par conséquent, ces phénomènes apporteraient précisément une « preuve scientifique » aux déductions spéculatives de cette philosophie, et nous sommes convaincu que M. Hartmann, lorsqu'il aura reconnu la réalité de ces phénomènes; n'en cherchera point d'autre explication.

C. Nous avons vu qu'une main matérialisée peut s'imprimer sur du papier enduit de noir de fumée et enlever une partie de cet enduit. Ici se pose naturellement cette question: que deviennent les molécules de noir, enlevées ? Comme la main se forme aux dépens du corps du médium, qu'elle en émane et y retourne, ainsi que cela a été souvent

observé, nous devons conclure que le noir enlevé par la main doit se retrouver sur le corps du médium; et comme la main apparue a son origine dans la main du médium, c'est sur cette main que nous devons retrouver le noir de fumée. C'est ce qui se produit effectivement. Dans le but de démasquer la fraude, on a souvent enduit les objets qui se déplacent dans l'obscurité de différentes substances colorées, ou l'on a touché directement la main apparue avec une de ces substances, le plus souvent avec du noir de fumée. Et, lorsque les mains du médium — quoiqu'il eût les pieds et les mains liés et que les liens fussent retrouvés intacts — se trouvaient couvertes de la même substance, on en déduisait que la fraude était évidente, et les spiritualistes eux-mêmes le proclamaient triomphalement. Mais, dans la suite, quand on eut acquis plus d'expérience, quand on reconnut que le phénomène du dédoublement du corps du médium jouait un grand rôle dans les phénomènes de matérialisation, on fut forcé de reconnaître que le fait du transfert de la matière colorée sur le corps du médium n'était pas du tout, une preuve, de la mauvaise foi de ce dernier, mais la conséquence d'une loi naturelle. Cette conclusion est évidemment fondée sur des expériences où toute possibilité de fraude a été éliminée, — la plus concluante étant celle qui consiste à tenir dans ses mains celles du médium.

La première constatation de ce phénomène remonte, si je ne me trompe, à 1863, et fut faite à l'occasion de la découverte des prétendues supercheries du jeune médium Allen ; ces sortes de découvertes ont toujours fait le plus grand bien au développement des phénomènes médiumniques ; c'est à une circonstance de ce genre que nous devons les expériences de M. Crookes et enfin la production d'une série de matérialisations sous les yeux de témoins. Voici le récit de l'expérience avec le « garçon Allen » faite par M. Hall, publié dans le Banner of Light du 1er avril 1855, puis reproduit dans le Spiritual Magazine (1865, pp. 258 et 259) :

« Tous nos journaux du matin expriment leur satisfaction au sujet, de la soi-disant découverte des supercheries du jeune médium Allen. Plusieurs personnes, avant de se rendre à la séance, s'étaient noirci les cheveux ; une main parut et les tira par les cheveux ; et voyez, la main du médium a été trouvée enduite de cette même suie, et le médium lui-même proclamé imposteur et charlatan.

« Ce n'est pas la première fois, Monsieur le rédacteur, que l'on perd toute confiance dans les médiums, parce que leurs mains sont enduites de la matière qui a reçu le contact de la main fantôme. La fréquence de ce procédé, employé pour dévoiler l'imposture, et l'identité des résultats obtenus, m'ont suggéré l'idée que ce phénomène pourrait avoir pour cause une loi inconnue, une loi qui produirait invariablement le même effet. Quand Allen fut « démasqué », je résolus de le mettre à l'épreuve, ce a quoi le Dr Randall et le jeune Henry Allen consentirent très volontiers, me laissant toute liberté d'action.

« Les résultats que j'obtins m'ont convaincu de la justesse de mes suppositions ; ils m'ont persuadé, en outre, que beaucoup d'autres médiums avaient encouru à tort divers soupçons au sujet des phénomènes physiques qu'ils avaient produits. J'ai la conviction que toute matière colorante, recevant le contact de la main matérialisée, sera immanquablement transférée sur la main du médium, à moins qu'il ne se produise un obstacle quelconque au parfait fonctionnement de cette loi.

« Hier soir, en présence de plusieurs des citoyens les plus en vue de notre ville, j'ai organisé une séance avec Allen, dans le but de vérifier ma théorie. Comme de coutume, j'étais assis dans un fauteuil ; les instruments de musique étaient placés derrière moi, sur

un canapé ; le jeune médium restait à ma gauche et tenait ma main gauche de ses deux mains, sa main droite étant liée à mon bras. Le manche de la sonnette avait préalablement été enduit de suie. Dès que nous en avons exprimé le désir, la sonnette s'est fait entendre. A l'instant même je retirai la couverture qui recouvrait les mains du médium, et je vis que les doigts de sa main droite, celle qui était attachée à la mienne, étaient noircis, comme s'il eût lui-même tenu la sonnette. Afin de rendre l'expérience plus probante encore, les personnes présentes lièrent les mains du jeune garçon, préalablement lavées, à ma main, au moyen d'un cordon solide, dont un bout était tenu par l'un des assistants, qui le tirait si fort que cela me coupait la peau.

« Il était clair pour tout le monde que dans ces conditions le médium ne pouvait déplacer ses mains, fut-ce d'un centimètre seulement. Mon épaule gauche était recouverte d'une redingote qui masquait ma main et celles du médium. Par-dessus la redingote je plaçai encore ma main droite sur la sienne, de manière à ce qu'il n'y eût pas le moindre doute au sujet de l'immobilité du médium. Quand nous fûmes prêts, les invisibles se mirent à jouer des instruments, derrière notre dos, et à faire résonner les sonnettes. Je découvris immédiatement les mains du médium, qui étaient restées immobiles tout le temps, comme je l'avais bien senti: l'une de ces mains était enduite de suie. Il me semble que cette expérience est on ne peut plus convaincante.

« Agréez, etc.

« Joseph Hall.

« Portland, ce 23 mars 1865. »

J'ai eu l'occasion de vérifier ce phénomène dans une expérience que j'ai faite avec la célèbre Kate Fox (Jencken) lorsqu'elle vint à Saint-Pétersbourg, en 1883. J'étais assis devant elle à une petite table ; comme cela se passait dans l'obscurité, j'avais placé ses deux mains sur une plaque de verre, lumineuse dans la nuit, de telle façon que ses mains étaient visibles ; en outre, j'avais placé mes mains sur les siennes. Sur une table, à côté de nous, se trouvait une ardoise avec un papier couvert de noir de fumée. Je demandai que l'une des mains agissantes produisît une empreinte sur le papier. L'empreinte fut faite, et les bouts de doigts du médium correspondants à l'empreinte furent trouvés noircis.

Ces expériences nous donnent la preuve que la main qu'on voit apparaître et qui produit des effets physiques n'est pas le résultat d'une hallucination, mais bien un phénomène possédant une certaine corporéité, ayant la puissance de retenir et de transporter des substances adhérentes à une surface. Mais cette transmission n'est pas absolument nécessaire ni invariable quant à la forme et la place, car ce n'est pas toujours le même effet que l'on obtient; on cite des cas où les mains enduites de substances colorantes ne les ont même pas transmises au corps du médium.

Mais, pour établir ma thèse, je n'ai pas à faire des recherches dans ce sens, car les faits de la nature de ces derniers seraient pour le Dr Hartmann la preuve eo ipso que la main apparue n'était qu'une hallucination.

En revanche, les cas où le transfert de la matière colorante sur le corps du médium s'opère à une place ne correspondant pas à la place de l'organe matérialisé, touché par la substance, ont pour nous une grande importance. Nous lisons par exemple dans le

Spiritualist : « M. Crookes mit une petite quantité de couleur d'aniline sur la surface du mercure qui avait été préparé pour l'expérience; l'aniline est un colorant puissant, aussi les doigts de M. Crookes en conservèrent-ils longtemps les traces. Katie King plongea ses doigts dans la couleur, et cependant les doigts de Miss Cook ne se sont pas trouvés tachés; des traces d'aniline se voyaient, par contre, sur son bras. » (1876, v. I, p. 176). Le directeur du Spiritualist, M. Harrison, fait le récit d'une autre expérience de ce genre, produite avec le même médium : « Au cours d'une séance avec le médium Miss Cook, on avait enduit la main matérialisée, à la surface extérieure, d'un peu d'encre violette, et cette tache, grande environ comme une pièce de cinq francs, fut ensuite trouvée sur le bras du médium, près du coude. » (Spiritualist, 1873, p. 83.) En théorie, on pourrait faire cette supposition que dans les cas où se produit le phénomène du « dédoublement », il y a transport de la substance appliquée au corps matérialisé, tandis que dans les cas de formation de corps hétéromorphes, il y a disparition de cette substance.

Dans le même ordre d'idées, nous pouvons citer le fait suivant, qui ne se rattache pas directement an sujet traité sous la rubrique 4.. Il s'agit de la réaction sur le médium d'une sensation éprouvée par un organe matérialisé. Nous lisons dans le livre The Scientific Basis of Spiritualism (par Epes Sargent, Boston, 1881) : « Le Dr Willis communique le fait suivant, relatif à sa propre médiumnité. A l'une des séances, un monsieur sortit de sa poche un canif qui avait une longue lame bien tranchante ; il n'avait confié ses intentions à personne, et à un moment donné, il en porta un coup formidable sur l'une des mains matérialisées. Le médium poussa un cri de douleur. Il avait ressenti comme un couteau traversant sa main. Le monsieur en question bondit de joie d'avoir « confondu » le médium, comme il le croyait, persuadé de trouver la main du médium transpercée et couverte de sang. A son grand étonnement et à sa confusion, il ne trouva pas la moindre écorchure sur les mains du médium ; celui-ci avait cependant exactement éprouvé la sensation d'un couteau traversant les muscles et les articulations de sa main; la douleur ne cessa qu'au bout de plusieurs heures. » (P. 198.) Ce fait nous prouve que la main apparue n'était ni une hallucination ni la main du médium.

D. REPRODUCTION DE FORMES MARTÉRIALISÉES PAR DES MOULAGES EN PLATRE

Je passe maintenant aux expériences que je considère comme les preuves les plus positives et les plus concluantes du phénomène de la matérialisation. Il ne s'agit plus d'empreintes, mais de moulages de tout un membre matérialisé, au moyen desquels on fait ensuite un modèle en plâtre, reproduisant avec une parfaite exactitude tous les détails de la forme du corps momentanément matérialisé. L'opération se fait de la manière suivante: on prépare deux vases, l'un avec de l'eau froide, l'autre avec de l'eau chaude à la surface de laquelle se trouve une couche de cire fondue. On demande que la main apparue se plonge d'abord dans la cire en fusion, pendant quelques instants, puis dans l'eau froide, et cela à plusieurs reprises; de cette façon, la main est bientôt enveloppée d'un gant de cire d'une certaine épaisseur et, lorsque la main matérialisée se retire, on conserve un moule parfait qu'on emplit ensuite de plâtre ; le moule, fondu dans l'eau bouillante, laisse un moulage en plâtre ayant exactement la forme du corps qui remplissait le moule. Une expérience de ce genre, faite dans les conditions requises pour prévenir toute fraude, nous donne une preuve absolue : l'image complète et permanente

du phénomène qui s'était produit. M. Hartmann ne fait pas mention de ces expériences; le seul passage de son livre qui semble s'y rapporter ne s'applique pas du tout aux faits dont je parle. Le Dr Hartmann dit : « Chaque fois que la non-identité du médium et de l'apparition n'est basée sur d'autres arguments que l'isolement matériel du médium, cette assertion doit être rejetée comme manquant de preuves ; tout ce que l'apparition produit, dans ces cas, doit être attribué au médium lui-même, ainsi, par exemple quand le fantôme laisse l'empreinte de ses mains, de ses pieds ou de son visage dans la paraffine fondue et les remet ensuite aux spectateurs. » (ps. St., VI, 526; IV, 545-548; Spiritism, p. 89.

La première de ces citations des Psychische Studien (VI, p. 526) a trait à une courte notice relative à l'empreinte d'un visage laissée dans de la paraffine fondue (désignée sous le nom de cire), tandis que je parle du moulage complet d'un membre quelconque, ce qui n'est pas du tout la même chose; la seconde citation des Psychische Studien (IV, 545-548) se rapporte à la matérialisation complète d'une forme humaine, et il n'y est question ni d'empreinte ni de moulage. Cela est d'autant plus surprenant que dans le même volume des Psychische Studien on peut lire plusieurs articles de M. Reimers, qui fait le récit d'une série d'expériences, faites avec le plus grand soin, se rapportant, à la production de moulages de mains matérialisées; M. Hartmann passe ces articles sous silence ! Il est impossible de considérer ce silence comme ressortant de l'argument précité de M. Hartmann, à savoir que le médium était « enfermé » et que par conséquent tout ce que l'apparition avait produit devait être attribué au médium lui-même, attendu que, dans le cas présent, la non-identité du médium et de l'apparition n'est pas uniquement basée sur le fait de la réclusion du médium, mais encore sur la différence constatée entre la forme de la main matérialisée qui a produit son moule dans la paraffine et celle du médium.

Or je considère la production de moulages par les formes matérialisées comme la preuve absolue de la réalité objective du phénomène de la matérialisation et, par conséquent aussi, comme la preuve qu'il n'y a pas d'hallucination dans ce phénomène; je dois donc donner ici un aperçu des expériences de ce genre, avec tous les détails nécessaires.

L'idée de mouler les formes matérialisées est de M. Denton (Le professeur Denton a succombé, eu 1883, à une atteinte de fièvre jaune contractée pendant un voyage qu'il avait entrepris pour faire des recherches géologiques dans la Nouvelle-Guinée (V. Psych. Studien, décembre 1883, p. 595), professeur de géologie bien connu en Amérique, et c'est en 1875 qu'il obtint ses premiers moulages de doigts. Voici comment il raconte cette expérience dans une lettre au Banner, reproduite par le Médium (1873, p. 674), auquel nous l'empruntons :

J'ai appris récemment que si l'on trempe un doigt dans de la paraffine fondue, celle-ci se détache facilement du doigt après refroidissement ; si on remplit le moule de plâtre, on obtient ainsi une reproduction exacte du doigt.

« J'écrivis alors à M. John Hardy que j'avais trouvé un excellent moyen d'obtenir des moulages et le priai d'organiser une séance avec Mme Hardy, pour essayer d'obtenir les moulages des mains matérialisées qui apparaissaient fréquemment au cours de ses expériences. Je ne communiquai rien sur le procédé que je voulais employer.

« A la suite de l'invitation de M. Hardy, je me rendis à sa maison avec une provision de paraffine et de plâtre. Aussitôt les préparatifs terminés, nous procédâmes aux expériences.

« Au milieu de la chambre, on plaça une grande table, recouverte d'une couverture piquée et d'une housse de piano, afin que l'espace en dessous fût le plus obscur possible. Sous la table on plaça un seau d'eau chaude, sur laquelle surnageait une couche de paraffine fondue. Mme Hardy prit place auprès de la table et posa ses mains dessus. M. Hardy et moi, nous nous tenions de chaque côté de Mme Hardy. H n'y avait pas d'autre personne dans la pièce.

« Bientôt nous entendîmes un bruit, provenant de l'eau mise en mouvement; au moyen de coups frappés, il fut demandé à Mme Hardy d'avancer sa main de quelques centimètres sous la table entre la couverture et la housse, ce qu'elle exécuta, et, après plusieurs reprises de cette manœuvre, elle obtint quinze à vingt moules de doigts, de diverses grandeurs, depuis des doigts d'enfant jusqu'à des doigts gigantesques. Sur la plupart de ces formes, notamment sur les plus grandes ou sur celles qui se rapprochaient par leurs dimensions des doigts du médium, toutes les lignes, les creux et les reliefs que l'on voit sur les doigts humains ressortaient avec beaucoup de netteté. Le plus grand de ces doigts, le pouce du grand Dick (Big Dick) — comme il nous fut désigné — était deux fois gros comme mon pouce ; la plus petite de ces formes, avec un ongle nettement dessiné, correspondait au doigt potelé d'un enfant d'un an.

« Pendant que ces formes se produisaient, la main du médium était à une distance d'au moins 2 pieds de la paraffine, ainsi que je puis l'affirmer. Les moules étaient encore chauds, en grande partie, au moment où Mme Hardy les retirait des mains qui lui étaient tendues sous la table ; il est arrivé plus d'une fois que la paraffine était encore trop molle et que les formes s'abîmaient.

« Je voudrais attirer l'attention des frères Eddy, du jeune Allen (Allen boy) et d'autres médiums à effets physiques, sur cette méthode, qui est la plus propre à démontrer aux sceptiques la réalité des apparitions et de leur existence en dehors du médium. Si l'on pouvait obtenir des moules de mains dépassant les dimensions des mains humaines, — ce dont je ne doute aucunement, — on pourrait les adresser à des cercles spirites éloignés, comme preuve irréfutable. « William Denton.

« Wellesley, Mass., 14 septembre 1875. »

Dans une lettre ultérieure, publiée dans le Donner of Light du 15 avril 1876, M. Denton, se reportant à sa première lettre, la complète par ce détail important : « Au cours de la séance, il m'est plusieurs fois arrivé de voir sortir de dessous la table des doigts. encore recouverts de paraffine. »

La lettre de M. Hardy, le mari du médium, confirme ce fait et ajoute quelques détails qui ne sont pas dépourvus d'intérêt, et que nous allons reproduire ici, d'après le Médium (1875, p. 647) :

« Le 15 de ce mois, je reçus une lettre du professeur W. Denton, demeurant à Wellesley, à 10 lieues de Boston, et qui est bien connu pour ses conférences sur la géologie et le spiritualisme. Il m'écrivait qu'il avait trouvé un moyen très simple d'obtenir

le moulage des mains et des doigts matérialisés à condition d'avoir affaire à un bon médium. Il me demandait si Mme Hardy consentirait à prêter son concours à ces expériences. Je lui répondis de suite que nous serions heureux de le seconder dans ses efforts pour démontrer la réalité du phénomène des matérialisations. Par retour du courrier, il m'annonça son arrivée pour le jour suivant, le 16. Il apporta ses préparations, au sujet desquelles il ne nous avait donné aucun détail. Nous procédâmes de suite aux expériences.

« Une table ordinaire, de 4 pieds de long et de 2 pieds de large, fut tendue, autour, d'une draperie pour ménager un espace obscur sous la table. M. Denton apporta un seau contenant de l'eau bouillante qui ne le remplissait pas jusqu'aux bords, posa dessus un morceau de paraffine, qui ne tarda pas à fondre tout en surnageant. M. Denton mit le seau sous le milieu de la table ; Mme Hardy avait pris place à l'une des extrémités de la table, ayant M. Denton d'un côté et moi de l'autre. Le contrôle des mains était superflu, car toutes reposaient sur la table, ce qui permettait d'en surveiller le moindre déplacement. Quelques minutes après, nous entendîmes le bruit de l'eau mise en mouvement, et alors les agents invisibles nous annoncèrent le succès de l'expérience et prièrent le médium de tendre la main, pour prendre un objet qui lui serait remis. Alors seulement Mme Hardy avança sa main sous la table ; son bras restait tout le temps eu vue, à partir du poignet, et la distance qui séparait ses doigts de l'eau n'a jamais été inférieure à 2 pieds. Les mains qui plongeaient dans la paraffine s'élevaient elles-mêmes vers le médium pour lui permettre d'enlever les moules. Nous avons ainsi obtenu quinze à vingt formes qui portaient nettement le dessin des ongles et de toutes les lignes sillonnant la peau. Ces doigts peuvent être classés en cinq catégories de dimensions : trois ou quatre d'entre eux appartenaient à des enfants d'un à trois ans ; les autres formes étaient beaucoup plus grandes ; enfin, il yen avait une qui représentait un pouce d'une grandeur telle que nous n'en avions jamais vu, avec l'ongle et toutes les lignes très nettement marqués.

« Tous ces moules se trouvent en ce moment en possession de, M. Denton, qui se propose de publier cette expérience en détail dans le prochain numéro du Banner, sous sa signature. Ces faits parlent par eux-mêmes et marquent une étape importante dans le progrès des choses. Les phénomènes que je cite se sont produits, en plein jour, bien que les rideaux fussent baissés ; il n'y avait pas de cabinet, et le médium n'a pas été couvert d'un drap quelconque ; le tout se passait dans la même chambre, et pas le moindre mouvement d'une des personnes présentes ne pouvait échapper aux autres assistants.
« John Hardy.

« Boston, ce 20 septembre 1875. »

On obtint, de cette manière, dans une série, de séances, des moules de mains et de pieds complets et des formes les plus diverses. Les conditions dans lesquelles ces expériences étaient conduites, ainsi que les résultats obtenus, auraient dû, semble-t-il, suffire à toutes les exigences ; mais la critique faisait son œuvre ; elle s'ingéniait à démasquer la duperie, car duperie il devait y avoir. On commença par alléguer que le médium pouvait apporter à la séance des moules préparés d'avance et les donner pour résultat immédiat des expériences. Le professeur Denton imagina alors la démonstration suivante : il pesait le bloc de paraffine qui devait servir à l'expérience ; après la séance il

pesait le moule obtenu, ainsi que le restant de la paraffine, et, en additionnant ces deux derniers poids, il trouvait que cette somme correspondait exactement au poids primitif de la paraffine. L'épreuve du pesage a été maintes fois exécutée publiquement, devant une nombreuse assistance, par les soins de commissions nommées par le public même ; ces expériences eurent lieu, entre autres, à Boston, Charlestown, Portland, Baltimore, Washington, etc., et toujours avec un succès complet. La critique, néanmoins, ne se tenait pas encore pour battue ; elle prétendait que le médium pouvait enlever avec la main ou avec le pied la quantité voulue de paraffine et la dissimuler d'une façon ou d'une autre. On demanda donc que le médium fût mis dans un sac ! Cette condition fut acceptée, et à une vingtaine de séances publiques, le médium fut placé dans un sac qu'on lui nouait autour du cou. Les résultats furent les mêmes, et toujours sous la surveillance d'une commission choisie par le public. Mais ces mesures de contrôle ne parurent pas suffisantes : on alla jusqu'à dire que le médium pouvait défaire et ensuite refaire une partie de la couture du sac, du moment qu'il avait les mains libres, bien que les membres de la commission n'eussent rien remarqué qui pût justifier cette supposition. On s'arrêta à une combinaison qui devait fournir la preuve la plus convaincante et la plus absolue : on exigea que le moule se formât à l'intérieur d'une caisse fermée à clé. Dans ces conditions, l'expérience devenait absolument concluante ; aussi vais-je citer in extenso le compte rendu auquel elle donna lieu et qui fut publié dans le Banner of Light du 27 mai 1876, avec la signature des membres de la commission. Voici d'abord la description de la caisse confectionnée spécialement pour l'expérience, d'après les indications du Dr Gardner :

« Cette caisse, de forme rectangulaire, mesure 30 pouces de longueur et de profondeur sur 24 de largeur. Le fond, les quatre supports des coins et le couvercle à deux battants sont en bois, ainsi que la partie supérieure des parois comprise entre le couvercle et le treillis en fil de fer ; ce cadre en bois, haut de 8 pouces 1/2, est perforé de trous espacés de 1 pouce, et ayant 3/4 de pouce de diamètre. Ces orifices se trouvent réduits de 1/4 de pouce par un placage collé à l'intérieur. Le treillis de fer qui forme le corps de la caisse est composé d'un morceau unique de fil, dont les deux bouts se joignent sur l'un des supports et sont masqués par une planchette en bois clouée au support. Le couvercle est composé de deux parties s'ouvrant au dehors : l'un des battants se ferme des deux côtés au moyen de verrous; l'autre se fermait primitivement par un simple fermoir à levier. Le treillis, très solide et très épais, forme des mailles de 3/8 de pouce. Après plusieurs séances réussies, mais auxquelles nous n'avions pas assisté, on remarqua quelques défauts dans la boîte et on fit exécuter quelques modifications, afin qu'elle répondît à toutes les exigences : les deux côtés du couvercle furent munis de serrures, assurant la fermeture absolue de la boîte. Si nous avons si longuement, insisté sur les détails de cet appareil, c'est qu'il doit servir à établir d'une manière péremptoire la bonne foi du médium. » (Reproduit dans le Spiritualist du 9 juin 1876, p. 27.4.)

Voici maintenant le document même : « Le lundi 1er mai 1876, dans une chambre du rez-de-chaussée occupée par M. Hardy, square de la Concorde, numéro 4, se trouvaient présentes les personnes qui suivent : le colonel Frederick A. Pope, de Boston ; John Wetherbee, J.-S. Draper, Epes Sargent, Mme Dora Brigham et M. et Mme Hardy. La caisse fut soumise à un examen scrupuleux. Le colonel Pope, expert en toutes espèces de travaux de menuiserie, retourna la caisse dans tous les sens et l'inspecta de tous côtés, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Les autres assistants suivirent cet examen, puis

examinèrent la caisse à leur tour. Le treillis a été l'objet d'une attention toute particulière, les expérimentateurs désirant se rendre compte s'il y avait un moyen, avec un instrument en fer, d'élargir les mailles au point de permettre le passage d'un objet qui a plus d'un demi-pouce d'épaisseur, et de les rétrécir ensuite. L'examen démontra l'impossibilité d'une pareille opération sans qu'il en restât des traces.

« Lorsque tout le monde se fut rendu compte de la parfaite sûreté de la caisse, M. Wetherbee prit un seau rempli d'eau froide, très limpide, et le plaça dans la caisse, après l'avoir préalablement présenté à l'inspection des personnes présentes. Le colonel Pope s'empara d'un seau d'eau bouillante, à la surface de laquelle nageait une couche de paraffine en fusion, et, après examen, le posa également dans la caisse. Le couvercle fut verrouillé et fermé à clé. Pour plus de sûreté, on apposa des cachets sur chaque trou de serrure, le long de la jointure des deux ventaux du couvercle et sur les coins, bien que cette mesure fût superflue, du moment que nous ne devions pas quitter des yeux le médium pendant toute la durée de l'expérience. La chambre étant éclairée, nous pouvions nous assurer à travers le treillis que la caisse ne renfermait pas autre chose que les deux seaux et leur contenu.

« Pour obtenir l'obscurité nécessaire à la production du phénomène, on recouvrit la caisse d'une toile, et on diminua le jour dans la pièce; mais il en restait toujours suffisamment pour que nous puissions consulter nos montres et distinguer les visages des assistants, y compris celui du médium. Mme Hardy se plaça devant le cercle que nous formions, en face du côté étroit de la caisse. M. Hardy se tint tout le temps à l'écart, derrière la compagnie.

« Aucune contrainte ni aucune condition ne furent imposées aux assistants. Ils ne chantaient ni ne produisaient aucun bruit, mais la conversation à demi-voix dura presque tout le temps. Mme Hardy était dans son état normal, elle n'avait l'air ni émue ni préoccupée. Une harmonie complète régnait dans l'assemblée ; les yeux de tous étaient fixés sur le médium. De temps en temps on posait des questions à l'opérateur invisible, qui répondait au moyen de coups.

« Enfin, après une attente de quarante minutes environ, nous entendîmes des coups rapides et animés, nous annonçant la réussite de l'expérience. Nous quittâmes nos places pour aller enlever la toile qui recouvrait la caisse, et en regardant à travers le filet de fer nous aperçûmes la forme complète d'une grande main surnageant dans l'eau froide. Nous examinâmes les cachets : ils étaient intacts. Nous inspectâmes encore une fois la caisse et trouvâmes que tout était en règle : bois et treillis n'avaient pas subi le moindre changement. Après avoir enlevé les cachets, nous tirâmes les verrous, ouvrîmes le couvercle de la caisse et en sortîmes le seau avec le moule. Nous fûmes forcés, — comme nous le sommes encore aujourd'hui, — de formuler cette conclusion que le moule a été produit et placé dans le seau par une force qui a la faculté de matérialiser des organes humains, en rien semblables à ceux du médium.

« Jeudi, le 4 mai, nous eûmes une deuxième séance, à laquelle prirent part, outre les personnes déjà nommées : M. J.-W. Day (appartenant à la rédaction du Banner of Light) et M. J.-F. Alderman. Les expériences ont été faites dans les mêmes conditions, et avec un résultat encore plus frappant que celui de la séance du 1er mai, en tant que les moules obtenus étaient de plus fortes dimensions et que les doigts étaient plus écartés. On eut recours aux même précautions, au commencement et à la fin de la séance : c'est-à-dire

que la boîte fut deux fois examinée par toutes les personnes présentes. Un doute ayant été exprimé au sujet de la solidité des charnières, on apporta un tournevis et on éprouva la solidité des vis, qui furent serrées à fond.

« Outre le moule qui nageait dans le seau, nous trouvâmes une partie d'un autre moule au fond de la caisse.

« Voici les conclusions auxquelles nous sommes arrivés :

« 1. Le moule exact d'une main humaine, de grandeur naturelle, s'est produit dans une caisse fermée, par l'action intelligente d'une force inconnue.

« 2. Les conditions dans lesquelles l'expérience a été produite mettent hors de question la bonne foi du médium ; les résultats obtenus constatent, en même temps, d'une manière indiscutable, la réalité de sa puissance médiumnique.

« 3. Toutes les dispositions prises étaient d'une simplicité et d'une rigueur telles, qu'elles excluent toute idée de supercherie, ainsi que toute possibilité d'illusion, de sorte que nous considérons notre témoignage comme définitif.

« 4. Cette expérience confirme le fait — depuis longtemps connu des chercheurs — que des mains temporairement matérialisées, dirigées par une intelligence et émanant d'un organisme invisible, peuvent être rendues visibles et palpables.

« 5. L'expérience de la production des moules en paraffine, liée à la photographie dite spirite, constitue une preuve objective de l'action d'une force intelligente en dehors des organismes visibles, et constitue un point de départ sérieux pour les recherches scientifiques.

« 6. La question de savoir « comment ce moule s'est produit à l'intérieur de la caisse » conduit à des réflexions qui sont appelées à exercer une influence des plus considérables tant sur la philosophie de l'avenir que sur les problèmes de la psychologie et de la physiologie, et qui ouvrent un nouvel horizon aux recherches sur les forces occultes et la destinée future de l'homme.

« Boston, ce 24 mai 1867.

«J. F. Aldernan, 46, Congress-street, Boston.

« Mrs Dora Brigham, 3, James-street, Franklin st.

« Colonel Frederick A. Pope, 69, Montgomery-street.

« John W. Day, 9, Montgomery-place.

« John Wetherbee, 48, Congress-street.

« Epes Sargent, 67, Moreland-street.

« J.-S. Draper, Wayland, Mass. »

Parmi ces signatures, on remarquera celle deM. Epes Sargent, nom bien connu dans la littérature américaine.

Nous avons donc ici une expérience faite dans des conditions qui répondent amplement aux exigences du Dr Hartmann : une réclusion du médium n'a pas lieu, il est assis avec les témoins de l'expérience dans une chambre suffisamment éclairée; le moule

se produit dans un espace isolé, rendant toute intervention extérieure impossible. Nous nous trouvons par conséquent devant un fait qui prouve d'une manière irrécusable, objective, une fois pour toutes, que les mains apparaissant aux séances spiritiques ne sont pas l'effet d'hallucinations, qu'elles représentent un phénomène réel, objectif, auquel la désignation de « matérialisation » est parfaitement applicable, sans que, par ce terme, nous prétendions expliquer la nature même du phénomène.

S'il y a encore place pour quelque doute, ce serait que l'expérience a été produite en Amérique, patrie classique du humbug. Pour le cas présent, cette objection n'aurait un fondement que s'il s'agissait d'un fait isolé, nouveau, sans antécédents. Or, pour ceux qui ont étudié la question de plus près, cette expérience n'est que le couronnement, de toute une suite de recherches opérées dans le même but. D'ailleurs, l'expérience en question revêt un caractère d'authenticité suffisante en considération des signatures des personnes qui y ont pris part, notamment: le professeur Denton, inventeur du procédé employé ; le Dr Gardner, un des représentants les plus estimés du spiritualisme en Amérique, qui eut l'initiative de l'expérience avec la caisse, et présida aux premières séances (Voy. Banner of Light, du 1er avril 1876) ; M. Epes Sargent, homme de lettres et spiritualiste bien connu, qui a écrit au directeur du Spirituialist à Londres, en lui adressant le rapport de la commission :

« Ayant assisté aux séances en question, je puis me porter garant de l'exactitude scrupuleuse du compte rendu. » (Spiritualist, 1876, p. 274). Il a aussi communiqué à cette même revue l'avis du sculpteur O'Brien, expert en ce genre de moules (Spir., 1876, I, p. 146).

Nous reproduisons en entier ce document intéressant :

«Washington, ce 20 janvier 1876.

« A la suite d'une sollicitation qui m'a été adressée à cet effet, je certifie, par la présente, que je suis modeleur et sculpteur, exerçant ma profession depuis vingt-cinq ans, y compris plusieurs années que j'ai passées en Italie pour étudier les œuvres des grands maîtres de la peinture et de la sculpture; que j'habite actuellement Washington, ayant mon atelier 343, Pennsylvania-avenue ; que le 4 janvier courant un ami m'invita à me rendre au domicile d'un particulier (1016, 1 street, N.-W. Washington) pour y examiner des moulages en plâtre sur lesquels je devais donner mon avis. En effet, un monsieur qui me fut présenté sous le nom de M. John Hardy, de Boston, me montra sept modèles de mains en plâtre, de différentes dimensions ; je les ai examinés sous un jour vif, à la loupe. Je trouvai que chacune de ces épreuves était une œuvre de merveilleuse exécution, reproduisant tous les détails anatomiques ainsi que les inégalités de la peau avec une finesse telle que je ne l'avais encore jamais constatée sur aucun modèle de mains ou autre partie de corps humain, si ce n'est ceux obtenus au moulage direct, en plâtre, fait sur la main ou une autre partie quelconque du corps et consistant en plusieurs morceaux, ce que nous appelons un moule à pièces. Cependant, les modèles en question ne portaient aucune trace de soudure et paraissaient sortir d'un moule sans assemblage. Parmi ces plâtres il s'en trouvait un qui représentait, m'a-t-on dît, la main de feu le vice-président Henry Wilson, et qui aurait été obtenue depuis sa mort. Le plâtre me parut singulièrement ressembler, de forme et de grandeur, à la main du défunt, que j'avais

examinée peu de temps après le décès, quand j'étais venu pour prendre le masque en plâtre, — le seul moulage qui ait été pris. J'avais alors également l'intention de mouler sa main, mais j'en fus empêché par les chirurgiens, auxquels il tardait de procéder à l'autopsie. « J'ajoute volontiers, sur demande, que dans le cas ou ce plâtre de la main de M. Wilson aurait été obtenu à l'aide d'un procédé quelconque de moulage, elle ferait honneur au premier artiste du monde.

« En ce qui concerne spécialement ce point, je n'hésite pas à affirmer que, parmi les sculpteurs en renom, il s'en rencontrerait peut-être un sur cent qui pourrait entreprendre et mener à bien le modelage d'une main semblable avec tous les menus détails, et encore ce sculpteur courrerait-il le risque de perdre sa peine, attendu que, dans notre art, le seul procédé pour reproduire les objets en ronde bosse est le moule à pièces, ce qui nécessite un ébarbage pour faire disparaître les bavures qui indiquent les raccords des diverses parties du moule, — soit un travail considérable, si j'en juge par l'examen microscopique auquel j'ai soumis les épreuves; l'achèvement d'un seul objet (en supposant que le modeleur puisse se passer du concours d'un bon sculpteur) exigerait le travail de plusieurs journées. Ce soir même et au' même endroit on me fit voir deux gants ou moules en paraffine dans le genre de ceux qui auraient servi au coulage de ces modèles. Ces moules, je les ai minutieusement examinés et n'y ai trouvé aucune trace de soudure; ils avaient l'air d'être faits d'une pièce, par un procédé quelconque, par exemple sur un modèle d'une ressemblance parfaite avec une main humaine qui aurait ensuite été plongée à plusieurs reprises dans une substance semi-liquide et adhésive comme la paraffine, et qui aurait ensuite été retiré de ce gant, le laissant intact ; mais la forme de ces gants ou moules (et, par conséquent, des épreuves) avec les doigts recourbés, la paume de plusieurs centimètres plus large que le poignet, rendrait impossible, à mon avis, de les retirer intacts, de sorte que je me refuse à formuler une théorie tant soit peu satisfaisante sur la manière dont ils sont produits.

« On me prie encore de déclarer que je ne suis pas spiritualiste, que je n'ai jamais assisté à aucune séance et que je n'ai jamais communiqué avec les dits « médiums », à mon su du moins.

« Je ne sais rien de la philosophie du « spiritualisme moderne » en dehors de l'enseignement qui lui est attribué relativement à l'immortalité de l'âme et la possibilité d'avoir des rapports avec les esprits des défunts; la première de ces thèses est pour moi une question de foi, et, quant à la deuxième, je ne la trouve pas encore appuyée sur des preuves suffisantes pour que je me permette de me prononcer pour ou contre. »

« John O'Brien, sculpteur. »

En règle générale, j'admets bien que les rapports qui nous arrivent d'Amérique sont fréquemment exagérés ou inexacts ; aussi me tiens-je dans mes recherches spiritiques de préférence aux sources anglaises, comme on peut le constater, et ce d'autant plus que je connais la plupart des personnes qui prennent une part active à ce mouvement en Angleterre. C'est pourquoi je donnerai place ici à un exposé circonstancié des expériences de ce genre, produites dans ce pays, expériences qui, peut-être, sont plus concluantes encore.

AUTRES EXEMPLES DE MOULAGES DE FORMES MATERIALISEES A L'AIDE DE LA PARAFFINE

Ces expériences peuvent être divisées en quatre catégories, d'après les conditions dans lesquelles elles se produisent :

I. — Le médium est isolé ; l'agent occulte reste invisible.

II. — Le médium est en évidence; l'agent occulte est toujours invisible.

III. — Le médium est isolé; l'agent occulte apparaît.

IV. — L'agent et le médium sont simultanément visibles aux spectateurs.

I. — Le médium est isolé; l'agent occulte reste, invisible.

Les meilleures expériences de cette catégorie sont, sans contredit, celles qui ont été faites par M. Reimers (à Manchester), que je connais personnellement et qui, dès le début, m'en avait communiqué les résultats, d'une manière très détaillée, indépendamment des comptes rendus qu'il a publiés dans les revues anglaises. Les lecteurs des Psychische Sludien en ont eu connaissance par les articles que M. Reimers y a fait paraître en 1877 et les années suivantes. J'emprunte à la lettre de M. Reimers, du 6 avril 1876, qui est en ma possession, un exposé détaillé de la première expérience de cette espèce : « Le médium, — une femme très corpulente, — était couvert d'un sac en tulle qui cachait la tête et les mains ; il se fermait au moyen d'un cordon passé dans une coulisse assez large ; ce cordon fut solidement noué autour de la taille du médium, de sorte que les bras, ainsi que tout le haut du corps, étaient emprisonnés. Je réunis les bouts de ce cordon au moyen de plusieurs nœuds bien serrés, rendant absolument impossible le dégagement du médium. Ainsi ligoté, il était assis dans un coin de ma chambre. Jetais ressortir avec intention cette circonstance, car elle exclut toute hypothèse d'une porte secrète.

« Après avoir soigneusement pesé la paraffine, je la mis dans un petit seau que je remplis ensuite d'eau bouillante; en peu de temps la paraffine était fondue, et alors je plaçai le seau sur une chaise, à côté du médium. Ce coin de la chambre fut masqué par un rideau en calicot ; l'encoignure était complètement occupée par une étagère, deux chaises, un tabouret, le seau et un panier à papiers, de sorte qu'il n'y avait aucune possibilité de s'y blottir.. A une lumière adoucie, je m'assis devant le rideau et constatai bientôt que le médium se trouvait en état de transe. Aucune figure n'apparaissait, mais une voix prononça ces paroles : « C'est réussi ; prends doucement le moule, il est encore chaud, et ait soin de ne pas réveiller le médium. » J'écartai le rideau et aperçus une figure se tenant à côté du médium, mais elle disparut aussitôt. Le moule était fait. Je pris le seau et priai le médium de plonger sa main dans la paraffine qui était encore chaude, afin d'en obtenir le moule. Je pesai ensuite les deux moules ensemble avec le restant de paraffine. Le poids était le même, sauf une légère diminution provenant de l'adhésion inévitable d'un peu de paraffine aux parois du seau. Avant de délivrer le médium, je m'assurai soigneusement que les nœuds et les ligatures étaient restés intacts. L'unique porte donnant accès dans la chambre avait été fermée à clé, et je n'ai pas perdu de vue, pour un

instant, le coin drapé. Il est tellement évident qu'aucune espèce de supercherie n'a pu être pratiquée, que je trouve inutile d'insister sur ce point. L'emploi d'un sac en tulle était une idée fort heureuse. Je la dois au professeur Boutleroff, qui l'avait mise en pratique aux séances avec le médium Brédif. Alors même que les bras et les mains du médium resteraient libres, le doute serait impossible.

« En admettant que le médium eût apporté en cachette une main en plâtre, comment aurait-il pu la retirer sans briser ou, du moins, endommager la forme, qui est très délicate et friable ? Une main fabriquée avec une substance molle, élastique, ne résisterait pas à la température du liquide, qui était si élevée que le médium a failli pousser un cri de douleur en y plongeant la main.

« Supposons encore qu'un moule en paraffine ait été apporté tout fait ; mais alors ce moule serait plus épais, et la fraude serait facilement dévoilée par le pesage. »

De cette manière, M. Reimers obtint un premier plâtre d'une main droite, dont la conformation était pareille à celle qu'il avait aperçue pendant quelques instants, et dont il avait antérieurement obtenu une empreinte sur de la farine (voy. Psych. Studien, 1877, p. 401); cette main différait complètement, de forme et de dimensions, de celle du médium, qui était une femme âgée, appartenant à la classe ouvrière.

Cette première expérience eut lieu le 30 janvier 1876, comme on peut le voir par la lettre que M. Reimers a adressée au Spiritualist le 11 février 1876. (On trouvera d'autres détails dans son article publié dans la Psych. Studien, 1877, pp. 351-401).

M. Reimers a répété cette même expérience le 5 février, aussi dans son appartement, en présence de deux témoins : M. Oxley et M. Lightfoot, dont le premier en a envoyé un compte rendu au Spiritualist (11 février 1876). On avait pris les mêmes mesures de précaution. M. Oxley exprima le désir d'obtenir la main gauche, faisant la paire avec la main dont on avait déjà obtenu le moule. Bientôt on entendit le clapotement de l'eau et, la séance terminée, les assistants trouvèrent dans le seau le moule, tout chaud encore, d'une main gauche, qui donna un plâtre faisant parfaitement la paire avec la main droite, coulée dans le premier moule (voy. Psych. Studien, 1877, pp. .491-493.)

M. Reimers m'envoya obligeamment le plâtre de cette main gauche, qui se distingue de toutes les autres formes qu'il a depuis obtenues ; sur la face dorsale, elle porte en relief la forme d'une croix que M. Reimers avait donnée à une apparition qui se montra à toutes les séances ultérieures, sous le nom de Bertie, toujours avec celte croix. M. Reimers m'envoya, en outre, le plâtre de la main gauche du médium, qui fut fait immédiatement après que le moule de la main de Bertie fut produit, ainsi qu'il le communique au Psychische Studien (1877, p. 404). Ci-joint les planches VII et VIII avec phototypies représentant ces deux mains, afin que le lecteur puisse, par lui-même, faire la comparaison. Les deux plâtres, placés ensemble au foyer du même appareil, ont été photographiés en ma présence. Les phototypies ne rendent pas tous les détails de la photographie, mais il suffit d'y jeter un coup d'œil pour constater leur entière dissemblance : la main du médium est grande et vulgaire, celle de Bertie petite et élégante ; ce qui saute particulièrement aux yeux, c'est la différence des doigts et des ongles. Mais la différence principale se trouve dans la longueur des doigts, comme la mensuration l'a démontré : les doigts du médium ont 1 centimètre de plus que ceux de Bertie. La circonférence de la face palmaire de la main du médium, mesurée

immédiatement au-dessous de la racine des doigts, c'est-à-dire dans une région où la largeur de la paume est invariable, est plus grande de 1 centimètre ; la circonférence du poignet du médium excède celle de la main matérialisée de 2 centimètres. La reproduction photographique de la main de Bertie n'est prise que sur une copie du plâtre ; mais M. Reimers m'a aussi envoyé deux moules en paraffine, provenant du moulage des deux mains de Bertie. A ce sujet, il m'écrit en date du 4 avril 1876 :

« Le résultat remarquable que j'ai obtenu en réussissant à mouler une main matérialisée me paraît avoir une importance telle, que je crois bien faire en vous envoyant un exemplaire du petit nombre de ceux que nous avons pu avoir. La main que je vous envoie, nous l'avons obtenue dans les mêmes conditions que la première, en présence de M. Oxley et d'un ami (voy. Spiritualist du 11 février 1876).

« L'histoire de la croix est curieuse par-dessus tout ; j'en avais fait cadeau à l'apparition qui s'était présentée, alors que le médium était renfermé dans le sac de tulle. Quand le médium fut réveillé, la croix avait disparu. Je n'ai dénoué le sac qu'après

avoir épuisé tous les efforts pour retrouver la croix. A la séance suivante, Bertie parut avec la croix suspendue à son cou. La conformation de ses mains est exactement telle que vous la voyez sur l'épreuve en plâtre que je vous envoie. Je puis l'affirmer en ma qualité de bon dessinateur. Jusqu'à ce jour, j'ai obtenu deux mains droites, trois mains gauches, — toutes dans des poses différentes, — ce qui n’empêche pas que les lignes et les plis soient identiques dans tous les exemplaires ; c'est indubitablement à la même personne que ces mains appartiennent.

« Cette identité de mains, douées de vitalité, est pour moi une preuve décisive que nous nous trouvons devant un phénomène de matérialisation.

« Le paquet était déjà prêt pour être expédié, quand j'eus l'idée d'y ajouter encore quelque chose. Je vous envoie en même temps deux formes en paraffine que j'ai obtenues hier. J'avais passé sur le médium un sac en tulle, comme d'ordinaire, et j'avais, en outre, épingle les bouts du cordon aux vêtements, derrière le dos. Bertie se montra bientôt dans l’écartement du rideau et au-dessus du cabinet, et disparut ensuite. J'entendis un bruit dans l'eau et trouvai les deux moules, refroidis, dans le seau... Remplissez-les d'une solution de plâtre très fin, etc.; ensuite prenez une loupe et comparez les plâtres que vous aurez obtenus avec les mains que je vous envoie : vous verrez qu'ils proviennent du même individu. J'en suis si bien convaincu que je vous expédie les moules que je viens d'obtenir à l'instant même. Je sais d'avance que les résultats de votre examen ne peuvent que corroborer mon assertion. »

En effet, le plâtre coulé de la main droite correspond exactement à la main gauche moulée par M. Reimers. Quant au moule de la main gauche, j'eus l'imprévoyance de le conserver en son état primitif, c'est-à-dire sans le remplir de plâtre, ce qui a été cause qu'il s'est aplati. Ce n'est qu'à présent (dix ans plus tard) que je l'emplis de plâtre. La paume est défigurée, mais les doigts ont assez bien conservé leur forme ; ce sont les mêmes doigts ; il n'y a pas de doute possible.

Dernièrement, je priai qu'on m'envoyât de Leipzig un plâtre d'un moule fait à une séance qui eut lieu le 17 avril 1876 (il en sera question plus loin) et qui était spécialement destinée aux « amis de Leipzig ». Si l'on compare ce plâtre de la main droite à celui qui était en ma possession, il est facile de reconnaître qu'ils se rapportent à

une même main ; il n'y a qu'une légère différence dans la position des doigts, chose particulièrement intéressante à constater.

On a beaucoup discuté sur la question de savoir dans quelles conditions la main (ou tout autre organe) quitte le moule. Est-ce qu'elle se dématérialise dans le moule qui l'enveloppe, ou bien se retire-t-elle d'une autre manière ? Il paraît, ainsi que certaines données le font supposer, que l'un et l'autre cas se produisent, et que cela dépend de la forme du moule.

Il y a lieu d'admettre une dématérialisation lorsque la position des doigts s'oppose d'une manière absolue à ce que la main soit simplement extraite du moule. Je citerai plus loin un cas de ce genre ; mais il y aura toujours des divergences d'opinion sur ce point.

Pour moi, la question essentielle est de constater que ces moules sont produits dans des conditions excluant toute possibilité de fraude. Le plâtre représente-t-il une copie exacte de la main du médium, — ce sera un exemple précieux de dédoublement ; ce fait, bien constaté, nous offre la première ébauche du phénomène de la matérialisation. Si, au contraire, le plâtre diffère par sa forme du membre du médium, nous nous trouverons en présence d'un phénomène bien plus compliqué et qui, forcément, nous conduira à des conclusions d'une tout autre portée.

Au point de vue des preuves organiques, je ne saurais passer sous silence une observation que j'ai faite : En examinant attentivement le plâtre du moulage de la main de Bertie et la comparant au plâtre de celle du médium, je remarquai avec surprise que la main de Bertie, tout en ayant la rondeur d'une main de jeune femme, présentait par son aspect à la face dorsale les signes distinctifs de l'âge. Or, le médium, comme je l'ai dit plus haut, était une femme âgée. Elle est morte bientôt après l'expérience. Voilà un détail qu'aucune photographie ne peut produire, et qui prouve d'une manière évidente que la matérialisation s'effectue aux dépens du médium, et que ce phénomène est dû à une combinaison de formes organiques existantes avec des éléments formels introduits par une force organisatrice étrangère, celle qui produit la matérialisation. Aussi éprouvai-je un vif plaisir en apprenant que M. Oxley avait fait les mêmes observations, comme il appert de sa lettre datée du 20 février 1876 et relative à des épreuves de moulage qu'il m'envoyait et dont il sera question plus loin.

« Chose curieuse, m'écrit-il, on reconnaît toujours dans ces moulages les signes distinctifs du jeune âge et de la vieillesse. Cela prouve que les membres matérialisés, tout en conservant leur forme juvénile, présentent des particularités qui trahissent l'âge du médium. Si vous examinez les veines de la main, vous y trouverez des indices caractéristiques se rapportant indiscutablement à l'organisme du médium. (Il s'agit de la main de Lilly, dont je joins également une phototypie). »

Je citerai ici un cas se rapportant au même phénomène, le moulage de mains absolument identiques aux précédentes, mais obtenues dans des conditions très remarquables : par l'intermédiaire d'un autre médium, appartenant même à l'autre sexe : le docteur Monck. Il est vrai que l'ancien médium, Mme Firman, assistait à la séance en qualité de spectatrice, de sorte qu'on pourrait attribuer les résultats obtenus à l'influence qu'elle exerçait à distance.

Autre particularité remarquable de cette séance : les formes humaines émergeaient de derrière le rideau, et, après s'être retirées pour opérer les moulages, elles apparaissaient

de nouveau présentant les moules aux assistants, qui les enlevaient eux-mêmes des mains ou des pieds matérialisés. Voici en quels termes M. Reimers raconte le fait : « Bientôt la force occulte commença à agir; on entendit le clapotement de l'eau. Quelques minutes après, je fus sommé de me lever et d'étendre les mains en restant dans une attitude courbée pour retirer les moules. Je sentis le contact d'un moule en paraffine, et le pied matérialisé s'en dégagea avec la rapidité de l'éclair en produisant un son bizarre, et laissant le moule entre mes mains. Ce même soir, nous obtînmes aussi les deux mains. Les trois plâtres portent exactement les lignes et traits caractéristiques des mains et des pieds de Bertie comme je les avais observés quand les moules avaient été obtenus aux séances avec le médium, Mme Firman. » (Voy. P. Studien, 1877, p. 549.)

A cette même séance, on a reçu le moule d'une autre figure matérialisée, appartenant à un sujet qui prenait le nom de Lilly. Ce moule fournit une nouvelle et remarquable preuve de l'authenticité du phénomène. Un compte rendu sommaire de cette expérience, qui eut lieu le 11 avril 1876, a été publié par M. Oxley, qui y avait pris part, dans le Spiritualist du 21 avril 1876. Plus tard, en 1878, il communiqua à cette revue un récit détaillé de ces phénomènes, y joignant les dessins dé la main et du pied, coulés au moyen de moules qu'ils avait lui-même retirés des membres matérialisés (Spiritualist du 24 mai et 26 juillet).

M. Oxley a eu l'obligeance de me faire parvenir les plâtres coulés dans ces moules; je crois utile de citer l'article qu'il consacre à la main de Lilly (ci-joint une phototypie de cette épreuve (pi. IX) d'après une photographie faite,à Saint-Pétersbourg, en ma présence). Nous lisons donc dans le Spiritualist du 24 mai 1878 :

« L'image ci-contre reproduit exactement le plâtre de la main de l'esprit matérialisé, qui s'intitulait Lilly, et qui a été pris coulé dans le moule laissé par cet esprit à la séance du 11 avril 1876, et cela dans des conditions rendant toute supercherie impossible. Comme médium, nous avions le Dr Monck: après que nous l'eûmes fouillé, sur sa propre demande, il fut placé dans un cabinet improvisé en mettant un rideau à travers l'embrasure d'une fenêtre ; la chambre resta éclairée au gaz durant toute la séance. Nous approchâmes une table ronde du rideau même et y prîmes place, au nombre de sept.

« Bientôt deux figures de femme, que nous connaissions sous les noms de « Bertie » et « Lilly », se montrèrent à l'endroit où les deux parties du rideau se touchaient, et, quand le Dr Monck passa sa tête à travers l'ouverture, ces deux figures apparurent au-dessus du rideau, tandis que deux figures d'homme (« Mike » et « Richard ») l'écartaient des deux côtés et se faisaient également voir. Nous aperçûmes donc simultanément le médium et quatre figures matérialisées, dont chacune avait ses traits particuliers qui la distinguaient des autres figures, comme c'est le cas avec les personnes vivantes.

« Il va de soi que toutes les mesures de précaution avaient été prises pour empêcher toute supercherie et que nous nous serions aperçus de la moindre tentative de fraude.

« D'ailleurs, la forme obtenue et l'épreuve en plâtre parlent d'elles-mêmes : on y distingue nettement les moindres saillies de la peau, et la courbure des doigts n'aurait pas permis de retirer la main du moule sans l'endommager; la largeur du poignet n'était que de 1/4 X 2 pouces, alors que la largeur de la paume entre l'index et le petit doigt était de 3 pouces 1/2. Je portai celte forme chez un modeleur, qui en fit le plâtre.

« J'avais moi-même préparé la paraffine et l'avais portée dans le cabinet. Bertie remit d'abord le moule de sa main à M. Reimers et me donna ensuite celui de son pied. Après cela, Lilly me demanda si je désirais avoir la forme de sa main : elle reçut, naturellement, une réponse affirmative. Elle plongea sa main dans la paraffine (je puis le dire, parce que nous avons entendu le bruit que produisit le déplacement de l'eau), et, une minute après, elle me la tendit entre les rideaux, m'invitant à retirer le gant de paraffine qui l'enveloppait. Je me penchai de son côté, par-dessus la table; à l'instant même sa main disparut, laissant entre les miennes le moule formé.

« L'authenticité de ce phénomène est hors de doute, parce que le médium a été fouillé avant d'entrer dans le cabinet, et que la table, à laquelle nous étions assis en demi-cercle, avait été placée juste contre le rideau; par conséquent, il était impossible d'y pénétrer ou d'en sortir inaperçu, la chambre étant suffisamment éclairée pour que l'on pût voir tout ce qui s'y passait.

« Dans le cas cité, la main qui a servi de modèle au moule n'était évidemment ni celle du médium ni celle de l'un des assistants. Alors, du moment que toute intervention de la part d'un être humain était complètement exclue, on peut se demander: Quelle est donc la main qui a servi de modèle au moule ?

« Nous savons que la figure apparue est d'une parfaite ressemblance avec une femme vivante; elle tendit hors du cabinet sa main recouverte du gant de paraffine, et ce gant resta entre mes mains après la disparition de la main matérialisée.

« Si en général, on peut avoir foi dans le témoignage des hommes (et nous sommes prêts, tous les sept, à confirmer l'exactitude de ce récit), nous possédons dans le présent cas une preuve irréfutable de l'intervention d'une force étrangère, n'émanant ni du médium ni des personnes présentes; ainsi se trouve établie, d'une manière indiscutable, l'existence d'êtres vivants en dehors de la sphère terrestre. »

Autant que je puis en juger, la courbure des doigts, dans ce moulage, serait un obstacle insurmontable à la libre sortie de la main moulée; par conséquent, ce plâtre, qui ne présente aucune trace de lésion, ni de fissure, ni de soudure, doit par cela même être considéré comme la preuve matérielle de son origine supra-naturelle.

L'épreuve en plâtre du pied de Bertie, que j'ai reçue de M. Oxley, présente également des particularités remarquablement convaincantes ; les creux formés par les orteils, au niveau de leur réunion avec la plante des pieds, ont nécessairement dû être comblés de paraffine et ont dû former des saillies verticales qui auraient été infailliblement brisées si le pied se fût retiré à la manière ordinaire; or la forme des doigts est restée intacte. Autre circonstance significative: ce ne sont pas seulement les cavités et creux qui sont reproduits dans la perfection, mais les lignes sinueuses qui sillonnent la peau sont non moins nettement marquées sur la plante du pied, — au nombre d'environ cinquante par pouce, ainsi que l'a constaté M. Oxley.

Autre détail : le deuxième orteil est plus relevé que les autres et n'a que 14 millimètres de largeur à sa racine, alors qu'il en mesure 19 dans la région de l'ongle, comme je l'ai constaté par mes propres mensurations; et, cependant, la forme de l'orteil et les moindres saillies de la peau ressortent avec une parfaite netteté, surtout au niveau de la racine. Si l'orteil avait été retiré de la forme à la manière ordinaire, tous ces détails auraient disparu, et l'orteil même aurait acquis une épaisseur uniforme sur toute sa longueur.

Afin de donner une idée aussi complète que possible de la personnalité qui apparaissait sous le nom de Bertie, je mets sous les yeux du lecteur une phototypie du modèle en plâtre de son pied (pi. X) ; M. Oxley en a publié une description détaillée, accompagnée de dessins et d'un schéma, dans le Spiritualist du 26 juillet 1878, et aussi dans l'ouvrage de Mme Hardinge-Britten : Nineteenth Century Miracles (Manchester, 1884, p. 204).

De mon côté, je puis ajouter le détail suivant : au cours de ma correspondance avec MM. Oxley et Reimers, à l'époque même où ces expériences se produisaient, M. Oxley a bien voulu m'envoyer le contour du premier coulé en plâtre du pied de Bertie, ainsi que le contour du pied du médium, l'un et l'autre étant pris par M. Oxley lui-même. En plaçant le plâtre original du pied de Bertie sur le premier de ces dessins, je trouvai la concordance complète, la longueur du pied étant de 19,8 centimètres, en tous cas pas plus de 20 centimètres, tandis que le pied du médium était plus long de 3 centimètres.

Désirant avoir encore quelques détails complémentaires sur cette séance remarquable, j'écrivis encore plusieurs lettres à M. Oxley, lui posant diverses questions. Je donne ici ses réponses, qui contiennent des renseignements très intéressants :

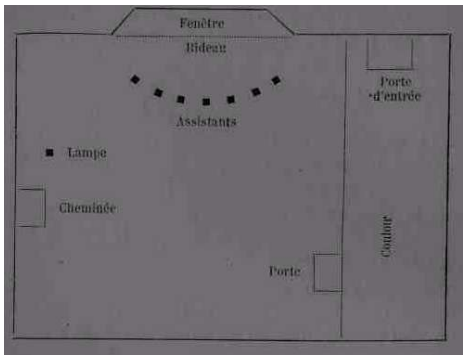
« Le 24 mars 1884.

« 63, Bury New Road, Higher Broughton, Manchester.

« Monsieur,

« Ci-inclus, je vous envoie le plan de la chambre ; elle n'a qu'une porte, dont la clé était retirée chaque fois au commencement de la séance et restait soit entre mes mains, soit entre celles de M. Reimers. Il est vrai que la pièce était au rez-de-chaussée et que la fenêtre faisait saillie sur la rue, mais je prenais toutes les dispositions nécessaires pour transformer l'embrasure de cette fenêtre en un cabinet approprié aux expériences : on baissait les jalousies et on fermait les volets; mais, comme le jour de la rue pénétrait toujours, nous suspendions devant la fenêtre un drap noir, que je fixais moi-même avec des clous, en montant sur une échelle.

« Comme vous le voyez, le médium se trouvait dans l'impossibilité absolue de franchir ces obstacles, en supposant qu'il l'aurait voulu, car toute tentative de ce genre aurait produit un bruit qui serait sûrement arrivé à nos oreilles, attendu que nous étions assis tout près du rideau, comme le dessin l'indique.



« D'ailleurs, quand même le médium serait monté sur une chaise, il n'aurait pas pu atteindre le haut de la fenêtre pour reclouer le drap. Je puis donc prétendre qu'aucune négligence n'avait été commise dans nos mesures de précautions.

« En outre, nous entendions toujours le bruit que faisait l'objet plongé dans l'eau. Pour contrôle, nous avons à plusieurs reprise pesé la paraffine avant de la faire fondre, et, quand les moules étaient formés, nous les pesions à nouveau avec le restant de la paraffine; les deux poids étaient parfaitement égaux, ce qui prouve que les moules ont été faits derrière le rideau.

« D'ailleurs, l'épreuve en plâtre porte sur elle l'indication de son origine, et ceux qui prétendent qu'elle a pu être fabriquée par un procédé de moulage, sans une seule soudure, n'ont qu'à essayer.

« Par rapport au doigt saillant sur lequel vous me questionnez, je puis vous dire seulement que l'agent occulte avait dû l'avoir ainsi conformé. Le pied du médium n'avait pas cette particularité ; les doigts du pied de Mme Firman sont plus longs et n'ont aucune ressemblance avec ceux-ci. Il faut vous rappeler aussi que le pied matérialisé sortit de derrière le rideau enveloppé dans le moule, et qu'il se retira aussitôt, laissant le moule entre mes mains.

« Ces données auront pour effet, je le suppose, de répondre à toutes les objections. J'espère que mon envoi vous parviendra bientôt et en bon état.

« Votre dévoué, « Wm. Oxley. »

« Le 17 mai 1886.

« N° 65, Bury New Road, Higher Broughton, Manchester.

« Monsieur,

« Je viens de rentrer chez moi après une absence de cinq semaines, ce qui vous expliquera pourquoi je n'ai pas répondu plus tôt à votre estimée lettre.

« En réponse à vos questions, je vous dirai que les moules en paraffine se trouvaient sur les mains et les pieds matérialités, qui s'avançaient de derrière le rideau. J'ai bien vu une partie nue de la main ou du pied, au-dessus du moule, et je puis en témoigner. Les fantômes me disaient : « Prenez » et, dès que je touchais la paraffine, les organes matérialisés s'en dégageaient, laissant les formes entre mes mains. La main s'avançait vers moi assez près pour que je la pusse saisir en me penchant par-dessus la table.

« Ce qu'il y a de plus curieux, c'est la grandeur même de la main. L'apparition, que j'ai invariablement reconnue comme la même « Lilly », variait en grandeur: tantôt sa taille ne dépassait pas celle d'un enfant bien formé; d'autres fois elle présentait les dimensions d'une jeune femme ; je crois même qu'elle n'a pas paru deux fois sous une forme absolument identique, mais je la reconnaissais toujours et ne l'ai jamais confondue avec les autres apparitions. Je savais, par expérience, que la taille et l'apparence extérieure des figures matérialisées sont soumises à des conditions dépendant des personnes qui prennent part aux séances. Par exemple, si une personne étrangère était présente, je remarquais une certaine différence dans les manifestations. Quelquefois les figures ne se formaient pas complètement : on n'apercevait que la tête et le buste; d'autres fois elles se montraient en pied, suivant les conditions. Quant à la main de Lilly, elle présente un mélange bizarre de jeunesse et de vieillesse, ce qui prouve, à mon avis, que les figures

matérialisées empruntent, dans une certaine mesure, les traits caractéristiques du médium.

« Mais la main même du médium n'a pas la moindre ressemblance avec celle que je vous envoie, et la différence entre elles est aussi grande que possible. Il m'est souvent arrivé de voir l'esprit que je connaissais sous le nom de Lilly dans d'autres maisons et chez des amis, mais seulement avec les mêmes médiums : soit MM. Firman, soit avec le Dr Monck. Dans la maison de mon ami M. Gaskell, il m'est arrivé une fois de voir cette figure se matérialiser et se dématérialiser devant nos yeux, sous un éclairage assez intense ; elle se tenait tout le temps suspendue dans l'air, sans toucher le plancher une seule fois. J'ai touché avec la main son corps et ses vêtements. Le médium était M. Monck. Cette fois, sa taille n'était que de trois pieds environ. Mais ces détails n'infirment en rien l'authenticité du phénomène, qui nous est prouvée d'une manière positive.

« Votre dévoué,

« Wm. Oxley. »

Avant d'en finir avec les expériences de M. Reimers, je citerai encore le procès-verbal d'une séance strictement contrôlée, qui a été organisée à Manchester, le 18 avril 1876. Le compte rendu en a été publié dans le Spiritualist du 12 mai de la même année, et ensuite dans les Psychische Studien (1877, pp. 550-553). Sur les cinq témoins de cette expérience, j'en connais trois personnellement; ce sont : MM. Tiedemann-Marthèze, Oxley et Reimers. Voici ce procès-verbal :

« Nous, soussignés, certifions par la présente que nous avons été témoins des faits suivants, qui se sont passés, le 17 avril 1876, dans l'appartement de M. Reimers.

« Après avoir pris une quantité de paraffine pesant juste trois quarts de livre, nous l'avons mise dans un seau; ensuite nous avons versé dessus de l'eau bouillante, qui a fait fondre la paraffine.

« Si l'on trempe la main dans ce liquide, à plusieurs reprises, elle se couvre d'une couche de paraffine ; en retirant doucement la main, on obtient ainsi un moule qui peut servir de forme pour produire des modèles en plâtre.

« Après avoir rempli un deuxième seau d'eau froide (pour accélérer le refroidissement des formes), nous avons placé les deux seaux dans un cabinet quadrangulaire, formé dans un coin de la chambre au moyen de deux morceaux de calicot, mesurant 6 X 4 pieds et attachés à des tiges métalliques: le mur extérieur de la pièce ne faisait pas corps avec la maison voisine, et tout l'espace compris dans l'encoignure en question était occupé par divers meubles : l'existence d'une porte dissimulée était inadmissible.

« Quand les seaux eurent été portés dans le cabinet, on couvrit le médium (une femme) d'un sac en tulle qui lui enfermait la tête, les mains et tout le buste jusqu'à la taille ; la coulisse fut fortement serrée, et le cordon noué derrière le dos, en plusieurs nœuds, dans lesquels on avait passé un morceau de papier, qui devait s'échapper au moindre effort pour en défaire les nœuds ; les bouts du cordon furent fixés au sac avec des épingles, sur le dos, entre le cou et la taille. Tous les témoins étaient d'accord pour reconnaître qu'il était absolument impossible au médium de se délivrer tout seul sans se trahir. Ainsi lié, le médium alla occuper la place qui lui fut assignée dans le cabinet, lequel ne contenait que

des meubles et les seaux, et rien autre, ainsi que nous nous en sommes assurés à la vive lumière du gaz. Lorsque tous les témoins furent réunis, c'est-à-dire au début même de ces préparatifs, la porte fut fermée à clef. Alors nous baissâmes la lumière, qui resta assez intense cependant pour permettre de distinguer tous les objets qui se trouvaient dans la chambre ; nous occupâmes nos places, qui étaient à une distance de 4 à 6 pieds du cabinet.

« Tout en attendant, nous entonnâmes quelques chants ; bientôt nous aperçûmes, à l'ouverture en forme de fenêtre ménagée au haut du rideau, une figure qui se montra d'abord à la face antérieure, puis passa de côté. Tous les assistants ont vu avec une netteté égale une couronne lumineuse avec une parure blanche sur la tête de la figure, et une croix en or suspendue à son cou, sur un ruban noir. Une deuxième figure de femme parut ensuite, portant également une couronne sur la tête, et toutes deux s'élevèrent au-dessus du rideau, nous adressant d'aimables saluts avec la tête. Une voix d'homme partant du cabinet nous souhaita le bonjour et nous informa qu'il essayait de produire des moulages. Ensuite la première de ces figures apparut de nouveau à l'ouverture du rideau et invita M. Marthèze à s'approcher d'elle et lui serrer la main. M. Marthèze a pu alors voir, en même temps, et le fantôme, et le médium, couvert du sac et assis à l'autre bout. Le fantôme disparut aussitôt, se dirigeant du côté du médium. Lorsque M. Marthèze eut regagné sa place, la même voix, derrière le rideau, nous demanda quelle main nous voulions avoir. Après quelque temps, M. Marthèze dut se lever de nouveau pour prendre le moule d'une main gauche. Ce fut ensuite le tour de M. Reimers de s'approcher pour retirer le moule de la main droite, celle qu'il devait envoyer aux amis de Leipzig (comme cela avait été promis).

« En ce moment, le médium se mit à tousser. Au commencement de la séance, ces quintes étaient tellement violentes; que nous avions eu des appréhensions pour la réussite de l'expérience; elles se calmèrent néanmoins au cours de la séance, qui dura plus d'une heure. Dès que le médium eut quitté le cabinet, nous examinâmes les nœuds et le reste et trouvâmes que tout était à sa place, même l'épingle, qui était très peu enfoncée dans l'étoffé et aurait facilement pu s'échapper si le médium avait fait un mouvement brusque.

«Ayant retiré la paraffine qui restait dans le seau, nous la pesâmes avec les deux formes obtenues : le poids était un peu plus de trois quarts de livre ; mais cet excédent s'explique naturellement par l'eau qui a du être dans une certaine mesure absorbée par la paraffine, comme nous avons pu le constater en comprimant le résidu.

« Avec ceci, notre expérience était terminée. Les épreuves en plâtre faites dans les moules ainsi obtenus se distinguent complètement des mains du médium sous beaucoup de rapports ; elles portent l'empreinte d'une main parfaitement vivante, et d'autres particularités indiquent qu'elles proviennent du même individu, celui qui avait déjà plusieurs fois produit de semblables moules en paraffine, dans les mêmes conditions du strict contrôle...

« J.-N. Tiedemann-Marthèze, 20, Palmeira square, Brighton.

« Christiam Reimers, 2, Ducie avenue, Oxford-road, Manchester.

« William Oxley, 63, BuryNew-road, Manchester.

« Thomas Gaskell, 69, Oldham Str., Manchester.

« Henry Marsh, Birch, cottage, Fairy Lane, Bury New-road, Manchester.

« Manchester, ce 29 avril 1877. »

Voici une récapitulation succincte des faits établis par les expériences de M. Reimers :

1° Le médium était isolé dans des conditions offrant toutes les garanties désirables ; les autres mesures de contrôle étaient également combinées de façon à ne laisser subsister aucun soupçon de fraude. Quant à l'avis du Dr Hartmann relativement à la nullité absolue des mesures d'isolement et de ligature, comme preuves de la non-identité du médium avec le fantôme, j'y reviendrai dans le chapitre suivant, qui traite de la photographie des figures matérialisées.

2° D'ailleurs, dans les cas considérés, les preuves de la réalité du phénomène ne reposent pas uniquement sur l'isolement du médium, mais encore sur la différence anatomique entre les organes matérialisés et les membres correspondants du médium, différence constatée et par les témoins et par l'évidence des moulages.

3° Le même type d'organe matérialisé s'est reproduit à toutes les séances, qui ont été nombreuses et parfois ont eu lieu dans des endroits différents, ce qui prouve la présence d'un même agent. Le nombre des formes obtenues atteint le chiffre de quinze.

4° Les épreuves en plâtre correspondaient exactement aux mains et aux pieds matérialisés, que les témoins avaient vus et touchés nombre de fois avant, pendant et après le moulage.

5° La position des doigts est autre dans chaque modèle.

6° Plusieurs fois les moules ont été présentés aux assistants pendant qu'ils revêtaient les organes autour desquels ils s'étaient formés.

7° Le même type anatomique de membre matérialisé s'est reproduit malgré la substitution au médium féminin d'un médium homme.

8° Enfin, quelques-unes de ces épreuves en plâtre témoignent clairement de leur origine supra-naturelle, car elles n'ont pu être obtenues par un procédé quelconque de moulage.

L'ensemble de ces particularités prête une importance exceptionnelle aux expériences de M. Reimers.

II — Le médium est devant les yeux des assistants, l'agent occulte restant invisible.

La première expérience de ce genre lut faite par M. Ashton avec le médium miss Annie Fairlamb. Elle est décrite dans le Spiritualist du 6 mars 1877, page 126, en ces termes :

« Monsieur, vous m'obligeriez beaucoup en publiant dans votre estimée revue ce compte rendu d'une séance à laquelle j'ai assisté et qui présente des garanties exceptionnelles de l'authenticité des phénomènes. J'ai envisagé comme une vraie faveur l'invitation de me rendre, avec plusieurs amis, le 2 mars, vendredi, à l'une des séances

hebdomadaires organisées spécialement pour l'étude des phénomènes spirites au siège de la « Society of Spiritualists », à Newcastle, avec le médium miss Annie Fairlamb.

« En pénétrant dans la première pièce, nous aperçûmes M. Armstrong, le président de la Société, occupé à faire fondre de la paraffine dans un seau aux trois quarts rempli d'eau bouillante. Dans une séance antérieure, au cours de laquelle nous faisions des tentatives pour obtenir des formes en paraffine, il nous avait été promis qu'un jour « Minnie » (un des guides invisibles de miss Fairlamb) essayerait de faire pour nous plusieurs moules de ses mains. Quand la paraffine fut en fusion, on porta le seau dans la chambre désignée pour la séance, et on le plaça dans le coin le plus éloigné du cabinet obscur. A côté, on mit un autre seau contenant de l'eau froide.

« Le cabinet avait été aménagé à l'aide de deux morceaux d'étoffe en laine verte, ramassés et fixés au mur sur un crochet, d'où l'étoffe tombait sur une barre de fer en demi-cercle, dont les bouts étaient solidement enfoncés dans le mur, formant une espèce de tente. Avant de baisser la toile, M. Armstrong nous demanda à quelles conditions nous voulions soumettre le médium. Je proposai au médium d'entrer dans le cabinet, tout en exposant mes motifs; mais miss Fairlamb objecta que dans ce cas nous n'aurions pas une preuve suffisante de l'authenticité du phénomène qui se produirait. Alors M. Armstrong proposa de couvrir la tête et les épaules du médium d'un morceau d'étoffe en laine, afin de le protéger contre le jour, ce qui fut accepté.

Cette couverture n'enveloppait que la tête et les épaules du médium, sans le dérober aux regards des expérimentateurs, dont quatre étaient placés de manière à pouvoir observer l'espace qui séparait le médium du cabinet. Miss Fairlamh tomba en transe et se mit à parler sous l'impulsion de l'un de ses inspirateurs invisibles, qui exigea d'abord que j'approchasse ma chaise du fauteuil occupé par le médium, à 2 pieds du rideau. Il me fut ensuite enjoint de tenir les deux mains du médium, et mon voisin devait approcher sa chaise de la mienne et poser ses mains sur mes épaules. Nous sommes restés dans cette attitude pendant toute la durée de la séance, qui se passa à une très bonne lumière.

« Ces dispositions prises, on nous proposa d'entonner des chants. A peine avions-nous commencé, que nous entendîmes le clapotement de l'eau dans le cabinet. Nous écartâmes le rideau et aperçûmes deux moules parfaitement réussis, représentant les deux mains de Minnie (principal guide de miss Fairlamb) sur le plancher, à côté du seau contenant la paraffine et qui se trouvait au milieu du cabinet au lieu d'être dans le coin extrême où nous l'avions mis.

« Je certifie que non seulement miss Fairlamb n'est pas entrée dans le cabinet, mais que ni avant ni durant la séance elle n'a franchi la distance sus-indiquée qui l'en séparait. A partir du moment précis où elle est entrée dans la chambre, elle a été très étroitement surveillée.

« Avant la séance, j'avais passé environ trois heures en compagnie de miss Fairlamb et l'avais accompagnée pendant tout le trajet jusqu'en ville, environ 3 milles d'Angleterre ; nous arrivâmes tout juste à l'heure fixée pour la séance.

« Je suis curieux de savoir quelle sera la théorie que le Dr Carpenter, savant si compétent, imaginera pour expliquer les phénomènes spiritiques précités.

« Thomas Ashton.

« 8, Rutherford-terrace, Byker, Newcastle-on-Tyne, ce 6 mars 1877. »

Une autre expérience, dans les mêmes conditions, fut organisée par le Dr Nichols avec le médium Eglinton ; cette séance est d'autant plus importante que non seulement les personnes présentes pouvaient surveiller les pieds et les mains du médium, mais que les moulages en plâtre représentaient des mains qui furent reconnues.

Voici l'article de M. Nichols, paru dans le Spiritual Record pour décembre 1883 :

« Lorsque M. Eglinton était mon hôte à South-Kensington, nous essayâmes d'obtenir des moules de mains matérialisées. Ma fille Willie, dont les écrits et dessins vous sont connus par les spécimens que je vous ai communiqués, nous promit d'essayer si elle pourrait faire le moule de sa main. En conséquence, nous fîmes les préparatifs nécessaires ; j'achetai deux livres de paraffine, de celle qu'on emploie dans la fabrication des bougies, et qui est une substance blanche, semblable a la cire, mais plus friable. Je la fondis dans mon étuve et la versai dans un seau en zinc, à moitié plein d'eau chaude, pour la maintenir en fusion. Je remplis ensuite un deuxième seau d'eau froide. Nous avions invité un cercle choisi, composé de douze personnes, parmi lesquelles il n'y avait qu'un seul étranger, un docteur allemand, M. Friese, qui s'intéressait beaucoup au spiritualisme.

« M. Eglinton prit place derrière un rideau qui isolait une partie de la chambre, à l'une des extrémités. Il était assis au centre, à l'endroit où les deux moitiés du rideau se rejoignaient et, en face de lui, en deçà du rideau, se plaça le docteur allemand, qui lui tenait tes mains. Le gaz brûlait clair, de sorte que nous pouvions très bien nous voir les uns les autres. Quand tout fut prêt, j'apportai les deux seaux qui étaient dans ma chambre, l'un avec l'eau froide et l'autre contenant l'eau chaude avec la paraffine en fusion, et les plaçai dans un coin de la pièce, derrière le rideau, à une distance d'environ 6 pieds de M. Eglinton, dont les mains étaient retenues, comme je l'ai mentionné, par celles du Dr Friese. Voici la disposition :

les deux seaux

o o

_____M. Eglinton_____ Le rideau ___

Dr Friese

« Les invités s'assirent en demi-cercle, le plus loin possible du rideau. Chacun de nous était distinctement visible ; il n'y avait personne auprès des seaux; personne non plus n'aurait pu s'en approcher. Au bout de quelques instants, nous entendîmes des voix sortant de l'endroit où se trouvaient les seaux, ainsi que le clapotement de l'eau ; bientôt après, les coups d'avertissement. Alors je m'approchai et relirai les seaux de derrière le rideau.

« Sur l'eau froide, il y avait deux pièces de paraffine solidifiée, dont l'une avait la forme d'un gant blanc épais en albâtre, et l'autre représentait quelque chose d'analogue, mais beaucoup plus petite. Je retirai le plus volumineux de ces objets et m'aperçus qu'il

était creux et qu'il avait la forme d'une main humaine. L'autre objet était le moule d'une main d'enfant. Une dame faisant partie de l'assistance remarqua sur cette main un signe particulier, une légère difformité distincte qui lui désignait la main de sa fille, laquelle avait péri noyée dans le sud de l'Afrique a l'âge de cinq ans. Je portai les deux seaux dans mon cabinet d'études en laissant les moules flotter dans l'eau. Je fermai la porte et retirai la clef.

« Le lendemain, nous nous procurâmes du plâtre très fin et le versâmes dans la grande forme. Pour en extraire l'épreuve, il fallut sacrifier le moule. Ce modèle de la main de ma fille Willie avec ses doigts longs et effilés et ce mouvement gracieux qu'elle avait pris en se plongeant dans la paraffine en fusion, chaude presque comme de l'eau bouillante ; je l'ai encore aujourd'hui sur le manteau de ma cheminée, sous un verre. Tout le monde est frappé de la ressemblance de ce modèle avec ma main, lorsque je la tiens dans la même pose, à part l'énorme différence dans les dimensions.

« Cette main n'a rien de la forme convenue que créent les statuaires: c'est une main purement naturelle, anatomiquement correcte, montrant chaque os et chaque veine et les moindres sinuosités de la peau. C'est bien la main que je connaissais si bien dans son existence mortelle, que j'ai si souvent palpée depuis, quand elle se présentait matérialisée.

« Le petit moule fut remis à la mère de l'enfant. Elle en a conservé le plâtre, n'ayant pas le moindre doute au sujet de l'identité de cette main avec celle de sa fille.

« Je puis affirmer, de la façon la plus formelle, que l'épreuve en plâtre qui est placée sur ma cheminée a été coulée dans le moule de la main matérialisée de ma fille. D'un bout a l'autre, l'expérience a été conduite par moi et soumise aux conditions les plus rigoureuses.

« Si le moule eût été pris sur une main vivante, il n'en aurait pas pu être enlevé. La circonférence du poignet est plus petite d'un pouce et demi que celle de la paume à l'endroit du pouce. Une main pareille ne saurait être dégagée du moule sans le briser en plusieurs morceaux. La seule explication possible de ce phénomène serait de supposer qu'en quittant le moule, la main s'est dissoute, ou dématérialisée. »

Je priai le Dr Robert Friese, — que les lecteurs des Psychische Studien connaissent et dont le Dr Hartmann fait mention dans son livre, — de m'envoyer la description de cette séance, à laquelle il avait pris une part active, ayant lui-même tenu les mains de M. Eglinton.

Voici un extrait de la lettre qu'il m'écrivit à ce sujet, et qui est datée d'Elbing, du 20 mars 1886:

« Monsieur, répondant à votre désir, je viens vous communiquer le compte rendu de la séance du 9 décembre 1878, organisée à Londres, chez le Dr Nichols, avec le médium Eglinton.

« Nous étions au nombre de douze ; nous prîmes place le long de trois des parois de la pièce, qui avait 4 mètres de large et environ cinq de long. Un rideau en calicot, coupant la chambre d'un mur à l'autre, la raccourcissait d'un mètre, de sorte que l'espace occupé par nous formait un carré ayant quatre mètres de côté.

« Dans le milieu se trouvait une table massive en acajou, qui n'avait pas moins d'un mètre et demi de diamètre ; au-dessus, un bec clé gaz brûlait à pleine flamme..... »

Suit la description de divers phénomènes qui ont eu lieu au commencement de la séance. Je citerai ici l'endroit qui se rapporte spécialement à la production des moules en paraffine:

« Le rideau, composé de deux parties se rejoignant au milieu, était haut de deux mètres. Eglinton ayant pris place derrière le rideau, en face de la fente, on me proposa de m'asseoir vis-à-vis de lui en deçà du rideau et de fortement lui tenir les mains. Le gaz était grand ouvert. On plaça deux seaux derrière le rideau, l'un avec de l'eau froide, l'autre contenant l'eau chaude et la paraffine en fusion. Dès que j'eus saisi les mains d'Eglinton, nous entendîmes de derrière le rideau la voix aiguë de Joey (un des esprits-guides d'Eglinton) donner des ordres :

« — Trempe la main. C'est ça. Encore. Voilà. Maintenant, vite dans l'eau ! »

« La même voix donna l'ordre de répéter le procédé :

« — Plus profondément ! Quoi, c'est trop chaud ? Quelle bêtise ! Plonge donc plus bas, comme ça; à présent, de nouveau dans l'eau froide et puis encore dans la paraffine. »

« J'entendis ensuite le choc que produit le moule en touchant le fond du seau.

« Après cette première forme, on en obtint une deuxième, dans les mêmes conditions. Lorsque, à la fin de la séance, le rideau fut ouvert, toutes les personnes présentes purent constater que je tenais toujours les mains d'Eglinton et qu'il n'y avait personne d'autre que lui derrière le rideau.

« Nous retirâmes les moules qui gisaient au fond du seau d'eau froide et les examinâmes soigneusement: ils étaient très délicats et friables, quoique d'une consistance suffisante pour que nous pussions les manier en prenant quelques précautions.

« Ce qui nous frappa, d'abord; c'est que les deux formes donnaient les moules du bras bien au-dessus du poignet. Pour obtenir des épreuves, il suffit de les remplir d'une solution de plâtre. »

Après réception de cette lettre, j'adressai encore quelques questions au Dr Friese, auxquelles il me répondit à la date du 5 mars :

« Monsieur,

« En réponse aux questions que vous me posez, j'ai l'honneur de vous communiquer ce qui suit :

« 1° Dans la partie de la chambre isolée par le rideau, il n'y a ni fenêtres ni portes, ce qui, d'ailleurs, pouvait être constaté à première vue, car elle était suffisamment éclairée parle gaz qui brûlait dans la chambre, et ne contenait aucun meuble, sauf un petit canapé.

« 2° Pendant la séance, je ne voyais de M. Egiinton que les mains, passées en deçà du rideau, mais il me les avait tendues avant que le rideau ne fût fixé avec cinq épingles ; jusque-là je pouvais le voir entièrement. Ayant pris ses mains, je ne les quittai pas jusqu'au moment où le rideau fut écarté, et alors tout le monde a pu s'assurer que c'étaient bien les mains d'Eglinton que je tenais, et non autre chose.

« 3° J'étais assis en face du médium, tenant ses jambes entre les miennes, et je pouvais voir les pointes de ses pieds tout le temps.

« 4° II restait calme, mais rien ne m'indiquait qu'il fût eu transe ; l'état de transe se serait infailliblement trahi et dans l'attitude du médium et dans la tension de ses bras; il occupait, du reste, une simple chaise et non un fauteuil, dont les bras auraient pu le soutenir en cas d'affaissement.

« Au moment ou il me donna ses mains, il ne s'appuyait même pas au dos de la chaise ; s'il l'eût fait ensuite, je n'aurais pas manqué de m'en apercevoir.

« 5° Les deux moules en paraffine furent prêts au bout d'une dizaine de minutes.

« 6° La hauteur de la chambre était de plus de quatre mètres ; le rideau s'élevait à deux mètres environ. Le gaz brûlait à pleine flamme, éclairant l'un et l'autre compartiment. »

Le Dr Nichols eut l'obligeance de m'envoyer aussi la photographie du moule en plâtre de la main de sa fille dont il s'agit dans l'expérience en question. La dame qui a obtenu à cette même séance la forme de la main de son enfant m'a également envoyé, par l'entremise de M. Eglinton, une photographie de l'épreuve, sur laquelle deux doigts sont marqués de la difformité qui a servi pour établir l'identité.

Une troisième expérience, exécutée dans des conditions analogues, eut lieu devant une commission réunie ad hoc. Cette fois, seul le pied droit du médium (toujours M. Eglinton) resta visible à l'assistance pendant toute la durée de la séance ; quant à ses mains, on ne les voyait pas, mais elles étaient fortement attachées, ainsi que les pieds.

La forme en paraffine que l'on obtint à cette séance étant précisément celle du pied droit, c'est comme si le médium avait été entièrement visible, en raison de l'argument : pars pro toto.

Voici un article sur cette séance, paru dans le Spiritualist du 5 mai 1876 (p. 206):

« Le 28 avril, vendredi, 1876, était jour de séance chez M. Blackburn, qui en avait organisé une série à Londres, 38, Great Russel-Street. Le médium était M. Eglinton ; l'assistance se composait des personnes suivantes : le capitaine James, le Dr Carter Blake, M. Algernon Joy, Mrs Fitz-Gerald, Mrs Desmond Filz-Gerald, M. A. Vacher, F. C. S., Mrs C..., Miss Kislingbury, St. George Stock, M. A. et moi, signataire du présent compte rendu, agissant en ma qualité de délégué du comité d'organisation des séances.

« L'esprit guide du médium, Joey, annonça qu'il allait tenter d'obtenir des moules en paraffine au moyen d'immersions répétées du membre matérialisé dans le liquide préparé. On fit apporter deux livres de paraffine, qui fut mise à fondre et fut versée à la surface de l'eau chaude contenue dans un seau. Celle opération avait été exécutée d'après les indications de M. Vacher. Le poids spécifique de la paraffine, étant 87, et sa température de fusion 110°,7 F., la couche ainsi préparée devait rester assez longtemps à l'état liquide. Le seau contenant la paraffine fut placé d'un côté du cabinet, auprès d'un bassin rempli d'eau froide, destinée au refroidissement des couches successives de paraffine qui composent le moule. Le médium fut installé dans un fauteuil de jonc et solidement lié par les soins de M. Joy et du dr Blake, qui lui lièrent ensemble les mains et les pieds et les attachèrent ensuite au fauteuil, ainsi que le cou.

« Je ferai observer qu'après que le médium fut lié, on fit avancer son pied droit autant que les entraves le permettaient, et que, le rideau étant tiré, on put garder sous les yeux,

jusqu'à la fin de la séance, ce pied, ou plutôt, pour m'exprimer avec une rigoureuse exactitude, la bottine dont il était indubitablement chaussé au début de l'expérience. Plusieurs personnes, — et je fais partie de ce nombre, — se sont contentées de l'observer de temps à autre, ne supposant pas que cette exposition eût un caractère intentionnel, mais, après la séance, quatre d'entre les assistants me déclarèrent qu'ils n'avaient pas quitté des yeux le pied exposé. Je ferai encore ressortir ce détail que le médium portait des chaussettes en laine et des bottines à élastiques et que, dans ces conditions, il ne lui eût pas été possible d'en retirer son pied sans qu'on s'en aperçût. D'ailleurs, à un moment donné, on remarqua une légère trépidation dans le pied, comme si le médium avait des convulsions.

« La séance venait de commencer lorsque Joey nous pria d'ouvrir les deux fenêtres qui se trouvaient dans le cabinet, probablement à cause de la température élevée qui régnait dans cet espace fermé. Au bout d'environ quarante minutes, nous entendîmes à plusieurs reprises le clapotement de l'eau, comme si un objet quelconque eût été plongé dans les seaux et, une heure après, Joey nous dit : Maintenant vous pouvez entrer; nous vous avons donné une preuve de nature particulière, nous avons fait de notre mieux. Voyons si nous avons su vous satisfaire ! »

« En entrant dans le cabinet, je constatai que le médium était lié, comme au commencement de la séance, et j'aperçus deux formes nageant dans le seau qui contenait l'eau froide ; elles étaient un peu chiffonnées. Ces moules avaient évidemment été pris sur un pied droit. M. Vacher, aidé par le Dr Blake, les remplit de plâtre et obtint des épreuves qui indiquaient clairement que les deux formes avaient été moulées sur un même pied. Il est à noter que les particularités de la surface cutanée sont très nettement gravées sur la face intérieure des moules. Le Dr Blake se propose de comparer ces épreuves avec les pieds du médium, avec lesquels ils pourraient avoir une certaine ressemblance, suivant des hypothèses données.

« Pour dégager le médium, je fus obligé de couper les liens, ne pouvant réussir à défaire les nœuds. Je puis affirmer sur ma foi que la position du médium et l'état des liens qui le retenaient étaient exactement les mêmes à la fin de la séance qu'au commencement.

« Desmond G. Fitz-Gerald, M. S. Tel. E.

(Membre de la Société des Ingénieurs-Télégraphes) « Au nom du comité des séances. »

Quelque temps après, la notice suivante parut dans le Spiritualist, à la page 300 :

« Dédoublement du corps humain. Le moule en paraffine d'un pied droit matérialisé, obtenu à une séance, Great Russel-Street, 38, avec le médium M. Eglinton, dont le pied droit est resté visible, pendant toute la durée de l'expérience, pour les observateurs placés en dehors du cabinet, s'est trouvé être la reproduction exacte du pied de M. Eglinton, ainsi qu'il résulte de l'examen minutieux du Dr Carter-Blake. »

C'est un cas frappant de dédoublement du corps du médium, constaté non seulement par les yeux, mais établi d'une manière absolue par la reproduction plastique du membre dédoublé. L'exemple n'est pas unique, mais il est particulièrement remarquable à cause des conditions dans lesquelles il s'est produit, notamment parce que le comité

d'organisation des séances, qui était composé de personnes d'une haute instruction; s'était déjà livré à une série d'expériences très soigneuses, et toujours à la condition expresse de pouvoir observer sinon le médium tout entier, du moins une partie de son corps, et que ce comité est pleinement convaincu et de la bonne foi du médium Eglinton, qui a servi à toutes ces séances, et du caractère d'authenticité des phénomènes. Une preuve si palpable du dédoublement étant acquise, nous avons le droit d'affirmer que, s'il arrive que la figure matérialisée présente une ressemblance marquée avec le médium, — comme dans le cas de Katie King, — il ne s'ensuit pas nécessairement que cette figure soit toujours le médium in propria persona, en travesti; nous pouvons donc dire que M. Hartmann est dans l'erreur quand il vient catégoriquement nous assurer que « là où il n'est pas prouvé que c'est une hallucination, on doit toujours considérer le phénomène comme une illusion (Le Dr Hartmann distingue, conformément à la psychologie, entre « hallucination » et « illusion ». Le premier de ces deux termes s'applique aux cas où les créations de la fantaisie ne sont pas basées sur une perception quelconque de nos sens, le deuxième indique une transformation que subit dans notre imagination une chose réellement perçue par un de nos sens. Par exemple : si l'on croit voir un serpent enroulé sur une assiette, il y a hallucination ; si l'on prend une corde pour un serpent, c'est une illusion; en croyant voir une figure nébuleuse émanant du médium, on est sujet à une hallucination; si l'on prend le médium pour une apparition, on subit une illusion. (Exemple du Dr H.) — Le traducteur.) ». Nous abordons maintenant la troisième catégorie d'expériences.

III. L'agent occulte est visible, le médium est isolé.

Je citerai un exemple qui n'a pas dû rester ignoré du Dr Hartmann, puisqu'il est relaté dans les Psychische Studien. C'est probablement le fait que le Dr H. vise en parlant des séances au cours desquelles le médium avait été enfermé dans une cage.

En effet, dans l'expérience dont il va être question et qui a eu lieu à Belper (Angleterre), M. W.-P. Adshead a employé une cage, construite spécialement dans le but d'y enfermer le médium pendant les séances de matérialisation, afin de résoudre définitivement cette question : l'apparition de la figure matérialisée est-elle, oui ou non, une chose distincte de la personne du médium ?

Cette question a été résolue dans un sens affirmatif. On plaça le médium, miss Wood, dans une cage dont la porte fut fermée au moyen de vis. Les plans de la chambre et du cabinet auprès duquel la cage avait été placée sont reproduits à la page 296 des Psychische Studien, 1878. C'est dans ces conditions que l'on vit apparaître deux fantômes : celui d'une femme connue sous le nom de Meggie, et ensuite d'un homme s'appelant Benny. L'un et l'autre se sont avancés hors du cabinet (pp. 349, 354 et 451); ces figures se sont ensuite matérialisées et dématérialisées devant les yeux des assistants, et enfin elles ont procédé, successivement, au moulage d'un de leurs pieds, dans la paraffine. Selon M. Hartmann, ces résultats s'expliquent d'une manière fort simple : au commencement, c'est le médium en personne, vêtu d'un costume, soit hallucinatoire, soit apporté par la force nerveuse, qui passe et repasse à travers la cage, sans la moindre difficulté ; c'est, en somme, une semi-hallucination. La deuxième phase de ce phénomène

n'est que l'hallucination complète de la figure et des vêtements. La troisième phase est de nouveau une semi-hallucination, parce que les moules réels que l'on a obtenus impliquent l'intervention personnelle du médium (Spiritismus, p. 89). Mais voici le point difficile que M. Hartmann a passé sous silence : le fait est que l'un et l'autre des fantômes ont laissé le moule de leur pied gauche, de sorte qu'on a obtenu les formes de deux pieds gauches, de dimensions et de conformation différentes; et c'est précisément dans ce détail que l'expérience puise sa force démonstrative.

En supposant même qu'il n'y eût pas de cage (pendant la production des moules on l'a laissée entrouverte), la preuve conserverait, néanmoins, toute sa force, car elle n'est pas basée sur l'emprisonnement du médium, mais sur la différence des moules, circonstance que M. Hartmann ne pouvait ignorer, en raison du passage suivant, que je cite textuellement :

« Ce fut Meggie qui tenta l'opération d'abord. En s'avançant hors du cabinet, elle approcha de M. Smedley et mit sa main sur le dos de la chaise qu'il occupait. A la question de M. Smedley, si l'esprit avait besoin de la chaise, Meggie fit avec la tête un signe affirmatif. Il se leva et posa la chaise devant les seaux. Meggie y prit place, rassembla ses longs vêtements et se mit à plonger son pied gauche tour à tour dans la paraffine et dans l'eau froide, continuant ce manège jusqu'à ce que la forme fût achevée.

« Le fantôme était si bien caché sous ses vêtements qu'il ne nous fut plus possible de reconnaître l'opérateur. L'un des assistants, trompé par la vivacité des gestes, s'écria : « C'est Benny ». Alors l'apparition posa sa main sur celle de M. Smedley, comme pour lui dire : « Touche pour savoir qui je suis ». « C'est Meggie, proféra M. Smedley, elle vient de me donner sa petite main. »

« Quand la couche de paraffine eut, atteint l'épaisseur voulue, Meggie posa son pied gauche sur son genou droit et resta dans cette position deux minutes environ; puis elle enleva le moule, le tint quelque temps en l'air et frappa dessus, de manière que toutes les personnes présentes pussent le voir et entendre les coups ; puis elle me le tendit, sur ma demande, et je le déposai dans un endroit sûr. Meggie tenta ensuite la même expérience avec son pied droit, mais, après l'avoir trempé deux ou trois fois, elle se leva, probablement à la suite de l'épuisement de ses forces, s'éloigna dans le cabinet et ne revint plus.

« La paraffine qui avait adhéré à son pied droit a été ensuite retrouvée dans le cabinet, sur le plancher.

« Alors ce fut le tour de Benny. Il fit un salut général et, suivant son habitude, posa sa grande main sur la tête de M. Smedley II prit la chaise qu'on lui tendait et la plaça devant les seaux, s'assit et se mit à plonger son pied gauche alternativement dans les deux seaux, ainsi que l'avait fait Meggie, mais beaucoup plus alertement. La rapidité de ses mouvements lui donnait l'apparence d'une petite machine à vapeur, suivant la comparaison de l'un des assistants.

« Afin de donner aux lecteurs une idée exacte des conditions favorables dans lesquelles se trouvaient les spectateurs pour suivre les opérations, je mentionnerai que, pendant le moulage du pied de Benny, M. Smedley était assis immédiatement à la droite du fantôme, de sorte que celui-ci a pu lui poser sa main sur la tête et lui caresser la joue. J'étais à la gauche de Benny et si rapproché que j'ai pu prendre le moule qu'il me tendit

sans quitter ma place; les personnes qui occupaient le premier rang de chaises étaient éloignées des deux seaux d'environ trois pieds.

« Tout le monde pouvait très bien voir l'opération entière, depuis la première immersion du pied jusqu'à l'achèvement du moule ; le phénomène lui-même est pour nous un fait aussi indéniable que la clarté du soleil ou la chute de la neige. Si l'un d'entre nous eût soupçonné le médium d'avoir employé un « artifice subtil » quelconque pour nous offrir le moule de son propre petit pied, le soupçon aurait disparu infailliblement à l'aspect du moule que Benny me tendit, après l'avoir enlevé de son pied gauche, aux yeux de toute l'assistance. Je ne pus alors retenir l'exclamation : « Quelle différence ! »

« Quand Benny eut fini avec le modelage, il remit la chaise à sa place et fit le tour des spectateurs, leur serrant la main et causant avec eux. Tout à coup il se souvint que, sur sa demande, la porte de la cage avait été laissée entrouverte et, voulant nous prouver qu'en dépit de cette circonstance le médium n'était intervenu en rien dans l'expérience, il poussa la table contre la porte de la cage après l'avoir fermée, saisit mon bras de ses deux mains, le pressa avec force sur la table, comme s'il voulait me dire que je ne devais pas la laisser se déplacer d'un pouce ; ensuite il se pencha pour prendre la boîte à musique qu'il adossa à la cage dans une position inclinée, une arête appuyée contre la porte de la cage, l'autre reposant sur le plancher, de sorte qu'en s'ouvrant, la porte eût infailliblement renversé la boîte. Là-dessus Benny prit congé et disparut.

« II me reste à constater que la table n'a pas bougé, qu'après la séance la boîte à musique a été trouvée adossée à la cage, au même endroit, et que le médium était dans la cage, attaché à la chaise, et en état de transe. De tout ce qui précède il faut conclure que les moules en paraffine ont été obtenus dans des conditions tout aussi concluantes que si la porte de la cage eût été fermée avec des vis. En admettant même que l'expérience avec la cage laissât à désirer, les résultats acquis n'en exigent pas moins une explication : En premier lieu, un individu n'a qu'un seul pied gauche, alors que les moules obtenus par nous appartiennent à deux pieds gauches, dissemblables par leurs dimensions et leur conformation : mesure prise, le pied de Benny avait 9 pouces de longueur et 4 de largeur, et le pied de Meggie, 8 de longueur et 2 1/4 de largeur. En outre, le cabinet était si étroitement surveillé qu'aucun être humain n'aurait pu y pénétrer sans être immédiatement découvert.....

« Alors, si les formes en question n'ont pas été moulées sur les pieds du médium, — et cela me semble prouvé d'une manière absolue, — quels sont donc les pieds qui ont servi de modèles ? » (Psychische Studien, décembre 1878, pp. 545-548 ; Medium, 1877, p. 195.)

Et pourtant M. Hartmann affirme délibérément que : « Tous les comptes rendus de cette espèce devant servir à prouver la soi-disant réalité objective des phénomènes ont ce défaut qu'ils sautent par-dessus la question de l'identité du médium et du fantôme, en vertu, de l'isolement ou du garrottage du médium. (Le Spiritisme, p. 89.)

Désirant faire le plus grand jour possible sur le mode de production des moules dont il vient d'être question et sur le degré de dissemblance entre eux, je m'adressai à M. Adshead, le priant d'en faire prendre des photographies pour moi, au cas ou les moules seraient encore en bon état de conservation. M. Adshead se prêta immédiatement à mon désir et m'envoya deux photographies exécutées par M. Schmidt, à Belper, et montrant

les moules sous deux faces : vus d'en haut et de côté. Il suffit d'un coup d'œil sur ces épreuves pour en saisir la différence considérable.

Mais, afin de pouvoir juger avec plus de certitude encore, je priai M. Adshead de sacrifier les moules mêmes pour en produire des épreuves en plâtre et de m'envoyer les photographies de ces dernières, ainsi que les mesures exactes. M. Adshead eut encore l'extrême obligeance d'accéder à cette prière.

En posant ces photographies l'une sur l'autre, il est facile de voir la différence de forme et de dimensions des deux pieds. Voici les mesures que me communiqua M. Adshead : pied de Meggie, périphérie de la plante, 19 1/8 pouces; longueur, 8 pouces; circonférence mesurée à la racine du petit doigt, 7 1/2 pouces; — pied de Benny, périphérie de la plante, 21 1/4 pouces; longueur, 9 pouces ; circonférence mesurée à la racine du petit doigt, 9 1/2 pouces. Je passe à la quatrième série d'expériences de moulages :

IV. Le fantôme et le médium sont simultanément visibles aux spectateurs.

Voici quelques passages tirés d'une conférence de M. Ashton, faite à Newcastle, le 19 septembre 1877 et imprimée dans le Medium and Daybreak (Londres) du 5octobre 1877, p. 626 :

« J'ai été témoin de faits remarquables qui se sont produits avec le médium miss Fairlamb et viens vous communiquer ce qui s'est passé à la séance du dimanche 8 avril dernier, dans les locaux de notre société. Outre le médium, l'assistance se composait d'une dame et de sept hommes.

« A l'arrivée de miss Fairlamb, on apporta dans la chambre désignée pour la séance deux seaux, l'un contenant la paraffine fondue, l'autre de l'eau froide, et on les plaça devant le cabinet, à une distance de 2 pieds. Le cabinet était formé au moyen d'un rideau en étoffe de laine verte, fixé au mur par l'un de ses points, d'où il tombait sur une barre de fer courbée en demi-cercle, en formant une espèce de tente. Après avoir fait une investigation minutieuse du cabinet et des seaux, on installa le médium à l'intérieur du cabinet. Ayant aperçu dans l'assistance une personne qui lui était inconnue, miss Fairlamb demanda que l'on prît toutes les précautions nécessaires pour écarter le moindre doute sur l'authenticité des phénomènes qui allaient se produire. Cependant la majeure partie des personnes présentes était persuadée de l'inutilité des moyens habituellement employés pour obtenir l'isolement du médium, à savoir : les cordes ou rubans avec lesquels on le liait, les cachets apposés sur les nœuds, l'emprisonnement dans un sac ou dans une cage, etc., car les forces occultes qui se manifestaient à ces séances semblaient surmonter toutes les entraves matérielles. En outre, tout le monde avait une confiance complète en miss Fairlamb et en ses guides invisibles. Nous renonçâmes donc aux mesures de contrôle et n'eûmes pas à nous en plaindre.

« Quand nous eûmes chanté deux ou trois airs, nous vîmes le rideau s'écarter lentement et une tête sortir du cabinet; la figure avait le teint basané, les yeux noirs, et était garnie d'une barbe et de moustaches brunes (le médium est une personne blonde, aux yeux bleus). On voyait cette tête tantôt s'avancer jusqu'à montrer les épaules, tantôt se retirer,

comme si le fantôme voulait s'assurer qu'il pourrait supporter la lumière. Subitement le rideau s'ouvrit, et devant nos yeux se présenta la forme matérialisée d'un homme. Il portait une chemise ordinaire en flanelle, à rayures, et un pantalon en calicot blanc ; sa tête était enveloppée d'une espèce de mouchoir ou châle. C'était tout son costume. Le col et les manches de la chemise étaient boutonnés. L'homme me paraissait avoir 5 ou 6 pieds de taille; il était maigre, mais solidement bâti, et produisait, dans son ensemble, l'impression d'un gaillard souple et agile. Après avoir exécuté avec ses bras quelques mouvements circulaires, comme s'il eût voulu les dégourdir, il entra dans le cabinet pour monter la flamme du gaz, qui est aménagé de manière à pouvoir être réglé à l'intérieur du cabinet aussi bien qu'au dehors. Ensuite il apparut à nouveau et se livra à de nouveaux exercices gymnastiques, rentra encore une fois derrière le rideau, renforça encore la lumière et revint vers nous d'une allure dégagée et pleine de vigueur, se livra derechef à quelques exercices de corps et procéda aux préparatifs de moulage : il se baissa, saisit les seaux et les porta plus près des spectateurs...

« Puis il prit une chaise qui se trouvait à côté de M. Armstrong et la plaça de manière que le dos écartât le rideau d'environ 20 pouces (ce qui permit à trois personnes de l'assistance de voir le médium) ; il s'assit et commença le moulage de son pied. Pendant les quinze minutes que dura l'opération, les expérimentateurs pouvaient donc voir en même temps et le fantôme et le médium, éclairés plus que suffisamment. » (The Médium, 5 octobre 1877, p. 626.)

Si je puis en juger, l'ensemble des faits que j'ai réunis dans ce chapitre constitue une preuve absolue de l'objectivité réelle du phénomène de la matérialisation, et, du moment qu'il s'agit pour moi de répondre à M. Hartmann, j'insiste tout particulièrement sur le principe qui sert de base à ces démonstrations, à savoir que, la réalité du fait de la formation de moules par un être matérialisé une fois établie, ce fait prouve d'une manière absolue que le phénomène de matérialisation ne doit pas être considéré comme l'effet d'une hallucination.

Si M. Hartmann ne veut pas l'admettre, nous écouterons sa réplique avec le plus vif intérêt. Il ne s'agit pas de telle ou telle expérience, c'est le principe même qu'il faudra réfuter.

E. J'arrive à une autre catégorie de preuves devant servir à démontrer la réalité objective du phénomène de la matérialisation : les expériences photographiques.

Si la photographie n'était pas encore découverte, les moyens de constater le phénomène en question seraient limités aux faits que je viens d'exposer, de sorte que la photographie vient nous donner comme des preuves de luxe. Je dirai même qu'au point de vue de son importance intrinsèque, elle ne peut, de beaucoup, être placée sur le même rang que les expériences de moulage : celles-ci nous procurent la reproduction plastique de tout un membre matérialisé, alors que la photographie ne peut nous transmettre qu'une image plane de l'une de ses faces. Aussi ne suis-je pas sans éprouver quelque surprise en présence de cet avis de M. Hartmann, que seule la photographie peut fournir une constatation absolue du phénomène. La lecture des Psychische Studien a dû lui apprendre que l'on avait eu recours aux expériences de moulage comme méthode du démonstration ; il aurait donc pu, de même qu'il l'a fait relativement à la photographie, préciser quelles sont les conditions sine qua non à observer, à son avis, pour que ces preuves deviennent concluantes. Mais, du moment que c'est à la photographie et non au

moulage que M. Hartmann demande une preuve irréfutable, force nous est de le suivre sur ce terrain.

Au préalable, je ferai observer qu'en exigeant cette preuve, M. Hartmann pèche contre la logique; elle ne cadre pas avec les hypothèses qu'il a émises pour expliquer d'autres effets permanents produits par des phénomènes médiumniques analogues. Ayant mis en avant l'hypothèse des « effets dynamiques de la force nerveuse médiumnique » (dynamische Wirkungen der mediumistischen Nervenkraft) pour expliquer les empreintes faites par des corps matérialisés sur une substance quelconque, M. Hartmann aurait dû, en bonne logique, s'en tenir à cette hypothèse, en la développant selon les exigences, pour affirmer que la photographie d'un corps matérialisé ne peut pas, non plus, prouver l'existence objective de ce corps, qu'elle n'est que le résultat « d'une force nerveuse, agissant à distance ». Il ne faut pas oublier que, suivant M. Hartmann, cette force nerveuse médiumnique est une force physique, comme la lumière, la chaleur, etc., que, par conséquent, l'objectif de l'appareil photographique pourrait faire converger sur la plaque sensible les rayons de cette force; quant à l'action chimique nécessaire pour produire l'image photographiée, M. Hartmann pourrait l'admettre par-dessus le marché.

Rappelons-nous encore que M. Hartmann accorde à cette force nerveuse la surprenante propriété de produire sur les corps toutes espèces d'empreintes, déterminées par la fantaisie du médium; dans la photographie, donc, comme ailleurs, la disposition des lignes de tension « aurait été réglée par l'image créée dans la fantaisie du médium somnambule », avec cette différence que « le système de lignes de tension serait, dans ce cas, orienté suivant une surface plane, c'est-à-dire la plaque sensible ». Cet effet pourrait être obtenu, soit directement sur l'épreuve négative, soit « par l'action, sur l'objectif de l'appareil, d'un système de forces agissant à l'instar d'une surface quelconque, sans la présence d'un corps ». M. Hartmann veut bien l'admettre pour les expériences avec les empreintes.

Mais ce n'est pas à moi à développer l'hypothèse de M. Hartmann, après avoir démontré son insuffisance par rapport aux empreintes.

Je veux seulement en tirer cette déduction : si, comme le prétend M. Hartmann, une hallucination, coopérant avec la force nerveuse, peut laisser sur un objet une trace durable et conforme « sans qu'il existe une forme organique matérielle », cette hallucination — secondée par la force nerveuse — doit également pouvoir produire sur la plaque une image, durable aussi, et également conforme à l'hallucination même « sans qu'il existe une forme organique matérielle ». La deuxième proposition n'est que le corollaire de la première, et la négation de l'une entraîne la négation de l'autre. Par conséquent, la photographie d'un corps matérialisé ne serait, d'après la théorie de M. Hartmann, qu'une névro-dynamographie ; et cependant il la considère comme pouvant fournir une preuve absolue !

En me retranchant derrière cet argument, je pourrais échapper à l'obligation de chercher des preuves dans la photographie, d'autant mieux que j'en ai trouvé d'autres ailleurs, et de plus concluantes; mais M. Hartmann n'a pas voulu donner à son hypothèse de la force nerveuse un développement complet ; il veut bien admettre que la photographie aurait pu fournir la preuve irrécusable de la réalité du phénomène de matérialisation, — nous devons donc examiner ces preuves.

La condition sine qua non exigée par M. Hartmann serait que le médium et la forme matérialisée parussent ensemble sur la même plaque. Celte preuve existerait depuis longtemps si, pour l'obtenir, on ne se heurtait pas à des difficultés dépendant des conditions physiques: on sait que la photographie exige une lumière intense, tandis que les phénomènes de matérialisation ne supportent qu'une lumière faible; donc, pour arriver à un résultat satisfaisant, se prêtant aux observations, il fallait avoir recours à la combinaison suivante : on plaçait le médium dans un compartiment complètement obscur — un cabinet ou une armoire, — on baissait la lumière éclairant la chambre, à un degré correspondant à la force du phénomène de matérialisation, qui devait se produire dans l'espace obscur pour ensuite pouvoir affronter la lumière.

L'obligation de se soumettre à des exigences si compliquées devait naturellement doubler la vigilance des expérimentateurs, de crainte d'être dupes d'une imposture, volontaire ou non, de la part du médium. Nous voilà forcés d'adopter d'innombrables mesures de précaution, destinées à mettre le médium dans l'impossibilité de nous servir un simulacre de phénomène, et nous voilà revenus à la question de l'isolement du médium, mesure à laquelle M. Hartmann refuse toute valeur démonstrative pour ce genre d'investigations, en partant de cet argument, que: « De toutes façons il est clair que, si l'on accorde au médium la propriété de pénétrer la matière, il est besoin de tout autres moyens que l'isolement ou le garrottage du médium pour prouver sa non-identité avec l'apparition. »

Avant de passer à ces « autres preuves » exigées par M. Hartmann, je dois dire quelques mots sur son raisonnement même. De même que j'ai protesté contre cet argument quand il s'agissait des apports, je dois m'y opposer ici, à propos de l'isolement et du garrottage du médium. Que veut dire, sous la plume de M. Hartmann, cette phrase : « du moment que l'on accepte la pénétrabilité de la matière par le médium » ? Qui donc accepte ? Il faut supposer que ce soit M. Hartmann lui-même qui accepte, car c'est là-dessus qu'il base ses explications. Ayant admis, conditionnellement, toutes les autres manifestations physiques du médiumnisme pour en donner une explication conforme à ses idées, c'est-à-dire une explication naturelle, il admet, conditionnellement aussi, les phénomènes que les spirites expliquent par la pénétration de la matière ; partant, est tenu de donner également une explication naturelle de ces phénomènes, car, je le répète, M. Hartmann a écrit son livre dans le but bien déterminé de prouver qu'il n'y a rien de surnaturel dans le spiritisme, « que le spiritisme ne fournit pas la moindre donnée qui permette de se passer des explications naturelles », et d'apprendre aux spirites que l'on peut « s'en tirer avec des causes naturelles (118) ». Et voilà que, pour les phénomènes de la soi-disant pénétration de la matière, il ne donne aucune explication. Il les prend tels quels et les classe dans les phénomènes transcendantaux. Or, en faisant cette concession, fût-ce pour une seule catégorie de phénomènes, il détruit de fond en comble l'édifice de son système naturaliste. Ce point est beaucoup plus grave qu'il ne paraît d'abord, et je me demande comment la critique ne s'en est pas encore emparée ? C'est là le défaut de la cuirasse de la théorie si bien élaborée par le Dr Hartmann : il suffit d'y porter un coup pour faire crouler le système tout entier.

Nous disons donc que, si M. Hartmann avait voulu rester fidèle à son point de départ, il n'aurait pas eu le droit d'admettre dans sa théorie du spiritisme une explication qui se base sur le principe de la pénétrabilité de la matière. Pour lui, une corde est une corde, une cage est une cage, et, si le médium est bien lié avec une corde, les nœuds scellés, ou

s'il est enfermé dans une cage, ce sont des conditions que M. H. devrait considérer comme suffisantes pour garantir la non-intervention personnelle du médium.

Qu'un médium puisse « passer à travers » les liens qui le « retiennent, traverser l'étoffe d'un sac ou sortir d'une cage, puis rentrer » dans ces liens ou dans cette cage, — ce sont là des phénomènes de l'ordre transcendantal que M. Hartmann ne saurait admettre sans « déroger aux principes méthodologiques » — ce qu'il reproche aux spirites.

M. Hartmann n'a pas non plus le droit de faire peser sur les spirites la responsabilité d'une pareille hypothèse. Pour certains phénomènes, les spirites admettent bien l'intervention des esprits; pour d'autres, la matérialisation temporaire, mais réelle et objective, d'un corps ; pour d'autres encore, la pénétration de la matière, — mais M. Hartmann s'est précisément imposé la tâche de leur enseigner comment il faut s'y prendre pour expliquer ces divers phénomènes, sans sortir des limites du naturel et de leur démontrer qu'il n'y a ni esprits, ni matérialisation, ni pénétration de la matière; par conséquent, si M. Hartmann consent à admettre cette hypothèse, il est d'accord avec les spirites, et il ne lui reste plus qu'à déposer les armes.

Ainsi M. Hartmann accepterait cette hypothèse, qu'un homme peut aisément se débarrasser de ses liens et les reprendre, traverser l'étoffe d'un sac, franchir les barreaux ou les parois d'une cage ? Une semblable concession de sa part est d'autant plus surprenante qu'elle ne s'imposait pas dans l'espèce, car, dans les cas aussi difficiles, M. Hartmann a toujours cette explication toute prête : l'hallucination.

Je pourrais aussi démontrer à M. Hartmann que, même lorsqu'on admet le principe de la pénétrabilité de la matière, il existe encore des moyens absolument sûrs pour prouver la présence du médium derrière le rideau ; par exemple, on peut introduire le médium dans un courant galvanique, ou tout simplement le ligoter avec un ruban dont les extrémités seraient tenues par les assistants, ou bien encore — comme on l'a fait avec Miss Cook —passer les cheveux du médium par une ouverture pratiquée dans la paroi du cabinet, de façon à les laisser constamment sous les yeux du public (Voir Spiritualist, 1873, p. 133), etc., etc.

Mais il serait inutile de s'attarder à cette démonstration, puisque, ainsi que je l'ai rappelé plus haut, dès que la présence du médium dans le cabinet est indiscutablement établie, on nous objecte l'hallucination.

Je puis du reste ajouter que les phénomènes de matérialisation ont atteint graduellement un degré de développement tel qu'il est permis de ne pas se préoccuper du ligotement du médium et de considérer la séquestration comme une condition d'importance secondaire, attendu que la matérialisation et la dématérialisation se sont fréquemment produites en présence du médium et des spectateurs, ou bien, quand le médium était séquestré, en présence des assistants.

Mais, quelle que soit la valeur de ce témoignage, il est bien inutile d'y recourir, puisque M. Hartmann déclare que le témoignage de la vue, surtout, est sans valeur pour la constatation des faits. Nous voilà donc obligés de retourner à notre point de départ et de chercher « d'autres arguments » pour réhabiliter le témoignage collectif des hommes, basé sur l'usage de leurs sens, — témoignage auquel M. Hartmann refuse péremptoirement toute autorité.

Les preuves qui nous sont données des phénomènes de matérialisation doivent être réparties en cinq catégories, selon les conditions dans lesquels elles sont obtenues :

A) Le médium est visible ; la figure matérialisée est invisible à l'œil, mais elle apparaît sur la plaque photographique.

B) Le médium est invisible ; le fantôme est visible et reproduit par la photographie.

C) Le médium et le fantôme sont vus en même temps; seul, ce dernier est photographié.

D) Le médium et le fantôme sont visibles tous deux et photographiés en même temps.

E) Le médium et le fantôme sont invisibles; la photographie se produit dans l'obscurité.

a) Pour les phénomènes rangés dans la première catégorie, c'est la photographie transcendantale qui nous fournit la preuve de l'objectivité de la matérialisation.

Logiquement, il est permis de supposer que, si une photographie de ce genre peut nous reproduire des images de différentes formations matérielles invisibles à nos yeux, ce même procédé photographique doit, à plus forte raison, pouvoir reproduire une forme qui acquiert, dans de certaines conditions, un degré de matérialité qui la met à la portée de nos sens, même si cette perception sensorielle n'a pas lieu au moment même de la photographie ; en d'autres termes, nous sommes en droit de supposer qu'une figure qui se matérialise pendant les séances peut — je dirai même doit — apparaître en photographie transcendantale. Si l'image obtenue photographiquement correspond à la forme matérialisée observée pendant la séance et décrite antérieurement à plusieurs reprises, l'hypothèse d'une hallucination devient inadmissible.

Ces phénomènes se sont produits souvent. En effet, les médiums avec lesquels on obtenait la matérialisation ont fréquemment fait produire la photographie transcendantale de leurs « guides », c'est-à-dire des individualités qui se matérialisaient habituellement à leurs séances. Je ne citerai que quelques exemples, en commençant par le personnage bien connu de Katie King, dont la forme matérialisée, apparue sous l'influence du médium miss Cook, a été plusieurs fois photographiée, d'abord par M. Harrison à l'éclairage au magnésium, ensuite par M. W. Crookes à la lumière électrique. La même image fut reproduite en photographie transcendantale par M. Parkes, médium qui réussissait surtout dans ce genre d'expériences, et dont il a été parlé plus haut (p. 43).

Il importe de signaler que les photographies de M. Parkes offrent cette particularité qu'elles furent obtenues à la lumière du magnésium. Voici en quels termes cette expérience est exposée par M. Harrison, qui est très versé dans la technique de la photographie en général, et dans la photographie spirite en particulier :

« En ce qui me concerne, je n'ai pu reconnaître aucune des figures qui apparurent sur les plaques de M. Parkes. Mais, autant que possible, je variais les conditions dans lesquelles s'opérait la photographie. A l'insu de M. Parkes, j'écrivis à Mme Corner (Florence Cook), qui habitait dans les environs, et je la priai de venir dans l'après-midi chez M. Parkes pour assister à une séance de photographie spirite. Je m'étais dit que la présence imprévue d'un médium aussi puissant et si parfaitement digne de foi modifierait sans aucun doute le caractère des images qu'on obtiendrait, ce qui ne pourrait se produire

si ces images avaient été préparées d'avance sur des transparents. Quelques heures après la réception de ma lettre, Mme Corner se rendit chez M. et Mme Parkes, qui ne la connaissaient pas. Elle se fit connaître et exposa le but de sa visite. Mme Parkes lui dit aussitôt: « Oh ! descendez donc avec nous et posez pour obtenir une photographie spirite. Je suis persuadée que nous obtiendrons une épreuve très réussie. » J'arrivai à ce moment, en retard d'un quart d'heure sur l'heure convenue. M. Parkes entrait en ce moment dans la chambre avec un négatif qu'il venait de développer et sur lequel se dessinait très distinctement, à côté de l'image de Mme Corner, celle de la célèbre Katie, drapée comme toujours, dans ses amples vêtements blancs. Ce fait constitue une excellente preuve de la loyauté du photographe, car, ainsi que je l'ai mentionné plus haut, Mme Corner s'était présentée chez M. Parkes à l'improviste, quelques minutes avant mon arrivée. » (Voir The Spiritualist, 1873, n°136, p. 162.)

Il est utile de constater que l'image de Katie, telle qu'elle a été recueillie au cours de cette séance, ressemble plus aux portraits obtenus par M. Harrison, — qui procédait également au magnésium, — qu'à ceux produits par M. Crookes à l'éclairage électrique.

Je possède une épreuve de cette photographie qui m'a été offerte, en 1886, par Mme Cook, mère du médium ; il y a une certaine ressemblance entre ce portrait de Katie et celui reproduit dans le Spiritualist de 1873, page 200.

Le second exemple que je veux citer se rapporte à des formes matérialisées de personnages de race exotique, et qui présentaient, par conséquent, des traits si caractéristiques que leur identité pouvait aisément être constatée. Aux séances des médiums miss Wood et miss Fairlamb, de Newcastle, apparurent entre autres, deux petites figures au teint noir, qui furent bientôt connues sous les noms de Pocha et Cissey. Ces personnages, dans leurs communications, déclaraient qu'ils étaient de race noire. Les médiums sensitifs ou clairvoyants qui assistaient à ces séances constatèrent également que ces personnages étaient noirs. Pour appuyer ces témoignages, nous avons les photographies des médiums prises par M. Hudson, à Londres. On voit, sur l'une d'elles, celle de miss Wood, la figure noire de Pocha, qui se matérialisait habituellement à ces séances, et, sur celle de miss Fairlamb, la figure de Cissey. (Voir Medium and Daybreak, 1875, p. 346.)

Sur une photographie que je possède et qui représente miss Wood et miss Fairlamb ensemble, on voit, à côté de miss Wood, une forme drapée de blanc, assise sur le sol : c'est Pocha; son visage noir est à découvert, et on est à première vue frappé de son type exotique très caractérisé. Sur une autre épreuve — que je possède également — on distingue, à côté de miss Fairlamb, une forme drapée de blanc, au visage noir, qui semble suspendue dans l'espace: c'est Cissey. Ces mêmes figures telles qu'elles sont reproduites par la photographie transcendantale, ont été vues, sous forme de matérialisations, par des centaines de personnes dont je citerai le témoignage lorsqu'il sera question de la photographie simple de ces deux formes, en état de matérialisation.

Dans ce phénomène, nous voyons réalisées toutes les conditions requises par M. Hartmann, à savoir que le médium et la forme matérialisée se trouvent reproduits sur la même plaque, mais par voie transcendantale. Je citerai ici un cas exceptionnel : la personne qui posait devant l'appareil photographique n'était pas le médium, c'était M. Reimers ; on avait jugé intéressant d'étudier la même manifestion dans d'autres formes d'objectivation. Nous connaissons déjà la figure de Bertie, qui apparaissait aux séances

de M. Reimers, faites avec le concours de différents médiums. L'expérimentateur n'avait pas le moindre doute sur la réalité de cette apparition, car il avait reçu, antérieurement, l'empreinte de sa main dans la farine et, plus tard, le plâtre de cette main, ainsi qu'il est reproduit par une phototypie ci-jointe. Se trouvant un jour chez un transe médium. Mme Woodforde, Bertie ne tarda pas à se manifester, et M. Reimers, après une longue conversation, lui demanda sa photographie. Elle répondit : « C'est bien. J'espère que l'expérience réussira. Va demain chez Hudson ; peut-être me sera-t-il permis de satisfaire ton désir. » Le lendemain M. Reimers se rendit chez Hudson. « Je nettoyai moi-même les plaques, dit-il, et je ne les quittai pas des yeux, jusqu'au moment où elles furent placées dans la chambre noire. »

Sur la première plaque apparut, à gauche de M. Reimers, une forme flottant dans l'espace, dont on distingue parfaitement le visage féminin; elle était placée de trois-quarts, regardant M. Reimers ; le reste de la tête est enveloppé d'une écharpe formant une sorte de chaperon conique qui retombe sur la nuque comme un voile. Je n'ai vu cette coiffure sur aucune des autres photographies que fit M. Hudson. Le buste de l'apparition est recouvert d'une draperie qui, d'un côté, descend jusqu'à terre ; le corps fait défaut; de l'autre côté, la draperie est relevée jusqu'à hauteur du menton, comme si elle était maintenue par une main dissimulée en dessous. A la deuxième exposition, faite immédiatement après la première, la même forme apparut, mais, cette fois, à droite de M. Reimers; elle flotte encore dans l'espace et le visage est toujours tourné du côté de M. Reimers. Sans aucun doute, c'est absolument la même figure ; mais, comme elle avait dû se tourner pour apparaître du côté droit, tous les détails de la photographie sont modifiés : la forme se trouve plus bas que lorsqu'elle était à gauche de M. Reimers ; elle en est aussi plus rapprochée ; c'est le même visage, mais vu de profil, la même coiffure avec d'autres plis dans l'écharpe, la même draperie pendant jusqu'à terre, mais de l'autre côté; et cette main qui semblait retenir la draperie sur le buste, s'est abaissée jusqu'au-dessous de la poitrine, tout en restant dissimulée sous l'étoffe.

Cette expérience a été décrite par M. Reimers dans les Psychische Studien, 1877, page 212, mais les renseignements détaillés que je viens de donner sont empruntés aux photographies elles-mêmes, qu'il m'avait envoyées. Dans une lettre du 15 mai 1876, M. Reimers explique pourquoi il avait tout d'abord hésité à reconnaître la ressemblance qui existe entre ces deux images :

« J'ai rarement, dit-il, vu ce visage nettement et suis longtemps resté dans le doute avant de reconnaître que je me trouvais en présence du même personnage, présenté sous un autre aspect, toutes les conditions de la pose ayant subi un changement. L'extrême mobilité de la figure et la courte durée de son apparition m'ont empêché de bien retenir les traits du visage ; mais, actuellement, elle apparaît souvent sous une forme pareille à celle reproduite dans les photographies ci-jointes, avec une coiffure de l'époque de la reine Elisabeth. Hier elle s'est montrée dans un véritable nuage de gaze et s'est élevée dans l'espace, comme sur la photographie. »

J'ajouterai que l'objectivité de la matérialisation de Bertie a été confirmée par les expériences de photographie transcendantale faites par M. Reimers, chez lui, avec le médium qui servait habituellement à produire cette matérialisation. M. Reimers faisait alors lui-même toutes les manipulations photographiques. Laissons-lui la parole :

« Lors de mon séjour à Bristol, j'allai rendre visite à M. Beattie, qui avait obtenu de si remarquables résultats dans cette voie ; j'y rencontrai M, le conseiller d'État Aksakof, qui étudiait également ces phénomènes. Je me procurai les appareils nécessaires, et je fus bientôt en mesure de produire des images. Connaissant toutes les supercheries auxquelles on avait recours pour falsifier ces expériences, je résolus de faire moi-même toutes les manipulations nécessaires, de façon à rendre impossible la moindre fraude. J'aménageai moi-même le fond, afin d'empêcher éventuellement l'opération chimique qui consiste à produire, à l'aide d'un certain liquide, une image invisible à l'œil, mais qui peut être reproduite sur la plaque sensible. Ayant fait ces préparatifs, j'installai le groupe dans ma chambre, de manière à pouvoir observer tous les personnages pendant la durée entière de l'expérience. Aux premières expositions nos propres images seules furent reproduites, mais aux sept dernières expositions apparut la même figure que nous avions vue un nombre incalculable de fois. Un fait remarquable : au cours de ces séances, Mme L. (le médium clairvoyant) m'a dit à plusieurs reprises : « Je vois un nuage blanc au-dessus de votre épaule ; à présent, je vois distinctement une tête ; d'après vos descriptions, ce doit être notre Bertie '. » En effet, sur toutes les photographies, la tête apparaît au-dessus de mon épaule gauche. » (Psych. Stud., décembre 1884, p. 546).

Plus loin nous verrons que M. Reimers a obtenu de cette figure une photographie prise dans une obscurité complète.

b) Passons à la photographie ordinaire des figures matérialisées, dont nous venons de voir les images reproduites par voie transcendantale, mais les conditions seront renversées, c'est-à-dire que le médium sera invisible, alors que la figure, visible aux assistants, sera reproduite en photographie.

Dans cette partie, je citerai deux expériences, dont la première est publiée par le Medium and Daybreak (1875, p. 657) ; l'article est de M. Barkas, homme de science positive et géologue expert. Il demeure à Newcastle-on-Tyne, où, de temps à autre, il fait des conférences sur l'astronomie, la géologie, l'optique et la physiologie. Voici un extrait de cet article :

« Le 20 février, vendredi, 1875, je fus invité à me rendre dans une maison particulière, à Newcastle, pour assister à des expériences photographiques sur des figures matérialisées. A la première séance, qui avait eu lieu le 6 février, on avait fait un premier essai qui eut pour résultat la photographie d'une petite figure voilée. C'est M. Laws qui maniait l'appareil photographique aux deux séances en question. Cette première photographie a été désignée numéro 1, les négatifs, obtenus en ma présence, portent les numéros 2, 3 et 4.

« Le 20 février, à huit heures, nous nous réunîmes dans le grand salon. L'assistance se composait des deux jeunes filles médiums, de quatre dames, quatorze témoins et deux photographes : M. Laws et son fils. M. Laws n'était pas spirite; il ne s'était jamais occupé de cette question, et, avant le 6 février, vendredi, jour où il obtint la première photographie, il n'avait jamais eu l'occasion d'observer ces phénomènes. Dans un coin du salon, séparé du reste de la pièce par un paravent, on plaça deux coussins pour les médiums, qui entrèrent dans ce cabinet à huit heures vingt-sept ; elles étaient vêtues de robes à nuances sombres et portaient des manteaux. La cheminée et la glace qui la surmontait furent masquées avec un morceau de drap vert foncé, qui devait en même temps servir de fond pour la photographie.

« Devant la cheminée, à deux pieds et demi du passage qui conduisait derrière le paravent, on plaça une chaise. La lampe à magnésium était sur un guéridon, près du paravent; M. Laws aîné prit place sur une chaise, tout près, pour allumer le magnésium au moment voulu. Le piano fut avancé vers le milieu de la pièce, à dix pieds environ de la cheminée ; c'est sur ce piano que l'on plaça l'appareil photographique. Le foyer fut calculé pour l'espace qui séparait le paravent de la chaise. Afin de mieux déterminer la hauteur des figures qui apparaîtraient, on fixa avec des épingles trois feuilles de papier blanc sur le drap qui recouvrait la cheminée, à quatre pieds du plancher, ainsi qu'on peut le voir sur les photographies. Les personnes présentes prirent place par rangées, à gauche, à droite et derrière le piano, et en face du passage donnant accès dans le cabinet, endroit où l'on s'attendait à voir apparaître les fantômes. Tous les assistants s'étaient formés en chaîne. La lumière fut baissée au point de nous laisser dans l'obscurité. Nous restâmes ainsi près d'une heure, entonnant de temps en temps des airs populaires. A neuf heures trois minutes, nous fûmes sollicités par des coups frappés, et ensuite par les paroles d'un médium en état de transe, de monter la flamme du gaz et d'allumer une lampe à esprit de vin, afin d'atténuer pour la figure attendue, la transition à la lumière plus intense du magnésium, qui est indispensable pour la photographie ; nous suivîmes ces instructions; la chambre se trouva par conséquent suffisamment éclairée. A neuf heures quarante, on nous dit de tenir les plaques prêtes. Quand nous eûmes annoncé que nous étions prêts, un pan du paravent s'ouvrit, et nous aperçûmes une petite forme féminine ou, du moins, un petit être vivant, drapé dans des vêtements de femme. Elle se tenait auprès du pan ouvert, en face de l'appareil. Immédiatement, on alluma le fil de magnésium. Une vive lumière éclaira toute l'apparition, et l'on put voir qu'elle était entièrement enveloppée d'un vêtement, qui laissait à découvert seulement le visage et les mains, qui étaient d'une teinte brun foncé, presque noirs, une main étant plus claire que l'autre. Ce vêtement paraissait être en mousseline ordinaire, tombant en larges plis jusqu'aux pieds; il avait l'air d'être tout neuf, n'étant ni chiffonné ni défraîchi. Le visage avait le teint brun foncé des mulâtres: les yeux étaient grands, ternes, les paupières s'ouvrant et s'abaissant lourdement; ils étaient sanguinolents, comme chez les nègres ; le nez était fort et large et les lèvres épaisses et d'un rouge éclatant. Suivant nos idées anglaises, ce visage n'était certainement pas beau. Il exprimait une sorte de timidité et la surprise que témoigne généralement un homme inculte quand il se trouve subitement transporté dans un milieu étranger. A la clarté du magnésium je distinguai nettement les traits de ce visage.

« Cependant le fantôme ne pouvait supporter la lumière et se détournait petit a petit ; aussi ne voit-on, sur la photographie numéro 2 qu'une partie du visage, aux traits complètement effacés. Les ombres qui sillonnent les vêtements sont projetées par les plis, un effet de l'éclairage oblique. Sur toutes ces photographies les pieds semblent faire défaut, et le corps a l'air d'être maintenu par un support. L'exposition a duré dix secondes environ. Quand le fantôme fut évanoui, nous reçûmes la promesse qu'il nous apparaîtrait de nouveau.

Après avoir préparé la deuxième plaque, nous attendîmes le retour de l'apparition. Cette fois, elle réussit à nous regarder en face: son visage ressemblait parfaitement à celui que j'ai décrit plus haut. Elle faisait des efforts évidents pour rester en place devant l'appareil, mais elle finit, tout de même, par être obligée de se détourner de la lumière, de sorte que la photographie numéro 3 n'est pas meilleure que la précédente. La durée de

l'exposition a été de douze secondes. Nous priâmes le fantôme de revenir encore une fois et de rester bien en face de l'appareil. Il le promit, mais à la condition que tous les assistants fermeraient les yeux, à l'exception du photographe et de son aide. Ces conditions furent acceptées. On procéda à la préparation de la plaque ; pendant ce temps, nous fûmes avertis que l'un des médiums serait obligé de se déplacer et de s'asseoir sur une chaise, dans le but de soutenir les forces du fantôme pendant l'exposition. En effet, l'un des médiums, qui était enveloppé dans un manteau noir, sortit de derrière le paravent et se plaça machinalement sur une chaise. Ces préparatifs terminés, la petite figure se montra de nouveau et se mit à côté du médium. Conformément à leur promesse, tous les assistants fermèrent les yeux, et la photographie numéro 4 fut prise. On y voit le contour indécis d'un visage qui ressemble d'une manière incontestable à celui que j'avais remarqué dès ses premières apparitions. Cette dernière pose a duré près de quatorze secondes. Le fantôme et le médium disparurent tous les deux derrière le paravent. Il était 10 heures 25. La dépense de force médiumnique avait été si grande que les médiums ne purent revenir à leur état normal qu'une heure après.

« L'authenticité de ces phénomènes fut confirmée d'une manière frappante par un fait qui se produisit plus tard. Les deux médiums se trouvaient à Londres chez M. Hudson, qui avait souvent obtenu des photographies spirites. Ils s'y étaient présentés dans le but de faire prendre leurs propres portraits et aussi, mais éventuellement, les apparitions qui pourraient les accompagner. Sur l'un des portraits on observe une petite figure féminine, dont le visage a une ressemblance marquée avec celui que je viens de décrire.» (Médium and Daybreak, n° 289, 15 octobre 1875, pp. 657-658.)

Dans un mémoire qu'il a adressé à la conférence des spiritualistes de Londres, en 1877, M. Barkas, après avoir constaté que les médiums employés pour cette expérience étaient miss Wood et miss Fairlamb, conclut en ces termes:

« On pourra m'objecter, et non sans un semblant déraison, que dans le cas qui précède aucune mesure de précaution n'a été prise, c'est-à-dire qu'on n'a pas changé les vêtements des médiums, qu'ils n'ont pas été ligotés, ni fouillés après la séance. Toutes ces observations sont très justes, et cependant, en dépit de l'absence de ces mesures de contrôle, le fait de l'apparition d'une figure humaine indubitablement vivante et absolument dissemblable aux médiums constitue à lui seul une preuve suffisante que ce fantôme n'était pas la personne de l'un des médiums, tandis que d'autre part, son visage mobile, empreint de tous les indices de la vie réelle, atteste d'une manière évidente que ce n'était pas un masque. » (Spiritualist, n° 234, 16 février 1877, p. 77).

Je ferai observer ici que, d'après M. Hartmann, lorsqu'une apparition est absolument dissemblable au médium quant à la grandeur, l'aspect, le teint, la nationalité, il n'est plus possible d'admettre la transfiguration du médium, et il faut trouver une autre explication de ces phénomènes. Tel est le cas, pour l'expérience dont il s'agit ici ; d'après M. Hartmann, l'apparition de la petite négresse doit donc être considérée comme une hallucination. Mais, d'un autre côté, la photographie qui en a été prise satisfait à toutes les conditions imposées par M. Hartmann pour la preuve du contraire ; elle doit par conséquent être acceptée par lui comme une preuve suffisante du caractère non hallucinatoire de l'apparition. D'ailleurs, je pourrais citer encore plusieurs expériences de ce genre.

Dans la seconde expérience, dont je tiens à parler, il s'agira encore de l'apparition classique, de Katie King, photographiée le 7 mai 1873, à la lumière du magnésium, par M. Harrison, l'éditeur du Spiritualist, qui, en sa qualité de photographe amateur avait fait lui-même toutes les manipulations. La description détaillée de cette expérience, la première de ce genre dans les annales du spiritisme, a été faite par M. Harrison dans le Spiritualist, pp. 200-201 ; elle est accompagnée d'une gravure sur bois reproduisant la photographie obtenue. Je n'emprunterai à cette minutieuse description que les détails qui sont utiles à mon argumentation.

La séance a été faite dans des conditions de contrôle les plus sévères. Avant de commencer, Mr. et Miss Corner, qui assistaient à l'expérience en qualité de témoins, conduisirent le médium (Miss Florence Cook) dans sa chambre à coucher, où elles lui ôtèrent ses vêtements, la fouillèrent et lui mirent un waterproof gris foncé directement sur les vêtements de dessous, et l'amenèrent ensuite dans la chambre des séances, où M. Luxmoore lui lia solidement les poignets au moyen d'un ruban de toile. Tous les assistants examinèrent les nœuds, sur lesquels on apposa des cachets ; ceci fait, on l'installa dans le cabinet, qui avait aussi préalablement été inspecté. Dans une lettre particulière, M. Luxmoore dit qu'il avait soigneusement examiné le cabinet, d'un bout à l'autre, pendant que Mme et Mlle Corner étaient occupées à fouiller Miss Cook. Il constate que rien n'aurait pu être dissimulé dans ce cabinet sans qu'il l'eût aperçu. Le ruban était pris dans un crampon de laiton fixé au plancher, passait à l'extérieur en dessous du rideau, et enfin était solidement attaché à une chaise, de sorte que le moindre mouvement du médium, toute supercherie, devait être immédiatement découvert. On pouvait se fier en toute sécurité à la solidité des nœuds faits par M. Luxmoore : il s'y connaissait en sa qualité de marin, qui passait une grande partie de son temps à bord de son yacht. Dès que le médium eut pénétré dans le cabinet, il tomba eu transe, et quelques minutes plus tard Katie entra dans la chambre, complètement vêtue de blanc, comme je l'ai mentionné plus haut. A la fin de la séance, tous les assistants examinèrent les nœuds et les cachets et les trouvèrent intacts ; alors seulement on les brisa. Les attaches étaient si solides qu'elles laissèrent des traces sur les poignets du médium.

Quatre photographies de Katie King furent prises dans ces conditions. Selon M. Hartmann, qui est tenu de nous donner des explications naturelles, c'est le médium lui-même qui a été photographié. Mais M. Hartmann oublie qu'il y a dans cette expérience trois phénomènes distincts qui exigent tous une explication basée sur des causes naturelles. Pour le premier phénomène, si le médium a, suivant la thèse de M. Hartmann, traversé les liens qui l'enserraient, puis est rentré dans ces liens, qui sont restés intacts, nous nous trouvons en présence d'un fait de pénétration de la matière, fait transcendantal dont M. Hartmann ne nous donne aucune explication naturelle. Deuxième phénomène ; le médium, habillé d'un waterproof de couleur gris sombre, apparaît pendant quelques minutes vêtu de blanc, couvert d'un voile blanc, avec une ceinture blanche ; donc il y a eu, toujours suivant M. Hartmann, apport et disparition de ces vêtements ; ce fait, que M. Hartmann admet également, n'en est pas moins un fait transcendantal, dont il ne nous donne aucune explication naturelle. Troisième phénomène : apparition de la figure; à ce fait, M. Hartmann trouve une explication naturelle, en affirmant que cette figure n'est autre que celle du médium lui-même.

Donc M. Hartmann nous explique un phénomène naturel en s'appuyant sur deux phénomènes surnaturels. Un pareil procédé de discussion ne saurait être approuvé par un critique quelconque.

Il m'est donc permis de dire que tant que M. Hartmann ne nous fournira pas une explication simple et naturelle des deux premiers phénomènes, son explication naturelle du troisième ne sera pas admissible, même au point de vue de sa propre argumentation.

Pendant l'expérience photographique dont il vient d'être question, il s'est produit encore un fait curieux: « vers la fin de la première séance, Katie nous dit que ses forces s'affaiblissaient, qu'elle allait littéralement fondre. Effectivement, sous l'influence de la lumière qu'on avait laissée pénétrer dans le cabinet, la partie inférieure de l'apparition disparut, et elle s'affaissa à un tel point qu'elle touchait le sol avec l'occiput ; le reste du corps n'existait plus. Les dernières paroles qu'elle nous adressa étaient pour nous prier de chanter pendant quelques minutes sans quitter nos places. Katie fit sa réapparition ; elle avait le même aspect qu'auparavant, et nous réussîmes à tirer encore une photographie. »

Ailleurs, M. Luxmoore écrit : « Bientôt après la production de la première photographie, Katie écarta le rideau et nous dit de la regarder ; elle paraissait ne plus avoir de corps ; elle présentait un aspect des plus étranges : sa tête était presque à niveau du sol et semblait n'être supportée que par le cou; en dessous de la tête on voyait sa robe blanche. »

Si la figure de Katie n'avait pas été photographiée plusieurs fois pendant cette séance, avant et après sa dématérialisation ad visum, M. Hartmann se serait bien certainement prévalu de cette circonstance pour trouver un argument en faveur de sa théorie favorite suivant laquelle l'apparition de Katie ne serait qu'une hallucination. Mais, du moment que Katie a été photographiée, il n'y avait pas hallucination ; sa dématérialisation seule serait une hallucination temporaire; ainsi, nous avons pour le même phénomène deux explications absolument contradictoires : à un moment donné, c'est la forme du médium qui entre en scène; un moment après, nous sommes le jouet d'une hallucination. Mais par qui donc cette hallucination est-elle produite ? Par le médium ! Ainsi, le médium enfermé dans un cabinet qui n'a que 37 pouces de longueur sur 21 de largeur, change en un instant sa toilette, reprend ses vêtements ordinaires, rentre dans ses liens, se débarrasse de ses vêtements blancs (et ses vêtements sont réels, puisqu'ils ont été photographiés), puis exhibe sur ce vêtement l'hallucination de sa tête. On chercherait en vain le sens et les motifs d'une mise en scène aussi baroque.

Nous venons d'étudier deux espèces d'expériences de caractère différent et qui se complètent réciproquement : la photographie d'une forme invisible est confirmée par la photographie de la même forme devenue visible, et vice versa. C'est-à-dire que la photographie transcendantale a servi à justifier l'authenticité de la forme reproduite par la photographie ordinaire. Mais ces phénomènes, bien que suffisamment convaincants par eux-mêmes, ne remplissent pas encore les conditions imposées par M. Hartmann; nous allons aborder maintenant une série de faits qui se présenteront dans des conditions déjà très satisfaisantes pour le commun des mortels, mais non encore pour M. Hartmann.

c) Photographie d'une forme matérialisée, cette forme et le médium étant visibles en même temps. Il faut parler d'abord de la nouvelle expérience faite toujours au magnésium par M. Harrison, cinq jours après la première, c'est-à-dire le 12 mai 1873.

M. Harrison obtint encore quatre photographies de Katie dans les mêmes conditions de contrôle ; de plus, cette fois, le médium était resté visible pendant l'exposition de la forme matérialisée de Katie.

Voici le texte de ce rapport (Spir., 1873, p., 217) :

« Nous, soussignés, désirons témoigner encore une fois qu'à la séance de Miss Cook, le 12 mai, Katie est sortie du cabinet ; elle avait sa taille habituelle, et elle s'est fait voir sous les mêmes conditions de contrôle, en ce qui concerne le ligotement et l'examen du médium, qu'à la séance du 7 mai courant, avec ceci en plus, que Miss Corner (qui était assise à gauche du cabinet, à un endroit qui lui permettait de voir tout ce qui s'y passait) a déclaré qu'elle avait vu Miss Cook et Katie en même temps.

«La position occupée par les autres assistants faisant cercle ne leur permettait pas de voir l'intérieur du cabinet. A part ce fait, il eût été inutile, peut-être, de publier un témoignage qui ne serait que la répétition de nos expériences antérieures.

« Amelia Corner, 3, Saint-Thomas'Square, Hackney.

« Caroline Corner, 3, Saint-Thomas'Square, Hackney.

« J.-C. Luxmoore, 16, Gloucester Square, Hyde-Park.

« William H. Harrison, Chaucer-Road, Herne-Hill.

« G.-R. Tapp, 18, Queen Margaret's Grove,Mildmay Park, London, N. »

En vérité, pareil témoignage eût pu être donné dès la première expérience par M. Luxmoore, puisqu'il était assis près du cabinet dans lequel se trouvait le médium et que, au moment où Katie, écartant le rideau, s'exhiba pour la photographie, il eût pu regarder dans le cabinet et voir le médium (de même que miss Corner dans le cas précédent). L'honnêteté scrupuleuse de M. Luxmoore a seule pu le déterminer à ne pas faire immédiatement cette déclaration, comme on en peut juger d'après une partie du discours qu'il a prononcé à Gower Street, en octobre 1873, alors qu'il était question de la photographie spirite. (Ibid., p. 361.)

Mais les preuves photographiques les plus positives se rapportant aux phénomènes rangés dans cette catégorie sont certainement celles que nous emprunterons aux expériences de M. Crookes.

Après les avoir étudiées attentivement, on reste stupéfait de la désinvolture affectée par M. Hartmann à l'égard de ces expériences, qui établissent le phénomène de la matérialisation de manière à ne laisser subsister aucun doute sur sa réalité.

Voici en quels termes étranges M. Hartmann parle de ces expériences.

« Malheureusement, dans ces expériences avec Miss Cook, M. Crookes n'a pas fait preuve de la circonspection que l'on pourrait exiger d'un homme de science : il croyait le médium suffisamment contrôlé par une chaîne galvanique, il n'a fait aucune distinction entre une matérialisation et la transfiguration du médium ; il n'a pas tenu compte de l'influence qu'exerce la transmission d'une hallucination sur la formation d'une transfiguration illusoire. »

Comme je n'aurai plus l'occasion de parler des expériences de M. Crookes, sur lesquelles M. Hartmann tente de jeter le discrédit, j'en dirai quelques mots à cette place.

De la phrase agressive de M. Hartmann il faut retenir ces deux accusations dirigées contre M. Crookes :

1° II a jugé que la présence du médium miss Cook dans le cabinet était suffisamment établie par un courant galvanique ;

2° II n'a pas su distinguer la forme matérialisée de la transfiguration du médium.

La première de ces accusations, qui demanderait à être fortement motivée, ne repose que sur cette brève observation :

« Le contrôle du médium au moyen d'électrodes, comme l'ont appliqué Crookes et Varley aux séances physiques de Mr Fay, peut bien servir de preuve convaincante, mais on ne saurait attribuer la même importance à la fixation aux bras, par le caoutchouc, de pièces de monnaie et de papier buvard humecté, attendu que ces objets peuvent être déplacés et ne constituent aucune entrave aux libres mouvements du médium.» (Spiritisme, p. 18.)

Les trois dernières lignes de cette note se rapportent à une expérience faite par MM. Crookes et Varley avec miss Cook, au cours desquelles elle a été introduite dans le courant galvanique.

Et c'est avec ces trois lignes que M. Hartmann prétend nier la valeur d'expériences faites avec le plus grand soin et la plus stricte loyauté par deux physiciens aussi autorisés que le sont MM. Crookes et Varley.

Examinons impartialement ces expériences pour juger si les faits donnent raison à M. Hartmann ou font justice de ses téméraires accusations.

Il nous semble qu'il suffit de lire les trois lignes échappées à la plume de M. Hartmann pour constater qu'il n'a compris ni la valeur ni la portée de l'expérience dont il est question. Pour se faire une idée exacte de la manière dont cette expérience, aussi ingénieuse qu'importante, a été conduite, je renverrai le lecteur aux explications détaillées données dans les Psychische Studien, 1874, pages 341 à 349. Pour ceux qui n'ont pas ce volume sous les yeux, je donne ici un abrégé de cette description :

« Pour établir si Miss Cook se trouvait à l'intérieur du cabinet pendant que Katie se présentait devant l'assistance, hors du cabinet, M. Varley (M. Varley est un distingué physicien anglais, renommé spécialiste pour la pose des câbles ; il est membre de la Société royale de Londres.) conçut l'idée de faire traverser le corps du médium par un faible courant électrique, pendant tout le temps que la forme matérialisée était visible, et de contrôler les résultats, ainsi obtenus, au moyen d'un galvanomètre placé dans la même chambre, en dehors du cabinet...

« L'expérience dont nous parlons eut lieu dans l'appartement de M. Luxmoore. La pièce du fond fut séparée de celle de devant au moyen d'un rideau, pour empêcher l'entrée de la lumière ; elle devait servir de cabinet obscur. Avant le commencement de la séance, on eut soin de bien explorer ce cabinet obscur et d'en fermer les portes à clef. La pièce de devant était éclairée par une lampe à paraffine avec un écran qui en tamisait la lumière. On plaça le galvanomètre sur la cheminée, à une distance de 11 pieds du rideau.

« L'assistance se composait de MM. Luxmoore, Crookes, Mme Crookes et Mme Cook avec sa fille ; MM. Tapp, Harrison et moi (Varley).

« Miss Cook occupait un fauteuil dans la chambre du fond.

On fixa, avec du caoutchouc, à chacun de ses bras, un peu au-dessus des poignets, une pièce de monnaie en or, à laquelle était soudé un bout de fil de platine. Les pièces d'or étaient séparées de la peau par trois couches de papier buvard blanc, d'une forte épaisseur, humecté d'une solution de chlorhydrate d'ammoniaque. Les fils de platine passaient le long des bras jusqu'aux épaules et étaient attachés au moyen de cordons, de manière à laisser aux bras la liberté des mouvements. Les bouts extérieurs des fils de platine étaient réunis à des fils de cuivre, recouverts de coton, et qui arrivaient jusque dans la chambre éclairée où se trouvaient les expérimentateurs. Les fils conducteurs étaient reliés à deux éléments Daniel et à un appareil de contrôle. Quand tout fut prêt, on ferma les rideaux, laissant ainsi le médium (Miss Cook) dans l'obscurité. Le courant électrique traversa le corps du médium pendant toute la durée de la séance...

« Ce courant, prenant naissance dans les deux éléments, passait par le galvanomètre, par les éléments de résistance, par le corps de Miss Cook et retournait ensuite à la batterie. »

Avant l'introduction de Miss Cook dans le courant, tandis que les deux pièces de monnaie qui formaient les pôles de la batterie étaient réunies, le galvanomètre marquait une déviation de 300".

Après l'introduction de Miss Cook, les pièces d'or furent placées sur les bras du médium, un peu au-dessus du poignet, et le galvanomètre ne marqua plus que 220°.

Ainsi donc le corps du médium, introduit dans le courant, offrait une résistance au courant électrique équivalant à 80 divisions de l'échelle.

Le but principal de cette expérience était précisément de connaître la résistance que le corps du médium pouvait offrir au courant électrique.

Le moindre déplacement des pôles de la batterie, qui étaient fixés aux bras de miss Cook par des caoutchoucs, aurait inévitablement produit un changement dans la force de résistance offerte par le corps du médium.

Or c'est dans ces conditions que la figure de Katie apparut plusieurs fois dans la fente du rideau; elle montra ses deux mains et ses deux bras, puis demanda du papier, un crayon et écrivit sous les yeux des assistants.

D'après M. Hartmann, c'est le médium, lui-même qui aurait agi, « les pièces de monnaie et le papier buvard pouvant être déplacés dans deux sens, en haut et en arrière, et permettant ainsi au médium de se mouvoir librement ». Si les pièces de monnaie et le papier buvard avaient été relevés jusqu'aux épaules, de manière à découvrir les deux bras du médium, le trajet parcouru par le courant électrique dans le corps du médium aurait été raccourci au moins de moitié, par conséquent la résistance offerte par le corps du médium aurait aussi diminué de moitié, soit de 40°, et l'aiguille du galvanomètre serait montée de 220 à 260°. Et cependant c'est le contraire qui s'est produit: dès le début de la séance, non seulement il n'y a eu aucune augmentation de la déviation, au contraire, elle a constamment et graduellement diminué jusqu'à la fin de la séance, sous l'influence du

dessèchement du papier mouillé ; cette circonstance a augmenté la résistance au courant électrique et a diminué la déviation de 220 à 146°.

Il est certain que si l'une des pièces d'or avait été refoulée, ne fût-ce que d'un pouce; la déviation eût augmenté, et la supercherie du médium se fût trouvée démasquée; mais, comme je l'ai dit, le galvanomètre n'a pas cessé de baisser.

Il est donc absolument établi que les pièces d'or appliquées sur les bras du médium n'ont pas été déplacées d'un millimètre, que les bras qui sont apparus et qui ont écrit n'étaient pas les bras du médium, que, par conséquent, l'emploi de la chaîne galvanique pour s'assurer de la présence du médium derrière le rideau doit être considéré comme étant une garantie suffisante, enfin que les explications que donne M. Hartmann pour en prouver l'insuffisance trahissent un examen peu approfondi de l'expérience en question.

Outre cette erreur capitale commise par M. Hartmann, et qui provient de son ignorance du principe physique sur lequel était basée l'expérience, il est curieux de constater que M. Hartmann n'en a pas du tout compris l'extrême délicatesse, malgré toutes les explications données dans le rapport paru dans les Psychische Studien; il est clair qu'en usant de ce procédé, on n'avait pas uniquement pour but de s'assurer que l'appareil appliqué aux mains du médium resterait intact (c'était là le moindre des soucis des opérateurs), mais on voulait avant tout contrôler, enregistrer les moindres mouvements de ses mains, l'appareil restant intact. Les variations des conditions auxquelles le courant électrique était soumis en passant par le corps du médium, étaient indiquées par le galvanomètre-réflecteur, instrument si sensible que le courant électrique le plus faible, transmis à 3,000 milles par un câble sous-marin, serait enregistré.

Donc, le moindre mouvement du médium aurait aussi provoqué des oscillations de l'appareil ; et on en a fait la preuve avant l'expérience, ainsi qu'il résulte du passage suivant, extrait d'un article de M. Varley, où tous les mouvements du galvanomètre sont minutieusement consignés, minute par minute: « Avant que le médium ne tombât en transe, on le pria de faire des mouvements avec ses bras ; le changement de la surface métallique mise en contact réel avec le papier et le corps produisit une déviation s'élevant de 15 à 20 divisions, même davantage parfois ; par conséquent, si, au cours de la séance, le médium avait fait le moindre mouvement avec les mains, le galvanomètre l'aurait sûrement indiqué. Dans l'espèce, Miss Cook représentait un câble télégraphique au moment du contrôle. » (Psych. Stud., 1874, p. 344). Et M. Hartmann ose prétendre que les pièces de monnaie et le papier humecté pouvaient être glissés en haut ou en arrière sans empêcher le médium de s'avancer vers le spectateur !

Mais, pour faire cette opération et montrer ses deux bras nus, le médium aurait dû relever jusqu'aux épaules les manches de son habit avec les monnaies, les caoutchoucs, les appliques de papier, les fils de platine et les liens qui maintenaient ces fils de platine sur les bras. Il aurait été obligé de faire cette opération pour un bras d'abord, puis pour l'autre. Tout cela non seulement sans interrompre pendant un seul instant le courant électrique (si le courant avait été interrompu, rien que pour un dixième de seconde, le galvanomètre aurait fait une oscillation d'au moins 290 divisions), bien plus sans même provoquer d'autres déviations que celles résultant du simple mouvement des mains.

Mais ce n'est pas tout. Si l'on accepte l'explication de M. Hartmann, le médium aurait, avant la fin de la séance, remis en place les manches de son vêtement tout en conservant

les appareils sur les bras. Nous avons vu cependant qu'à 7 h. 45, Katie répétait encore l'expérience de l'écriture tout en tenant son bras en dehors du rideau; à 7 h. 48, Katie serra la main de M. Varley et la séance prit fin. Pendant ces trois minutes, le galvanomètre n'enregistra que des oscillations insignifiantes, comprises entre 140 et 150°. Donc il était impossible au médium de faire les mouvements nécessaires pour rétablir le statu quo ante.

Au surplus, M. Hartmann oublie que Katie n'apparaissait jamais qu'avec une draperie blanche sur la tête et le corps. A cette séance, Katie souleva le rideau et se montra plusieurs fois dans son costume habituel. D'après M. Hartmann, cela prouve simplement que le médium aurait changé de toilette.

Et tout cela se serait fait malgré les fils de cuivre qui étaient reliés aux fils de platine et aboutissaient dans la chambre éclairée.

Les objections que je viens d'énumérer établissent que M. Hartmann n'a étudié que très superficiellement la belle expérience qui s'offrait à son examen. Mais tout cela est si clair, si net, si précis, que toute discussion devient superflue, dès que le principe physique sur lequel se basait l'expérience (l'appréciation de la somme de résistance offerte par le corps du médium au courant électrique) est bien compris, et si l'on tient compte de ce fait que le chiffre représentant cette force de résistance n'a jamais diminué.

Mais il y a encore un autre phénomène se rapportant à cette catégorie d'expériences de M. Crookes, et l'exposé de ce fait aggravera la responsabilité que M. Hartmann a encourue en émettant avec tant de légèreté son jugement sur la méthode appliquée par M. Crookes.

L'expérience dont nous venons de parier fut répétée par M. Crookes seul, et, cette fois, le médium ayant été introduit dans le courant, Katie King sortit entièrement de derrière le rideau. Voici le passage des Psychische Studien qui se rapporte à cet incident, que M. Hartmann aurait pu lire sur la page même ou commence la relation de l'expérience de M. Varley :

« A la deuxième séance, ce fut M. Crookes qui dirigea l'expérience, en l'absence de M. Varley. Il obtint des résultats similaires, tout en ayant pris la précaution de ne laisser aux fils de cuivre que juste assez de longueur pour permettre au médium de se montrer dans l'écartement du rideau, au cas où il se déplacerait. Cependant Katie s'avança au-delà du rideau, d'environ 6 à 8 pieds ; elle n'était retenue par aucun fil, et l'observation du galvanomètre ne fit constater rien d'anormal à aucun moment. En outre, Katie, sur la prière de M. Crookes, plongea ses mains dans un récipient contenant de l'iodure de potassium, sans qu'il en résultât la moindre oscillation de l'aiguille du galvanomètre. Si les fils conducteurs avaient été en communication avec sa personne, le courant se serait dirigé par la voie plus courte que lui offrait ainsi le liquide, ce qui aurait occasionné une plus forte déviation de l'aiguille. » (Psych. Stud., 1874, p. 342.)

M. Harrison, l'éditeur du Spiritualist, qui a assisté à cette expérience, et qui a publié dans son journal le compte rendu que nous venons de citer, a fait paraître dans le Medium la notice suivante, avec l'approbation de MM. Crookes et Varley:

« Monsieur le Directeur,

« A la suite de ma présence à plusieurs séances récentes, au cours desquelles MM. Crookes et Varley ont dirigé un faible courant électrique à travers le corps de Miss Cook, pendant tout le temps qu'elle se trouvait dans le cabinet, alors que Katie était au dehors, quelques personnes ayant fait partie de l'assistance m'ont prié de vous communiquer les résultats obtenus à ces expériences, dans l'espoir que cet article aura pour effet de protéger un médium loyal et honnête contre d'indignes attaques.

« Quand Katie sortit du cabinet, aucun fil métallique n'adhérait à sa personne ; pendant tout le temps qu'elle se tint dans la chambre, en dehors du cabinet, le courant électrique ne subit aucune interruption, ainsi que cela aurait inévitablement eu lieu si les fils avaient été détachés des bras de Miss Cook sans que leurs extrémités fussent immédiatement remises eu contact.

« En admettant même que ce fait se fût produit, la diminution de la résistance aurait été aussitôt mise en évidence par l'aiguille du galvanomètre. Dans les expériences dont il s'agit, il a été, diversement démontré que Miss Cook était dans le cabinet pendant que Katie s'exhibait au dehors.

« Les séances ont eu lieu en partie dans l'appartement de M. Luxmoore, en partie dans celui de M. Crookes. Avant de vous adresser la présente, lecture en a été faite à MM. Crookes et Varley, qui ont donné leur approbation.

« 11, Ave Maria lane, le 17 murs 1874. « William H. Harrison. »

D'ailleurs, l'article des Psychische Studien devait suffire à M. Hartmann s'il avait voulu le lire avec l'attention nécessaire. Comment prouvera-t-il « l'insuffisance du contrôle par le courant galvanique »? Où donc les pièces d'or et le papier humecté ont-ils pu être « glissés »? Sans s'être donné la peine d'étudier à fond et de chercher à comprendre les belles expériences, de MM. Crookes et Varley, il s'avise de traiter ces deux savants physiciens comme des enfants qui feraient de la science un jeu. Pour détruire la valeur de leurs expériences, il donne les premières explications qui lui passent par la tête. Ce qui est permis au chroniqueur qui amuse le public aux dépens de la vérité ne sied pas au philosophe qui prétend la respecter.

A propos de ces expériences avec le courant galvanique, je dois mentionner encore un autre moyen de vérifier la matérialité et, par conséquent, la réalité objective d'une apparition.

Cette méthode, qui avait été suggérée à M. Crookes par M. Varley, a été mise à exécution par le premier des deux savants. Nous ne possédons malheureusement sur ce sujet que les quelques explications suivantes de M. Harrison :

« Les pôles opposés d'une batterie furent mis en communication avec deux vases remplis de mercure. Le galvanomètre et le médium furent ensuite introduits dans le circuit. Lorsque Katie King plongea ses doigts dans ces vases, la résistance électrique ne diminua pas, et le courant n'augmenta pas de force; mais, quand Miss Cook sortit du cabinet et trempa ses doigts dans le mercure, l'aiguille du galvanomètre indiqua une déviation considérable. Katie King présentait au courant une résistance cinq fois plus grande que Miss Cook. » (The Spiritualist, 1877, p. 176.)

De cette expérience nous pouvons conclure que la conductibilité électrique du corps humain est cinq fois plus grande que celle d'un corps matérialisé.

Passons au deuxième reproche que M. Hartmann adresse à M. Crookes. Celui-ci n'aurait pas su distinguer « entre la formation d'une figure et la transfiguration du médium », et n'aurait « pas tenu compte de l'influence qu'exerce l'hallucination suggérée sur la production d'une transfiguration illusoire » (p. 18) Examinons donc l'argumentation de M. Crookes et la méthode qu'il emploie. Avant d'admettre la formation matérielle de Katie King, il avait pris pour principe la nécessité d'obtenir une preuve absolue ; cette preuve devait reposer sur ce fait que le médium et la forme matérielle seraient vus en même temps. M. Crookes dit textuellement :

« Personne n'est venu affirmer d'une manière catégorique, en se basant sur le témoignage des sens, qu'au moment où l'apparition s'intitulant Katie était visible dans la chambre, le corps de Miss Cook se trouvait, oui ou non, dans le cabinet. Il me semble que toute la question se réduit à résoudre cette alternative. Que l'on démontre le bien fondé de l'une ou de l'autre de ces suppositions, alors toutes les questions secondaires tomberont d'elles-mêmes ; mais cette preuve doit être absolue, et non basée sur des raisonnements ou sur la prétendue intégrité des sceaux, des nœuds et des coutures. » (Psych. Stud., 1874, p. 290).

Du moment que M. Crookes s'était imposé un principe aussi rigoureux, on serait malavisé de l'accuser de « manque de circonspection » et prétendre qu'il aurait négligé les mesures de contrôle nécessaires pour s'assurer qu'il n'était pas en présence d'une simple transfiguration du médium. La preuve absolue qu'il voulait avait précisément pour objet d'éliminer cette éventualité.

Deux mois plus tard, M. Crookes nous écrivait :

« Je suis heureux de pouvoir vous informer que j'ai enfin réussi à établir la preuve absolue dont j'ai parlé dans ma lettre précédente. »

Voici la description qu'il donne de son expérience :

« Katie déclare qu'elle croyait cette fois être en mesure de se montrer en même temps que Miss Cook. Elle m'engage à éteindre le gaz et à revenir, avec ma lampe à phosphore, dans la chambre qui servait alors de cabinet. Je fis selon son désir, après avoir prié un de mes amis, sténographe expert, d'inscrire chacune des paroles que je prononcerais quand je me trouverais dans le cabinet ; je savais à quoi m'en tenir sur l'importance des premières impressions et ne voulais pas méfier à ma mémoire plus que de raison. Les notes prises sont sous mes yeux. J'avançai avec précaution dans la chambre, qui était alors plongée dans l'obscurité, et cherchai à tâtons Miss Cook, que je trouvai étendue par terre. Je m'agenouillai près d'elle et introduisis de l'air dans la lampe. A la lueur phosphorique, j'aperçus la jeune femme, vêtue de velours noir, comme dans la première partie de la séance. Elle paraissait privée de connaissance ; elle ne fit aucun mouvement lorsque je lui pris la main et approchai la lumière de son visage, et continua à respirer tranquillement.

« Je levai la lampe, et, jetant un regard autour de moi, je vis Katie debout, juste derrière Miss Cook. Elle portait une ample robe blanche, comme elle nous avait apparu tout d'abord. Comme je tenais toujours la main de Miss Cook, agenouillé sur le plancher, je portai la lampe alternativement en haut et en bas, afin d'éclairer la forme entière de Katie

et de m'assurer ainsi que j'avais réellement devant moi cette même Katie que j'avais tenue dans mes bras quelques instants auparavant, et que je n'étais pas le jouet de l'illusion d'un cerveau surexcité. Sans rien dire, elle me faisait des signes de la tête et me souriait d'un air aimable.

« A trois reprises, j'examinai soigneusement Miss Cook, couchée à côté de moi, pour être sûr que la main que je tenais appartenait à une femme vivante, et trois fois je dirigeai la lueur de la lampe sur Katie, l'examinant avec une attention soutenue jusqu'à ce que je n'eusse plus de doute sur sa réalité objective. Enfin Miss Cook remua, et immédiatement Katie me fit signe de m'éloigner. J'allai à l'autre bout de la pièce et ne vis plus Katie ; mais je n'ai pas quitté la chambre avant que Miss Cook ne se fût réveillée et que deux personnes qui avaient pris part à la séance fussent entrées avec de la lumière. » (Psych. Stud. , 1874, pp. 388 et 389).

Comme tout ce qui sort de la plume de M. Crookes est précieux pour cette question, je donne ici un témoignage supplémentaire de cette preuve absolue, contenue dans une lettre de M. Crookes à M. Cholmondeley Pennell, écrite en réponse aux doutes émis par ce dernier. M. Pennell cite cette réponse dans une lettre qu'il a publiée dans le Spiritualist (1874, p. 179,. C'est à ce journal que nous l'empruntons.

« Au cours de cette expérience, j'étais trop profondément pénétré de son importance pour négliger aucune mesure de contrôle que je crusse de nature à pouvoir la rendre plus complète. Ayant tout le temps tenu dans ma main celle de Miss Cook, agenouillé près d'elle, approchant la lampe de son visage et épiant sa respiration, j'ai tout lieu d'être persuadé que je n'ai pas été mystifié au moyen d'un mannequin ou d'un paquet de vêtements ; quant à l'identité de Katie, j'en suis tout aussi convaincu. Sa taille, sa tournure, son visage, sa conformation, son habillement ainsi que son sourire gracieux étaient bien les mêmes que j'avais vus maintes fois ; l'extérieur de Katie m'était tout aussi familier que celui de Miss Cook, car je l'avais souvent regardée pendant plusieurs minutes, à une distance de quelques pouces seulement et parfaitement éclairée. »

Dans son troisième article publié dans les Psychische Studien (1875, p. 19), M. Crookes donne les détails suivants : « Depuis quelque temps seulement, Katie consent à ce que je fasse tout ce que je désire : la toucher, entrer dans le cabinet et en sortir, comme il me plaît, et je l'ai fréquemment suivie de près quand elle entrait dans le cabinet. Alors je la voyais, quelquefois en même temps que le médium, mais le plus souvent je ne trouvais que le médium seul, qui était plongé dans une transe et étendu sur le plancher, alors que Katie avait soudainement disparu. »

Il est donc parfaitement évident, d'après les observations de M. Crookes, qu'il ne saurait être question d'une transfiguration du médium. Et M. Hartmann vient nous affirmer, malgré tout, et avec un imperturbable aplomb, que M. Crookes n'a pas su distinguer entre la production d'une forme indépendante et la transfiguration du médium, c'est-à-dire qu'il a pris Katie King pour une forme indépendante, tandis que ce n'était qu'une transfiguration de Miss Cook. Affirmation bizarre, puisque les deux formes étaient présentes a la fois !

On voit que, logiquement, M. Hartmann, conformément à sa propre théorie, ne pourrait avoir recours qu'à l'hallucination pour expliquer les expériences de M. Crookes. Or il est bon de remarquer que M. Hartmann, par un raisonnement inexplicable, évite obstinément

d'accuser M. Crookes d'avoir été le jouet d'une hallucination ; il persiste au contraire à affirmer que les phénomènes en question, que M. Crookes aurait pris pour une matérialisation, n'étaient autre chose qu'une transfiguration du médium. Mais les raisons de cette logique en quelque sorte instinctive se devinent aisément : M. Hartmann savait bien qu'il aurait à tenir compte des photographies obtenues par M. Crookes. Ce qui était hier une hallucination pourrait devenir demain une photographie, avec laquelle il serait forcé de compter.

Nous voilà ramenés à notre sujet : la réalité des matérialisations prouvée par les photographies prises pendant que le médium et le fantôme sont visibles en même temps. Fidèle à son principe de chercher une preuve absolue, M. Crookes fit plusieurs expériences de ce genre. Nous en donnons ici les détails essentiels :

« La dernière semaine avant sa disparition définitive, Katie apparaissait presque tous les soirs, aux séances que j'avais organisées chez moi afin de me trouver en mesure de la photographier à l'aide d'un jour artificiel. A cet effet on prépara cinq appareils photographiques complets, afin que l'opération ne subît aucun retard; c'est moi-même d'ailleurs qui faisais toutes les manipulations, avec le secours d'un aide.

« Mon bureau servait de cabinet noir. Une porte à deux battants conduit de cette pièce dans un laboratoire. L'un de ces battants fut enlevé et remplacé par un rideau, afin de permettre à Katie de passer plus facilement. Les amis qui assistèrent à cette séance se placèrent dans ce laboratoire, en face du rideau ; les chambres obscures étaient disposées derrière eux, toutes préparées à prendre l'image de Katie, à sa sortie du cabinet, ainsi que tout ce qui se trouvait dans la pièce, au moment où le rideau s'écarterait. Tous les soirs, trois ou quatre négatifs furent obtenus dans chacune des chambres obscures, ce qui faisait en moyenne environ quinze photographies différentes, dont plusieurs furent abîmées au développement, quelques autres pendant qu'on réglait l'intensité de la lumière. Je possède en tous quarante-quatre négatifs, dont plusieurs malvenus, d'autres passables et quelques-uns très bien réussis. »

« A son entrée dans le cabinet. Miss Cook se couchait sur le plancher, la tête sur un coussin, et tombait bientôt en transe. Pendant les séances photographiques, Katie enveloppait la tête de son médium dans un châle pour empêcher la lumière de donner sur son visage. Plusieurs fois je soulevais le rideau d'un côté, au moment où Katie se tenait près de Miss Cook, et alors il arrivait souvent que tous les assistants, au nombre de sept à huit, pouvaient contempler en même temps Katie et Miss Cook, grâce à un intense éclairage électrique. En ces occasions, nous ne voyions pas, il est vrai, le visage du médium, à cause du mouchoir qui le couvrait, mais nous pouvions voir ses mains et ses pieds, observer ses mouvements, qui dénotaient du malaise sous l'effet de la lumière, et nous pouvions entendre les gémissements qu'elle poussait par moments. Je possède une photographie qui les montre ensemble, mais Katie est assise devant Miss Cook, de manière à masquer sa tête. » (Psych. Stud., 1873, pp. 19-21).

La preuve absolue que cherchait M. Crookes, il l'a donc obtenue aussi par la voie photographique, et elle vient ainsi corroborer celle que le témoignage des sens lui avait antérieurement donnée.

De ce qui précède, comment conclure que dans ses expériences avec Miss Cook, M. Crookes n'a pas su distinguer entre une formation matérielle indépendante et une transfiguration du médium ?

Eh bien! que dit M. Hartmann des photographies obtenues par M. Crookes ? C'est tout simple : il affirme avec une parfaite assurance que l'image reproduite est celle du médium, sans se donner la peine de rechercher quelle pouvait être la personne que l'on voyait derrière le rideau, pendant que s'opérait au dehors la photographie de la forme matérialisée.

Il lui serait pourtant bien facile de dire que ce n'était qu'un mode de l'hallucination: la figure photographiée, c'était le médium transfiguré ; celle que l'on voyait étendue par terre derrière le rideau et que l'on prenait pour le médium, ce n'était qu'une hallucination suggérée par le médium aux assistants. La méthode critique appliquée en cette circonstance se présenterait donc ainsi : quand il ne s'agit pas de photographier et que le médium et le fantôme sont vus en même temps, le fantôme est une hallucination; mais, quand il y a expérience photographique et que l'on voit simultanément le médium et le fantôme reproduits sur la plaque, alors c'est le médium qui devient une hallucination.

M. Hartmann aurait bien fait de nous dire s'il sanctionne cette méthode d'argumentation; mais il n'en dit rien.

Il v a encore un autre point de nature à créer quelques difficultés à M. Hartmann. M. Crookes définit exactement les dissemblances constatées par lui entre Miss Cook et Katie : « La taille de Katie King est variable: chez moi, je l'ai vue dépassant celle de Miss Cook de six pouces. La nuit dernière, elle était plus grande que Miss Cook de quatre pouces et demi seulement: elle était pieds nus. Son cou était à découvert, et j'ai pu constater qu'elle avait la peau soyeuse et unie, tandis que Miss Cook porte sur le cou la marque d'une large balafre, très visible et que l'on sent au toucher. Les oreilles de Katie ne sont pas percées ; Miss Cook, au contraire, porte habituellement des boucles d'oreilles ; Katie est très blonde, Miss Cook une forte brune; les doigts de Katie sont beaucoup plus effilés que ceux de Miss Cook, et son visage plus large. » (Psych. Stud., septembre 1874, p. 389). Voyons l'explication catégorique que nous sert M. Hartmann relativement à ces détails.

« Tant qu'il s'agit de dissemblances peu importantes entre le fantôme et le médium (par exemple comme dans les expériences de M. Crookes), l'entrée en scène du médium lui-même n'a évidemment pour effet que de faciliter la transmission de l'hallucination » (pp. 95 et 96).

Nous laisserons de côté la question d'opportunité de l'emploi de l'expression « peu importantes », en nous contentant de relever ce fait principal : selon M. Hartmann, ces dissemblances, ou « déviations » seraient donc des hallucinations que le médium aurait produites sur lui-même. Admettons le fait. Mais M. Hartmann oublie que parmi ces « déviations » il y en a une qui a été constatée par M. Crookes matériellement et d'une manière permanente, à savoir la différence dans la couleur des cheveux. Voici ce qu'il en dit: «J'ai sous les yeux une boucle provenant de l'opulente chevelure de Katie ; avec sa permission, je l'ai coupée, après m'être assuré, en la palpant jusqu'aux racines, qu'elle prenait réellement naissance sur sa tête ; cette boucle est d'un châtain très clair, alors que les cheveux de Miss Cook sont d'un brun qui les fait paraître noirs. » (Psych. Stud.,

1873,p. 22.) Cette preuve matérielle vaut bien l'évidence d'une plaque photographique ! Ou bien, par aventure, M. Crookes, lorsqu'il coupait cette mèche, « n'aurait-il pas pris garde que précisément cette mèche offrait une teinte notablement différente de celle du reste de la chevelure » ? (Spiritisme, p. 89.) Peut-être l'hallucination s'est-elle limitée à cette mèche spéciale, comme aussi la « balafre », les « oreilles » et les « doigts » ? M. Hartmann oublie également de prendre en considération parmi ces « ressemblances » la taille des deux personnes, qui a été mesurée. Une différence de quatre et demi à six pouces dans la hauteur n'est pas une quantité négligeable. M. Hartmann serait-il tenté d'affirmer que la mensuration a été faite dans un état hallucinatoire ? II se heurterait alors à quelques difficultés : M. Crookes a constaté cette différence de taille par la photographie, au moyen d'un procédé très ingénieux et très convaincant. Nous lisons : « Une des photographies les plus intéressantes est celle où je suis reproduit aux côtés de Katie. Elle était debout, nu-pieds, à une place déterminée; après la séance, je revêtis Miss Cook d'une robe-semblable à celle que portait Katie, je la plaçai exactement dans la même position qu'elle, et je repris la place que j'occupais auparavant; pour la photographier, on se servit des mêmes appareils avec le même éclairage. Ces deux photographies, superposées, sont conformes quant à ma taille personnelle, mais Katie est plus grande que Miss Cook d'une demi-tête, et paraît une grande femme à côté d'elle. Sur beaucoup de photographies, la largeur de son visage la distingue d'une façon marquée de son médium ; les mêmes images dénotent d'autres dissemblances encore». (Psych. Stud., 1875, pp. 21-22).

Une demi-tête, cela suffit amplement pour prouver qu'il n'y a pas eu dans l'espèce une « transmission d'hallucination », comme le prétend M. Hartmann (Spiritisme, p. 96). Quelle est donc son opinion au sujet de celte photographie ? Il n'est pas embarrassé pour si peu : c'est toujours le médium lui-même qui est reproduit en photographie. Il dit textuellement : « En admettant pour les médiums la faculté de pénétrer la matière, il est clair que l'on est forcé de recourir à d'autres procédés que l'isolement du médium pour établir sa non-identité avec le fantôme... Toutes les expériences où cette non-identité n'est basée que sur l'isolement doivent être récusées, comme ne fournissant aucune preuve convaincante ; tout ce qui est produit par l'apparition dans ces conditions doit être considéré comme un acte accompli par le médium: si, par exemple, elle coupe une mèche de ses cheveux et les distribue aux assistants ; si elle se promène au milieu d'eux, s'entretient avec eux, se laisse photographier, etc., c'est toujours le médium. (Psych. Stud., II, 19-20, 22,) » (Spiritisme, pp. 88,89.)

Les citations des Psychische Studien faites par M. Hartmann se rapportent, on le voit, précisément aux expériences de M. Crookes dont il vient d'être question. Mais s'agit-il ici d'un « isolement des médiums » ? La preuve de la non-identité du médium et du fantôme n'est-elle pas basée dans ces expériences précisément sur un tout autre principe ?

Ainsi donc voilà toute l'attention que M. Hartmann consent à accorder aux expériences de matérialisation de M. Crookes, qui jouissent, à juste titre, chez les spirites, de la plus haute autorité. Nous nous étions particulièrement préoccupés de l'opinion qu'un philosophe, un penseur comme M. Hartmann, émettrait sur ces investigations ; nous avions la conviction que ces expériences décisives (le circuit galvanique et la photographie) seraient spécialement et consciencieusement examinées par lui; et, tout au moins, lorsque nous avons vu M. Hartmann entamer la discussion en accusant M. Crookes d'avoir manqué de « sens critique », espérions-nous encore qu'il nous exposerait

avec tous les détails nécessaires les raisons pour lesquelles il déclare que les expériences de M. Crookes ne répondent pas aux exigences imposées à un « chercheur sérieux ».

Au lieu de cela, nous n'avons découvert, éparses dans son livre, qu'une vingtaine de lignes ne contenant que des affirmations générales et arbitraires, en contradiction avec les faits, de telle manière que le lecteur qui ne se donnerait pas la peine de confronter les affirmations téméraires de M. Hartmann avec les attestations loyales de M. Crookes se ferait une idée complètement fausse des moyens employés par ce dernier pour l'étude de phénomènes, au plus haut point invraisemblables, et qui doivent être traités avec beaucoup de circonspection, de prudence, par un homme de science qui se respecte et qui sait qu'il engage sa réputation en proclamant publiquement l'existence de ces phénomènes.

Quand un philosophe, comme M. Hartmann, accuse un physicien de premier ordre, tel que M. Crookes, « de ne pas avoir apporté dans ses expériences le degré de circonspection que l'on peut attendre d'un homme de science » (p. 18), il est tenu, avant tout, de prouver que lui-même a fait preuve de cette circonspection, dont les conditions essentielles sont de comprendre à fond et d'expliquer avec clarté ce que l'on critique.

Je me vois obligé de constater, à mon grand regret, que M. Hartmann n'a pas agi loyalement envers M. Crookes et que l'accusation de « manquer de sens critique » doit lui être retournée.

Où chercher la cause de procédés aussi étranges ? M. Hartmann accuse les spirites « de se laisser guider dans leurs recherches uniquement par leurs sympathies » (p. 20). Que les spirites se consolent de cette accusation : ils ne sont pas seuls à se laisser fasciner par des intérêts de cette nature.

Mais nous n'en avons pas encore fini avec les assertions erronées de M. Hartmann à l'égard des photographies de M. Crookes, quoique M. Hartmann ait la prudence de ne le pas nommer. C'est ainsi que dans le passage suivant (p. 97) il reparle de ces photographies.

« II est certain que toutes les expériences photographiques faites jusqu'à ce jour sur des apparitions perçues par les assistants témoignent contre l'objectivité de ces phénomènes, car elles ont toutes donné des résultats négatifs, à l'exception des cas où le médium a été photographié, et alors les reproductions n'ont pas une netteté suffisante pour établir si l'on a réussi à photographier, en même temps que le médium, l'image illusoire qui l'enveloppe ; autrement dit, si la photographie obtenue représente le fantôme même, et non le médium qu'il revêt» (p. 97).

Dans tout ce passage, très confus, à peine compréhensible, de quoi M. Hartmann entend-il parler ? Quelle est la généralité des expériences photographiques faites jusqu'à ce jour qui auraient « donné un résultat négatif ? » Et quelles sont les photographies qui « font exception » ? Pourquoi n'indique-t-il pas la source des renseignements sur lesquels il base cette affirmation ? Mais, comme M. Hartmann (d'après les documents dont il disposait et dont il cite la source dans son livre) n'a pu avoir connaissance d'autres « expériences photographiques faites sur des apparitions perçues par l'assistance » que celles publiées dans les Psychische Studien, où ne sont rapportées que les expériences photographiques de M. Crookes, il est évident que le passage ci-dessus cité n'a trait qu'à ces photographies ; c'est d'autant plus certain qu'immédiatement après ce paragraphe il

parle de la photographie de M. Crookes, sur laquelle le médium et la forme matérialisée apparaissent ensemble. De tout cela il résulte que dans le passage cité, les mots « toutes les expériences photographiques faites sur des fantômes vus par les assistants... dans tous les cas rapportés jusqu'à présent, ont conduit à des échecs » n'ont aucun sens précis, ne s'appliquent à rien : — il n'y a pas eu de « tentatives sans résultat ».

Il est tout aussi difficile de comprendre la seconde moitié du même passage, où M. Hartmann affirme que dans les cas où le « résultat n'a pas été négatif », et où « le médium lui-même a été photographié », les images sont beaucoup trop indistinctes pour que l'on puisse se rendre compte si, en outre du médium, la photographie a reproduit aussi les vêtements illusoires dans lesquels il était drapé ».

Que faut-il entendre par « vêtements illusoires qui drapaient le médium » ?

D'après ce qu'on lit aux pages 90 et 103, il faut comprendre que ce sont les vêtements blancs en forme de voiles et « les pièces de vêtements hallucinatoires » au moyen desquelles le médium produit l'illusion désirée. Sur quoi se fonde M. Hartmann pour dire que sur ces photographies on ne voit pas les vêtements illusoires qui drapaient le médium » ? Quelles photographies a-t-il vues ? Desquelles parle-t-il ? Il aurait du nous le dire très exactement. Les photographies de formes matérialisées ne sont pas nombreuses ; on n'en compte que quelques-unes, et je n'en connais pas, pour ma part, auxquelles puissent s'appliquer les assertions de M. Hartmann.

Je puis certifier, au contraire, que sur toutes ces photographies, — que je possède, y compris les exemplaires que je tiens de M. Crookes, — « l'illusion qui drape le médium » dont parle M. Hartmann est parfaitement photographiée et que par conséquent la photographie représente effectivement ce que M. Hartmann appelle « le fantôme ».

Je ferai ici une brève digression, en racontant mon entrevue avec Katie King, entrevue dont le récit n'a jamais été publié par la presse étrangère.

C'était en 1873. M. Crookes avait déjà publié ses articles sur la force psychique, mais il ne croyait pas encore aux matérialisations, ajoutant qu'il n'y croirait que lorsqu'il aurait vu, en même temps, le médium et la forme matérialisée. Me trouvant à Londres, à cette époque, je souhaitais naturellement voir de mes propres yeux ce phénomène unique, alors. — Ayant fait la connaissance de la famille de Miss Cook, je fus gracieusement invité à assister à la séance qui devait avoir lieu le 22 octobre. On se réunit dans une petite chambre servant de salle à manger. Le médium, Mlle Florence Cook, prit place sur une chaise dans le coin formé par la cheminée et la muraille, derrière un rideau glissant sur des anneaux. M. Luxmoore, qui dirigeait la séance, exigea que j'examinasse bien l'emplacement et, aussi, le ligotement du médium, car il estimait que cette dernière précaution était toujours indispensable. D'abord il attacha chacune des mains du médium, séparément, avec un ruban de toile, cacheta les nœuds; puis, réunissant les mains derrière le dos, il les attacha ensemble avec les extrémités du même ruban et, de nouveau, il cacheta les nœuds ; puis il les lia encore avec un long ruban qu'il fit passer hors du rideau sous un crampon de cuivre et qui fut attaché à la table près de laquelle il était assis. De telle sorte que le médium n'eût pu se mouvoir sans imprimer un mouvement au ruban. La chambre était éclairée par une petite lampe, posée derrière un livre. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le rideau fut soulevé suffisamment d'un côté, pour découvrir une forme humaine, debout près du rideau, vêtue complètement de blanc, le visage

découvert, mais ayant les cheveux enveloppés d'un voile blanc ; les mains et les bras étaient nus. — C'était Katie. Dans la main droite elle tenait un objet qu'elle remit à M. Luxmoore, en lui disant : « C'est pour M. Aksakof; je lui donne le tout... » Elle m'offrait un petit pot de confiture ! Et la remise de ce cadeau provoqua un rire général. Comme on le voit, notre première rencontre n'eut rien de mystique.

J'eus la curiosité de demander d'où venait ce pot de confiture.

Katie me fit cette réponse, non moins prosaïque que son cadeau :

— De la cuisine.

Pendant toute cette séance, elle s'entretint avec les membres du cercle ; sa voix était voilée ; on ne percevait qu'un léger chuchotement. Elle répétait à tout instant : « Posez-moi des questions, des questions sensées. » Alors je lui demandai : « Ne pouvez-vous pas me montrer votre médium ? » Elle me répondit : « Oui, venez vite et regardez. » Immédiatement j'écartai les rideaux, dont je n'étais éloigné que de cinq pas; la forme blanche avait disparu et devant moi, dans un coin sombre, j'aperçus le médium toujours assis sur sa chaise; il avait une robe de soie noire et par conséquent je ne pouvais le voir très distinctement, dans l'ombre. Dès que j'eus repris ma place, Katie réapparut près du rideau et me demanda :

— Avez-vous bien vu ?

— Pas tout à fait, répondis-je ; il fait bien sombre derrière le rideau.

— Alors prenez la lampe et regardez au plus vite, me répondit Katie.

En moins d'une seconde, la lampe à la main, je me trouvai derrière le rideau.

Toute trace de Katie avait disparue. Je me trouvais en présence du médium, assis sur sa chaise, plongé dans un profond sommeil, les mains liées derrière le dos. La lumière de ma lampe, en jaillissant sur son visage, fit son effet ordinaire ; le médium gémit, faisant des efforts pour s'éveiller; un intéressant colloque s'engagea, derrière le rideau, entre le médium, qui voulait s'éveiller complètement, et Katie, qui voulait l'endormir encore ; mais elle dut céder: elle prit congé des assistants, et le silence se fit.

La séance était terminée.

M. Luxmoore m'invita à bien examiner les liens, les nœuds et les cachets : tout était intact; quand je dus couper les liens, l'éprouvai de grandes difficultés à introduire les ciseaux sous les rubans, tant les poignets avaient été fortement attachés.

J'examinai de nouveau le cabinet, dès que miss Cook l'eût quitté. Il ne mesurait qu'un mètre environ de largeur et moins d'un demi-mètre de profondeur ; les deux murs étaient en briques. Pour moi, il était évident que nous n'avions pas été le jouet d'une mystification de la part de miss Cook. Mais alors, d'où était venue et par où avait disparu cette forme blanche, vivante, parlante — une vraie personnalité humaine ?

Je me rappelle parfaitement l'impression que j'éprouvai ce jour. J'étais certainement préparé d'avance à voir ces choses, et cependant, j'avais peine à en croire mes yeux. Le témoignage des sens, la logique même, me forçaient à croire, tandis que la raison s'y opposait, tant il est vrai que la force de l'habitude subjugue tous nos raisonnements : quand nous sommes habitués à une chose, nous croyons la comprendre.

Un observateur superficiel supposera tout naturellement que le rôle de Katie a été joué par une personne quelconque s'introduisant par une ouverture habilement dissimulée.

Mais n'oublions pas que les séances n'avaient pas toujours lieu dans l'appartement occupé par la famille Cook. Ainsi, j'eus occasion, le 28 octobre, de revoir Katie à une séance qui fut organisée dans la maison de M.Luxmoore — un homme fortuné — ancien juge de paix. Les invités étaient au nombre de quinze.

En attendant l'arrivée de miss Florence Cook, nous examinâmes la pièce qui devait servir de cabinet obscur et qui s'ouvrait sur le salon. Il s'y trouvait une deuxième porte, que M. Dumphey (rédacteur au Morning Post) ferma à clef : il mit la clef dans sa poche. Bientôt arriva miss Florence, accompagnée de ses parents ; on l'installa sur une chaise, près de la porte qui donnait sur le salon, et M. Luxmoore la ligota, mais pas de la même manière qu'à la séance précédente : la taille et les bras étaient liés séparément; le ruban qui enserrait la taille était cette fois encore passé sous un crampon de cuivre fixé au plancher, près de la chaise qu'occupait miss Cook et ensuite conduit dans le salon ; les nœuds du ruban furent cachetés comme la première fois par M. Luxmoore. Tous les invités assistèrent à cette opération, après laquelle nous passâmes au salon. Les rideaux furent tirés ; nous nous plaçâmes devant en demi-cercle. La chambre était suffisamment éclairée. Bientôt le rideau s'écarta d un pied et la forme de Katie apparut dans la porte, vêtue comme à l'ordinaire, et elle tint ses discours habituels. Le ruban qui reposait sur le plancher ne remuait pas. Katie insista de nouveau pour qu'on lui fît des questions sensées.

J'exprimai le désir qu'elle s'approchât de nous davantage, qu'elle s'avançât dans notre chambre, ne fût-ce que d'un pas, comme elle l'avait fait aux séances précédentes ; elle me répondit qu'elle ne pourrait le faire ce soir. Elle disparut pour un instant et réapparut tenant en ses mains un grand vase japonais qui se trouvait dans la chambre où était miss Cook, mais à une grande distance de la chaise sur laquelle elle était ligotée. Le vase fut retiré des mains de Katie, et celle-ci tourna trois fois sur place. Par ces mouvements, elle voulait évidemment nous démontrer que son corps et ses mains étaient libres d'entraves, et, par conséquent, que ce n'était pas le médium qui se montrait à nous.

La séance dura près d'une heure, Katie apparaissant ou disparaissant à plusieurs reprises. Enfin miss Cook commença à se réveiller; elle eut encore un entretien avec Katie, et la séance se termina comme précédemment. L'un des assistants inspecta les cachets et les nœuds, coupa les rubans et les emporta.

Dans mon carnet de notes, je trouve cette notice, se rapportant à l'époque des expériences en question : « J'avoue que les séances de miss Cook m'ont fortement impressionné : d'un côté j'hésitais à en croire mes yeux, et cependant l'évidence des faits, les conditions dans lesquelles ils s'étaient produits, m'obligeaient à les accepter. Mais je ne puis m'empêcher de considérer tout cet attirail de ligotage comme étant peu fait pour inspirer une confiance complète ; son résultat est d'infliger au médium une gêne pénible et énervante.

« La démonstration ne serait-elle donc pas plus convaincante si miss Cook avançait une main, sans quitter sa place, et la posait, par exemple, sur une autre chaise, en deçà du rideau, de manière que le spectateur puisse simultanément voir et le fantôme et cette main, ou, mieux encore — du moment qu'aucune des parties du corps du médium ne

peut, dit-on, supporter la lumière — si Katie elle-même écartait le rideau de sa main, visible à tous, nous faisant ainsi voir le médium, ne fût-ce que pour un instant, ainsi que je l'en avais priée. On prétend qu'elle a promis de se laisser photographier un jour sur un même cliché avec le médium. »

Elle a tenu sa promesse. Personne n'aurait supposé, à cette époque, que ces expériences photographiques seraient faites par M. Crookes, qui ne croyait pas alors aux phénomènes de la matérialisation.

Au cours d'un entretien que j'eus avec lui, à la suite des séances relatées, il demanda mon avis sur ces manifestations. Je lui répondis que je me croyais forcé de les considérer comme authentiques. Il me dit : « Aucun ligotement ne me fera croire à ce phénomène ; si j'en puis juger, le ficelage n'offre pas d'entraves à la force agissante ; je ne me tiendrai pour convaincu que lorsque j'apercevrai en même temps le médium et la figure matérialisée. » C'est quelque temps après mon départ de Londres que se produisit l'incident qui a soi-disant amené à « démasquer » miss Cook et qui eut pour résultat de la mettre entre les mains de M. Crookes. On sait comment les choses se passèrent. Un spirite très sceptique résolut de tirer l'affaire au clair : au moment où la forme de Katie sortit de derrière le rideau il s'élança en avant et la saisit... il y eut un désarroi complet. Mais l'incrédule s'obstinait dans son opinion : « La figure matérialisée n'était autre que le médium lui-même. » C'est alors que les parents de miss Cook adressèrent à M. Crookes la prière de prendre leur fille sous son contrôle absolu, car tout le monde voulait avoir le cœur net sur cette affaire. A mon entrevue suivante avec M. Crookes, en 1875, il me montra la série de photographies qu'il avait obtenues.

Il m'est donc permis de témoigner, contrairement à l'affirmation de M. Hartmann (p. 97) que sur les photographies de Katie King « l'apparition illusoire qui avait transfiguré le médium » a également été « reproduite sur la photographie », que « les photographies obtenues » ont « une parfaite ressemblance avec le fantôme », que moi-même ainsi que d'autres personnes avons vu maintes fois.

d) Passons maintenant a la quatrième catégorie de phénomènes, ceux qui se trouvent dans les conditions absolues imposées par M. Hartmann, c'est-à-dire que le médium et la forme matérialisée soient photographiées en même temps sur une même plaque.

En premier lieu, je dois mentionner ici l'une des photographies de M. Crookes, celle dont il dit : « Je possède une photographie sur laquelle le médium et la forme matérialisée sont reproduits en même temps, mais Katie est placée devant la tête de Miss Cook. » II est vrai que cette photographie n'est pas satisfaisante; j'ai eu l'occasion de la voir l'été dernier, à Londres : le médium est étendu sur le sol ; on ne voit pas sa tête, qui est recouverte d'un châle ; on ne voit pas non plus ses pieds, car la photographie n'a reproduit la forme que jusqu'à la moitié du jupon ; enfin, au milieu, on voit les contours assez indécis d'une forme blanche qui semble accroupie.

Mais M. Hartmann, qui n'a pas vu cette photographie, a d'autres motifs que moi pour la trouver incomplète et peu satisfaisante. Et voici comment il en parle : « La photographie produite par Crookes, sur laquelle on aperçoit à la fois le médium et le fantôme (Psych. Stud., II, 21) laisse fortement soupçonner qu'au lieu du fantôme supposé, ce soit le médium qui est reproduit, tandis qu'à la place du médium on ne verrait que ses vêtements reposant sur un coussin et à demi masqués. (Spirit., pp. 97-98.)

M. Hartmann ne nous explique pas ce qui a pu motiver son « fort soupçon » ; cette explication serait cependant nécessaire pour comprendre comment le témoignage de leurs yeux a pu tromper les sept ou huit personnes qui assistaient à la séance. Ainsi, pendant tout le temps que Katie se tenait hors du cabinet pour être photographiée, à plusieurs reprises, ces personnes « voyaient les pieds et les mains du médium et aussi les mouvements qu'il faisait sous l'influence du malaise que lui occasionnait la trop vive lumière » ; puis, tout à coup, la seule fois que Katie s'accroupit auprès du médium pour permettre de les photographier ensemble, ces mêmes personnes cessèrent de le voir et ne virent plus à sa place qu'un paquet de vêtements soutenus par un coussin placé au-dessous.

II faudra au moins expliquer cela, si l'on désire que des « soupçons » de ce genre soient pris au sérieux.

Pour ma part, je me fais fort de prouver à toutes les personnes qui ont foi dans la parole de M. Crookes que ce soupçon de M. Hartmann est sans fondement et que M. Crookes, mis en garde contre de pareilles interprétations, s'était, bien assuré que ce n'était pas un mannequin qui restait dans le cabinet.

Nous possédons sur ce point le propre témoignage de M. Crookes d'après une lettre qu'il écrivit à M. Ditson, en Amérique, et que nous allons reproduire. La première partie de cette lettre nous apporte un complément important à la lettre qu'il avait écrite à M. Cholmondelly Pennell, que nous avons citée plus haut (p. 202), et, dans la seconde partie, nous trouverons les renseignements nécessaires sur la photographie dont il est question. Voici la teneur de cette lettre :

« Monsieur,

« La citation donnée par M. Pennel dans sa lettre au Spiritualist est en effet tirée d'une lettre que je lui ai écrite. En réponse à votre question, j'ai l'honneur de confirmer que j'ai aperçu simultanément Miss Cook et Katie, à la clarté de la lampe à phosphore, qui était suffisante pour me permettre de distinguer nettement tout ce que j'ai décrit. L'œil humain tend naturellement à embrasser un angle aussi grand que possible ; aussi les deux figures se trouvaient-elles en même temps dans mon champ visuel; mais, la lumière étant faible; et la distance entre les deux figures de plusieurs pieds, j'étais obligé de diriger ma lampe et aussi mes yeux tantôt sur le visage de Miss Cook, tantôt sur celui de Katie, suivant que je désirais avoir l'un ou l'autre dans le point le plus favorable du champ visuel. Depuis lors, Katie et Miss Cook ont été vues simultanément par moi-môme et par huit autres témoins, dans ma maison, en pleine lumière électrique. A cette occasion le visage de miss Cook n'était pas visible, parce que sa tête était enveloppée d'un châle épais ; mais je m'assurai d'une manière certaine qu'elle s'y trouvait réellement. La tentative que l'on fît de diriger la lumière sur son visage; alors qu'elle se trouvait en transe, entraîna des conséquences sérieuses.

« II n'est peut-être pas sans intérêt pour vous de savoir qu'avant que Katie eût pris congé de nous, je réussis à obtenir plusieurs très bonnes photographies d'elle, faites à l'éclairage électrique.

« William Crookes. « Londres, le 28 mai 1874. »

(Spiritualist, n° 99, 1874.)

C'est vers cette époque, pendant les années 1872-76, qu'on s'est le plus occupé de photographies médiumniques en Angleterre, et, si je ne me trompe, c'est M. Russell, de Kingston-on-Thames, — dont j'ai parlé à propos des photographies transcendantales, — qui, le premier, a réussi à photographier en même temps la forme matérialisée et le médium. Je possède même une petite photographie représentant le médium Williams et la figure de John King, que j'ai trouvée à Londres, en 1886, dans la collection de photographies de M. H. Wedgwood, membre de la Société des Recherches Psychiques de Londres, et qui a eu la complaisance de me l'offrir ; cette photographie date de 1872. M. Russell n'est plus de ce monde; mais M.Williams, le médium, m'a certifié que c'est bien une des photographies faites par M. Russell; cependant, dans les journaux de l'époque, je n'ai pas trouvé de renseignements sur cette photographie ; il faut dire que les expériences de ce genre étaient faites, en ce temps, par les chercheurs pour leur satisfaction personnelle et qu'on ne leur donnait pas la publicité nécessaire.

Étant à Londres, je m'adressai à M. W. J. Champernowne, l'ami de M. Russell, qui habitait également Kingston, pour obtenir de lui quelques renseignements circonstanciés ; il me répondit :

« Je me trouvais auprès de Ch. Russell à l'époque où il fit ses expériences photographiques, et je me rappelle qu'il obtint la reproduction parfaite de figures matérialisées en même temps que le portrait de la personne qui posait ou, pour mieux dire, du médium ; les deux images se développaient nettement. Mais je ne sais ce que sont devenues ces photographies. Je me rappelle que je m'occupai de l'acquisition des plaques de verre, que le marchand taillait de la grandeur voulue, etc. »

Je ne puis donc faire mention de cette expérience qu'à titre d'antécédent historique; j'ajouterai cependant cette observation importante, que sur cette photographie la forme de John Ring est un parfait dédoublement du médium ; le portrait de John King, qui a été fait par un artiste à la lumière du jour, pendant que le médium était dans le cabinet, tenu par les deux mains, et qui a été publié dans le Meduim de 1873, page 345, représente aussi les traits de Williams, mais embellis; sur la photographie de John King matérialisé, qui fut obtenue chez le colonel Greek en 1874 (Medium, 1874, p. 786) à la lumière du magnésium, et que j'ai sous les yeux, il y a absence totale de ressemblance ; le visage est tout différent, il est réellement laid. M. Greek, qui habite actuellement Moscou, et auquel j'ai demandé quelques renseignements, explique cette laideur par un effet de la lumière du magnésium, ce qui est fort possible.

C'est à cette époque que furent tenues à Liverpooldes séances de matérialisation tout à fait extraordinaires ; ces séances se tenaient dans un cercle d'intimes, et le médium, M. B.., n'a jamais voulu que son nom fût publié ; c'est pourquoi nous ne trouvons dans la presse spirite anglaise que quelques notes sur ces séances ; c'est d'autant plus regrettable que dans ces réunions furent prises un grand nombre de photographies d'esprits matérialisés qui furent bien reconnues ; la plupart étaient prises avec le médium. Étant à Londres, j'ai vu chez M. Burns (l'éditeur du Medium) plusieurs de ces photographies sous forme de positifs sur verre ; il ne possède de négatif que d'une photographie faite pendant l'unique séance à laquelle il a assisté lui-même avec sa femme ; c'est à son obligeance que je dois de m'être procuré un positif sur papier de cette photographie. Comme on peut y voir non seulement la forme matérialisée, mais aussi le médium, j'ai

prié M. Burns de me rédiger un rapport détaillé de cette séance, ce qu'il a eu la bonté de faire. Je reproduis ici ce rapport inédit:

« II y a de cela dix ans, un médium très puissant pour les phénomènes physiques donnait en son appartement, à Liverpool, des séances particulières, au cours desquelles se produisaient de remarquables et très curieuses manifestations de matérialisation. Malgré le caractère privé de ces séances, elles s'ébruitèrent, et le médium fut assailli de demandes d'admission ; des gens riches lui faisaient même des offres pécuniaires. Mais, implacable, le médium refusait toutes les propositions et ouvrait sa porte seulement à ses intimes ; d'un caractère indépendant, il évitait la publicité, et c'est ce qui retenait ses amis de communiquer à la presse des comptes rendus des manifestations qui se produisaient a ses séances. Ces détails ont de l'intérêt relativement au récit qui suit. Dans ces séances, le médium n'avait aucun motif pour pratiquer la fraude, car il n'y trouvait aucun intérêt pécuniaire et ne cherchait pas la renommée. Le présent article ne peut non plus lui servir dans ce sens, attendu que depuis longtemps il s'est complètement désintéressé de cette question.

« Ces manifestations, si elles n'ont d'autre mérite, ont du moins celui de leur valeur intrinsèque.

« Je connaissais un peu le médium; je crois d'ailleurs que mes travaux ont eu pour effet de le mettre dans cette voie. Feu. M. Henry Pride, le poète, un de mes meilleurs amis, était membre de ce cercle de chercheurs. Un autre de mes amis, M. W.-S. Balfour, de Liverpool (Saint-John's Market), assistait également à ces séances. Pendant un court séjour de M. Balfour à Londres, il fut décidé que Mme Burns et moi prendrions part aux expériences. Il fut également convenu que l'on obtiendrait de l'esprit-guide de ce cercle qu'il fournît une occasion favorable à l'un de mes guides spirituels de se manifester. Quelque temps après, on nous informa que l'esprit en question avait pu se manifester, et l'on fixa le jour de la séance. Le médium était un homme fort, énergique, et possédait des connaissances scientifiques réelles ; il avait inventé une poudre explosive qui permettait de prendre des photographies instantanées. Par ce moyen, on avait souvent photographié les formes matérialisées, le médium et les assistants, et il y avait tout lieu de croire que ce procédé donnerait d'aussi bons résultats à notre séance.

« Le médium demeurait dans un faubourg, à une distance considérable du bureau où il était employé comme administrateur d'une maison importante. Dans son appartement, rien ne laissait supposer des préparatifs quelconques qui auraient pour but de mystifier les expérimentateurs. Les membres de ce petit cercle arrivaient ordinairement un peu avant l'heure fixée pour la séance et se réunissaient autour d'une table pour prendre le thé et causer familièrement. La maîtresse de la maison était une femme très sympathique ; les enfants étaient en bas âge, et l'on se racontait, dans la famille, que les esprits hantaient la maison et venaient même endormir les enfants en l'absence de la mère. Les séances avaient lieu dans une petite pièce donnant sur la cour, et qui ne mesurait pas plus de 12 pieds carrés. Le cabinet destiné au médium était aménagé dans une saillie du mur; la fenêtre avait été condamnée. Ce cabinet était formé au moyen de plusieurs morceaux d'étoffe de laine suspendus à une tringle métallique recourbée en forme de fer à cheval, et fixée au mur. Derrière ce rideau, il y avait assez de place pour deux personnes. C'est là que les matérialisations se produisaient. Sur le mur opposé, tout près de la porte, était fixée une lampe à paraffine avec un réflecteur. L'éclairage n'était pas très intense, mais

suffisant pour permettre de lire dans n'importe quel endroit de la pièce, de voir nettement tout ce qui s'y trouvait, et, par conséquent, de distinguer les formes qui devaient apparaître.

« Au début de la séance, le médium entra dans le cabinet, et, quand le rideau fut tiré, il tomba dans une transe qui dura jusqu'à la fin de l'expérience. Les assistants formèrent un demi-cercle, dont le milieu se trouvait au mur, sous la lampe, et les deux extrémités touchaient le mur opposé. D'un coté de la chambre il y avait une table avec des livres, des journaux, etc. Tout le monde avait le visage tourné vers le cabinet, et le dos vers la lampe. Il apparut six à sept formes matérialisées qui sortirent du cabinet, l'une après l'autre. Dans ce nombre, il y avait un jeune homme aux gestes très vifs et agiles ; il prit une feuille de papier sur la table, en fit un rouleau et se mit à nous en frapper la tête, en faisant chaque fois un bond en arrière avec une grande légèreté. Puis apparurent quelques parents des maîtres de la maison, lesquels se montraient habituellement à ces séances, entre autres une dame âgée, la mère de l'un des époux. Elle était coiffée d'un bonnet à plissés. On l'avait déjà photographiée plusieurs fois, et souvent le portrait était fort ressemblant. Parmi les fantômes, il y eut encore une sœur, une jeune femme de belle apparence.

« Une photographie que je possède représente un frère qui se tient d'un coté du cabinet, entre les rideaux ; à l'autre bout, on voit M. Archibald Lamont, récemment décédé. Donc une grande partie des esprits matérialisés étaient des amis intimes des assistants. L'esprit guide de la séance était un vieillard qui avait une longue barbe blanche; il se trouve sur l'une des plaques avec le Dr Hitchman, l'un des assistants. Au cours de la séance à laquelle j'ai pris part, une grande partie du temps et des forces a été employée pour l'évocation de mes amis spirituels. L'un d'eux portait un long vêtement, à l'antique, cinglé à la ceinture; il se donnait pour un philosophe et écrivain de l'antiquité. Un autre esprit était « Robert Bruce », que nous attendions plus spécialement. J'étais en communication avec lui depuis des années, et nous étions liés d'une sympathie marquée qui dure toujours. Il était doué d'une puissance considérable et réussissait à rester avec nous assez longtemps. Lorsqu'il sortit du cabinet, on m'invita à m'approcher de lui. Il me serra la main chaleureusement et avec tant de force que j'entendis craquer une des articulations de ses doigts, ainsi que cela arrive quand on se presse la main avec force. Ce fait anatomique était corroboré par le sentiment que j'éprouvais de tenir une main parfaitement naturelle. Ma femme avait également communiqué avec lui, et ce ne fut pas une apparition fugitive ; elle fut suffisamment prolongée pour permettre une investigation minutieuse. Certains détails de cette entrevue resteront toujours dans ma mémoire. Bruce alla vers la lampe et la décrocha du mur; il la porta dans le cabinet, augmenta la flamme et dirigea la lumière sur le médium ; en même temps, il leva le rideau assez haut pour que nous pussions les voir tous les deux. Ensuite il baissa la flamme et porta la lampe à sa place. Il éprouvait certaines difficultés à faire entrer le crochet dans le trou, car cette partie de la lampe était dans l'ombre, projetée par le réflecteur. Une jeune dame qui était placée juste au-dessous de la lampe, de sorte que Bruce était obligé de se pencher au-dessus d'elle, voulut l'aider à la mettre en place, mais il déclina la proposition et poursuivit ses efforts avec persistance ; il réussit enfin.

« Après avoir poursuivi pendant quelque temps ces expériences, au cours desquelles tous les assistants ont pu à plusieurs reprises voir en même temps le médium et les formes matérialisées, on procéda aux préparatifs pour photographier ensemble le

médium, les apparitions et les assistants. On changea de place : au lieu de former un demi-cercle, toute l'assistance se plaça de front, en face de la porte et tournant le dos au cabinet. La chambre obscure avait été installée avant la séance dans un coin de la pièce, le foyer dirigé sur le cabinet; à côté, il y avait une petite table sur laquelle se trouvait une certaine quantité de poudre de magnésium qui en flambant devait donner une lumière assez vive pour permettre de prendre une photographie instantanée. Les accessoires photographiques se trouvaient dans la cuisine ; comme les plaques sèches n'étaient pas encore en usage, il fallait avoir recours aux plaques fraîches, qui furent préparées par M. Balfour dans la cuisine; sans être photographe de profession, il avait assez de connaissances en cette matière pour faire les manipulations nécessaires. J'accompagnai M. Balfour dans la cuisine et observai tous ses mouvements; le médium lui-même m'avait prié de m'assurer que tout se passait correctement. Nous rentrâmes ensuite dans la chambre des séances, et le châssis renfermant la plaque fut introduit dans l'appareil. Tous les assistants étaient à la place où nous les avions laissés, y compris le médium et le fantôme. Pour conserver la plaque après l'exposition, on éteignit la lampe. La forme matérialisée se tenait en ce moment derrière nous, une main sur ma tête, l'autre sur celle de ma femme : celle-ci eut un frisson lorsque l'esprit se pencha vers elle et lui dit, en vrai dialecte écossais, de ne pas avoir peur. Ensuite le fantôme prit sa pose pour la photographie, et bientôt fut donné le signal d'allumer la mèche mise en contact avec la poudre; le jet de lumière fut rapide comme un éclair. M. Balfour s'empressa d'enlever le châssis. J'éprouvais une certaine inquiétude au sujet de ma femme, qui paraissait prête à s'évanouir. Pendant ce temps, la chambre était plongée dans l'obscurité et envahie par les gaz nauséabonds de la poudre brûlée. Le fantôme n'avait pas quitté sa place ; il s'approcha de mon oreille et, dans le même dialecte écossais, d'une voix un peu rude et sénile : « Va chercher le portrait », dit-il, me faisant ainsi comprendre qu'il allait rester auprès de ma femme. Je suivis M. Balfour dans la cuisine. Il procéda au développement de la plaque, mais l'excitation qu'il éprouvait faisait trembler sa main ; il renvoya le liquide sur la plaque au lieu de le laisser égoutter, ce qui fut cause que le ton général de l'épreuve manque de netteté, et que la figure de ma femme est presque voilée. Le liquide durci fut en partie enlevé, mais on ne pouvait l'éloigner complètement sans effacer l'image de Mme Burns. D'autre part, la lumière a dû être trop vive, car la plaque porte les indices d'un excès de pose. Heureusement la reproduction du fantôme est bien réussie. La bande foncée qui lui traverse la poitrine obliquement représente un plaid écossais. L'image du médium apparaît faiblement dans l'enfoncement qu'il occupait. Les assistants, qui étaient placés de part et d'autre du cabinet, ne sont point visibles, l'épreuve que je possède n'étant que la partie du milieu découpée Quand la chambre fut éclairée, le médium se réveilla, encore étourdi par l'effet d'une transe prolongée. Il accueillit le récit de notre expérience avec son indifférence habituelle. Sur d'autres photographies obtenues par nous, le médium ressort beaucoup mieux; à proprement parler, la photographie dont il est question ici est, de toute une série, la moins réussie, mais, en raison du caractère extraordinaire des résultats que nous avons obtenus, cette photographie est inestimable comme preuve de la réalité des phénomènes; car ces résultats ne peuvent, en aucune façon, être considérés comme produits par une supercherie ni être expliqués par une hallucination. Ce n'est qu'une expérience prise dans toute une série d'expériences pareilles, qui se confirment les unes les autres de la manière la plus positive.

« Spiritual Institution, 15, Southampton-Row. »

« London, 19 juillet 1886. « J. Burns ».

Il me reste à dire encore que sur cette photographie, assez grande, puisqu'elle mesure 5 pouces sur 6, on voit très bien, malgré certains défauts techniques, un groupe de sept personnes parmi lesquelles on distingue la forme matérialisée, drapée de blanc, debout près du cabinet ; la moitié du rideau devant lequel elle se dresse est tirée, et on voit, dans le cabinet, le médium assis avec la moitié seule du visage visible, ses cheveux et sa barbe noire se confondant avec l'ombre qui régnait dans ce cabinet.

Mais, pour cette photographie, la présence du médium sur la plaque était superflue, car il n'y a aucune ressemblance entre lui et la forme matérialisée ; le médium est un homme brun, de trente ans; la forme matérialisée est celle d'un vieillard tout chauve, avec une longue barbe grise, et son visage, large et rond, est complètement différent de celui du médium : il regarde en face, les yeux sont ouverts, on voit les prunelles. Sous le rapport de la netteté, cette photographie est plus intéressante que celle que j'avais faite avec Eglinton; il est remarquable que ces apparitions supportent sans fermer les yeux la lumière éblouissante du magnésium.

On ne trouve dans la presse anglaise que deux relations sur les phénomènes de matérialisation produits en présence de ce médium ; ils sont dus à la même plume, celle de Mme Louisa Thompson Nosworthy, et ont trait à une même séance. Je reproduirai ici une de ces deux relations, parce que, dans cette séance on fit non seulement la photographie de la forme matérialisée, mais aussi celle du médium. Le premier récit a paru dans le Spiritualist du 28 juillet 1876, page 350 ; j'en citerai les passages suivants :

SÉANCES CURIEUSES A LIVERPOOL.

par E. Louisa S. Nosworthy.

« II serait peut-être intéréressant pour les lecteurs du Spiritualist d'apprendre qu'en même temps que les chercheurs faisaient des expériences avec des médiums professionnels et obtenaient des preuves irrécusables de la réalité des matérialisations temporaires de formes humaines, qui acquièrent une consistance matérielle comparable à celle de notre corps, ces mêmes phénomènes surprenants étaient observés dans un cercle intime, strictement privé, à Liverpool. Ayant souvent eu l'occasion de prendre part à ces séances, je vous envoie un compte rendu des choses dont j'ai été témoin.

« C'était au mois de septembre de l'année dernière. Mon père, M. Georges Thompson, était venu me voir ; il témoigna un vif désir d'assister à une séance de matérialisation. En conséquence, j'obtins la permission de l'introduire dans le cercle en question.

Le Dr William Hitchman assistait à la même séance. La pièce où les expériences eurent lieu est très petite, mesurant environ 10 pieds carrés. Cette fois, comme d'ordinaire, nous fûmes invités à nous disposer en demi-cercle et à entonner des chants, après que le médium se fut retiré derrière le rideau. La lampe à paraffine donnait assez de lumière pour nous permettre de nous voir les uns les autres.

« Peu après la disparition du médium, le rideau s'écarta, et dans l'écartement on aperçut comme un nuage, ayant une vague ressemblance avec une forme humaine. Cette vapeur devint de plus en plus dense ; il s'en dégagea la forme d'une tête et d'une main. La main se mit immédiatement à travailler la masse nébuleuse qui se trouvait au-dessous d'elle et en façonna une forme humaine, celle d'un homme de grande taille, vêtu de blanc. Ce fantôme, quoique issu d'un nuage et formé sous nos yeux, pour ainsi dire, nous donna bientôt des preuves qu'il n'était plus composé d'une vapeur impalpable : il s'avança vers le milieu de la chambre et nous serra fortement la main à chacun. On augmenta la lumière, et nous pûmes voir un vieillard majestueux, au regard sévère, avec la barbe et la chevelure blanches et flottantes. Il resta quelque temps en dehors du cabinet, improvisé avec de l'étoffe, comme on l'a dit plus haut, revint ensuite à l'endroit où il s'était formé, et, écartant de sa main le rideau, il fit signe à tous les assistants, l'un après l'autre, de s'approcher de lui et de se tenir à côté de lui et du médium. Le vieillard regardait chacun dans le blanc des yeux. Mon père a pu remarquer son teint frais, presque rosé, ainsi que l'expression digne de sa physionomie.

« On ne saurait oublier cette apparition imposante, qui se tenait debout près du rideau, l'écartant d'une main et montrant de l'autre le médium plongé dans une profonde transe. Mon père me dit, par la suite, qu'il avait éprouvé une émotion saisissante à ce spectacle, surtout au moment où, en face du fantôme, le touchant presque, il entendit sortir des lèvres de cet être appartenant à un autre monde les paroles suivantes, prononcées d'une voix faible : « Que Dieu te bénisse. » Deux ou trois autres figures se sont montrées ensuite, dans les mêmes conditions à peu près: elles faisaient le tour des assistants, leur serraient la main, permettant de toucher et d'examiner leurs vêtements. L'une de ces apparitions présenta à chacun de nous un grain de piment: il ne s'en trouvait pas dans la maison.

« A la fin de cette séance mémorable, la première forme apparat de nouveau, et alors on en fit la photographie, conjointement avec celle du Dr Hitchman... »

« M. Charles Blackburn a décrit une autre séance tenue par les mêmes personnes et à laquelle j'ai également assisté. Il examina, de concert avec l'architecte, la chambre où les séances avaient lieu, et constata que cette pièce n'était pas située au-dessus d'une cave, qu'elle touchait immédiatement au sol. Il arrivait souvent, à ces expériences, que nous voyions apparaître trois fantômes différents. Je me demande si un sceptique quelconque réussira à trouver une théorie autre que celle du spiritisme pour expliquer ces phénomènes dans tous leurs détails ! »

Un autre compte rendu de la même séance, par le même auteur, est publié dans le Psychological Review (1878, t. I, p. 348), sous le titre : « Souvenirs de George Thompson, par sa fille Louise Thompson ». Dans ce récit, on lit, en autres détails, que sur la première photographie, prise à la lumière du magnésium, on voit non seulement le fantôme, mais aussi le médium.

Dans ces deux rapports, il y a une contradiction en ce qui concerne les photographies : dans le compte rendu de 1876, on dit que le fantôme a été photographié conjointement avec le Dr Hitchman ; la lettre écrite en 1878 porte que c'est le médium qui aurait été photographié sur la même plaque que la figure matérialisée.

Désirant avoir un éclaircissement sur cette contradiction, j'écrivis au Dr Hitchman, qui me répondit par la lettre suivante :

« Liverpool, ce 26 avril 1887.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre estimée du 18 courant. Relativement aux diverses questions qu'elle contient, je ferai observer qu'à plusieurs reprises il y eut plus d'une séance dans la même soirée et qu'au cours de ces expériences photographiques le médium (M. B.) était tantôt reproduit, tantôt non. Il n'y a donc pas la nécessairement une « contradiction »,

« Agréez, etc.

« William Hitchman M. D. »

Pour compléter les relations ayant trait aux expériences photographiques faites avec ce médium remarquable, je ne pouvais faire mieux que de m'adresser encore à ce même M. Hitchman, un savant distingué, docteur en médecine, président de la Société d'anthropologie de Liverpool et auteur de Physiologie des inflammations, de Nature et prophylaxie de la phtisie, etc.. etc.; c'était la personne la plus compétente du cercle intime ou se produisaient les phénomènes en question. Voici la lettre qu'il m'écrivit en réponse :

« Liverpool, Pembroke-Place, 62, le 24 juillet 1886.

« Monsieur,

« Répondant à votre aimable lettre en date d'hier, je viens vous dire qu'absorbé par divers travaux très pressés, je regrette de ne pouvoir en ce moment vous communiquer tous les détails que vous me demandez au point de vue scientifique et philosophique.

« Quant aux photographies des figures matérialisées, elles ont été obtenues à la lumière électrique.

« Plusieurs appareils complets étaient aménagés spécialement pour nos expériences ; ils avaient plusieurs chambres noires, permettant respectivement d'employer la plaque entière, la demi-plaque ou le quart; il y avait aussi des chambres binoculaires et stéréoscopiques ; on les plaçait derrière les spectateurs, ce qui permettait non seulement de les braquer sur le fantôme en suivant la ligne visuelle des assistants, mais encore de pliotographier en même temps le médium, quand les personnages apparus consentaient, sur notre demande, à écarter le rideau. Dans la règle, nous n'éprouvions jamais d'insuccès dans nos opérations.

« On employait des bains de développement et de fixage, et les plaques étaient préparées d'avance, afin d'éviter tout retard. Il m'arrivait souvent d'entrer dans le cabinet a la suite d'une forme matérialisée, et alors je la voyais en même temps que le médium (M.B.) Par le fait, je crois avoir acquis la certitude la plus scientifique qu'il soit possible d'obtenir, que chacune de ces formes apparues était une individualité distincte de l'enveloppe matérielle du médium, car je les ai examinées à l'aide de divers instruments ; j'ai constaté chez elles l'existence de la respiration, de la circulation ; j'ai mesuré leur taille, la circonférence du corps, pris leur poids, etc. Ces apparitions avaient l'air noble et gracieux au moral et au physique ; elles semblaient s'organiser graduellement aux dépens

d'une masse nébuleuse, alors qu'elles disparaissaient instantanément et d'une manière absolue. Je suis d'avis qu'il doit y avoir une existence spirituelle quelconque, quelque part, et que les êtres intelligents qui se présentaient à nos séances prenaient une « apparence corporelle », possédant une réalité objective, mais d'une nature différente de la « forme matérielle », qui caractérise notre vie terrestre, tout en étant doués d'une conscience, d'une intelligence semblable à la nôtre, et présentant le don de la parole, la faculté de locomotion, etc. Ayant souvent eu l'occasion (en présence de témoins compétents) de me tenir entre le médium et « l'esprit matérialisé », de serrer la main à ce dernier et de lui causer pendant près d'une heure, je ne me sens plus disposé à accepter des hypothèses fantaisistes, telles que les illusions de la vue et de l'ouïe, la cérébration inconsciente, la force psychique et nerveuse et tout le reste ; la vérité, en ce qui touche les questions de la matière et de l'esprit, ne pourra être acquise qu'à force de recherches.

« Veuillez m'excuser de ne vous apporter que ces remarques trop superficielles et hâtives, en ayant égard aux circonstances où je me trouve.

Agréez, etc. « William Hitchman. »

N'ayant plus à sa disposition de photographie, le Dr Hitchman eut l'obligeance de m'envoyer la reproduction photographique d'un dessin qui représente une des séances de M. B. On y voit toutes les personnes faisant partie du cercle ; au milieu se trouve la forme matérialisée d'un vieillard drapé de blanc, tête découverte, debout auprès du rideau du cabinet, qu'il écarte de la main droite nous montrant le médium qui est assis, plongé dans une transe profonde. Entre le creux de la poitrine de la forme matérialisée et celui du médium on voit comme un faisceau lumineux reliant les deux corps et projetant une lueur sur le visage du médium.

Ce phénomène a été souvent observé pendant les matérialisations ; on l'a comparé au cordon ombilical. M. Hitchman accompagne son envoi des lignes suivantes :

« Le 26 juillet 1886.

« Cher Monsieur,

«Depuis que je vous ai adressé ma dernière lettre, j'ai pu, après des recherches minutieuses, trouver le dessin qui accompagne la présente. Il pourra peut-être servir à vous faire une idée plus complète de toute la série des séances de M. B. Je garantis la fidélité du dessin. La forme matérialisée que vous voyez se donnait pour le Dr W., de Manchester. C'est une intelligence fort développée... Le fantôme a dessiné mon portrait... A mon sens, seules des recherches expérimentales sérieuses et patientes, dans le domaine des faits objectifs ou des phénomènes physiques du spiritualisme, pourraient convaincre les philosophes allemands, ou autres, de leur réalité et de leur valeur, en tant que manifestations de la volonté divine, ou bien comme un effet de l'évolution naturelle se produisant dans des conditions convenables.

« Les efforts de la raison, de la logique, de l'argumentation, etc., sans investigation pratique, ne sont qu'une perte inutile de temps et d'énergie.

« Votre dévoué

« W. Hitchman. »

« P. S. — Dans le Psychological Review du mois d'avril 1879,une place d'honneur a été réservée à un article de moi, intitulé Ourselves and Science (Nous-Mémes et la Science) et dans lequel j'expose les résultats de mes observations aussi scientifiquement que l'ont jamais été des travaux chimiques de laboratoire ou autres.

« W. H »

Voulant obtenir la preuve absolue que M. Hartmann exigeait, et décidé à me soumettre à toutes les conditions par lui imposées,dans une expérience que je dirigerais moi-méme, j'organisai deux séries de séances photographiques avec le médium Eglinton. En 1886, je l'invitai à venirà Saint-Pétersbourg. En dépit de toutes nos peines, nous ne pûmes, cette fois, obtenir de résultat satisfaisant. Ces expériences sont décrites dans les Psychische Studicn (août 1886]. Pour la deuxième série d'expériences, qui eut lieu peu de temps après, je me rendis à Londres. Cette fois le résultat dépassa mes espérances. Le compte rendu a été publié dans les Psychische Studien (de mars 1887) et dans le Rébus (n° 58, 1886) ; je le reproduis in extenso, en y joignant la phototypie qui représente Eglinton intransé, soutenu par la figure matérialisée. En examinant cette image, on distingue immédiatement une figure humaine vivante, debout à côté du médium.

Après tout ce que j'ai dit pour prouver la réalité objective des phénomènes de la matérialisation, on pourrait bien accorder aux résultats que j'ai obtenus moi-même le caractère d'authenticité auquel ils ont droit, et cependant je suis le premier à reconnaître à quel point il est difficile d'admettre la réalité de cette sorte de phénomènes !

J'ajouterai, à l'intention de ceux des lecteurs qui n'auront pas eu connaissance de mes articles publiés dans le Rébus, que les expériences dont il va être parlé ont été organisées à Londres, chez un riche particulier, dans une maison qu'il avait récemment fait construire ; que notre cercle se composait du maître de la maison, de sa femme, d'Eglinton, de M. N., un ami de la maison, et de moi. Ces personnes désirent que leurs noms ne soient pas livrés à la publicité. Voici l'article :

« Nous nous réunîmes à 7 heures du soir, le 22 juillet, et, après avoir dîné avec nos hôtes, nous commençâmes nos préparatifs. Pour une séance dans laquelle il s'agissait d'obtenir la photographie du médium en même temps que celle de la figure matérialisée, il nous fallait une chambre où l'on pouvait aménager un cabinet noir derrière un rideau. Le salon fut la seule pièce convenable, l'entrée étant séparée du reste de la pièce parmi large rideau de peluche, qu'on pouvait relever au moyen d'une forte cordelière de soie. C'est cette partie du salon que l'on avait décidé de transformer en cabinet noir; elle avait 10 pieds de large sur 14 de long. Il y avait une porte et une fenêtre; cette porte, la seule dans toute la pièce, s'ouvrait sur un corridor: elle se fermait très bien. La fenêtre donnait sur un passage qui séparait la maison du bâtiment voisin. Pour obtenir l'obscurité, les volets de la fenêtre furent fermés, et à l'intérieur on recouvrit le bois de ces volets d'une toile cirée et de couvertures de laine, assujetties au moyen de petits clous ; il y avait dans ce compartiment quelques chaises, une étagère et un piano. Ce salon, ainsi que les autres pièces où nous tenions nos séances, se trouvait au troisième étage.

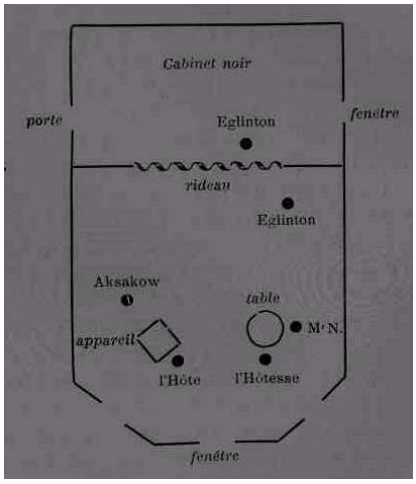
« Notre hôte commença par disposer son appareil; Eglinton s'assit en face de la fente du rideau. Le foyer était à une distance telle que la forme entière pouvait être prise sur la

plaque. A quatre pas environ du rideau, vis-à-vis de la fente, qui n'était pas tout à fait au milieu, on plaça une petite table ronde à gauche de laquelle était l'appareil. Afin de protéger la chambre noire contre l'action directe de la lumière, du magnésium, on avait placé sur la table un large écran en carton, dans la courbure duquel on posa un réflecteur concave métallique, de 7 pouces de diamètre.

« Nous nous étions plus d'une fois consultés pour savoir comment nous éclairerions le salon; la lumière devait être faible, mais suffisante pour voir ce qui se passerait; elle devait, en outre, être à notre portée pour nous permettre d'allumer le magnésium au moment voulu. Nous nous décidâmes pour une petite lampe à esprit de vin avec une mèche épaisse de coton ; elle donnait une lumière suffisante pour nos besoins. Cette lampe fut placée sur la petite table, à l'écart du réflecteur, et à côté nous plaçâmes plusieurs cordons de magnésium formés avec des fils tressés de ce métal et composés chacun de trois bandes ; ces cordons avaient environ 5 pouces de long. Ils étaient attachés avec du fil d'archal à des baguettes de verre. C'est M. N., l'ami de notre hôte, qui fut chargé d'allumer à la lampe le cordon de magnésium, à un signal donné, et de tenir le cordon allumé devant le centre du réflecteur, en ayant soin que les objets à photographier fussent dans le champ de la lumière projetée. Dans les expériences antérieures, que j'ai mentionnées plus haut, nous nous étions assurés qu'avec l'emploi du réflecteur, ces triples bandes de magnésium produisaient une lumière assez forte pour obtenir un bon résultat.

« Quand tout fut prêt, je me retirai avec le maître de la maison dans le cabinet noir. A la clarté d'une lanterne rouge je sortis deux plaques et les marquai ; mon compagnon les mit dans le châssis. Nous revînmes au salon, fermant la porte d'entrée derrière nous. L'hôte me donna la clef, que je mis dans ma poche. Nous prîmes place en demi-cercle devant le rideau, à une distance de 5 à 6 pas, ainsi que le montre l'esquisse suivante :

« Nous allumâmes la lampe à esprit de vin et éteignîmes le gaz. Il était 10 heures du soir. Eglinton prit place d'abord sur un fauteuil devant le rideau, puis se retira derrière le rideau, où il y avait un autre fauteuil pour lui. Il y resta plus d'une demi-heure sans que rien ne se produisit. Enfin il sortit en état de transe et commença à parler sous le contrôle d'un de ses guides ; celui-ci exprima son regret de la non-réussite de l'expérience. Il ajouta qu'il ne faudrait pas moins de dix séances pour obtenir le résultat désiré, et qu'ils doutaient s'ils avaient le droit d'imposer au médium un pareil épuisement ; qu'ils feraient néanmoins un dernier effort. Si quelqu'un apparaissait, ce serait Ernest lui-même, le principal guide du médium. Ce détail se rapportait à une supposition que j'avais exprimée antérieurement au cours de notre entretien, disant que dans cette sorte d'expériences il est probable qu'une autre figure apparaîtrait. Quelques instants après, Eglinton revint à lui, et la séance fut levée.



« La deuxième séance de cette série, la dernière de toutes, fut fixée au 26 juillet. Le résultat négatif de la séance précédente était venu confirmer mes appréhensions; j'étais d'autant plus convaincu que rien ne se produirait à cette dernière tentative.

« Nous nous réunîmes à la même heure, comme l'autre fois nous nous retirâmes, notre hôte et moi, dans le cabinet noir; lorsque les préparatifs furent terminés, je tirai de ma serviette deux plaques que j'avais apportées, les marquai en russe : « A. Aksakof, 14 juillet 1886 » (vieux style), et l'hôte les glissa dans le châssis ; avant de rentrer dans le salon, nous fermâmes la porte à clef. On se disposa dans le même ordre ; nous allumâmes la lampe à esprit de vin et éteignîmes le gaz. Eglinton s'assit dans un fauteuil devant le rideau et tomba bientôt dans une transe et commença à parler. Il nous fut communiqué par son organe que nos préparatifs étaient approuvés, et nous eûmes la promesse qu'aucun effort ne serait ménagé pour amener le succès, sans qu'il nous fût permis, toutefois, d'y compter sûrement ; le moment d'allumer le magnésium serait signifié à M. N. par voie de suggestion ; il prononcerait le mot : « maintenant ». On nous intima en outre, en cas de non-réussite au début, d'aller dans le cabinet noir pour faire de la photographie dans l'obscurité ; ils s'efforceraient alors d'évoquer une ombre féminine.

« A 10 heures moins cinq minutes, Eglinton se retira derrière le rideau : je pouvais voir l'heure à la clarté de la petite lampe. Bientôt Eglinton sortit et commença à recueillir des forces, il s'approchait de chacun de nous, faisant des passes de nos têtes à son corps; après cela, il se retira de nouveau derrière le rideau, ressortit et s'assit dans le fauteuil en face de la fente, le visage tourné de notre côté. Il faisait des mouvements agités, levait et baissait les bras. Quelque chose de blanc apparut au-dessus de sa tête... on entendit des coups frappés... Nous étions dans le doute ; les coups se répétèrent. « — Faut-il allumer ? — Oui » fut la réponse, toujours par coups frappés. Le magnésium fut allumé, et l'hôte découvrit l'objectif; j'aperçus en ce moment la forme d'Eglinton baignée dans une lumière éblouissante; il semblait dormir tranquillement, les mains croisées sur sa poitrine ; sur son épaule gauche on voyait une troisième main avec un bout de draperie blanche, et sur sa tête, tout près du front, apparut une quatrième main. Ces mains étaient vivantes, des mains naturelles; elles n'avaient pas cette blancheur frappante comme à Saint-Pétersbourg ; elles ne disparurent pas à la fin de l'exposition, mais attirèrent Eglinton derrière le rideau. L'hôte retourna immédiatement le châssis et découvrit la deuxième plaque. J'avais pensé que la séance en resterait là, mais l'hôte avait à peine regagné sa place qu'une grande forme masculine, vêtue de blanc et portant un turban blanc émergea

de derrière le rideau et fit trois ou quatre pas dans la chambre. « C'est Abdullah, remarquai-je. — Non, me fit observer l'hôte, cette ombre a ses deux mains. » (La forme d'Abdullah, qui avait apparu aux séances d'Eglinton à Saint-Pétersbourg, n'avait que la moitié du bras gauche). Comme pour confirmer cette dernière observation, le fantôme fit un mouvement avec ses deux bras et les croisa sur sa poitrine, puis il nous fit un salut et disparut derrière le rideau.

« Quelques secondes après, Eglinton se montra, suivi d'une figure en blanc, la même que nous venions de voir. Tous les deux se placèrent devant le rideau et une voix prononça : « Light ! » (de la lumière). Pour la deuxième fois le magnésium flamba, et je regardai, avec stupéfaction, cette grande forme humaine qui entourait et soutenait de son bras gauche Eglinton, qui, plongé dans une profonde transe, avait peine à se tenir sur ses pieds. J'étais assis à cinq pas et pouvais très bien contempler l'étrange visiteur. C'était un homme parfaitement vivant ; je distinguais nettement la peau animée de son visage, sa barbe noire, absolument naturelle, ses sourcils épais, ses yeux perçants et durs qui fixèrent la flamme pendant une quinzaine de secondes, tout le temps qu'elle brûla.

« Le fantôme portait un vêtement blanc qui descendait jusqu'à terre et une espèce de turban ; de sa main gauche, il entourait Eglinton ; de sa main droite, il tenait son vêtement. Lorsque M. N. prononça « Maintenant » pour avertir qu'il fallait fermer l'obturateur, le fantôme disparut derrière le rideau, mais sans avoir eu le temps d'entraîner avec lui le médium ; celui-ci tomba à terre, comme un corps inerte, devant le rideau. Personne de nous ne bougea, car nous savions que le médium était dans le pouvoir d'une force qui échappait à notre contrôle. Le rideau s'écarta immédiatement; la même figure apparut encore une fois, s'approcha d'Eglinton et, penchée sur lui, se mit à faire des passes. Silencieux, nous regardions avec étonnement cet étrange spectacle. Eglinton commença lentement à se relever; quand il fut debout, le fantôme l'entoura de son bras et l'entraîna dans le cabinet. Alors nous entendîmes la petite voix de Joey (un des guides du médium) qui nous enjoignit de conduire Eglinton au grand air et de lui mouiller les tempes avec de l'eau. Il était 10 heures 30. La séance avait donc duré, en tout, trente-cinq minutes. La maîtresse de la maison s'empressa d'aller chercher de l'eau, et, trouvant la porte fermée, elle revint, à moi pour prendre la clef. Je refusai en m'excusant : les circonstances exigeaient que j'ouvrisse la porte moi-même ; avant de l'ouvrir, je pénétrai dans le cabinet avec une lumière et m'assurai qu'elle était bien fermée. Eglinton était affaissé dans son fauteuil, profondément intransé ; on ne pouvait songer à le faire tenir sur ses pieds : nous le portâmes donc dans la salle à manger et l'installâmes dans un fauteuil, près d'une fenêtre ouverte. A peine l'avions-nous placé dans cette position qu'il roula par terre, avec des convulsions ; il avait du sang sur les lèvres. Nous nous mîmes à le frotter vigoureusement et lui fîmes respirer des sels. Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure qu'il put se remettre. Il respira profondément et ouvrit les yeux.

« Je le confiai dans cet état aux soins de nos hôtes et revins avec M. N. dans le cabinet noir, pour développer les plaques. Dès que je vis se dessiner, sur l'une d'elles, les contours des deux formes, j'eus hâte d'aller faire part de cette bonne nouvelle à Eglinton, qui, n'étant pas en état de venir lui-même, manifestait une grande impatience de connaître le résultat de la séance. En apprenant ce succès, ses premières paroles furent: « Eh bien, est-ce suffisant pour M. Hartmann ? « Je lui répondis : « C'en est fini, à présent, avec les hallucinations. » Mais ce triomphe en coûta à Eglinton. Il se passa une heure avant qu'il eût repris assez de forces pour se rendre péniblement à la station du

chemin de fer souterrain. M. N. se chargea de le reconduire chez lui, et de l'installer dans son lit. Arrivé chez lui, Eglinlon eut un nouvel accès de convulsions accompagnées d'hémorragie pulmonaire. Il avait insisté pour que les incidents de la soirée fussent tenus cachés à ses proches ; mais le lendemain son aspect inspira des inquiétudes à sa famille, et l'on vint chez moi pour demander ce que l'on avait fait avec Eglinton, la veille, pour le mettre dans cet état d'épuisement qu'on n'avait encore jamais observé chez lui.

« Les photographies ainsi obtenues étaient fort réussies, bien que préparées à la hâte ; la meilleure est celle où l'on voit les mains posées sur Eglinton.

« A une séance semblable, à Saint-Pétersbourg, le médium n'avait pas conservé toute l'immobilité requise pour une bonne pose, ce qui fait que les mains ne sont pas reproduites aussi nettement qu'à cette dernière expérience. La deuxième photographie est, malheureusement, moins distincte. Cela tient évidemment à ce que les deux formes, restant debout, faisaient des mouvements, insaisissables à l'œil. Cependant, pour le but que nous nous proposions, ces photographies sont tout à fait suffisantes : Eglinton est facile à reconnaître, bien que sa tête soit un peu rejetée en arrière, appuyée contre la main par laquelle il est soutenu; à son côté se tient la même grande forme d'homme que nous avions tous vue. La barbe et les sourcils ressortent nettement ; les yeux sont voilés. Un des traits particuliers de ce visage, c'est son nez court, complètement différent de celui d'Eglinton. Sur les deux photographies on distingue les marques que j'ai faites sur les plaques. Tous les négatifs sont en ma possession.

« Je puis donc considérer mes efforts à Londres comme couronnés de succès. Ce succès, j'en suis entièrement redevable au cercle qui s'est prêté à mes expériences.

« Je savais que la condition essentielle pour obtenir de bons résultats médiumniques, c'était un milieu approprié ; je savais que tout dépend du milieu, mais jamais je n'avais encore eu l'occasion de m'en assurer d'une manière aussi évidente.

« La facilité, la promptiude et la netteté avec laquelle les phénomènes se produisaient étaient au-dessus de toute comparaison avec ce que nous avions vu à Saint-Pétersbourg. Indépendamment de la composition d'élite du cercle dans lequel j'avais été admis, nous étions favorisés par cette condition importante que, dans ce cercle, on avait déjà obtenu des photographies transcendantales, et que, par conséquent, la présence de l'élément médiumnique nécessaire avait déjà préparé le terrain précisément pour les expériences que j'avais proposées. Je n'insiste pas sur l'importance et l'avantage que m'offrait une maison particulière pour les expériences de ce genre: à Londres, il n'est pas facile à un étranger de trouver pour cela un local convenable. Si je les avais organisées dans l'appartement d'Eglinton, elles auraient perdu une grande partie de leur prix. Les bons services qui me furent offerts si gracieusement par notre hôte avaient pour moi une grande valeur ; aussi je me fais un plaisir de lui en témoigner ici ma sincère gratitude, tant pour ma part qu'au nom de tous ceux qui prennent à cœur la cause spirite.

« Il est nécessaire d'ajouter ici que personne à Londres, à l'exception des intimes de notre hôte, ne sait rien des photographies que l'on produit dans ce cercle. Ces séances sont tout à fait privées, et aucun récit n'en a été publié dans la presse spiritualiste anglaise. Lors de mon admission dans ce cercle, il était bien entendu que je ne publierais pas les noms de ses membres. Mais, quand nos séances furent terminées, notre hôte se décida à me dire, en présence des résultats remarquables que nous avions obtenus, qu'il

ne se croirait plus en droit de prolonger son anonymat au cas où je trouverais utile de le nommer. Je lui répondis que l'indication de la maison ou les expériences avaient eu lieu était certainement désirable pour rendre le récit complet, et le remerciai de son dévouement: car, il faut le dire, dans l'état actuel de la question, cette expression n'est pas exagérée. Mais, réflexion faite, et prenant en considération les exemples fournis par Crookes et Wallace, qui eux-mêmes n'avaient pas réussi à conquérir le crédit public à ce sujet, j'exprimai à M. X. mon intime conviction que la divulgation de son nom et de son adresse ne serait d'aucune utilité pour la cause, pas plus que, dans les cas précédents, et que personne n'ajouterait foi aux résultats de nos expériences, si ce n'est les personnes qui croient déjà à ces phénomènes ou bien ceux qui connaissaient M. X. ; j'alléguai encore qu'il aurait à endurer toutes sortes de railleries et d'ennuis. Je proposai toutefois d'annoncer que j'avais l'autorisation de communiquer son nom en particulier aux personnes spécialement intéressées au sujet et que je croirais dignes de confiance. Nous sommes demeurés sur cette décision.

« A propos d'incrédulité, il est coutume de soupçonner de supercherie les médiums professionnels comme y étant matériellement intéressés. Dans les expériences relatées, il est évident qu'Eglinton n'aurait pu accomplir à lui seul tontes les manipulations que nécessite une supercherie; on serait forcé d'admettre qu'il avait des compères parmi les assistants. Or M. X., l'hôte, occupe une situation indépendante, même très riche, et est dans une position sociale équivalente à la mienne. Avant d'admettre qu'il eût pu se rendre coupable d'une supercherie, chose qui aurait nécessité bien des préparatifs, c'était bien le moins que l'on cherchât à découvrir le motif de semblables manœuvres ; du moment que l'intérêt matériel doit être mis hors de cause, je demande quel mobile aurait pu le pousser à tromper ses invités. Et pourquoi lui, plutôt que moi, serait-il le mystificateur ? Il serait vraiment plus logique de supposer qu'une supercherie aurait été commise par moi ; ici, le motif se présenterait tout seul: ayant pris publiquement cause pour le spiritisme, j'étais forcé de le défendre à tout prix.

« Mais l'incrédulité ne me surprend ni ne me décourage. Elle est tout à fait naturelle et excusable. Les convictions ne s'imposent point; elles sont la résultante d'opinions antérieures qui ont concouru à sa formation dans la suite des siècles. Quant à la croyance aux phénomènes de la nature, elle ne s'acquiert pas avec la raison et la logique, mais par la force de l'habitude. L'habitude seule peut faire que le merveilleux cesse de paraître un miracle.

« Au demeurant, pour ce qui est plus particulièrement des expériences ici décrites, je les ai entreprises dans le but spécial de répondre à un écrivain qui respecte, le témoignage des hommes, en reconnaît la valeur, et qui invite même les propagateurs des phénomènes médiumniques à instituer de semblables expériences. « Pour mémoire, je citerai ici ses paroles encore une fois :

« Une question du plus haut intérêt théorique, c'est de savoir « si un médium possède la faculté non seulement de produire chez une autre personne l'hallucination d'une image quelconque, mais encore de donner à cette image une consistance matérielle, d'une matérialité bien faible, il est vrai, mais ayant tout de même une existence réelle dans l'espace objectif de la chambre ou les séances ont lieu, en admettant que pour faire cette création le médium projette une partie de la matière composant son propre organisme pour lui faire prendre cette forme déterminée.....« Puisque la réclusion matérielle du

médium n'offre aucune garantie pour l'authenticité du phénomène, il est indispensable de voir le médium et le fantôme photographiés simultanément sur le même cliché, avant de concéder l'objectivité aux apparitions perçues seulement par la vue des assistants » ..... A mon avis, la condition essentielle d'une telle démonstration photographique consiste à ne laisser approcher ni un photographe de profession ni le médium de l'appareil, du châssis ou de la plaque, afin d'écarter tout soupçon de préparations préalables ou de manipulalions ultérieures.....La solution définitive de cette question capitale ne pourra venir que d'un expérimentateur dont l'intégrité soit au-dessus de tout soupçon et qui apporte à la séance ses propres appareils et accessoires et exécute lui-même toutes les manipulations. » (Hartmann, Spiritisme.)

J'ose estimer que ces conditions ont été observées dans leur plénitude et que M. Hartmann, après avoir pesé tous les détails de l'expérience demandée, au point de vue moral et physique, avouera qu'elle est suffisante pour établir la réalité des phénomènes de la matérialisation.

e) J'arrive à la dernière catégorie des preuves de l'objectivité de la matérialisation par voie photographique, et ce dans des conditions très curieuses : dans une obscurité absolue.

Il ne s'agit plus de savoir où le médium se trouve. Il aurait beau se transfigurer, cela ne lui donnerait pas le moyen de réagir sur la plaque sensible dans l'obscurité. Et cependant il est de fait qu'une forme matérialisée peut être photographiée dans une obscurité absolue, et c'est cette circonstance même qui démontre son origine transcendantale.

Les premières nouvelles relatives à ce genre de photographie nous sont arrivées d'Amérique en 1875 (voy. Spiritualist, 1875, II, p. 297 ; 1876, I, pp. 308, 313) ; mais la série la plus remarquable d'expériences de photographie dans l'obscurité a été organisée à Paris, en 1877, par le comte de Bullet, avec le médium Firman (Spiritualist, 1877, II, pp. 163, 178, 202), M. de Bullet en publia à la suite un rapport circonstancié dans la revue précitée en 1878 (t. II, p. 175).

Dans les articles de M. Reimers nous trouvons le récit d'une expérience semblable, toujours avec le même médium, et c'est encore « Bertie » qui complète la série de preuves qu'elle lui a fournies de son individualité objective, en reproduisant son image par un procédé photographique défiant toutes les conjectures qui tendraient à attribuer le résultat obtenu à des manipulations frauduleuses, à moins d'accuser M. Reimers lui-même de les avoir pratiquées. Voici le fait qu'il rapporte :

« Dans le courant de cet hiver, j'ai eu l'occasion de faire une expérience photographique unique dans son genre et qui ne se prête à aucune explication par les procédés connus. J'achetai une plaque sèche, la glissai dans le châssis, à 9 heures du soir, et je posai mes mains sur la chambre noire jusqu'au moment ou le médium s'installa derrière le rideau ; alors j'éteignis la lumière. Le signal convenu pour ouvrir l'objectif et pour le refermer quelques instants après fut donné par la voix de l'agent invisible. Accompagné du médium, qui s'était réveillé, j'allai dans le cabinet noir ; pendant tout le temps que dura le développement, je ne quittai pas la plaque des yeux, et j'y vis se dessiner, petit à petit, l'image de Bertie, avec sa croix au cou, telle qu'elle apparaît ordinairement dans ses matérialisations.

« Et dire que c'est la reproduction photographique, dans une complète obscurité, d'une forme qui a évidemment projeté sur la plaque sensible des rayons qui pour nous sont invisibles, c'est-à-dire à rencontre de toutes les lois naturelles connues ! Cette image seule est visible sur la plaque, qui ne porte pas la moindre trace des choses environnantes ; il faut en conclure que ces rayons émanaient de la figure même, que ce n'était pas une lumière reflétée. » (Psych. Slud., 1879, p. 399.)

Je demandai à M. Reimers quelques détails supplémentaires et reçus de lui la réponse suivante :

« Wellington Parade, Powlett street, E. Melbourne (Australie), le 8 juin 1886.

Monsieur,

« Je ne crois pas avoir décrit l'expérience photographique dans l'obscurité d'une manière suffisamment détaillée ; il est donc utile que j'éclaircisse davantage les points importants.

« Je me rendis à Londres avec Alfred Firman, et j'achetai des plaques sèches, au coin desquelles je fis une marque. Rentrés à Richmond, nous apprêtâmes le cabinet et disposâmes l'appareil de manière que le foyer se trouvât à l'endroit où la forme devait apparaître, suivant les indications qui nous avaient été données. La nuit venue (il était près de 9 heures; nous étions au mois de septembre), Firman entra dans le cabinet, tandis que, je restai auprès de l'appareil, tenant tout le temps ma main placée dessus ; j'avais mis en place la plaque, qui était restée dans ma poche depuis que nous avions quitté le magasin. John King nous dit, par la voix du médium, de nous tenir prêts à découvrir l'objectif à son commandement. Pendant quelque temps un silence si complet s'établit que le moindre pas du médium aurait été entendu. Tout à coup nous entendîmes la voix de John King donnant cet ordre : « Maintenant, ouvrez » ; et, quelques minutes après: « Fermez. » J'allumai la bougie, je sortis la plaque, et, quand Firman eut préparé le bain, je la lui passai ; regardant pardessus son épaule, je suivis les progrès du développement. Sur le négatif il y a une figure portant une croix au cou : c'est l'image de Bertie, comme elle m'apparaissait habituellement, mais seulement plus foncée et sur un fond gris.

« Après ce résultat étonnant, je me mis à passer en revue, ainsi que je le fais à la fin de chaque séance, toutes les combinaisons imaginables de supercherie auxquelles on aurait pu avoir recours pour obtenir ce résultat, et j'arrivai à cette conclusion, que non seulement il était impossible d'imiter la marque que j'avais faite sur la plaque, mais qu'à plus forte raison il est inadmissible qu'une autre plaque, déjà impressionnée, lui eût été substituée. Ce serait chose matériellement impossible pour le médium que d'enlever la plaque du châssis et d'y introduire une autre plaque sans faire le moindre bruit, et ce, dans une complète obscurité, surtout étant donné que je tenais ma main sur l'appareil. N'ayant d'ailleurs pas quitté des yeux la plaque depuis le moment où je l'avais retirée du châssis, je laisse à d'autres de faire des conjectures... Votre dévoué,

« C. Reimers. »

Les expériences de photographie dans l'obscurité, faites par moi-même, m'ont convaincu que ce fait est possible. Il a été question de cela dans les premiers numéros des

Psychische Studien de cette année. La phototypie d'une de ces photographies se trouve dans le journal anglais Light (numéro du 23 avril 1887).

5°) Là se termine la démonstration de la nature non hallucinatoire des matérialisations, par le moyen d'effets physiques durables produits par ces apparitions ; cependant je dois mentionner encore un mode de contrôle auquel on a eu recours pour s'assurer que la matérialisation est un phénomène qui possède les attributions d'une corporéité réelle, et ne constitue pas une hallucination, — je veux dire qu'on a pesé la forme matérialisée et le médium pendant que le phénomène se produisait. M. Hartmann lui-même admet que ces expériences paraissent « bien aptes à élucider la question ».

Mais la force nerveuse ne possède-t-elle donc pas la faculté miraculeuse de produire tous les effets de la pesanteur ? Elle peut, en effet, rendre le médium plus léger que l'air et faire peser un fantôme aussi lourd que le médium, et M. Hartmann finit naturellement par conclure que « par cette voie on ne peut donc rien constater d'une manière positive ». Ceci serait pour moi une raison pour ne pas insister sur cette catégorie de preuves dans ma « réponse » à M. Hartmann, si on ne lisait, immédiatement après la phrase ci-dessus, la remarque suivante :

« Dans le seul cas où, à ma connaissance, un fantôme ait été pesé, son poids était égal à celui du médium (Psych. Stud., VIII, p. 52), d'où il ressort que c'est le médium lui-même qui s'était placé sur la balance. »

Je comparai cette phrase avec le passage ci-dessus mentionné dans Psychische Studien, et voici ce que je trouvai dans mon journal ; c'est un extrait de la lettre de M. Armstrong à M. Reimers :

« J'assistai à trois séances organisées avec Miss Wood, et dans lesquelles on a employé la balance de M. Blackburn. On pesa le médium et on le conduisit ensuite dans le cabinet (qui était aménagé de manière à mettre le médium dans l'impossibilité d'en sortir au cours de la séance).

« Trois figures apparurent l'une après l'autre et montèrent sur la balance. A la deuxième séance, le poids varia entre 34 et 176 livres; ce dernier chiffre représente le poids normal du médium.

« A la troisième séance, un seul fantôme se montra ; son poids oscilla entre 83 et 84 livres. Ces expériences de pesée sont très concluantes; à moins que les forces occultes ne se soient jouées de nous.

« Cependant il serait intéressant de savoir ce qui peut bien rester du médium, dans le cabinet, lorsque le fantôme a le même poids que lui ? Comparés à d'autres expériences du même genre, ces résultats deviennent encore plus intéressants.

« A une séance de contrôle avec le médium Miss Fairlamb, cellc-ci fut, pour ainsi dire, cousue dans un hamac dont les supports étaient pourvus d'un enregistreur marquant toutes les oscillations du poids du médium, et cela aux yeux des assistants. Après une courte attente, on a pu constater une diminution graduelle du poids ; enfin une figure apparut et fit le tour des assistants. Pendant ce temps, l'enregistreur indiquait une perte de soixante livres dans le poids du médium, soit la moitié de son poids normal. Pendant que le fantôme se dématérialisait, le poids du médium augmentait, et à la fin de la séance; comme résutlat final, il avait perdu trois à quatre livres. N'est-ce pas une preuve que,

pour les matérialisations, de la matière est prise à l'organisme du médium ? » (Psychische Studien, 1881, pp. 52-53)

Cette lettre nous indique qu'à la « troisième séance » avec Miss Wood le poids de la forme matérialisée était égal, pendant toute la durée de la séance, à la moitié environ du poids normal du médium ; dans l'expérience avec Miss Fairlamb, le médium avait encore perdu environ la moitié de son poids normal, soit 60 livres. Quel rapport la remarque de M. Hartmann peut-elle avoir avec le fait qu'il cite ? Faut-il chercher la source de cette erreur dans le domaine de l' « inconscient » ?

Et la diminution du poids du médium, allant jusqu'à 3 ou 4 livres, après la séance, est-ce encore un effet de la force nerveuse ? M. Hartmann nous reste devoir une explication de ce détail.

Les personnes qui voudraient avoir de plus amples renseignements sur l'historique de cette méthode d'expérimentation, appliquée aux phénomènes de la matérialisation, peuvent consulter les publications suivantes : People from the Other World par Olcott, Hartford, 1875, pp. 241-243, 487 ; — The Spiritualist, 1875,1, pp. 207, 290 ; 1878, I, pp. 211, 235, 268, 287 ; II, pp. 115, 163 ; — Light, 1886, pp. 19, 195, 211, 273.

Ici finit la première partie de mon chapitre sur les phénomènes de la matérialisation ; il avait pour objet de démontrer l'insuffisance de l'hypothèse hallucinatoire de M. Hartmann, au point de vue des faits. Nous avons trouvé toutes les preuves nécessaires pour nous convaincre que la matérialité, quoique temporaire, qui caractérise ces phénomènes, est une chose réelle, objective, identique avec la matérialité des corps qui existent dans la nature, et non l'effet d'une hallucination.

Je me crois, par conséquent, le droit de dire que la théorie des hallucinations à non seulement perdu « le sentier étroit » sur lequel elle s'acheminait péniblement, mais que le « terrain même lui manque ».

J'ai la conviction que l'hallucination n'est pour rien dans les phénomènes de la matérialisation ; quant à l'imagination, l'illusion, c'est autre chose; mais, tout en admettant que celles-ci ont exercé leur part d'influence, il est juste de dire que c'était aux premiers temps de ces expériences seulement, et tout le monde sera d'accord pour trouver cela fort naturel et excusable.

Actuellement l'expérience acquise a déjà porté ses fruits, et les spiritualistes envisagent aujourd'hui ces remarquables phénomènes d'une façon beaucoup plus calme et raisonnable.

La deuxième partie de ce chapitre sera consacrée au côté théorique de la même question.

Insuffisance de la théorie hallucinatoire du Dr Hartmann au point de vue théorique (Voir p. 23, ch. I.).

La première partie de ce chapitre a atteint un développement que je n'avais pas prévu. Mais je n'ai pas hésité à recueillir et à utiliser toutes les matières qui s'offraient à moi à mesure que j'avançais dans mon travail, car je considère le phénomène de la

matérialisation comme le résultat le plus remarquable, le plus essentiel, qu'ait atteint le spiritisme. Aussi, la démonstration de la réalité objective de ce phénomène, — contrairement aux hypothèses négatives du Dr Hartmann, — était-elle d'une importance capitale pour ma réfutation.

Ai-je atteint le but que je m'étais proposé ? Je l'ignore. Généralement les philosophes sont épris de leurs théories, et ils les défendent avec passion. Mais, comme tout l'ouvrage de M. Hartmann est fondé sur la supposition de la réalité des phénomènes, j'ose espérer qu'il voudra bien formuler aussi un jugement « ayant une valeur conditionnelle » sur les faits dont j'ai fait mention dans ce chapitre, et qu'il ne connaissait pas auparavant; j'aime à croire qu'il ne voudra pas se dérober aux conclusions qu'on est forcé d'en tirer, en se retranchant spécialement pour cette occasion derrière l'argument trop facile de la supercherie quand même !

Les faits sont certainement la base de toute investigation dans le domaine de la nature, et, pour répondre à M. Hartmann, la meilleure méthode que j'avais à suivre était de m'appuyer sur des faits, en les présentant, autant qu'il était possible, dans les conditions imposées par mon contradicteur ou qui paraissaient nécessaires pour réfuter l'hypothèse de l'hallucination.

Après toutes les preuves que j'ai accumulées dans la section A du chapitre précédent pour établir par la logique des faits le caractère non hallucinatoire du phénomène de la matérialisation, je pourrais me dispenser d'engager ici une discussion théorique.

Mais l'hypothèse de M. Hartmann présente, même au point de vue théorique, des inconséquences si flagrantes, que je ne puis les passer complètement sous silence. Je serai bref, car les discussions de principe ne résolvent rien, et un simple fait a cent fois plus de valeur que des argumentations longues et compliquées ; c'est pourquoi je ne fais pas grand cas des discussions théoriques, et je m'y attarderai d'autant moins que les théories de M. Hartmann sont fondées sur l'entrée en scène d'agents auxquels il prête au gré de sa plume des vertus magiques, mais contraires aux exigences de la saine logique, en dépit de leur mise en scène artistique.

Arrêtons-nous tout d'abord aux principes généraux de la théorie de M. Hartmann tels qu'il les établit. Sa première thèse est que le médium a la faculté de se mettre lui-même en état de somnambulisme et de se suggérer dans cet état l'hallucination désirée. Je ne me préoccuperai pas de la première partie, mais je demanderai à M. Hartmann sur quoi il peut fonder cette assertion que le médium en état de transe peut s'halluciner lui-même ?

Si nous interrogeons les médiums et surtout ceux avec lesquels les matérialisations ne se traduisent pas seulement par des formes stéréotypées, ils nous répondront qu'ils s'endorment sans penser aux formes qui peuvent apparaître, qu'ils ne donnent aucune direction à leur conscience somnambulique et qu'a leur réveil ils ne se souviennent de rien.

On m'objectera que ces témoignages ne peuvent être acceptés, car, outre qu'il est permis d'en suspecter la bonne foi, il est admissible aussi que l'auto suggestion se fasse inconsciemment comme résultat de la conscience somnambulique.

Vérifions la théorie de M. Hartmann par l'examen de l'état du médium en sommeil. Les sujets hypnotiques ou somnambuliques, lorsqu'ils ont des hallucinations, manifestent toujours par des signes extérieurs ce qui se passe en eux, mais le médium en transe, au

contraire, semble inanimé ; il ne lui échappe pas une parole, il ne fait pas un geste qui puisse laisser supposer qu'il voit quelque chose, et encore moins la figure matérialisée, que tous les assistants voient cependant. Si on lui parle, il ne répond pas. Or qu'est-ce qu'une hallucination pendant le sommeil, sinon un rêve dont la réalité apparente est poussée au suprême degré d'intensité, jetant le dormeur dans un tel état de surexcitation qu'il se réveille en sursaut et, à son réveil, se croit encore aux prises avec ce songe effrayant ? Très souvent des personnes endormies parlent et gesticulent, ce qui prouve qu'elles « voient » en rêvant. Avec le médium en transe, on ne constate rien de semblable ; il dort profondément, paisiblement. Alors, sur quoi se fonde cette proposition fondamentale de M. Hartmann que le médium endormi a des hallucinations qui seraient même d'une extraordinaire intensité ? (P. 31.) Cette supposition est absolument gratuite.

La seconde thèse générale de M. Hartmann est que le médium, endormi et halluciné, transmet aux assistants l'hallucination, qu'il subit lui-même, et qu'il éprouve « un désir impérieux de faire partager aux personnes présentes la perception de cette réalité imaginaire, c'est-à-dire de leur imposer les mêmes hallucinations qui se présentent à lui. »

Voilà qui est aisé à dire en termes généraux, mais examinons de plus près ce qui se passerait en réalité dans ce cas. Le médium, placé derrière le rideau, dort, et il voit une figure qu'il croit réelle. Alors lui vient l'idée (car il n'oublie pas son rôle de médium) que les assistants doivent voir aussi cette figure, car c'est le but de la séance. Selon son désir, la figure sort du cabinet obscur pour se présenter aux spectateurs ; c'est ainsi que cela se passe habituellement. Dès que la figure est sortie du cabinet, le médium ne la voit plus, donc il n'a plus d'hallucination, et, par conséquent les spectateurs ne voient rien non plus, car le médium ne peut leur suggérer une hallucination qu'il n'a plus !

Si M. Hartmann me répond que l'hallucination est un phénomène subjectif qui s'impose au cerveau des assistants, qu'il ne peut être limité par un cabinet ou un rideau, que le médium peut continuer à subir l'hallucination, — de l'autre côté du rideau, — je soutiendrai le contraire, car toute la mise en scène devra correspondre à la réalité; le médium devra se voir dans le cabinet obscur derrière le rideau ; il devra être convaincu qu'il' est en présence d'une figure réelle qu'il ne verra plus dès qu'elle sortira du cabinet ; s'il continuait à la voir à travers le rideau, ce serait contraire aux lois de la réalité: il comprendrait alors qu'il est le jouet d'une hallucination et, ce raisonnement fait, l'hallucination n'existerait plus.

De plus, il ne faut pas oublier que si « la conscience à l'état de veille » a suggéré au médium que pendant la séance une figure doit apparaître aux spectateurs, cette même « conscience à l'état de veille » lui suggère que pendant cette apparition il serait en transe, derrière le rideau, et qu'il ne verrait rien — telle est la tradition des cercles spirites. — Esclave de cette suggestion, son hallucination (si hallucination il y a) ne pourrait aller au delà du rideau. Ainsi cette seconde hypothèse de M. Hartmann est détruite par la loi même des hallucinations suggérées.

Voyons sa troisième thèse. Comment le médium impose-t-il ses hallucinations aux assistants ? M. Harmann nous l'explique ainsi : « Un médium universel doit être plus qu'un auto somnambule, il doit être en même temps un puissant magnétiseur » (p. 34). « II est certain, dit encore M. Hartmann, que les médiums, à l'état de somnambulisme latent ou apparent, disposent d'une quantité de force nerveuse, tirée de leur propre organisme

ou de celui des assistants, bien supérieure à celle qu'un magnétiseur peut développer à l'état de veille; il est donc non moins certain que les médiums doivent posséder à un plus haut degré que celui-ci la faculté d'utiliser cette force nerveuse pour produire chez les assistants un état de somnambulisme latent ou apparent » (p. 55).

Cette explication ne concorde pas avec les données de l'expérience. Le médium est un être passif, sensitif, soumis à toutes sortes d'influences ; lorsqu'il entre en transe ou, selon M. Hartmann, en sommeil somnambulique, il passe à l'état de complète passivité. Tout sommeil, du reste, est un état passif, dont le caractère distinclif est l'absence de volonté. Cela est d'autant plus vrai pour le sommeil somnambulique provoqué, que la volonté du somnambule est complètement annihilée, puisqu'elle appartient au magnétiseur. Chez le médium auto-somnambule, c'est la volonté consciente qui fait office de magnétiseur et qui donne à sa conscience somnambulique la « direction » pour son hallucination quasi-automatique. Mais, une fois l'impulsion donnée, dès que la transformation est accomplie, le médium n'est plus qu'un automate, un esclave de l'hallucination, qui l'a envahi et subjugué. Et M. Hartmann vient prétendre que cet automate, sans cesser d'être halluciné, devient subitement actif, qu'il devient magnétiseur à son tour et dispose d'une force considérable, subjuguant les esprits des assistants sans prononcer une parole, sans faire un geste ; sans même se montrer, il les plonge dans « un état hypnotique sans sommeil », ce que M. Hartmann nomme un « état de somnambulisme latent », pour leur imposer ses propres hallucinations.

Le magnétiseur somnambule agit avec discernement. Ce n'est que lorsqu'il a jugé que « tous ceux qui prennent part à la séance sont tombés sous sa domination », qu'il met en jeu ses hallucinations. Il délibère sur le genre d'hallucination qu'il aura lui-même et qu'il suggérera aux autres : Apparaîtra-t-il lui-même dans le rôle de John King, ou sera-ce un décédé qu'il présentera à l'assistance (pp. 94, 95), et aussi quels sens seront affectés par l'hallucination (p. 100) ?

Ici M. Hartmann a oublié de nous dire comment le médium auto-somnambule modifie ses hallucinations. D'où vient la nouvelle « direction » ? Supposons qu'il a l'hallucination d'être ou de voir John King et qu'il impose cette hallucination aux assistants ; puis, brusquement, cette hallucination fait place au « désir impérieux de transmettre au sujet qui se trouve à sa portée son hallucination de la présence de l'esprit d'un décédé »; comment s'opère ce changement ? Dans la pratique magnétique ou hypnotique, pour obtenir le changement des hallucinations suggérées, on réveille le sujet, puis on le rendort en lui suggérant la nouvelle hallucination. M. Hartmann a imaginé que l'auto somnambule fait tout lui-même. Après s'être suggéré et avoir suggéré aux autres que, par exemple, il était John King, il trouve que le temps est venu de changer l'objet de son hallucination ; il retourne à un état de somnambulisme sans hallucination, il examine l'état de somnambulisme latent des assistants, puis, avant perçu au moyen de la lecture des pensées dans la mémoire hyperesthésique de l'un des assistants l'image d'un défunt, il s'en suggère l'hallucination et la transmet en même temps à la conscience somnambulique latente de cet assistant et de tous les autres... pour recommencer bientôt avec une autre hallucination.

Ainsi le médium somnambule est un être à la fois actif et passif, halluciné et hallucinant les autres, halluciné et conscient de son hallucination, halluciné et restant maître de ses hallucinations, qu'il offre en spectacle aux assistants comme dans un

théâtre de marionnettes. Tout cela n'est qu'une série de contradictions psychiques insoutenables. Et c'est en vain que M. Hartmann en appellera à cet agent magique, la conscience somnambulique du médium, le deus ex machina de son hypothèse. Mais ce dieu, — tout dieu qu'il soit, — ne peut cependant faire tant de choses à la fois !

Quatrième thèse : Le médium auto somnambule ne se contente pas de s'halluciner et d'halluciner les assistants avec lui, il fait aussi accomplir par les personnages de ces hallucinations des actes physiques: ils écrivent, déplacent des objets, font des moulages, produisent des empreintes, etc. Ces mouvements sont produits par la force nerveuse du médium, qu'il dirige selon la volonté de sa conscience somnambulique (pp. 54, 102, 103).

Ainsi donc à la double activité psychique que la conscience somnambulique du médium avait déjà déployée s'en joint une troisième : une activité entièrement physique, car telle est la nature de la force nerveuse, selon M. Hartmann. Cette théorie de notre contradicteur est aussi facile à émettre que difficile à défendre, car elle répond encore moins que les autres à la doctrine de l'unité de l'acte psychique. En effet, l'opération de la transmission de l'auto hallucination à plusieurs personnes serait à elle seule, de la part du médium, un tour de force qui absorberait toute son énergie psychique ; mais, pas du tout, d'après M. Hartmann, elle se fait en même temps qu'un effort de la volonté, qui dégage la force nerveuse médinmnique ou magnétique qui se trouve dans le système nerveux et la dirige d'une certaine manière sur des objets animés ou inanimés (p. 54). » Ici, je retiens un mot qui donne à penser. Que veut dire : « d'une certaine manière » ? M. Hartmann ne nous l'explique pas.

Et pourtant voyons ce qui se passerait en réalité. Une forme apparaît, je lui tends du papier et un crayon; elle les prend, écrit sur le papier et le pose sur la table. Pour produire ces mouvements, l'opérateur invisible (le médium, ou sa conscience somnambulique) doit être clairvoyant. Ce n'est pas une simple « lecture » ou « transmission » de pensées qui peut donner à l'opérateur une idée de la forme et des facultés actuelles du fantôme. Oh ! non, cela ne suffirait pas pour faire coïncider les mouvements de la figure hallucinatoire avec les faits tels qu'ils se passent réellement dans l'espace objectif; il faut pour cela une clairvoyance directe de tout ce qui se trouve dans cet espace. Voilà ce que signifie l'expression « d'une certaine manière ».

Et, de cette façon, l'activité déployée par le médium auto somnambule serait quadruplée. Cette multiplicité d'actions simultannées imposées par M. Hartmann à l'unité psychique présente un imbroglio d'affirmations fantaisistes devant lequel tout esprit critique recule et renonce à discuter.

Cinquième thèse : les assistants doivent, pendant la séance, se trouver dans un état de sommeil somnambulique latent ; c'est le médium qui les plonge dans cet état, car cela est indispensable pour qu'il puisse leur suggérer ses hallucinations (pp. 55, 56). C'est toujours, d'après le Dr Hartmann, la condition sine qua non de la perception du phénomène de la « soi-disant matérialisation. » Quel est donc cet état de somnambulisme latent ? Par quels symptômes extérieurs se dislingue-t-il de l'état normal ? Par aucun, nous dit M. Hartmann (pp. 30. 57). Pourquoi donc le nomme-t-on « état somnambulique » ? M. Hartmann ne nous l'explique pas. Peut-on du moins savoir comment il se produit ? C'est très simple : le médium se retire derrière le rideau, passe à l'état de sommeil somnambulique apparent, magnétise par la force de sa volonté tous les

assistants, puis développe en eux l'état de somnambulisme latent (pp. 55, 56, 91). Mais la preuve ? La voici, nous dit-on, et elle est claire : les assistants voient une « figure matérialisée » qui ne peut être qu'une hallucination ; donc ils sont hallucinés, quoiqu'ils ne dorment pas; donc ils sont en état de somnambulisme latent ! N'est-ce pas là une preuve ?...

Non, ce n'en est pas une. Comparons ces procédés avec ceux employés dans la pratique magnétique ou hypnotique pour provoquer une hallucination.

Avant tout, le sujet doit être endormi ; or il est admis que la moitié au moins des individus est réfractaire à l'influence magnétique et que, pour l'autre moitié, le degré de soumission à cette influence varie pour chaque individu. Le sujet étant endormi, un certain rapport s'établit entre lui et l'opérateur: ce dernier peut lui suggérer une hallucination au moyen de la parole ou par un antre moyen extérieur; pour faire cesser l'hallucination, il doit réveiller le sujet, et à son réveil, ce dernier ne se souvient de rien. Comme nous le savons, rien de pareil ne se produit aux séances de matérialisation. Il est vrai que M. Hartmann nous parle aussi d'un « rapport étroit qui doit préalablement s'établir entre le médium et les assistants pour que les transfigurations et matérialisations puissent réussir » (p. 91), et, selon lui, ce rapport s'établit par la fréquence des séances du médium dans le même groupe de personnes.

En admettant qu'un rapport puisse s'établir dans ces conditions, il est certain aussi que dans nombre de cas un semblable rapport n'a pas existé. Une dizaine de personnes se réunissent qui n'ont jamais été hypnotisées, dont plusieurs n'ont jamais assisté aux séances du médium, d'autres n'ont jamais assisté à aucune séance, d'autres enfin y sont venues avec la ferme conviction que rien ne se produirait — cela m'empêche pas le médium de subjuguer, sans le moindre procédé magnétique, tous les membres de cette assemblée hétérogène, sans les endormir, et de leur imposer à tous une seule et même hallucination, dont ils se souviendront très exactement ! Ainsi, moi-même, j'ai vu pour la première fois de ma vie la matérialisation d'une figure (Katie King) à la première séance que m'a donnée Miss Cook. Selon M. Hartmann, j'ai été le jouet d'une hallucination (et non d'une transfiguration du médium), car j'ai soulevé le rideau immédiatement après la disparition de la figure, et j'ai constaté le statu quo du médium (Psychische Studien, 1887, p. 448). J'ajouterai que je ne suis pas sensitif et que jamais je n'ai subi aucune influence magnétique ou hypnotique. Il faut noter aussi que, contrairement aux affirmations de M. Hartmann, les cercles spirites privés, constants, homogènes, sont l'exception, et que les plus nombreux sont des cercles publics, changeants, hétérogènes.

Je dois mentionner encore une particularité qui démontrera la différence qui existe entre les procédés médiumniques et une magnétisation quelconque. Tout le monde sait que, pour magnétiser ou hypnotiser avec succès, il faut que le sujet y consente, c'est-à-dire qu'il ne s'oppose pas à l'expérience, enfin qu'il se place dans les conditions voulues pour être magnétisé, c'est-à-dire qu'il s'impose quelques minutes de silence et de recueillement. Dans une séance médiumnique, on voit le contraire. On dit généralement — et M. Hartmann le répète — que les phénomènes médiumniques se produisent à la suite d'une excitation psychique provoquée par une « attente longue et soutenue ». Ceux qui le supposent et l'affirment n'ont aucune connaissance pratique de la question. Tous ceux, par contre, qui ont acquis quelque expérience en ces matières, savent très bien que c'est dans des conditions opposées que s'obtient la manifestation des phénomènes, que

c'est précisément la concentration des pensées qui doit être évitée quand on assiste a une séance, surtout quand les manifestations n'ont pas encore commencé. Que ce soit à une séance avec ou sans lumière, pour effets physiques ou pour matérialisations, la même condition est toujours imposée par le médium ou les forces invisibles : pas de recueillement, de la musique, du chant, ou une conversation facile. Ce qui nuit à ceux qui assistent pour la première fois à une séance, c'est justement l'excitation, le désir et l'attente de quelque chose d'extraordinaire.

Les personnes qui ont l'habitude de prendre part à ces séances savent que c'est au cours d'un entretien familier, sans aucun rapport avec le spiritisme, que se produisent les plus remarquables phénomènes. Et, selon M. Hartmann, c'est dans un cercle où l'on fait de la musique, où l'on chante, où l'on cause de la façon la plus indifférente, que viendront s'imposer à tous les hallucinations qu'il plaira au médium endormi de créer !

A quoi se réduit donc la théorie de M. Hartmann sur les phénomènes de matérialisation ? Malgré toutes les complications qu'il a péniblement échafaudées sur les principes généraux que je viens d'énumérer, elle se résume dans la formule suivante : le médium dort et rêve,et les assitants partagent ses rêves, mais sans dormir.

Et c'est là ce que M. Hartmann appelle le « point de vue de la science psychologique ».

Voyons maintenant comment se comporte la théorie de M. Hartmann à l'égard des origines historiques du spiritisme.

Dans son chapitre consacré aux matérialisations, il a établi sa théorie en examinant ces phénomènes dans les conditions où ils se présentent généralement de nos jours ; et ces conditions sont: 1° l'apparition de toute une figure ; 2° une faible lumière ou une demi-obscurité ; 3° le médium invisible, placé derrière le rideau ; 4° le médium dans un état de sommeil plus ou moins anormal. Placés dans ces conditions, les phénomènes se prêtent dans une certaine mesure à l'hypothèse de M. Hartmann, à savoir que le médium est un auto somnambule, etc.

Mais, si nous remontons aux origines du spiritisme, c'est-à-dire aux années 1848-50, nous constatons qu'à cette époque les expériences se faisaient à la lumière, que le médium faisait partie de l'assistance, qu'il ne tombait ni en transe ni dans un état de sommeil quelconque, qu'il était lui-même spectateur et que cependant tous les phénomènes médiumniques qui se produisent actuellement se produisaient déjà alors dans toute leur force. Il n'y avait pas encore de matérialisations de figures entières, mais des attouchements, des apparitions de mains, avec ou sans déplacement d'objets. Ajoutons que les premiers médiums furent des enfants, des jeunes filles de dix à douze ans. Gomment accordera-t-on cet état de choses avec les paroles suivantes de M. Hartmann :

« C'est justement cette faculté de se mettre soi-même en somnambulisme à tout instant, qui demande à être longuement exercée avant que l'on puisse la mettre en action sûrement, sur le désir de tierces personnes » (pp. 31, 36) ; et, plus loin : « A une séance médiumnique, chacun doit garder en vue qu'il est sous l'influence d'un très puissant magnétiseur, qui, sans s'en rendre compte, a tout intérêt à le plonger dans un somnambulisme latent, afin de lui imposer ses propres hallucinations » (p. 56). Plus loin nous lisons encore : « Dans la règle, les médiums tombent dans l'état de somnambulisme apparent aux occasions suivantes : d'abord, pendant le parler involontaire, ensuite, quand

il s'agit de produire des phénomènes physiques, qui exigent un effort considérable de la force nerveuse, et, en troisième lieu, pour la suggestion d'hallucinations aux personnes présentes, ce qui paraît impliquer une intensité particulière des hallucinations du médium lui-même » (p. 31). « II paraît que la suggestion d'hallucinations aux assistants ne peut s'effectuer qu'à une lumière adoucie » (p. 10).

Où trouverons-nous « l'exercice prolongé », « le magnétiseur puissant », « le somnambulisme apparent », et « la lumière adoucie » chez les jeunes filles médiums de 1849, sur lesquelles les phénomènes médiumniques s'abattirent, peut-on dire, comme par surprise, comme une avalanche. Malgré tous les efforts qu'elles firent pour s'en défaire, ces phénomènes les poursuivirent sans relâche, les exposant à de nombreux désagréments. Rien ne put les arrêter. « Annoncez ces vérités au monde ! » Tel était l'ordre que les forces invisibles intimèrent par le premier message obtenu par l'alphabet, et les jeunes médiums, malgré toute leur résistance, furent contraintes enfin de se rendre et de livrer ces phénomènes à l'investigation publique. Je suis porté à croire que, si les phénomènes de matérialisation avaient continué à se produire dans les mêmes conditions que dans cette phase primordiale, M. Hartmann n'aurait pas trouvé d'éléments suffisants pour édifier sa théorie de l'hallucination. Et cependant le phénomène était le même !

L'élude des phénomènes de matérialisation nous révèle cette loi générale, qui, par elle-même, réfute complètement la théorie de l'hallucination :

Aux premières manifestations de la matérialisation chez un médium, les formes matérialisées offrent une ressemblance frappante avec certaines parties du corps ou toute la personne du médium.

Plus tard, — si le médium poursuit le développement de ce genre d'expériences, — cette ressemblance peut, sans disparaître, faire place, souvent, à des matérialisations de figures extrêmement variées ; d'autres médiums ne peuvent pas sortir de la limite des premières expériences, et toutes leurs matérialisations présentent avec leur personne une telle ressemblance qu'on est amené tout naturellement à supposer que c'est le médium transfiguré — jusqu'au jour où on peut se convaincre par des preuves suffisantes qu'on est en présence d'un dédoublement du médium.

C'est ainsi que dans les phénomènes de matérialisation classiques de Katie King et de John King, — qui se sont produits en Angleterre et qui ont été soumis aux expériences les plus variées, on a constaté chaque fois une ressemblance plus ou moins marquée, et quelquefois complète, entre les formes matérialisées et le médium. John King apparaissait à la lumière du jour, et son portrait a été dessiné pendant que le médium, placé derrière le rideau, était tenu par les mains (Médium 1873, p. 346) ; ou bien il apparaissait dans l'obscurité, éclairé de sa propre lumière, pendant que le médium était tenu par les mains dans le groupe ou hors du groupe des assistants. — Katie King apparaissait pendant qu'une partie du corps du médium était visible ; d'autres fois elle disparaissait momentanément, lorsqu'elle était suivie d'une personne qui voulait voir le médium dans le cabinet. Ces cas, selon M. Hartmann, sont des preuves évidentes de l'hallucination et non de la transfiguration.

Mais, s'il en était ainsi, pourquoi cette ressemblance avec les médiums ? Cette ressemblance faisait leur désespoir ! Certainement, s'ils avaient pu provoquer des hallucination à leur gré, ils se seraient bien gardés de représenter dans ces hallucinations

leur propre image, ce qui faisait seulement naître le soupçon et fournissait des prétextes à toute sorte de mesures de contrôle ayant pour but de démasquer l'imposture.

Il en est de même pour les matérialisations qui se produisent sous les yeux des assistants. Comme hallucination, ce genre de phénomène plaît à M. Hartmann; mais, au point de vue du phénomène objectif, le procédé lui déplaît, et, pour prouver que le médium n'est pas « le producteur inconscient du fantôme », M. Hartmann exige une autre démonstration; il dit : « Dans les cas où il y avait séparation absolue, où le fantôme était observé pendant sa formation et sa disparition, on a constaté qu'il émanait complètement du médium et qu'il se fondait de nouveau avec lui, et cela, non comme une image toute faite, s'emplissant graduellement de matière et se désemplissant ensuite, mais comme une masse nébuleuse informe qui ne prend figure que graduellement et se désagrège ensuite de la même façon » (p. 110).

Si vraiment ce fantôme n'était qu'une hallucination, la fantaisie du médium aurait dépassé toutes les exigences du Dr Hartmann : des « images toutes faites », répondant à l'imagination la plus hardie, seraient apparues et disparues subitement.

Mais je présenterai ici encore une autre observation : si les matérialisations ne sont que des hallucinations produites parle médium et qu'il a la faculté de voir toutes les images emmagasinées dans les profondeurs de la conscience somnambulique latente des assistants, et de lire toutes les idées et toutes les impressions, — qui se trouvent à l'état latent dans leur souvenir, — il lui serait bien aisé de contenter tous ceux qui assistent à la séance, en faisant toujours apparaître à leurs yeux les images de personnes défuntes qui leur étaient chères. Quel triomphe, quelle gloire, quelle source de fortune pour un médium qui parviendrait à ce but ! Mais, au grand regret des médiums, les choses ne se passent pas ainsi : pour le plus grand nombre d'entre eux, ce sont des figures étrangères qui se présentent, des figures que personne ne reconnaît, et les cas où la ressemblance avec un défunt était bien constatée, non seulement quant à la forme, mais aussi quant à la personnalité morale, sont extrêmement rares ; les premiers sont la règle, les autres sont l'exception.

Ces résultats négatifs, qui sont loin de satisfaire toutes les espérances et tous les désirs, sont pour moi la preuve que nous nous trouvons, réellement, en présence de phénomènes naturels, soumis à certaines lois et à certaines conditions pour pouvoir se manifester, et dont le véritable sens nous est encore inconnu.

Si nous suivons de plus près l'histoire de la matérialisation de certaines figures qui apparurent régulièrement pendant un temps plus ou moins long, nous rencontrerons quelques cas qui ont une importance spéciale pour la théorie de ces phénomènes et prouvent à leur manière que ce ne sont pas de simples hallucinations.

C'est à la série des apparitions de Katie King que j'emprunterai le premier exemple d'un phénomène de cette espèce, et je m'y arrêterai parce qu'il est attesté par les témoins les plus sérieux. Dès ses premières apparitions, Katie King avait annoncé qu'elle ne pourrait se matérialiser que pendant trois ans et qu'à l'expiration de ce terme, son œuvre serait terminée ; quelle ne pourrait plus se manifester physiquement, visiblement et tangiblement, que, passant à un état plus élevé, elle ne pourrait communiquer avec son médium que d'une manière moins matérielle (Spiritualist, 1874, I, p. 258, II, p. 291).

Le délai annoncé expirait en mai 1874; la dernière séance fut fixée par Katie King au 21 mai; elle eut lieu chez M. W. Crookes.. Voici, comment, d'après les paroles de ce dernier, s'opéra la disparition de Katie :

« A l'approche du moment où Katie devait nous quitter, je la priai de se faire voir à moi, au dernier moment. Elle invita les unes après les autres toutes les personnes présentes à s'approcher d'elle et dit à chacune quelques paroles ; puis elle donna quelques indications générales sur la protection et les soins dont nous devions à l'avenir entourer Miss Cook. Ces recommandations terminées, Katie m'engagea à la suivre dans le cabinet et m'autorisa à rester jusqu'à la fin. Elle tira le rideau et me parla encore quelque temps, puis elle traversa la chambre jusqu'à l'endroit où Miss Cook était couchée sans connaissance sur le plancher. Se penchant sur elle, Katie lui dit: « Réveille-toi, Florrie, réveille-toi. Je dois te quitter à présent. » Miss Cook se réveilla et implora Katie, en pleurant, de rester encore un peu. — « Je ne le puis, ma chère, ma mission est accomplie. Que Dieu te bénisse », répondit Katie, et elle continua encore à parler avec Miss Cook. Cette conversation dura plusieurs minutes ; les larmes étouffaient Miss Cook. Alors, me conformant aux recommandations de Katie, je m'approchai de Miss Cook pour la soutenir, car elle tombait à terre dans un accès de sanglots hystériques. Quand je regardai autour de moi, Katie avait disparu. »

M. Harrison, l'éditeur du Spiritualist, qui a pris part à cette séance, ajoute les renseignements suivants :

« Katie nous dit qu'elle ne pourrait plus jamais parler ni montrer son visage, que les trois années pendant lesquelles elle avait produit ces manifestations physiques avaient été pour elle un temps pénible, une triste expiation de ses péchés, et qu'à présent elle allait passer a un état d'existence spirituelle plus élevé. Elle déclara qu'elle ne pourrait désormais communiquer avec le médium qu'à de longs intervalles, et ce par l'écriture, mais que le médium pourrait l'apercevoir à toute heure, dès qu'il se laisserait magnétiser. »

Je ne puis assez insister sur la signification morale de ce fait. Comment expliquer, d'une façon rationnelle, au point de vue des théories de la transfiguration, de l'hallucination et même par l'imposture cette cessation volontaire de l'apparition et de la matérialisation de Katie King ? Si la production de ces phénomènes ne dépendait que du médium, pour quelles raisons eût-il mis fin à leurs manifestations ? Miss Cook, le médium, était à cette époque au summum de sa renommée; l'amour-propre des médiums, — surtout lorsqu'ils sont entrés dans cette voie spéciale, — se développe tout naturellement à un degré très élevé, car leur extraordinaire faculté leur ouvre les portes de la plus haute société, et ils deviennent l'objet de l'attention générale, ce qui ne peut que flatter leur ambition. Miss Cook était alors le seul médium avec lequel se produisait la matérialisation de figures entières. Pourquoi donc alors serait-elle volontairement descendue du piédestal sur lequel on l'élevait, pour retomber dans l'oubli ? Elle ne pouvait connaître le sort réservé à ses facultés médiumniques, prévoir si elle atteindrait les mêmes résultats, et pourquoi d'ailleurs aurait-elle changé le certain contre l'incertain ?

M. Crookes, de son côté, prenait grand intérêt à ces expériences et ne souhaitait que de compléter ses observations.

Je le demande encore, quel pouvait être le motif assez puissant pour déterminer le médium à prendre celte décision ? Si les manifestations n'étaient soumises qu'a sa volonté, il n'avait qu'à les continuer pour recueillir de nouveaux lauriers.

On pourrait attribuer cette décision à un affaiblissement des facultés inédiumniques de Miss Cook et ne voir dans les adieux de Katie King — encore qu'ils aient été prévus trois ans auparavant — qu'un moyen d'éviter un échec pénible pour son amour-propre. Mais nous savons qu'au contraire les phénomènes n'ont fait que progresser et qu'ils étaient plus parfaits, plus décisifs encore dans les derniers temps: nous savons aussi qu'après la disparition de Katie King les facultés inédiumniques de miss Cook ne faiblirent point et que, bientôt après, une nouvelle figure apparut « avec tout autant de perfection » — ainsi que nous l'apprend la lettre de M. Crookes publiée dans le Spiritualist de 1875, t.I, p. 312.

Du reste, ce fait de la cessation d'une matérialisation de figure apparue pendant un certain laps de temps n'est pas unique dans les annales du spiritisme. J'en pourrais citer encore plusieurs (Voyez par exemple le Medium, 1876, p. 334.)

A mon avis, tout ceci démontre péremptoirement que, dans ces divers cas, du moins, nous avions affaire à une volonté autre que celle du médium et que le phénomène avait, par lui-même, une réalité objective.

Pour en finir avec le côté théorique de cette question, je dois renouveler une objection que j'ai déjà émise dans la première partie de ce chapitre, lorsqu'il s'agissait des empreintes produites par des parties du corps matérialisées. Cette objection aurait dû prendre place ici, — dans la partie théorique de mon argumentation, — mais je me suis laissé entraîner par « l'inconséquence logique » qui ressortait de la théorie de M.Hartmann, lorsque j'eus à traiter spécialement de ce genre de phénomènes (pp. 115 et suivantes).

Je rappellerai en quelques mots ce dont il s'agit, car cette inconséquence qui jaillit de la thèse de M. Hartmann ne se limite pas évidemment à l'explication par l'hallucination de l'apparition d'une partie du corps humain, mais se rapporte également à l'apparition d'une forme humaine entière matérialisée.

M. Hartmann a été obligé de nous faire une concession par rapport à l'apparition des mains : elles peuvent ne pas être une simple hallucination de la vue, mais avoir un substratum objectif réel dans la force nerveuse, dont la concentration peut être telle que la main peut être sentie au toucher, et ce sera alors une perception réelle, et non une hallucination, ce qui est prouvé par l'empreinte que produit cette main sur du papier noirci. Mais la vue de cette main sera, pour la même personne qui l'a touchée, une hallucination. Voilà où réside « l'inconséquence logique » qui s'étend à l'ensemble de la théorie de l'hallucination émise par M. Hartmann pour expliquer les matérialisations.

Quand une figure entière apparaît, produit divers effets physiques, se laisse toucher et palper, M. Hartmann veut bien admettre que cela peut être un effet réel, non hallucinatoire, un effet produit par la force nerveuse médiumnique qui « représente l'analogon de la surface d'une main produisant une pression, sans qu'il y ait, derrière cette surface, un corps matériel » (p. 99).

Pourquoi donc n'admet-il pas que ce même « analogon d'une surface qui exerce une pression », puisse produire un effet visuel ?

Ainsi, pour une série d'effets produits par le même phénomène, M. Hartmann admet qu'ils sont provoqués par « une chose matérielle (en soi), existant dans l'espace objectif réel et qui affecte les organes sensoriels des assistants », et pour une autre série d'effets — sentis et accusés par le même sujet — il déclare que cette cause « n'est plus une chose matérielle, mais une hallucination subjective du médium » (p. 96.)

Il est impossible de ne pas voir la contradiction évidente de ces deux explications. L'inconséquence est d'autant plus marquée que M. Hartmann affirme lui-même que la force nerveuse peut prendre des formes visibles qui ne sont pas des hallucinations. Ainsi, elle pourrait « se transformer en effets de lumière » (p. 47), et alors « revêtir des formes déterminées, mais principalement des formes de cristaux ou bien des formes d'objets inorganiques, tels que croix, étoiles, un champ clair parsemé de points lumineux » (p. 50).

Dans ce cas, la force nerveuse devient visible et n'est pas une hallucination. Pourquoi donc cette même force devenant visible sous la forme organique d'une matérialisation (qui est quelquefois aussi lumineuse), devient-elle une hallucination ? Comment M. Hartmann pourra-t-il répondre à cette question ?

La théorie de l'hallucination est détruite par l'analyse logique de ses propres hypothèses.

CHAPITRE II

LES PHÉNOMÈNES PHYSIQUES

Ayant déjà traité de la question des matérialisations et l'ayant résolue dans le sens d'un phénomène réel objectif, ma réponse à M. Hartmann, en ce qui concerne les phénomènes physiques, se comprend aisément. Il est clair que, si ma thèse est admise pour le phénomène de la matérialisation, la plupart des phénomènes physiques complexes s'expliquent par la simple supposition qu'ils sont produits par des organes matérialisés invisibles.

Mais cela ne veut pas dire que tous les phénomènes physiques doivent s'expliquer de cette manière et qu'aucune force physique inconnue n'y joue un rôle; je crois, au contraire, qu'il est raisonnable d'admettre que les phénomènes physiques simples ne sont très souvent que le produit d'une force physique inconnue, émanée de notre organisme.

Je nomme phénomènes simples les phénomènes physiques obtenus avec ou sans imposition des mains, lorsqu'ils se produisent en ligne droite, horizontale ou verticale, et qu'ils ont le simple caractère de répulsion ou d'attraction ; tel est par exemple, le phénomène de soulèvement d'une table avec des mains simplement placées dessus, que j'ai observé maintes fois, et qui m'a toujours frappé par le mouvement parfaitement vertical de tout le meuble, les quatre pieds quittant en même temps le sol, et la table retombant d'un coup, comme sur un seul pied.

J'ai même vu la table, après s'être soulevée à un angle de 45° reprendre la position horizontale pendant qu'elle était suspendue dans l'espace et retomber verticalement sur ses quatre pieds.

Quant aux phénomènes physiques complexes, l'objet décrivant par exemple une ligne courbe, ils paraissent être produits par un organe physique invisible dirigé par une volonté et une raison qui lui sont propres; mais cette idée n'a même, pour ainsi dire, pas eu le temps de rester à l'état d'hypothèse, car dès que les phénomènes physiques extraordinaires se produisirent — au début du mouvement spirite — les mains qui les effectuaient furent souvent vues et senties.

J'ai démontré, dans le premier chapitre de ce livre, que l'objectivité réelle de ces mains a été constatée par tous les moyens imaginables. Le moyen le plus simple de constater l'action directe de ces mains est d'enduire les objets qu'on veut faire déplacer de baume lumineux de Balmain. C'est ainsi que, lorsque je tenais par les mains le médium Kate Fox, au cours d'une séance dans l'obscurité, je vis nettement sur une clochette que j'avais posée sur la table, près de moi, — et qui était parfaitement visible grâce à la substance lumineuse dont je l'avais enduite, — se détacher la silhouette de plusieurs doigts qui saisirent cette clochette et la firent tinter dans l'espace. Les deux mains du médium et les miennes étaient posées sur une planche également lumineuse, de sorte que les mains du médium, tenues entre les miennes, pouvaient être surveillées constamment.

Que les mains déplaçant des objets, à la lumière, soient quelquefois invisibles, cela ne dépend évidemment que du degré de matérialisation ; que la matérialisation invisible existe, nous en avons la preuve par la photographie transcendantale. Sur l'une des photographies de Mumler, on constate même un effet physique produit par une forme invisible : le soulèvement visible du vêtement avait été produit par une main invisible à l'œil, mais reproduite par la photographie.

Selon M. Hartmann, tous les phénomènes physiques du médiumnisme — simples ou complexes — sont produits par la force nerveuse du médium, qui n'est elle-même « qu'une force physique émanée du système nerveux du médium »; M. Hartmann insiste beaucoup sur cette définition, et il déclare ne pas comprendre « pourquoi Cox la désigne sous le nom de force psychique et non sous celui de force nerveuse, cette définition pouvant donner lieu à des malentendus » (p. 37).

Mais, chaque fois que M. Hartmann essaie d'expliquer par cette force un phénomène physique complexe, que voyons-nous ? C'est toujours la volonté du médium qui « dirige » cette force (p. 42), qui « la domine » (p. 49) ; c'est la « fantaisie du médium qui coordonne les lignes de tension » (p. 51).

A la fin de son article sur les phénomènes physiques, M. Hartmann juge nécessaire de nous expliquer que « ce n'est pas la seule volonté du magnétiseur, comme telle, qui produit ces manifestations dans d'autres individus, par son action purement psychique, et ce n'est pas non plus la seule volonté du médium, qui, par son action purement psychique, produit, dans des corps inanimés, les phénomènes physiques dont il vient d'être question ; dans l'un et l'autre cas, l'effet immédiat de la volonté se borne à dégager la force nerveuse, magnétique ou médiumnique, du système nerveux et de la projeter d'une manière déterminée sur des objets animés ou inanimés ». Comme cette « projection d'une manière déterminée » doit à chaque instant changer de direction pour produire une

ligne courbe ou un système de « lignes de tension » (par exemple dans l'écriture directe), il est évident que la volonté du médium est inséparable de cette force. Nous pouvons donc, à notre tour, nous étonner de ce que M. Hartmann veut y voir uniquement une force physique ? Je crois, d'ailleurs, que les partisans de la force psychique n'ont jamais eu l'intention de prétendre que cette force agisse physiquement sans aucun substratum de force physique.

Tout en affirmant que la force nerveuse médiumnique est une force physique, ayant de l'analogie avec l'électricité et le magnétisme, M. Hartmann trouve « tout simplement incroyable et d'un très mauvais augure pour les intérêts du spiritisme au point de vue scientifique, que personne n'ait encore fait de tentative pour résoudre cette question ».

C'est encore là une allégation sans fondement. Le professeur Hare et le physicien Varley ont fait beaucoup de recherches dans ce sens, mais ils n'ont jamais pu découvrir aucune trace d'une affinité quelconque entre la force médiumnique et l'électricité ou le magnétisme terrestre (Voir : Hare, Recherches expérimentales, p. 98-109; Varley, Rapport du Comité de la Société dialectique; Spiritualist, 1876, II, 205).

Il faut citer aussi une brochure qui parut en 1833 à Gotha sous ce titre : Les Tables tournantes; soixante-quatre nouvelles expériences physiques, avec indication des résultats obtenus, dans laquelle l'auteur, M. Chr. Elisa Hering, professeur agrégé de mathématiques et de physique au Séminaire de Gotha, arrive à cette conclusion : « Il s'ensuit que la force nouvellement découverte est l'opposé du magnétisme, donc un anti-magnétisme ; elle paraît même être la véritable force neutralisante ». (p. 57).

En traitant, dans le chapitre 1er, des empreintes produites — selon M. Hartmann — par la force nerveuse, j'ai démontré suffisamment la contradiction qui existe entre ces effets et les notions que nous avons de ce que peut être une force physique. Voyons, à présent, ce que vaut cette théorie de la force nerveuse employée à l'explication des phénomènes médiumniques complexes, tels que le mouvement d'objets dans l'espace, le jeu d'instruments de musique, l'écriture directe, etc.

La physique nous apprend que toute force d'attraction ou de répulsion s'exerce en ligne droite et qu'un corps, mis en mouvement par l'une de ces forces, ne peut décrire une courbe que par l'intervention d'autres forces qui, à chaque instant, s'ajoutent à la première. Ainsi un objet placé à distance du médium, saturé de force nerveuse, ne peut être attiré ou repoussé par le médium qu'en ligne droite; il pourrait encore — en supposant que cette force « modifie les relations dynamiques qui existent entre la terre et les objets » — s'élever verticalement et être attiré en ligne droite par le médium. Mais jamais, a moins de nier toutes les lois connues de la physique, cet objet ne pourra être dirigé à droite et à gauche, décrire les courbes les plus fantaisistes, les mouvements les plus compliqués, et ce dans un but raisonnable. Il faudrait pour cela que cet objet subît l'action de forces émanant d'autres centres que le médium.

De quelle manière se produisent donc les phénomènes dont nous parlons ? C'est très simple. Selon M. Hartmann, le médium est un centre de force nerveuse rayonnant dans toutes les directions; il charge de cette force tous les points d'une chambre et tout ce qu'elle contient de façon à ce que chaque objet devienne à son tour un centre de force agissant selon la volonté du médium. Appliquons ce procédé de M. Hartmann à l'une des

séances que nous connaissons. Prenons, par exemple, l'une de celles de Home, auxquelles j'ai assisté souvent.

Plusieurs personnes prennent place autour d'une table, avec le médium ; deux bougies sont placées sur le sable ; toutes les mains sont posées sur la table, mais sans se joindre, contrairement à ce qu'affirme M. Hartmann, page 47 ; pas de trace de somnambulisme apparent, contrairement à ce que dit M. Hartmann, page 31, chez le médium, qui prend part à la conversation générale.

Au bout de dix ou quinze minutes, il faut supposer que l'assemblée est suffisamment chargée de force nerveuse et plongée dans un état de somnambulisme latent. Les phénomènes commencent. Je me sens toucher aux genoux, je pose la main sous la table et je sens des doigts se promener autour de ma bague comme pour me l'enlever : ce sont des courants de force nerveuse avec suggestion de l'hallucination d'un toucher produit par des doigts. Mon voisin se baisse pour regarder sous la table; le médium, voyant ce mouvement, lui suggère immédiatement une hallucination de la vue, et mon voisin s'écrie qu'il a vu une main.

J'annonce que ma bague est enlevée ; cependant elle ne tombe pas, elle flotte dans l'air. Le médium, toujours attentif, s'empresse de charger de force attractive les genoux de la personne qui se trouve en face de moi, et la bague attirée par ce centre d'attraction va la toucher; cette personne descend la main sous la table, et l'anneau lui est remis.

Mon voisin prend une sonnette et la tient un instant sous la table ; il déclare qu'il sent l'attouchement de doigts qui lui enlèvent l'objet; la sonnette flotte un instant et elle tinte plusieurs fois. Pour atteindre ce résultat, le médium a tout simplement chargé de force nerveuse les pieds de mon voisin et ceux de son vis-à-vis ; la sonnette, chargée également de force nerveuse, se trouve donc entre deux centres d'attraction, et le médium n’a qu'à régler ses mouvements pour la faire tinter.

Mon vis-à-vis prend un mouchoir; il le tient sous la table ; il sent les mêmes attouchements et dit qu'on lui arrache le mouchoir, — ceci n'est qu'une bagatelle : un petit centre d'attraction créé à point dans le plancher, au-dessous du mouchoir ; — mais voilà que le mouchoir est enlevé et immédiatement remis, par dessous la table, à mon voisin, qui constate qu'on y a fait deux ou trois nœuds. Cela n'est pas bien difficile à expliquer non plus : le mouchoir étant bien chargé de force nerveuse, le médium charge également le plancher, la table et les pieds des assistants; il en fait des centres d'attraction d'intensité différente, si bien que, le mouchoir étant attiré de toutes parts, le médium n'a qu'à régler ses mouvements, et les nœuds sont faits.

Enfin le médium prend un accordéon d'une main, l'autre restant sur la table ; il tient l'instrument suspendu sous la table, le clavier libre, entre lui et son voisin ; on entend une mélodie parfaitement exécutée. Le procédé est tout ce qu'il y a de simple : un centre d'attraction dans le plancher tire l'accordéon et détend le soufflet. Mais cela ne ferait rendre qu'un son, et, pour jouer une mélodie, il faut presser les touches par une action transversale. Pour obtenir cet effet, le médium distribue une douzaine de centres d'attraction ou de répulsion aux pieds de sa chaise, ou dans son propre pied, et il fait agir ces centres de force uniquement sur les touches, —il « règle » ces forces,— et voilà la mélodie.

Il faut en conclure que, si tous ces objets avaient été livrés à eux-mêmes, après avoir été chargés de force nerveuse, sans que leurs mouvements fussent « réglés » par le médium, ils se seraient eux-mêmes mis en mouvement et nous auraient offert le spectacle d'une sarabande fort amusante. Il faut croire, aussi, qu'un médium pourrait charger de force nerveuse une balle d'enfant et, en la jetant en l'air, la faire voltiger de la façon la plus fantaisiste ; ou bien encore faire mouvoir un pantin, faire jouer ses pieds et ses jambes; sans tirer aucun fil. Ce seraient là des phénomènes extrêmement simples, mais que les médiums spirites n'ont pas encore pu produire.

Dans cette application de la théorie, je crois être resté strictement fidèle à la définition de la force nerveuse telle que M. Hartmann nous la présente pour expliquer les phénomènes qui se produisent aux séances spirites. Je puis me passer de commentaires et me réserve seulement, en vue de compléter l'analyse de cette hypothèse et de l'apprécier à sa juste valeur, de préciser la définition de cette force merveilleuse en lui donnant tout son développement, car M. Hartmann s'en est prudemment abstenu.

Qu'est-ce donc, selon M. Hartmann, que cette force nerveuse médiumnique ?

C'est une force physique qui produit tous les effets physiques que peut produire un corps humain, y compris les effets plastiques.

Attendu que fréquemment ces effets physiques coïncident avec les phénomènes de matérialisation, il est nécessaire d'adjoindre à la définition qui précède celle de ce dernier phénomène. Qu'est-ce donc qu'une matérialisation, suivant M. Hartmann ?

La matérialisation est l'hallucination d'une forme humaine concordant exactement avec les effets physiques produits par la force nerveuse médiumnique et ayante par conséquent, toutes les apparences et attributions d'une forme humaine réelle.

Pour avoir recours à une pareille tautologie, en la donnant comme une théorie scientifique, il faut vraiment que l'on éprouve de l'horreur à la seule idée de l'existence d'une forme humaine transcendantale ; car, en vérité, il est difficile d'établir une différence quelconque entre une semblable « hallucination » et ce que les spirites appellent une forme humaine matérialisée Ce n'est qu'un jeu de mots : retranchons l'expression « hallucination », et le sens restera le même. En effet, par la désignation de matérialisation, les spirites entendenl-ils rien de mieux déterminé que M. Hartmann avec son hallucination doublée de force nerveuse ? Mais théoriquement la différence est énorme, car l'hypothèse que j'ai émise au commencement de ce chapitre est, relativement parlant, d'une grande simplicité et ne représente rien que de fort rationnel, du moment qu'elle découle tout naturellement des données que nous offrent les expériences et l'observation directe des faits, tandis que les deux hypothèses de M. Hartmann sont fantastiques, compliquées à l'extrême, et font violence à la raison et à la science.

Ici je me vois obligé de porter contre M. Hartmann une accusation formelle, d'une gravité bien plus grande que les critiques que j'ai émises contre ses théories. Il est permis à tout le monde de défendre ses théories de son mieux. Mais le reproche que je lui fais concerne la méthode même qu'il a suivie dans son argumentation ; or les principes de toute méthode d'investigation, dans n'importe quel domaine de la nature, sont immuables. En ce qui regarde le spiritisme, M. Hartmann a admirablement formulé « les principes méthodologiques généraux » sur lesquels il voulait baser son investigation scientifique, et qui sont les suivants :

« II y a des principes méthodologiques généraux qu'on ne peut impunément transgresser. Premièrement, il ne faut pas sans nécessité multiplier les principes, c'est-à-dire en chercher un deuxième tant que l'on peut se contenter du premier. En second lieu, il faut s'en tenir aussi longtemps que possible aux causes dont l'existence est justifiée par l'expérience ou basée sur des déductions certaines, et ne pas rechercher des causes dont l'existence est douteuse et sans preuves, et dont la valeur ne consiste qu'à servir d'hypothèse pour expliquer les phénomènes en question. Troisièmement, il faut se restreindre, autant que possible, aux causes naturelles et ne se décider a dépasser ces limites qu'à la dernière extrémité. Le spiritisme pèche contre ces trois principes. Tout en reconnaissant une catégorie de causes naturelles, fournies par l'expérience et qui se présentent à nous en la personne des médiums, le spiritisme admet d'autres causes, qui ne ressortent pas des données de l'expérience, sont d'un ordre supranaturel, et dont l'existence demande à être prouvée précisément parles phénomènes appartenant à ce domaine problématique. » (S., pp. 117, 118.)

« Si les spirites veulent que l'on place cette deuxième catégorie de causes sur le même rang que les premières, ils doivent faire tous leurs efforts pour tracer la ligne de démarcation exacte au delà de laquelle les causes naturelles cessent de suffire à l'explication des faits, en ayant soin de soumettre à une critique des plus sévères ces preuves de l'insuffisance de ces causes, passé ces limites. Tant que cette ligne de démarcation ne sera pas nettement établie, et que la démonstration en question ne sera pas faite, rien de positif ne pourra être affirmé, quant à la réalité de l'intervention de ce deuxième ordre de causes.

« Le spiritisme n'a pas encore fait la moindre tentative pour résoudre ce problème. »(S., 118.)

Il n'y a rien à objecter à ces principes; ils sont en effet, « absolument inattaquables », ainsi que M. Hartmann le dit lui-même dans sa lettre à M. Massey (Voy. Light, 1883, p. 432). Mais il y a encore un quatrième principe méthodologique, que M. Hartmann a omis de signaler dans son énumération, c'est celui-ci : « Toute hypothèse ou théorie conçue dans le but d'expliquer des phénomènes d'un ordre déterminé doit embrasser l'ensemble des faits s'y rapportant. » J'aime à croire que M. Hartmann trouvera ce principe méthodologique tout aussi inattaquable que les autres.

Examinons si M. Hartmann a observé ce principe au cours de ses investigations dans le domaine du spiritisme. M. Hartmann lui-même est persuadé, paraît-il, de s'y être conformé, car il affirme de la manière la plus formelle : « D'un autre côté, nous avons vu qu'en soumettant à un jugement critique impartial l'ordre de phénomènes que nous avons étudiés, nous n'avons rien trouvé, à l'exception de la clairvoyance proprement dite, qui fournisse le moindre motif pour aller au-delà des explications naturelles; l'apparence du contraire repose sur une erreur compréhensible au point de vue psychologique, mais insoutenable en matière de science. » (S; p. 106.)

Ce raisonnement est-il juste ? Tout d'abord, M. Hartmann admet lui-même « une exception » ; nous y reviendrons plus loin. Mais est-ce vraiment la seule exception ? Peut-on affirmer que « le contraire » n'est qu'une « apparence », engendrée par une « erreur »? Pour ma part, je soutiens de la manière la plus catégorique que le « motif pour aller au-delà des explications naturelles » existe. Dans le nombre des phénomènes spirites, il y en a que l'on désigne communément sous le nom de « pénétration de la

matière). M. Hartmann en parle dans son traité et cite quelques phénomènes de cet ordre, tels que : passage d'un anneau de fer à travers le bras du médium ; pénétration de monnaies, de morceaux d'ardoise, etc., dans des boîtes hermétiquement closes; anneau enfilé sur un pied de table ; formation de nœuds sur des cordes et des courroies dont les bouts étaient cachetés ; apport dans la pièce où se tenaient des séances d'objets venant d'autres chambres ou d'autres maisons, et de fleurs fraîches qui croissent en pleine campagne, etc.

« En conséquence, dit M. Hartmann, les spirites acceptent, d'une manière générale, qu'un médium en somnambulisme possède la faculté de se dégager de tous liens et d'y rentrer de nouveau, et ce au moyen de la pénétration de la matière » (p. 45).

Du moment que M. Hartmann mentionne ces faits; il est inutile que j'énumère les autres expériences qui ont été instituées pour en établir la réalité.

Que pense donc M. Hartmann de ces phénomènes ? Le voici : « Les communications relatives à la pénétration de la matière nous transportent dans un domaine de faits particulièrement invraisemblables » (p. 44). Vous croyez qu'il les renie, comme « invraisemblables » ? Pas le moins du monde. Il les accepte « conditionnellement »,comme tous les autres phénomènes ; il s'en sert même largement pour appuyer ses théories de la transfiguration du médium et de l'hallucination en traitant des matérialisations, comme d'une chose très naturelle. A-t-il alors expliqué, ou du moins tenté d'expliquer le phénomène de la pénétration de la matière au moyen d'une théorie naturelle, ainsi qu'il l'a fait pour les autres phénomènes ? Point. Il n'a fait aucun essai de ce genre. Et cependant il mentionne ces phénomènes et les met à profit, comme s'il nous en avait donné l'explication.

C'est là que j'accuse M. Hartmann d'avoir péché contre la méthode. De deux choses l'une : ou il nie les phénomènes de la pénétration de la matière, ou il ne les nie pas. Les nier, ce serait méconnaître le quatrième principe, et, dans ce cas, il aurait dû les laisser de côté dans ses explications. Si, au contraire, il les accepte, il doit les considérer comme des phénomènes naturels et en donner une explication en harmonie avec sa théorie, conformément aux deuxième et troisième principes méthodologiques. C'est ce qu'il n'a pas fait. Il n'y a, d'ailleurs, rien que de très compréhensible en ceci, car les phénomènes de la pénétration de la matière sont de ceux que nous ne pouvons pas expliquer par les lois naturelles connues ; au point de vue de notre science, ce sont des faits d'un ordre transcendantal, ou, s'il plaît à M. Hartmann, supranaturel. Donc, on ne commet aucune « erreur » en acceptant que le « motif pour franchir les limites des causes naturelles » existe. Il s'ensuit qu'en acceptant en principe un fait tel que la pénétration de la matière, lorsqu'il s'agit d'expliquer les phénomènes de la matérialisation (en acceptant par exemple qu'un médium puisse passer à travers ses liens, ou à travers une cage, pour se présenter en esprit, ou que les vêtements des apparitions puissent être « apportés » en traversant les murs), M. Hartmann porte atteinte aux «principes méthodoliques » qu'il a établis lui-même.

M. Hartmann nous répondra, bien entendu, qu'il n'admet que « conditionnellement » la pénétration de la matière, pour se placer au point de vue des spirites, et afin de leur enseigner comment il faut raisonner. Mais ce serait à côté de la question. Ce raisonnement, il y a longtemps que les spirites eux-mêmes l'ont fait. Il s'agit ici du propre argument de M. Hartmann, qui dit : « Ce qui est certain, c'est que, si l'on accorde au

médium la faculté de pénétrer la matière, on est obligé de recourir à de tout autres moyens que la séquestration matérielle pour démontrer sa non-identité avec le fantôme » (pp. 78-80).

Je répondrai à cela : Ce qui est certain, c'est que, si l'on accorde aux médiums la faculté de pénétrer la matière, M. Hartmann n'a plus le droit de dire que dans le spiritisme « il n'existe pas le moindre motif pour aller au-delà des explications naturelles ». Il n'a pas le droit de reprocher aux spirites de « recourir sans nécessité à un deuxième ordre de causes, à des causes supra-naturelles, que l'expérience ne justifie pas, et dont l'existence demande à être prouvée précisément par les faits appartenant au domaine en question » (p. 269).

Par conséquent, M. Hartmann n'a pas le droit d'accuser les spirites de « n'avoir pas fait la moindre tentative de tracer la ligne de démarcation au-delà de laquelle les explications naturelles ne suffisent plus » (p. 118).

Cette lacune dans les théories de M. Hartmann sur les phénomènes de la pénétration de la matière, c'est-à-dire le silence qu'il garde quant à leur explication, est une preuve fournie par lui-même que cette ligne de démarcation existe ; car, malgré toute la puissance de sa dialectique, en dépit de toutes les vertus magiques de sa « force nerveuse », il ne s'est pas décidé à la franchir. C'est le Rubicon devant lequel il a mis bas les armes, et je tiens à le constater.

Cela bien établi, il faut reconnaître qu'une méthode d'investigation qui n'embrasse pas tous les faits qu'elle prétend expliquer, ou qui les admet sans les expliquer, se condamne elle-même.

CHAPITRE III

DE LA NATURE DE L'AGENT INTELLIGENT QUI SE MANIFESTE DANS LES PHÉNOMÈNES DU SPIRITISME

Examen du principe fondamental du spiritisme ; présente-t-il des phénomènes dont il faut chercher la cause en dehors du médium ?

Je m'engage à présent sur un terrain ou les divergences d'opinion entre M. Hartmann et moi — et je crois représenter à cet égard la majorité des spiritualistes raisonnables — sont beaucoup moins fréquentes que lorsqu'il s'agissait du sujet que j'ai traité dans le chapitre précédent ; c'est parce que les théories émises par M. Hartmann pour expliquer la nature de l'agent intelligent qui se manifeste dans les phénomènes spirites sont tout à fait admissibles dans un grand nombre de cas. Les observations que je présenterai auront pour but uniquement d'approfondir si cette théorie peut réellement rendre compte de tous les faits spiritiques, sans exception, ainsi que l'affirme M. Hartmann.

La théorie de M. Hartmann repose sur cette thèse générale :

« La conscience somnambluique est la source unique qui s'offre à nos investigations sur la nature des manifestations spiritiques intellectuelles » (p. 59).

Les éléments qui composent la conscience somnambulique sont :

« 1° L'activité simultanée de la conscience à l'état de veille ;

« 2° La mémoire hyperesthésique des parties du cerveau qui sont le siège de la conscience à l'état de veille ;

« 3° La transmission mentale des idées des assistants au médium ;

« 4° Enfin la clairvoyance proprement dite.

« Si vous ajoutez, en plus, à ces quatre éléments, le concours de la perception sensorielle, vous trouverez que toutes les manifestations intellectuelles du spiritisme y puisent leur origine » (S., pp. 116, 117).

Dans un autre endroit, M. Hartmann dit: « Celui qui conçoit toute la portée de ces diverses sources intellectuelles de la conscience somnambulique ne sera guère tenté de chercher ailleurs l'explication de la nature des manifestations médiumniques » (p. 60).

Quant à moi, je me laisse résolument aller à cette « tentation » et veux me rendre compte s'il n'y a vraiment pas de place pour une autre explication.

Seulement, je veux donner plus d'étendue à ma thèse. Le point essentiel du spiritisme, celui par lequel il faut commencer, si l'on veut soulever la question théorique, peut être résumé ainsi :

Peut-on expliquer tout l'ensemble des phénomènes médiumniques par des actes conscients ou inconscients, émanant de la nature du médium même, c'est-à-dire par des causes résidant dans le médium : des causes intra-médiumniques ; ou bien, y a-t-il des manifestations qui laissent supposer l'action d'une force extérieure ou extra-médiumnique ?

Si la réponse est affirmative, le problème suivant sera d'étudier la nature probable de l'agent extra-médiumnique.

La première de ces questions ne concerne évidemment pas seulement les manifestations intellectuelles, mais aussi les matérialisations et les phénomènes physiques en général.

Nous devons, bien entendu, chercher avant tout à expliquer les faits médiumniques par tous les moyens « naturels » que nous pourrons imaginer, sans sortir des limites du raisonnable, car, tantqu"il est possible de leur attribuer une cause « naturelle », il serait irrationnel d'en vouloir trouver la solution dans le domaine du « surnaturel ».

Il va de soi que ces causes « naturelles » sont celles que M. Hartmann nous donne, et je conviens qu'une grande partie des phénomènes médiumniques peut être expliquée par elles, ainsi que je l'ai exposé dans ma critique de l'ouvrage de M. D'Assier, parue un an avant la publication du livre de M. Hartmann sur le spiritisme. Je dois pourtant faire observer que je ne suis pas d'accord avec M. Hartmann sur l'emploi du mot « surnaturel » par lequel il désigne une cause « spiritique » dans le sens étymologique de ce mot.

Le spiritisme refuse d'une façon absolue l'épilhète « surnaturel » qu'on veut lui imposer ; si les phénomènes en question sont vraiment produits par des « esprits », pourquoi donc

prétendre qu'un effet attribué à l'action d'un homme vivant serait dû à une cause plus « naturelle » que celui produit par un homme mort ou par un être intelligent invisible ?

D'un autre côté, je comprends que l'on ne saurait admettre un fait d'une importance aussi énorme que l'existence des « esprits » et le considérer comme démontré par l'expérimentation et par l'observation directe, avant d'avoir tenté tous les efforts pour lui trouver une explication « naturelle ».

D'ailleurs, les représentants mêmes du spiritisme les plus en évidence — médiums et clairvoyants eux-mêmes — ont été les premiers à affirmer qu'une moitié des phénomènes médiumniques devait être attribuée à des causes résidant dans le médium même. Je leur dois l'hommage de citer leurs paroles.

Ainsi, Davis, dès le début du mouvement spirite en Amérique, écrivait déjà dans son livre The Present Age and Inner Life, 1853 (le Siècle présent et la vie intérieure) : « Dans les pages suivantes, on trouvera une table explicative formant un aperçu systématique des « causes des phénomènes médiumniques » et qui démontrera que nombre d'entre eux, considérés comme ayant une origine supra-naturelle, sont simplement le résultat des lois naturelles qui régissent l'existence humaine et ont pour cause, notamment, la combinaison d'éléments physico-psycho-dynamiques invisibles — la transmission et l'action réciproque des forces conscientes et inconscientes de notre esprit, causes qui doivent forcément entrer en ligne de compte, ainsi que je l'ai formellement reconnu plus haut, et doivent nécessairement, aux yeux d'un analyste sincère, jouer un rôle, fût-il inférieur, dans le vaste champ des manifestations de la vie spirituelle » (pp. 160 et 161).

D'après la classification de cette table, on voit que, selon l'auteur, 40 % seulement des phénomènes sont « réellement d'origine spirituelle », les autres devant être mis sur le compte « de la clairvoyance, de la cérébro-sympathie, de la neuro-psychologie, de l'électricité vitale, de la neurologie et de l'erreur volontaire (volontary déception) » (p. 197).

Plus loin, il dit : « La raison principale des contradictions provient de la perception simultanée d'impressions émanant des deux sphères de l'existence, c'est-à-dire des intelligences appartenant à l'humanité terrestre et de celles qui font partie du monde suprasensible. Les médiums, les clairvoyants, les sensitifs, etc., doivent posséder une grande somme d'expérience et de connaissances psychologiques pour être en état de distinguer, jusqu'à un certain point, entre les impressions qu'ils reçoivent des intelligences de ce monde et celles qui sont produites par les esprits d'une sphère plus élevée. Je vais mieux faire saisir ma pensée par un exemple : un médium peut puiser des idées dans l'esprit d'une personne qui se trouve dans un endroit éloigné du globe, tout en se trompant complètement sur leur provenance. Car pour tout ce qui concerne les sensations originelles internes et les preuves subjectives, ces impressions sont, pour la perception du médium, identiquement les mêmes que celles produites par un esprit libéré de l'enveloppe terrestre.

« II en est ainsi parce que les lois de la sympathie des âmes sont les mêmes sur cette terre que dans le monde des esprits. C'est pour cette raison que certains médiums et clairvoyants, ainsi que des esprits absorbés dans la prière, reçoivent souvent, à leurs pensées et à leurs prières, des réponses de source terrestre, émanant d'esprits incarnés,

bien qu'ils aient la conviction que cette réponse émane d'une intelligence supra-naturelle, d'un être invisible » (p. 202).

«En raison des considérations et « possibilités » qui précèdent, nous pouvons être certains que les contradictions attribuées par beaucoup de croyants à l'instigation « d'esprits malveillants », vivant en dehors de notre sphère, sont imputables, dans tous ces cas, à des influences terrestres et à l'intervention d'agents vivants sur la terre. L'esprit humain est si merveilleusement doué et dispose de moyens si variés d'activité et de manifestation, qu'un homme peut inconsciemment laisser réagir sur lui-même et en lui-même ses forces organiques et ses facultés cérébro-dynamiques.

«Dans certaines dispositions d'esprit, les forces conscientes concentrées dans le cerveau entrent en action involontairement et continuent à fonctionner sans la moindre impulsion de la part de la volonté et sans être soutenues par elle. L'hypocondrie et l'hystérie sont des exemples de cet état intellectuel, de même la danse de Saint-Guy, la catalepsie et l'aliénation mentale.

« Il ressort de ma table que 16 % des manifestations modernes doivent être ramenées à cette cause. Rien que sur cette base, beaucoup de personnes croient être les médiums à effets physiques et à manifestations gesticulatoires et mimiques de divers esprits célèbres qui ont quitté la terre depuis longtemps » (p. 205).

M. Hudson Tuttle, célèbre médium américain et écrivain philosophique par intuition, avait déjà parlé de la communication spirituelle entre êtres vivants, dans son Arcana of Nature (Mystères de la Nature), paru en 1862. Plus tard, dans son Arcana of spiritualism. (1871) il s'exprime en ces termes sur le même sujet:

« Quand un esprit tient sous sa puissance un médium, il obéit aux mêmes lois qu'un magnétiseur mortel. C'est pourquoi les phénomènes résultant de cette intervention sont de nature mixte et qu'avec des médiums incomplètement développés il est difficile de faire la part du magnétisme émanant des assistants et de celui de l'esprit qui guide le médium ; la plus grande prudence est nécessaire pour éviter de se tromper soi-même. Quand le médium se trouve dans l'état d'extrême susceptibilité qui caractérise les premières phases de son développement, il reflète simplement les pensées des assistants ; ce qui, dans ce cas, est pris pour une communication spiritique, ne sera qu'un écho de leurs propres intelligences.

« Le même état qui rend un médium apte à subir l'influence d'un esprit le soumet, au même degré, à celle d'un être humain, et, en raison de la similitude de toutes les influences magnétiques, il est difficile de distinguer un agent occulte d'un magnétiseur. Les groupes spirites sont ainsi fréquemment le jouet d'une illusion, trompés par leurs propres forces positives. Ils éloignent les messagers spiritiques en leur substituant l'écho de leurs propres pensées, et alors ils constatent des contradictions et des confusions qu'ils attribuent complaisamment à l'intervention « d'esprits malveillants ».

« La cause de la vérité ne peut rien gagner à la constatation erronée d'un fait, ou à l'exagération de son importance au détriment d'un autre fait. Ceux mêmes qui abordent sans parti pris le problème du spiritisme sans avoir étudié le magnétisme animal, sont portés à expliquer tous les phénomènes qui se présentent au cours de leurs recherches par une action spiritique, alors que, suivant toute probabilité, la moitié au moins dès faits qu'ils observent est due à des causes purement terrestres » (pp. 194-195).

« Pour être bien compris, nous ferons observer que notre objet est de tracer une ligne de démarcation bien définie entre les phénomènes d'origine réellement spiritique et ceux qui doivent être imputés à des actions d'ordre terrestre. Nous pouvons rejeter en toute confiance la moitié ou même les trois quarts de toutes les manifestations qui passent pour être des phénomènes spirites. Mais le restant n'en sera que plus précieux. Ce n'est pas avec des amas de faits inutiles qu'on défend efficacement une cause, on la discréditera plutôt ; trop souvent la réfutation de quelques-uns de ces faits sert de prétexte pour en renverser l'ensemble» (p. 196).

« C'est une règle prudente que de ne rien attribuer aux esprits qui puisse être expliqué par des causes terrestres. Les faits qui restent après ce triage ont une valeur réelle pour le sceptique comme pour le chercheur.

« L'homme dans son enveloppe terrestre est un esprit tout autant que lorsqu'il en est libéré, et, comme tel, il est soumis aux mêmes lois. L'état magnétique peut être amené par le sujet lui-même ou par un magnétiseur, homme ou esprit, que ce soit l'état de somnambulisme, de transe ou de clairvoyance.

« Lorsqu'on se rend bien compte de cet état de choses, on se fait aisément une idée de la tendance extrême de l'observateur à confondre ces influences.

« Si, après la formation d'un groupe, l'un des membres qui le composent est affecté par des spasmes nerveux, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il est sous l'influence d'un esprit ; on pourra l'affirmer d'une manière positive alors seulement que l'esprit aura prouvé que seul il est actif. Ou ne peut acquérir une connaissance précise des lois du spiritisme qu'en soumettant ainsi les phénomènes à une critique rigoureuse. Les amateurs du merveilleux sont libres d'attribuer à une source unique toutes les manifestations sans exception, depuis la contraction involontaire d'un muscle, réicignement d'un mal par application des mains, les discours incohérents d'un sensitif en état de transe sous l'influence des personnes présentes, jusqu'aux manifestations authentiques d'êtres appartenant à un autre monde; mais cela ne peut satisfaire aux exigences de la science qui voudra chercher à coordonner tous les faits et tous les phénomènes » (p. 197).

M. Tuttle a encore traité du même sujet dans un article sur « le fonctionnement du cerveau » publié dans le Religio-Philosophical Journal du 1er décembre 1883.

Nous allons donc aborder la question principale et examiner si ce restant existe réellement, et si les spirites sont en droit de prétendre qu'il existe des phénomènes ayant des causes extra-médiumniques.

D'après M. Hartmann, la conscience somnambulique a pour siège les parties moyennes du cerveau, et elle se trouve par conséquent sous la dépendance de l'écorce du cerveau où réside la conscience à l'état de veille.

« Le fonctionnement de ces parties moyennes n'a de valeur dans la règle qu'en tant qu'acte préparatoire, ou bien exécutif » (p. 26), et c'est la conscience à l'état de veille et sa volonté consciente « qui déterminent d'une manière générale le genre des manifestations désirées et attendues » (p. 33).

Comme la conscience somnambulique — ce grand facteur de tous les phénomènes médiumniques — donne non seulement des preuves d'activité intellectuelle, mais aussi d'activité volontaire (« intelligence et désir », p. 26), il faut en conclure que ces deux

activités ne font qu'un et qu'elles concordent non seulement entre elles, mais aussi avec les mêmes activités de la conscience à l'état de veille, — c'est-à-dire que l'intelligence et la volonté de la conscience somnambulique se trouvent en parfait accord avec l'intelligence et la volonté de la conscience à l'état de veille.

C'est évidemment dans le même sens qu'il faut comprendre ces paroles de M. Hartmann : « C'est cela même qui est cause que la conscience somnambulique écrit des mots et des phrases, qu'elle répond à des questions et accomplit des désirs qui sont dictés ou imposés à la conscience à l'état de veille, soit avant ou après le commencement de l'état de somnambulisme lalent » (p. 59) ; et plus loin : « Le niveau intellectuel des communications est généralement au-dessous de celui du médium et des assistants ; il s'élève très rarement à la même hauteur, et jamais ne la dépasse » (p. 116).

Dans tout ce qui précède, nous avons vu, en effet, que les manifestations obéissent à la volonté de la conscience somnambulique qui est d'accord avec la volonté et les représentations de la conscience à l'état de veille du médium. Mais, avant de nous occuper de « la nature intellectuelle des manifestations » — à laquelle M. Hartmann a consacré un chapitre spécial — et avant d'examiner si ces « manifestations » sont, par leur nature, au-dessus ou au-dessous du niveau intellectuel du médium, nous devons nous rendre compte du rôle de la volonté dans ces manifestations, car ici nous nous trouvons face à face avec cette question : Est-il vrai que la conscience somnambulique « se conforme toujours aux désirs qui sont suggérés ou imposés à la conscience à l'état de veille » ? N'arrive-t-il pas, quelquefois, que les manifestations n'obéissent pas aux désirs et aux idées qui naissent dans la conscience à l'état de veille, qu'elles leur soient même diamétralement opposées ? En supposant qu'un pareil désaccord puisse se produire, qu'adviendra-t-il alors de la théorie de la conscience somnambulique ?

Or des faits de ce genre existent réellement, et je vais passer en revue tout d'abord ceux qui sont contraires à la volonté pour examiner ensuite ceux qui sont contraires aux convictions et au caractère du médium.

1 — Des manifestations qui sont contraires à la volonté du médium. — Nous remarquons les gradations suivantes :

Tous les spirites savent que les manifestations ne dépendent pas de la volonté du médium, qu'il s'agisse de manifestations intellectuelles ou de manifestations physiques ; le médium ne peut pas les provoquer à son gré. Je ne parle pas des manifestations qui se produisent à des séances occasionnelles, dans un cercle de néophytes ou de composition hétérogène; j'entends parler de manifestations qui se produisent pendant une série de séances tenues par le même cercle et couronnées du meilleur succès. Toutes les conditions étant absolument les mêmes, il arrive souvent qu'à une séance donnée, alors qu'on ne souhaite que d'assister aux phénomènes obtenus dans la séance précédente, on n'obtient aucun résultat, pas le moindre mouvement de la table ou du crayon que tient le médium. Il est notoire que souvent un désir intense ne fait que nuire aux manifestations.

b) Les manifestations, s'il s'en produit, ne peuvent se continuer au gré des assistants. Ainsi, lorsque l'esprit qui se manifeste par une communication écrite annonce qu'il a fini, le crayon s'arrête, — ou il tombe de la main du médium si celui-ci est en transe, — et vous renouvellerez vainement vos questions — la main ne remue plus. De même, dans une séance à effets physiques, dès que la fin est annoncée (par exemple par les mots c'est

fini, comme c'était l'usage dans la famille Fox, — Missing Link, p. 53), la table redevient immobile, et c'est en vain que vous y resterez, que vous tenterez de la faire mouvoir : plus un son, plus un mouvement ne se produit.

c) Les manifestations ne peuvent non plus être interrompues ou arrêtées au gré des assistants, moins encore par la violence. Si, pour certaines raisons — l'état de soufi'rance du médium, par exemple, — vous désiriez mettre fin à la séance, essayez d'arracher le crayon de la main du médium en transe, vous n'y réussirez pas: sa main se crispera, ne cédera pas le crayon ou le réclamera avec tant d'insistance que vous serez obligé de le lui remettre dans la main ; ou bien des mouvements de la table et des coups frappés réclameront avec opiniâtreté l'alphabet, alors que vous croirez la conversation terminée.

d) De même, le caractère des communications ne dépend pas de la volonté du médium. M. Hartmann a raison de dire que dans la plupart des séances on se préoccupe surtout « d'intérêts du cœur ». Ce qu'on désire le plus, c'est d'entrer en communication avec les défunts qui nous sont chers, et c'est précisément ce qui arrive le plus rarement — si l'on ne veut s'arrêter à des manifestations des plus superficielles.

- La question de l'identité des esprits est, on le sait, la pierre d'achoppement du spiritisme. Et, cependant, s'il fallait s'en rapporter à la théorie de M. Hartmann, rien ne serait plus facile à établir avec des facteurs aussi puissants que l'hyperesthésie de la mémoire et la transmission de la pensée.

C'est ainsi que j'ai connu un cercle fondé par un homme veuf dans le seul but d'obtenir des communications avec sa femme défunte, et ce cercle ne se composait que de cet homme, de la sœur et du fils de sa femme; en tout, de trois personnes qui connaissaient intimement la personnalité désirée. Néanmoins ce cercle, — tout en recevant des communications plus ou moins remarquables, dont plusieurs émanaient de personnes connues ou parentes des trois expérimentateurs, — ne reçut jamais aucune communication au nom de la femme du veuf, ce qui pourtant devrait être si facile.

e) Et vice versa, des communications faites au nom de certaines personnalités, une ou plusieurs fois, ne peuvent être reçues ou continuées à volonté; par exemple, vous voudriez recevoir une communication de A. comme à une séance précédente, mais c'est B. qui vient, et A. ne reparaît plus.

C'est ainsi que, dans un cercle que j'avais fondé, au cours d'une série de communications banales, survint un interlocuteur qui fit preuve de tant d'esprit, de sens critique et de philosophie, que ses réponses nous procuraient un véritable plaisir; mais il apparut rarement, et, comme nous avions manifesté le désir de l'en tendre plus souvent, il nous répondit que nous ne savions pas nous entretenir avec lui, qu'il perdait son temps en notre compagnie, et il ne revint plus.

f) Le choix des noms qui, souvent, caractérise une communication, ne dépend également pas du médium. Les communications les plus banales sont signées des noms les plus illustres, ce qui prouve que ces communications ne peuvent être attribuées à ceux auxquels on en prête la paternité. Mais, souvent, lorsque la communication touche un sujet plus élevé, l'interlocuteur refuse de donner son nom et de prouver son indentité ; celui dont j'ai parlé dans le paragraphe précédent n'a jamais voulu nous éclairer sur sa personnalité. De même les communications remarquables reçues par M. A. Oxon (Magister Artium Oxoniensis, maître ès arts de l'Université d'Oxford, pseudonyme du

Rév. Staintou Moses, mort eu 1892.) et publiées sous le litre de Spirit Teachings, sont restées anonymes, malgré; toutes les instances du médium pour pénétrer ce mystère. Il faut noter aussi que parfois des noms sont donnés alors que le médium ne veut à aucun prix qu'ils soient prononcés.

J'ai été témoin de l'incident suivant : dans un cercle où ma femme faisait office de médium, les coups réclamèrent l'alphabet, et un nom commençait à s'épeler ; dès que les premières lettres furent prononcées, ma femme devina le nom tout entier, qui était la révélation d'un secret de famille ; elle s'opposa de toutes ses forces à la révélation des dernières lettres de ce nom, néanmoins, à son grand désespoir, le nom entier, composé de dix lettres, fut épelé.

g) Même le mode de communication ne dépend pas de la volonté du médium. Quelques exemples : Vous tenez la planchette, et c'est la table qui répond ; ou bien, vous tenez la table et c'est la planchette qui est réclamée. Vous dites l'alphabet russe et on réclame l'alphabet français, et, quand il y a malentendu, il arrive que par l'alphabet russe on reçoive des mots français ou anglais ; ou bien encore, au lieu de lettres, vous recevrez dès chiffres auxquels vous ne comprenez rien, si la même intelligence qui vous guide ne vous donne la clef des chiffres correspondant aux lettres ; tantôt ce sont des anagrammes, des mots écrits à l'envers, ou avec des transpositions et des complications qui vous ennuient, mais la communication va jusqu'au bout; l'orthographe est abrégée et simplifiée de la façon la plus curieuse et cela avec une telle rapidité que, même en transcrivant littéralement le message, il vous est difficile de conserver cette étrange orthographe, et vous reprenez votre manière d'écrire ordinaire.

Je citerai le cas d'une jeune femme ayant la faculté d'écrire médiumniquement, qui recevait des communications de sa mère ; elle assistait souvent aux séances d'un cercle où les communications se faisaient par la typtologie, et elle s'efforçait d'obtenir des réponses de sa mère par ce moyen; mais jamais sa mère ne voulut correspondre de cette manière, et, chaque fois qu'elle se manifestait, elle disait à sa fille : « Écris ».

h) II arrive souvent que l'esprit qui communique entre en opposition directe avec la volonté du médium.

Une personne que je connais, M. J.-J. Moussine-Pouchkine, après s'être assuré à une séance privée de la réalité de ces manifestations, voulut essayer s'il n'avait pas des facultés médiumniques. Aussitôt des coups se font entendre, et il reçoit une communication de sa mère qui, après lui avoir parlé sur un ton de reproche de ses rapports avec sa famille et de ses convictions religieuses, termine en lui disant: « Tu ne dois pas t'occuper de spiritisme, cela t'est nuisible. » Et, depuis, chaque fois qu'il a essayé d'obtenir des manifestations, elles se reproduisaient, mais il ne pouvait obtenir que ces mots : « Ne t'occupe pas de spiritisme ! »

i) Les facultés médiumniques une fois constatées, la force agissante prend à tâche de faire l'éducation morale et physique du médium. Elle lutte contre ses mauvais penchants.

Je citerai le cas d'une jeune fille écrivant, à l'état somnambulique, devant des amis et qui dénonçait de sa propre main, et à sa grande mortification, des actions qu'elle n'aurait jamais voulu avouer à l'état de veille. Cette même force peut faire observer au médium le régime nécessaire pour la conservation et le développement de ses facultés, et, lorsque le

médium est réfractaire, la force agissante manifeste son opposition directement et use même de violence pour obtenir l'obéissance du médium.

Citons le témoignage du Dr Nichols :

« Les médiums reçoivent de leurs guides des instructions quant au régime qu'ils doivent suivre elle conseil de s'abstenir de boissons alcooliques et de narcotiques ; ce genre de vie est indispensable pour obtenir des manifestations d'un ordre élevé.

« Le meilleur médium que je connaisse n'a pas mangé de viande pendant quarante ans ; durant cette période, il ne prenait que rarement du vin et jamais de café ni de thé. En Amérique, je connais un excellent médium à phénomènes physiques ; l'esprit guide de ce médium avait pris à tâche de le guérir de sa passion pour le tabac. A ce sujet, il y eut une lutte sérieuse entre eux. Un jour, le médium dit à son guide : « Si tu m'enlèves le cigare, je cesserai de fumer. » Le cigare qu'il tenait dans sa bouche lui fut immédiatement arraché et disparut. Mais on n'abandonne pas facilement une habitude enracinée ; le médium continua à fumer et finit par perdre ses facultés médiumniques.

« Un des médiums les plus puissants pour phénomènes de divers genres fut obligé de passer par une école sévère, sous la direction de ses protecteurs spirituels, qui voulurent lui faire abandonner ses mauvaises habitudes, purifier sa vie et le préparer à sa nouvelle vocation. Il était jeune et d'une incontinence telle, en matière de table, que sa santé en souffrait. Il reçut la défense de faire usage de viande, de thé, de café et de tabac; en raison d'une maladie de foie, des reins et de la peau, il lui fut ordonné de réduire au minimum l'absorption du lait, du beurre et du sel. Dès que le médium se disposait à trangresser ce régime, il recevait un avertissement par coups frappés dans la table à laquelle il mangeait. S'il lui arrivait de persister dans ses velléités pantagruéliques, la table se mettait en opposition directe avec lui, et il arrivait même que la voix de son guide se faisait entendre pour l'exhorter à suivre les prescriptions hygiéniques.

« La santé du médium se rétablit complètement, et il produisit des phénomènes remarquables.

« Le tabac exerçait sur lui une fascination toute particulière, comme c'est le cas de beaucoup de personnes. Il lui arriva une fois, en mer, de se laisser tenter à fumer un cigare. En prenant terre, il en fut sévèrement châtié : pendant une transe, il fut jeté sur le plancher, et le bout d'un gros cigare fut introduit de force dans sa bouche. Il en eut une profonde aversion pour le tabac. » (Light, 1881, p. 79.)

j) Lorque le médium abuse de ses facultés et se livre à des excès qui peuvent avoir de funestes conséquences, les esprits qui se servent de lui ont recours quelquefois à d'autres moyens pour le ramener à la raison, comme on le verra par l'exemple suivant, que nous cite M. Brackett (Light, 1886, p. 368) :

« Une dame qui avait passé quelque temps dans une maison de santé à Somerville, Massachusetts, raconte le fait suivant, dont elle a été témoin : C'était une veuve riche, qui avait reçu une éducation excellente, et faisait partie de la meilleure société de Boston et des environs. Au début même du mouvement spirite, elle devint médium écrivain. Pleine d'enthousiasme pour le nouveau mode de communiquer avec les défunts, elle ouvrit ses portes toutes grandes à tous ceux qui désiraient faire usage de ses facultés médiumniques, sans exiger de prix d'entrée ni aucune autre rémunération. Il lui arrivait de passer des journées entières du matin au soir, à donner des consolations, des conseils

et des enseignements à tous ceux qui venaient la trouver. L'état de surexcitation dans lequel elle se trouvait commençait à miner sa santé, et ses amis invisibles lui enjoignirent de modérer son zèle et de ne pas surmener ses facultés. Elle faisait fi de ces conseils, estimant que l'œuvre à laquelle elle s'était vouée était trop glorieuse pour qu'elle la négligeât.

« Elle avait un frère, médecin expert, qui demeurait à côté d'elle. D'accord avec la plupart de ses collègues, il envisageait le spiritisme d'un œil sceptique ; suivant de près les agissements de sa sœur, il arriva à la conclusion qu'elle s'était abandonnée à une dangereuse illusion et lui donna à entendre qu'elle finirait par entrer dans un asile d'aliénés si elle continuait le même genre de vie. Or les amis invisibles de cette personne l'invitèrent à descendre dans les sous-sols. « Pourquoi donc ? » demanda-t-elle. Ils lui répondirent qu'elle recevrait une réponse quand elle se serait rendue à l'endroit indiqué. Elle s'exécuta à contre-cœur et aperçut une grande cuve. Les voix mystérieuses lui ordonnèrent de poser la cuve sur son fond. « Mais pourquoi ? » demanda-t-elle encore. — «Tu verras, lui fut-il répondu. — Maintenant entre dedans. » Elle refusa d'abord d'obéir à cette étrange proposition, mais se laissa persuader par les instances et les promesses de ses interlocuteurs occultes. A peine était-elle installée dans ce bizarre logement que son frère entra... Il l'avait inutilement cherchée dans sa chambre, en venant, comme d'habitude, s'enquérir de sa santé, et, s'apercevant que la porte qui conduisait à la cave était ouverte, il descendit et trouva sa sœur dans une situation décidément risible.

« II la regarda fixement, exprima son étonnement et s'éloigna. A ce moment même, elle éprouva comme une délivrance de l'influence mystérieuse qu'elle subissait et eut le pressentiment d'une crise dans sa vie; aussi ne manifesta-t-elle aucun étonnement lorsque, quelques minutes plus tard, son frère revint et insista auprès d'elle pour une promenade en voiture avec lui. Elle avait bien deviné son intention, mais elle se rendit néanmoins à ses instances, convaincue que toute opposition serait inutile. Bientôt ils descendaient à la porte de la maison de santé Mc Lean, à Somerville, ou son frère la plaça en qualité de malade atteinte d'aliénation mentale.

« Quand elle fut seule dans la chambre qui lui avait été désignée, elle reprocha à ses amis spirituels de l'avoir exposée à pareille mésaventure. Leur réponse fut : « Nous avons fait cela « dans une intention déterminée et pour ton bien. Tu n'as pas « voulu suivre nos conseils et nos avertissements : nous t'avons « donc attirée dans cet endroit pour t'arracher à la ruine certaine, « tant morale que physique, vers laquelle tu marchais obstinément. » Elle comprit la justesse de ce raisonnement et, résignée, elle accepta sa situation. Heureusement l'asile Mc Lean se trouvait alors sous la direction de notre vieil ami, le Dr Luther Bell, qui s'occupait lui-même de recherches spiritiques; il y croyait dans une certaine mesure et connaissait très bien les diverses manifestations de la médiumnité. Il comprit bientôt la situation de sa cliente, s'aperçut qu'elle n'était aucunement atteinte de maladie mentale, qu'elle était tout simplement médium, et il eut avec elle quelques séances intéressantes. Après plusieurs semaines d'un repos et d'une tranquillité nécessaires à sa santé, elle reçut son exeat. Rentrée dans sa maison, elle montra désormais beaucoup plus de réserve dans ses idées. »

k) Il arrive aussi que l'esprit qui produit ces manifestations s'attache à une personne, malgré sa résistance, et l'oblige à céder à son influence. Nous trouverons dans l'expérience faite par M. Dexter un exemple des plus remarquables de ce phénomène.

C'est par M. Dexter que furent reçues les communications publiées par le juge Edmonds dans son livre Spiritualism, et le témoignage de M. Dexter a d'autant plus de valeur qu'il émane d'un docteur en médecine, c'est-à-dire d'une personne particulièrement compétente pour l'observation et l'analyse de ces phénomènes. Voilà comment, dans sa préface au premier volume de l'ouvrage cité, il raconte sa lutte contre les forces qui firent de lui un médium :

« Deux ans environ se sont écoulés depuis que les manifestations spirites ont attiré mon attention. J'étais incrédule à un tel point que je dénonçai le mouvement spiritique dans son ensemble comme le plus vaste « humbug » du monde. Si, malgré cela, j'ai accepté la proposition que me fit un ami d'assister aux séances d'un cercle spirite, c'est que j'obéissais à deux motifs différents : en premier lieu, c'est ma curiosité personnelle que je tenais à satisfaire ; ensuite j'avais conçu l'idée que les phénomènes en question, s'ils n'étaient le produit d'une supercherie ou d'une illusion, pouvaient très bien relever d'une cause naturelle, et que, par conséquent, je pourrais peut-être arriver à découvrir la source de cette illusion ou le principe en vertu duquel ces phénomènes se produisaient (p. 82).

« Après avoir satisfait ma curiosité par des observations quotidiennes de ces manifestations, et quand je fus absolument convaincu que dans ces manifestations, tant physiques que morales il' n'y avait ni tours de passe-passe ni mystification, je fus obligé de convenir qu'aucune des lois naturelles ou psychiques connues jusqu'à ce jour ne pouvait fournir l'explication de ces phénomènes. Et cependant, malgré les preuves fréquentes et irrécusables qui s'offraient à moi — cela paraîtra étrange — je persistai dans mon incrédulité. Même après avoir minutieusement étudié ce problème des mois durant, sans pouvoir le résoudre, après avoir mainte fois été sur le point de me déclarer un spiritualiste convaincu, je restai sceptique quand même. Je ne pouvais pas admettre l'idée qu'un esprit, c'est-à-dire un être intangible, insubstantiel, éthéré, comme je me l'étais toujours imaginé, pût entrer en rapport avec l'homme ; il me semblait surtout incroyable qu'un esprit, qui, d'après l'idée que ce mot évoque communément, ne doit être qu'une espèce de rien atténué, physiquement insaisissable, eût la faculté de déplacer des tables, de frapper des coups dans le mur, de soulever des hommes, en un mot de se manifester matériellement sur cette même terre qu'il avait quittée à tout jamais. En classant les faits, l'un après l'autre, en rendant justice à toutes les preuves accumulées, je devais, honnêtement, me rendre à cette conviction que, pour toute autre question douteuse, la moitié des preuves qui m'étaient fournies dans cette occasion aurait amplement suffi pour me convaincre. Mais je savais que cela ne pouvait être, et, par conséquent, je n'y croyais pas (p. 88).

« Ni ma volonté ni mes désirs ne me poussaient au développement de mes facultés médiumniques ; ils s'y opposaient au contraire, et lorsque, pour la première fois, je sentis en moi une puissance semblable à celle que j'avais vue se révéler dans d'autres médiums, je tentai d'y résister de toutes mes forces physiques et morales (p. 89).

« C'était fort tard dans la nuit ; j'étais dans mon cabinet de travail, assis dans mon fauteuil, ma main droite reposant sur le bras du meuble. Mes idées étaient loin du spiritisme ; je pensais à une lecture que je venais de faire. Toup à coup, je ressentis au bras une impression étrange, comme si deux mains l'avaient saisi prés de l'épaule ; j'essayai de lever mon bras, mais en vain : à chacun de mes efforts, mes doigts se

crispaient autour du bras de la chaise et le saisissaient fortement. Ensuite, ma main commença à trembler, et je remarquai qu'elle était violemment secouée.

« En ce moment, j'entendis frapper deux coups très distincts à la partie supérieure du mur, et j'eus l'impression que cette force invisible dont j'avais fréquemment observé l'action sur d'autres personnes voulait m'assujettir. — « Ces coups sont-ils produits par des esprits ? » demandai-je tout haut. J'entendis frapper encore trois coups. Je demandai encore : « Les esprits ont-ils l'intention d'exercer sur moi leur influence ? » Les trois coups furent répétés. Là-dessus je me levai, rangeai mes livres et me couchai.

« Pendant que j'étais occupé à mettre de l'ordre sur ma table, la sensation désagréable dans mon bras avait cessé, mais, dès que je fus au lit, j'entendis de nouveau frapper des coups, cette fois dans le bois de lit, et ma main recommença à trembler, mais je résistai de toute la puissance de ma volonté et parvins à secouer la force mystérieuse qui m'obsédait. Je voulais me rendre compte, à quelle loi naturelle il fallait attribuer cet étrange phénomène. Personnellement, je n'avais certes rien fait pour le provoquer.

« Les idées qui m'absorbaient n'avaient rien de commun avec le spiritisme; encore moins pouvais-je croire que je pusse à mon tour être l'objet de pareilles manifestations. Pourquoi les coups se sont-ils fait entendre précisément alors, et pourquoi se sont-ils ensuite transportés dans ma chambre à coucher ? Je dois avouer que cette action tout à fait particulière exercée sur mon organisme m'inquiétait quelque peu. Jusqu'alors, je croyais que les phénomènes appelés spiriliques étaient l'effet d'une force quelconque émanant du corps matériel ou de l'esprit des assistants et exerçant une action physique sur le médium; mais je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que, pour les impressions que je venais d'éprouver en ma propre personne, mon esprit à moi n'avait exercé aucune action, et, comme il n'y avait personne d'autre dans la pièce, je ne pouvais naturellement pas attribuer les manifestations à l'influence morale d'une tierce personne.

« Convaincu que j'étais d'une manière absolue d'avoir combattu ces influences et de m'être armé de toute ma volonté contre les sensations que j'éprouvais dans mon bras, je ne les pouvais attribuer à aucune autre cause qu'à l'intervention d'une force intelligente provenant d'une source invisible dont l'objet était de m'assujettir à son contrôle et qui y avait parfaitement réussi (p. 89-90.)

« En présence de cette intention clairement manifestée des « esprits » d'adapter mon organisme aux conditions requises pour entrer en rapport avec notre monde, la question suivante s'imposait: s'il est indispensable que le sujet reste complètement passif pour que l'influence d'une volonté sur une autre puisse s'établir, et si une affinité électrique ou psychique entre un certain nombre d'individus faisant partie du cercle des expérimentateurs est nécessaire également pour que cet agent d'un genre particulier puisse entrer en activité, comment alors a-t-il pu arriver que mon bras, malgré mon incrédulité et ma résistance à accepter la possibilité de manifestations semblables, ait pu tomber sous la puissance de cet agent ? Je n'étais assurément pas passif, et du moment que mon esprit était hostile à cette force, électrique ou psychique, j'aurais dû, semble-l-il, être réfractaire a son influence et moralement et physiquement. Je propose la solution de ce problème à ceux qui cherchent à attribuer les soi-disant manifestations des esprits à l'action de forces matérielles (p. 91).

« A la suite de ces tentatives, je cessai de fréquenter les séances spirites, croyant ainsi me mettre à l'abri de toutes poursuites. Le contraire arriva : mon bras fut secoué pendant que je dormais, et je me réveillai en sursaut. Durant la période ou je m'abstins de prendre part aux expériences des cercles spirites, je fus soulevé deux fois de mon lit et tenu dans l'espace. La première fois, ce fut le jour où je changeai de chambre à coucher; je ne dormais pas encore et avais pleine conscience de ce qui se passait autour de moi; j'étais couché en attendant le sommeil quand, soudain, je fus pris d'un frissonnement dans tout le corps. J'essayai de lever un bras, mais ne pus le bouger; mes yeux se fermèrent, et je ne pus les rouvrir; mon intelligence était néanmoins en pleine activité, et je me rendais compte de tout ce qui se passait avec plus de netteté que jamais. Ma sensibilité physique avait aussi augmenté en acuité. Comme je restais ainsi couché, impuissant à faire le moindre mouvement, mon corps fut soulevé et porté doucement vers le bord du lit avec le drap qui me recouvrait; j'y fus laissé quelques, instants et ensuite complètement enlevé et suspendu dans le vide pendant plusieurs secondes. A ce moment même j'entendis le tintement du tocsin, et je me sentis immédiatement transporté dans mon lit et remis dans la même position que j'occupais avant, avec une légère secousse, comme un corps lâché par les mains qui le tenaient. Je repris alors l'usage de mes membres, sortis du lit et examinai les draps et la couverture : ils avaient été entraînés vers le même bord du lit d'où j'avais été enlevé et traînaient par terre (pp. 91 et 92).

« Cette preuve évidente de l'existence d'une puissance occulte produisit sur moi une impression profonde. Les tentatives antérieures m'avaient laissé indifférent dès que je cessais d'en éprouver l'effet ; c'est qu'autrefois, mon bras seul servait d'objectif à ces efforis, à présent mon corps tout entier était assujetti à ces influences, malgré toute ma résistance..... Pour la première fois l'idée me vint qu'en me prêtant à cette influence, qui semblait clairement manifester la volonté de faire de moi un médium, je pourrais avoir des chances de découvrir la vérité sur les « rapports entre esprits et hommes ». Quelque chose me poussa un jour à poser cette question : « Y a-t-il quelqu'un dans la chambre ? » et j'entendis frapper distinctement trois coups afflrmatifs.

« J'étais trop ému pour continuer ce dialogue et regagnai mon lit, en songeant à ces preuves irrécusables qui venaient de m'être fournies de l'ingérence des « esprits » dans la vie des hommes » (p. 92).

« Un fait analogue se produisit une autre fois, pendant que j'étais en villégiature ; je fus soulevé du lit où j'étais couché et maintenu dans l'espace exactement de la même manière. Cette fois, comme la première, j'étais en proie aux sensations les plus étranges, et, comme alors, l'événement arriva tout à fait à l'improviste ; on eût dit que l'agent occulte avait pris à tâche de me surprendre au moment où je m'y attendais le moins. Cette faculté des esprits d'exercer sur moi leur influence, sans que j'eusse préalablement fait des préparatifs quelconques, me démontra l'intime rapport qui existe entre les êtres de ce monde et ceux d'un autre, et fut pour moi une preuve que ces rapports peuvent être établis en toute circonstance et dans toutes les conditions. Aûn de me procurer des preuves encore plus certaines de leur puissance sur moi, ces êtres m'ont fait voir qu'ils avaient le don, en se servant de mon organisme, de manifester l'intelligence dont ils étaient doués en tant qu'êtres raisonnables et sensibles. C'est ainsi qu'après avoir appris à connaître leur puissance physique, je recherchai des occasions favorables pour élargir la sphère de mes expériences. Lorsque je prenais part à des séances dans ce but spécial, la même force occulte s'emparait de ma main pour m'obliger à écrire. Au début, les phrases

étaient courtes et n'exprimaient que des idées détachées, mais, à mesure que mes facultés se développèrent dans ce sens, j'obtins des pages entières d'écriture, traitant de thèses et de sujets très variés. Mais dans tout ce qui fut écrit par ma main à cette époque, rien ne laissait encore supposer une intention quelconque de produire de cette façon un ouvrage complet » (pp. 92 et 93).

Un des exemples les plus frappants de la brusque invasion des phénomènes spirites et de la manière dont s'impose la force agissante malgré toutes les oppositions et la résistance des médiums, se présente au début du mouvement spirite ; il s'agit de la médiumnité des enfants de la famille Fox, en 1848. Il est inutile que je rappelle tous les épisodes de cette série de manifestations, puisqu'on peut en trouver le récit détaillé dans les ouvrages spéciaux : Modern Spiritualism, its Facts and Fanaticisms, par M. Capron, Boston, 1855; The Missing Link in Modern Spiritualism, par Lea Underhill, une des sœurs Fox, New-York, 1885; je ne donnerai, pour mémoire, que l'exposé chronologique des principaux incidents de cette curieuse série de phénomènes.

C'est en 1848, à Hydesville, que des coups sont entendus pour la première fois ; ils se renouvellent chaque jour, ne laissant pas de repos à la famille et effrayant les enfants ; le secret de ces manifestations n'ayant pas pu être gardé, les voisins viennent y assister, et les persécutions commencent. Bientôt les Fox sont dénoncés comme des imposteurs ou comme faisant commerce avec le diable. L'église épiscopale méthodiste, dont les Fox étaient des adeptes notables, les excommunie. On découvre la nature intelligente des coups frappés, qui révèlent qu'un meurtre a été commis dans la maison et que la victime a été enfouie dans la cave, ce qui fut établi plus tard. En avril 1848, la famille Fox se transporte à Rochester, dans la maison de Mme Fish, la fille aînée de M. et Mme Fox, qui était maîtresse de musique. Mais les phénomènes se reproduisent et se développent même considérablement. Aux coups viennent se joindre le déplacement et la projection de toute sorte d'objets, sans contact, des apparitions et des attouchements de mains, etc. Des curieux envahissent la maison du matin au soir et sont témoins de ces phénomènes. « Le désordre devint si grand que Mme Fish ne put pas continuer à donner des leçons de musique et qu'il devint impossible de vaquer dans la maison aux occupations ordinaires du ménage. » (Capron, p. 63.) « Un ministre méthodiste proposa d'exorciser les esprits » (p. 60), mais cela ne servit à rien. Enfin le hasard fit découvrir la possibilité de communiquer avec les esprits par l'alphabet. Après avoir déclaré, au grand étonnement de la famille, « qu'ils étaient des amis et parents » (Capron, p. 64), les esprits exigèrent que l'étude des phénomènes fût rendue publique. « Vous devez proclamer ces vérités au monde. » Telle fut la première communication (Missing Link, p. 48). Ce à quoi la famille Fox se refusa obstinément.

Pour que le lecteur puisse se rendre compte de la situation où la famille se trouvait à cette époque, je vais reproduire ici une partie du récit de Mr. Lea Underhill :

« Je voudrais mettre en évidence que les sentiments de toute notre famille, de nous tous, étaient hostiles à ces choses bizarres et incongrues; nous les envisagions comme un malheur, une espèce de plaie qui tombait sur nous, on ne sait d'où ni pourquoi ! D'accord avec les opinions qui nous parvenaient de dehors, nos propres penchants et les idées qui nous avaient été inculquées dans l'enfance nous poussaient à attribuer ces événements à « l'esprit malin » ; ils nous rendaient perplexes et nous tourmentaient; de plus, ils jetaient sur nous un certain discrédit dans la contrée. Nous avions résisté à cette obsession et

lutté contre elle, en faisant des prières ferventes pour notre délivrance, et cependant nous étions comme fascinés par ces merveilleuses manifestations, que nous faisaient subir, contre notre gré, des forces et des agents invisibles, auxquels nous étions impuissants à résister, que nous ne pouvions ni maîtriser, ni comprendre. Si notre volonté, nos désirs les plus sincères et nos prières eussent pu avoir le dessus, toutes ces choses auraient pris fin alors même, et personne, au-delà de notre voisinage le plus immédiat, n'aurait jamais plus entendu parler des « esprits frappeurs » de Rochester, ni de l'infortunée famille Fox. Mais il n'était pas en notre pouvoir d'arrêter ou de dominer les événements »(p. 55).

« En novembre 1848, les « esprits » informèrent la famille qu'ils ne pouvaient plus lutter contre la résistance qu'on leur opposait, et qu'à la suite de l'insoumission des médiums aux demandes des esprits, ceux-ci seraient obligés de les quitter. Les médiums répondirent qu'ils n'avaient aucune objection à opposer à cela, « que rien ne leur pouvait être plus agréable, et qu'ils ne demandaient que le départ des esprits » (Capron, p. 88). Effectivement, les manifestations s'arrêtèrent; pendant douze jours on n'entendit pas frapper un seul coup. Mais sur ces entrefaites se produisit un brusque changement dans les idées des membres de la famille; ils éprouvèrent un profond regret d'avoir sacrifié aux considérations mondaines un devoir qui leur avait été imposé au nom de la vérité, et, lorsque, sur la requête d'un ami les coups retentirent de nouveau, ils furent salués avec joie. « II nous semblait recevoir de vieux amis, écrit Lea Underbill, des amis que nous n'avions pas su auparavant apprécier à leur juste valeur » (p. 60). Cependant, comme naguère, les coups ne cessaient de répéter impérieusement : « Vous avez un dévoir à

accomplir; nous voulons que vous rendiez publiques les choses dont vous êtes témoins » (Capron, p. 90). Les interlocuteurs invisibles tracèrent eux-mêmes le plan d'opérations que nous devions adopter, avec les plus minutieux détails; il fallait louer la grande salle publique « Corinthian Hall »; les médiums devaient monter sur l'estrade en compagnie de quelques amis ; les personnes désignées pour lire la conférence étaient G. Wīllets et G.-W. Capron (l'auteur du livre cité plus haut) ; ce dernier devait faire l'historique des manifestations; un comité composé de cinq personnes désignées par l'assistance devait faire une investigation en cette matière et rédiger un rapport qui serait lu à la réunion suivante. Les esprits promettaient de se produire de façon à être entendus dans toutes les parties de la salle. Cette proposition rencontra un refus catégorique. « Nous n'avions nullement envie, dit M. Gapron, de nous exposer à la risée publique et ne cherchions pas à nous créer une célébrité de ce genre..... Mais on nous assura que c'était le meilleur moyen d'imposer silence aux calomnies et de faire droit à la vérité, et que nous préparerions ainsi le terrain pour le développement des communications spirituelles, qui s'effectuerait dans un proche avenir » (pp. 90 et 91).

Mais la crainte de l'opinion publique reprenait toujours le dessus, et personne ne se décidait à prendre l'initiative de ces séances ; alors les « esprits » proposèrent de tenir des audiences dans des maisons particulières ayant de grandes salles, pour qu'on pût s'assurer de leur faculté de frapper des coups devant un public très divers. Toute une année se passa avant que les instances et les exhortations des uns eussent raison des tergiversations des autres. Enfin l'essai fut fait, et M. Capron commença les expériences dans des maisons particulières; « elles réussirent, et les manifestations furent toujours intéressantes et distinctes » (p. 91). C'est alors seulement, après de nombreux essais,

qu'on se décida à tenter la grande épreuve, et un meeting public fut annoncé pour la soirée du 14 novembre 1849, dans le « Corinthian Hall » à Rochester. Le succès fut complet. Trois meetings consécutifs donnèrent les mêmes résultats, et le mouvement spiritique prit naissance !....

m) Dans les deux paragraphes précédents, nous avons vu que les manifestations, quoique contraires à la volonté du médium, poursuivent néanmoins un but qui tend vers le bien ou dont les causes sont compréhensibles et justifiables par le résultat. Mais ceci n'est pas toujours le cas ; c'est ainsi que dans les simples manifestations d'écriture automatique ou par effets physiques, il arrive très souvent que les communications ne se composent que de railleries, de mauvaises plaisanteries, dont les médiums sont les premières victimes ; les esprits semblent se plaire à les mystifier. Des communications qui avaient un cours régulier et satisfaisant, — provenant toujours des mêmes personnalités, soit connues de leur vivant par le médium, soit connues seulement à la suite d'une série de communications, — peuvent être subitement interrompues par l'intrusion d'un esprit qui ne dit que des banalités, fait des déclarations d'amour, ou profère des invectives ou des obscénités, ce qui ennuie et dépite le médium; et il n'y a pas d'autre moyen de se débarrasser de cet esprit que de cesser les séances.

Il en est de même des manifestations physiques : souvent le médium est victime des tours les plus pendables : on lui enlève les objets dont il a besoin, on tire les draps de son lit, on lui jette de l'eau, on l'effraye par différents bruits (Light, 1883, p. 31) ; aux séances obscures, ces manifestations prennent quelquefois un caractère si violent, si agressif, si hostile, qu'il devient dangereux de les continuer, et on doit immédiatement les cesser. Parfois les manifestations font irruption dans une famille sans avoir jamais été provoquées. Nous voilà en présence du groupe de phénomènes connus sous le nom de « persécutions » ; ces manifestations violentes, désagréables, s'attachent à une maison, en font fuir les habitants, ou bien s'attachent à une famille et prennent le caractère d'une véritable persécution dont non seulement la famille du médium, mais le médium lui-même est victime.

Je ne citerai que deux exemples de « persécutions ». La première se produisit à Stratford, aux Etats-Unis, dans la famille du révérend Eliakim Phelps, D. D., en 1850 et 1831, et elle est complètement décrite dans le livre de M. Capron, Modern Spiritualism. Les manifestations s'annoncèrent, comme toujours, par des coups, des déplacements et projections d'objets dans la maison; quoique les portes fussent fermées à clef, des objets disparaissaient. On voyait une chaise s'élever en l'air et retomber ensuite sur le plancher plusieurs fois de suite, avec une telle force qu'on sentait la maison s'ébranler et que le choc se répercutait dans les constructions voisines. Un grand flambeau à bras fut enlevé de la cheminée et battu contre le plancher à plusieurs reprises avec une violence telle qu'il se brisa. Ce fut la première fois qu'un objet se cassa » (p. 141). « II arriva quelquefois que les coups sonores dégénéraient en cris terribles » (ibid.)

« On voyait apparaître au milieu de la chambre des figures formées de diverses pièces de vêtements provenant de toutes les parties de la maison et gonflées de manière à ressembler à des formes humaines » (p. 143).

On ne savait pas encore à cette époque ce qu'était un médium, mais on remarqua cependant que les phénomènes s'attachaient particulièrement au fils du Dr Phelps, Harry, un enfant âgé de onze ans. Son chapeau et ses vêtements furent souvent déchirés en

petits morceaux (p. 142). « Un jour il fut précipité dans un puits, une autre fois il fut lié et suspendu à une branche d'arbre. » (p. 146). Lorsqu'il fut envoyé à l'école à Pennsylvania, il fut souvent pincé ou piqué avec des épingles et ennuyé de toutes les façons » ; ses vêtements et ses livres furent déchirés; les coups frappés le poursuivaient jusque dans l'école. La famille dont il était le pensionnaire s'alarma et ne voulut plus le garder, de sorte qu'on fut obligé de le retirer (p. 170).

On entra bientôt dans la période des « persécutions » matérielles ; de la vaisselle et surtout des objets de verre et de porcelaine furent anéantis; quotidiennement, pendant plusieurs semaines, des vitres furent brisées ; au total, 71 objets divers avaient été détruits. Le Dr Phelps affirme qu'il a vu une brosse, déposée sur le manteau de la cheminée, se précipiter vers la fenêtre et traverser le carreau en le brisant avec fracas ; il affirme aussi avoir vu un verre quitter la table de travail sur laquelle il était déposé, s'élancer vers la fenêtre et briser le dernier carreau resté intact; cependant il déclare que Harry et lui étaient seuls dans cette chambre, et il faut s'empresser d'ajouter que Harry, pendant toute la durée de ces étranges déplacements, était resté aux côtés du Dr Phelps, dans l'embrasure d'une porte, à une distance trop grande de la cheminée et de la table de travail pour avoir mis en mouvement les deux objets en question sans être vu (p. 148).

« Vers le milieu du mois de mai, le Dr Phelps et Harry se rendirent à Huntingdon, à 7 milles de leur résidence. Ils avaient parcouru m environ lorsqu'une pierre de la grosseur d'un œuf vint tomber dans la voiture ; ce fut comme un signal, car bientôt une dizaine d'autres pierres furent encore lancées ; après cette lapidation, dont les auteurs restaient invisibles, le Dr Phelps, de retour, compta seize pierres tombées dans la voiture. » — Le docteur avait enfermé dans un tiroir de sa table de travail deux carnets ; dans le plus grand des deux, il inscrivait au jour le jour le compte rendu détaillé de toutes les manifestations qui se produisaient; il s'aperçut un jour que toutes les pages sur lesquelles il avait écrit ces notes avaient été arrachées et avaient disparu. Après de longues recherches, on retrouva quelques-uns de ces feuillets dans la cave ; quant aux feuillets sur lesquels le Dr Phelps avait pris copie de diverses écritures, ils avaient disparu sans laisser de trace. Dans le tiroir d'une table de toilette, le docteur conservait un certain nombre d'écrits exécutés par des agents mystérieux ; un jour, tous ces documents prirent feu, et l'incendie ne fut dénoncé que par la fumée s'échappant du tiroir, alors que les papiers étaient déjà à ce point consumés qu'il n'était plus possible de les utiliser (p. 163). Dans la soirée du 18 juillet, d'autres papiers encore, parmi lesquels vingt lettres, se trouvant dans le bureau du Dr Phelps furent brûlés complètement ayant qu'on eût découvert l'incendie. En même temps on constatait que le feu avait pris aux papiers conservés dans deux armoires, sous l'escalier, et ce fut encore la fumée qui dénonça la flamme (p. 165). Quand M. Phelps, à l'instigation de M. Capron, consentit enfin à s'entretenir avec les forces agissantes, on eut l'explication de ces étranges accidents, et, les mystérieux correspondants ayant atteint leur but, les manifestations cessèrent.

L'autre cas que je veux mentionner, et qui se rapporte également à la combustion spontanée d'objets, se produisit dans l'est de la Russie, dans une ferme du district d'Ouralsk, ancienne frontière de l'Asie. Le propriétaire de la ferme, M. Schtchapov, communiqua au Rébus, en 1886, le récit détaillé des persécutions mystérieuses auxquelles sa famille fut exposée pendant six mois, depuis le mois de novembre 1870. Ce cas, qui est tiré de la vie russe, présente tant d'intérêt, il est tellement remarquable et édifiant, au point de vue de la comparaison avec d'autres faits analogues, de source

étrangère, et, de plus, le récit de M. Schtchapov est accompagné de détails si précis, que je ne puis m'abstenir d'en donner plusieurs passages in extenso :

« Aujourd'hui, quinze années se sont écoulées depuis l'époque mémorable où notre paisible vie de famille a été subitement bouleversée par un événement tellement inusité, stupéfiant, qu'il défiait toute explication naturelle ; l'on finit alors par l'attribuer à de la supercherie, et c'est nous que l'on accusa de l'avoir pratiquée, nous qui n'y étions absolument pour rien ; c'est dans ce sens que l'affaire fut portée à la connaissance publique dans le Messager de l'Oural (1871).

« Bien que j'aie acquis, depuis l'époque de ces manifestations, quelques connaissances théoriques au sujet des phénomènes dits médiumniques, par la lecture de tout ce qui était publié sur cette question en langue russe, et que je sois parvenu à me rendre compte, jusqu'à un certain point, du genre de manifestations qui s'étaient produites chez nous, je dois dire que la réalité, les choses vécues, ne laissent pas de produire sur vous une impression autrement forte que celle que l'on éprouve à une lecture ou à un récit, car il n'y a pas moyen de ne pas croire ce que l'on voit.

« En effet, quel parti vous reste-t-il à prendre lorsque vous avez vainement tenté de secouer la dépression morale qui s'apesantit sur votre esprit en présence d'événements extraordinaires et anormaux, quand vous avez fait des efforts opiniâtres pour trouver une solution se rapprochant tant soit peu de l'ordre naturel des choses, — et que, néanmoins, les faits que vous observez vous mettent, pour ainsi dire, au pied du mur, qu'ils font violence à votre soi-disant bon sens ?

« Ajoutez à cela qu'a cette époque nous ne soupçonnions même pas l'existence d'une force médiumnique, que ces bizarres et capricieuses manifestations étaient empreintes vers la fin, d'une tendance évidemment hostile, comme si elles étaient dirigées contre notre tranquillité. Je passe sur les désagréments du discrédit, de la médisance et des calomnies que nous ont valus ces événements dans notre voisinage, dans un rayon de 130 kilomètres.

« II est vrai que j'étais moi-même la cause de cet ébruitement, car je racontais et décrivais ces incidents à tout venant en quête d'explications. On venait chez moi, on se livrait à des investigations, on écoutait et regardait les choses, qui se passaient au vu de tout le monde ; mais d'explication, toujours point. Parmi les visiteurs, il y avait des gens éclairés, quelques-uns même d'une grande érudition ; et ils cherchaient tous à donner une explication naturelle « quelconque » (sic). Nous nous laissâmes berner par ces « savanteries », suivant lesquelles les manifestations qui se produisaient étaient dues tantôt à l'action de l'électricité atmosphérique, du magnétisme, tantôt à un état morbide, — une manie moqueuse, — de ma femme qui se plaisait à nous mystifier, riant inpetto de notre naïveté.

« Nous acceptions de bonne foi l'une et l'autre de ces explications, mais, au bout de quelques jours, toutes ces théories croulaient sous l'évidence des faits. Il faut avoir par soi-même fait l'expérience, il faut avoir vu et entendu, avoir passé des nuits sans sommeil et avoir éprouvé moralement et physiquement des tourments jusqu'à épuisement de ses forces, pour arriver enfin à la conviction inébranlable qu'il existe des choses que les savants ne soupçonnent même pas.

« C'était le 16 novembre 1870, à la tombée de la nuit ; je rentrais chez moi après un voyage de quelques jours que j'étais allé faire dans une petite ville éloignée de 30 verstes de notre ferme, près du moulin ; nous y habitions depuis un an et demi ; ma famille se composait de deux vieilles dames — ma mère et ma belle-mère, âgées de soixante ans chacune — de ma femme qui avait alors vingt ans, et de ma fille, une enfant à la mamelle. Dès les premières paroles de bienvenue, ma femme m'informa que les deux dernières nuits on n'avait presque pas dormi dans la maison à cause d'un bruit étrange, de coups dans le grenier de la maison, dans les murs, les fenêtres, etc. Elle était arrivée à la conclusion que la maison était tout bonnement hantée par le diable. »

M Schtchapov raconte ensuite que lui-même, durant cinq nuits consécutives, entendit des coups étranges qui se produisaient presque sans interruption soit dans la fenêtre, soit dans les murs, que ces coups se renouvelèrent le 20 décembre et durèrent plusieurs jours, que les objets commencèrent à se déplacer, et, chose curieuse, que « les corps mous tombaient avec un bruit pareil à celui que produit un corps dur, alors que les objets solides ne donnaient lieu à aucun choc ». La veille de l'année 1871, les coups retentirent de nouveau ; cette fois, les phénomènes furent observés par une compagnie nombreuse. « Aux personnes qui se tenaient au dehors les coups semblaient venir de l'intérieur, ceux qui se trouvaient dans la chambre estimaient que le bruit était produit sur les murs, extérieurement. » M. Schtchapov continue :

« Le 8 janvier, après de nombreuses manifestations telles que coups frappés, déplacements d'objets, etc., ma femme aperçut un globe lumineux sortant de dessous son lit, d'abord de petite dimension et ensuite, d'après ses dires, augmentant en volume jusqu'à la grandeur d'une soupière et ayant beaucoup de ressemblance avec un ballon en caoutchouc rouge ; elle en fut tellement saisie qu'elle s'évanouit. Depuis ce temps, nous envisagions ces phénomèmes d'un œil hostile, avec crainte même, d'autant plus que le lendemain, ces malencontreux coups se firent entendre à la fenêtre de la chambre même de ma femme, en plein jour, vers trois heures, au moment où elle s'apprêtait à prendre du repos. A partir de ce jour, ces bruits l'accompagnaient partout où elle allait. C'est ainsi qu'un jour, alors qu'elle prenait son thé de cinq heures, elle entendit frapper des coups sur le bras du canapé ou elle était assise, et, lorsque je me mis à sa place, les coups furent frappés près de l'endroit où elle se plaça, sur la toile cirée du canapé, et parfois même dans les plis de sa robe de laine ; ils la suivaient jusque dans l'armoire du buffet, le garde-manger, etc. Franchement, nous commencions à avoir peur ; cette inflexible réalité des phénomènes se produisant à la clarté du jour, si exclusivement attachés aux pas de ma femme, nous affligeait tous les deux; elle en pleurait même. Appréhendant des suites fâcheuses pour sa santé et surtout pour son état mental (elle éprouvait une faiblesse générale et le besoin de dormir toutes les fois que les manifestations devaient se produire, et si, à ce moment, elle se trouvait dans son lit, un lourd sommeil la gagnait), je décidai de changer de résidence pour un mois et me transportai avec ma famille dans la ville voisine, où nous possédions une maison. Le jour même de notre arrivée, nous rencontrâmes un de nos amis, M. Ch., médecin, qui s'y trouvait pour affaires de service. Après avoir écouté mon récit, il donna son opinion, qui écartait, bien entendu, toute idée d'une explication mystérieuse ou surnaturelle des phénomènes que je lui exposais : il mettait le tout sur le compte de l'électricité et du magnétisme, qui agissaient, disait-il, sous l'influence d'une composition particulière du sol sur lequel notre maison était bâtie, ou de facultés spéciales inhérentes à l'organisme de ma femme. Ces explications, bien

qu'insuffisamment claires et peu en rapport avec les faits, nous parurent concluantes, à nous gens peu versés dans les questions scientifiques ; dans tous les cas, elles produisirent sur nous un effet tranquillisant : tout cela nous paraissait assez vague, mais nous croyions comprendre qu'il s'agissait de lois de la nature ; c'était une vraie trouvaille ; nous voulions à tout prix nous débarrasser de l'obsession diabolique (ne connaissant pas d'autre terme, c'est ainsi que nous avions d'abord qualifié la force occulte).

« Mais quel ne fut pas notre étonnernent, je dirai même notre terreur, lorsque, le 1er janvier, à notre rentrée, tard dans la nuit, et quand ma femme fut couchée, les coups recommencèrent, et les objets furent de nouveau lancés à travers les chambres, et même des objets dangereux : par exemple, un couteau de table, qui se trouvait sur le poêle, fut projeté avec force contre la porte. Nous mîmes en sûreté tous les objets tranchants ou pesants, mais c'était peine perdue : il arrivait pendant la nuit que tous les couteaux et fourchettes, soigneusement serrés par nous dans l'armoire, se dispersaient dans toute la chambre ; quelques-uns venaient même s'enfoncer dans le mur, près de notre lit. J'avoue que je commençais à redouter sérieusement ces manifestations, qui devenaient menaçantes, et que j'accueillais avec un sentiment de reconnaissance les personnes qui venaient nous voir à cette époque et qui passaient la nuit chez nous, mues par la curiosité.

« J'ai dit que la théorie électrique du docteur était peu en rapport avec les étranges phénomènes que nous avions jusqu'alors observés; mais, pour les manifestations qui se produisirent à partir du 24 janvier, elle devait être considérée comme absolument insoutenable. Ce soir, nous avions la visite d'un de nos amis, M. L. Alekséieff. Ma femme et lui se trouvaient dans une chambre attenante à celle où je marchais en long et en large, ma petite fille sur les bras, chantant divers airs pour l'amuser. Je fus quelque peu surpris par la prière que ma femme et Alekséieff m'adressèrent de continuer une chanson que je venais d'interrompre. Je fis selon leur désir. De suite, ils me demandèrent d'entonner un autre air; je me mis à chanter la Figurante et allai les rejoindre. J'apprends que mon chant a été accompagné de coups dans le mur, battant la mesure tout près de l'endroit où ils étaient assis. Je reprends mon chant et, effectivement, j'entends les battements produits comme par les ongles d'une main, marquant nettement chaque mesure de la chanson ; ces coups furent également entendus au dehors, ainsi que nous prîmes soin de nous en assurer. Mon ami chanta, pour essayer, quelques airs très lents en les interrompant de temps à autre, — et néanmoins le rythme des coups continuait à suivre la mesure, bien que les interruptions intentionnelles y produisissent visiblement une certaine confusion. On essaya de chanter d'une voix de plus en plus basse, terminant en un chuchottement, en un simple mouvement de lèvres, on alla même jusqu'à chanter mentalement — et alors l'accompagnement fut tout à fait juste. La force qui produisait ce phénomène était évidemment douée de sens musical et possédait le don de la divination !

« Les traits d'intelligence dont la force occulte fit preuve nous impressionnèrent vivement, et nous résolûmes de continuer ces expériences le soir même. Afin d'obtenir des sons plus nets et plus clairs, nous engageâmes ma femme à se transporter du lit qu'elle occupait dans un autre, qui se trouvait près d'une porte vitrée. Notre espoir fut réalisé : aussitôt qu'elle fut installée en cet endroit, les coups se succédèrent rapidement sur les carreaux. A cette occasion, les coups ne se bornaient pas à battre la mesure de divers airs : marches, polkas, mazurkas (l'hymne national fut enlevé avec un certain

entrain) — ils nous démontrèrent que la force qui les produisait pouvait frapper un nombre quelconque pensé.

« Je tiens à affirmer, encore une fois, que nous prenions les mesures les plus minutieuses pour nous garantir contre toute mystification et que nous ne perdions pas de vue la personne qui jouait le rôle principal — ma femme, qui dormait tout le temps d'un profond sommeil.

« Je me décidai à communiquer tout ce qui se passait au Dr Ch., le même qui avait avancé la théorie électrique pour expliquer les phénomènes en question. J'avais d'ailleurs une raison pour m'adresser à lui : la section d'Orenbourg de la Société Impériale de Géographie venait de demander au major Pogorélov, commandant des cosaques d'Iletzk de fournir des renseignements sur les phénomènes météorologiques dans ce rayon, et notamment sur le globe lumineux dont j'ai parlé plus haut. J'envoyai donc un exemplaire de ma description à la Société de Géographie, et un autre à M. Ch., en le priant, bien entendu, de me donner un éclaircissement.

« Bientôt nous eûmes la satisfaction de recevoir la visite de trois personnes qui nous étaient bien connues pour leurs excellentes qualités et leur haute compétence: M. A. Akoutine, ingénieur-chimiste, attaché au gouverneur d'Orenbourg; M. N. Savitch, homme de lettres; et le médecin en question, M. Ch.

« Ces messieurs nous déclarèrent d'abord être venus pour leur propre compte, en amis, curieux d'étudier les phénomènes. Dans la suite, j'appris qu'ils étaient officiellement délégués à cet effet par le gouverneur, le général Verevkine. »

M. Schtchapov se mit entièrement à la disposition des visiteurs, sa femme aussi s'imposa certaines gènes afin de faciliter à ses hôtes la tâche qu'ils étaient venus remplir; ainsi: elle les autorisa à visiter sa chambre à n'importe quel moment; toutes les draperies superflues furent enlevées ; le personnel de la maison fut éloigné autant que cela était possible.

« On commença par soumettre la maison à un examen minutieux. Nous n'occupions dans l'immeuble que trois pièces, y compris le vestibule; le reste de la maison n'était habité que pendant l'été et servait de débarras l'hiver.

« Comme nous n'avions pas été inquiétés depuis quelques jours, je ne pouvais affirmer que les manifestations se produiraient. Mais, dès le premier jour, nous eûmes l'occasion d'entendre des coups, de voir la projection de divers objets, etc. Le lendemain furent installés les appareils de physique apportés par nos visiteurs; on dut enlever une partie du plancher dans la chambre de ma femme, pour poser une longue baguette métallique dont un bout fut enfoncé dans le sol, et l'autre, muni d'une pointe, aboutissait juste en face de la porte vitrée dans laquelle les coups étaient habituellement frappés ; sur la verrière on aménagea un condensateur avec des feuilles d'étain ; ces messieurs avaient encore une bouteille de Leyde, des boussoles, des aimants et toute sorte de bibelots scientifiques dont j'ignorais l'emploi, mais pas un de ces appareils ne servit à quoique ce soit, et rien, dans toutes leurs expériences, ne permit de supposer qu'il existât la moindre trace d'affinité entre les phénomènes qu'ils étudiaient et l'électricité ou le magnétisme. Les réactions chimiques que M. Akoutine produisit n'indiquèrent non plus aucune tension particulière de l'électricité atmosphérique à l'intérieur de la maison, ni aucun état de saturation d'ozone dans l'air ambiant. Bref, leurs efforts dans ce sens n'amenèrent à aucun

résultat, et les manifestations, cependant, continuaient leur train, régulièrement tous les soirs ; nous en inscrivions le compte rendu systématiquement, par ordre chronologique, dans un registre spécial, et faisions tour à tour la veille dans la chambre de ma femme, où les coups commençaient ordinairement.

« Nous cherchâmes d'abord à soumettre les phénomènes à un classement quelconque, à les répartir par catégories, mais chaque fois, comme si c'eût été un parti pris (et peut-être en était-ce un), les faits nous donnaient un démenti. Par exemple, au commencement de nos observations, nous suivions des yeux les objets qui s'envolaient de la table devant laquelle nous étions assis, prenant le thé, et nous fîmes la remarque que ces objets : cuillers, couvercles de théières, etc., se dirigeaient dans tous les sens, en s'éloignant de l'endroit où ma femme se trouvait; nous en conclûmes qu'elle devait être douée d'une force répulsive, une espèce de courant négatif; voilà que subitement nous eûmes à constater l'opposé : elle s'approcha de l'armoire, et à peine l'eut-elle ouverte qu'une quantité d'objets s'en échappèrent et tombèrent sur elle pour se diriger ensuite au loin. Mais, tout en nous groupant autour de ma femme, jamais nous ne réussîmes à saisir à quel instant l'objet quittait sa place — nous l'apercevions seulement au cours de son vol ou quand il tombait. Persistant dans notre but, nous engageâmes ma femme à toucher les objets qui se trouvaient dans l'armoire, l'un après l'autre. Tant que nous regardions, rien ne bougeait. Tout à coup une, pièce quelconque, un bougeoir ou un cruchon, placé dans un coin de l'armoire et que personne ne regardait, s'élance vers ma femme, passe par-dessus nos têtes et tombe par terre à une distance appréciable. Dans ces conditions, il a bien fallu attribuer à ma femme une force attractive. A chaque instant nous avions ainsi affaire à des faits contradictoires qui déconcertaient toutes nos supositions.

« Je ne puis dire très exactement combien de jours nous passâmes de cette façon, lorsque se produisit une chose plus énigmatique encore que tout ce que nous avions vu. Une nuit qu'Akoutine était de garde auprès de ma femme, il nous appela doucement d'une voix inquiète et nous raconta qu'ayant entendu se répéter à plusieurs reprises un étrange frôlement sur le coussin et la couverture de ma femme, il avait eu l'idée de gratter avec son ongle le coussin et les draps, et que, à son étonnement, ce bruit fût répété au même endroit. Il nous pria de nous en assurer, car il ne voulait plus s'en rapporter à lui-même. Nous entendîmes en effet, toutes les fois qu'il grattait avec son ongle sur la couverture, que ce bruit était immédiatement répété au même endroit. Passait-il son doigt deux fois sur la taie d'oreiller, le son se reproduisait deux fois. Il en était exactement de même quand il faisait des variations ; par exemple quand il frappait deux coups forts et le troisième faible. Quel que fût le nombre de coups, quelquefois à peine perceptibles, donnés soit sur le coussin, soit sur la couverture, soit sur le bois de lit ou sur une chaise, même à un endroit éloigné, ils étaient répétés le même nombre de fois, avec la même force et au même endroit, alors que ma femme dormait tout le temps, immobile. Akoutine eut l'idée de demander : « Qui de nous a frappé ? » et dénommait ensuite les personnes présentes. Chaque fois les sons furent répétés précisément au moment de prononcer le nom de celui qui les avait produits. Pendant tout le temps, nous surveillions de près ma femme qui dormait sans faire le moindre mouvement ; sa tête était même tournée vers le mur, de sorte qu'elle n'aurait pas pu nous voir, au cas même où elle aurait eu les yeux entrouverts, ce qui, d'ailleurs, ne nous aurait pas échappé, la chambre étant suffisamment éclairée.

« Akoutine n'en revenait pas. Il se mit à arpenter la chambre en silence. Quand il se rassit, il commença à poser diverses questions se rapportant à la politique, à la littérature, etc. Entre autres, il demanda des détails sur la guerre franco-allemande, et les réponses qu'il recevait, ayant trait aux événements et aux personnes, par le moyen de coups, étaient tellement précises et exactes que seul un homme bien versé dans la politique et suivant attentivement les journaux, aurait pu les donner, ce qui certes n'était pas le cas de ma femme, car elle ne prenait jamais un journal en mains — nous n'en recevions d'ailleurs pas à cette époque. Autre détail: toutes les fois que nous insistions pour avoir une réponse à une question intentionnellement fausse, il ne se produisait pas le moindre bruit. Akoutine fit aussi des questions en langues étrangères — en français et en allemand, et la réponse arrivait invariablement juste et exacte, selon le témoignage de l'interrogateur, car les autres ne possédaient pas ces langues... J'interpellai directement Akoutine, exigeant une explication quelconque de ces choses : si tous ces grattements étaient réellement produits par ma femme (nous n'étions pas encore certains du contraire), comment se pouvait-il qu'elle, qui ne lisait jamais de journaux, connût les épisodes de la guerre, les personnages en vue et en général divers événements dont elle n'avait jamais entendu parler ? Ou bien encore, comment expliquer qu'elle pût répondre exactement aux questions en français et en allemand, alors qu'étant à l'école elle n'avait appris, de la langue française, que l'alphabet (quant à l'allemand, cette langue ne lui avait pas été enseignée du tout) ? Akoutine paraissait plus ému que nous tous; il nous pria de le laisser seul et passa le reste de la nuit à se promener par la chambre, dans une profonde méditation. Le lendemain, en prenant le thé, ayant à dessein mis la conversation sur le terrain de la politique, il questionna ma femme sur des détails universellement connus relatifs à la guerre, et il put se rendre compte que non seulement elle était dans une ignorance complète des réponses obtenues la veille par le moyen de grattements, mais encore qu'elle savait à peine qu'une guerre avait éclaté entre les Français et les Allemands. Depuis son mariage, ma femme ne s'intéressait, en effet, qu'à ses enfants et au ménage.

« Akoutine fut donc forcé de convenir que les phénomènes ne pouvaient pas être produits par l'électricité ou le magnétisme, mais qu'ils pouvaient être l'effet d'une force analogue quelconque; il supposa que, pendant le sommeil, ma femme se trouvait dans un état particulier de clairvoyance, que tout en recevant les impressions venant du dehors, elle y répondait, pour ainsi dire, intérieurement, psychiquement. C'était d'autant plus nouveau, pour Akoutine comme pour nous tous, qu'à cette époque on ne parlait pas encore de phénomènes psychiques. Akoutine déclara : attendu que ces phénomènes ne pouvaient être rangés dans aucune des catégories définies par la science, que, néanmoins, les faits étaient évidents et que leur réalité était pour lui indiscutable, il s'abstenait pour le moment de leur appliquer une théorie scientifique quelconque et qu'il se bornait à les désigner sous le nom « d'Hélénisme », d'après le nom de ma femme : Hélène. Il avait l'intention d'envoyer à ce sujet un article dans un journal allemand. Pour rendre les faits plus concluants encore, il nous pria de transférer les expériences dans la bourgade d'Iletzk, et, en conséquence, nous nous y installâmes, dans notre maison. Là, les mêmes manifestations se produisirent, mais plus faiblement ; les coups ne se faisaient entendre que dans le plancher, à proximité de ma femme, comme s'ils se retranchaient derrière elle. Dans les murs en briques on n'entendait rien...

« Mais, à notre retour dans la ferme, dès les premiers jours de mars, les manifestations reprirent de plus belle, et cette fois elles se produisirent indépendamment de la présence de ma femme. Un jour, au déclin, je vis un lourd canapé faire des sauts en l'air et retomber sur les quatre pieds, pendant qae ma mère y était couchée, à sa grande terreur, naturellement. J'ajoute à ce cas une importance spéciale, parce que jusqu'alors, bien que n'ayant plus de doute, je me sentais un peu comme sous l'influence des personnes étrangères qui observaient les faits en même temps que moi ; mais voilà qu'en plein jour, alors que je pouvais voir distinctement le canapé et m'assurer que personne ne se trouvait dessous, ma mère se trouvant couchée dessus tranquillement, et qu'il n'y avait dans la chambre que moi et le garçon employé aux courses, lequel se tenait dans le couloir, près de la porte, — voilà que ce canapé, pesant 90 à 100 kilogrammes, se mit à danser, s'élevant complètement dans l'espace, avec ma mère ! Cela n'était certainement pas une hallucination. Ce soir même, — ou le lendemain, — alors que nous nous étions réunis dans la grande pièce, une étincelle bleuâtre apparut au-dessous du lavabo, dans la chambre attenante, se dirigeant vers la chambre de ma femme (qui ne s'y trouvait pas en ce moment), et simultanément nous nous aperçûmes que quelque chose avait pris feu dans cette dernière pièce. Je me précipitai à la suite et vis brûler une robe de coton qui était en voie de confection. Ma belle-mère, qui se trouvait dans la chambre, m'avait devancé et était occupée à éteindre le feu : elle avait versé une cruche d'eau sur la flamme. Je m'arrêtai à la porte, ne laissant passer personne, et me mis à explorer si le feu n'avait pas été produit par une cause autre que l'étincelle que nous avions vue, une bougie, par exemple, ou une allumette, mais je ne pus rien découvrir. Une forte odeur de soufre emplissait la chambre, s'échappant de la robe brûlée, dont les endroits détruits étaient encore chauds et dégageaient de la vapeur, comme si l'on venait d'arroser un morceau de fer chauffé à blanc.

« Un jour, je fus obligé de m'absenter pour une affaire urgente. C'est à grand regret que j'abandonnais ma famille dans un moment aussi précaire, et, pour plus de tranquillité, je priai un jeune homme de nos voisins, M. P., de rester dans la maison pendant mon absence.

« Après mon retour, je trouvai ma famille en train de boucler les malles : les effets étaient chargés sur des chariots et prêts pour le départ. On m'apprit qu'il était impossible d'habiter plus longtemps cette maison : les objets s'enflammaient les uns après les autres, et, pour comble, la robe de ma femme avait commencé à brûler la veille ; M. P., qui s'était élancé pour éteindre le feu, avait eu les mains brûlées. Je remarquai, en effet, que ses deux mains, enveloppées dans des linges, étaient couvertes d'ampoules. M. P. me fit le récit suivant : Le soir de mon départ, les manifestations étaient accompagnées de globes lumineux qui apparaissaient devant la fenêtre donnant sur le corridor extérieur; il y en eut plusieurs, de dimensions variant entre une grosse pomme et une noix ; ils étaient de couleur rouge foncé et violet clair, plutôt opaques que transparents. Ces météores se succédèrent pendant assez longtemps. Il arrivait qu'un de ces globes de feu, s'approchant de la fenêtre, tournoyait pendant quelque temps du côté extérieur des vitres et disparaissait sans aucun bruit, et que, immédiatement, il était remplacé par un autre globe, arrivant du côté opposé du corridor, et ainsi de suite. Il en apparaissait même plusieurs à la fois. Ces globes, tels que des feux follets, semblaient vouloir pénétrer dans la maison. Ma femme ne dormait pas encore. Il advint le soir suivant, alors que ma famille était installée sur les marches de l'entrée extérieure (la saison devenait chaude),

que M. P., étant rentré dans la maison, aperçut qu'un lit était en feu. Il appela au secours, s'empressa de jeter par terre couverture et draps et, après avoir étouffé le feu qui avait commencé à faire des progrès, et ayant soigneusement regardé s'il restait une étincelle quelconque, il sortit pour communiquer ce qui était arrivé. On en était à s'étonner comment le feu avait pu prendre, alors qu'il ne se trouvait dans la chambre ni bougie, ni allumette, ni aucune espèce de flamme... quand tous furent subitement frappés d'une odeur de brûlé sortant de la chambre. Cette fois c'était le matelas qui flambait en dessous, et l'incendie avait déjà à ce point ravagé le crin qu'il était impossible de l'attribuer à un manque d'attention, lors du premier arrosage.

« Mais il s'était passé des faits plus graves encore, à la suite desquels le séjour dans cette maison devenait désormais impossible ; il fallait à tout prix changer de demeure de suite, malgré les inconvénients que nous aurions à affronter à cause du dégel et des crues qui étaient survenues.

« Je cite les paroles de M. P. :

« J'étais tranquillement assis, jouant de la guitare. Un voisin, le meunier, qui était venu nous voir, venait de nous quitter. Quelques instants après, Hélène Efimovna (ma femme) sortit aussi. A peine avait-elle fermé la porte derrière elle que mes oreilles furent frappées d'une espèce de gémissement plaintif et sourd, paraissant venir de loin. Je crus reconnaître cette voix et, après un moment de torpeur, en proie à un vague sentiment de terreur, je m'élançai dans le vestibule d'entrée, et j'aperçus une colonne de feu au milieu de laquelle se tenait Hélène Efimovna; ses vêtements brûlaient par en bas, et elle était entourée de flammes.

« Je compris, à première vue, que le feu ne pouvait pas être très nourri, la robe étant très fine, et légère, et me précipitai pour l'éteindre avec mes mains, mais je sentis une chaleur atroce, comme si je touchais de la cire en fusion... Soudain un craquement se fit entendre en dessous du plancher, qui s'ébranlait et vacillait tout le temps. A ce moment, le meunier accourut à mon secours, et nous parvînmes tous les deux à emporter ma femme évanouie. »

« Voici maintenant le récit de ma femme : Lorsqu'elle avait franchi le seuil de la porte donnant sur le vestibule, le plancher céda sous ses pas, un bruit assourdissant emplit la chambre, et elle vit apparaître une étincelle bleuâtre, pareille à celle que nous avions vu sortir de dessous le lavabo. Elle n'eût que le temps de pousser un cri et se vit immédiatement enveloppée par les flammes. Elle perdit connaissance. Chose curieuse, elle n'avait pas eu une seule brûlure, mais sa robe était détruite, jusqu'au-dessus des genoux.

« Que nous restait-il à faire ? En contemplant les mains abîmées de M. P. et le vêtement en partie consumé de ma femme, sans pouvoir y découvrir aucune trace d'un liquide inflammable, je décidai qu'en effet nous n'avions plus qu'à fuir cette maison, ce que nous résolûmes de faire le jour même. Nous emménageâmes chez un habitant du village voisin, un cosaque, où nous sommes restés, sans incident d'aucune nature, jusqu'à, la fin de la saison des pluies.

« Après le retour dans notre maison, les phénomènes ne se reproduisirent pas. Je résolus néanmoins de faire démolir la maison. »

Je citerai encore une observation très intéressante sur les matérialisations, faite par M. Schtchapov à la fin de son article. Ce cas ne se rapporte pas précisément au sujet que je traite à cette place, mais il a une grande valeur eu égard à la rareté du fait:

« J'avais oublié de mentionner que j'ai eu l'occasion à deux reprises de constater ce qu'on appelle maintenant les phénomènes de la matérialisation (nous appelions cela des diableries).

« Un jour, ma femme aperçut par la fenêtre, du côté extérieur, une main rose, délicate, comme celle d'un enfant, aux ongles lisses, qui tambourinait sur les carreaux. A la même fenêtre, un autre jour, elle fut surprise par la vue de deux petites formes vivantes ayant beaucoup de ressemblance avec des sangsues ; cette vue désagréable produisit sur elle une telle impression qu'elle s'évanouit. Une autre fois je fus moi-même témoin d'un phénomène semblable : j'étais seul dans la maison, ma femme dormait, et je venais de passer plusieurs heures à guetter pour découvrir l'auteur des coups que j'entendais frapper sur le plancher de la chambre de ma femme (j'avais encore le soupçon qu'elle pouvait les produire elle-même, tout en feignant de dormir). Je me suis plusieurs fois doucement glissé jusqu'à sa porte, mais toutes les fois que je regardais furtivement dans la chambre le bruit cessait, pour recommencer de nouveau dès que je m'éloignais, ou même que je détournais les yeux. C'était fait comme pour me taquiner. Mais une fois, — ce fut la vingtième, si je ne me trompe, — je fis subitement irruption dans la chambre au moment où les coups recommençaient..... et je m'arrêtai, glacé d'effroi : une petite main rose, presque enfantine, se souleva brusquement de dessous le plancher, disparut sous la couverture de ma femme endormie et s'enfouit dans les replis, près de son épaule, et j'ai pu voir, distinctement, la couverture onduler d'une façon inexplicable, depuis son extrémité jusqu'à l'endroit, près de l'épaule, où la main s'était blottie. Il n'y avait, semblet-il, aucun motif pour une frayeur exagérée, et cependant, je le répète, je restai pétrifié de terreur, car cette main n'était pas la main de ma femme (bien que la sienne fût petite aussi). Ce que j'avais vu, je l'ai vu très distinctement. D'ailleurs, la position dans laquelle ma femme était couchée (sur le côté gauche, tournée vers le mur), sans faire aucun mouvement, ne lui eût pas permis d'avancer sa main jusqu'à terre, à plus forte raison de la relever si rapidement, en ligne droite vers l'épaule. Qu'était-ce donc ? Une hallucination ? Non. Mille fois non ! Je ne suis pas sujet à ces sortes de choses. Peut-être était-ce une mystification de la part de ma femme obéissant à un penchant maladif de jouer des tours ? Mais la forme, la couleur, l'exiguïté de la main apparue, ne permettaient pas de s'arrêter à cette supposition. Et puis la défunte était une femme à principes, d'un caractère sérieux, épouse et mère modèle, pieuse, et elle n'a souffert d'aucune espèce d'accès jusqu'à sa mort (elle mourut en avril 1879, à la suite de ses couches). Pourtant, la plupart des phénomènes qui se sont produits : déplacement d'objets, coups frappés, se retranchaient pour ainsi dire derrière elle. C'est pourquoi beaucoup de personnes supposaient que ces manifestations étaient son œuvre, ne voulant pas tenir compte des nombreux cas où son intervention aurait été matériellement impossible, par exemple, quand les divers objets et ustensiles étaient projetés de l'intérieur d'armoires fermées, de coffres, etc., auxquels elle ne touchait même pas à ce moment. Un jour que nous venions de nous mettre à table avec les trois membres de la commission dont il a été parlé et plusieurs autres invités, et que ma femme, revenant du garde-manger, chargée de plusieurs pots de salaisons, s'apprêtait à ouvrir la porte extérieure du vestibule, juste en face de la table — à ce moment précis nous reçûmes une grêle de menus objets, tels que

balles de plomb, vieux écrous rouilles et autres vieilleries qui avaient été reléguées dans une vieille caisse, dans la chambre qui servait de garde-manger (comme je me le suis rappelé plus tard) et qui venaient à présent tomber avec une rapidité foudroyante sur la table devant laquelle nous étions assis. Le domestique qui avait accompagné ma femme affirma formellement que personne n'avait touché à cette caisse. En outre, il lui eût été impossible de lancer tous ces objets à travers la chambre qui nous séparait, d'autant plus qu'elle avait les deux mains occupées.

« II est curieux de noter que malgré la force avec laquelle ces objets pesants tombèrent sur les assiettes, ils n'en brisèrent pas une. Malgré tout, les circonstances étaient de nature à faire soupçonner ma femme de nous avoir fait cette plaisanterie, bien que personne ne lui eût vu faire le moindre geste ou l'effort nécessaire pour produire ce résultat. Je le répète, cette force mystérieuse semblait s'acharner à compromettre le médium. »

Dans le Rébus, on peut lire de nombreux exemples analogues, qui eurent lieu en Russie, et ou les manifestations médiumuiques furent de vraies persécutions. Je citerai encore un cas, qui ne manqua pas d'attirer l'attention générale, car il est unique dans son genre : parce que les phénomènes ont été constatés par une enquête administrative et judiciaire. Cela se passait en 1853, à Lipzy, près de Kharkov. Le dossier de cette affaire avait été conservé dans les archives (maintenant supprimées) du bataillon en garnison à Kharkov : il avait pour titre: « Affaire au Tribunal d'arrondissement de Kharkov. Manifestations qui ont eu lieu dans l'appartement du chef du corps d'étapes à cheval, à Lipetzk, le capitaine Jandatchenko ; incendie qui éclata à la suite de ces manifestations, le 23 juillet 1853, dans le village de Lipzy. » Le Rébus a publié en 1884 (p. 4) un compte rendu de cette affaire d'après les documents authentiques qui sont en ma possession.

Je mentionnerai encore un exemple de « persécutions » semblables ; il eut lieu en 1862, à Tachlik, petite bourgade du gouvernement de Kiev, dans la famille de Mme Plot. Une description détaillée en a été communiquée au Rébus (1888, p. 120), par le Dr Kousnetzov.

Chose curieuse, la même année, des persécutions de la même nature subies par la famille de l'honorable M. Joller, en Suisse, le forcèrent à abandonner la maison de ses pères. Dans le cas de Mme Plot, la prière changea complètement le caractère des manifestations ; mais, chez M. Joller, on n'eut pas recours à la prière (malgré les instances des esprits), et les résultats furent tout autres. — Les lecteurs trouveront à ce sujet des détails intéressants dans la petite brochure de M. Joller : « Darstellung selbsterlebter mystischer Erscheinungen, Zurich, 1863. »

Voir aussi, sur le même sujet, les articles publiés dans le Spiritual Magazine, 1862, page 499, et 1863, page 48 ; Human Nature, 1875, page 175, et un article sur « l'Esprit frappeur» (Polter-Geist), dans le Light, 1883, page 125.

Je ne vois pas comment les phénomènes que je viens d'énumérer pourraient s'accorder avec les théories de M. Hartmann, puisque, selon lui, toutes les manifestations spirites ne sont que des manifestations de la conscience somnambulique, se produisant soit par l'intermédiaire des muscles du médium, soit au moyen de sa force nerveuse. La conscience somnambulique n'est, comme nous l'avons vu, qu'une fonction des parties moyennes du cerveau, et elle se trouve sous la dépendance « de cette partie de l'écorce

cérébrale, qui est le siège de la volonté consciente »..., « le fonctionnement de ces parties moyennes n'a d'importance que, comme acte préparatoire ou exécutif », plus loin, M. Hartmann dit encore : « en tant que ces parties moyennes du cerveau sont le siège de la mémoire, de l'intelligence et des désirs, les résultats de leur fonctionnement peuvent très bien être considérés comme émanant d'une individualité intelligente », car « chez certaines natures anormales, les parties moyennes du cerveau peuvent atteindre un degré assez élevé d'indépendance, par rapport au siège de la volonté consciente » (p. 26).

Comme on le voit, cette théorie ne permet d'attribuer aux parties moyennes du cerveau qu'une « indépendance relative » qui revêt les apparences d'une personnalité intelligente et sensible, distincte du médium. C'est ce que nous admettons aussi pour une grande partie des manifestations. Mais on ne peut ni comprendre ni admettre : que les parties subordonnées du cerveau se révoltent contre les parties supérieures et qu'elles n'obéissent pas aux « injonctions » de la conscience éveillée, énoncées d'une manière catégorique; que la conscience somnambulique se mette en opposition directe avec la conscience normale; et, enfin, que la volonté inconsciente prenne le dessus sur la volonté consciente et non seulement avec le désir du bien, mais même avec le désir du mal, au point de poursuivre et de maltraiter l'individu conscient lui-même.

Dans le livre de M. Hartmann, le passage suivant est le seul qui pourrait se rapporter à la catégorie de phénomènes dont je viens de parler :

« II arrive fréquemment que dans une maison on entende à des heures, à des jours donnés, ou dans de certaines semaines, le tintement de clochettes... ou qu'un immeuble soit positivement, bombardé de pierres, de morceaux de charbon ou autres objets se trouvant aux abords... Les autorités, ainsi que les particuliers, sont plutôt disposés à attribuer ces désordres à la hantise de revenants qu'à l'action inconsciente d'un médium » (p. 42).

Ce passage n'explique rien ; on ne comprend pas comment le médium opère pour charger de force nerveuse les pierres qui sont dans la rue et leur fait décrire des paraboles, ni encore moins pourquoi il bombarde avec ces pierres sa propre maison ; et puis, un « désordre » n'est pas une manifestation positivement contraire à la volonté du médium ou une persécution dirigée contre, sa propre personne.

Autre difficulté : d'après M. Hartmann, il est certain que le degré d' « indépendance relative » des fonctions somnambuliques se produit aux dépens de la conscience à l'état de veille, c'est-à-dire que le degré maximum d'indépendance de la personnalité somnambulique se produit au plus bas degré de la conscience à l'état de veille, c'est-à-dire quand cette conscience est assoupie; M. Hartmann ne dit-il pas lui-même que « les phénomènes physiques, qui nécessitent une tension extraordinaire de la force nerveuse, se produisent quand les médiums tombent dans un état de somnambulisme apparent » (p. 31). On ne contestera pas que les manifestations chez les Fox, Phelps, Schtchapov, etc., ont dû exiger le déploiement du plus haut degré de « tension de la force nerveuse », et néanmoins elles se sont toujours produites pendant que les médiums étaient dans leur état normal. Nous devrions donc admettre, d'après M. Hartmann, une activité simultanée, pleine et entière de deux consciences, luttant l'une contre l'autre, et même supposer que la conscience somnambulique prend le dessus sur la conscience à l'état de veille pour lui faire subir toutes sortes de souffrances !....

2. — Des manifestations qui sont contraires aux convictions du médium. — Les manifestations de ce genre sont nombreuses dans les annales du spiritisme. Toute la doctrine spirite s'est formée d'après des communications contraires aux opinions religieuses habituelles des médiums et des masses; il y aurait là matière pour une étude spéciale. Voyons, par exemple, ce que dit, dans sa préface, le Dr Dexter, qui devint, comme nous savons, médium malgré lui : « Je ne voulais pas me rendre à l'idée que les esprits fussent mêlés à ces événements... cette pensée, que les âmes de nos amis défunts pussent communiquer avec nous sur la terre était incompatible avec les notions qui m'avaient été inculquées par l'éducation, contraire à toutes mes opinions antérieures et à mes croyances religieuses... il faut noter que toutes les communications, soit par écriture, soit par phénomènes physiques qui sont obtenues par mon intermédiaire, que je sois seul ou que j'assiste à une séance de spiritisme, sont absolument exemptes de toute participation de mon propre esprit... je l'affirme une fois de plus, afin qu'il soit bien compris que les préceptes, pensées et propositions énoncées dans ce volume et qui ont été tracées par ma main, étaient en désaccord complet avec mes idées à cette époque » (p. 95).

M. A. (Oxon), personnage bien connu dans la littérature spirite, nous fournit également un exemple curieux de ces manifestations ; il a publié plusieurs articles dans le Spiritualist de 1874, et des années suivantes; depuis, ces fragments ont été réunis en un volume, qui a paru en 1883 sous le titre de Spirit Teachings (Enseignements des Esprits). Cet ouvrage a le mérite spécial de nous dévoiler toutes les péripéties de la lutte intellectuelle soutenue par le médium contre la force qui le contraignait à transmettre, par sa main, les communications qu'elle lui imposait ; il contient les répliques, objections et questions que lui suscitaient ces communications. Ce médium auteur est un homme d'une haute culture intellectuelle : ses idées religieuses étaient bien arrêtées au moment où ses facultés médiumniques se firent jour, et son étonnement et sa consternation furent grands lorsqu'il découvrit que les choses écrites de sa propre main étaient diamétralement opposées à ses convictions les plus fermes. Voici comment M. A. (Oxon) a formulé sa profession de foi, conforme aux idées qu'il avait avant les événements de 1873 :

« Au point de vue qui était le mien à cette époque, je devais qualifier les communications que je recevais d'athéistes ou de diaboliques ; dans tous les cas, je les considérais comme appartenant à la « libre pensée », car mes croyances se rapprochaient beaucoup de la doctrine orthodoxe. Pour bien suivre la polémique que j'allais entamer, le lecteur doit se rappeler que j'avais été élevé dans les principes de l'Église protestante, que j'avais beaucoup étudié les ouvrages de théologie des Églises romaine et grecque, et que j'avais accepté les principes du rite anglais dit anglican, comme étant les plus conformes à ma manière de voir personnelle... Dans l'espèce, j'étais, pour employer le terme usité, un accompli high churchman (adepte de l'Eglise d'Etat) » (p. 53).

Il serait impossible de reproduire les détails de la controverse, mais je citerai plusieurs passages des raisonnements que le médium auteur opposa aux arguments de ses interlocuteurs invisibles. Ils suffiront pour caractériser ces entretiens. Voici par exemple une réplique du médium à un argument communiqué par la voie de l'écriture automatique :

« J'objectai que cette assertion, qui, d'ailleurs, ne s'accordait en aucune façon avec mes convictions, était incompatible avec les enseignements des Églises orthodoxes, et qu'elle attaquait plusieurs dogmes fondamentaux de la foi chrétienne... Les prétendues « insanités » que tu m'as l'air de vouloir « balayer » sont précisément ce que les chrétiens de tous les âges sont convenus de considérer comme la base de leurs doctrines... La foi en la divinité du Christ et en son expiation peut à peine être considérée comme étant d'origine humaine » (p. 59).

Ce raisonnement provoqua une communication de longue haleine, qui, cependant, ne paraît pas avoir été plus convaincante que les autres, car le médium y répond comme il suit :

« Je n'étais pas satisfait. Je pris mon temps pour examiner soigneusement ce qui m'avait été dit, car mes idées s'opposaient à cette manière de voir... Je répondis qu'une semblable profession de foi serait désavouée par tout adepte de l'Église chrétienne, qu'elle était en contradiction avec la lettre de la Bible, voire qu'elle tombait sous la qualification d'antichrétienne » (p. 72).

Il fut répondu par une nouvelle communication, à laquelle le médium fit la réplique que voici :

« Je ne puis mieux faire comprendre l'embarras dans lequel je me trouve qu'en disant que tes raisonnements subjuguent, il est vrai, mon esprit, mais que la foi chrétienne, après avoir subsisté plus de dix-huit cents ans, ne peut être renversée par des raisonnements, quelque concluants qu'ils puissent me paraître, du moment qu'ils ne sont pas énoncés par une individualité que je puisse contrôler. Peux-tu me dire nettement quelle place tu assignes à Jésus-Christ ? Par quoi peux-tu justifier le pouvoir que tu t'arroges, soit de renverser, soit de développer les cnseignemmts qui sont marqués de son nom, de substituer un évangile nouveau à l'ancien ? Peux-tu m'offrir une preuve démonstrative de la réalité de la mission dont tu prétends être chargé, une preuve à la portée des hommes de bon sens ? Je ne puis accepter une théorie qui me paraît révolutionnaire à un tel degré comme une chose de provenance divine, ni lui attribuer aucune autorité sur la seule parole de qui que ce soit, fût-ce un homme ou un ange. Il vaut mieux ne pas me demander cela » (p. 80).

Ayant reçu d'autres messages tendant à dissiper ses doutes, le médium a fait les réflexions suivantes :

« En relisant toute cette série de communications, j'étais plus que jamais pénétré de leur beauté, autant pour la forme que pour le fond. Quand je considère que ces écritures ont été exécutées avec une prodigieuse rapidité, et sans que j'y aie sciemment pris aucune part, qu'elles sont exemptes de tout défaut, de toute imperfection, de toute incorrection grammaticale, et qu'il ne s'y trouve aucune intercalation ni surcharge d'un bout à l'autre, je ne pouvais qu'admirer cette impeccabilité de la forme. Quant au contenu de ces communications, j'avais encore des hésitations. Une partie des arguments avaient ma sympathie, mais j'étais obsédé de l'idée que, par le fait, ils sapaient les bases de la foi chrétienne... Les dogmes fondamentaux me paraissaient plus particulièrement attaqués. Je considérais le point discuté comme l'essence même de la religion chrétienne.

« J'avais le sentiment qu'en spiritualisant, autrement dit en cherchant à expliquer ces points, je portais un coup fatal à ma croyance en une révélation divine quelconque. Après

de longues et de patientes réflexions, je vis qu'il était impossible d'arriver logiquement à une autre conclusion, et je reculai devant ces assertions, que je devais accepter sur la foi d'un être dont je savais si peu. » (101.)

Il est inutile d'approfondir d'avantage et d'examiner plus longuement les péripéties de cette joute intellectuelle, d'un intérêt si palpitant, dont l'issue fut une révolution dans les idées religieuses du médium, et nous savons cependant que ses croyances étaient des plus tenaces, puisqu'elles dataient de sa première éducation. Les citations que je viens de faire sont suffisantes pour le but que je visais. Ceux qui désireront de plus amples renseignements pourront lire le texte anglais.

Je puis signaler aussi une série d'expériences faites avec la conviction que les manifestations spirites ne sont que des phénomènes d'ordre physique et qui donnèrent des résultats absolument contraires à cette conviction. Telle, par exemple, l'expérience faite par M. E. qui est décrite par le professeur Wagner dans les Psychische Studien de 1879. M. E., que je connais personnellement, est chimiste et ingénieur des mines, attaché à un établissement spécial de l'État ; je tiens de sa propre bouche l'affirmation que ni lui ni aucun des membres de sa famille ne s'étaient jamais occupés de spiritisme, que leurs convictions s'étaient opposées complètement aux doctrines spirites et que l'expérience qu'il a tentée était faite précisément pour démontrer que ces phénomènes n'ont rien de mystique, encore qu'il ne coyait pas leur existence démontrée. Voici quelques extraits de l'article de Psychische Studien, où l'on trouvera exposé le résultat inattendu de la première séance :

« Ce petit cercle de chercheurs aborda les séances spirites dans l'espoir qu'ils réussiraient à démontrer que les phénomènes médiumniques n'étaient que le développement de phénomènes physiques connus. Dans ce but, on plaça la table autour de laquelle les expériences devaient se faire sur des isolateurs en verre, et on enroula autour des pieds de la table un fil de fer dont les bouts furent reliés à un galvanomètre. Sans qu'aucune autre manifestation physique se fût produite, la table réclama, dès la première séance, l'alphabet, et, au moyen de coups frappés par un pied de la table, la conversation suivante fut épelée :

— Je souffre parce que tu n'as pas la foi !

— A qui cette phrase s'adresse-t-elle ? demandèrent les assistants.

— A Catherine L.

— Qui est-tu donc ? demanda la personne désignée.

— Je suis ton amie, Olga N.

« Mme L... fut profondément émue et troublée par cette communication ; il faut noter que Olga N., l'une de ses plus inlimes amies, athée autant qu'elle, était morte un an auparavant. »

Un autre exemple, qui prouve de toute évidence que la communication peut être contraire à la volonté et aux convictions du médium, nous est fourni par le fait suivant, rapporté par le professeur Robert Hare :

« Un jour je sortis de ma poche un petit bouquin que le médium n'avait jamais vu, et je l'ouvris à la page qui portait comme en-tête : « Préface de l'éditeur. » Je l'apportai ainsi ouvert près de la table, de telle façon que le médium ne pût voir que la couverture du

volume. La flèche ayant épelé la première syllabe paraissait ne pas pouvoir continuer ; le médium, une dame, se détourna un instant pour calmer son enfant et, pendant ce temps, la flèche acheva d'épeler le mot anglais editor. Le médium m'expliqua que dans son idée le mot devait être : « édition », qu'elle avait même voulu faire un effort musculaire pour venir au secours de l'esprit guide, mais, au moment où son attention fut détournée vers son enfant, son invisible correspondant avait terminé le mot. » (Hare : Recherches expérimentales sur les manifestations spirites, pp. 61 et 62.)

3. — Des manifestations contraires an caractère et aux sentiments du médium. — Il serait difficile de parler avec quelque précision de ce genre de phénomènes s'il n'existait un symbole externe et permanent du caractère de l'homme : l'écriture.

L'écriture porte d'une manière originale et sûre le cachet de son auteur. C'est pour ainsi dire la photographie du caractère de l'homme. La graphologie, quoiqu'elle ne soit encore qu'à ses débuts, a établi que l'écriture est l'expression fidèle des mouvements inconscients qui caractérisent l'individu. (Revue Philos. de novembre 1885.) Dans le domaine de l'hypnotisme, des expériences récentes ont permis de constater que la suggestion d'une personnalité fictive provoque dans l'écriture du sujet des changements correspondant au caractère de la personnalité suggérée. Etant à Paris, en 1886, j'ai eu occasion, grâce à l'obligeance du professeur Ch. Richet, d'assister à des expériences de ce genre ; l'écriture et l'orthographe du sujet, — j'en conserve les spécimens (J'ai publié, dans le Rébus de 1887 (n° 1),un article intitulé: « Mon entrevue avec M. Charles Richet.), — se modifiaient suivant les rôles suggérés ; et cependant il est aisé de constater que ce n'est qu'une modification de l'écriture normale du sujet, correspondant — de même que ses gestes et ses paroles — au type suggéré.

Dans le domaine du spiritisme, il est acquis que les médiums prennent assez souvent une écriture qui se distingue de leur écriture normale. De même que, pour une grande partie des manifestations médiumniques, j'admets avec M. Hartmann qu'elles sont le produit de notre activité inconsciente, de même, ici, j'admets volontiers que le changement de l'écriture médiumnique peut n'être, dans bien des cas, qu'une altération inconsciente de l'écriture normale du médium selon les personnalités imaginaires qui sont évoquées par ses facultés inconscientes. Mais, comme dans tous les phénomènes spirites on remarque une gradation, relativement à la complexité des faits et à la difficulté d'application des hypothèses, nous devons également prendre en considération les raisons pour lesquelles un médium, écrivant automatiquement au nom d'une personnalité A, écrit de son écriture ordinaire, et au nom de B et de G, d'une écriture qui lui est étrangère ?

Au point de vue somnambulique ou hypnotique, les conditions favorables ou défavorables au changement d'écriture devraient être les mêmes dans tous les cas et devraient donner les mêmes résultats.

La difficulté est plus grande encore quand B, C et D conservent toujours leur écriture avec une identité mathématique, car, si B, C et D ne sont que des rôles, créés au moment même, comment leur écriture pourrait-elle se reproduire constamment avec d'identiques nuances de caractère, se traduisant par d'identiques nuances d'écriture ? Les états psychiques, subjectifs et inconscients ne sont pas des quantités invariables (en tant

qu'entités individuelles), et leur réapparition ne saurait être identique ; il n'y a pas de songes qui se reproduisent exactement, et les faits très rares de ce genre sont toujours rangés parmi les cas exceptionnels qu'il faut attribuer à une intervention spéciale, occulte.

Nous avons aussi des cas où l'écriture automatique diffère Complètement de celle du médium; or créer une écriture originale, sur-le-champ, et la reproduire identiquement, cela constitue une action qui se prête difficilement à l'explication par cette même théorie.

Enfin, il faut mentionner également les cas où on reconnaît dans l'écriture automatique celle d'une personne que le médium n'a jamais vue. Là, il ne peut être question ni de la suggestion de la part d'un hypnotiseur, ni d'une activité inconsciente !... Je reviendrai avec plus de détails sur ce sujet dans le chapitre suivant.

Mais la nature même des manifestations peut aussi être contraire au caractère du médium. Ainsi, quelle explication donner des cas où des jurons, des blasphèmes et des obscénités sont proférés par la bouche d'un enfant ou écrits de sa main ?

Je citerai deux faits caractéristiques : M. Podmore écrit au Light de 1882 (p. 238) : « Un pasteur baptiste qui demeurait à Egham, près d'Oxford, recevait par la main de ses enfants des communications écrites de sa femme. Ces messages contenaient beaucoup de choses consolantes pour lui et présentaient beaucoup de preuves d'identité. Pendant quelque temps, le pasteur eut la conviction qu'il était en communication avec sa femme. Soudain, sans aucun motif plausible, le caractère des communications changea, les textes bibliques et les paroles de sympathie et d'affection firent place à des jurons et à des blasphèmes, et le malheureux mari dut conclure qu'il avait tout le temps été le jouet de la malveillance d'un ennemi invisible. »Le lecteur trouvera des renseignements détaillés sur ce cas remarquable dans le Human Nature de 1875, page 176.

« Un autre fait de même nature m'a été raconté par la personne même qui en fut le sujet : Peu de temps après la mort de sa femme, une de ses proches parentes, une jeune fille de douze ans, commença à faire de la psychographie; les communications avaient plusieurs points de ressemblance avec celles de l'exemple précédent, c'est-à-dire qu'elles venaient soi-disant de l'épouse défunte, et elles contenaient beaucoup de preuves à l'appui de cette assertion, entre autres beaucoup d'allusions à des événements que sa femme et lui étaient seuls à connaître et des allusions à des conversations qui n'avaient ou lieu qu'en tête à tête. Mais mon ami, désirant obtenir des preuves plus décisives encore, posa des questions plus minutieuses; alors, à son grand étonnement, il s'aperçut que la mémoire et le savoir de son interlocuteur ne s'étendaient pas au delà des six semaines qui précédèrent le décès de sa femme, et qu'il ignorait tout ce qui s'était passé avant cette époque. Quand il se plaignit à cet interlocuteur d'avoir été induit en erreur, celui-ci lui répondit par des invectives et des malédictions telles qu'il en resta terrifié. N'oublions pas que tout ceci était écrit par la main d'une enfant qui n'avait pu entendre ces paroles et pouvait encore moins en comprendre le sens. »

Un autre correspondant du même journal rapporte : « J'ai remarqué une chose étrange dans l'écriture au moyen de la planchette : c'est que le caractère des communications est fréquemment en contradiction complète avec les convictions du médium. C'est ainsi que j'ai vu écrire les blasphèmes les plus terribles par la main de personnes qui auraient mieux aimé mourir que d'employer un pareil langage. » (Light, 1883, p. 124.)

4. — Des communications dont la nature est au-dessus du niveau intellectuel du médium. — C'est ici seulement que nous aborderons le chapitre spécial que M. Hartmann consacre à la valeur intellectuelle des manifestations, et dont le principal aphorisme est ainsi conçu : « Toutes les communications ont une valeur intellectuelle correspondant au niveau intellectuel et aux convictions du médium. » Et, plus loin: « La valeur intellectuelle des manifestations est généralement au-dessous du niveau intellectuel du médium et des assistants, elle atteint quelquefois au même degré, mais jamais elle n'est au-dessus » (p. 116).

Nous avons vu dans les pages précédentes que les communications ne répondent pas toujours aux convictions du médium.

Nous allons examiner maintenant si la première partie de cet aphorisme de M. Hartmann est juste.

Il faut reconnaître tout d'abord qu'en majeure partie, les communications spirites sont en effet composées de lieux communs, de réponses sans intérêt, de raisonnements dont la valeur n'est pas au-dessus des facultés normales du médium, ou bien encore d'absolues banalités. Il est inutile de dire qu'il serait déraisonnable de chercher la cause réelle de ces manifestations ailleurs que dans l'activité psychique inconsciente du médium. Ce genre de communications explique et justifie, en partie, cette affirmation, commune aux détracteurs du spiristime, que ses manifestations ne vont jamais au delà du niveau intellectuel et moral du médium.

Mais le mot jamais est de trop dans cette affirmation ; ainsi formulée, elle prouve tout simplement de la part de son auteur une connaissance insuffisante de la littérature spéciale ou l'absence de connaissances pratiques dans ce domaine ; car la littérature spirite contient assez de faits qui prouvent que les communications peuvent être au-dessus du niveau intellectuel du médium, et tous les spirites un peu expérimentés ont pu s'en convaincre personnellement.

Mais la preuve objective de ce fait est difficile à faire. Comment préciser le niveau intellectuel d'un individu ? Comment préciser le degré d'élévation intellectuelle que le cerveau peut atteindre, sous l'influence de causes occasionnelles, et qui lui fait ainsi produire une œuvre hors ligne, sans que nous puissions pour cela nous arroger le droit de l'attribuer à d'autres facteurs que les facultés du sujet lui-même ?

Une autre difficulté réside encore dans la nécessité où nous nous trouvons de nous en tenir soit au témoignage du médium lui-même, soit à celui de personnes qui le connaissent, ce qui équivaut à une opinion personnelle, basée sur la connaissance intime de la personne, mais qui est sans valeur pour les étrangers. Enfin, pour pouvoir juger ou prouver, il faut avoir des documents sous les yeux, il faut présenter des faits concrets et palpables, — ce qui n'est pas toujours aisé. L'étendue de l'instruction et la somme de connaissances scientifiques semblent fournir la mesure la plus sûre pour l'appréciation sérieuse des phénomènes en question.

Si nous pouvions établir qu'un médium, dans ses productions médiumniques, fait étalage d'un savoir positif qu'il ne possède pas à l'état normal, cela prouverait suffisamment que l'affirmation de M. Hartmann est mal fondée !...

Parmi les phénomènes de ce genre, nous avons les productions médiumniques de Hudson Tuttle et surtout son premier livre : Arcana of Nature, qu'il a écrit à l'âge de dix-huit ans, et dont le premier volume a été publié en Allemagne sous ce titre : Histoire et lois de la Création, par le Dr Acker, à Erlangen, en 1860, et auquel Büchner a emprunté plusieurs passages sans se douter que c'était l'œuvre inconsciente d'un jeune fermier sans aucune éducation scientifique, qui l'avait écrite dans les solitudes du comté d'Erié, dans l'Etat d'Ohio ! (Voir-Ps. Stud., 1874, p, 93 : Entrevue du Dr Büchner avec Hudson Tuttle en Amérique).

On pourrait objecter que cette manifestation d'un caractère scientifique impersonnel a eu pour source la clairvoyance, en s'appuyant sur l'exemple de A.-J. Davis, qui affirme que son livre Principes de la nature n'a pas d'autre origine; avant tout, ici, l'affirmation d'un médium quelconque ne peut être considérée comme preuve suffisante ; mais voici un autre exemple d'une production médmmnique dont le caractère individuel écarte la possibilité d'une explication par la clairvoyance : je veux parler du roman de Charles Dickens : Edwin Drood, laissé inachevé par l'illustre auteur et complété par le médium James, un jeune homme sans éducation. Des témoins ont vu le mode de production de l'œuvre, et des juges compétents en ont apprécié la valeur littéraire.

Je tiens à donner quelques détails sur cette production unique dans les annales de la littérature.

Quand le bruit se répandit que le roman de Dickens allait être terminé par un procédé aussi extraordinaire, aussi inusité, le Springfield Daily Union envoya l'un de ses collaborateurs à Brattleborougn (Vermont) où habitait le médium, pour s'enquérir, sur place, de tous les détails de cette étrange entreprise littéraire. Voici quelques extraits du compte rendu en huit colonnes publié par ce journal, le 26 juillet 1873, reproduit d'abord par le Banner of Light et ensuite partiellement par le Spiritualist de 1873, page 322, auquel nous les empruntons : « Il (le médium) est né à Boston ; à l'âge de quatorze ans, il fut placé en apprentissage chez un mécanicien, métier qu'il pratique encore aujourd'hui; de sorte que son instruction scolaire s'est terminée à l'âge de treize ans. Bien qu'il ne fût ni inintelligent ni illettré, il ne manifestait aucun goût pour la littérature et ne s'y était jamais intéressé.

« Jusqu'alors il n'avait jamais tenté de faire passer dans un Journal quelconque le moindre article. Tel est l'homme qui prit en main la plume de Charles Dickens pour continuer : The Mystery of Edwin Drood et qui a presque terminé cette œuvre.

« Je fus assez heureux pour être la première personne à qui il ait fait part lui-même de tous les détails, la première qui ait examiné le manuscrit et en ait fait des extraits.

« Voici comment les choses se sont passées. Il y avait dix mois, un jeune homme, le médium, que je désignerai pour être bref par l'initiale A (car il n'a pas encore voulu divulguer son nom) avait été invité par ses amis à se mettre à une table pour prendre part à une expérience spirite. Jusqu'à ce jour, il avait toujours raillé les « miracles spirites », les considérant comme des supercheries, sans se douter qu'il possédait lui-même des dons médiumniques. A peine la séance est-elle commencée que l'on entend des coups rapides et que la table, après des mouvements brusques et désordonnés, se renverse sur les genoux de M. A. pour lui faire voir qu'il est le médium. Le lendemain soir, on l'invita à prendre part à une deuxième séance ; les manifestations furent encore plus accentuées.

M. A. tomba soudainement en transe, saisit un crayon et écrivit une communication signée du nom de l'enfant de l'une des personnes présentes, dont M. A. ne soupçonnait pas l'existence. Mais les détails de ces expériences ne sont pas d'un intérêt particulier à cette place...

« Vers la fin du mois d'octobre 1872, au cours d'une séance, M. A. écrivit une communication adressée à lui-même et signée du nom de Charles Dickens, avec la prière d'organiser pour lui une séance spéciale, le 15 novembre.

« Entre octobre et la mi-novembre de nouvelles communications lui rappelèrent à plusieurs reprises cette demande.

« La séance du 15 novembre qui, d'après les indications reçues, fut tenue dans l'obscurité, en présence de M. A. seulement, eut pour résultat une longue communication de Dickens qui exprimait le désir de terminer par l'intermédiaire du médium son roman inachevé.

« Cette communication apprenait que Dickens avait longtemps cherché le moyen d'atteindre ce but, mais que jusqu'à ce jour il n'avait pas trouvé de sujet apte à accomplir pareille tâche. Il désirait que la première dictée se fît la veille de Noël, soirée qu'il affectionnait particulièrement, et il priait le médium de consacrer à cette œuvre tout le temps dont il pourrait disposer sans porter préjudice à ses occupations habituelles... Bientôt il devint évident que c'était la main du maître qui écrivait, et M. A. accepta avec plus de bonne volonté cette étrange situation. Ces travaux, exécutés par le médium, en dehors de ses occupations professionnelles, qui lui prenaient dix heures chaque jour, produisirent, jusqu'en juillet 1873, douze cents feuillets de manuscrit, ce qui représente un volume in-octavo de quatre cents pages. »

En faisant la critique de cette nouvelle partie du roman, le correspondant du Springfield Daily Union s'exprimait ainsi :

« Nous nous trouvons ici en présence de tout un groupe de personnages dont chacun a ses traits caractéristiques, et les rôles de tous ces personnages doivent être soutenus jusqu'à la la fin, ce qui constitue un travail considérable pour qui de sa vie n'a écrit trois pages sur n'importe quel sujet; aussi sommes-nous surpris de constater dès le premier chapitre une ressemblance complète avec la partie éditée de ce roman. Le récit est repris à l'endroit précis où la mort de l'auteur l'avait laissé interrompu, et ce, avec une concordance si parfaite, que le critique le plus exercé, qui n'aurait pas connaissance de l'endroit de l'interruption, ne pourrait dire à quel moment Dickens a cessé d'écrire le roman de sa propre main. Chacun des personnages du livre continue à être aussi vivant, aussi typique, aussi bien tenu dans la seconde partie que dans la première. Ce n'est pas tout. On nous présente de nouveaux personnages (Dickens avait coutume d'introduire de nouveaux acteurs jusque dans les dernières scènes de ses œuvres) qui ne sont pas du tout des doublures des héros de la première partie ; ce ne sont pas des mannequins, mais des caractères pris sur le vif, de véritables créations. Créées par qui ?... » (p. 323).

Le correspondant continue : « Voici plusieurs détails d'un incontestable intérêt. En examinant le manuscrit, je trouvai que le mot traveller (voyageur) était écrit partout avec deux l, comme c'est l'usage en Angleterre, alors que chez nous, en Amérique, on ne met généralement qu'une seule l.

«Le mot coal (charbon) est partout écrit coals, avec un s, ainsi qu'on le fait en Angleterre. Il est intéressant aussi de noter dans l'emploi des majuscules les mêmes particularités que l'on peut observer dans les manuscrits de Dickens; par exemple lorsqu'il désigne M. Grewgious, comme étant an angular man (un homme anguleux). Remarquable aussi la connaissance topographique de Londres, dont l'auteur mystérieux fait preuve dans plusieurs passages du livre. Il y a aussi beaucoup de tournures de langage usitées en Angleterre, mais inconnues en Amérique. Je mentionnerai aussi le changement subit du temps passé en temps présent, surtout dans un récit animé, transition très fréquente chez Dickens, surtout dans ses derniers ouvrages. Ces particularités et d'autres encore qu'on pourrait citer sont de mince importance, mais c'est avec de pareilles bagatelles qu'on eût fait échouer toute tentative de fraude. »

Et voici la conclusion de l'article cité : « J'arrivai à Brattleborough avec la conviction que cette œuvre posthume ne serait qu'une bulle de savon qu'il serait aisé de crever. Après deux jours d'examen attentif, je repartis, et, je dois l'avouer, j'étais indécis. Je niai d'abord comme chose impossible, — comme chacun le ferait après examen, — que ce manuscrit eût été écrit de la main du jeune médium M. A. ; il me dit n'avoir jamais lu le premier volume ; détail insignifiant, à mon sens, car je suis parfaitement convaincu qu'il n'était pas capable d'écrire une seule page du second volume. Ceci n'est pas pour offenser le médium, car il n'y a pas beaucoup de personnes en état de reprendre une œuvre inachevée de Dickens !

« Je me vois, par conséquent, placé dans cette alternative : ou un homme de génie quelconque a employé M. A. comme instrument pour présenter au public une œuvre extraordinaire, d'une manière également extraordinaire, ou bien ce livre, ainsi que le prétend son invisible auteur, est en effet écrit sous la dictée de Dickens lui-même. La seconde supposition n'est guère plus merveilleuse que la première. S'il existe à Vermont un homme, inconnu jusqu'à présent, capable d'écrire comme Dickens, il n'a certes aucun motif d'avoir recours à un semblable subterfuge. Si, d'autre part, c'est Dickens lui-même « qui parle, bien qu'étant mort », à quelles surprises ne devons-nous pas nous préparer ? J'atteste, en tout honneur, que, ayant eu toute latitude d'examiner librement toutes choses, je n'ai pu trouver la moindre trace de tromperie, et, si j'avais le droit de publier le nom du médium auteur, cela suffirait pour dissiper tous soupçons aux yeux des personnes qui le connaissent, si peu que ce soit » (p. 326).

Voici encore quelques renseignements empruntés à la même source :

« Au commencement, le médium n'écrivait que trois fois par semaine, et pas plus de trois ou quatre pages chaque fois ; mais ensuite les séances devinrent bi-quotidiennes, et il écrivait finalement dix ou douze pages, parfois même vingt. Il n'écrivait pas de son écriture normale, et, comparaison faite, il y avait quelque ressemblance avec celle de Dickens. Au début de chaque séance, l'écriture était belle, élégante, quasi féminine ; mais, à mesure que le travail s'avançait, l'écriture devenait de plus en plus grosse, et, aux dernières pages, les lettres étaient cinq fois plus grandes, au moins, qu'au début. Ces mêmes gradations se sont reproduites à chaque séance, permettant ainsi de classer par séries les quinze cents feuillets du manuscrit. Quelques-unes des pages commencent par des signes sténographiques, dont le médium n'avait pas la moindre connaissance. L'écriture est parfois si rapide qu'on à peine à la déchiffrer.

« La façon de procéder aux séances est fort simple : on prépare deux crayons bien taillés et une grande quantité de papier coupé en demi-feuillets ; M. A. se retire seul dans sa chambre. L'heure habituelle était six heures du matin ou sept heures et demie du soir, heures auxquelles il faisait encore clair pendant cette saison; cependant les séances du soir se prolongeaient fréquemment au-delà de huit heures et demie et même plus tard, et, alors, l'écriture continuait, malgré l'obscurité, avec la même netteté. Pendant l'hiver, toutes les séances se tinrent dans les ténèbres.

« Le « secrétaire » de Dickens place le papier et les crayons à sa portée, pose les mains sur la table, la paume en dedans, et attend tranquillement. Tranquillité relative cependant, car, bien que les phénomènes aient perdu de leur nouveauté et qu'il y soit habitué, le médium avoue ne pas pouvoir se défendre d'un sentiment de peur pendant ces séances, au cours desquelles il évoque, pour ainsi dire, un revenant.

« II attend ainsi — quelquefois en fumant son cigare — pendant deux, trois, cinq minutes, parfois dix, même pendant une demi-heure, mais ordinairement, si les « conditions sont favorables », pas plus de deux minutes. Les conditions dépendent principalement du temps qu'il fait. Si la journée est claire, sereine, il travaille sans interruption: telle une machine électrique qui fonctionnerait mieux par un temps favorable ; un temps orageux produit du trouble, et, plus l'orage est violent, plus le trouble s'accentue. Quand il fait tout à fait mauvais, la séance est remise.

« Après être resté à la table le temps voulu, suivant les circonstances, M. A. perd connaissance graduellement, et c'est dans cet état qu'il écrit durant une demi-heure ou une heure. Il lui est arrivé un jour d'écrire pendant une heure et demie. Tout ce dont le médium se souvient de son état de transe, c'est la vision de Dickens qui revient chaque fois ; l'écrivain, est, — dit-il, — assis à ses côtés, la tête appuyée sur ses mains, comme plongé dans une profonde méditation, avec une expression sérieuse, quelque peu mélancolique, sur le visage ; il ne dit mot, mais jette quelquefois sur le médium un regard pénétrant et suggestif. « Oh ! quel regard ! »

« Ces souvenirs se présentent au médium de la même manière qu'un songe que l'on vient de faire, comme une chose réelle, mais en même temps insaisissable. Pour indiquer que la séance est terminée, Dickens pose chaque fois sa main froide et lourde sur celle du médium.

« Aux premières séances, ce contact provoquait de la part de M. A. des exclamations de terreur, et, en ce moment encore, il ne peut en parler sans frissonner ; cet attouchement le faisait sortir de son état de transe, mais il lui fallait ordinairement le secours d'une tierce personne pour enlever ses mains de la table, à laquelle elles étaient pour ainsi dire rivées par une force magnétique (C'est moins une attraction qu'un état cataleptique, comme je l'ai fréquemment observé chez ma femme après une séance d'écriture. A. A.). En reprenant ses sens, il voit, épars sur le plancher, les feuillets écrits pendant cette séance.

« Ces feuillets ne sont pas numérotés, de sorte que M. A. est obligé de les classer d'après le texte. Pendant quelque temps, après ces séances, le médium ressentait une douleur assez vive dans la poitrine, mais elle n'était pas de longue durée, et ce sont les seules suites désagréables qu'il en éprouvait. L'extrême nervosité dont il souffrait, avant

le développement de ses facultés médiumniques, l'a complètement abandonné ; il n'a jamais été plus robuste. »

On peut lire d'autres détails à la page 375 du Spiritualist de 1873 et page 26 de 1874, où M. Harrison, un homme très compétent en ces matières, s'exprime ainsi : « II est difficile d'admettre que le génie et le sens artistique dont cet écrit est empreint et qui ont tant de ressemblance avec le génie et le sens artistique de Charles Dickens aient engagé leur auteur, quel qu'il soit, à ne se présenter au monde que comme un habile falsificateur. »

Dans un livre intitulé : « Essays from the Unseen, delivered through the mouth of W. Z., a sensitive, and recorded by A. T. T. P. » (London 1885) (Essais sur le monde invisible, délivrés par la bouche de W.Z., un sensitif, et recueillis par A T. T. P.), on trouvera également une série de communications attribuées à divers personnage historiques, philosophes, théologiens, etc., faites par la bouche d'un ouvrier ne connaissant que les choses de son état, n'ayant que l'éducation ordinaire des gens de sa classe, et qui les transmettait à l'état somnambulique, sans arrêt ni hésitation, si rapidement que l'auteur de l'ouvrage cité avait peine à les écrire en sténographie.

On pourrait objecter que ces divers cas n'offrent pas de preuves suffisantes, parce qu'ils n'excluent pas la possibilité d'un travail préparatoire ou d'une falsification adroite ; mais voici d'autres exemples, dans lesquels il s'agit de communications qui ont le mérite, d'avoir été reçues sans délai et à l'improviste, comme réponse à des questions inattendues : M. J. P. Barkas, F. G. S. (Membre de la Société de Géologie.) de Newcastle, — que j'ai le plaisir de connaître personnellement, ainsi que le médium dont il va être question, — publia dans le Light, 1885, pages 85 et suivantes, une série d'articles sous ce titre: « Réponses improvisées à des questions scientifiques, par un médium femme d'une éducation ordinaire », et nous lisons :

« En 1875, je fus invité à prendre part à une série de séances qui devaient se tenir dans l'appartement modeste d'une jeune dame, médium non professionnel, demeurant à Newcastle-on-Tyne. Toutes les questions s'inscrivaient dans un cahier au moment même de les poser, et le médium y écrivait immédiatement les réponses. Tous ces cahiers se trouvent chez moi, et je les tiens à la disposition de toute personne qui désirerait les voir.

« Voici le problème principal qui se présente dans ce cas: une femme d'instruction ordinaire a donné des réponses à diverses questions scientifiques soigneusement élaborées au cours de trente-sept soirées, la séance se prolongeant trois heures chaque fois ; ces réponses sont telles, que probablement il ne se trouve pas un homme en Angleterre qui pourrait en faire autant, c'est-à-dire donner des réponses aussi précises, dans les mêmes conditions, à toutes les questions qui ont été posées.

« Un compte rendu détaillé de ces séances, une autobiographie du médium, ainsi que des exemples de ces questions, avec les réponses, se trouvent dans le Psychological Review de 1878 (t. I, p. 215).

« Il ne faut pas perdre de vue que le médium est une dame d'instruction médiocre, qu'elle était entourée de personnes qui l'observaient avec attention, que les questions étaient inscrites et lues à haute voix, séance tenante, que les réponses étaient écrites par la main du médium dans ce même cahier, très rapidement, qu'elles étaient improvisées, sans la moindre correction ultérieure ; il ne faut pas oublier non plus que ces questions se

rapportaient à divers sujets scientifiques et autres, généralement peu familiers aux femmes ; que le médium, à son aveu, est complètement ignorante en ces matières, qu'elle écrivait automatiquement, sans se rendre compte si ses réponses étaient justes. Les personnes qui la connaissent intimement assurent qu'elle n'avait jamais eu de goût pour les sciences, et qu'elle n'avait jamais lu de livres scientifiques. »

Les questions étaient en grande partie écrites par M. Barkas lui-même, sans que personne des assistants les connût.

Le médium écrivait en état de veille et dans l'obscurité. Parmi les questions posées, j'en choisirai un certain nombre qui ont été traduites à mon intention par des musiciens de profession.

D. — De quelle manière la perception du son arrive-t-elle à notre conscience ?

R. — C'est un sujet très controversé. Vous savez sans doute que le son, de même que la lumière et la chaleur, est le résultat d'un mouvement vibratoire, et qu'il est dû à la vibration des molécules aériennes. Ce que vous appelez amplitude vibratoire n'est autre chose que l'excursion totale du mouvement de va-et-vient, ou de l'oscillation de ces molécules d'air, d'où résulte la formation d'une onde sonore qui se propage de proche en proche ; cette onde atteint la conque de l'oreille, qui la conduit à la membrane du tympan, dont la vibration est transmise aux extrémités du nerf auditif; c'est ainsi que la sensation de son arrive finalement au sensorium.

D. — Pourquoi deux sons identiques peuvent-ils donner du silence, alors que deux sons non identiques ne produisent pas ce résultat ?

R. — Parce que deux ondes sonores identiques et de sens opposé en se rencontrant, anéantissent réciproquement leur mouvement vibratoire. Prenez de chaque main un diapason pareil, percutez ces diapasons avec une force égale et appuyez-en les tiges sur deux coins d'une table ; vous verrez alors les deux ondes, en cheminant l'une vers l'autre, s'absorber réciproquement par leurs sommets. Ces expériences méritent bien qu'on les fasse.

D. — Quelle différence y a-t-il entre les harmoniques d'un tuyau ouvert de 8 pieds et ceux d'un tuyau fermé de 4 pieds ?

R. — Dans les tuyaux ouverts, le premier nœud vibratoire se trouve au milieu ; le premier harmonique supérieur se formera donc à égale distance entre ce premier nœud et la bouche du tuyau, les autres se trouveront à des distances correspondant à 1/4, 1/6, 1/8, 1/10. Dans les tuyaux fermés, l'extrémité forme un nœud qui correspond a celui qu'on constate au centre d'un tuyau ouvert; l'onde sonore réfléchie forme un premier nœud à une distance de l'extrémité égale à 1/3 ; d'autres nœuds se suivent à des intervalles de 1/5, 1,7, 1/9. etc. » (Light, 1875, p. 128.) M. Barkas continue : « Parmi les personnes qui ont assisté à la séance du 30 août se trouvait un professeur de musique très érudit que j'avais prié de m'accompagner pour poser des questions ayant trait à la musique, auxquelles une personne ne possédant que des connaissances ordinaires dans cette branche ne saurait répondre sans avoir préalablement étudié le sujet. Le professeur posa les questions dans l'ordre où elles se suivent ci-après ; je les inscrivais dans le cahier, et, après que lecture en était faite à haute voix, le médium se mettait à y répondre rapidement. Je donne ici la reproduction textuelle des questions et des réponses. Je ne suis pas assez compétent pour dire si ces réponses sont justes ou non, mais elles sont

assurément en rapport avec les questions très difficiles posées, et je ne crois pas qu'un musicien entre cinq mille pourrait les faire si bien, dans les mêmes conditions. En effet, je n'ai pas encore rencontré de musicien qui ait pu répondre à ces questions aussi rapidement et aussi bien ; je n'en ai même pas rencontré beaucoup qui les aient bien comprises selon le sens des réponses qui y ont été faites. »

Entre les vingt-cinq questions citées par M. Barkas, j'en choisis deux :

D. — Pouvez-vous me dire comment il est possible de calculer la relation qui lie entre eux les battements spécifiques de l'air pris sous un volume constant et sous une pression constante d'après la vitesse observée du son et la vitesse déterminée au moyen de la formule de Newton ?

R. — Cette relation ne peut être calculée que de la façon suivante : supposons qu'on percute simultanément deux cordes ou deux diapasons ; si l'intensité du son est la même, ou à peu près la même pour les deux, les battements se produiront de la manière suivante : en admettant que le nombre des vibrations soit d'une part de 228, et d'autre part de 220 par seconde, le nombre des battements qui atteindront l'oreille sera de 228 — 220 = 8 par seconde. Cela fera 8 battements par seconde; c'est le nombre maximum de battements qui puissent arriver à l'oreille.

D. — Pouvez-vous m'expliquer l'origine des battements résultant des consonnances imparfaites ?

R. — Cette question rentre, à proprement parler, dans le domaine de l'acoustique. Tout son, battement ou pulsation, est perçu grâce au mouvement vibratoire qu'il imprime à l'air ; plusieurs sons produisent plusieurs ondes, et les sons qui prennent naissance à un endroit donné de la chambre emplissent l'air dans leur proximité immédiate, ce qui fait que les ondes s'entrecroisent et par leurs interférences donnent lieu à des battements ou pulsations plus ou moins nets si les sons diffèrent très peu (Light, 1885, p. 189.)

D. — Voulez-vous donner une description populaire de l'œil humain, si vous ne connaissez pas les théories de Helmholtz ?

R. — Je ne connais pas ce monsieur, ni ses théories, ni ses œuvres. L'œil humain est un corps convexe, dont la partie antérieure, saillante, constituera cornée. Il est recouvert de trois membranes ou plutôt de quatre, ce qui n'est pas admis de tous : la sclérotique, la choroïde, et la rétine, qui n'est pas une membrane proprement dite, mais une expansion du nerf optique. A l'extérieur, la sclérotique est recouverte d'une membrane qui s'étend également sur la cornée ; elle est connue sous le nom de membrane adnée ou de conjonctive. La choroïde tapisse intérieurement la sclérotique ; elle est enduite d'une matière colorante brun-foncé, — le pigment choroïdien, — et sert à absorber tous les rayons lumineux inutiles. Parlons d'abord de la cornée — la fenêtre de l'œil; — c'est une substance lamelleuse, transparente, semblable à du talc, à l'intérieur de laquelle se trouve l'humeur aqueuse contenue dans un petit sac; derrière celle-ci se trouve l'iris, qui fait office d'écran en écartant tous les rayons extérieurs qui autrement pénétreraient à travers la pupille. Le cristallin est un corps lenticulaire convexe, au plutôt biconvexe, plus arqué du côté du corps vitré, humeur qui remplit la grande cavité de l'œil et fait converger tous les rayons lumineux qui entrent par la pupille ; ces rayons se réunissent en un foyer situé sur la rétine où ils forment comme la photographie des objets d'où ils émanent; la rétine ébranlée par les rayons qui pénètrent dans l'œil, agit sur le nerf optique qui transmet au

cerveau l'impression reçue. L'œil même ne voit pas plus qu'un appareil optique quelconque: il ne fait que réfléchir et photographier les objets. Je ne sais si cette description est suffisamment claire. Je pourrai vous faire une meilleure description de la structure de l'organe. » (Light, 1883, p. 202.)

La conférence que M. Barkas fit en 1876, à Newcastle (publiée dans le Spiritualist de la même année, II, pp. 146, 188) se termine par ces considérations :

« Les questions et les réponses dont je vous ai donné lecture ne forment qu'une partie minime de ce que le médium a produit pendant les séances. Tout le monde conviendra que ces réponses ne peuvent émaner que d'une personne très versée dans les diverses branches difficiles de la science auxquelles elles se rapportent. Ce n'est pas un amas de lieux communs. Au contraire, ces réponses vont au bout des questions, et même au-delà. Outre ces réponses succinctes données à des questions formulées sur divers sujets, le médium a produit des traités complets sur la chaleur, la lumière, la physiologie des plantes, l'électricité, le magnétisme, l'anatomie du corps humain, et l'on peut dire que chacun de ces traités ferait honneur à un adepte de la science. Tous ces traités sont des improvisations, exécutées sans la moindre hésitation et apparemment sans étude préparatoire.

« Pendant toute la durée des séances le médium semblait être dans son état normal. Cette dame causait avec nous tout le temps et répondait d'un air tout à fait naturel quand on lui adressait la parole en matière de simple conversation. L'influence occulte qui la dominait ne s'accusait que dans le mouvement automatique de sa main.

« J'atteste que j'ai conçu et posé moi-même la plus grande partie des questions, que le médium ne pouvait, par conséquent, en avoir connaissance par anticipation ; à part moi-même, personne de l'assistance n'en savait la teneur; ces questions ont souvent été posées sans préméditation, et les réponses ont été écrites par le médium sous nos yeux; il lui eût été matériellement impossible de se munir d'avance de renseignements quelconques au sujet des réponses à faire.

« J'ajouterai qu'elle n'a jamais reçu un penny de rémunération pour toutes les heures — au moins une centaine — qu'elle a consacrées avec tant de désintéressement à l'étude de ses remarquables phénomènes médiumniques. »

La Société des Recherches Psychiques de Londres, à l'attention de laquelle ces expériences furent signalées, leur dénia toute valeur en raison d'un certain nombre d'erreurs que contenaient les réponses. Les erreurs sont toujours possibles et M. Barkas n'a pas présenté ces réponses comme des spécimens d'infaillibilité scientifique. L'intérêt principal de ces expériences n'est pas là.

Admettons que même la moitié de ces réponses ne soient pas exemptes d'inexactitude — et la critique publiée, dans le journal de la Société n'en relève pas plus d'une dizaine — il resterait encore à expliquer l'origine des autres réponses, non critiquées, dont le chiffre s'élève à plus de cent.

D'après cette critique, tout s'expliquerait par une excellente mémoire pour les mots techniques, par la lecture d'un article suranné sur l'acoustique et de quelque manuel populaire moderne. C'est là encore un exemple de cette critique facile qui se tire d'embarras en criant à la supercherie; l'écrivain ne se donne même pas la peine d'expliquer ce choix étrange d'« un traité suranné ». Serait-ce peut-être pour mieux

mettre en relief l'individualité invisible qui a inspiré ces réponses au médium ? Mais dans ce cas un mot maladroit emprunté à un « manuel moderne » aurait eu vite fait de trahir la source.

D'après M. Hartmann, c'est dans les mystérieuses opérations de la « lecture cérébrale » qu'il faut chercher l'explication de ces faits. Cet argument est plus sérieux, à coup sûr, que celui du critique anglais, aussi me suis-je empressé d'écrire à M. Barkas pour lui demander quelques explications, en vue d'examiner si l'hypothèse de M. Hartmann peut être appliquée dans le cas qui se présente. Il m'envoya la lettre suivante :

« Newcastle-on-Tyne, le 8 février 1888.

« Monsieur, vous me demandez en premier lieu si j'étais moi-môme en état de répondre d'une façon aussi précise que le médium l'a fait aux questions de physique que je lui ai posées; ensuite vous désirez savoir au delà de quel point les réponses reçues par l'entremise du médium ne sauraient plus être considérées comme un effet de la lecture cérébrale. En ce qui concerne la physique, je, dois dire que j'aurais pu répondre à un certain nombre des questions proposées au médium, mais moins bien qu'il ne l'a fait ; en traitant de certaines spécialités, je n'aurais pas eu recours, à cette époque, à une phraséologie aussi technique et précise ; ceci concerne plus particulièrement la description du cerveau et de la stucture du système nerveux, la circulation du sang, la structure et le fonctionnement des organes de la vue et de l'ouïe. Les réponses reçues par le médium étaient, en général, notablement au-dessus de mes connaissances scientifiques d'alors, et elles sont supérieures à celles que je pourrais faire aujourd'hui — c'est-à-dire après douze années — si je devais les écrire sans m'y préparer à l'avance.

« J'ai étudié les trois quarts environ de ces questions avant de les soumettre au médium, et cependant je dois avouer que je n'aurais pas pu rédiger mes réponses avec la même justesse et la même élégance de langage que celles transmises par le médium.

« Ces réponses contiennent beaucoup de termes techniques que je n'aurais certes pas eu l'idée d'employer, faute d'usage. Il s'y rencontre, d'autre part, des expressions qui m'étaient totalement inconnues, par exemple le mot « membrane adnée » (adnata) pour désigner la conjonctive; je n'ai, d'ailleurs, guère rencontré ici qu'un seul médecin qui connut ce terme.

« Je comprends toute la difficulté qu'il y a pour moi à vous renseigner d'une manière complètement satisfaisante sur les détails qui vous intéressent, attendu que je suis obligé de mettre en cause ma sincérité et de m'en rapporter à mon estimation personnelle pour faire la part de ce que je savais et de ce que je ne savais pas à l'époque où les séances eurent lieu. Je puis cependant affirmer sur ma foi que je n'étais pas en mesure de répondre, d'une façon aussi détaillée, à une bonne partie des questions de physique que j'avais posées sans les avoir communiquées d'abord à d'autres personnes, et il y avait de certaines questions auxquelles je n'aurais pas pu répondre du tout.

« II est exact que je n'aurais pas su répondre aux questions de musique. Il y eut trois séances consacrées aux sciences musicales ; c'est aux deux dernières qu'assista le professeur de musique. A la première, ce fut moi qui posai toutes les demandes : deux jours auparavant, j'avais prié un de mes amis, expert en matière musicale, de me les formuler, et je n'essayai même pas de les comprendre; je les proposai au médium, qui écrivit immédiatement, sans la moindre hésitation, les réponses que vous avez lues, et

d'autres encore. Pas un seul musicien ne se trouvait à cette séance. Le médium lui-même n'avait que des notions fort élémentaires en musique (M. Barkas n'en avait pas du tout, ainsi qu'il le dit à un autre endroit (Medium, 1887, p. 645).

« Aux deux autres séances, la plupart des questions traitant de critique musicale ont été posées par le professeur de musique ; c'est moi qui ai posé les autres — je les avais obtenues de quelques musiciens de mes amis. Il paraît que, parmi les réponses faites sur les questions du professeur, il s'en est trouvé qui ne s'accordaient pas avec ses opinions. Quant à celles qui se rapportent aux questions posées par moi, j'ignorais alors si elles étaient justes ou non.

« Je serais bien aise de connaître, ne fût-ce qu'un seul cas bien avéré, d'un sensitif illettré qui, sans être mesmérisé, aurait répondu par écrit, dans un style correct et scientifique, à des questions de musique et de science, par l'effet de la lecture de pensées ou par l'action de la volonté, exercée par un savant ou un musicien vivant.

« Je voudrais que M. Hartmann tentât l'expérience et qu'il soumît ces mêmes questions à un de ses sensitifs, mesmérisés ou non. Encore faudrait-il, pour que l'expérience fût loyale et valable, que le sensitif fût non seulement dans l'esprit du magnétiseur, mais aussi dans celui de personnes étrangères avec lesquelles il ne serait pas en rapport magnétique.

« Vous me demandez d'indiquer les questions auxquelles ni moi ni aucun des assistants n'aurions pu répondre '? A la première des séances consacrées à la musique, pas une des personnes présentes n'était capable de faire une réponse sensée. Personne non plus n'aurait pu répondre sur les questions de chimie, d'anatomie, celles qui concernaient l'œil, l'oreille, la circulation du sang, le cerveau, le système nerveux et beaucoup d'autres, se rattachant aux sciences physiques. Sauf M. Bell, qui avait quelques notions de chimie pratique, mais ne s'exprimait pas facilement, et moi, qui connaissais les principes rudimentaires de la physique, les personnes qui assistaient aux séances étaient absolument des profanes en ces matières.

« Agréez, etc.,

« P.-T. Barkas. »

Voici encore un autre fait qui paraît avoir raison de toutes les objections ; il a été communiqué au Light (1884, p. 499) par le général-major A. W. Drayson et publié sous ce litre : The Solution of Scientific Problems by Spirits (Solution de problèmes scientifiques par les esprits). En voici la traduction :

« Ayant reçu de M. Georges Stock une lettre me demandant si je pouvais citer, ne fût-ce qu'un exemple, qu'un esprit ou un soi-disant esprit aurait résolu, séance tenante, un de ces problèmes scientifiques qui ont embarrassé les savants du siècle dernier, j'ai l'honneur de vous communiquer le fait suivant, dont j'ai été témoin oculaire.

« En 1781, William Herschel découvrit la planète Uranus et ses satellites. Il observa que ces satellites, contrairement à tous les autres satellites du système solaire, parcourent leurs orbites d'orient en occident. J.-F. Herschel dit dans ses Esquisses astronomiques: « Les orbites de ces satellites présentent des particularilés tout à fait inattendues et exceptionnelles, contraires « aux lois générales qui régissent les corps du système

solaire. « Les plans de leurs orbites sont presque perpendiculaires à « l'écliptique, faisant un angle de 70° 58', et ils les parcourent d'un « mouvement rétrograde, c'est-à-dire que leur révolution autour « du centre de leur planète s'effectue de l'est à l'ouest au lieu « de suivre le sens inverse. »

« Lorsque Laplace émit cette théorie, que le soleil et toutes les planètes se sont formés aux dépens d'une matière nébuleuse, ces satellites étaient une énigme pour lui.

« L'amiral Smyth mentionne dans son Cycle céleste que le mouvement de ces satellites, à la stupéfaction de tous les astronomes, est rétrograde, contrairement à celui de tous les autres corps observés jusqu'alors.

« Dans la Gallery of Nature, il est également dit que les satellites d'Uranus décrivent leur orbite de l'est à l'ouest, anomalie étrange qui forme exception dans le système solaire.

« Tous les ouvrages sur l'astronomie publiés avant 1860 contiennent le même raisonnement au sujet des satellites d'Uranus.

« De mon côté, je ne trouvai aucune explication à cette particularité; pour moi, c'était un mystère, aussi bien que pour les écrivains que j'ai cités.

« En 1858, j'avais comme hôte, dans ma maison, une dame qui était médium, et nous organisâmes des séances quotidiennes.

« Un soir elle me dit qu'elle voyait à côté de moi une personne qui prétendait avoir été pendant sa vie terrestre un astronome.

« Je demandai à ce personnage s'il était plus savant à présent que lors de son existence terrestre. — « Beaucoup plus » répondit-il.

« J'eus l'idée de poser à ce soi-disant esprit une question afin d'éprouver ses connaissances : « Pouvez-vous me dire, lui demandai-je, pourquoi les satellites d'Uranus font leur révolution « de l'est à l'ouest et non de l'ouest à l'est ? »

« Je reçus immédiatement la réponse suivante :

« Les satellites d'Urauus ne parcourent pas leur orbite de « l'orient à l'occident; ils tournent autour de leur planète de l'occident à l'orient, dans le même sens que la lune tourne autour de la terre. L'erreur provient de ce que le pôle sud d'Uranus était tourné vers la terre au moment de la découverte de cette planète ; de même que le soleil, vu de l'hémisphère austral, semble faire son parcours quotidien de droite à gauche et non de gauche à droite, les satellites d'Uranus se mouvaient de gauche à droite, ce qui ne veut pas dire qu'ils parcouraient leur orbite de l'orient à l'occident. »

« En réponse à une autre question que je posai, mon interlocuteur ajouta:

« Tant que le pôle sud d'Uranus était tourné vers la terre, pour un observateur terrestre, les satellites semblaient se déplacer de gauche à droite, et l'on en conclut, par erreur, qu'ils allaient de l'Orient à l'Occident ; cet état de choses a duré environ quarante-deux ans. Quand le pôle nord d'Uranus est tourné vers la terre, ses satellites parcourent leur trajet de droite à gauche, et toujours de l'occident à l'orient. »

« Je demandai là-dessus comment il a pu se faire que l'erreur n'a pas été reconnue quarante-deux ans après la découverte de la planète Uranus par W. Herschel ?

« II me fut répondu : « C'est parce que, dans la règle, les hommes ne font que répéter ce qu'ont dit les autorités qui les ont précédés; éblouis par les résultats obtenus parleurs pré« décesseurs, ils ne se donnent pas la peine de réfléchir. »

« Guidé par cet enseignement je me mis à résoudre le problème géométriquement, et je m'aperçus que l'explication en était très exacte, et la solution fort simple. En conséquence, j'écrivis sur cette question un traité qui fut publié dans les Mémoires de l'Institution royale d'artillerie en 1859.

« En 1862, je donnai cette même explication de la prétendue énigme dans un petit ouvrage sur l'astronomie : Common Sights in the Heavens (Coups d'œil dans les cieux) ; mais l'influence de « l'opinion autorisée » est si funeste, que de nos jours seulement les écrivains qui s'occupent d'astronomie commencent à reconnaître que le mystère des satellites d'Uranus doit probablement être attribué à la position de l'axe de cette planète.

« Au printemps de l'année 1859, j'eus encore une fois l'occasion, par l'entremise du même médium, de converser avec la personnalité qui se donnait pour le même esprit ; je lui demandai s'il pouvait m'éclairer sur un autre fait astronomique encore inconnu. Je possédais alors un télescope avec un objectif de 4 pouces et d'une distance focale de 5 pieds. J'appris que la planète Mars avait deux satellites que personne n'avait encore vus et que je pourrais découvrir, dans des conditions favorables. Je saisis la première occasion qui se présenta pour faire des observations dans ce but, mais je ne découvris rien. Je fis part de cette communication à trois ou quatre amis avec lesquels je faisais des expériences spiritiques, et il fut décidé que nous garderions le silence sur ce qui s'était passé, car nous ne possédions aucune preuve à l'appui des allégations de mon interlocuteur, et nous risquions de nous exposer à la risée générale.

« Pendant mon séjour dans les Indes, je parlai de ces révélations à M. Sinnett, je ne puis dire exactement à quelle époque. Dix-huit ans plus tard, en 1877, ces satellites furent découverts par un astronome, à Washington »

5. — Médiumnité des nourrissons et des petits enfants. — M. Hartmann nous dit: « Seul, un médium qui sait écrire peut produire de l'écriture automatique ou de l'écriture à distance » (sans l'aide de la main) (p. 49).

Il est évident que les enfants à la mamelle ne savent pas écrire, et que, s'ils écrivent, c'est une preuve concluante que nous nous trouvons en présence d'une action intelligente qui est au-dessus et en dehors de l'organisme de l'enfant. Or il existe dans les annales du spiritisme plusieurs exemples de ce genre.

Il est regrettable seulement qu'on n'ait pas prêté plus d'attention à ces phénomènes et que des expériences suivies, bien organisées, n'aient pas été faites dans ce but. Nous n'avons à recueillir que des observations faites occasionnellement, de simples mentions ; mais, toutes brèves qu'elles soient, elles n'en présentent pas moins pour nous un intérêt capital.

Le premier fait de ce genre est cité dans le livre de Capron, Modern Spirituialism, page 210 ; il s'est produit en 1850, et Capron le raconte ainsi :

« Dans notre cercle intime, raconte M. Leroy Sunderland, jamais aucune des questions posées n'est restée sans réponse. Ces réponses s'obtenaient ordinairement par notre fille, Mme Marguerite Cooper, et quelquefois par sa fille, notre petite-fille, qui n'avait que

deux mois. Pendant que je tenais l'enfant dans mes bras, aucune autre personne ne se trouvant à côté, nous obtenions des réponses (au moyen de coups frappés) que nos correspondants invisibles disaient se produire par ce petit médium. »

J'emprunterai à l'ouvrage de Mrs. Hardinge : Modern American Spiritualism, l'exemple suivant :

S'apercevant que les phénomènes spiritiques devenaient de plus en plus fréquents à Waterford, près New-York, les pasteurs protestants de l'endroit s'adressèrent au général Bullard, le priant d'examiner cette affaire en compagnie de quelques autres citoyens, afin de mettre fin à ce scandale. La commission formée à cet effet se rendit chez M. Attwood, dans la maison duquel, suivant les rumeurs, des choses étonnantes étaient produites par la médiumnité de son enfant. Les membres de la commission reçurent bon accueil et furent introduits dans une pièce où ils virent l'enfant, qui s'amusait avec des jouets. L'arrivée des visiteurs ne semblait aucunement lui sourire, mais les bonbons eurent vite raison de sa mauvaise humeur, et il se laissa installer sur une chaise élevée, près de la table. Bientôt ce lourd meuble se mit en mouvement, les visiteurs furent déplacés avec leurs sièges, des coups violents se firent entendre, et par leur moyen on obtint diverses communications qui semblaient émaner de parents des personnes présentes. Entre autres, le frère défunt du général Bullard manifesta le désir de communiquer.

Afin de contrôler le phénomène, le général pensa :

« Si c'est vraiment mon frère, qu'il approche de moi cet enfant, avec la chaise. »

Quel ne fut pas son étonnement et celui de tous les assistants, lorsque la chaise sur laquelle se trouvait l'enfant en face du général, à l'autre bout de la table, fut soulevée avec l'enfant, et, faisant un demi-tour, vint se poser doucement à côté de lui. Le général était seul à comprendre le sens de cette action, et, à la grande confusion des membres de la commission, il s'écria, sous l'impulsion d'un sentiment irrésistible: « Je jure que tout cela est vrai ! »

Un des exemples les mieux constatés de la médiumnité des enfants nous est fourni par le fils de Mme Jencken (Miss Kate Fox), chez lequel les premières manifestations se produisirent quand il n'avait encore que deux mois. Nous en trouvons l'exposé dans le Spiritualist de 1873, page 425.

« Un dimanche, le 16 novembre 1873, d'intéressants phénomènes spirites se sont produits dans la maison de M. Jencken, qui nous communique ce qui suit:

« Revenant d'une excursion à Blackheath, où je m'étais rendu avec ma femme, j'apprends de la nourrice qui avait la garde de l'enfant que d'étranges choses s'étaient passées pendant notre absence : des chuchotements s'étaient fait entendre au-dessus du lit de l'enfant, des pas avaient résonné par toute la chambre. La nourrice fit venir la femme de chambre, et toutes les deux affirmèrent avoir entendu des voix et le frou-frou de vêtements.

« Ces témoignages sont d'autant plus précieux, que ni l'une ni l'autre ne connaissait la puissance médiumnique de ma femme. Le jour même de mon arrivée, pendant que je tenais l'enfant dans mes bras, en l'absence de ma femme, des coups se firent entendre — preuve évidente des facultés médiumniques de cet enfant. »

Une semaine plus tard, M. Jencken faisait au Spiritualist la communication suivante : « Le développement des facultés médiumniques de notre enfant continue toujours. La nourrice raconte avoir vu, hier soir, plusieurs mains faisant des passes au-dessus du bébé. »

Ce cas est particulièrement intéressant au point de vue de la théorie de M. Hartmann, qui devra nous expliquer comment un magnétiseur de deux mois, partant inconscient, peut suggérer à sa nourrice l'hallucination de mains faisant des passes autour de lui !...

A cinq mois et demi, l'enfant commença à écrire. Nous trouvons les renseignements suivants à ce sujet dans le journal Médium and Daybreak (8 mai 1874) :

A la première page de ce numéro, sous le titre : « Merveilleuses facultés médiumniques d'un enfant » nous lisons ce fac-similé : « J'aime cet enfant. Que Dieu le bénisse. Je conseille à son père de rentrer dans tous les cas lundi à Londres. Suzanne. » En dessous de la signature se trouve la mention suivante : « Ces paroles sont écrites de la main du petit enfant de M. Jencken, quand il était âgé de cinq mois et quinze jours. Nous étions présents, et nous avons vu comment le crayon a été placé dans la main de l'enfant par la même force invisible qui a conduit sa main. » Suivent les signatures : Wason, K. F. Jencken et une croix faite de la main de Mme Mc. Carty, illettrée, la nourrice qui tenait l'enfant sur ses genoux.

Je citerai encore le témoignage suivant de M. Wason, publié dans le même numéro :

« Les époux Jencken étaient venus de Londres à Brighton pour la santé de la mère et de l'enfant.

« Le 6 mars, jour en question, il y en avait plus de trois qu'ils étaient arrivés; j'étais leur hôte à cette époque, ou, pour mieux dire, nous occupions un logement commun. La santé de Mme Jencken et de son enfant s'était visiblement améliorée, mais M. Jencken se sentait, au contraire, indisposé: il était en proie à des maux de tête accompagnés de névralgies et souffrait de plus en plus de l'estomac et des organes digestifs.

« Je mettais sa maladie sur le compte de ses déplacements continuels entre son appartement de Londres (à Temple) et Brighton, ce qui lui faisait quotidiennement un parcours de 105 milles et, pour la durée entière de sa villégiature, c'est-à-dire quatre mois, pas moins de 8,000 milles. M. Jencken ne partageait pas mon avis sur les causes de sa maladie et consulta un médecin allemand de ses amis, qui lui donna raison contre moi, de sorte que je dus abandonner l'espoir de le convaincre que ses voyages quotidiens en chemin de fer, en omnibus et en cabs lui étaient funestes.

« C'était donc le 6 mars, vers une heure de l'après-midi ; la nourrice était assise, tenant l'enfant sur ses genoux, dans le salon, auprès de la cheminée; j'écrivais à une table, tout près, et Mme Jencken se trouvait dans la pièce voisine; la porte était ouverte. Tout à coup la nourrice s'écria: « L'enfant tient un crayon dans sa main ! » Elle n'ajouta pas que ce crayon avait été placé dans la main de l'enfant par une force invisible ; je n'y fis donc aucune attention, sachant par expérience avec quelle force un enfant vous prend quelquefois par le doigt, et continuai à écrire. Mais la nourrice s'exclama immédiatement avec plus d'étonnement encore : « L'enfant écrit » ce qui intrigua Mme Jencken qui alla dans la chambre.

« Je me levai aussi et regardai par-dessus l'épaule de Mme Jencken, et je vis, en effet, que l'enfant tenait un crayon dans sa main et que celle-ci reposait sur le bout de papier avec la communication dont nous prîmes par la suite une photographie.

« Je dois dire ici que « Suzanne » était le nom de ma femme défunte, qui, de son vivant, aimait beaucoup les enfants et dont l'esprit (ainsi que nous le supposions) s'était maintes fois manifesté au moyen de coups frappés et d'écriture automatique par l'intermédiaire de Mme Jencken ; avant son mariage, cette dernière portait le nom, bien connu dans le monde spirite, de Kate Fox, et c'est dans sa famille que se produisirent, dans les environs de New-York, les premières manifestations médiumniques, les coups frappés de Rochester, qui inaugurèrent le mouvement spiritualiste de notre siècle.

« Quant au conseil de Suzanne, enjoignant à M. Jencken de rentrer lundi à Londres, les lecteurs l'apprécieront à sa juste valeur lorsqu'ils sauront qu'après avoir suivi ce conseil et cessé ses déplacements continuels, il se sentit rapidement guéri et redevint aussi bien portant et robuste qu'auparavant.

« Agréez, etc.

« James Wason, Solicitor.

« Wason's Buildings, Liverpool. »

Voici d'autres détails sur le développement des facultés de cet enfant, publiés par son père dans le Spiritualist du 20 mars 1874 :

« La faculté d'écrire de notre enfant semble continuer. Le 11 mars, alors que ma femme et moi nous étions à table, la nourrice étant assise avec l'enfant vis-a-vis de moi, un crayon fut placé dans la main droite de l'enfant. Ma femme posa une feuille de papier sur les genoux de la nourrice, sous le crayon. La main du petit écrivit immédiatement cette phrase :

« J'aime ce petit garçon. Que Dieu bénisse sa mère. Je suis « heureux. J. B. T. »

«J'exprimai le désir que l'enfant adressât quelques mots à sa grand-mère, qui a plus de quatre-vingt-dix ans, et, quelques minutes après, la force invisible enleva un bout de papier d'une table elle posa sur les genoux de la nourrice ; en même temps un crayon se trouva placé dans la main de mon enfant, et celui-ci traça rapidement ces mots : « J'aime ma grand-mère. » Le papier et le crayon furent jetés à terre et des coups m'avertirent que mon désir avait été accompli.

« Une autre manifestation du don extraordinaire de mon fils s'est produite il y a de cela quelques semaines. J'entrai dans la chambre de l'enfant pour allumer la veilleuse. En m'approchant du lit, je m'aperçus que la tête de l'enfant était entourée d'une auréole qui enveloppa bientôt tout son corps, jetant des reflets sur la couverture et le drap du lit. Des coups furent frappés, épelant : « Voyez l'auréole. » Mme Jencken ne se trouvait pas dans la chambre, pas même à cet étage, de sorte que cette manifestation ne peut pas être attribuée à son action médiumnique ; en dehors de moi, il ne s'y trouvait que la nourrice. »

Une étude sur le développement de la médiumnité de cet enfant, avec un récit détaillé de ce dernier cas, a paru dans les Psychische Studien, 1873, pages 158-163.

M. Hartmann n'a fait aucune mention de ces phénomènes, sans doute parce qu'il les expliquerait par l'action inconsciente de la médiumnité de la mère qui était présente. Mais, de l'ensemble des phénomènes relatés antérieurement et récapitulés aux pages 159 et 160 des Psychische Studien et que j'ai reproduits ici en partie d'après les premières sources, de ceux qui se sont produits en l'absence de la mère et de tous ceux que je vais citer plus loin, il résulte que la médiumnité de l'enfant était seule en jeu.

Ainsi nous lisons, trois mois plus tard, une nouvelle communication de M. Jencken (Spiritualist, 1874, I, p. 310 ; voir aussi le Medium, 1874, p. 408) :

« La faculté d'écrire ne disparaît pas chez l'enfant. Un de ces soirs derniers, je remarquai que ses yeux avaient un éclat particulier; d'après les mouvements de ses mains, sa mère comprit qu'il devait écrire. On lui prépara une grande feuille de papier qu'il remplit entièrement d'une longue communication dont je ne vous fais pas part, en raison de son caractère privé. Une autre fois encore il écrivit un message très court, au bas duquel il mit ses initiales : F.-L. J. Ce soir-là, ma femme était absente.

« Pendant que je jouais avec mon enfant qui s'amusait à saisir ma chaîne d'or, j'entendis doucement frapper des coups qui épelèrent des communications, témoignant de la présence constante des mêmes êtres qui nous entourent toujours et agissent sur nous par des voies encore incompréhensibles.

« Ma femme me dit qu'il lui faut parfois déployer une résistance énergique pour empêcher son fils d'écrire et qu'elle préférerait se mettre en opposition avec les êtres occultes que de compromettre la santé de son enfant. »

Que dira M. Hartmann du cas suivant :

« Le soir du 2 février 1874, M. et Mme Jencken tenaient une séance avec M. Wason, dans le salon. Mme Jencken éprouva subitement un insurmontable désir d'aller voir son fils. Sur le carré qui séparait le salon de la chambre de l'enfant, elle rencontra une figure humaine qui s'avançait portant l'enfant dans ses bras. Tremblante d'émotion, elle le recueillit, et au même moment le fantôme disparut. M. et Mme Jencken entrèrent dans la chambre de l'enfant où ils purent voir la nourrice endormie dans son lit et parfaitement inconsciente de ce qui s'était passé. » (Médium, 1874, 8 mai, pp. 167 et 290.)

Plus tard, en 1875, M. Jencken communique au Spiritualist (13 août, p. 75) :

« La nuit dernière, le petit Freddy a été enlevé de son berceau, transporté à travers la chambre et déposé dans les bras de sa mère avec tant de précaution, que nos exclamations de surprise n'ont même pas troublé son sommeil. »

Le message suivant nous fut transmis par coups frappés :

« Nous l'avons enlevé pour l'arracher à l'influence nuisible de forces étrangères. »

M. Hartmann dira peut-être que cet effet a été produit par la force nerveuse du médium, la mère ? Ce serait un bizarre caprice de la part d'une mère !

De l'ensemble des faits que je cite ici il résulte indubitablement que le petit Jencken était l'instrument d'autres forces que l'influence inconsciente de sa propre mère ; pour établir ce fait, il suffit des coups frappés en l'absence de la mère.

Le père n'était pas du tout médium.

D'autre part, pourquoi la « force nerveuse » de la mère aurait-elle choisi pour instrument son propre enfant, un nouveau-né, alors qu'elle ne cessait de produire les mêmes manifestations par l'organisme de la mère ? Cette supposition est d'autant moins fondée, que la mère s'opposait, de toutes ses forces, au développement des facultés médiumniques de son enfant dans la crainte légitime qu'elles pouvaient nuire à sa santé.

Je citerai encore quelques exemples d'enfants médiums, car ils sont aussi rares que précieux. La petite-fille du baron Seymour Kirkup écrivit à l'âge de neuf jours ; voici la lettre que le baron adressa, à ce sujet, à M. J. Jencken :

« Ma fille était médium à l'âge de deux ans ; elle a vingt et un ans maintenant ; sa fille écrivait automatiquement quand elle n'avait que neuf jours. J'ai conservé les messages écrits par elle, et vous en enverrai une photographie.

« Sa mère ne l'a portée que sept mois, et l'enfant était fort petite. Sa mère la tenait d'une main sur un coussin, ayant dans l'autre main un livre sur lequel elle avait mis une feuille de papier; on ne sait par quelle voie le crayon arriva à se trouver dans la main de l'enfant. Dans tous les cas, Valentine (c'est son nom) le tenait ferme dans son petit poing.

« Elle écrivit d'abord les initiales de ses quatre guides : R. -A. D. J., après quoi le crayon tomba. Je croyais que ce serait tout, mais ma fille Imogène s'écria : « Elle tient le crayon de nouveau ! » L'enfant traça alors les paroles suivantes, d'une écriture incertaine, par-dessus les lettres déjà écrites : Non mutare, questa e buona prova, fai cosa ti abbiamo detto ; addio (ne change rien, c'est une bonne preuve, fais ce que nous t'avons dit ; adieu). Vous verrez cela sur la photographie.

« J'ai également rédigé une minute que je vous envoie. Conformément au conseil émis par les guides invisibles, nous envoyâmes l'enfant avec la nourrice à la campagne, dès le lendemain ; mais ensuite nous la fîmes venir de nouveau, pour voir si nous pourrions obtenir une photographie spirite, car je connaissais un photographe médium. Nous nous rendîmes chez lui, et j'essayai de faire photographier l'enfant avec le crayon en main, mais il le jeta à terre. Je vous envoie le groupe tel qu'il réussit ; on y voit le portrait de sa grand-mère Regina, morte depuis vingt ans, à l'âge de dix-neuf ans. Elle est parfaitement ressemblante, ainsi que ma fille et l'enfant. »

M. Jencken ajoute, de sa part : « La lettre que je reçus de Kirkup était accompagnée d'une photographie de l'écriture de l'enfant, d'un procès-verbal muni de sept signatures de témoins et d'un excellent portrait spirite de la grand-mère, la célèbre Regina. » (Spiritualist, 1875, I, p. 222.)

Il est regrettable qu'on ne nous ait pas dit de quel genre était la médiumnité de la mère de l'enfant. Il paraît qu'elle ne produisait pas de manifestations physiques ; en ce cas, elle serait complètement étrangère aux manifestations graphiques de son enfant.

Dans le Medium de 1875, page 647, je trouve cet article: Un autre enfant médium. Il y est question du petit Arthur Omerod, âgé de sept semaines et dont le visage se transfigurait et prenait l'expression du visage de son grand-père le jour de sa mort; cet enfant répondait aux questions en ouvrant et fermant les yeux un nombre de fois convenu, ou bien par des sourires et des inclinaisons de la tête et en serrant les mains. On ne trouve aucune trace de médiumnité chez les autres membres de la famille.

Dans le Banner of Light de 1876, nous lisons le récit remarquable du phénomène suivant : « Écriture sur l'ardoise par un enfant-médium âgé de deux ans. » Ce récit a été reproduit dans le Spirilualist de 1876, II, page 211.

«L'esprit d'Essie Mott, fille de J.-H. Mott, à Memphis (Missouri) quitta son enveloppe mortelle le 18 octobre 1876, à l'âge de cinq ans et onze mois, après une longue maladie. Essie était d'un développement intellectuel au-dessus de son âge, et par sa médiumnité il se produisit nombre de faits merveilleusement convaincants. A peine âgée de deux ans, il lui arrivait, en tenant une ardoise sous la table, d'obtenir des messages et des réponses écrites, alors que personne ne se tenait à côté d'elle et qu'elle-même ne connaissait pas la première lettre de l'alphabet.

« Pendant les deux dernières années de sa vie, ses parents ne permettaient pas qu'on l'employât comme médium, trouvant que sa santé, déjà très délicate, en souffrait beaucoup. Je fus mandé par télégramme de Jowa pour assister à son enterrement. — Warren Chase. »

Le témoignage du respectable M. Warren Chase suffit pour garantir l'authenticité de ce fait ; il a été publié dans les Psychische Studien de 1877, page 467. M. Hartmann n'en tient aucun compte, et pourtant, que manque-t-il à ce témoignage ?

Plus tard, je trouvai, par hasard encore, le témoignage de M. M'Call Black, qui se convertit à la croyance des faits spiritiques à la suite précisément de communications qu'il eut par l'intermédiaire d'un enfant de deux ans. (Voy. Religio-Philosophical Journal, 1890, 25 janvier.)

Dans le Spiritualist de 1880, à la page 47, il est fait mention d'un enfant-médium de deux ans, le fils de Mme Markee, à Buffalo, qui avait elle-même été un médium renommé.

Les détails contenus dans cet article ne sont pas assez importants pour que je les reproduise. Je veux bien admettre que les faits cités ne suffisent pas pour établir d'une façon absolue l'existence d'une médiumnité indépendante chez les petits enfants, mais il est certain qu'avec le temps, quand on aura étudié ces phénomènes d'une façon sérieuse, ils constitueront une preuve indubitable de l'existence de forces intelligentes, extra-médiumniques. En attendant, le présent paragraphe doit servir à attirer l'attention sur la grande importance de ces faits, dont l'existence peut être considérée comme admissible.

Pour clore cette monographie de la médiumnité chez les nourrissons, je ferai remarquer qu'il n'est pas rare que les petits enfants voient des apparitions ; prenons par exemple le cas de cet enfant de deux ans et demie qui jouait avec l'esprit de sa petite sœur défunte (Light, 1882, p. 337). Je puis encore citer cet exemple de ma propre expérience, où un enfant de deux ans, fils d'un médium russe bien connu, apercevait en même temps que son père le fantôme d'une personne qu'il connaissait; il se frottait les mains, de contentement, répétant : « tante, tante ! »

Faisons encore mention de ces enfants, — parmi lesquels il se trouvait des nourrissons, — qui, pendant les perséculions des protestants de France, étaient « possédés par un esprit », selon l'expression de l'époque ; ils parlaient et prophétisaient en bon français et non dans le patois de leur pays, les régions reculées des Cévennes.

Un témoin oculaire de ces événements, Jean Vernet, raconte qu'il a vu un enfant de treize mois parler distinctement en français et d'une voix très forte pour son âge, tout en ne pouvant pas encore marcher et n'ayant jamais prononcé une seule parole ; il restait couché dans son berceau, tout emmailloté, et prêchait les œuvres d'humilité, dans un état de « ravissement », de même que d'autres enfants, que M. Vernet avait vus. (Voy. Figuier: Histoire du Merveilleux, 1860, II, pp. 267,401, 402, et les Camisards des Cévennes, par Eugène Bonnemère.)

M. Figuier dit: « Cette circonstance que les inspirés, dans leur délire, s'exprimaient toujours en français, langue inusitée dans leurs campagnes, est bien remarquable. Elle était le résultat de cette exaltation momentanée des facultés intellectuelles qui forme l'un des caractères de la maladie des trembleurs des Cévennes. »

Comme nous allons le voir, d'accord en cela avec MM. Hartmann et Ennemoser, l'« exaltation des facultés intellectuelles » ne peut pas fournir d'explication à un phénomène semblable.

6.— Médiums parlant des langues qui leur sont inconnues.

Nous abordons une catégorie de faits qui prouvent d'une manière absolue, à mon avis, qu'il se produit des manifestations d'un caractère intellectuel plus élevé que celui du médium et dont la source se trouve en dehors de ce dernier. La définition que donne de ces phénomènes M. Hartmann n'est pas d'accord avec la réalité.

Il dit que « le don des langues constaté dans les premières communautés chrétiennes n'est autre chose qu'un langage inconscient dans l'extase religieuse. » (Spiritismus, p. 29.) C'est dans le même sens qu'il faut comprendre ces paroles : « Certains médiums manifestent, au cours de leurs transfigurations mimiques, le don de parler les langues » (p. 87). Mais, malgré toutes les facultés merveilleuses que M. Hartmann attribue à la conscience somnambulique, il ne lui accorde le don des langues que dans les limites de la faculté de « répéter des sons, des mots et des phrases en langues étrangères, entendus antérieurement, mais auxquels le médium n'a prêté aucune attention » (S., p. 60).

A un autre endroit, il dit: « Les somnambules peuvent prononcer et écrire des mots et des phrases dans des langues qu'ils ne comprennent pas, si le magnétiseur ou une autre personne quelconque mise en rapport avec eux, prononce ces mots et ces phrases mentalement, dans le but de les leur suggérer ; les somnambules en comprennent même le sens, en tant que la personne qui leur transmet la suggestion le comprend et le saisit pendant qu'il prononce le message soit à haute voix, soit mentalement. On en voit la preuve dans ce fait que les somnambules donnent des réponses sensées dans une langue qui leur est familière, à des questions qui leur sont posées dans une langue inconnue, mais que les réponses n'arrivent pas quand la question est faite dans une langue inconnue au questionneur » (p. 66).

Ceci n'est donc au fond qu'une lecture de pensée ou bien, — comme le dit M. Hartmann, — un cas de transmission de pensée spiritualisée (ibid.). Ici M. Hartmann a parfaitement raison ; jamais un somnambule n'a parlé dans une langue qu'il ne connaissait pas. M. Ennemoser le constate également dans son livre le Magnétisme (Stuttgard, 1853). Et, d'accord avec Eschenmayer, il considère l'opinion contraire comme chimérique (p. 27).

Voici son raisonnement : « En admettant même que les somnambules puissent pénétrer une langue qui leur est inconnue, de même qu'ils peuvent pénétrer les idées des autres, on ne pourrait, dans tous les cas, attribuer cette à faculté que la perception de la teneur et du sens de cette langue et non la forme de l'énonciation, car cette dernière est toute conventionnelle, c'est-à-dire établie par l'usage, et nécessite une étude préalable.

« Le parler est un art technique, de même que le jeu d'un instrument de musique. Et celui qui ne s'est pas exercé à l'emploi d'une langue quelconque, fut-ce d'une façon rudimentaire, celui-là ne pourra même pas répéter ce langage et encore moins parler cette langue, pas plus qu'il ne pourrait répéter un morceau de musique s'il n'a pas développé cette faculté par l'étude.

« Un musicien génial créera de nouvelles œuvres, il retiendra peut-être les morceaux qu'il aura entendus une seule fois, mais il ne pourra les reproduire qu'à sa manière, sur son propre instrument. Il en est de même pour les langues ; les organes du parler sont des instruments qui doivent être exercés pour l'usage général et spécialement pour chaque langue » (pp. 451 et 452).

Ainsi donc se trouverait démontrée, — d'après M. Hartmann, — l'impossibilité pour un somnambule de parler une langue qu'il ne connaît pas, ou de faire de la musique, sans connaître soit cette langue, soit la musique. Et cependant dans le spiritisme les faits de cette nature sont bien connus. Nous citerons, en premier lieu, un témoignage indiscutable, celui du juge Edmonds, qui a observé ce phénomène dans sa propre famille, sur la personne de sa fille Laura (Le juge Edmonds jouissait dans son temps d'une renommée considérable aux Etats-Unis pour les hautes fonctions qu'il remplissait, d'abord comme président du Sénat, ensuite comme membre de la haute cour d'appel de New-York. Lorsque son attention, fut attirée sur le spiritualisme comme devant exercer une influence sur le mouvement intellectuel, il le considéra avec tout le scepticisme et l'expérience du magistrat habitué a juger de la valeur des témoignages humains. Après une étude consciencieuse, il a eu le courage de reconnaître non seulement l'existence des faits, mais encore leur origine spirituelle.

La stupéfaction et l'indignation furent si vives qu'il se démit immédiatement de ses fonctions de magistrat pour pouvoir se ranger du coté de ce qui était, selon lui, la vérité. Son témoignage donna au spiritualisme américain un élan vigoureux, et a toujours été d'une grande autorité.) Dans la préface du deuxième volume de son ouvrage intitulé Spiritualisme, paru en 1855, nous trouvons des renseignements intéressants sur le développement des facultés médiumniques de sa fille, qu'il ne nommait pas encore à cette époque :

« C'était une jeune fille ayant reçu une bonne éducation, une fervente catholique. L'Église lui enseignait de n'ajouter aucune foi au spiritisme, et elle refusait d'assister à ces manifestations, bien qu'elles se renouvelassent souvent dans son entourage.

« La maison qu'elle habitait finit par être ce qu'on appelait « hantée ». Une demi-année s'était passée ainsi: elle entendait constamment des sons étranges et voyait des phénomènes non moins étranges qui se produisaient sans intervention humaine, ainsi qu'elle s'en était assurée, et qui, néanmoins, semblaient être guidés par une intelligence. Sa curiosité fut éveillée, et elle commença à fréquenter les séances. Bientôt elle eut suffisamment vu pour être convaincue de la présence d'un agent intellectuel et devint

médium elle-même. Il y a de cela un an environ ; sa médiumnité a, depuis, traversé diverses phases. Je suivais tout cela avec le plus vif intérêt.

« Au commencement, elle avait des tressaillements convulsifs ; peu de temps après elle écrivait automatiquement, c'est-à-dire indépendamment de sa volonté et sans avoir conscience de ce qu'elle écrivait.

« Douée d'une volonté ferme, elle pouvait à tout moment interrompre la séance. Ensuite elle devint médium parlant. Elle ne tombait pas en transe, comme beaucoup d'autres, c'est-à-dire à l'état passif ; au contraire, elle avait conscience de tout ce qu'elle disait et de tout ce qui se passait autour d'elle... Puis elle commença à parler différentes langues. Elle ne connaît aucune autre langue que sa langue maternelle et le français, autant qu'elle a pu l'apprendre à l'école ; et cependant elle a parlé neuf ou dix langues, quelquefois pendant une heure, avec une facilité et une aisance parfaites.

« Des étrangers purent s'entretenir par son intermédiaire avec leurs amis défunts, dans leur langue : le fait suivant s'est produit : un de nos hôtes, un Grec, avait eu quelques séances avec elle au cours desquelles il conversait en langue grecque, pendant plusieurs heures, et obtenait par elle des réponses, soit en grec, soit en anglais. Et pourtant elle n'avait jamais jusqu'à ce moment entendu une seule parole en néo-grec.

« A la même époque se développèrent ses facultés musicales. Il lui arrivait souvent de chanter en diverses langues, — italienne, indienne, allemande, polonaise, et actuellement elle chante souvent dans sa langue maternelle en improvisant les paroles et la musique; il faut dire que la mélodie est particulièrement belle et originale et que les paroles sont d'un sentiment très élevé » (p. 45).

Plus tard, en 1858, M. Edmonds publia une série de traités : Spiritual Tracts, dont le sixième a pour titre le Parler en langues inconnues, dans lequel il fournit de plus amples détails sur cette forme de la médiumnité de sa fille ; il ne cache plus le nom de la jeune fille et parle de beaucoup d'autres cas analogues.

Le Spiritual Tract, numéro 10, contient des lettres publiées par M. Edmonds en 1859, dans le New-York Tribune, et dont la huitième est intitulée : le Parler en langues inconnues au médium. Dans cette lettre il cite plus de cinquante exemples de ce fait. J'ai publié toutes ces lettres en langue allemande en 1873, dans une brochure : le Spiritisme américain. — Recherches du juge Edmonds. On y trouve de nombreux détails dont je reproduis ici les plus remarquables, car j'attribue une grande importance à ce genre de phénomènes. M. Hartmann les a passés sous silence, de même que le moulage de formes matérialisées. Commençons par les faits observés par M. Edmonds lui-même :

« Un soir, raconte-t-il, je vis arriver cliez moi une jeune fille venant des États de l'Est. Elle était venue à New-York pour chercher fortune ; elle avait reçu son éducation dans une école primaire. Elle était médium et servait aux manifestations d'un personnage inconnu se disant Français et qui l'inquiétait continuellement. Il ne pouvait employer que la langue française. Ma fille s'entretint pendant plus d'une heure avec ce personnage par l'intermédiaire de la jeune fille, miss Dowd. Elles ne parlaient que le français toutes les deux, et aussi couramment que si elles étaient nées en France. Le dialecte employé par miss Dowd était une sorte de patois méridional, alors que ma fille s'exprimait en « pur parisien ». Ceci se passait dans mon cabinet de travail, en présence de cinq ou six personnes.

« Une autre fois, ce furent plusieurs gentislhommes polonais qui demandèrent à s'entretenir avec Laure, qui ne les connaissait pas. Au cours de cette entrevue, elle se mit plusieurs fois à parler leur langue, sans qu'elle la connût. Ces messieurs parlaient leur langue et recevaient les réponses, soit on anglais, soit en polonais. Ce cas ne peut être constaté que par Laure elle-même, parce que ses interlocuteurs se sont retirés sans donner leurs noms.

« Voici dans quelles conditions a eu lieu l'entretien avec le grec :

« Un soir où une douzaine de personnes étaient réunies chez moi, M. Green, artiste de cette ville, vint accompagné d'un homme qu'il nous présenta sous le nom de M. Evangelidès, de Grèce.

« Ce dernier parlait mal l'anglais, mais s'exprimait correctement dans sa langue maternelle. Bientôt un personnage se manifesta qui lui adressa la parole en anglais et lui communiqua un grand nombre de faits qui démontraient que c'était un ami décédé depuis plusieurs années, dans sa maison, mais dont personne de nous n'avait connu l'existence.

« De temps à autre, ma fille prononçait des paroles et des phrases entières en grec, ce qui permit à M. Evangelidès de demander s'il pouvait lui-même parler grec. La conversation se poursuivit en grec, de la part de M. Evangelidès, et, alternativement, en grec et en anglais, de la part de ma fille. Celle-ci ne comprenait pas toujours ce qui était dit par elle ou par lui en grec ; mais il arrivait quelquefois qu'elle comprenait ce qui était dit, bien qu'ils parlassent tous deux le grec. Par moment, l'émotion de M. Evangelidès était si vive qu'elle attirait l'attention des assistants ; nous lui en demandâmes la raison, mais il esquivait la réponse.

« Ce n'est qu'à la fin de la séance qu'il nous dit que, jusqu'alors, il n'avait jamais été témoin de manifestations spirites et qu'au cours de l'entretien, il s'était livré à diverses expériences pour apprécier la nature de ce genre de phénomènes. Ces expériences consistaient à aborder divers sujets que ma fille ne pouvait certainement pas connaître et à changer souvent de thème en passant brusquement de questions d'ordre privé, à des questions politiques, philosophiques ou physiologiques, etc.

« En réponse à nos interrogations, il nous affirma que le médium comprenait la langue grecque et la parlait correctement.

« Les personnes présentes étaient MM. Green, Evangelidès, Allen, président de la Banque de Boston, deux messieurs, entrepreneurs de chemins de fer dans l'un des États de l'Ouest, ma fille Laure, ma nièce Jennie Keyes, moi-même et d'autres personnes dont je ne me rappelle pas les noms.

« Depuis, M. Evangelidès a fait encore avec ma fille plusieurs autres expériences au cours desquelles la conversation s'est tenue en langue grecque.

« Ma nièce — dont il vient d'être question — qui est également médium, chantait fréquemment en italien, — langue qu'elle ne connaît pas — improvisant les paroles et la musique. Je puis citer un grand nombre de cas semblables.

« Un jour ma fille et ma nièce vinrent dans mon cabinet de travail et se mirent a me parler espagnol: l'une d'elles commençait la phrase, l'autre la terminait. Elles se trouvaient, ainsi que je l'appris, sous l'influence d'une personne que j'avais connue de son vivant dans l'Amérique centrale. Il a été fait allusion à des choses qui m'étaient arrivées

et dont elles avaient aussi peu connaissance que de la langue espagnole. Nous ne sommes que trois qui puissions témoigner de ce fait.

« Ma fille me parlait aussi la langue indienne, en dialecte Chippewa et Monomonic, que je connais bien, ayant passé deux ans parmi les Indiens.

« Ainsi j'ai signale des cas où ma fille a parlé en langues indienne, espagnole, française, polonaise et grecque. Je l'ai aussi entendue parler l'italien, le portugais, le hongrois, le latin et d'autres langues que je ne connais pas. Ces cas sont trop nombreux pour que je puisse me souvenir du nom des personnes présentes.

« Je passe à rénumération d'expériences faites par des personnes étrangères en ma présence.

« Miss Hélène Leeds, demeurant à Boston, 45, Carver street, médium assez connu, dans cette ville, parlait très souvent le chinois, et cependant elle n avait qu'une éducation très sommaire et n'avait jamais entendu parler cette langue.

« Cela lui est arrivé si souvent, a une certaine période de sa médiumnité, que je ne crois pas me tromper en disant qu'un millier de témoins l'ont entendue. Moi même j'ai assisté cent fois, au moins, à ses séances.

« J'ai également entendu très souvent Mme Sweet, l'un des médiums de notre ville, une personne très peu instruite, parler le français et même l'italien et l'hébreu.

« J'ai assisté aussi à un phénomène analogue, les communications se faisant au moyen de coups frappés, en une langue étrangère, alors que le médium ne connaissait que l'anglais.

« Chez moi j'ai entendu la fille du sénateur Tallmage converser en langue allemande.

« Voilà mon expérience personnelle dans cette question, mais elle ne constitue qu'une faible partie de ce qui s'est produit dans ce genre. » (Tract, n° 6.)

Le juge Edmonds, pénétré de l'importance de ces manifestations, fit paraître dans le Banner un appel à tous ceux qui pourraient avoir à lui communiquer des faits de même nature. En moins d'un mois, il reçut une vingtaine de lettres lui fournissant des renseignements sur des cas semblables ; cette série d'expériences forme le contenu de l'appendice de ses Tracts, soit une cinquantaine de pages. J'emprunte à cet appendice quelques-uns des cas les mieux observés et contrôlés.

Cooksville, 9 avril 1859.

Monsieur l'éditeur,

« Ayant lu dans le Banner l'invitation que le juge Edmonds a faite de lui communiquer les faits médiumniques se rapportant à l'emploi de langues inconnues, je viens vous faire part d'un fait qui s'est produit il y a deux ans. Pendant trois mois, nous avons eu des séances tous les dimanches soir. Les médiums étaient deux jeunes gens, dont l'un était mon gendre et l'autre mon ami. A l'une des séances à laquelle assistait l'un de ces deux médiums, ce dernier tomba eu transe, et bientôt se mit à parler une langue qu'aucun de nous ne connaissait, mais que mon père et mon frère ont reconnue pour être la langue chinoise. Ayant passé quelque temps en Californie, ils avaient été en rapport avec un

grand nombre de Chinois, mais ils ne parlaient pas leur langue. A la séance suivante, les deux médiums parlèrent la même langue, et, après une conversation de quelques minutes, les interlocuteurs parurent se reconnaître, et la manifestation de leur joie de se rencontrer devint si bruyante que le locataire de l'autre partie de la maison, — un non-spirite, — vint pour s'assurer s'il y avait des Chinois chez nous, car, ayant fait du commerce avec eux, en Californie, il connaissait bien leurs coutumes.

« Depuis ce temps, les deux médiums tombaient souvent sous la même influence. L'un d'eux chantait parfois en chinois, l'autre traduisait le texte de ces chansons. Aucun des assistants ne parlait cette langue, et le médium n'avait jamais vu de Chinois. Notre cercle était accessible à tous, et l'appartement était souvent comble. Chacun était obligé de constater qu'on entendait une langue étrangère et reconnaissait en même temps que les médiums étaient des jeunes gens honnêtes qui ne pouvaient être soupçonnés, de sorte qu'aucune explication de ce phénomène n'a pu être trouvée.

« Agréez, etc. « S, B. Hoxie. »

« Flushing, L. J., près New York, le 16 avril 1859.

« Monsieur,

« J'ai lu dans les journaux que vous désirez avoir des renseignements sur les personnes qui ont parlé des langues qu'elles ne connaissaient pas. J'ai entendu prononcer par Suzanne Hoyt un discours patriotique en langue italienne ; ce discours fut traduit, au fur et à mesure, séance tenante, par un Américain qui comprenait l'italien. J'ai étudié cette langue et puis affirmer que ce fut réellement la langue employée.

« Je citerai encore un homme demeurant près du marais de Hempstead, dans les environs de Newtown ; il est âgé de 35 ans et s'appelle, si je ne me trompe, Smith. La famille Hoyt pourra vous renseigner sur son compte. J'ai plusieurs fois entendu cet homme faire des discours déclamatoires en langue italienne, ce qui lui arrive assez fréquemment. Il va souvent chez les Hoyt ; la première fois que je l'entendis, je demandai à l'une des personnes présentes s'il savait parler autre chose que l'italien. Quand Smith revint à lui, il m'affirma n'avoir jamais connu ni lu aucune autre langue que l'anglais.

« Agréez, etc. « Wm. P. Prince. »

« Braintrie, Vermont, le 29 mars 1859.

« Monsieur,

« Ayant lu l'avis que vous avez publié dans le Banner of Light, j'ai l'honneur de porter à votre connaissance les faits suivants :

« En février 1858, je demeurais à Leicester, Vermont, dans l'appartement de M. John Paine. Mme Sarah Paine, sa belle-fille, est médium. A cette époque se trouvait dans notre ville un Français, qui y était venu pour étudier le spiritualisme. Catholique convaincu, il n'y croyait pas et même le combattait.

« On organisa une séance, et, après quelques minutes d'attente, le médium tomba en transe et se mit à parler avec le visiteur français, dans sa langue maternelle, de manière

que ce dernier pût le comprendre parfaitement. La conversation dura un certain temps sans que personne des assistants comprît ce que les deux interlocuteurs disaient. Le Français pria le médium d'écrire son nom, ce qu'elle accomplit sans tarder; elle écrivit aussi les noms de son père et de sa mère défunts. Il nous affirma que personne aux États-Unis ne connaissait ces noms.

« Mme Paine n'avait jamais vu ce monsieur auparavant. Elle ne connaissait d'autre langue que sa langue maternelle, l'anglais.

« Je ne me souviens que de quelques-unes des personnes présentes à cette séance : MM. Joseph Morse, Dr S. Smith, Isaak Morse, John Paine, Edouard Paine, tous de Leicester, M. et Mme Nathaniel Churchill, de Brandon, et votre dévoué serviteur.

« Nelson Learned. »

« Lynn, Mass., le 24 mars 1859.

« Messieurs les éditeurs,

« Répondant à l'invitation que vous avez publiée dans le Banner, je puis vous communiquer les faits suivants : M. John Hardy est un médium parlant inconsciemment en état de transe; elle ne connaît ni le français ni aucun dialecte indien, ne les ayant jamais étudiés. Elle se trouve sous l'influence d'un esprit indien, Sachma, qui parle par son organe et qui a produit maintes cures par son intermédiare. Il traduit lui-même ses communications en anglais, tant bien que mal. Ce fait est très probant.

« Elle se trouvait aussi sous l'influence d'un autre esprit, celui d'une jeune fille française, Louise Dupont, qui avait été actrice à ce qu'il me semble. Elle a parlé en présence d'un professeur de langues, qui a trouvé son style et son parler très corrects. Ce professeur ayant posé à M. Hardy une question inconvenante, ainsi qu'il l'a avoué plus tard, reçut une réponse si vive, qu'il prit son chapeau et disparut.

« Je vous communique les noms des personnes présentes à cette séance, sans pouvoir vous autoriser à les publier.

« M. le Juge Edmonds pourra se renseigner directement auprès de ces personnes.

« Agréez, etc. « John Alley V.

« No. 8, North Common Street, Lynn, Mass. »

« Milan (Ohio), 4 avril 1859.

« Monsieur le juge Edmonds,

« Monsieur le Juge,

« En réponse à votre appel publié dans le Banner of Light, j'ai l'honneur de vous communiquer ce qui suit :

« Au mois de février 1857, je me rendis, en compagnie de M. Warner, chez M. Lewis, à Troy (Ohio).

« Un soir que M. Warner était incommodée par un léger refroidissement, elle tomba sous l'influence de l'esprit d'un Indien qui s'évertuait à lui prescrire des remèdes. Sur ces

entrefaites entra dans la pièce un jeune Allemand, qui était connu dans la maison sous le nom de Milton. Il souffrait d'un violent mal de tête, mais il n'y fit aucune allusion en présence de M. Warner. Cette dernière s'approcha de lui quelques instants après, et le délivra de son mal de tête par la simple application des mains. Ensuite elle lui dit en langue anglaise — l'écorchant à la manière indienne — qu'elle voyait un « esprit pâle » qui avait abandonné son enveloppe terrestre au delà des « grandes eaux » et qui désirait lui parler. Après une courte pause, elle commença à parler l'allemand et lui répéta, entre autres choses, les dernières paroles prononcées par sa mère à son lit de mort.

« Le jeune homme, qui avait été jusqu'alors un obstiné sceptique, fondit en larmes et s'avoua convaincu.

« A la demande des membres de la famille Lewis, il répéta ces paroles, qui étaient les suivantes : « Mes chers fils, je ne puis « plus vous donner du pain. » M. Warner n'avait jamais en tendu parler de la famille de ce jeune homme et ne connaissait d'autre langue que l'anglais.

« M. Pope, un citoyen des plus respectables de Troy, et les nombreux membres de sa famille, y compris le jeune Allemand, confirmeront l'exactitude de ce récit. Voici leur adresse : Welchfield, Geauga County, Ohio...

« En septembre 1857, M. Warner vint à Milan pour y faire une série de conférences publiques. A la fin de la dernière conférence, elle prononça un petit discours en langue indienne et en fit la traduction. C'était un appel chaleureux, en faveur des tribus indiennes. Un citoyen de Milan, M. Merrill, membre influent de l'Église presbytérienne, qui se trouvait la, fût si satisfait de l'authenticité de la langue indienne qu'il déclara que tous ses doutes étaient dissipés. Il avait vécu jusqu'à l'âge de dix-huit ans parmi les Indiens et avait parlé couramment leur langue. Voici son témoignage : « Je certifie que les faits rapportés par M. E. Warner sont exacts et qu'à la suite de mes rapports avec le médium j'ai acquis la persuasion qu'en son état normal elle y ignore complètement tous les dialectes indiens ; je suis en même temps convaincu que se trouvant sous l'influence « d'un esprit » elle peut, en effet, parler indien. Milan, avril 1859. — « James Merrill. »

« Je vous autorise à faire usage de la présente si vous le jugez utile.

« Ebenezer Warner. »

« Chicago, le 5 avril 1859.

« En réponse à votre appel publié dans le Banner of Light; je puis porter à votre connaissance les faits suivants :

« II y a de cela quatre ans, j'organisai chez moi des séances dans le but d'étudier le « spiritualisme moderne », et je m'aperçus bientôt que ma femme était médium. Cette découverte la chagrina vivement, et elle aurait donné beaucoup pour que cela ne fût pas. Elle lutta longtemps contre la force occulte qui la jetait dans l'état de transe et qui parlait par le moyen de son organisme, mais ses préjugés finirent par s'évanouir... De même que beaucoup d'autres personnes appartenant à la classe ouvrière, elle n'avait reçu d'autre instruction que celle des écoles primaires. Voici, entre autres, ce dont j'ai été témoin :

« A une séance chez le Dr Budd, à laquelle assistaient MM. Miller, Kimball, Kilburne et autres, nous entendîmes un concert vocal, en langue espagnole, qui dura plus de deux

heures. Peu après que nous eûmes joint les mains, ma femme, une jeune personne (Miss Scongall) et un jeune homme qu'elles voyaient pour la première fois tombèrent simultanément en état de transe et se mirent à causer couramment entre eux, en espagnol. Après un quart d'heure environ d'entretien, le trio se leva et entonna un air difficile, avec paroles également en langue espagnole ; chacun chantait sa partie, et tous étaient parfaitement d'accord. Ils nous firent entendre jusqu'à douze morceaux différents, discutant avec animation dans les intervalles, au sujet du morceau nouveau qu'ils chanteraient ensuite... Après l'audition, les trois médiums revinrent à eux et manifestèrent un vif étonnement en apprenant ce qui s'était passé. Le jeune homme retomba en transe, mais sous la domination d'une autre influence, et nous donna l'explication de ce que nous avions vu : le concert nous avait été offert par trois espagnols, le frère et ses deux sœurs, qui avaient exercé la profession de chanteurs durant leur existence terrestre, pour gagner leur vie. Ce soir, ils ne s'étaient pas uniquement manifestés pour satisfaire notre curiosité et nous instruire, mais aussi pour prouver que la fête de la Pentecôte existait encore.

« Je dois ajouter qu'il n'est pas difficile d'établir de la façon la plus absolue qu'aucun des trois médiums ne connaît, en son état normal, d'autre langue que sa langue maternelle.

« Pendant quelque temps ma femme se trouva sous l'influence d' « esprits » allemands ; elle parla et chanta en allemand plusieurs soirées consécutives. Personne de notre cercle ne comprenait cette langue. Désireux de m'assurer du fait, j'invitai un docteur allemand, M. Euler à venir chez moi et me donner son avis. Il vint deux fois et s'entretint avec le médium, en allemand, pendant plus d'une heure à chaque visite. Grand était son étonnement, mais encore plus grande sa joie de pouvoir parler sa langue maternelle. « Outre l'allemand, ma femme a parle l'italien, langue qui lui est également inconnue.

« John Young. »

« Tolède, le 9 avril 1879.

« A Monsieur le Juge Edmonds.

« Monsieur,

« Pour donner suite à votre désir de connaître des exemples de médium parlant en diverses langues, je viens vous informer que moi-même je suis médium et qu'il m'arrive d'être sous l'influence de l'esprit d'un Indien et de parler cette langue, que j'ignore ; je ne puis par conséquent juger à quel point ma prononciation est correcte, mais ces jours derniers je fis la connaissance d'un monsieur qui se déclarait être un sceptique et ne croyait pas à l'existence de rapports avec le monde des esprits. Mon esprit guide lui parla en langue indienne. A l'état de clairvoyance, je lui fis la description d'un chef indien, qui était mort, d'après ce qu'il me dit, deux ou trois jours avant son départ de Jowa. Mon guide reconnut l'esprit du défunt et fournit beaucoup de preuves établissant son identité. Le monsieur dont je parle est très familier avec la langue de cette tribu, qu'il désigna comme étant celle des Pawnees. Ci-joint une lettre particulière que ce monsieur m'a adressée à son retour à Jowa et de laquelle vous pouvez extraire les passages que vous jugerez utiles.

« Agréez, etc. « Sarah M. Thompson. »

Voici les passages les plus intéressants de la lettre en question :

« Vinton (Jowa), 17 février 1859.

« Mademoiselle,

« Vous savez que je ne crois pas aux théories spirites ; je suis persuadé, comme avant, que cela n'est autre chose que la manifestation de l'influence qu'exerce l'esprit d'un homme sur celui d'un autre. Ne m'étant pas beaucoup occupé de ces questions, je ne saurais dire à quelle conclusion j'arriverais si je me livrais à des recherches approfondies dans cette voie ; mais il y a un fait que je ne parviens pas à m'expliquer, c'est votre parler en langue indienne ; ce langage était aussi correct et caractéristique que celui qu'on entend dans les wigwams indiens...

« Jacob Wetz. »

Pour les autres faits du même genre dont j'ai eu connaissance, je me bornerai à de courtes indications.

Dans le premier journal spirite, le Spiritual Telegraphe édition in-8°, publié à New-York par Partridge (vol. III, 1854, p. 62), on trouve le récit suivant :

« William Brittingam, dont nous reçûmes la visite dans nos bureaux, il y a quelques jours, nous communiqua un fait intéressant. Un certain M. Walden, un médium parlant, de Ellicot-ville, s'est rendu récemment aux Springs (Sources) appartenant à M. Chase. Au moment de son arrivée, pendant qu'il se tenait encore sur le perron, il vit venir au-devant de lui une jeune servante de la maison, une suédoise, avec laquelle il entama une conversation. Aucune des personnes présentes ne comprenait la langue qu'ils parlaient; le médium n'avait pas non plus conscience de ce qu'il disait. La jeune fille, entendant qu'on lui adressait la parole en sa propre langue, s'était engagée dans la conversation ; elle paraissait profondément intéressée, et son émotion devint si vive qu'elle fondit en larmes. Quand M. Brittingam lui demanda la cause de son émotion, elle lui répondit, en substance : « Cet homme sait tout concernant mes défunts père et mère ; j'ai perdu mon père il y a six mois ; ma mère est morte il y a huit ans. On vient de me dire qu'ils me parlent par cet homme et qu'ils pourront me parler par d'autres médiums. »

« La jeune fille, qui n'avait jamais rien vu de semblable, n'en revenait pas ; elle se demandait comment il pouvait se faire que M. Walden, un Américain, qui n'avait jamais connu sa famille et ignorait complètement la langue suédoise, lui parlât d'une façon aussi mystérieuse. »

En 1873, M. Allen Putnam publia la Biographie de Mrs. J. H. Conant, un médium parlant, jadis bien connue en Amérique, qui transmettait des centaines de messages, publics ensuite dans le Banner of Light. Mr. Conant était la première à se méfier des communications qu'elle transmettait pendant son état de transe. Il lui arrivait souvent d'être sous l'influence d'esprits indiens qui lui donnèrent le nom de Tulular, c'est-à-dire « quelque chose pour voir à travers ». «Comment savoir, disait-elle, si les signes et les mots employés par Springflower et par d'autres sont vrais et corrects ? Je n'ai pas conscience de ce que je dis, et aucune des personnes présentes ne saurait décider s'il y a du sens commun dans ce que les esprits indiens me font dire. » Désireuse de savoir ce

qu'il y avait de vrai dans ces manifestations, elle saisissait toutes les occasions favorables pour les vérifier... Un jour elle reçut la visite du colonel Tappan, membre du Comité de pacification des Indiens des États-Unis (U. S. Indian Peace Commission), qui était accompagné de plusieurs messieurs, dont l'un avait rempli, pendant près de quinze ans, les fonctions d'agent gouvernemental pour les affaires touchant les Indiens, et disait connaître la plus grande partie des dialectes parlés par les aborigènes. C'était pour elle une excellente occasion de réaliser ses projets de contrôle. Springflower se manifesta de suite et put s'entretenir librement avec l'ancien agent ; elle paraissait même avoir un certain avantage sur ce dernier, car il lui arrivait quelquefois de chercher ses mots, alors que son interlocutrice semblait être tout à fait à l'aise... M. Conant demanda à ce monsieur s'il croyait qu'elle serait comprise par les Indiens de cette tribu en parlant sous l'influence de Springflower. Il répondit qu'à son avis il ne pouvait y avoir aucun doute. »

Je passe sur toutes les communications écrites en langues inconnues par les médiums. Les cas en sont fort nombreux, mais, dans la règle, ces messages se résument à des citations de divers auteurs, voire à quelques mots détachés, et l'on peut toujours dire que ces fragments ont été appris, entendus ou copiés, que ce soit fait consciemment ou non. D'autres fois, ce sont de courtes phrases qui permettent toujours d'élever un doute sur leur origine. Il y a bien eu de nombreux cas où la conviction intime des assistants était que le médium ignorait d'une façon absolue la langue qu'il écrivait, — et j'en puis citer de ma propre expérience, — mais ce sont des convictions personnelles, qu'il est impossible de faire partager à un tiers ; ce genre de manifestations ne présente, par conséquent, qu'une valeur fort limitée, en comparaison avec le langage parlé, dont je viens de citer des exemples.

Il faut classer dans la même catégorie de faits les messages transmis par les signes télégraphiques, ignorés du médium, ce qui équivaut à écrire une langue inconnue. On peut lire des détails à ce sujet dans Startling Facts, pages 247-255. — Un exemple intéressant de ce phénomène se trouve dans la Biographie de M. Conant, dont il a été parlé plus haut, et dont voici la traduction :

« Lors de son séjour à Cummings House, à Boston, M. Conant reçut la visite d'un inconnu qui déclara qu'il étudiait les phénomènes spiritiques et qu'il désirait beaucoup avoir de la part de son ami une certaine preuve d'identité qu'il n'avait pas encore réussi à obtenir ; il venait de voir un médium demeurant dans un quartier éloigné de la ville et qui l'avait adressé à M. Conant, disant qu'à une séance avec elle son désir serait accompli... On prit place... Soudain la main de M. Conant commença à exécuter des mouvements brusques, s'élevant et s'abaissant d'une façon bizarre et irrégulière, de sorte que le crayon frappait sur le papier des coups secs, se suivant rapidement. M. Conant ne comprenait rien à ce qui se passait, et, désespérant d'obtenir un résultat quelconque et troublée par cet échec, elle dit à son hôte : « Inutile de continuer. Il est clair qu'aucun esprit pouvant communiquer avec vous ne se trouve ici pour le moment. Il y a bien quelqu'un, mais il ne trouve pas le moyen de se manifester. » Quel ne fut pas son étonnement lorsque le visiteur lui déclara qu'il était très satisfait, au contraire, que la séance avait parfaitement réussi et qu'il avait enfin obtenu de son ami la preuve désirée, qu'il l'avait même écrite, sans qu'elle s'en fût aperçue. Explications faites, le médium apprit que le visiteur inconnu était télégraphiste de profession, de même que l'ami dont il attendait le message : à preuve de son identité, il devait communiquer avec lui par voie de signes télégraphiques, et c'est ce que M. Conant venait de faire, d'une façon toute mécanique, puisqu'elle n'avait

aucune idée de l'alphabet télégraphique, tout en s'étonnant de ce que la séance ne donnait aucun résultat. Le visiteur a pu se convaincre de cette façon que l'intermédiaire du message, c'est-à-dire le médium, en ignorait absolument la teneur. »

M. Crookes raconte un fait très remarquable, du même genre :

« A une séance avec Home, la petite règle s'approcha de moi en glissant sur la table, en pleine lumière, et me transmit un message, en frappant un léger coup sur ma main à la lettre voulue de l'alphabet, que je récitais. L'autre bout de la règle reposait sur la table, à proximité des mains de Home.

« Les coups furent frappés si nettement et si distinctement, et la petite règle semblait être si complètement sous le contrôle de la force occulte qui dirigeait ses mouvements, que je crus pouvoir demander :

« — L'intelligence qui dirige les mouvements de cette règle peut-elle changer le caractère de ces mouvements et me donner une communication télégraphique par le moyen de coups frappés sur ma main, en employant l'alphabet Morse ? (J'ai tout lieu de croire que l'alphabet Morse était ignoré de toutes les autres personnes présentes ; moi-même je ne le connaissais qu'imparfaitement.) Aussitôt, le caractère des coups changea et la communication se poursuivit de la manière demandée. Les lettres me furent dictées trop rapidement, et je ne pus noter que quelques mots que je réussis à saisir par-ci par-là, de sorte que le sens du message fut perdu pour moi, mais ce que j'avais vu m'indiqua clairement qu'un bon télégraphiste se trouvait à l'autre bout de la ligne, où que ce fût. » (Voir Crookes, Researches, p. 93.)

Pour clore cette série de faits, je citerai encore ce cas d'une enfant qui exécuta un morceau sans avoir jamais appris la musique, comme en témoigne M. N. Tallmage, ancien sénateur et gouverneur de Wisconsin, père du médium. Dans la préface d'un livre qu'il édita : The Healing of Nations (Guérison des nations), par Linton, New-York, 1858, il dit:

« Au mois de juin 1853, à mon retour de New-York, où j'avais observé diverses manifestations spiritiques, j'allai chez un médium écrivain qui demeurait dans mon voisinage et reçus un message dans lequel on me conseillait d'organiser un cercle intime dans ma maison, en me prédisant qu'un médium se formerait qui dépasserait toutes mes prévisions. J'exprimai le désir de connaître le nom de ce médium, et reçus pour réponse que ce serait ma fille. « Laquelle, demandai-je, car j'en ai quatre ? » — «Emilie » me fut-il répondu. On m'enjoignit ensuite de placer ma fille Emilie au piano, quand les séances seraient organisées. «Vous lui apprendrez à jouer ?» demandai-je. La réponse fut: « Vous verrez. »

« Emilie était ma fille cadette, âgée de treize ans. Je ferai observer qu'elle ne connaissait pas la musique et n'avait, de sa vie joué un air quelconque, par la simple raison qu'à l'époque de notre arrivée ici nous avions trouvé le pays presque inhabité ; il était impossible d'avoir un professeur de musique: Tout ce qu'elle sait, elle l'a appris avec moi ou quelqu'un de la famille. Je parvins bientôt à organiser un petit cercle intime. Je présentai à Emilie une feuille de papier et un crayon. Sa main se mit à tracer des lignes droites qui formèrent une portée. Ensuite elle y mit des notes et ajouta les signes. Ceci fait, elle laissa tomber le crayon et commença à taper sur la table comme sur les touches d'un clavier. Je me souvins alors que je devais l'asseoir devant un piano ; après un

moment d'hésitation, elle se rendit à mon invitation et se mit au piano avec l'assurance d'un artiste accompli. Elle attaqua résolument le clavier et exécuta la Grande Valse de Beethoven, dans un style qui aurait fait honneur à un bon musicien. Ensuite elle joua plusieurs airs connus, tels que : Sweet Home, Bannie Doon, The Last Rose of Summer (Dernière rose d'été), Hail to the Chief (Gloire au Chef), Lilly Dale, etc. Elle exécuta encore un air inconnu, chantant en même temps les paroles improvisées qui s'y rapportaient » (p. 61).

Que dira M. Hartmann des nombreux exemples que je viens de citer ? Il est évident que les phénomènes qui se produisent contre la volonté et les convictions du médium, et surtout l'emploi d'une langue qu'il ne connaît pas, n'ont absolument rien de commun ni avec l'hyperesthésie de la mémoire, ni avec la transmission de la pensée, ni enfin avec la clairvoyance, qui déterminent la nature de la conscience somnambulique. Cette dernière catégorie de faits une importance capitale en présence du verdict catégorique de M. Hartmann proclamant que de pareils phénomènes n'existent pas. C'est là, dans le domaine des faits intellectuels, le Rubicon que M. Hartmann ne pourra franchir et — de même que pour les faits physiques de la pénétration de la matière, — cette fois encore il devra déposer les armes.

Ces phénomènes ne pouvant s'expliquer par une action de la conscience normale du médium ni par aucune action de la conscience somnambulique, il faut, nécessairement, chercher un troisième facteur. Et, comme nous ne pouvons plus le découvrir dans le médium, nous sommes obligés de conclure que ce troisième facteur se trouve en dehors du médium.

Mais, avant de m'occuper des phénomènes pour l'explication desquels M. Hartmann lui-même juge nécessaire de faire exception à ses principes méthodiques et de recourir à une explication métaphysique supranaturelle (p. 81), c'est-à-dire, à l'Absolu, je dois mentionner ici des phénomènes d'un caractère complexe qui compléteront et illustreront, pour ainsi dire, les conclusions que je viens d'énoncer.

7. — Différents phénomènes d'un genre mixte composé. — M. Hartmann nous dit: « L'écriture en question n'est que relativement inconsciente, elle est consciente pour la conscience somnambulique latente ; nous en voyons la preuve dans ce fait que le médium, mis dans l'état de somnambulisme apparent, se souvient de ce qu'il a écrit à l'état inconscient et fournit même à cet égard des explications verbales » (p. 58) ; et plus loin : « Si un médium, se trouvant a l'état somnambulique, peut communiquer de vive voix la teneur exacte d'un message écrit à distance et dont il n'avait aucune connaissance à l'état éveillé, nous y trouvons la preuve absolue que la conscience somnambulique du médium n'est pas étrangère à son activité médiumnique, qu'elle y participe d'une certaine façon » (p. 113).

Donc, si un médium écrit à l'état somnambulique, et qu'il ne peut reproduire d'une manière exacte, précise, ce qu'il a écrit lui-même, soit à l'état somnambiilique, soit lorsqu'il sera revenu à son état normal, nous serons en droit de prétendre que c'est là « la preuve irrécusable » que la conscience somnambulique du médium a été étrangère à son activité médiumnique et qu'elle n'y a pris aucune part.

Nous trouvons cette preuve dans le fait suivant :

« Un correspondant signant T. E. B., lieutenant t'e l'armée royale, membre de la Société Royale asiatique, a publié dans le journal Knowledge du 2 mars 1883 le récit suivant se rapportant à l'écriture au moyen de la planchette :

« Je me suis mis à faire, il y a quelque temps, des expériences avec la planchette ; j'étais convaincu alors que cette écriture était produite par l'activité inconsciente de la personne qui posait ses mains sur l'appareil (toute possibilité de fraude étant exclue). Cette explication, si elle est juste, doit fournir de curieux éclaircissements sur l'activité du cerveau. Je connaissais, par bonheur, une personne avec laquelle la petite latte écrivait toujours admirablement bien, de sorte que je pus me livrer à diverses expériences intéressantes. Lorsque je plaçais sa main sur le petit appareil (que j'avais confectionné moi-même, et qui consistait en une latte dans laquelle j'avais pratiqué un trou pour y fixer le crayon) et que je posais une question, la réponse arrivait avec une promptitude étonnante, plus rapidement qu'on ne saurait l'écrire par le procédé naturel ; l'écriture était très lisible bien que le caractère en changeât souvent, tout en différant toujours complètement de celle du médium ; je considère cette particularité comme très significative. Cette dame ignorait ce qu'elle écrivait jusqu'au moment d'en prendre lecture. Dans plusieurs cas, le message ainsi transmis n'était connu que de moi ou d'une seule autre personne présente, et ne pouvait être dû, selon la théorie de l'action inconsciente, qu'à un effet de la lecture de pensées.

« Mais c'est surtout l'expérience suivante que je voudrais signaler à votre attention: j'ai magnétisé cette dame à plusieurs reprises. Comme c'est le cas habituellement, elle pouvait répondre à différentes questions pendant son état de sommeil, mais à son réveil elle ne se souvenait plus de rien. (Je ferai remarquer, en passant, que, s'il lui arrivait d'égarer un objet quelconque à l'état de veille, elle pouvait indiquer chaque fois, étant endormie, l'endroit où elle avait déposé cet objet.) J'eus donc l'idée de poser ses mains sur la latte, pendant qu'elle était plongée dans un sommeil magnétique. Je reçus, comme toujours, une réponse à ma question ; avant de la lire, je demandaiau médium ce qu'elle avait écrit ; j'étais persuadé qu'elle me le dirait de suite. Mais elle ne l'a pas pu.

« N'est-ce pas une preuve que les paroles écrites par elle n'étaient pas un produit de son cerveau, ni en son activité normale, ni en l'état spécial qui caractérise le sommeil mesmérique ? Nous devons par conséquent ou bien admettre un troisième état, inconnu jusqu'à présent, sinon aboutir à l'idée d'un agent extérieur, que je ne suis pas trop disposé à accepter. » (Light. 1883, p. 124).

L'erreur de M. Hartmann provient de ce qu'il a voulu généraliser son affirmation ; car, de ce que dans un grand nombre de cas l'écriture est l'œuvre de la conscience somnambulique, il ne résulte pas nécessairement que, dans d'autres cas, elle n'obéisse à une suggestion d'une source étrangère. La possibilité de cette dernière origine est apparente dans le phénomène suivant, exposé par M. Young, que nous connaissons déjà par les citations que nous avons faites du « parler en langues étrangères ».

M. Young raconte le fait suivant, qui s'est produit par l'intermédiaire de sa femme :

« A une séance organisée chez le Dr Haskel, en présence du Dr Budd et de MM. Kimball, Miller, Kilburne et autres, ma femme parlait, en état de transe, au nom d'une italienne qui disait s'appeler Léonore. Comme ma femme se prêtait souvent à ces expériences magnétiques, l'un des assistants émit la supposition que « l'esprit » qui se

manifestait n'était autre que l'esprit du magnétiseur lui-même, qui était là présent, parmi les visiteurs ; il proposa, en conséquence, que le médium fut soustrait à cette influence: le magnétiseur devait la plonger dans un sommeil mesmérique et essayer de lui implanter la même personnalité. Le médium fut immédiatement rappelé à l'état normal et ensuite magnétisé. Obéissant à la volonté du magnétiseur, elle se mit à chanter avec beaucoup de sentiment l'air bien connu de « Annie Laurie ». Ce résultat combla de satisfaction les gens sceptiques qui croyaient y voir la démonstration de leur théorie. Mais le triomphe fut de courte durée : lorsqu'elle en était à la moitié du dernier vers, la force étrangère l'arracha subitement à l'influence du magnétiseur qui, de ce moment, n'eut plus de pouvoir sur elle. Tous les efforts qu'il fit pour l'obliger à achever la chanson furent vains. Alors il voulut au moins l'affranchir de cette influence qui la dominait ; mais, pour la première fois, il perdit tout contrôle sur son sujet. Voyant la tournure inattendue que prenait l'expérience, l'un des assistants exprima ce vœu: du moment que le médium se trouve sous l'influence de « l'esprit » d'une italienne, qu'on lui suggère de chanter un air en cette langue. Quelque surprenant que cela puisse paraître, ce vœu fut accompli sans retard, et les assistants furent charmés par l'excellente exécution du morceau. Il n'y avait point d'Italiens parmi nous, mais quelques personnes savaient, celte langue assez bien pour pouvoir en juger. Ces expériences ont été répétées plusieurs fois, et nous pûmes entendre ma femme parler italien ».

Dans ce cas, nous voyons que la suggestion du magnétiseur visible a dû céder à la suggestion d'un magnétiseur plus puissant, quoique invisible.

Mais voici un autre exemple, plus curieux encore : c'est le magnétiseur invisible qui dut céder la place à un autre magnétiseur, également invisible; peut-être aussi une communication dictée par la conscience somnambulique du médium fut-elle soudain interrompue par une communication émanée d'une autre source. Dans une lettre publiée par le Religio-Philosophical Journal, M. Brittan, écrivain spiritualiste connu, raconte ainsi ce phénomène :

« En 1852, un matin, j'assistais à une séance, à Greenfleld, Mass., avec le médium D. D. Home, qui devint si célèbre par la suite. L'un des assistants disait l'alphabet, et les communications se faisaient au moyen de coups frappés. A un moment donné, ces coups devinrent très forts, et le signal convenu (cinq coups) nous avertit que l'alphabet était demandé. Quelqu'un fit l'observation que cette demande n'avait aucun sens, attendu que l'alphabet se disait déjà. Le même signal fut répété, en même temps que la table subissait de violentes secousses, ce qui fit faire à l'un de nous la réflexion que l'harmonie avait fait place à un affreux désordre. Croyant avoir deviné de quoi il s'agissait, je fis remarquer que ce n'était pas nécessairement un désordre, que, peut-être, une autre individualité avait interrompu le message, ayant probablement à nous communiquer quelque chose d'urgent. Ma supposition fut immédiatement confirmée par des coups frappés dans diverses parties de la chambre, et par un violent secouement de la table. Je me mis à réciter l'alphabet et reçus ce message : « Rentre à la maison, ton enfant est malade, pars de suite, ou tu seras en retard. » Je pris mon sac de voyage et partis. A peine étais-je dans la rue que j'entendis le sifflet du train qui arrivait en gare ; c'était le dernier train avec lequel j'aurais pu rentrer à la maison le soir même. J'étais à un huitième de mille environ de la gare ; je me mis à courir de toutes mes forces et arrivai au moment où le train se mettait en mouvement. Je n'eus que juste le temps de sauter sur la plateforme de derrière

du dernier wagon. En arrivant chez moi, je constatai l'exactitude rigoureuse du message spiritique. » (Light, 1881,p. 260.)

Quelle pourrait être, suivant M. Hartmann, la cause de cette interruption de communication ? Il est évident qu'elle ne résidait pas dans le médium. C'était peut-être une « dépêche télépathique » de la conscience somnambulique de l'un des membres de la famille Brittan ? Mais M. Hartmann n'admet pas les communications à grande distance autrement que sous la forme d'hallucination, — thèse que nous discuterons plus lard, — alors que dans le cas considéré elle s'est effectuée au moyen de coups et de mouvements de la table. D'ailleurs, comment la conscience somnambulique aurait-elle eu connaissance de l'approche du train ?

Voici encore un cas semblable. La cause de l'interruption n'est pas précisée ; cependant rien ne permet de croire que cette cause doive être cherchée chez le médium lui même. J'emprunte le récit du phénomène dont il est question au Révérend Adin Ballou, dans une citation du professeur Rob. Hare (Experimental Investigation of the Spirit Manifestations, § 1602).

« Les agents occultes m'avaient invité à faire, à un endroit indiqué et à un moment donné, un sermon sur un sujet quelconque, avec la promesse de manifester leur approbation par des coups frappés ; ce qui fut exécuté avec une rigoureuse exactitude. Un jour, au cours d'une séance, la question suivante fut épelée, sans que l'idée en fût venue à personne : « As-tu choisi « le sujet de tes sermons de dimanche prochain ? » — « Oui, un « seul, répondis-je; ne m'indiqueras-tu pas un sujet pour mon « sermon du soir ? » — « Si. » — « Lequel ? » — Le message commença par le mot : Le, et s'arrêta. J'étais encore à m'étonner de cette interruption, lorsqu'une autre individualité invisible se manifesta, mais en remplaçant les coups par des mouvements de la table. Elle m'informa que son prédécesseur, l'esprit frappeur, avait été appelé ailleurs pour peu de temps, et qu'il ne tarderait pas à revenir. En effet, un quart d'heure après, mon premier interlocuteur reprit la communication coupée et la termina ainsi: deuxième chapitre de la première épitre aux Corinthiens, versets 12 et 13. Aucun des assistants ne pouvait se souvenir du texte désigné, qui se trouva être fort approprié à un sermon ce jour-là ». Si cette interruption était l'œuvre de la conscience somnambulique, à quelle raison plausible faut-il attribuer le remplacement des coups par des mouvements de la table ?

Voici un autre cas enfin, où force nous est de choisir entre l'admission d'un troisième facteur et l'alibi de la conscience somnambulique :

« Mademoiselle Mary Banning, un médium, se trouvant chez M. Moore, à Winchester (Conn.) le 14 juin 1852, avait appelé l'esprit de son frère, Josiah Banning ; mais, contre son habitude, il ne vint pas lui-même. L'invitation fut répétée pendant toute la soirée, mais vainement. Enfin, à la dernière heure, au moment où toutes les personnes présentes allaient se retirer pour se coucher, la présence de Josiah Banning fut brusquement annoncée. L'esprit déclara que, s'il ne s'était pas rendu aux appels qu'on lui avait adressés dans la première partie de la soirée, c'est parce qu'il avait passé toute la journée en la compagnie de sa sœur Edith. Mlle Edith Banning était a Hartland (Conn.) à 16 milles de là comme maîtresse d'école. Bientôt après, Mary Banning recevait une lettre de sa sœur Edith, écrite le lendemain matin du jour où avait eu lieu chez M. Moore l'entrevue spirite dont je viens de parler, et Mlle Edith disait que Josiah avait passé auprès d'elle toute la journée précédente et que sa visite l'avait empêchée de dormir pendant toute la nuit. » (S.

R. Brittan et Richmond, Une Discussion sur les faits et la philosophie da Spiritualisme ancien et moderne ; New-York, 1853, p. 289.)

Voilà deux sœurs-médiums, Mlles Mary et Edith Banning, dont les consciences somnambuliques devraient être en parfait accord, agir à l'unisson, et auxquelles le soi-disant esprit de Josiah Banning, leur frère, aurait dû se manifester en même temps ! Cependant, du récit que nous venons de citer, il résulte qu'il en a été tout autrement.

Je puis faire mention encore ici d'une expérience qui s'est produite en ma présence dans un cercle intime ; ce fait appartient plutôt à la première série, mais je le place ici comme introduction au suivant, où l'on verra figurer les mêmes personnages.

Le 17 octobre 1873, un mardi, j'assistais à Londres à une séance donnée par un médium de profession, madame Olive ; l'un des esprits qu'elle évoquait, Hambo, qui prétendait avoir été un nègre de la Jamaïque, m'adressa la parole et me dit entre autres choses qu'il aimait à s'occuper de la formation des médiums. Remarquant l'émeraude de la bague que j'avais au doigt, il me dit « qu'il n'aimait pas l'émeraude, parce que ses émanations sont mauvaises » ; mais il ajouta que cette pierre ne me nuisait pas, étant un souvenir d'un ami, ce qui était vrai : cette bague m'avait été donnée par V.-J. Dabl. Il dit aussi que lui et les esprits en général préfèrent le brillant comme symbole de pureté. « Votre femme, dit-il, porte un brillant à l'annulaire de la main gauche » (ce qui était exact). « La voyez-vous ? » lui demandai-je. « Oui, c'est un remarquable médium (le fait était exact aussi), une femme très bonne : sa main gauche ignore ce que donne la droite » (ce qui était encore vrai). Hambo promit de venir nous voir à Saint-Pétersbourg pour contribuer au développement des facultés médiumniques de ma femme, et nous convînmes que sa première visite serait pour le cinquième mardi à compter du 17 octobre, c'est-à-dire le 20 novembre, à huit heures du soir, et qu'il se communiquerait par coups, parce que ma femme ne parlait pas dans l'état de transe. J'avais choisi le mardi, car c'était le jour où j'avais coutume de tenir avec elle des séances tout à fait intimes. Dès mon retour à Saint-Pétersbourg, nous reprîmes nos séances ; je n'avais rien dit à personne de la promesse que m'avait faite Hambo, et, quand je commençai la séance du 20 novembre, j'étais naturellement très préoccupé de cette idée, et, lorsque je me demandais si Hambo réaliserait ou non sa promesse, je penchais pour l'affirmative. Il n'en fut rien cependant. La faute n'en était point à ma femme, cela me paraît évident, puisque cette séance ne fut pas sans donner de résultats et que nous eûmes une communication venant d'autre part. Ainsi donc sa conscience somnambulique fonctionnait, et c'était bien le moment de lire dans nos pensées et de faire parler Hambo.

Les conditions étaient des plus favorables, car, comme le dit M. le docteur Hartmann, « un médium a toujours grand intérêt à deviner les pensées, conscientes et latentes, des assistants, car son intérêt est de faire des communications saisissantes, et rien ne frappe autant le « bon sens » des assistants que de voir communiquer des choses qu'ils croient être seuls à savoir, ou qui échappent même à leur conscience à l'état de veille. Il faut donc toujours supposer chez le médium la volonté de percevoir. S'il arrive au médium de travailler en présence de personnes qui, de leur côté ont également intérêt à ce que des phénomènes étonnants se produisent, alors la volonté d'appuyer le médium et de lui aplanir autant que possible toutes difficultés, doit nécessairement se développer chez ces personnes, ce qui aura pour effet d'inciter la volonté inconsciente à transmettre les idées.

En outre, au cours des séances, les mains des voisins se touchent, condition très favorable à la transmission des pensées » (p. 72).

Pourquoi donc cette transmission n'a-t-elle pas eu lieu, puisque les conditions requises y étaient ?

Quoi qu'il en soit l'expérience ne réussit pas ; je n'en fus pas surpris, sachant combien peu il faut se fier à ces sortes de contrôles, et je n'y pensai plus. N'ayant pas à me féliciter des résultats de ma tentative, je n'en parlai à personne. Le mardi suivant, nous tînmes à trois, avec le professeur Boullerow, une petite séance. J'éteignis la bougie, la chambre étant suffisamment éclairée par le gaz de la rue. L'alphabet anglais fut demandé ; je le répétai, et j'écrivis les lettres indiquées par les coups du pied de la table autour de laquelle nous étions réunis. Comme je ne pouvais saisir le sens des mots tracés, je m'arrêtai pour rallumer la bougie et m'orienter ; ma femme était déjà en état de transe, et, sur le papier, je lus les lettres suivantes:

« g a m h e r e a n e w a s l a s t t e m e w t h y o u »

Je compris qu'on épelait quelque chose que nous pourrions comprendre par la suite ; j'éteignis donc de nouveau la bougie, et je recommençai à dire l'alphabet; cependant je ne parvenais pas à découvrir le sens des syllabes assemblées. Enfin, quand ce fut fini, j'allumai la bougie, et j'examinai ce que je venais d'écrire pendant ces derniers instants, et je lus ceci :

As 1 promised, but I cannot yet take entirely control over her — Hambo (Comme je l'avais promis, mais je ne puis encore la prendre complètement sous mon contrôle — Hambo).

Les lettres avaient été indiquées plusieurs fois par des coups frappés dans la table, et au dernier mot celle-ci eut des mouvements violents. Ma femme, qui avait été en transe pendant toute la séance, se réveilla paisiblement à la fin de la communication.

Alors je me mis à déchiffrer la première phrase et, en substituant quelques lettres, j'obtins la phrase suivante : I am here and was last time with you (Je suis ici et j'étais auprès de vous la fois dernière).

Pourquoi donc la conscience somnambulique du médium découvrait-elle dans mon cerveau l'image de Hambo et la personnifiait, alors que cette image ne se trouvait plus dans mon cerveau qu'à l'état latent, enfouie dans les profondeurs de ma conscience somnambulique latente ?

Puisque je viens de parler de Hambo, je puis à présent citer une expérience absolument uniqued les annales du spiritisme et qui a sa place dans ce chapitre :

A la séance suivante nous étions trois encore et nous attendions la venue de Hambo ; mais, au lieu de l'alphabet anglais, ce fut l'alphabet russe qui fût demandé. Après quelques phrases se rapportant à la médiumnité de ma femme, et que nous avons toutes déchiffrées, on demande de nouveau l'alphabet. J'avais éteint la bougie, et je nommais et inscrivais les lettres russes, sans pouvoir les lire et fis observer que « j'avais écrit en lettres russes y n v, que c'était probablement le mot anglais which, et qu'il fallait dire l'alphabet anglais. (Il faut expliquer ici que les trois lettres russes se prononcent ou, i, tsch, ou, ensemble, comme le mot anglais which.} Je commençai donc à épeler en

anglais ; aussitôt la communication s'arrêta. J'allumai la bougie, et je vis que j'avais écrit d'une manière absolument correcte :

Your wife, « votre femme » (en écriture, la lettre r est pareille au v russe).

Ainsi ce n'était, pas comme je l'avais pensé d'abord, les lettres russes y u v, mais le mot anglais your et c'est ce mot qui avait été épelé tandis que je récitais l'alphabet russe ; donc, celui qui dictait s'était servi de la forme des lettres russes se réfléchissant dans ma pensée, à mesure que je répétais les lettres, pour composer de cette façon un mot anglais. J'avais eu déjà occasion de voir plusieurs fois que des communications en langue étrangère se faisaient avec des lettres russes, selon leur similitude de consonnance avec des lettres étrangères, quand c'était l'alphabet russe qui était épelé, — et c'est pourquoi j'avais pris les lettres russes y u v pour le mot anglais which, — mais c'est la première et l'unique fois que j'ai vu qu'on se soit servi de la forme des lettres russes, correspondant à la forme des lettres d'une autre langue. Je le répète, je n'ai trouvé nulle part le récit d'un fait similaire, et je crois pouvoir dire qu'il n'en existe pas d'autre dans les annales du spiritisme.

On peut se demander pourquoi la conscience somnambulique de ma femme, qui disposait également de l'alphabet russe et de l'alphabet anglais, n'a pas demandé tout de suite l'alphabet anglais, ou, enfin, pourquoi elle n'a pas épelé les mots anglais en se servant de lettres russes ayant la même consonnance ; le mot your, par exemple, se rend facilement et très exactement par les deux lettres russes w p. Mais, non ! l'alphabet russe fut employé exactement de même façon que l'eût fait un étranger ne connaissant pas cet alphabet et ne choisissant que des lettres ressemblant par la forme aux lettres de sa langue.

Des phénomènes de ce genre, qui permettent de supposer l'intervention active d'un troisième, facteur, sont nombreux dans le spiritisme, mais on y a attache généralement peu de valeur.

Vovez ce que dit le Dr Wolfe du célèbre médium Mansfield, qui écrivait avec les deux mains à la fois et parlait en même temps :

« J'ai vu M. Mansfield écrivant, au même moment deux communications, une avec la main droite, l'autre avec la gauche, et cela dans une langue qu'il ignorait complètement. Tandis qu'il se livrait à cette double occupation, il s'entretenait avec moi d'autres questions ou continuait une conversation commencée avant son travail graphique à deux mains; de cette façon, pendant qu'il me parlait d'une manière très sensée, ses deux mains causaient aussi.

« Je me souviens très exactement qu'un jour M. Mansfield, tandis qu'il écrivait des deux mains, en deux langues, me dit : « Wolfe, connaissiez-vous en Colombie un homme qui a nom Jacobs ? » Je répondis affirmativement. Il continua : « II est ici et désire vous annoncer qu'il a quitté sa dépouille mortelle ce matin. » J'eus la confirmation de cette nouvelle. Le fait s'est passé à une distance de quelques centaines de milles. Quelle explication peut-on donner de cette triple manifestation intellectuelle ? » (Wolfe, Startling Facts in Modern Spiritualism ; Cincinnati, 1874, p. 48.)

Le révérend J.-B. Ferguson, à la page 37 de son livre Snpramundane Facts (Londres, 1865), témoigne d'un fait semblable. Un cas analogue, qui s'est produit récemment, est

rapporté dans les Proceedings (Mémoires) de la Société de recherches psychiques de Londres, de l'année 1887, page 222.

M. Crookes raconte un fait pareil : « J'ai vu miss Kate Fox (plus tard Mme Jencken) écrire automatiquement un message adressé à l'une des personnes présentes, en même temps qu'elle faisait une communication à une autre personne, sur un tout autre sujet, au moyen de l'alphabet interprété par des coups frappés, s'entretenant, pendant ce temps, avec une troisième personne, de choses qui n'avaient rien de commun avec ces communications. » (Crookes, Recherches, p. 95.)

Enfin, moi-même, je me souviens qu'un jour, Mme Jencken se trouvant chez moi, dans mon cabinet de travail, assise à ma table, reçut une communication par écrit, et en même. temps des coups se faisaient entendre près d'elle, à sa droite et à sa gauche, non alternatifs, mais simultanés.

En fait de phénomènes physiques, il y a des exemples nombreux où un morceau de musique a été joué sur plusieurs instruments (jusqu'à six) a la fois, ce qui permet de conclure à la pluralité des centres agissant consciemment. Voyez, par exemple, le numéro 372 du Light.

Je vais clore ce chapitre en mentionnant un fait des plus extraordinaires, qui s'est produit au début du mouvement spirite et dont la narration a été publiée dans le Rochester Daily Magnet, du 26 février 1850, avec la signature des huit personnes qui y avaient assisté. J'en ai retrouvé le récit dans le livre de M. Capron, Spiritiualsme moderne (pp. 82-87); mais je ne publierai ici qu'un court résumé.

Il s'agit d'une communication identique donnée, en même temps, par coups, dans deux chambres de la mème maison, éloignées l'une de l'autre.

M. Draper avait dans sa famille une clairvoyante ;il s'adressa par elle à l'esprit de Benjamin Franklin, qu'elle prétendait voir, et il lui posa cette question : « Peut-on recevoir des communications au moyen de coups, entre deux endroits séparés ? »

Sur la réponse affirmative de Franklin et en observant les instructions qu'il avait données, les deux jeunes demoiselles Catherine et Marguerite Fox furent invitées par M. Draper, ainsi que quelques-uns de ses amis, à se réunir le 15 février suivant. Une partie de la compagnie avec l'un des médiums resta dans le salon, et l'autre, avec le second médium, se rendit dans une chambre située à l'extrémité opposée de la maison. Des coups furent entendus en même temps par les deux groupes.

Mais, comme des interruptions étaient causées à chaque instant par l'entrée de nouveaux arrivants, les assistants qui se tenaient dans le salon reçurent bientôt cette communication :

« Les choses ne sont pas organisées comme je l'ai demandé, voilà pourquoi vous ne pourrez pas faire actuellement d'expérience. Vous ne devez être que quatre dans chaque chambre. »

Quand le premier groupe rejoignit le second, on constata que les communications reçues des deux côtés étaient absolument identiques.

Une seconde séance fut fixée au 20 février, et cette fois les instructions de Benjamin Franklin furent suivies à la lettre. Le premier groupe reçut cette communication :

« Maintenant je suis prêt, mes amis. De grands changements se produiront au XIXe siècle. Les choses qui vous paraissent obscures et mystérieuses deviendront compréhensibles pour vous. Le monde sera éclairé. Je signe mon nom : Benjamin Franklin. N'entrez pas dans l'autre chambre. »

Le second groupe avait reçu la même communication ; seulement la dernière phrase était ainsi modifiée : « Allez dans le parloir, et comparez les notes que vous avez prises » (p. 86).

Quelle explication naturelle peut-on donner de ce fait ? Est-ce une transmission inconsciente de pensées entre deux médiums éloignés l'un de l'autre ? Les deux médiums devant fonctionner en même temps, les transmissions d'impressions devraient s'entre-croiser et se joindre confusément. En supposant qu'une communication soit donnée d'abord par un médium et reproduite immédiatement par l'autre, les difficultés ne seraient pas moindres. Faut-il soupçonner les médiums d'avoir préparé les deux communications identiques, avant la séance ? Mais il ne faut pas oublier que les médiums étaient presque des enfants et, en outre, que jamais aucun médium n'a produit des coups à sa volonté !

Toutes ces tentatives d'explications s'écroulent devant le fait précis qu'à la première réunion les médiums ne savaient même pas qu'ils étaient invités pour une expérience spéciale et qu'ils ignoraient en quoi elle devait consister, — ainsi que l'a formellement affirmé M. Draper (p. 84).

8. — Communication de faits que ne connaissent ni le médium ni les assistants. — Nous allons étudier maintenant une série de faits pour l'explication desquels M. Hartmann lui-même reconnaît « qu'il faut avoir recours à une explication métaphysique, transcendanlale » (p. 81). Il s'agit des « communications transmises à grande distance, et de la clairvoyance proprement dite ». Mais on ne comprend pas la relation que M. Hartmann prétend trouver entre ces manifestations et le spiritisme.

En parlant de la transmission à grande distance, il dit que le spiritisme « ne présente encore aucun document de ce genre » (p. 73), et, en traitant de la clairvoyance, il cherche à l'expliquer — pour une partie des faits — par « une médiation sensorielle quelconque », qui « agit sur la perception des sens » (p.74); tels sont « les faits d'émanation individuelle des hommes ou des animaux, par exemple: la sensation de la présence d'un chat que personne ne voit; la désignation entre plusieurs verres remplis d'eau de celui dans lequel le magnétiseur a plongé son doigt ; l'indication exacte de l'heure à laquelle on a arrêté une montre au hasard, celle-ci étant fermée; lecture de devises ou pensées sur des feuilles de papier enfermées dans des noisettes ; lecture de mots choisis au hasard et que l'on cache avec le doigt ; écriture directe reproduisant le texte d'une page quelconque d'un livre fermé; désignation par les somnambules de la maladie d'une personne qu'ils ne connaissent pas et dont on leur fait toucher une mèche de cheveux ; visions de troupes d'éléphants et d'éruption de volcans, provoquées par le contact d'un morceau de défense d'éléphant ou d'un morceau de lave, etc.»

Pour un autre groupe de faits, M. Hartmann prétend que « le rapport est établi non par une perception sensorielle, mais par un acte de la volonté (affection profonde, amitié, patriotisme, nostalgie, etc.) ; par exemple : les visions d'événements qui se produisent dans un endroit très éloigné (guerres, incendies, tremblements de terre) ; les visions

d'événements à venir: prévision de décès avec détails insignifiants ; les visions de cortèges funèbres ; prévision d'un incendie, d'un coup de foudre, etc. » (p. 76-77).

Tous ces phénomènes, — à l'exception de la lecture sans le concours des yeux, — et surtout ceux de la dernière catégorie, que M. Hartmann présente comme des faits de « simple clairvoyance » (p. 79), ont peu de rapport avec les phénomènes spirites ; ils appartiennent au domaine de la seconde vue et de la clairvoyance magnétique.

M. Hartmann n'a pas indiqué quelles sont, à son avis, les communications spirites qui doivent être expliquées par la clairvoyance, et il ne s'est arrêté à aucun des exemples cités pour entrer dans des explications précises et pour leur appliquer sa théorie.

Nous devons donc supposer que ces faits sont tous ceux qui ne peuvent s'expliquer ni par l'hyperesthésie de la mémoire ni par la lecture et la transmission des pensées. Par conséquent, il faut examiner ces phénomènes pour voir comment l'hypolhàse de M. Hartmann peut leur être appliquée. Commençons par les seuls faits auxquels M. Hartmann fait allusion et qu'il explique par la clairvoyance en recourant à « une médiation sensorielle quelconque ».

a) La vision dans l'obscurité et dans des endroits clos. — Le phénomène de la lecture sans le concours des yeux a été positivement prouvé par les nombreuses expériences faites dans le domaine du somnambulisme ; il est certain que c'est le résultat d'une sorte de clairvoyance. Mais la théorie de la clairvoyance telle qu'elle est exposée par M. Hartmann est-elle la seule possible et peut-elle s'appliquer indifféremment à tous les faits ? — Voilà la question. Avons-nous toujours besoin de recourir à « l'omniscience de l'esprit absolu » (79), ce qui n'est qu'un recours in extremis à la Divinité ?

Pour pouvoir nous retrouver dans cette question, il nous faut retourner à certains phénomènes physiques du médiumnisme ou plutôt insister sur certaines particularités de ces phénomènes, par exemple : qu'ils peuvent se produire dans une complète obscurité avec une absolue précision. C'est ainsi que, pour les manifestations physiques, il est d'usage de faire l'obscurité complète pendant les séances ; c'est même une condition essentielle pour obtenir la production de ces phénomènes. A ces séances, on le sait, des instruments de musique voltigent au-dessus de la tête des assistants, sans jamais les heurter ; de grandes boites à musique se déplacent, vont se poser sur une tête, tout doucement, avec une parfaitc assurance; quand les assistants sont touchés par des mains, le toucher se fait sans le moindre tâtonnement, suivant leur propre fantaisie ou suivant les indications données par celui des assistants qui en est l'objet. On se rend compte immédiatement que la force produisant les manifestations voit dans l'obscurité aussi nettement que nous-mêmes à la lumière. J'ai plusieurs fois vérifié ce fait en secret. Ainsi, au cours d'une séance tenue dans l'obscurité chez M. Everitt, à Londres, un des esprits guides, John Watt, avait coutume d'engager de longues conversations vira voce au moyen d'un tube en carton posé sur la table ; il tenait le tube à plusieurs pieds au-dessus de la table, et sa voix sortait de cet endroit. Comme nous étions assis autour de la table, dans une entière obscurité, et sans faire la chaîne, je levai mon bras droit, désirant que ma main fût touchée par le tube, le tout sans en rien dire a mes voisins. Au moment même où j'étendis le bras, mes doigts reçurent à l'extrémité plusieurs coups frappés avec le tube. Une autre fois, à une séance obscure avec Miss Kate Cook, nous faisions la chaîne ; ne pouvant remuer ma main, je ne fis que lever l'index avec le désir qu'il fut touché ; le reste de ma main était immobile ; immédiatement deux doigts saisirent mon

ongle et le pressèrent. Dans nos expériences avec Brédif, lorsqu'il se trouvait en transe derrière un rideau d'étoffe, il m'est arrivé souvent d'approcher ma main du rideau, et aussitôt je sentais que dans l'espace obscur deux doigts venaient au travers l'étoffe tapoter ma main ou la serrer. La chambre elle-même, était dans une demi-obscurité, et il eût été impossible pour un œil ordinaire de voir à travers le rideau le mouvement et la place de ma main. En admettant même que mon désir ait été connu par « la lecture de la pensée », cela ne suffirait pas à expliquer comment on pouvait connaître exactement la place où je poserais mon doigt ou ma main. On peut faire une intéressante expérience du même genre en traçant un croquis sur papier qu'on déposera sur la table, avec une paire de ciseaux, pendant une séance obscure; on entendra les ciseaux tailler le papier et découper exactement l'image dessinée. Dans le Light de 1886 (p. 604) on trouvera un récit intéressant d'expériences de ce genre, instituées à Moscou, par M. Yarkovski, avec le médium Eglinton. On connaît bien les expériences d'écriture directe et de lecture se faisant dans la nuit ; on a même relevé des cas de lecture d'un texte inconnu de tous les assistants. Voir aussi les expériences électriques dans l'obscurité, faites par Varley (Rapport de la Société de Dialectique, part. II). M. Hartmann a longuement parlé de tous ces phénomènes ; il en explique la part physique par la force nerveuse du médium et la part intelectuelle par sa conscience somnambulique. Mais ce qu'il n'explique pas, c'est l'action et la vision dans l'obscurité.

On serait tenté de supposer que cette faculté si caractéristique de la vision dans l'obscurité est une des vertus extraordinaires de la conscience somnambulique ; mais il faut, paraît-il, conclure à la négative, car, s'il en était ainsi, M. Hartmann n'aurait pas cherché à expliquer par la clairvoyance ce fait « qu'un médium peut lire un mot que le magnétiseur recouvre de son doigt » (p. 75), — expérience faite par M. Crookes avec une dame écrivant au moyen de la planchette (Recherches sur les phénomènes du spiritualisme, p. 168) — soit encore « des cas de copie d'une page d'un livre fermé » (p. 75). L'explication de ces phénomènes ne devrait pas être plus difficile à trouver que celle de tous les autres, parce que la force nerveuse pénètre la matière sans aucune difficulté (voir l'expérience de Zœllner pour les empreintes et l'écriture obtenue entre deux ardoises) et que le médium, en état de transe, derrière le rideau, voit parfaitement les assistants et les objets qu'il fait mouvoir, suivant ses hallucinations ; par conséquent, voir à travers un doigt ou des pages d'un livre fermé n'est pas plus difficile, et cela équivaut à la lecture dans l'obscurité, sans le concours des yeux.

Quoi qu'il en soit, il est évident que la production de ces phénomènes dans l'obscurité implique un genre de clairvoyance, et toute la question est de savoir comment l'expliquer.

Nous avons à choisir entre deux théories. D'abord celle de M. Hartmann, qui prétend à un « savoir absolu » qui serait une des facultés de « l'âme individuelle » et qui n'est, somme toute, qu'une fonction de « l'individu absolu » (p. 79). De cette façon, lorsque dans l'obscurité complète la force nerveuse découpe la figure dessinée sur papier et qu'on choisit, entre plusieurs crayons de couleurs placés entre deux ardoises, celui indiqué par écrit, — la clairvoyance nécessaire à cette opération est une fonction du sujet absolu ! Mais, d'après la théorie qui reconnaît en nous l'existence d'une individualité transcendantale, l'action physique à distance est produite par le dédoublement ou la projection d'un membre de l'organisme du sujet transcendantal, et la vision dans l'obscurité n'est qu'une de ses fonctions, car ses facultés de perception sont

transcendantales sans être pour cela des fonctions de l'absolu. Cette théorie ramène le phénomène à une cause naturelle, simple et rationnelle, et elle a le mérite de ne pas se fonder sur le « surnaturel » auquel M. Hartmann se croit obligé d'avoir recours.

Que la faculté de clairvoyance n'est pas une fonction de l'absolu, mais une fonction organique transcendantale, — plus ou moins défectueuse, ou plus ou moins parfaite, selon la qualité de l'organisme transcendantal, — cela peut se constater par une série d'expériences faites dans un certain ordre, c'est-à-dire en éliminant peu à peu les possibilités d'explication par d'autres hypothèses.

Dans cet ordre d'idées, j'ai fait quelques expériences fort intéressantes. Il y a de cela dix ans, j'ai assisté à une série de séances médiumniques, organisées dans un cercle strictement intime qui se composait de ma belle-sœur, dame âgée, mon beau-fils et moi-même. Notre but était d'obtenir non des phénomènes physiques, que j'avais souvent eu l'occasion de voir, mais des manifestations intellectuelles, pour les étudier à fond. Dans la circonstance, tout soupçon de supercherie était écarté de primo abord ; nous employâmes par conséquent un mode d'expérimentation tout primitif et qui a réussi dans un grand nombre de cas : un alphabet imprimé est collé sur un morceau de carton; une petite latte, pointue d'un côté, est placée sur le carton, servant d'index; les expérimentateurs posent leurs mains dessus, et elle se met en mouvement, indiquant les lettres. Mes deux parents en question n'avaient encore jamais fait l'épreuve de leur médiumnité. C'était leur coup d'essai. Je les installai à la table, me demandant si cette séance pouvait donner des résultats quelconques. Ils se trouvèrent avoir des facultés médiumniques marquées. Au début, il y eut des inclinaisons de la table, et c'est par ce moyen que nous furent indiquées les lettres de l'alphabet que l'un de nous récitait. Ce procédé nous parut trop long, et nous eûmes recours à l'autre moyen. Quant à moi, je ne possède pas la moindre médiumnité, et mon concours se résumait à inscrire, à une autre table, les lettres que l'on me dictait.

Ces séances donnèrent des résultats très intéressants. Elles étaient instituées dans le but d'établir dans quelle mesure les « communications » pouvaient être attribuées à notre action personnelle inconsciente et si elles sont de nature à nous forcer d'admettre l'existence d'un agent extérieur, intelligent. Il nous arrivait de recevoir des messages incohérents ; parfois nos efforts étaient tout à fait stériles, mais d'autres fois nous obtenions des manifestations remarquables. J'ai publié quelques-unes de ces communications dans mon journal Psychische Studien, sous le titre: « Enigmes philologiques, par voie médiumnique. »

A cette place, je citerai un fait que l'on pourrait appeler une énigme psycho-physiologique. De temps à autre, il nous arrivait des communications tout à fait distinctes de celles que nous recevions habituellement, tant pour la teneur que pour le style et l'orthographe. Notre correspondant mystérieux se mit bientôt à simplifier singulièrement l'orthographe russe, ne tenant pas compte des doubles consonnes, etc. Malgré toutes nos questions, il refusait de se faire connaître, ne donnait pas son nom et accueillait ironiquement les efforts que je faisais pour chercher à définir l'individualité de cette intelligence qui se manifestait à nous ; mais il se prêtait néanmoins aux expériences que je proposais.

Voici le dialogue qui s'établit entre nous à une séance le 10 mars 1882:

— Nous voyez-vous ?

— Oui.

— Voyez-vous aussi les lettres de l'alphabet ?

— Oui.

— Avec vos yeux ou avec les nôtres ?

— Avec les deux.

— Et, si les médiums fermaient les yeux, pourriez-vous voir les lettres ?

— Oui, cela importe peu ; c'est un peu plus difficile.

— Avez-vous un organe spécial de la vue ?...

A ce moment les médiums ferment les yeux ; la latte fait des mouvements que je suis attentivement sans toucher à la table, et elle indique correctement cette réponse :

— Nous l'avons.

— Est-ce un organe corporel ?...

Les médiums ferment de nouveau les yeux ; la latte indique une série de lettres avec lesquelles je n'arrivai pas à former un mot quelconque; l'alphabet était placé à l'envers pour moi; j'allai de l'autre côté de la table et demandai que le mot fût répété ; la latte fit exactement les mêmes mouvements, mais je ne réussis toujours pas à composer un mot. Alors je priai les médiums d'ouvrir les yeux et demandai à mon interlocuteur d'épeler encore une fois le même mot. La latte indiqua le mot:

— Certainement.

La confusion avait été causée par ce fait que la latte s'était précédemment arrêtée à une lettre voisine. Il arrive souvent, à ces sortes de séances, que la latte n'avance pas jusqu'à la lettre voulue ; un fait analogue peut également avoir lieu quand les lettres sont indiquées au moyen de coups frappés par le pied de la table.

De nombreuses expériences de ce genre ont été faites par le professeur R. Hare, qui en parle dans son livre; il avait construit ses instruments de telle manière que le médium ne pouvait voir l'alphabet. Moi-même, à mes premières séances de spiritisme, j'opérai de la même façon : au milieu d'une communication faite au moyen d'un alphabet de carton posé sur la table, j'enlevai l'alphabet et le tins très haut, à la hauteur de mes yeux, continuant à indiquer les lettres, de telle sorte que seul je pouvais les voir; néanmoins la communication se poursuivait. J'ai récemment trouvé le récit d'une expérience semblable dans le volume XI des Mémoires de la Société pour les Recherches psychiques, page 221. Pour plus de précaution, on avait, — lorsque les yeux du médium furent bandés, — fait usage d'un autre alphabet, que le médium n'avait pas vu auparavant et dont les lettres étaient disposées sans aucun ordre. Le résultat fut le même.

Dans tous ces cas, il y a pourtant des yeux qui voient, — les yeux des assistants. On pourrait donc supposer que le médium opère par transmission télépathique inconsciente des lettres que voient les assistants ; mais cette supposition n'est pas juste, car les assistants ne voient que l'ensemble de l'alphabet, et leur attention ne se porte sur une lettre que lorsqu'elle est déjà indiquée par le médium ; en supposant un instant que la communication émane d'une façon inconsciente de la cervelle de l'un des assistants,

lettre par lettre, il n'y aurait eu de la part du médium qu'une lecture de pensée; il aurait répété ces lettres, mais cela ne l'aurait pas aidé à trouver et à indiquer ces lettres sur l'alphabet imprimé ; en tout cas, un certain degré de clairvoyance est cependant nécessaire : dans mon expérience, par exemple, je ne regardais l'alphabet que lorsque la latte s'arrêtait sur une lettre.

Je poursuis le récit des expériences que je fis, en les organisant de façon à exclure toute participation possible des yeux de qin que ce soit. Je saisis la première occasion qui se présenta, pour faire aboutir mes investigations. A une séance qui eut lieu le 28 avril, je dis à mon interlocuteur :

— Diverses questions et des doutes naissent au sujet de votre faculté de voir. Vous avez dit que vous pouviez voir, que vous n'avez pas besoin de l'organe visuel de qui que ce soit ; or le premier essai fut assez satisfaisant, mais à la seconde expérience, alors même que l'un des médiums tenait les yeux ouverts, vous n'avez pas pu lire l'alphabet. Je serais bien désireux de constater votre faculté de vision indépendante et vous propose cette expérience: je prendrai au hasard quelques pièces de monnaie sans les regarder et les mettrai derrière la chaise de l'un des médiums. Pourrez-vous m'en indiquer le nombre ?

— Bandez-leur les yeux, j'essayerai.

— Qu'essayerez-vous, précisément ?

— D'indiquer les lettres.

Les yeux des médiums sont bandés; je suis les indications de la planchette et inscris les lettres. Nous obtenons quelques phrases en langue russe, toujours d'une singulière orthographe, après quoi je dis :

— C'est assez bien réussi, mais il faut organiser l'expérience de telle façon que personne ne puisse voir l'objet de l'expérience. Je reviens donc à ma proposition avec les pièces de monnaie placées derrière une chaise. Pourrez-vous les voir ?

— C'est plus difficile.

Nous tentons l'expérience, et trois fois de suite elle donne un mauvais résultat.

— C'est étrange, observai-je, vous voyez les lettres sur la table, et vous ne pouvez voir les pièces déposées derrière la chaise !

— L'espace qui sépare les médiums est celui qui m'est le plus favorable ; bandez-leur les yeux et mettez vos monnaies sur la table.

Je couvris les yeux des médiums d'un large bandeau descendant jusqu'au bout du nez ; fermant moi-même les yeux, je pris dans ma bourse plusieurs pièces de monnaie et, sans les compter, je les plaçai sur le rebord extrême du carton, où les lettres étaient marquées, puis, je me couvris les yeux de manière à ne voir que l'alphabet. La planchette se mit en mouvement, et, comme je ne pouvais saisir le mot indiqué, je déposai une brochure sur les monnaies, et alors nous ouvrîmes tous les yeux.

— Parlez maintenant, dis-je.

—Six!

J'enlevai la brochure. « Six ! » nous écriâmes-nous tous d'une seule voix. Mais ensuite nous remarquâmes qu'il y avait en réalité sept pièces, car deux pièces de 10 kopecks étaient superposées ; j'avais posé les monnaies avec précipitation sur la table pour ne pas les compter involontairement, et c'est ainsi que l'erreur s'était produite à cause de la disposition même des pièces.

Je renouvelai l'expérience. Cette fois toutes les indications de la planchette furent exactes.

— Disposez-les mieux (je passe la main sur les pièces, afin de les séparer).

— De nouveau, six.

Nous regardons, c'était exact. Je veux recommencer aussitôt, mais la planchette dicte cette phrase :

— Mettez-les sur une feuille de papier blanc. Je bande les yeux des médiums, je place les monnaies sur une feuille de papier, sans les regarder, et demande :

— Les ai-je bien disposées cette fois ?

— C'est bien. Il y en a sept.

Notre curiosité s'était accrue. Nous regardons; le chiffre était encore exact.

— Mettez la montre, dit notre interlocuteur.

Je pris sur ma table une petite pendule-réveil et la plaçai sur la table où étaient les médiums, mais en la tournant de telle sorte que personne ne pouvait voir les aiguilles.

— Je voulais une montre de poche. Placez-la horizontalement.

Je conclus qu'il fallait placer la pendule avec les aiguilles en haut; je bandai donc de nouveau les yeux des médiums et plaçai la pendule horizontalement, sans la regarder, bien entendu.

Après un quart de minute, la planchette indique :

— Six heures, moins cinq minutes. Nous regardons; c'est exact et en même temps pas exact, car l'aiguille du réveil marquait six et l'aiguille des minutes et l'aiguille des secondes étaient superposées à onze ; au premier coup d'œil, cela semblait être six heures moins cinq minutes.

— Essayons à présent la montre de poche, comme vous en avez manifesté le désir.

— Mettez-la sur le papier.

Après avoir agi comme précédemment, on épela :

— Onze heures et quatre minutes.

Nous regardons : il était onze heures cinq minutes.

— Donc, lorsque vous avez regardé la montre, il était onze heures et quatre minutes, et une minute fut employée pour la dictée ?

— Oui, maintenant mettez de la monnaie, j'additionnerai ; ce sera la fin, car je suis fatigué.

Je bandai les yeux des médiums et posai sur la feuille de papier plusieurs pièces de monnaie sans les regarder ; la planchette indiqua :

— Un rouble argent.

Nous regardons. L'addition était parfaite ; il y avait quatre pièces de 15 kopecks, une de 20 et deux de 10. Le même interlocuteur revint le 5 mai, et je lui dis :

— J'ai à vous poser deux questions relatives à nos expériences avec les pièces de monnaie : 1° Vous nous avez dit que vous voyez par vous-même, que vous avez votre organe visuel ; néanmoins il faut conclure de nos expériences que vous êtes soumis à certaines conditions dépendant de nous. 2° Quelles sont ces conditions ?

— Sur la première question : J'ai dit que je voyais moi-même ; j'ai dit aussi : Autre chose est de voir pour moi et de voir pour vous transmettre ce que je vois ; nos perceptions, y compris celles de la vue, sont indépendantes des sens, — et par cela même — , elles en sont qualitativement et quantitativement différentes ; pour en faire part une certaine assimilation ou communion est nécessaire. Sur la seconde question : La sphère de mon activité, dans mes rapports avec vous, est certainement limitée ; si je veux entrer en communion externe avec vous, le meilleur moyen est de profiter du médium ; autour de lui il y a pour ainsi dire son atmosphère, la partie la plus spiritualisée de chacun ; c'est donc l'étendue même de cette atmosphère qui est la condition de mon activité, et c'est elle qui en détermine la limite ; cette atmosphère doit être continue : c'est une périphérie.

— Ainsi votre vue dépend des conditions médiumniques ?

—Aucunement. Qu'en savez-vous ? Tant que je vous vois à ma manière et pour moi, je n'ai besoin de rien, d'aucun concours, c'est clair ; mais, dès que je veux non seulement voir entièrement, comme vous voyez, à votre manière, mais encore vous dire ce que je vois, c'est autre chose.

Les réponses de notre interlocuteur ont, on le voit, un profond sens philosophique. S'il appartient véritablement au monde des noumènes, d'où il voit les choses de notre monde, non comme elles se présentent à nous, mais comme elles sont en elles-mêmes, il doit, par conséquent, les voir à sa façon. Mais, dès qu'il est obligé de les voir à notre façon, il doit entrer dans le monde des phénomènes et se soumettre aux conditions de notre organisation ; car telle est l'organisation, telle est l'idée que nous nous faisons du monde.

— Encore une question: Pourquoi avez-vous demandé que la monnaie soit posée sur une feuille de papier blanc ?

— Ceci est subjectif; ne vous arrive-t-il pas, aussi, parfois, de penser qu'ainsi vous verrez mieux ? Chez nous, cela se produit plus fréquemment.

En relisant cette explication je m'aperçois maintenant qu'elle a trait au moment où les pièces de monnaie se trouvaient derrière l'une des personnes présentes ; c'est probablement pourquoi on nous pria aussi de placer la montre horizontalement, le cadran en haut ; autrement le corps de l'objet aurait masqué les aiguilles. Et cependant, les paupières des médiums, ainsi que le mouchoir qui leur recouvrait les yeux, masquaient tout de même les pièces de monnaie, l'alphabet et la montre ; ils constituaient une « périphérie » ; pourquoi donc ces remparts ne présentaient-ils aucun obstacle ? Je n'eus pas, alors, la pensée d'en demander l'éclaircissement.

Je comprends bien qu'un simple bandeau sur les yeux, si consciencieusement posé qu'il soit, ne peut servir de preuve absolue de l'exclusion de toute participation de la vue ordinaire; les bandeaux les plus compliqués ne pourraient fournir cette preuve, parce qu'ils laissent toujours place à diverses manœuvres frauduleuses. Toute l'importance des expériences que je viens de relater repose sur la conviction morale de leur parfaite authenticité. Nous les avons faites non pour en tirer une vaine gloire, mais parce que nous étions intéressés à la solution du problème que nous avions nous-mêmes posé; et, si nous bandions les yeux des médiums, c'était uniquement pour prévenir tout soulèvement involontaire des paupières, si minime fût-il ; enfin pour voir avec les bandeaux sur les yeux, il aurait fallu une action voulue, un stratagème intentionnel.

Que démontrent ces faits ? Qui est-ce qui lisait, comptait, regardait l'heure ?

Ces opérations étaient-elles le résultat d'une activité inconsciente émanant de nous-mêmes, ou bien étaient-elles, dues à une activité consciente, et, dans ce cas, laquelle ? Tout l'intérêt est là.

Si nous acceptons cette thèse, que « l'inconscient n'a besoin d'aucun des organes qui servent à transmettre les choses à la conscience » (c'est ainsi que notre interlocuteur s'est exprimé à une occasion), thèse que nous devons considérer comme absolument juste au point de vue de la logique, — M. Hartmann lui-même définit l'inconscient comme étant « omniscient et infaillible », — alors il devient incompréhensible pourquoi cet inconscient ne voit pas les objets s'ils sont placés de manière à les soustraire aux yeux ouverts des personnes qui assistent à la séance, pourquoi il est confiné aux limites d'un certain espace, d'une périphérie; il est encore plus difficile à expliquer, dans ce cas, pourquoi la vision reste incertaine même quand les conditions de l'espace sont observées, ce qui ressort des erreurs commises en épelant les lettres, erreurs pour ainsi dire sensées, car l'index s'arrêtait alors à côté de la lettre cherchée; plus étranges encore les inexactitudes que cette vision a commises dans les expériences avec la montre et les pièces de monnaie : elle prend deux pièces de monnaie superposées pour une seule, l'aiguille du réveil pour l'aiguille des heures et les deux aiguilles du cadran, superposées, pour l'aiguille des minutes. C'est-à-dire qu'elle présenle tous les défauts d'action d'un organe visuel ordinaire. Tout cela permet, je crois, de conclure qu'il s'agit non d'une faculté inconsciente de notre cerveau. — qui devrait se produire indépendamment de tout organe, — mais d'une faculté conscients, dépendant d'un organe visuel. Mais notre activité consciente ainsi que le fonctionnement de nos organes visuels étant supprimés dans le cas qui se présente, tandis que le fait de la vision est indéniable, il y a lieu de supposer que nous avons ici la manifestation d'une activité consciente étrangère venant d'un autre organisme, c'est-à-dire de notre être transcendantal.

Allons plus avant, et nous trouverons d'autres cas où la périphérie ne sera plus un obstacle à la pénétration de la vue. C'est ainsi que le professeur Hare imagina de présenter lui-même, derrière le médium, quelques cartes prises au hasard dans un jeu et dont personne ne pouvait connaître la désignation. Dans certains cas, les cartes ont été devinées; dans d'autres, avec changement de l'influence occulte, cette expérience ne réussissait pas (Hare, Expérimental Investigation, § 112, p. 33).

M. Capron, l'auteur du Modern Spiritualism, raconte ainsi l'une de ses premières expériences de spiritisme :

« Me trouvant, une autre fois, avec M. Isaac Post, de Rochester, j'essayai de faire l'expérience suivante : je pris une poignée de coquilles dans un panier et demandai qu'on m'en indiquât le nombre au moyen de coups frappés. Le chiffre obtenu était exact. Mais, comme je savais déjà le nombre de coquilles que j'avais dans ma main, je voulus répéter cette expérience en écartant toute possibilité d'une participation quelconque de la part de ma conscience. Je prenais de grandes poignées de coquilles, sans compter; les réponses étaient toujours justes. Je priai alors M. Post, qui se tenait à côté de moi, de prendre plusieurs coquilles, sans les compter, et de les mettre dans ma main, que je fermai immédiatement, de sorte que personne n'avait pu en apercevoir le contenu. La quantité de coquilles était encore indiquée avec la même exactitude. Nous nous sommes livrés plusieurs fois à ces expériences et invariablement avec le même succès » (p. 75).

Selon la théorie de M. Hartmann, il y aurait là d'abord transmission de pensée, puis, un instant après, un bond dans l'absolu. Voici l'expérience de M. Crookes :

« Une dame écrivait automatiquement au moyen de la planchette. J'essayai de découvrir le moyen de prouver que ce qu'elle écrivait n'était pas dû à l'action inconsciente du cerveau. La planchette, comme elle le fait toujours, affirmait que, quoiqu'elle fût mise en mouvement par la main et le bras de cette dame, l'intelligence qui la dirigeait était celle d'un être invisible, qui se servait du cerveau de la dame comme d'un instrument de musique, et faisait ainsi mouvoir ses muscles.

« Je dis alors à cette intelligence :

« — Voyez-vous ce qu'il y a dans cette chambre ?

« — Oui, écrivit la planchette.

« — Voyez-vous ce journal et pouvez-vous le lire ? ajoutai-je, en mettant mon doigt sur uu numéro du Times qui était sur une table derrière moi.

« — Oui, répondit la planchette.

« — Bien, dis-je. Si vous pouvez le voir, écrivez le mot qui est maintenant couvert par mon doigt, et je vous croirai.

« La planchette commença à se mouvoir lentement, et avec beaucoup de difficulté elle écrivit le mot however. Je me tournai et je vis que le mot however était couvert par le haut de mon doigt.

« J'avais évité à dessein de regarder le journal, et il était impossible à la dame, l'eût-elle essayé, de voir un seul des mots imprimés, car elle était assise à une table, le journal était sur une autre table, et mon corps lui en cachait la vue. » (Force psychique, William Crookes ; Paris, librairie des sciences psychologiques.)

On connaît les expériences d'Eglinton sur l'écriture directe reproduisant une ligne quelconque, indiquée, d'un livre qui est fermé.

Les premières expériences de ce genre ont été faites en 1873 par la médiumnité de M. A. (Oxon), que nous avons eu souvent l'occasion de citer dans cet ouvrage. Ces expériences ont l'avantage d'avoir été organisées dans un cercle intime, de famille, pour l'édification personnelle des chercheurs. Nous lisons à ce sujet dans le Spiritualist de 1873, à la page 293 (voir aussi: Spirit Identity, par M. A. Oxon, p. 79) :

« A la séance du 22 mai 1873, le médium écrivait lui-même les questions; les réponses arrivaient au moyen d'un procédé que le Dr Carpenter aurait désigné comme « fonctionnement inconscient du cerveau qui dirige les mouvements de la main. » Le dialogue suivant s'engagea :

« — Peux-tu lire ?

« — Non, mon ami, je ne peux pas, mais Zacharie Gray et R. le peuvent. Je n'ai pas la faculté de me matérialiser et de dominer les éléments.

« — L'un de ces esprits se trouve-t-il ici ?

« — Je vais en amener un R. est ici.

« — On m'a dit que tu pouvais lire. Est-ce vrai ? Peux-tu lire un livre ? »

(A ce moment l'écriture change.)

« — Oui, mais avec difficulté.

« — Veux-tu m'écrire le dernier vers du premier livre de l'Enéide ?

« —Attendez... Omnibus errantem terris et fluctibus œstas.

« C'était exact. Mais il se pouvait que je connusse ces vers.

« — Peux-tu prendre dans l'armoire à livres l'avant-dernier volume, sur le deuxième rayon, et me lire le dernier paragraphe de la page 94 ? Je n'ai pas vu ce livre et n'en connais même pas le titre.

« — Je démontrerai par un récit historique que la papauté est une innovation qui a surgi et s'est développée graduellement depuis l'époque du christianisme pur...

«Examen fait, je m'aperçus que c'était un ouvrage fort curieux, portant le litre : Antipopopriestian by Rogers (l'antipapal et l'anticlérical par Rogers).

« La citation était juste, sauf un mot: « récit » (narrative) qui avait été substitué à « compte rendu » (account).

« — Comment se fait-il que je sois tombé sur un passage si à propos ?

«— Je n'en sais rien, c'est une coïncidence. C'est par mégarde que j'ai changé un mot; je m'en suis aperçu de suite, mais nai pas voulu rectifier.

« — Comment fais-tu pour lire ? Tu écrivais bien plus lentement, en t'arrêtant souvent.

«— J'écrivais au fur et à mesure ce que je me rappelais avoir lu. Cette lecture exige un effort extraordinaire et ne peut servir que de démonstration. Ton ami avait raison hier en disant que nous pouvons lire, mais seulement dans des conditions favorables. Nous allons encore lire et écrire, et vous dirons ensuite dans quels livres ces passages se trouvent. (La main du médium écrit.) « Pope est l'écrivain le plus en évidence, appartenant à cette école de poésie de l'intelligence, ou plutôt de « l'intelligence unie à la fantaisie. » La citation est exacte. Regarde le onzième livre sur le même rayon ; il s'ouvrira à la page nécessaire. Lis et admire notre pouvoir et la bonté de Dieu qui nous permet de démontrer notre puissance sur la matière. Gloire à Lui. Amen. »

« Je cherchai le livre indiqué; il était intitulé: La Poésie, le romantisme et la rhétorique. Il s'ouvrit à la page 43, qui contenait, en effet, textuellement le passage cité. Je n'avais

jamais vu ce livre auparavant et n'avais pas la moindre idée de ce qu'il pouvait contenir. »

Dans les derniers cas que nous venons d'examiner, la vision sans l'emploi des yeux se produit dans des conditions bien absolues ; mais la faculté de cette vision, bien que produite par le même médium, à la même séance, n'est pas toujours la même : ses variations correspondent aux changements des forces intelligentes qui se manifestent, dont les unes déclarent posséder cette faculté et le prouvent, et les autres avouent ne pas l'avoir, ce qui tend à faire croire que cette faculté ne doit pas toujours être attribuée au sujet trascendantal dont les conditions de manifestation ne se sont pas modifiées au moment donné.

Cette faculté de vision à travers la matière et les corps opaques semble, d'après les cas que nous connaissons, appartenir plus particulièrement aux médiums dits universels, c'est-à-dire à ceux dont la médiumnité n'est pas restreinte aux manifestations intellectuelles, mais comprend aussi les manifestations physiques ; la pénétration de la matière appartient à ce genre de médiumnité, et la relation entre ce phénomène et la vision est évidente. Mes expériences ne sont pas allées jusque-là, parce qu'elles étaient faites avec le concours de personnes dont les facultés médiumniques étaient tout à fait élémentaires.

J'ai attribué cette faculté de vision au sujet transcendanlal, car c’est par lui qu'il faut commencer ; mais, comme nous le verrons plus tard, cette entité psychique peut se manifester soit à l'état d'incarnation temporelle, soit en dehors de cet état; ce n'est donc qu'une question de détails et de circonstances.

b) Des faits connus indépendamment des organes servant habituellement à la perception. Sous cette rubrique, je dois mentionner tout d'abord un cas des plus remarquables qui s'est produit à l'une de mes séances intimes, dans le même groupe de trois personnes (ma belle-sœur, mon beau-fils, un jeune homme de vingt ans et moi), où s'était faite l'expérience de vision sans intervention de la vue dont je viens de parler. C'est dans ce même groupe que j'ai reçu les communications publiées dans les Psychische Studien, sous le titre : Mes expériences personnelles. Problèmes philologiques posés par voie médiumnique (1883, pp. 547; 1884, pp. 1, 49, 153, 564; et 1885, p. 49). M. Hartmann a cité deux fois ces expériences, et c'est une raison de plus pour que j'en parle ; mais je ne m'occuperai que de la dernière, qui offre des particularités exceptionnelles. Cette expérience étant la seule de ce genre que j'aie faite, et comme j'y attache un grand prix, je vais en reproduire ici le récit complet tel qu'il a paru dans mon journal. Elle eut lieu le 10/22 février 1882.

C'était la cinquante-septième séance. La table se mit en mouvement de suite. L'alphabet russe fut réclamé. Je ferai observer qu'à cette séance nous avons eu recours à un procédé qui pouvait simplifier nos rapports avec notre interlocuteur invisible, et par cela même en étendre la sphère : au lieu de nommer toutes les lettres, dans l'ordre alphabétique, jusqu'à la lettre demandée, je proposai d'employer une feuille de carton sur une moitié de laquelle seraient collées les lettres de l'alphabet russe, sur l'autre les lettres françaises ; la petite latte ou planchette servirait d'index. Conformément à ces dispositions, nous plaçâmes le carton sur une petite table, et les deux médiums, assis en regard l'un de l'autre, posèrent leurs mains droites sur la planchette, qui devait se mettre en mouvement et indiquer les lettres. Avant de commencer l'expérience avec le carton,

nous prîmes l'habitude de nous placer à la table pour nous assurer de la présence de la force occulte, et nous n'eûmes recours au carton que sur une demande nettement formulée.

Or c'est l'alphabet russe qui fut réclamé ce jour-là. D'après quelques phrases dictées par notre correspondant, nous reconnûmes en lui le nouveau venu qui s'était manifesté à la séance précédente sans consentir à donner son nom. Il eût été impossible de ne pas le reconnaître à ses saillies spirituelles et au style qui lui était propre. Après avoir épelé quelques phrases en langue russe, la planchette se mit à indiquer des lettres de l'alphabet français. A cette occasion, comme habituellement, je ne prenais aucune part à la séance au point de vue de la médiumnité : j'étais installé à une autre table et ne faisais que prendre note des lettres que les autres personnes me dictaient ; cependant, c'est moi qui menais l'entretien. Les lettres suivantes me furent nommées :

e m e k h a b a c c h a.

— Mais cela n'a pas le sens commun.

— Vous croyez ?

— Il n'existe aucun mot semblable en français.

— Qui vous dit que c'est du français ?

— Dis alors, quelle langue est-ce ?

— Vous ne savez pas, tant mieux. Vous devriez cependant le savoir ; en russe, cela veut dire « vallée de larmes ». C'est votre domaine.

— C'est encore une nouvelle mystification.

— Celui qui connaît l'hébreu pourra vérifier mes paroles.

— Donc, c'est de l'hébreu ?

— Oui.

— Epelle-nous le même mot en lettres russes.

(Je dois dire que les médiums, me nommant une suite de lettres qui n'avaient pour eux aucun sens, n'auraient pu, naturellement, les répéter; quant aux notes que je prenais, ils ne les voyaient pas; et tout de même, le même mot me fut dicté en lettres russes).

— Dis-nous le premier de ces mots ?

— emek.

— De quelle provenance cette phrase est-elle ?

— C'est la sentence d'un docteur juif portugais.

— Son nom ?

— Je crois qu'il se nommait Sardovy.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Je le regrette.

Là-dessus s'engagea une longue discussion philosophique qu'il est inutile de reproduire ici. La séance fut interrompue pour le thé du soir, et je profitai de ce répit pour consulter

un dictionnaire hébreu sur la signification des mots que j'avais inscrits. Trente ans auparavant, je m'étais un peu occupé de cette langue et en savais suffisamment pour faire les recherches en question. Au radical …. (bacha), — il a pleuré, — je trouvai la locution …….. (emek habbaca), — vallée de larmes. Je lus dans ce dictionnaire que cette expression ne se rencontre dans l'Ancien Testament qu'une seule fois : dans le 83° psaume, verset 7. Je connaissais ce passage d'autant moins que mes études de la langue hébraïque n'avaient compris que la Genèse et les dix premiers psaumes. La citation était donc exacte, sauf l'orthographe latine, d'après laquelle il faut écrire habbaca et non habaccha.

En ce qui concerne le nom « Sardovy », je ne l'ai pas trouvé dans mes dictionnaires de biographie.

Je communiquai le résultat de mes recherches à ma petite société, et après le thé nous reprîmes la séance. Les médiums se placèrent à la table d'expérience avant mon arrivée, et dès qu'ils eurent posé leurs mains sur la planchette ils reçurent ce message en langue russe :

Cherchez dans le dictionnaire le nom de B. Cardosio. (Le nom fut dicté en lettres latines.)

A ce moment, je fis mon entrée et appris ce qui s'était passé. Je m'assis et dis :

— Je viens de consulter le dictionnaire ; la citation est juste.

— Je sais bien qu'elle est juste et que tu l'as cherchée ; je me suis rappelé que le nom n'est pas « Sardovy », mais « Cardovy »..., non ce n'est toujours pas ça... « Cardosiob ».

— Que signifie le b ?

— Son prénom : B. Cardosio. Un savant docteur, très célèbre de son temps.

— Mais quel rapport a-t-il avec les mots hébreux ?

— C'est un adage célèbre.

Après cela, la conversation prit de nouveau une tournure philosophique. Pour donner une idée de la dialectique de notre interlocuteur, je citerai quelques-unes de ses réponses à mes questions.

— Peux-tu nous dire sous quelle forme tu existes ?

— La compréhension de l'essence de la forme est précisément votre partie faible.

— Je ne parle pas de l'essence, je veux parler de la forme.

— La forme, qu'est-ce donc d'après votre entendement ? Pour moi, la question de savoir si quelque chose existe ou se trouve sous une forme quelconque ne peut même pas se poser, car la forme est une représentation indispensable quand il s'agit d'une existence.

— Je ne demande pas si tu revêts une forme, je demande « laquelle » tu revêts ?

— Tu veux donc parler de l'essence de la forme ; je viens de dire que la forme n'était qu'une idée, et tu étais d'accord avec moi.

Une discussion animée s'engagea alors entre moi et le professeur Boutleroff, qui était présent à cette séance. J'accusais notre interlocuteur de chercher à se dérober à une réponse directe. La planchette se mit en mouvement, composant cette phrase :

— Comprenez bien : j'affirme d'abord que la forme est une idée. Je dis encore que la forme, comme idée, nous est nécessaire toujours quand il s'agit d'une chose qui existe: enfin, tout ce qui existe correspond à des idées qui sont en rapport avec son existence, et partant à l'idée de la forme, ou bien, pour s'exprimer en philosophe, à l'idée du phénomène.

Ce penseur étrange s'exprimait toujours avec un ton ironique, même un peu dédaigneux. Il raillait les efforts que nous faisions en cherchant à trouver des preuves de l'identité d'un esprit ; il affirmait qu'une telle preuve n'existait pas. Dans nos discussions il avait toujours le dessus, et nous étions frappés de la force de sa dialectique pleine de sens philosophique et en même temps empreinte de sarcasme.

Il s'est entretenu avec nous une douzaine de fois, exprimant à chaque séance l'espoir que nous allions devenir plus intelligents ; mais il cessa de se manifester sous prétexte que nous ne savions pas causer avec lui, — en quoi il avait raison.

A la fin de la séance dont il est question, je m'empressai de faire de nouvelles recherches dans divers dictionnaires, et voilà ce que je trouvai dans la Nouvelle biographie universelle de Didot :

« Cardoso (Fernande), médecin portugais, né vers le commencement du XVIIe siècle, mort dans la seconde moitié. Celorico est la véritable patrie de cet étrange personnage, qui s'était acquis une grande renommée dans sa profession et s'y distingua dès l'année 1630. Il alla en Espagne et obtint à Madrid le titre de Phisico major (médecin en chef). Ce qu'il y eut de vraiment remarquable dans la vie de ce savant, c'est qu'il abandonna la religion chrétienne, dans laquelle il avait été élevé, pour entrer dans le sein du judaïsme, dont il devint un fervent apôtre, etc. »

Notre informateur avait donc fait preuve de bonne mémoire, cette fois. Le nom et les traits caractéristiques étaient exacts. Seulement le prénom ne commence pas par un B, détail sans importance d'ailleurs. Pour ce qui est de la devise, je ne pus savoir si elle venait réellement de Cardoso ; pour cela j'aurais été obligé de chercher dans ses œuvres, qui ne doivent se trouver dans aucune de nos bibliothèques. Quoiqu'il en soit, le cas est très remarquable, même indépendamment de ce détail.

Pour des phénomènes de ce genre, M. Hartmann propose l'explication suivante : « Dans la conscience somnambulique latente de l'un des assistants — si l'intérêt de ce dernier est dirigé sur un sujet déterminé — il peut renaître le souvenir de phrases en une langue étrangère, lues ou entendues à une époque antérieure. Le médium peut deviner la représentation de ces souvenirs et la communiquer par l'écriture involontaire ou au moyen de coups frappés sans que la conscience à l'état de veille de la personne en question reconnaisse ses propres souvenirs dans les phrases ainsi transmises (pp. 70-71). »

En publiant ce récit dans les Psychische Studien (en 1885) et ensuite dans l'édition allemande de cet ouvrage vers la fin de 1888, je pouvais péremptoirement affirmer que les explications de M. Hartmann ne pouvaient lui être appliquées, car il est certain que personne de nous n'avait ni lu ni entendu réciter cet épigraphe hébraïque. Par extraordinaire, en décembre 1888, mon secrétaire et traducteur à Leipzig, M. Wittig, m'écrivit que l'énigme Cardoso s'expliquait, car il avait lu dans le Salon de 1885 (n° 6) un article sur la Poésie des devises et proverbes, où l'épigraphe Emek habbacha était

mentionnée et attribuée à Cardoso, « un médecin portugais bien connu », avec un renvoi à l'ouvrage de Wichman, la Poésie des proverbes et devises (Dusseldorf, 1882). Je me procurai ce livre au plus tôt et à la fin du volume, au bas de la page 312, je lus les lignes suivantes :

« Mais revenons sur la terre et terminons par l'unique épigraphe hébraïque du savant médecin Israélite portugais, « B. Cardosio :

« Emek habbacha. » « Oh vallée de larmes. »

II est clair que l'épigraphe qui nous avait été dictée fut puisée dans ce livre ; tous les détails s'y retrouvent ; l'erreur commise dans le nom est surtout probante ; il y a Cardosio au lieu du véritable nom : F. Cardoso.

Il est aisé de prétendre que l'épigraphe avait été lue par l'un de nous dans ce livre et reproduite à la séance par une opération de la conscience somnambulique. Il est difficile de démontrer que vous n'avez pas lu telle chose, même quand la source reste inconnue ; cela devient encore plus difficile quand on vous met sous les yeux un livre dans lequel vous avez pu puiser la citation. Et cependant, soutenir le contraire n'est pas non plus aussi facile qu'il paraîtrait d'abord : notre séance a eu lieu le 10/22 février 1882 ; le livre porte la date de 1882 ; supposons qu'ayant paru à la fin de 1881 il ait été importé à Saint-Pétersbourg immédiatement avec les livres nouveaux du jour de l'an. Donc c'est pendant l'espace de deux mois, tout au plus, que l'un de nous aurait eu l'occasion de voir le livre et de le feuilleter. Mais ce livre a un aspect tout particulier: jolie reliure, doré sur tranche, chaque page encadrée, le texte émaillé de courtes citations au milieu de la page en divers caractères, etc.; dès qu'on l'a ouvert, il est difficile de l'oublier complètement, surtout en moins de deux mois, et de l'oublier au point que personne de nous ne se soit même souvenu d'avoir vu un livre contenant des épigraphes et n'ait pensé à y aller chercher celle qui nous avait tant intrigués. Moi-même, qui suis bibliomane, je n'avais jamais soupçonné l'existence de pareils recueils de devises. Dès que je reçus le volume, j'allai le montrer à ceux qui avaient pris part à nos séances; ils m'affirmèrent ne l'avoir jamais vu; et M. Boutleroff, qui était présent à la séance, n'aurait pas manqué bien certainement de mentionner cette source s'il avait vu pendant ces deux mois un livre de ce genre. Ce n'est que quelques années plus tard, ayant vu annoncer le livre de Bûchmann : Paroles ailées. Recueil de citations allemandes, 1882, que je me le procurai immédiatement pour y chercher les citations latines, grecques et italiennes que nous obtenions à nos séances. Mais je n'y trouvai rien. Le hasard avait voulu de même que je ne sache rien jusqu'alors du livre de Wichmann.

Mais le livre est là. Il faut donc supposer qu'il a été vu, ouvert machinalement aux pages 312 et 313, puis complètement oublié ; mais un coup d'œil machinal ne suffirait pas pour retenir les mots emek habbacha qui ne sont pas de ceux qui s'imposent à la mémoire ; il ne nous disent rien ; il faut les lire et les relire pour les retenir, puis en lire la signification, puis chercher sur la page suivante leur provenance historique avec des détails précis. Un coup d'œil insouciant ne suffirait pas ; il faudrait une lecture attentive, donc nouvel argument contre l'hypothèse de la transmission inconsciente.

Mais voici qui est plus curieux encore : possédant le livre, je voulus naturellement vérifier s'il ne contenait pas d'autres épigraphes ou proverbes communiqués à nos séances. Le livre n'ayant ni table ni index, je le feuilletai page par page. Ma peine fut

bientôt récompensée ; à la page 62, je découvris encore deux dictons qui — je m'en souvins sur-le-champ — avaient été employés par notre interlocuteur mystérieux. Voici les passages du livre :

« Plus tard, le nom de ce pape (Grégoire XIII) servit de base à la devise

rpeyopêt (Je veille)

(Ce n'est qu'un jeu de mots basé sur la différence entre les mots

rpriYOpeï et rpi-i-J'opEt.)

« L'Académie della Crusca, créée à Florence en 1584, dans le but d'épurer la langue italienne, avait pris pour devise :

Il piu bel fior ne coglie (Ainsi reste le plus fin.)

Et voici ce que je trouve dans mon cahier de notes. A la séance du 3 mars 1882, la première à laquelle le même interlocuteur se manifesta, je saisis l'occasion qui se présentait pour lui demander quel était le motif pour faire la citation en hébreu ? Il répondit :

— Il y a pour cela une raison directe. C'est intentionnellement que j'ai posé la question relativement à l'incendie (une mystification à lui, que nous eûmes à subir au cours de nos séances); j'ai pensé que c'était une question futile; mais, voyant que vous y cherchiez la solution d'un problème, je me suis dit : Déplorable vie que la vôtre ! A quels pauvres moyens de conviction vous êtes réduits! Je voulais vous frapper sur votre propre terrain.

Aux questions que nous lui posâmes sur le sens de ces raisonnements, il nous répondit :

— Nous pouvons voir ce qui est caché pour vous. Il piu bel fior ne coglie.

— Que signifie cette phrase italienne ?

— « Le plus fin survit. »

— C'est le complément de la phrase italienne ?

— Vous devez vous contenter de votre prison corporelle ; nous sommes la meilleure fleur.

— C'est bon. Passons à présent à la philosophie. Alors il nous fut dicté en lettres russes : « gregoreï »

— Ceci en quelle langue ? demandai-je.

— En grec.

— Que signifie ce mot ?

— C'est un conseil pour vous tous, car vous ne connaissez ni le jour ni l'heure ; mais il faut se préparer.

— C'est là la signification du mot : gregoreï ?

— Oui, custodite.

Nous entamâmes alors les questions philosophiques. Ni ma belle-sœur, ni mon beau-fils ne connaissaient l'italien ; la phrase fut indiquée par l'alphabet français sans la

moindre erreur ; elle signifiait : « il en cueille la plus belle fleur » Le mot grec était inconnu de mon beau-fils qui avait étudié le grec au collège ; dans le dictionnaire des « concordances » grecques, je ne trouvai, plusieurs fois répété, que le mot : « gregoreite », rendu dans les versions latines par « vigilate ».

A la séance suivante, le 10 mars, le même interlocuteur se manifestant, j'en profitai pour lui demander :

— Dites-moi la forme grammaticale du mot grec de la dernière séance ?

— Seconde personne de l'impératif, au singulier.

—Et du mot latin ?

— Au pluriel.

— Pourquoi cette différence ?

— N'est-ce pas la même chose ?

— Cela m'étonne, car, dans le Nouveau Testament, tous les impératifs de ce verbe sont au pluriel ?

— J'ai lu cela sur des armoiries.

— Vous connaissez le grec ?

— Mal.

— Pourtant vous faites l'analyse grammaticale.

— Très peu.

— Et le latin, le connaissez-vous bien ?

—Oui.

— Et l'italien ?

—Non.

— A qui est empruntée la citation ?

— Au Tasse, je crois.

— Connaissez-vous l'hébreu ?

— Non.

— Et pourtant vous le citez ?

— Il y a des choses dont on se souvient ; mais je ne connais pas l'hébreu.

Plus tard, mon beau-fils me confirma que « gregoreï » était bien la seconde personne du singulier de l'impératif et que le verbe « -rp'/i-ropEÏv » signifiait veiller, et que par conséquent le mot dicté signifiait : « veille ».

Il est encore plus certain maintenant que c'est le livre de Wichmann qui a fourni les trois épigraphes ; cette conclusion est inévitable. Mais d'autre part il devient encore plus difficile de supposer que l'un de nous trois (Le professeur Boutleroff n'avait pas assisté à ces dernières séances ; il est donc évident que sa présence à la première n'a eu aucune influence sur la production de l'épigraphe hébraïque.) aurait tenu le livre de Wichmann

en mains, y aurait la machinalement ces trois épigraphes pour les reproduire à notre séance, quelques jours ou quelques semaines plus tard, sans se souvenir d'avoir vu ce livre. Il ne s'agit pas d'un mot, d'une ligne, dans une langue connue, qui s'imprimerait subitement et inconsciemment dans notre cerveau. Trois épigraphes, choisies à trois pages différentes, en trois langues étrangères, inconnues aux deux médiums, avec la traduction de leur sens respectif, ne se retiennent pas machinalement et momentanément au point de ne pas laisser le moindre souvenir dans la conscience normale durant le court espace de quelques semaines, au plus. Il n'est pas permis de prétendre que la mémoire inconsciente pourrait accomplir un effort aussi extraordinaire en même temps que la mémoire consciente n'aurait pas même gardé un vague souvenir de l'existence du livre dont la mémoire inconsciente aurait si bien « pris connaissance ». En employant les mots « pris connaissance », j'ai voulu insister sur cette constatation qu'on ne peut raisonnablement supposer que le livre n'ait été ouvert qu'à trois pages et que les yeux n'aient vu que ces trois épigraphes !

Mais il y a d'autres difficultés encore. Il ressort des considérations suivantes que, dans mes expériences, il n'y a pas qu'une impression inconsciente. Le premier nom donné fut : « Sardovy » ; puis la séance fut interrompue pour prendre le thé et chercher le nom dans un dictionnaire ; dès que la séance fut reprise, le nom de « B. Cardosio », le nom exact d'après Wichmann, fut donné ; et, quelques minutes après, même erreur et même rectification. On se demande à quel point de repère avait recours la mémoire inconsciente pour choisir les variantes du nom ? Et plus tard le mot « gregoreï » n'est pas traduit par « je veille » comme dans Wichmann — ce qui est grammaticalement incorrect — mais par custodite, ce qui a un tout autre sens et qui est d'une forme grammaticale plus correcte. Lorsque j'insistai sur l'origine de « gregoreï », notre interlocuteur ne nous dit pas que c'était une devise du pape Grégoire XIII, mais il répondit par une paraphrase : « J'ai lu cela sur des armoiries », ce qui veut dire la même chose. Donc on ne peut voir en tout ceci une reproduction inconsciente d'impressions inconscientes.

Autre considération : pourquoi, au lieu de faire la réponse évasive : « J'ai lu cela sur des armoiries », ne pas dire au moins : « J'ai lu cela dans un recueil de devises ? » Pourquoi, à ma question sur l'origine de la citation italienne, répondre par : « Tasso », au lieu d'indiquer la véritable source ? Et pourquoi, enfin, quand j'insistai sur l'épigraphe hébraïque, prétendre que c'était une question de mémoire et ne pas nommer la source véritable ? Il y a tout lieu de supposer que le facteur (la mémoire inconsciente du médium ou tout autre) qui nous dictait ces épigraphes savait très bien à quelle source il les puisait, mais que, pour nous mystifier ou pour nous induire en erreur, il ne voulait pas nous la faire connaître.

Mais par quel moyen la cervelle du médium avait-elle été mise en relation avec le contenu du livre ? Voilà le mystère. Je me refuse à admettre que cela se soit fait par voie naturelle, par la lecture directe. Je crois à un procédé occulte. Il me semble que le cas se rapproche beaucoup de la lecture de livres fermés, que j'ai citée plus haut. Le fait aurait pu être expliqué par un accès de somnambulisme, si le livre s'était trouvé dans la maison et si l'accès de somnambulisme avait été constaté; mais cela n'était pas. Est-ce un cas de lecture ou de transmission de pensée ? Peut-être. Mais quels étaient donc le transmetteur et le récepteur de ces pensées ? Cette question restera, je le crains, sans réponse.

A mon avis, le problème n'est pas résolu, et ce cas, si édifiant qu'il soit, me paraît infiniment mystérieux. Les preuves absolues sont toujours difficiles à trouver, et, du moment que le livre est là, on serait tenté de donner la préférence aux solutions qui se présentent comme les plus simples ; mais, quant à nous, qui avons pris part à cette séance, nous avons la conviction profonde que la source de la communication reçue se trouvait ailleurs que dans le contenu de notre intellect à cette époque.

Un autre fait analogue s'est produit au cours de la même série de séances. Cette fois, notre correspondant invisible se déclara un connaisseur accompli des langues latine et grecque. Après avoir reçu diverses communications en latin, je le priai de me dire quelque chose en grec. Il réclama l'alphabet grec, et mon beau-fils, qui avait appris cette langue au collège, se mit à le réciter. Par ce moyen nous obtînmes la phrase :

ffW^OtTOt 'OtvflFWTCMV SiXOttOt £1

Je ne connais pas le grec, ma belle-sœur non plus ; quant à mon beau-fils, il ne réussit pas à trouver le vrai sens de ces mots. Les deux premiers mots signifient « les corps des hommes », les deux autres : « sont justes ». Cela ne veut rien dire : les corps des hommes sont justes. J'ai eu beau m'adresser à des connaisseurs de la langue grecque ; personne n'a pu me donner l'explication de cette phrase. Ce n'est qu'en faisant des recherches dans les grands dictionnaires grecs que l'on a pu trouver la clé de cette énigme : cette phrase se trouve être une locution familière à Hippocrate, signifiant : les corps des hommes sont symétriques. Je me demande comment il a pu se faire que nos cerveaux aient eu connaissance de cette expression.

c) Communication de faits inconnus aux personnes prenant part à la séance, et qui ne peuvent être expliqués par la transmission de pensées en raison des conditions même dans lesquelles ces messages sont délivrés. — Les faits rentrant dans cette catégorie sont le plus souvent, me semble-t-il, des avis de décès. Voici un cas que je tiens de première source. En 1887, le 7 janvier, je reçus la visite du colonel Kaigorodoff, qui demeure à Vilna. Il me dit que l'institutrice de ses enfants, Mlle Emma Stramm, native de Neuchâtel en Suisse, avait manifesté des facultés pour l'écriture automatique. A une séance tenue le 3/15 janvier, à neuf heures passées du soir, dans la maison du colonel, à Vilna, on reçut en sa présence même une communication en langue française que je cite textuellement. Le médium, à l'état normal, demanda :

— Lydie est-elle ici ? (une personnalité qui s'était manifestée aux séances précédentes).

— Non, Louis (Frère défunt du médium qui se communiquait ordinairement à ces séances.) est ici et veut apprendre une nouvelle à sa sœur.

— Quoi donc ?

— Une personne de sa connaissance est partie aujourd'hui à 3 heures.

— Comment faut-il comprendre cela ?

— C'est-à-dire qu'elle est morte.

— Qui donc ?

— Auguste Duvanel.

— De quelle maladie ?

— D'un engorgement de sang. Prie pour la délivrance de son âme.

Deux semaines plus tard, M. Kaigorodoff, étant de nouveau à Saint-Pétersbourg, me montra la lettre du père du médium, David Stramm, datée de Neuchâtel le 18 janvier (nouv. st.) 1887 et reçue à Vilna le 11/23 janvier ; elle était par conséquent écrite trois jours après la mort de Duvanel ; dans cette lettre il est fait part du décès de Duvanel dans les termes suivants, mot pour mot :

« Ma très chère fille,

« ... Maintenant je veux t'apprendre une grande nouvelle pour toi ; Auguste Duvanel est mort le 15 janvier à 3 heures de l'après-midi. C'est une mort pour ainsi dire subite, car il n'a été malade que quelques heures ; il a eu un engorgement de sang au moment où il était à la banque. Il a très peu parlé, et tout ce qu'il a dit était pour toi... Il se recommande à tes prières ; ce furent ses dernières paroles. »

Le temps de Vilna est en avance d'une heure sur celui de Neuchâtel: il était donc 4 heures p. m. à Vilna quand Duvanel est mort en Suisse, et cinq heures après, cette nouvelle fut transmise à Vilna par voie d'écriture automatique.

Mais qui donc était Duvanel ? Pourquoi son décès était-il une « grande nouvelle » pour Mlle Stramm ? Sur les questions que je lui posai, le colonel Kaigorodoff m'envoya les explications suivantes : alors que Mlle Emma Stramm demeurait à Neuchâtel, chez ses parents, Duvanel l'avait recherchée en mariage : mais la jeune fille lui avait répondu par un refus catégorique. Ses parents la poussaient, au contraire, à ce mariage, ce qui lui fit prendre la décision de quitter son pays et de se placer comme institutrice. La dernière entrevue qu'elle eut avec Duvanel précéda de quelques jours son départ, en 1881. Elle n'avait entretenu aucune correspondance avec Duvanel et n'avait vu la famille de ce dernier que deux ou trois fois. Un an après son départ, Duvanel quitta également Neuchâtel et s'étabit dans le canton de Zurich, où il resta jusqu'à sa mort.

Essayons d'expliquer ce fait par la théorie de M. Hartmann. Ce ne pouvait être une transmission de pensées de Duvanel lui-même, car le transmetteur, selon l'expression de M. Hartmann, n'existait plus au moment de la séance. Peut-être était-ce une transmission involontaire, inconsciente, de la part des amis du défunt ? Or ces amis ne pouvaient être que les parents de Mlle Stramm, car le « rapport animique » nécessaire n'aurait pu être établi, dans ce cas, qu'entre eux et leur fille. Mais M. Hartmann ne dit-il pas: « Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que, comme l'expérience me l'a montré, les paroles et les pensées ne peuvent pas être transmises à une grande distance ; peuvent seules être transmises des hallucinations très vives et très nettes » (p. 115). La transmission de pensées ne peut donc pas servir à expliquer le fait considéré.

Reste encore une ressource: la clairvoyance. Nous lisons, à ce propos, les lignes suivantes à la page 78 du livre de M. Hartmann :

« Du moment que tous les individus, ceux d'ordre supérieur comme ceux d'ordre inférieur, tirent leur origine de l'Absolu, ils restent liés les uns aux autres par des réactions réciproques dans ce même Absolu, et il suffit que le rapport ou la communication téléphonique entre deux individus soit établi dans l'Absolu, pour que l'échange intellectuel entre eux puisse s'effectuer sans même le fonctionnement des sens » (pp. 78,79). Cette explication n'a pas de valeur ici pour la simple raison qu'il n'existait aucun lien de sympathie entre Duvanel et Emma ; si nous nous décidions à admettre que

le « rapport » aurait pu être établi par l'intérêt intense de la volonté de Duvanel seul, ce rapport aurait dû être créé quelques instants au moins avant sa mort, et il se serait traduit dans ce cas à l'instant même par un effet quelconque de seconde vue chez le médium, ce qui n'a pas lieu.

Voici encore une définition de la clairvoyance d'après laquelle cette faculté n'embrasse rien moins que l'éternité entière: « L'omniscience de l'esprit absolu embrasse, avec l'état présent du monde, implicitement et le passé et le futur ; par conséquent l'individu peut, par l'effet d'un intense effort de la volonté, puiser inconsciemment dans le savoir inconscient de l'esprit absolu pour en tirer des faits isolés se rapportant à des événements futurs, aussi bien qu'il peut lui emprunter des détails ayant trait au temps présent, et dont le théâtre se trouve dans un endroit éloigné. » (Sp., p. 79.)

Cette explication n'est pas plus admissible que la précédente, pour le cas qui nous occupe, car « l'intense effort de la volonté », qui est son motif principal, n'a pas eu lieu, de la part de l'individu survivant. Au début de la séance, l'intérêt du médium n'était pas excité plus que d'ordinaire, il n'y avait aucune raison pour qu'il fût « intense » ; nous savons, d'ailleurs, que Mlle Stramm n'éprouvait non seulement aucun sentiment de sympathie pour Duvanel, mais lui vouait, au contraire, une sorte d'antipathie ; son esprit ne devait donc en aucune façon être attiré vers cet objet. Enfin « le mal est », selon M. Hartmann, que « la clairvoyance pure se manifeste toujours sous la forme d'une hallucination » (p. 78), dont ici il n'y a pas de trace : le médium est à l'état normal, et le symbolisme fait complètement défaut. Voici donc comment les choses ont dû se passer selon la théorie de M. Hartmann : tant que le médium reçoit des communications de son frère Louis et que celui-ci parle d'une chose ou d'une autre, c'est la conscience somnambulique du médium qui est mise en jeu ; mais du moment que Louis l'informe de la mort subite de Duvanel, le médium entre immédiatement en relation directe avec l'Absolu, la divinité, avec le passé, le présent et l'avenir de l'univers ! Ayant le choix entre ces deux hypothèses : un rapport métaphysique, vraiment surnaturel, avec l'Absolu, et un rapport avec Louis, cette dernière hypothèse me paraît plus naturelle, plus simple et plus rationnelle.

J'ai communiqué ce cas à la Société des Recherches psychiques à Londres avec beaucoup de détails supplémentaires ; il fut imprimé dans les mémoires de cette Société (vol. XVI, p. 343). Je donne ici le résumé de ces incidents, très curieux, de nature très compliquée, et que j'ai recueillis petit à petit.

Comparant la communication de Louis, relative à la mort de Duvanel, avec la lettre du père d'Emma Stramm, je fus frappé de cette expression engorgement de sang qui se trouve également dans la lettre et le message, ainsi que de la définition vague de la maladie. Je priai donc M. Kaigorodoff, à notre entrevue suivante, qui eut lieu au mois de janvier 1887, à Saint-Pétersbourg, de me fournir les explications qui se présenteraient.

J'appris, entre temps, que Mlle Stramm, dans le but de vérifier le fait, avait écrit à sa sœur, en Suisse, le lendemain de la séance du 3 (15) janvier; elle lui demandait des nouvelles du Duvanal, sous prétexte qu'elle avait vu en songe qu'il était mort. Ignorant que M. Stramm avait déjà écrit pour annoncer la mort de Duvanel, et ne voulant pas, pour diverses raisons, dire la vérité à Emma, sa sœur lui répondit qu'il était bien en vie, mais qu'il était parti en Amérique.

Lorsque, après une absence de six semaines, Kaigorodoff revint à Vilna et prit connaissance de cette lettre, il fut surpris de trouver que les deux missives étaient en flagrante contradiction et saisit la première occasion qui se présenta pour en demander l'explication à Louis. A cette séance, le médium tomba en transe et transmit de la part de Louis le message suivant, que M. Kaigorodoff inscrivit mot à mot : .

— Il est mort, mais sa sœur n'a pas voulu qu'elle apprenne cette nouvelle, car il n'est pas mort d'un « engorgement de sang », comme je l'avais écrit. Je ne pouvais pas lui dire la vérité, par crainte de nuire à sa santé.

— Alors quand et ou est-il mort ?

— Il est mort dans le canton de Zurich; il s'est suicidé. Elle ne doit pas le savoir, car cette nouvelle nuira à sa santé. Ne dites rien ; elle soupçonne déjà la vérité.

— Comment se fait-il que la même expression : engorgement de sang, est employée et dans votre message et dans la lettre de M. Stramm ?

— C'est moi qui la lui ai suggérée.

Quelques jours après la communication reçue le 3/15 janvier, Mlle Stramm vit Duvanel en songe, couvert de sang, et effectivement, en présence des renseignements contradictoires qui lui étaient parvenus de sa sœur et de son père, elle commençait à soupçonner la vérité ; elle ne l'apprit cependant qu'en automne 1887, au cours du voyage en Suisse qu'elle entreprit pour voir sa famille.

D'après d'autres renseignements très précis que je recueillis ensuite, M. Stramm lui-même n'apprit la mort de Duvanel que le 5/17 janvier, c'est-à-dire deux jours après la séance, et ce, en rencontrant par hasard le frère du défunt qui se rendait à Hirté, bourg du canton de Zurich, dans lequel Duvanel avait passé les deux dernières années de sa vie, en solitaire, et où l'enterrement devait avoir lieu. Il s'ensuit que la nouvelle de son décès ne pouvait, en aucune façon, être le résultat d'une transmission télépathique venant des parents d'Emma Stramm ou de Duvanel.

Reste une dernière ressource : c'est d'expliquer ce fait par un rapport qui aurait existé entre le médium et feu Duvanel. Ce rapport se bornait à ce que le médium connaissait la personne en question. Si une théorie quelconque peut se contenter d'un rapport semblable, je n'ai rien à dire, et je passe à d'autres faits, pour lesquels même ce rapport n'existe plus.

Nous trouvons un cas de ce genre dans les détails d'un fait déjà cité par moi. Le lecteur se rappelle probablement que la fille du juge Edmonds, Mlle Laure, devenue médium, avait parlé plusieurs fois avec un Grec, M. Evangélidès, dans la langue maternelle de ce dernier, qu'elle n'avait jamais apprise. Dans l'article cité à cette occasion, le juge Edmonds n'explique pas pourquoi Evangélidès avait été tellement troublé par son entretien avec Miss Laure. J'ai trouvé cette explication dans une lettre privée de M. Edmonds, publiée par le docteur Gully, à Londres, dans le Spiritual Magazine de 1871, page 239, et je reproduis in extenso ce document précieux, perdu dans les archives des journaux spirites, en remplaçant seulement le trait (—) par le nom véritable de la personne dont il est évidemment question dans cette lettre : Mlle Laure.

« M. — A la suite de l'entretien que j'ai eu avec vous la semaine dernière, il me tarde de vous exposer, avec plus de détails, un fait que je trouve assez important pour qu'on lui consacre un peu plus de temps.

« Je vous avais dit que Laure parlait en différentes langues, dont le nombre se monte à quatorze ; permettez-moi de vous raconter aujourd'hui le fait suivant:

« Un soir, je reçus la visite d'un monsieur de nationalité grecque qui se mit bientôt à causer avec Laure en cette langue; au cours de cette conversation, il paraissait très ému, et même il pleura. Six ou sept personnes se trouvaient présentes, et l'une d'elle demanda la raison de cette émotion. L'interpellé se déroba à une réponse directe, disant qu'il était question d'affaires de famille.

« Le lendemain, il renouvela sa conversation avec Laure, et, aucune personne étrangère ne se trouvant chez moi, il nous donna l'explication désirée : la personnalité invisible avec laquelle il s'entretenait par l'intermédiaire de Laure n'était autre qu'un ami intime à lui, mort en Grèce, le frère du patriote grec Marco Bozarris ; cet ami l'informait de la mort d'un de ses fils, à lui, Evangélidès, qui était resté en Grèce et se portait admirablement bien au moment où son père partit pour l'Amérique.

« Ce dernier vint me voir encore plusieurs fois, et dix jours après sa première visite il nous informa qu'il venait de recevoir une lettre venant de chez lui, l'informant de la mort de son -fils ; — cette lettre devait être en route au moment où avait lieu son premier entretien avec Laure.

« J'aimerais qu'on me dise comment je dois envisager ce fait. Le nier, c'est impossible, il est trop flagrant. Je pourrais tout aussi bien nier que le soleil nous éclaire.

« Le considérer comme une illusion, je ne le saurais davantage, car il ne se distingue en rien de toute autre réalité constatée à n'importe quel moment de notre existence.

« Cela s'est passé en présence de huit à dix personnes, toutes instruites, intelligentes, raisonnables et aussi capables que n'importe qui de faire la distinction entre une illusion et un fait réel.

« II serait oiseux de prétendre que c'était le reflet de nos propres pensées : nous n'avions jamais vu cet homme, il nous a été présenté par un ami le soir même ; d'ailleurs, en supposant même que nos pensées eussent pu lui faire part de la mort de son fils, comment pouvaient-elles faire en sorte que Laure comprît et parlât le grec, langue qu'elle n'avait jamais auparavant entendu parler ?

« Je vous demande encore une fois: comment dois-je envisager ce fait et bien d'autres faits analogues?

« Votre dévoué,

« J. W. Edmonds. »

Ce fait est vraiment accablant. Ce serait le cas ou jamais de requérir le secours de la clairvoyance. Malheureusement cette explication ne tiendrait pas debout : le médium voyait M. Evangélidès pour la première fois de sa vie ; il ne savait absolument rien de la famille d'Evangélidès, qui résidait en Grèce, encore moins de son ami défunt, le frère de Bozarris. Où donc trouverait-on l'intense intérêt, le motif puissant, capable de rendre le médium clairvoyant ? Et puis, quelque parfaite qu'ait pu être la clairvoyance de Mlle

Laure à cette occasion, elle n'a certainement pas pu lui donner la faculté de parler grec. Il ne serait pas logique non plus d'attribuer le don de parler le grec chez le médium et sa connaissance de la mort de l'enfant à deux causes distinctes. Les deux manifestations ont évidemment été produites par une seule et même cause.

Voici deux autres exemples de communication de décès, empruntés également à M. Edmonds, qui reproduit le témoignage de M. Young, déjà cité :

« A l'une des séances que nous tenions le soir, ma femme délivrait des messages de la part d'une personnalité qui se disait être Marie Dabiel, de Glasgow, Ecosse, et qui nous annonçait, par cette voie, son entrée dans le monde des esprits. J'avais connu cette dame, encore jeune; lors de mon séjour à Glasgow ; quand je quittai cette ville, il y a de cela cinq ans, elle était internée dans une maison de santé, et je n'avais pas entendu parler d'elle depuis ce temps. Pour vérifier le message transmis par ma femme, j'écrivis à New-York, à un de mes amis dont le fils résidait à Glasgow, en le priant de prendre des renseignements au sujet de la jeune femme en question. Trois mois après, je reçus une lettre de mon ami, dans laquelle il confirmait tout ce que ma femme nous avait dit. Aucun de nous n'avait eu connaissance de la mort de Marie Dabiel. Il faut ajouter que l'ensemble du message révélait une grande affinité avec le caractère de la défunte. »

« Un autre jour, ma femme se trouvait sous le contrôle d'une individualité qui parlait le plus pur dialecte écossais et prenait le nom de Mme N., de Paisley, Ecosse; cette personne nous annonçait son décès, qui avait eu lieu dans la même ville, quelques jours auparavant. Nous apprîmes que c'était la grand-mère d'un des membres de notre cercle, qui était venue en Amérique il y avait de cela un an environ. Trois ou quatre jours après, la même individualité se manifestait par l'intermédiaire d'une jeune personne, Mlle Scongall, de Rockfort, Illinois, qui ne sait pas du tout l'écossais; elle annonçait encore une fois sa mort, employant le même dialecte qui lui était familier et communiquait différents détails sur la maison qu'elle habitait, sur le jardin, les arbres, etc. Mlle Scongall n'avait pas été présente à la première manifestation de cette dame et n'en savait pas le premier mot. Le jeune monsieur directement intéressé à cette communication posa diverses questions dans le but de vérifier l'identité de l'individualité qui se manifestait; il s'informa, entre autres, des personnes qu'il avait connues en Ecosse et reçut des réponses satisfaisantes sur tous les points. Le même esprit se manifesta à plusieurs séances consécutives et donna des preuves indéniables de son identité.

« La conviction du monsieur en question fut telle, qu'il écrivit immédiatement à ses amis en Ecosse pour leur faire part de la mort de sa grand-mère, en ayant soin d'indiquer la source de son information. Les lettres qu'il reçut confirmèrent entièrement la triste nouvelle. » (Edmonds, Lettres sur le Spiritualisme, New-York, 1860, pp. 118-120.)

Ici, nous nous trouvons en présence toujours d'un même fait se produisant dans les mêmes conditions, c'est-à-dire : le décès d'une personne complètement inconnue du médium, annoncé dans une langue que le médium ignore également, mais familière à la personne décédée.

Les cas de décès annoncés par voie médiumnique, soit sous la forme de communications verbales en état de transe, soit par écriture directe, sont fort nombreux. J'en fais suivre un, d'un autre genre que le cas précédent, et où le médium voit la personne qui annonce sa mort et redit ses paroles. A une conférence donnée par la

Spiritual Alliance, de Londres, sur « La Science et les Phénomènes dits spiritiques », le major général Drayson a rapporté le fait suivant, et il s'en sert pour réfuter la théorie d'après laquelle « rien ne peut se manifester par le médium qui n'ait pas été dans les personnes présentes. »

« II y a de cela bien des années, je reçus un matin un télégramme m'informant de la mort d'un de mes amis intimes, un ecclésiastisque, qui habitait le nord de l'Angleterre. Le jour même j'allai voir une dame de ma connaissance qui prétendait être en rapport avec les esprits et parler avec eux. Quand j'entrai chez elle, mes pensées étaient absorbées par la mort de mon ami.

Au cours de l'entretien que j'eus avec cette dame, je lui demandai si elle voyait auprès de moi quelqu'un qui venait de quitter ce monde. Elle me répondit qu'elle apercevait une personne qui venait seulement d'entrer dans l'autre monde. Je voyais, en pensée, l'image de mon ami défunt, le prêtre. La dame me dit qu'elle voyait un homme en uniforme qui lui disait qu'il venait de mourir d'une mort violente. Elle me dit ensuite ses noms et prénoms, ainsi que le sobriquet que ses camarades lui avaient donné. Sur mes questions relativement aux incidents de sa mort, il me fut répondu qu'on lui avait tranché la tête, que son corps avait été jeté dans un fossé, que cela avait eu lieu dans l'Orient, mais pas aux Indes. Je n'avais pas vu cet officier depuis trois ans ; d'après les dernières nouvelles que je reçus de lui, il se trouvait dans les Indes.

« L'enquête que je fis ensuite à Woolwich m'apprit que cet officier avait dû se trouver aux Indes, mais qu'il s'était fort probablement rendu en Chine.

« Quelques semaines plus tard, on reçut la nouvelle qu'il avait été fait prisonnier par les Chinois. Une rançon considérable avait été offerte pour sa libération, mais il avait disparu sans trace.

« Après bien des années, pendant mon séjour aux Indes, je rencontrai le frère de cet officier et lui demandai s'il ne savait rien sur la mort de son frère en Chine. Il me dit que son père était allé en Chine où il apprit de source certaine que le commandant des troupes mongoles, furieux d'avoir perdu un de ses amis, avait fait décapiter le prisonnier sur la digue d'un petit canal, au fond duquel on jeta son corps.

« Voilà un cas pris sur plusieurs dizaines d'exemples analogues ; je serais bien curieux de savoir comment il peut cadrer avec la théorie en question ou avec une loi connue quelconque ?

« De pareils faits existent, et toute théorie qui ne les prendrait pas en considération ou serait incapable d'en fournir l'explication ne peut, avoir aucune valeur. C'est toujours l'ancienne erreur: construire des théories sur des données incomplètes. » (Light, 1884, p. 448.)

Ici, non plus, il ne se présente aucun prétexte pour supposer un accès subit de clairvoyance.

Il y a aussi des exemples où le message annonçant le décès d'une personne révèle en même temps divers détails concernant les affaires privées du défunt et qui étaient restés inconnus aux autres personnes. Le Light (1885, p. 315) rapporte un fait intéressant de ce genre, sous le titre : Une Affaire mystérieuse (Ce récit a d'abord paru dans le Bristol Journal, le 10 octobre 1863, puis a été reimprimé dans le Spiritual Magazine, numéro de

novembre de la même aunée, et cette fois avec le nom du docteur James Davey, médecin à la maison de santé de Norwood, près de Bristol, lequel dans la première publication était désigné sous l'initiale Dr...).

Voici cet article en entier :

« Le docteur Davey, établi près de Bristol, avait un fils, également médecin et qui demeurait à l'étranger. Ce dernier, voulant revenir en Angleterre, s'embarqua sur un vaisseau anglais, allant à Londres ; en place de paiement pour son billet, il offrit ses services comme médecin. Au cours du trajet, le jeune médecin mourut. En arrivant à Londres, le capitaine en informa le père et lui remit la somme de 22 livres sterling qu'il disait avoir trouvée sur le défunt. Il lui délivra également un extrait du journal du vaisseau, où tous ces détails étaient inscrits. Le docteur Davey trouva le procédé du capitaine si louable qu'il lui fit cadeau d'un porte-mine en or.

« A quelques mois de là, le docteur et sa femme assistaient à une séance spirite à Londres. Il se produisit diverses manifestations désordonnées, telles que déplacements de meubles, frappements, etc. Le médium, une dame, expliqua ces phénomènes dans ce sens que les esprits avaient une communication à faire à l'une des personnes présentes. On voulut savoir à qui. Dès que ce désir fut exprimé, une grande table, à laquelle personne ne touchait, et qui se trouvait à l'autre bout de la chambre, se mit à glisser et s'arrêta tout près du Dr Davey. Comme toujours, on demanda à l'esprit qui se manifestait de se faire connaître. Le nom qui s'épela était celui du fils défunt du Dr Davey ; il déclara, à l'horreur de tout le monde, qu'il était mort empoisonné.

« Le docteur, désireux de s'assurer de l'identité de cette personnalité, la pria de lui en donner une preuve. Alors son interlocuteur occulte lui dit quel cadeau il avait fait au capitaine, chose qu'aucune des personnes présentes ne pouvait savoir. Le docteur demanda alors si le poison avait été administré intentionnellement ou par méprise. La réponse fut: « L'un et l'autre sont possibles. » II fut encore communiqué que la somme d'argent laissée par le défunt était de 70 et non 22 livres sterling. On apprit aussi divers autres détails.

« A la suite de ces communications, le Dr Davey se fit délivrer par l'armateur du vaisseau, une copie du journal, laquelle ne s'accordait pas avec celle que lui avait remise le capitaine. On découvrit encore d'autres détails mystérieux, que nous n'avons pas le droit de divulguer. Nous croyons savoir que le Dr Davey a l'intention de poursuivre le capitaine devant les tribunaux. »

« En octobre 1884, au moment de reproduire ce récit, nous avons écrit au Dr Davey et voici sa réponse :

« 4, Redland-road, Bristol, le 31 octobre 1884.

« Monsieur, c'est en 1863, si je ne me trompe, que mon fils est mort par le poison, en mer, en revenant d'Afrique. Les incidents de sa mort m'ont été rapportés par le capitaine du vaisseau, et je les croyais exacts. Dans le courant de l'année, j'eus l'occasion de m'occuper quelque peu de spiritisme ; j'appris un jour, à une séance tenue à Londres, à laquelle mon fils se manifesta, que les détails sur sa mort, communiqués par le capitaine, n'étaient pas exacts, que sa mort était due à l'imprudence de l'économe qui avait ajouté de l'essence d'amandes amères à l'huile de ricin au lieu d'y mettre de la menthe, ainsi que l'avait demandé mon fils. Je ne savais rien du tout sur les affaires pécuniaires auxquelles

il faisait allusion. Parmi les effets qui me furent rendus après le décès de mon fils se trouvaient plusieurs monnaies en cuivre seulement, mais j'ai tout lieu de supposer qu'au moment de sa mort il possédait près de 70 livres sterling. Le spiritisme est un fait réel, d'une grande importance. Depuis 1865, j'ai reçu de mon fils maintes communications, portant un caractère tout personnel. Les faits qu'il a révélés en 1863 ont été confirmés, au mécontentement évident du capitaine; celui-ci m'évitait visiblement et se hâta d'entreprendre un nouveau voyage, craignant, paraît-il, que je ne le citasse devant la justice.

« Votre dévoué,

« J.-G. Davey. »

M. Hartmann pourrait trouver un excellent exemple analogue dans le rapport de la commission de la Société Dialectique. Ce fait s'est produit dans un cercle intime composé de membres d'un sous-comité, en l'absence de tout médium professionnel. Le beau-frère de la maîtresse de la maison où se tenaient les séances, mort depuis quatorze ans, fit cette communication : « J'aime beaucoup ma chère M. (le prénom de la dame), bien que je m'en sois peu... » A cette endroit Mme M., se rappelant que son beau-frère avait été un correspondant paresseux, s'écria, croyant compléter sa pensée: « souvenu ! » — « Non, » fut la réponse. On continua donc à réciter l'alphabet, et les mots suivants furent épelés : « occupé alors que j'étais ...» — « Vivant ! » interrompit l'un des assistants. — « Non. » — « Dans mon corps terrestre ! » — « Non. » Une suite de coups frappés semblait indiquer du mécontentement à propos de ces fréquentes interruptions. Sur la prière des assistants, leur interlocuteur invisible continua la phrase : « sur cette terre ; elle devait recevoir... » Ici, nouvelle interruption de la part de Mme M. : « une lettre. » s'écria-t-elle, songeant toujours à la rareté de ses missives. — « Non » fut-il répondu encore. On reprit l'alphabet, et, relisant ce qui avait déjà été dicté, on obtint la phrase suivante : « j'aime beaucoup ma chère M., bien que je m'en sois peu occupé alors que j'étais sur cette terre ; elle devait recevoir toute ma fortune Elle consiste en une somme d'argent qui se trouve chez mon exécuteur testamentaire, M. X. » A la question : « Quel est le but de cette communication ? » nous reçûmes cette réponse :

« C'est pour prouver l'existence de la vie spirituelle et témoigner de mon amitié pour M. »

Ces faits, absolument inconnus aux personnes présentes, étaient rigoureusement exacts. (Voyez le Rapport de la Société de Dialectique, 1873, p. 33.)

De mon expérience personnelle, je connais le fait suivant: mon ami et camarade de lycée, le baron Constantin Korff,. conseiller intime de S. M., me communiqua, il y a de cela vingt ans, qu'à la mort de son oncle, le baron Paul Korff, décédé à Varsovie, toutes les recherches faites pour trouver son testament n'aboutirent à rien ; alors; sur une indication reçue par voie médiumnique par le prince Emile Wittgenstein, on réussit à découvrir ce document dans un tiroir secret d'un meuble (je parlerai plus longuement de ce cas dans le ch. IV).

Dans d'autres cas, les communications d'événements inconnus se rapportent à des accidents, à des malheurs qui avaient atteint ou menaçaient de proches parents ; ces communications sont généralement transmises sous la forme d'un appel de secours ou

d'un avertissement, que l'on peut recevoir même en dehors de toute séance, voire sans l'intermédiaire d'un médium avéré.

C'est ainsi que j'ai cité, dans le paragraphe 7, le récit que M. Brittan fait d'une séance avec Home, dans laquelle la communication en cours avait été interrompue pour donner place au message suivant : « On vous réclame à la maison ; votre enfant est très malade ; partez de suite, sinon vous serez en retard » (voyez p. 375). On peut se demander quel était le motif raisonnable ou l'intense intérêt pour l'enfant de M. Brittan, qui eût pu interrompre le fonctionnement de la conscience somnambulique du médium et lui substituer un accès de clairvoyance, ayant trait à la santé de cet enfant.

Un cas analogue m'a été communiqué par feu le général Melnikoff (ancien ministre des voies et communications). Par la main d'un médium privé, Mme J., on reçut le nom et l'adresse d'un homme malheureux qui se trouvait dans une profonde misère, et dont ni le médium ni le général n'avaient eu la moindre connaissance.

Le juge Edmonds raconte un fait analogue qu'il tient de Mme French, un médium très connu de son temps : « Se trouvant en état de transe, sous le contrôle de l'esprit d'une Italienne, elle fut conduite dans un quartier éloigné de la ville ou elle trouva réunis dans une pauvre chambrette quatorze Italiens indigents, complètement épuisés, et avec lesquels elle se mit à parler couramment leur langue (voyez Edmonds, Spiritual Tracts).

Nous lisons dans le Light de 1886, à la page 147 : « Une autre fois on reçut un message venant d'une femme qui avait été très pauvre dans sa vie terrestre et que personne des assistants n'avait connue ; elle désirait que l'on donnât de ses nouvelles à sa fille dont elle indiquait exactement le nom et l'adresse. Tous les détails se trouvèrent être justes, sauf que la fille avait quitté ce domicile après la mort de sa mère. »

II se présente également des faits de ce genre sans l'assistance d'un médium avéré. Le capitaine C. P. Drisko raconte, par exemple, de quelle manière le vaisseau Harry Booth, qu'il commandait. fut sauvé du naufrage pendant la traversée entre New-York et Dry Tortugas, en 1885. Voici les passages essentiels de son rapport :

« Voyant que tout était en ordre sur le pont, je me fis remplacer par M. Peterson, mon second, un officier digne de toute confiance, et je descendis dans la cabine pour prendre un peu de repos.

« A onze heures moins dix, j'entendis distinctement une voix qui me disait : « Monte sur le pont et fais jeter l'ancré. »

« — Qui es-tu ? demandai-je, en m'élançant sur le pont. J'étais surpris de recevoir un ordre. En haut, je trouvai tout en règle. Je demandai à Peterson s'il avait vu quelqu'un descendre dans ma cabine. Ni lui ni le timonier n'avaient rien vu ni entendu.

« Supposant que j'avais été le jouet d'une hallucination, je redescendis. A midi moins dix, je vis entrer dans ma cabine un homme vêtu d'un long pardessus gris, un chapeau à larges bords sur la tête ; me regardant fixement dans les yeux, il m'ordonna de monter et de faire jeter l'ancré. Là-dessus il s'éloigna tranquillement, et j'entendis bien ses pas lourds lorsqu'il passa devant moi. Je montai encore une fois sur le pont et ne vis rien d'extraordinaire. Tout marchait bien. Absolument sûr de ma marche-route, je n'avais aucun motif pour donner suite à l'avertissement, de qui qu'il vînt. Je regagnai donc ma

cabine, mais ce n'était plus pour dormir ; je ne me déshabillai pas et me tins prêt à monter si besoin était.

« A une heure moins dix, le même homme entra et m'intima d'un ton encore plus autoritaire de « monter sur le pont et de faire jeter l'ancré. » Je reconnus alors dans l'intrus mon vieil ami le capitaine John Barton, avec lequel j'avais fait des voyages étant jeune garçon et qui m'avait témoigné une grande bienveillance. D'un bond, j'arrivai sur le pont et donnai l'ordre de baisser les voiles et de mouiller. Nous nous trouvions à une profondeur de 50 toises. » C'est ainsi que le vaisseau évita d'échouer sur les rocs de Bahama (voyez les détails dans le Light de 1882, p. 303).

Voilà bien ce que M. Hartmann appelle un cas de clairvoyance, puisque la clairvoyance pure se manifeste toujours sous la forme hallucinatoire ; mais, comme dans la plupart des cas précédents il n'y a rien d'hallucinatoire et que la condition sine qua non, « l'intense intérêt de la volonté », y faisait défaut, — aussi bien pour une communication téléphonique avec d'autres individus dans l'Absolu que pour la découverte d'événements futurs dans le savoir inconscient de l'Être absolu, — nous n'avons point de raisons pour y reconnaître des cas de clairvoyance. Et c'est là ce qui nous donne le droit de ne pas y recourir non plus dans le cas qui nous occupe. On y trouve, il est vrai, la forme hallucinatoire, mais « l'intense intérêt de la volonté » de la part du sujet devant être clairvoyant est complètement absent ; cet « intérêt » ne peut être admis que du côté de l'ami défunt, et l'explication spiritique l'emporte sur l'explication métaphysique .

L'examen intime de ce phénomène n'entre pas dans les limites du sujet que je traite ; la question de savoir s'il s'agit d'un phénomène subjectif ou objectif doit se résoudre, selon toutes probabilités, dans le sens de la première supposition. Ce que j'affirme, c'est que la cause déterminante, la causa efficiens, c'est-à-dire la suggestion, s'est produite en dehors du médium; le mode de manifestation peut varier (par l'écriture, les messages verbaux ou les visions), selon les conditions du moment et de l'organisme sur lequel elle agit.

Si, dans les cas précédents, — faits communiqués par l'intermédiaire d'un médium qui ne connaissait pas les personnes dont elles émanaient, — nous n'avons pas jugé nécessaire de chercher une explication dans le « surnaturel », dans le recours à l'Absolu, il est juste que nous préférions aussi une explication plus simple, pour d'autres faits, moins complexes, également inconnus du médium, bien que la personne à laquelle ils se rapportent soit connue de lui.

Je prends pour exemple un cas dont je puis témoigner personnellement. Il y a quelques années, deux dames que je connais, Mlle Marie Pal...ow et Mlle Barbe Pr...ow, deux amies, habitant Moscou, faisaient souvent des expériences spirites avec la planchette. Dans les premiers temps, Mlle Marie P. recevait beaucoup de bonnes communications au nom de son frère Nicolas ; mais, soudain, elles cessèrent, et leur caractère changea complètement : on lui tenait chaque fois des propos fort désagréables, on lui reprochait ses défauts avec grossièreté, on lui prédisait quantité de malheurs, ce qui la vexait et l'irritait fort. Cédant aux conseils de Mlle Barbe Pr., Mlle Marie P. promit de ne plus prendre part aux séances. Bientôt elle partit pour St-Pétersbourg. Les deux jeunes personnes, qui ne s'écrivaient pas, ignoraient l'une ce qui se passait chez l'autre. Mlle Pr., qui écrivait quelquefois médiumniquement, reçut un jour, à une séance, sans qu'elle eût pensé à son amie, sans qu'elle eût fait aucune question à son sujet, et après une série de

communications sur des questions religieuses, la communication suivante : « Écris à Marie qu'elle cesse de faire des expériences avec la planchette ; son frère Nicolas l'en prie ; elle est sous une mauvaise influence, et il est dangereux pour elle de continuer. » Ce à quoi Mlle Pr. répondit que Marie avait depuis longtemps renoncé à cette occupation et qu'elle lui avait promis de ne plus assister aux séances. « — Dans ces derniers temps, on l'en a persuadée de nouveau, et elle prend part aux expériences » répondit l'interlocuteur.

En réponse à la lettre qui lui fut immédiatement envoyée à Moscou, Marie avoua qu'effectivement elle n'avait pas tenu parole et qu'à la prière d'une amie elle prenait part de nouveau, depuis deux semaines, aux séances, qui recommençaient à la mettre dans un réel état de surexcitation.

Je possède le témoignage écrit de Mlle P. et Barbe Pr.

Ce fait est bien de la même catégorie que la nouvelle de la mort de Duvanel. J'ai déjà dit pourquoi l'explication par transmission de pensée et clairvoyance n'y convient pas. Dans le cas que je viens d'exposer, la sympathie entre les deux amies est la seule base sur laquelle on aurait pu établir la clairvoyance ; mais nous avons vu des phénomènes identiques où il n'y avait pas sympathie, par la simple raison que le médium ne connaissait pas du tout la personne dont il était question ; nous n'avons donc pas de raison suffisante pour recourir, dans ce cas très simple, à la clairvoyance. Mlle Barbe Pr. n'a jamais été somnambule, elle n'est jamais tombée en transe, elle écrivait toujours à l'état de veille ; à la séance en question, ses idées étaient portées vers des sujets abstraits, elle ne pensait nullement à ce que pouvait faire son amie, et subitement la voilà en rapport avec l'Absolu !

C'est aussi la raison pour laquelle nous ne comprenons pas la nécessité d'attribuer à la clairvoyance toute la série des faits analogues, quand ils se produisent par voie médiumnique. Tels sont, par exemple, les faits rapportés par le juge Edmonds:

« Pendant le voyage que je fis l'an dernier dans l'Amérique centrale, mes amis reçurent tout le temps de moi des nouvelles très exactes. Lorsqu'on s'est informé de moi, la première fois, j'étais sur mer depuis quatre jours, c'est-à-dire à 800 milles environ, au 73° de longitude est près des côtes de la Floride. Depuis notre départ, nous n'avions communiqué avec aucun bâtiment, de sorte que mes amis de New-York n'avaient aucun moyen direct d'avoir de mes nouvelles ni de savoir ce que je faisais. Ce jour-là, le cercle se réunit à 9 heures 1 /2 du soir, et la question suivante fut posée : « Nos correspondants invisibles peuvent-ils nous donner « des nouvelles de la santé du juge Edmonds ? » La réponse fut :

« Votre ami va bien ; sa traversée a été bonne jusqu'à présent, « il est de bonne humeur. Il pense en ce moment à votre cercle et « parle de vous. Je le vois rire et causer avec des passagers, etc. »

« J'ignorai tout cela jusqu'à mon retour, quatre mois après. Lorsque le récit de ces incidents me fut fait, je consultai mes notes de voyage, et je constatai que les détails de lieu et de temps étaient absolument exacts.

« Après quatre jours de navigation, — j'étais toujours en pleine mer, — le message suivant fut reçu, toujours par l'intermédiaire du même médium : « Votre ami le juge va moins bien, « il a de la nostalgie. Il a beaucoup écrit, ce qui a réveillé « en lui son

ancienne tristesse. » Trois jours plus tard les membres du cercle reçurent encore un message disant que mon voyage touchait à son terme, que j'étais sur terre et que je me reposais. Or notre voyage s'était terminé la veille, et je m'étais avancé dans le pays à une distance de 90 milles.

« Vingt jours après, on apprit ceci : « II va clopin clopant, « n'étant pas habitué aux voyages ; il a mal à la tête. » En relisant mon journal, je vis que la veille j'avais fait 4 milles, et le jour même 8 milles, et qu'à l'heure où cette communication était arrivée à New-York j'étais alité, à plus de 2,000 milles, avec une migraine violente. » (Voir Edmonds, Spiritualisme vol. I, p. 30.)

Parmi les phénomènes de ce genre que j'ai notés, je veux encore en citer deux :

M. John Cowie de Dumbarton, en Ecosse, alarmé par le retard du vaisseau Brechin Castle, à bord duquel se trouvait son frère revenant d'Australie, organisa une séance de famille et reçut la communication suivante : « Le Brechin Castle est arrivé à Trinidad. Tout va bien. Vous aurez de ses nouvelles vendredi en huit. » Et le télégramme du Glasgow Herald, le vendredi suivant, jour de l'arrivée de la poste, vint confirmer ces nouvelles. (Light, 1881, p. 407.)

De même, M. J. H. M., inquiet du sort de son fils Herbert, qui avait quitté l'Angleterre pour se rendre en Australie, à Adélaïde, pour s'y créer une situation, reçut le 16 août 1885 par sa femme, au nom de la sœur de celle-ci, la communication que voici: « Je suis allée à Adélaïde pour voir Herbert. Il est tout à fait bien portant, et il a réussi à trouver un emploi. » Et à cette question: « Chez qui ? » l'interlocutrice répondit: «A la Compagnie des usines d'Adélaïde. »

Le 30 août, une lettre du fils vint confirmer ces renseignements. (Light, 1887, p. 248.)

L'objet principal de ce chapitre était de démontrer que l'on peut obtenir des communications de faits ignorés par tous ceux qui assistent à la séance, et même de faits concernant des personnes que le médium ne connaît pas, et que ces manifestations ne sont pas explicables par la transmission de pensée ou la clairvoyance. Mais on trouvera peut-être encore un moyen de s'en tenir à cette explication, en prétendant que le fait inconnu concerne une personne que le médium ne connaît pas, il est vrai, mais qu'un des assistants connaît. C'est donc cette personne qui doit opérer la « transmission sensorielle » en provoquant d'abord « des perceptions sensitives, lesquelles sont ensuite transformées, par la conscience somnambulique, en représentations visuelles, auditives ou intellectuelles » (p. 74). Voilà le trait d'union, — entre le médium et les personnes et faits inconnus, — qui doit relier les phénomènes de cette catégorie à la clairvoyance !

Quoiqu'il y manque les autres conditions caractéristiques de la clairvoyance: la forme hallucinatoire, l'intérêt intense de la volonté, etc., et que cette transmission sensorielle ne soit ici qu'un mot qui n'explique rien, il n'en constitue pas moins un expédient in extremis pour le recours à l'Absolu, qui, paraît-il, est plus proche, plus « naturel » que tout être humain.

Voyons donc maintenant les:

9. — Communications venant de personnes complètement inconnues des médiums aussi bien que des assistants. — Le prototype des messages de cette catégorie et le

premier cas, si je ne me trompe, sur lequel on ait des témoignages sérieux, s'est produit à une séance relatée dans le Spiritual Telegraphe dirigé par le Dr Brittan. J'emprunte ce récit au livre de M. Capron : Modern Spiritualism, 1855 (pp. 284-287) :

« Waterford, New-York, le 27 mars 1853.

« A Monsieur Brittan.

« M. — A une séance qui eut lieu ici, vers la fin de février, il s'est produit des manifestations se rapportant d'une façon si directe aux discussions soulevées aujourd'hui par certains faits extraordinaires, que mon compte rendu ne manquera certainement pas d'intéresser vos lecteurs.

« Plusieurs médiums, à différents degrés de médiumnité, se trouvaient présents à la séance, et l'on vit se produire une multitude de manifestations, appartenant principalement à la catégorie des « possessions (Ce qu'on a convenu maintenant d'appeler transe.) ». Dans le courant de la soirée, un M. John Prosser, habitant de Waterford, qui était sujet à tomber dans cet état sous la forme la plus caractérisée, se trouva être sous le contrôle d'un esprit qui déclara n'être connu de pérsonne de l'assistance, mais se sentait fortement attiré vers notre cercle. Il nous assura qu'il avait quitté sa dépouille mortelle à l'âge de plus de cent ans, qu'il avait été soldat sous la révolution et qu'il avait souvent vu Washington, pour lequel il témoignait un profond respect. Il nous donna le conseil, — comme fruit de son expérience personnelle, — de vivre d'après notre propre intelligence et de suivre les enseignements du grand livre de la nature..... Je cite ses dernières paroles textuellement : « Tout ce que je vous dis est juste. Si vous voulez vous en donner la peine, vous verrez que tout est exactement ainsi que je vous le dis. Je demeurais à Point Pleasant, New Jersey, et il ne tient qu'à vous de vous assurer si l'oncle John Chamberlain vous a dit la vérité. »

« II s'arrêta là-dessus, et nous constatâmes les symptômes précurseurs d'un changement de contrôle ; l'un des assistants fit cette remarque : C'est dommage qu'il ne nous ait pas donné de plus amples renseignements sur lui-même, car dans les conditions qui se présentent nous aurions alors une excellente preuve d'identité.

« Le médium tomba bientôt sous l'influence de son grand-père, qui passait pour être son « guide ». Après avoir promené sur tout le monde son regard bienveillant, il dit qu'il voyait bien que le désir général était d'entendre encore le vieillard qui venait de parler et que, par conséquent, celui-ci reviendrait pour quelques instants. Après une courte pause, M. Prosser (le médium) incarnait de nouveau la personnalité qui s'était manifestée auparavant, et qui dit par son organe : « Mes amis, je ne comptais pas causer encore une fois avec vous, mais je ne demande pas mieux que de vous fournir une preuve. Je suis mort le vendredi 15 janvier 1847, père de onze enfants. Si vous voulez en prendre la peine, vous pourrez vous assurer de l'exactitude de ce que je dis. Mon langage n'est pas comme le vôtre, mais, si vous trouvez plaisir à entendre parler un vieillard, je reviendrai. Adieu, je dois m'en aller. »

« Le lendemain soir, une séance se tint dans une autre maison, mais plusieurs personnes du cercle précédent y assistaient également. M. Prosser était le seul médium présent. L'oncle John Chamberlain se manifesta de nouveau et répéta les dates contenues dans sa communication précédente; on constata aussi que la veille on avait, par erreur,

écrit Pleasant Point au lieu de Point Pleasant. Après avoir fait des recherches pour nous assurer qu'une station de ce nom existait réellement dans l'État de New-Jersey, et que le 15 janvier 1847 tombe effectivement un vendredi, nous écrivîmes au directeur du bureau de poste pour lui demander des renseignements. Dans sa réponse, il nous informa que le « vieil oncle » nous avait donné des détails justes. Nous vous envoyons des extraits des lettres que nous avons reçues et qui font foi de l'exactitude de tout ce qui nous avait été communiqué sur la vie terrestre de John Chamberlain.

« Nous soussignés avons assisté à la première des séances susmentionnées, et nous témoignons de l'exactitude du récit qui précède. Nous déclarons également que nous n'avions jamais auparavant entendu parler de John Chamberlain ni de faits quelconques se rapportant à sa vie ou à sa mort. Nous ne savions pas non plus qu'il existe à New-Jorsey un endroit du nom de Point Pleasant.

« John Prosser.	« E. Waters.
« Sarah S. Prosser.	« N.-F. White.
« Juliet E. Perkins.	« Mr N. D. Ross.
« A. A. Thurber.	« N. D. Ross.
« Letty A. Boyce.	« J.-H. Rainey.
« Albert Kendrick.	« Mr J. H. Rainey. »

I. — LETTRE ADRESSÉE AU DIRECTEUR DU BUREAU DE POSTE DE POINT PLEASANT.

« Troy, le 28 février 1853.

« M.— Vous seriez bien aimable de m'informer si un vieillard du nom de Chamberlain est mort dans votre ville il y a de cela quelques années. Dans le cas affirmatif, vous m'obligeriez beaucoup en me donnant des détails précis quant à la date de sa mort, son âge, etc. Indiquez-moi aussi le nom d'un de ses parents avec lequel je puisse entrer en correspondance.

« Votre dévoué, « E. Waters. »

II. — Réponse.

A M. E. Waters.

« Ami (D'après cette apostrophe, on voit que M. Cook était quaker. — A. A.), j'ai reçu ta lettre du 28 écoulé, avec prière de communiquer des détails sur Chamberlain. Je puis t'en fournir de très précis, car je l'ai connu pendant quinze ans, et j'ai demeuré dans son voisinage. Il est mort le 15 janvier 1847, à l'âge de cent quatre ans. Il a eu sept enfants, qui ont atteint l'âge de se marier; trois d'entre eux sont morts en laissant des enfants. Il a eu quatre filles qui sont encore en vie; j'en ai trois pour voisines; la fille aînée, veuve, à soixante-dix-huit ans; trois sont mariées; une de celles-ci demeure à 20 milles. Étant, illettrées, elles désirent correspondre avec toi par mon intermédiaire. C'est avec plaisir que je te ferai part de tout ce que je sais.

« Ton dévoué, « Thomas cook.

« Point Pleasant, le 7 mars 1853.

« P. S. — II était soldat pendant la révolution, a pris part aux campagnes et recevait une petite pension. »

III

« Mon cher Brittan, à la réception de cette lettre, j'ai de nouveau écrit à Cook, le questionnant sur le nombre des enfants de Chamberlain. Il me répondit que ce dernier avait eu en tout onze enfants, dont deux sont morts jeunes et les neuf autres ont atteint un âge avancé.

« Votre dévoué, « E. Waters. »

Le Banner of Light, journal hebdomadaire publié à Boston depuis 1857, s'est créé une spécialité de ce genre de communications. Dans chaque numéro de cette Revue il se trouve une page portant titre : Message Departement (communications) ; sous cette rubrique le journal publie les messages les plus variés, reçus publiquement aux séances organisées par la Rédaction, par l'intermédiaire du médium Mme Conant, à l'état de transe. A de rares exceptions près, ces messages viennent de la part de personnages absolument inconnus des membres du cercle et du médium ; mais, comme ils portent les noms, prénoms et anciennes adresses de ces personnes défuntes, ainsi que d'autres détails concernant leur vie privée, la vérification de ces renseignements est généralement facile, et on ne manque pas de la faire. Nous trouvons aussi dans le Banner un chapitre intitulé : Vérification des Messages spiritiques, contenant des lettres écrites par des parents ou des amis des personnes au nom desquelles les messages sont délivrés, et qui ont pour objet de confirmer les détails communiqués dans ces messages. Récemment, le Light a soulevé une polémique au sujet de l'authenticité de ces témoignages : le spiritualiste anglais bien connu, M. C. C. Massey, tout en reconnaissant l'importance de ces lettres pour prouver que ces messages proviennent d'une intelligence indépendante des personnes présentes, y compris le médium, est d'avis qu'elles ne remplissent pas les conditions voulues, car il n'apparaît pas, d'après le journal, qu'il ait été fait de tentatives sérieuses, systématiques, pour contrôler ces témoignages. (Light, 1886, pp. 63, 172, 184.)

Voici la réponse que publie le directeur du Banner dans le numéro 27, février 1886.

« Durant la première année de la publication du Banner, toutes les communications reçues par l'intermédiaire de Mme Conant étaient soigneusement vérifiées avant d'être imprimées ; par conséquent, on faisait exactement ce que demande M. Massey. Nous écrivions aux personnes mentionnées dans les messages, demeurant dans des États éloignés et que notre médium ne connaissait nullement, ainsi que nous le savons pertinemment. Neuf fois sur dix, nous recevions des réponses des plus satisfaisantes. Nous nous sentîmes alors encouragés à poursuivre notre œuvre. Les années suivantes, nous ne pûmes que rarement, faute de temps, entreprendre des investigations personnelles et fûmes obligés d'y suppléer par un appel public à l'effet d'obtenir des témoignages et des preuves ; nous en avons reçu des milliers, venant de toutes les parties du pays, et parfois de l'étranger. » L'éditeur raconte, ici, comment le professeur Gunning,

le géologue, incrédule jusqu'alors à l'endroit de ce genre de communications, s'est présenté à la rédaction, demandant des preuves, et comment, les ayant reçues, il a voulu les contrôler lui-même. Ayant trouvé dans un des numéros du journal le message qu'un Écossais adressait à sa femme, à Glasgow, il déclara qu'il se rendait en Angleterre, et qu'il irait exprès à Glasgow pour s'assurer de l'exactitude des faits allégués, menaçant, le cas échéant, de démasquer le truc. Après quelques mois, il se présenta de nouveau à la rédaction et fit le récit de son entrevue avec la veuve en question, qui avait entièrement confirmé tout ce que le message contenait.

Dans la biographie de Mme Conant par Allen Putnam (Boston, 1873), on trouve, sur le commencement de la publication de ces messages dans le Banner, des renseignements intéressants qui confirment ce qu'on vient de lire du directeur de ce journal (pp. 105 et suiv.). Des difficultés surgirent du côté où on les attendait le moins : des parents, des personnes citées dans le chapitre des messages; ils estimaient que cette publication constituait un outrage à la mémoire de leur proche défunt. Un père indigné poursuivit même le Banner devant une Cour de justice pour diffamation (pp. 108-9). A la fin du volume, il y a quelques exemples de vérification fort remarquables, notamment celui du message de Harriet Sheldon, qui fût confirmé par son mari lui-même, dix ans après la publication (pp. 238 et 239).

La fabrication de fausses lettres démonstratives eût été bientôt découverte, car les ennemis de la cause spirite ne s'endorment pas. L'authenticité des lettres est aisée à démontrer : leurs auteurs donnent nom et adresse, donc rien n'est plus facile que de s'assurer de leur existence, soit personnellement, en se rendant à l'adresse indiquée, soit en leur écrivant.

De nombreux cas de ce genre sont disséminés dans toute la littérature spirite ; j'en ai cité un premier déjà dans le paragraphe précédent, très brièvement, et sans fournir beaucoup de détails ; je terminerai en citant in extenso un cas dont la preuve a dû être faite en Amérique et qui s'est produit en Angleterre, par la médiumnité de M. M.-A., personne dont l'honorabilité est reconnue dans le monde spirite. Nous lisons dans le Spiritualist du 11 décembre 1874, page 284, la lettre suivante, adressée par M. M.-A. au directeur de ce journal :

ON DEMANDE UN RENSEIGNEMENT EN AMÉRIQUE.

« Monsieur, je vous serai bien obligé d'insérer la lettre ci-jointe, dans l'espoir que quelques-uns de vos lecteurs américains pourront m'aider à établir l'exactitude des faits.

« Au mois d'août dernier (1874), je me trouvais avec le Dr Speer à Shanklin, sur l'île de White. A l'une de nos séances nous reçûmes une communication au nom d'un Abraham Florentine, qui déclarait avoir pris part à la guerre de 1812, en Amérique, disant qu'il venait de mourir à Brooklyn, États-Unis d'Amérique, le 5 août, à l'âge de 83 ans, 1 mois et 17 jours. Cette communication a été transmise d'une façon fort remarquable. Nous étions trois à une table si lourde que deux personnes avaient peine à la déplacer. Les coups ne se firent pas entendre, mais au lieu de cela la table commença à s'incliner. L'impatience de l'interlocuteur invisible était si grande que la table se penchait même avant que le tour de la lettre suivante fût arrivé; elle tremblait comme dans une agitation

extrême et s'abattait avec violence à la lettre voulue. Et ce fut ainsi jusqu'à la fin de la communication.....

« Du grand nombre de faits de ce genre qui se sont produits à nos séances, je ne connais pas un seul qui ne se soit confirmé; j'ai donc tout lieu de croire que celui-ci le sera également. Je serai donc bien obligé aux journaux américains de reproduire cette lettre et de me fournir ainsi l'occasion de vérifier l'exactitude des faits dont j'ai reçu la communication. Si je puis avancer une supposition, je dirai que je crois qu'Abraham Florentine fut un bon soldat, un vrai batailleur, et que l'on retrouve bien son impétuosité naturelle dans la joie qu'il manifeste d'être enfin délivré de sa dépouille mortelle, après une maladie douloureuse. »

M. M.-A. s'adressa avec la même prière à M. Epes Sargent, célèbre spiritualiste américain, qui fit publier le fait dans le Banner of Light du 12 décembre 1874. Déjà dans le numéro du 13 février 1875, on peut lire cette insertion :

« Monsieur le Directeur, dans le dernier numéro du Banner, vous demandez si quelqu'un avait connu Abraham Florentine, soldat en 1812. Remplissant depuis quatorze ans les fonctions d'agent chargé de recueillir les requêtes présentées par les soldats de 1812, dans l'État de New-York, j'ai entre les mains la liste de tous ceux qui ont demandé des indemnités pour les services qu'ils ont rendus dans cette guerre. Dans cette liste je trouve le nom d'Abraham Florentine, de Brooklyn ; quant aux renseignements détaillés sur son service, vous pourrez les avoir à la chancellerie du général aide de camp de l'État de New-York, en vous reportant à la requête n° 11,518, pour la guerre de 1812.

« Wilson Millar,

« Receveur des requêtes.

« Washington, le 13 décembre 1874. »

Dans le même numéro du Banner se trouve le renseignement obtenu du général aide de camp :

« Monsieur, en réponse à votre lettre du 22 janvier, je puis vous communiquer les détails suivants, relevés sur les registres de notre chancellerie : Abraham Florentine, soldat de ligne, de la compagnie du capitaine Nicole, 1er régiment de la Milice de New-York, s'est enrôlé comme volontaire à New-York, le 2 septembre 1812, a fait un service de trois mois et a été libéré avec le droit d'obtenir 40 acres, suivant quittance numéro 63,365.

« Agréez, etc.

« Franklin Townsend,

« Général aide de camp.

« Chancellerie du général aide de camp de l'État de New-York, à Albany, le 25 janvier 1875. »

Dans le numéro suivant du Banner (20 février), nous lisons :

« Monsieur le Directeur, après avoir lu dans votre dernier numéro l'article relatif à la vérification du message délivré par Abraham Florentine, j'ai cherché dans le livre d'adresses de Brooklyn et y ai trouvé ce nom à l'adresse : rue Kosciuszko, numéro 119. Je m'y suis rendu et ai été reçu par une femme âgée, à laquelle je demandai si Abraham Florentine demeurait dans cette maison. Elle me répondit : « II a demeuré ici, mais. « il est mort. »

« — Ne seriez-vous pas sa veuve ?

« — Parfaitement.

« — Pouvez-vous me dire l'époque de sa mort ?

« — Au mois d'août dernier.

« — A quelle date ?

« — Le cinq.

« — Quel âge avait-il ?

« — Quatre-vingt-trois ans.

« — Passés ?

« — Oui, il a eu quatre-vingt-trois ans le 8 juin.

« — A-t-il pris part à la guerre ?

« — Oui, à la guerre de 1812.

« — Avait-il le caractère vif, indépendant, ou autrement ?

« — II était assez violent et volontaire.

« — A-t-il souffert longtemps ?

« — Il est resté alité plus d'un an et a enduré beaucoup de « souffrances. »

« Je cite textuellement et les questions et les réponses, les ayant inscrites séance tenante. Après cette dernière réponse, la veuve Florentine — une personne d'environ soixante-cinq ans — me demanda pour quel motif je l'interrogeais ; alors je lui lus l'article du Banner, où il était question de son mari, ce qui la rendit perplexe et l'intéressa vivement; j'eus à lui donner diverses explications qui l'étonnèrent au plus haut degré. Elle confirma le message d'un bout à l'autre et me pria de lui faire tenir un exemplaire de ce numéro du Banner.

« Eugène Crowell, Dr Méd.

« Brooklyn, le 15 février 1875. »

En reproduisant ces documents dans son livre Spirit Identity (Londres, 1879; M. A. ajoute. « Est-il nécessaire de dire que personne d'entre nous ne connaissait ni le nom de Florentine ni les détails s'y rapportant ? Personne, d'ailleurs, n'aurait eu l'idée de nous communiquer, de l'Amérique, des faits qui ne nous concernaient en aucune façon. »

Voici un fait qui s'est passé en Russie en 1887, chez M. Nartzeff, dans le gouvernement de Tambow. Quand j'en eus connaissance, j'écrivis à M. Nartzeff, que je

ne connaissais pas personnellement, pour le prier de me communiquer tous les détails. Il vint au-devant de mon désir avec le plus aimable empressement. Les membres du cercle organisé par M. Nartzeff avaient eu la bonne idée de dresser des procès-verbaux à chaque séance, de sorte qu'il n'était pas difficile de reconstituer ces événements, avec l'aide de quelques lettres échangées. Il arriva néanmoins que le compte rendu de ce fait parut d'abord dans les Mémoires de la Société pour Recherches Psychiques, de Londres (part. XVI, p. 355), car ma réponse à M. Hartmann, en langue allemande, était déjà imprimée, et M. Myers était précisément occupé en ce moment à recueillir les faits de ce genre. C'est donc pour lui que je dressai ce compte rendu. Aujourd'hui il a paru en langue russe, composé des documents authentiques que voici:

I. — MANIFESTATION D'ANASTASIE PÉRÉLYGUINE LE LENDEMAIN DE SA MORT.

Copie du procès-verbal de la séance du 18 novembre 1 887, tenue dans la maison de M. Nartzeff, à Tambow, rue des Invalides.

Étaient présents : Mme A. S. Sleptzoff (Propriétaire dans le district de Kirsanow, tante de M. Nartzeff, demeurant dans sa maison.), N. P. Touloucheff (Médecin municipal.), Mme A. P. Ivanoff (Femme de charge de Mme Steptzoff.), A. N. Nartzeff (Propriétaire dans le district de Kirsanow.).

La séance commença à 10 heures du soir, autour d'une table ronde, noire, placée au milieu de la chambre, à la clarté d'une veilleuse posée sur la cheminée. Les portes étaient fermées. La chaîne était formée de la manière suivante : chacun avait sa main gauche posée sur la main droite de son voisin; les pieds des voisins se touchaient également, de sorte que les mains et les pieds étaient sous un contrôle réciproque, pendant toute la durée de la séance. Au début se firent entendre des coups violents, frappés dans le plancher; plus tard ils résonnèrent dans le mur et au plafond. Puis, subitement, nous entendîmes des coups venant du milieu de la table, d'en haut, comme si quelqu'un la frappait du poing ; ces coups étaient si forts et se succédaient si rapidement, que la table tremblait tout le temps. Alors M. Nartzeff entama le dialogue suivant:

« — Pouvez-vous donner des réponses intelligentes ? Si oui, frappez trois fois ; sinon, une fois.

« — Oui (trois coups frappés).

« — Désirez-vous, faire les réponses au moyen de l'alphabet ?

« — Oui.

« — Épelez votre nom.

(On récite l'alphabet; les lettres sont indiquées par des coups.)

« — Anastasie Pérélyguine.

« — Dites-nous, s'il vous plaît, pourquoi êtes-vous venue et que désirez-vous ?

« — Je suis une malheureuse. Priez pour moi. Hier dans la journée, je suis morte à l'hôpital. Je me suis empoisonnée avec des allumettes il y a de cela trois jours.

«— Dites-nous autre chose vous concernant. Quel âge aviez-vous. Frappez autant de coups que vous aviez d'années.

(17 coups sont frappés.)

« — Qui étiez-vous ?

« — J'étais femme de chambre. Je me suis empoisonnée avec des allumettes.

« — Pourquoi vous êtes-vous empoisonnée?

« — Je ne le dirai pas. Je ne dirai plus rien. »

A ce moment, une lourde table posée contrôle mur, en dehors de la chaîne que nous formions, s'avança rapidement à trois reprises, dans la direction des personnes faisant chaîne, et chaque fois elle fut rejetée par une force invisible. Sept coups résonnèrent dans le mur (signe convenu pour dire que la séance était terminée), et nous levâmes la séance ; il était 11 heures 20 minutes.

A. S. Sleptzoff. N. P. Touloucheff. A. N. Nartzeff. A. P. Ivanoff.

Pour copie conforme du procès-verbal original, j'appose ma signature : Alexis Nartzeff.

II. — DÉCLARATION.

Nous, soussignés, ayant assisté à la séance du 18 novembre 1887, dans la maison de M. A.-N. Nartzeff, témoignons par la présente que nous ne savions rien sur l'existence ni sur la mort d'Anastasie Pérélyguine, et nous affirmons que nous avons entendu ce nom pour la première fois à la séance sus-mentionnée.

Le 6 avril 1890, Tambow.

N. P. Touloucheff, A. Sleptzoff,

Alexis Nartzeff, A. Ivanoff.

III. — LETTRE DU DR N. TOULOUCHEFF A M. A. AKSAKOF.

Monsieur. — A la séance tenue le 18 novembre 1887 chez M. Nartzeff, on reçut une communication délivrée au nom d'Anastasie Pérélyguine, qui demandait qu'on priât pour elle, déclarant qu'elle s'était empoisonnée avec des allumettes et qu'elle était morte le 17 novembre. Je n'y ajoutai d'abord aucune foi, car, en ma qualité de médecin de la ville de Tambow, je suis immédiatement avisé par la police, toutes les fois qu'un suicide est commis. Mais, comme elle disait être morte à l'hôpital, et que l'hôpital de Tambow, tout en appartenant au département de la Bienfaisance, relève aussi de la municipalité et de l'administration du gouvernement et se trouve ainsi placé en dehors de ma compétence, voire même que dans pareils cas il requiert de sa propre autorité la police et le juge d'instruction, — j'écrivis à mon collègue le Dr Sundblatt, médecin en chef de l'hôpital. Je ne lui expliquai rien de ce qui s'était passé et le priai de m'informer s'il s'était produit ces

jours derniers un cas de suicide à l'hôpital, et, éventuellement, par qui et dans quelles circonstances. La copie de la réponse qu'il m'écrivit (l'original se trouve chez M. Nartzeff), certifiée par M. Sundblatt lui-même, vous a déjà été transmise. Agréez, etc.

N. Touloucheff.

Le 15 avril 1890, Tambow, rue du Séminaire, maison de M. Touloucheff.

IV. — COPIE DE LA LETTRE DU DR SUNDBLATT AU DR TOULOUCHEFF.

Le 19 novembre 1887. — Cher collègue, Nicolas Petrovitch ! Le 16 de ce mois, j'étais de service, et, en effet, ce jour-là on amena deux malades qui s'étaient empoisonnées avec du phosphore. La première, — Véra Kossovitch, âgée de trente-huit ans (femme de fonctionnaire, je crois), demeurant rue Teplaïa, maison Bogoslovski, a été admise à 8 heures du soir, sur un rapport du 3e arrondissement de police; la deuxième, servante dans l'asile des Aliénés, Anastasie Pérélygnine, dix-sept ans, est entrée à 10 heures du soir. Cette dernière avait absorbé, outre une infusion d'allumettes (une dizaine de boîtes), la moitié d'une tasse de pétrole. Elle était très mal dès le commencement. Elle est morte le 17, à 1 heure de l'après-midi. C'est aujourd'hui qu'on a pratiqué l'autopsie réglementaire. Mme Kossovitch nous déclara qu'elle avait pris le poison dans un accès de tristesse; quant à Pérélyguine, elle ne dit rien sur le motif qui l'avait poussée au suicide. Voilà tout ce que je puis te communiquer sur cette affaire. Cordiale poignée de main.

F. Sundblatt.

Cette copie est conforme mot pour mot à l'original, en foi de quoi nous apposons nos signatures :

Alexis Nartzeff.

Dr F.-J. Sundblatt.

V. — LETTRE DE M. A.-N. NARTZEFF A M. A. AKSAKOF, EN DATE DU 4 MAI 1890.

Voulant m'assurer si Mme Ivanoff, femme de charge de Mme Sleptzoff, a pu se rendre par hasard à l'hôpital et y apprendre la mort de la jeune Pérélyguine, ou bien si elle n'en a pas entendu parler ailleurs, je priai M. Nartzeff de faire une investigation à cet effet, et de me dire, en même temps, à quelle distance de leur maison se trouve l'hôpital, et si Pérélyguine était lettrée; il me paraissait curieux de constater si la jeune servante eut été en état de dicter ces messages au moyen de l'alphabet.

Je reçus de M. Nartzeff la lettre suivante :

« En réponse à votre lettre, je m'empresse de vous faire part que la femme de charge de ma tante n'est pas une simple économe, dans le sens strict du mot, mais plutôt une amie de la maison, qui habite chez nous depuis plus de quinze ans et en qui nous avons la plus

entière confiance. Il est impossible qu'elle ait eu connaissance du suicide de la demoiselle Péréhguine, car elle ne possède ni amis ni parents à Tambow, et ne sort jamais.

« L'hôpital où la demoiselle Pérélyguine est morte se trouve à l'autre bout de la ville, à 3 kilomètres de notre maison. Le Dr Sundblatt constate, d'après le procès-verbal de l'enquête, que la demoiselle en question savait lire et écrire. »

Pour compléter les renseignements qui précèdent, il reste à dire qu'Anastasie la Pérélyguine était attachée par son service à la section des aliénés de l'hôpital même où elle fut transférée la veille de sa mort.

Quelle explication raisonnable peut-on donner de ces faits, en se basant sur les théories de M. Hartmann ? Il est inutile, je crois, de recommencer la même série d'arguments, pour démontrer qu'il ne peut être question d'une transmission de pensées, la condition essentielle — le lien psychique — ne pouvant pas exister entre personnes qui ne se connaissent pas. Reste encore toujours la clairvoyance. Mais l'unique point de repère pour une «médiation sensorielle », devant servir à la perception de la sensation, c'est-à-dire la présence à la séance d'une personne connaissant le défunt — n'existe pas non plus. Il ne reste donc plus en dernier ressort que la clairvoyance pure. Mais, encore, ne faut-il pas oublier que tout accès de clairvoyance doit avoir sa raison d'être, et que, dans les cas énumérés, la condition essentielle, « l'intense intérêt de la volonté », fait également défaut; donc pas de rapport téléphonique possible dans l'Absolu, entre le médium et les vivants (c'est-à-dire les amis du défunt, car ce dernier ne compte plus), ni aucun lien entre le médium et le « savoir absolu de l'esprit l'absolu ». Est-il, en effet, possible d'admettre un instant que le médium, — dans le cas de Mme Conant, par exemple, — vienne à jour et heure fixes de la semaine prendre sa place à la rédaction du Banner pour, quelques instants après, entrer en rapport avec l'Absolu et servir de porte-parole, à l'état inconscient, à une dizaine de défunts, l'un après l'autre ?

Ne serait-ce pas une véritable comédie joué par l'Absolu ? Car le « Savoir absolu » devrait certainement savoir, d'après cette théorie, que ces défunts n'existent plus ; le rôle qu'il ferait ainsi jouer au médium ne serait qu'un ridicule mensonge, incompatible avec l'idée de l'Absolu

M. Hartmann s'est chargé lui-même, d'ailleurs, de nous montrer combien cette explication est peu soutenable :

« La vraie clairvoyance ne se rencontre pas chez les médiums de profession, probablement pour cette raison que les personnes présentes sont généralement étrangères les unes aux autres, sans aucun lien profond de sympathie, et que, par conséquent, l'intérêt de la volonté, — nécessaire pour établir une communication rétroactive, — fait défaut. Pour la transmission de représentations, à l'endroit desquelles les médiums éprouvent de l'intérêt, il suffit de l'induction produite par les vibrations cérébrales, de sorte qu'il n'est aucunement besoin d'une communication téléphonique rétroactive dans l'Absolu ; quant au passé et aux destinées futures des personnes participant à la séance et de leurs parents et amis, il est encore plus difficile d'admettre qu'il se développe un intérêt assez intense pour que la volonté inconsciente soit poussée à les puiser dans le savoir absolu de son Origine absolue. Ce que les spirites appellent « clairvoyance » chez leurs médiums n'en est point une ; la vraie clairvoyance, cette fleur la plus fine, quoique

maladive, de la vie psychique de l'homme, les spirites ne la trouvent pas chez leurs médiums, parce que ces derniers se servent de leurs facultés en gens de métier » (pp. 82-83).

Ainsi donc il est clair que ni la transmission des pensées à distance, ni la clairvoyance, envisagées au point de vue de M. Hartmann, ne peuvent expliquer les phénomènes de cette catégorie. Néanmoins ces faits existent, donc ils doivent être expliqués. Et, en vérité, ils s'expliquent précisément par ces deux hypothèses, lorsqu'elles sont examinées non au point de vue métaphysique ou surnaturel, mais à un point de vue naturel, humain.

Qu'est-ce, eu effet, qu'une transmission de pensée à distance ? C'est un échange d'impressions, conscientes ou inconscientes, entre deux centres d'activité psychique. Dans les expériences ordinaires de transmission de pensée, par voie magnétique, hypnotique ou antre, nous savons de quel centre d'action psychique émane la suggestion. Dans les expériences médiumniques, lorsque nous recevons la communication d'un fait que nous connaissons personnellement, ou que connaît l'un des assistants, nous sommes en droit de l'attribuer à un échange inconscient d'impressions entre les activités psychiques des personnes présentes. Mais, lorsqu'il s'agit de la communication d'un fait inconnu des personnes présentes, nous devons évidemment l'attribuer à un être absent, connaissant ce fait ; dans ce cas un rapport sympathique est nécessaire ; s'il a lieu non entre des survivants, mais entre un survivant et un défunt et que ce défunt est intéressé à communiquer le fait en question au survivant, — surtout s'il s'agit d'un fait que lui seul peut connaître, — n'est-il pas naturel et logique d'attribuer cette communication à l'individualité qui s'annonce comme telle ? Ici le procédé de transmission de pensée se fait directement, d'une manière naturelle, sans qu'on ait besoin de recourir au surnaturel, à un « rapport téléphonique avec l'Absolu. »

La clairvoyance confirme mieux encore notre explication. Qu'est-ce que la clairvoyance selon M. Hartmann ? C'est « la perception des phénomènes réels objectifs, comme tels, sans le concours des organes des sens » (p. 74). Ainsi, un clairvoyant voit à une grande distance un incendie, un décès, etc. Ce sont là des « phénomènes objectifs », qu'on accepte comme tels; mais, quand ce même clairvoyant voit « un esprit », il n'est plus question que d'un « phénomène subjectif » ; donc ce n'est plus de la clairvoyance ! Mais alors pourquoi dire que « la clairvoyance proprement dite » fait partie du « contenu de la conscience somnambulique » (p. 60) ? Il vaudrait mieux n'en pas parler !... Et encore : « L'âme individuelle possède le don du savoir absolu... » —« il n'est plus besoin de secours venant du dehors, ni d'aucun intermédiaire, et moins que tous de celui des défunts » (p. 78). Voilà un médium en transe, par la bouche duquel le défunt établit son identité, ignorée de tous les assistants, mais connue de tous ceux que le défunt désigne lui-même et qui témoignent de l'exactitude de tous les renseignements qu'il a fournis sur lui-même et sur sa vie publique et privée. C'est encore de la clairvoyance : son nom, ses prénoms, tous les renseignements ont été puisés dans le « savoir absolu de l'Esprit absolu... » (p. 79). Le fait seulement de son existence supra-terrestre est faux ! Ici le savoir absolu n'est plus digne de foi, n'est plus absolu. Autant dire que cette faculté de clairvoyance absolue ne fonctionne qu'autant qu'il nous plaît de l'admettre !

Ne serait-il pas plus rationnel d'admettre pour ces cas exceptionnels un centre d'action psychique en dehors du médium ? Le fait mystérieux de l'individuation étant admis, la perception par un sensitif d'une impression émanant d'un individu vivant, mais se

trouvant à distance, n'est pas moins merveilleuse que la perception d'une impression venant d'un individu supposé mort et prouvant le contraire par le fait même de cette impression suggérée. Un sensitif peut même voir et sentir la présence d'une individualité de ce genre, sans être clairvoyant, par le pouvoir de l'Absolu : le centre d'action extra-terrestre une fois admis, le sensitif en subira toutes les influences, comme il subit celles qui émanent des centres d'action terrestres, ainsi que nous le voyons dans les expériences de magnétisme et d'hypnotisme ; cela ne sera qu'une extension des modes et des degrés de réaction psychique entre des centres de conscience donnés, sans recours à la métaphysique ou à l'Absolu. Que de pareils centres d'action ne sont pas imaginaires, cela s'établit non seulement par les preuves photographiques, mais aussi par la nature même des manifestations, qu'on ne peut nommer psychiques, et qui n'ont aucun rapport avec la clairvoyance. Voyez le cas d'Abraham Florentine: le médium, pendant la manifestation, était en transe ; ce n'est ni par sa bouche ni par sa main que l'être intelligent se manifeste, mais par des déplacements de tables d'une force extraordinaire — genre de manifestation tout à fait inusité pour le médium ; c'est par la table, par des mouvements et des coups, que ce prétendu accès de clairvoyance se serait traduit ! Ce serait là un rapport de causes et d'effets tout à fait inexplicable, logiquement. Il est moins explicable encore par une théorie qui n'admet la clairvoyance que sous la forme hallucinatoire !

Nous allons passer à présent à l'examen d'une série de phénomènes qui servent de trait d'union entre les manifestations psychiques et les manifestations physiques d'une même cause agissante, — manifestations où la nécessité d'admettre que ces causes sont des centres indépendants d'une action extra-médiumnique (ce que M.Hartmann appelle des causes transcendantales), devient clairement évidente.

10. — Transmission de messages à une grande distance. — Nous lisons dans le livre de M. Hartmann : « Jusqu'à présent les séances spiritiques n'offrent aucune matière qui puisse établir le fait de la transmission de représentations à une grande distance, parce que le médium a généralement joue un rôle actif, au lieu de se trouver à l'état passif par rapport à un autre médium, éloigné, comme l'exigent les expériences de cette nature » (p. 73).

Les faits sont là pour réfuter et cette affirmation et la théorie même. Bien que rares, les cas de transmission de messages à de grandes distances existent. Parmi les personnes qui ont établi ces faits, il faut citer, au premier rang, le professeur Hare, qui leur attribue, avec raison, une grande importance, et les considère comme une preuve absolue de la manifestation d'une force extra médiumnique.

Dans son livre : Recherches expérimentales sur les phénomènes spiritiques, il cite le cas suivant :

« Me trouvant à Cape May (Island), le 3 juillet 1855, je chargeai mon esprit-guide de se rendre à Philadelphie, chez une personne de mes amis, M. Gourlay (North Tenth Street, n° 178) et de lui dire que je priais son mari, le Dr Gourlay, de se renseigner à la Banque de Philadelphie, sur l'échéance d'une certaine lettre de change ; je le chargeai aussi de prévenir M. Gourlay qu'à trois heures et demie je resterais, ce jour même, auprès du spiritoscope, à attendre la réponse. Il était alors une heure de l'après-midi. A l'heure indiquée, mon ami invisible était de retour, m'apportant le résultat de l'enquête.

« A mon retour à Philadelphie, M. Gourlay me raconta que mon messager avait interrompu la communication médiumnique qu'elle était en train de transmettre par le moyen du spiritoscope, pour lui faire part de ma commission, à la réception de laquelle son mari et son frère se rendirent à la Banque pour obtenir ce même renseignement qui m'avait été communiqué le même jour, à trois heures et demie.

« L'employé de Banque à qui ces messieurs s'étaient adressés se souvenait très bien qu'on lui avait demandé ces renseignements, mais il n'avait pas pris la peine de consulter le registre, qui ne se trouvait pas sous sa main, ce qui fit qu'il donna un renseignement inexact, qui était conforme à celui que m'avait communiqué mon guide, mais contraire à ce que j'attendais, — par conséquent, ces dates ne pouvaient être le résultat de mes pensées. Je ne parlai à personne de ces incidents avant d'avoir vu M. Gourlay et lui avoir demandé si, pendant mon voyage, elle avait reçu de moi un message quelconque. J'appris que pour transmettre ma commission, mon messager avait interrompu la communication que son frère recevait en ce moment, par son intermédiaire, de leur mère défunte. »

Voilà un fait qui ne saurait être expliqué par aucune théorie psychique (transmission de pensées, clairvoyance, etc.). En effet, la distance, dans ce cas, est considérable (près de 100 milles), il n'y a aucun « rapport psychique » ni aucun « intense intérêt de la volonté » (amour ou amitié) qui eussent pu établir « une communication téléphonique dans l'Absolu, entre deux personnes (le prof. Hare et M. Gourlay) ; il ne saurait être question non plus d' « images hallucinatoires », de « manifestations mimiques provoquées par des hallucinations suggérées » (p. 65); au contraire, il s'agit d'une « pensée abstraite », d'une opération commerciale ; et puis, le deuxième médium ne se trouvait pas dans un « état de passivité par rapport au premier médium », ainsi que l'exige le Dr Hartmann (p. 73) ; bien au contraire, il a fait preuve d'une pleine activité psychique : il était occupé à délivrer un message qui fut coupé violemment d'une façon inattendue, par la communication en question ; de plus, les deux médiums étaient à l'état complètement normal. Ajoutons à cela que la dépêche a été transmise non par l'intermédiaire de leurs cerveaux, mais au moyen d'un instrument. Quelle explication M. Hartmann nous en donnera-t-il ? Il dira peut-être qu'il y a eu, dans ce cas, « action à distance de la force nerveuse, car l'échange des messages s'est effectué par voie physique, au moyen d'un spiritoscope. »

Je répondrais à cela qu'une telle explication ne fait qu'embrouiller la question, attendu que le spiritoscope n'est qu'un moyen mécanique pour transmettre la pensée; c'est là précisément ce que l'on ne peut comprendre : d'où provient ce fonctionnement du spiritoscope, s'il faut admettre qu'il y a eu seulement transmission de pensées ? Et, du moment qu'une telle transmission a eu lieu, la difficulté subsiste toujours, même avec des complications, car il faudrait alors admettre que la force nerveuse est clairvoyante et qu'elle peut voir à distance le spiri-toscope, les lettres qui y sont marquées, etc. Il ne reste plus à M. Hartmann qu'à modifier les conditions de son recours à l'Absolu, cet Allah qu'il invoque in extremis.

Voici un autre cas pareil, que j'emprunte également au livre du professeur Hare, qui publie (§§ 1485-1492) la lettre suivante :

Philadelphie, le 6 septembre 1855.

« Monsieur,

« Au cours de notre dernière entrevue, vous avez émis le désir de connaître quelques faits tirés de mon expérience personnelle. Il ya de cela trois ans, je faisais en cette ville des conférences qui avaient pour but de combattre la théorie spiritualiste appliquée aux faits dits spiritiques, et pour défendre l'hypothèse du courant nerveux, comme instrument passif de la volonté. A cette époque, je possédais la faculté de suspendre les mouvements physiques qui se produisaient; plus tard, les agents occultes qui produisaient ces déplacements refusèrent de m'obéir. Ils m'expliquèrent par la suite qu'ils ne m'avaient accordé ce pouvoir que temporairement, afin de me convaincre, en me privant de cette faculté.

« La lecture de votre récit relatif au message transmis de Cape May dans votre ville, le mois de juin dernier, par voie médiumnique, m'a suggéré la pensée de vous communiquer un fait analogue, ayant trait à un message que j'ai fait parvenir, de la même manière, au cercle spirite de cette ville.

« Le 22 juin 1855, j'assistais à une séance du soir chez Mme Long (médium écrivain, demeurant à New-York, Thompson Street, 9), et recevais des communications de mon épouse défunte. J'étais alors chargé de la direction des séances, qui avaient lieu tous les mercredis, dans la maison de M. H.-C. Gordon, 113, North Fifth Street, à Philadelphie. Je demandai à ma femme si elle pouvait me donner un message pour ce cercle, qui était en séance à ce moment, à Philadelphie. Elle me promit d'essayer. Je la priai alors de transmettre aux membres de ce cercle un salut de ma part et de leur dire que mes expériences réussissaient à merveille, que je me pénétrais de plus en plus de la glorieuse réalité de la communion avec les esprits. Dix-sept minutes après, ma femme annonça de nouveau sa présence et me déclara qu'elle s'était acquittée de ma commission. Le mercredi suivant, me trouvant à Philadelphie, le soir, je me rendis au cercle et appris que mon message y était parvenu ponctuellement; au moment de son arrivée, on était occupé à recueillir une communication venant d'une autre personne, laquelle fut interrompue par ma femme, qui se nomma et remplit sa mission par la main de M. Gordon. Environ douze personnes étaient présentes, toutes dignes de foi, dont : M. et Mme Howell, M. et Mme Laird, M. Aaron Comfort, M. William Knapp et autres. Étant donné que je ne suis pas médium moi-même, il ne saurait être question de Sympathie entre les médiums.

« W. West, George Street, 4. »

J'emprunterai un autre exemple analogue à une source tout à fait sûre, au livre de M. Brittan : A Discussion on the facts and philosophy of ancient and modem Spiritualism (examen raisonné des faits et de la philosophie du spiritualisme ancien et moderne), par S.-B. Brittan et le Dr Richmond; New-York, 1853. A la page 289, nous lisons :

« M. B.-Mc Farland, de Lowell, Mass., a une fille, du nom de Suzanne, qui possède des facultés médiumniques. Elle a passé l'hiver de 1851-1852 dans l'État de Géorgie, et il s'y est passé le fait intéressant qui suit. Je le cite tel qu'il est raconté dans la lettre que M. Farland m'a adressée :

A Monsieur S. B. Brittan

« Monsieur,

« Le soir du 2 février 1852, au cours d'une séance organisée chez moi, à Lowell, ma femme demanda si Louise (notre fille défunte) était présente. La réponse fut affirmative. A la question : « Restes-tu souvent avec Suzanne ? » (c'était notre seule fille survivante, et qui se trouvait en ce moment en Géorgie, avec quelques amis) — la réponse fut également affirmative. Ma femme formula alors le désir que l'esprit se rende auprès de Suzanne pour lui tenir compagnie et la préserver contre tout mal, pendant son absence. Louise répondit, au moyen de coups frappés, qu'elle irait rejoindre sa sœur. Il ne faut pas oublier que cela se passait le 2 février, au soir. Huit jours après, nous recevions une lettre de Suzanne, datée d'Atalanta, Georgia, du 3 février 1852, dans laquelle elle nous écrivait: « Hier soir, nous eûmes une séance ; Louise se présenta à nous en disant, par le moyen de coups frappés : Maman veut que je vienne auprès de toi pour te préserver contre tout mal pendant ton absence de la maison. — Louise. » Vous voyez donc qu'un agent invisible, s'intitulant ma fille, avait reçu notre message à Lovvell, Mass., et l'avait transmis mot pour mot à Atalanta, Georgia (à une distance de 1,000 milles), en moins d'une heure.

« Votre dévoué, « B.Mc Farland. »

Je clos ce chapitre par la relation d'un fait qui a cela de particulier, que le message fut délivré sans désignation du destinataire, dont le choix était laissé à l'agent occulte qui se manifestait. Ce fait est ainsi raconté dans une lettre de M. Feathers-tonaugh, reproduite dans le Light du 18 décembre 1886 (p. 603) :

« Répondant au désir que vous avez exprimé par la voie de la presse, je viens vous communiquer l'exposé de quelques expériences que j'ai faites avec M. Maud Lord... Je possède une miniature, peinte depuis quatre-vingts ans ; comme elle était longtemps restée dans une enveloppe fermée, j'eus l'idée de m'en servir pour une série d'expériences dans l'obscurité, avec différents médiums. Comme je ne savais l'adresse d'aucun médium de ce genre, je formulai mentalement le désir que la personnalité qui se manifestait à mes séances en prenant le nom de S. et qui affirmait pouvoir toujours deviner mes pensées, se rendit auprès d'un médium et lui suggérât l'idée de m'envoyer son adresse. Quelques jours après, je reçus une lettre de M. Lord, qui demeurait à 200 milles de moi, laquelle m'écrivait, entre autres: « S. est apparu à l'une de mes séances et m'a demandé de vous envoyer mon adresse, ainsi que vous le désirez, ce que je m'empresse de faire. »

11. — Transport d'objets à de grandes distances. — Nous venons de voir : que la force qui produit les phénomènes spiritiques n'est pas limitée à la personne même du médium ni confinée dans les limites de la chambre où se font les séances ; qu'elle peut, au contraire, se transporter à de grandes distances pour communiquer des messages ; qu'une manifestation de cette espèce n'est pas une transmission de pensée d'un cerveau à un autre ni un effet de clairvoyance. Nous avons été amenés à conclure ainsi parce que les conditions dans lesquelles, selon M. Hartmann, ces phénomènes psychiques doivent se produire, font défaut, et aussi parce que la force en question se manifeste à distance physiquement, au moyen de coups frappés et de mouvements de la table. Nous verrons maintenant que cette action physique à distance n'est pas une simple répercussion ou transformation de l'impression psychique reçue par le médium qui se trouve à distance,

mais qu'elle émane d'un centre de force indépendant, laquelle n'est pas une simple force physique produisant des sons et déplaçant des corps inertes, mais quelque chose de bien plus substantiel et de plus compliqué, car elle peut non seulement transmettre un message, mais aussi transporter un objet matériel, et ce, non en franchissant uniquement l'espace (chose qui peut être effectuée par des moyens dont disposent les hommes, et qui ne sont pas en contradiction avec notre notion des lois physiques et, par conséquent, n'offrent rien de « supranaturel »); mais agissant encore dans des conditions qui impliquent le passage à travers la matière solide, renversant par conséquent les lois connues de la physique et tombant dans le domaine de ce que l'on est convenu d'appeler « le surnaturel ».

Nous sommes donc arrivés, graduellement, à une catégorie de phénomènes qui tombent, selon la définition de M. Hartmann lui-même, sous la désignation de « surnaturels » ou transcendantaux. Comme il ne saurait les attribuer à une cause naturelle, et pas même à une action personnelle du médium, nous en conclurons qu'il faut, pour les expliquer, admettre une force quelconque d'un autre ordre, indépendante du médium. Prenons un exemple :

TRANSPORT D'UNE PHOTOGRAPHIE DE LONDRES A LOWESTOFT, A UNE DISTANCE DE 175 KILOMÈTRES.

Voici un cas très probant et que nous tenons de bonne source. Le professeur W.-F. Barret se porte garant de son authenticité et le raconte comme suit :

« Je ne suis pas autorisé à publier le nom ni même les initiales de celui qui m'a communiqué ce fait remarquable. Mais je le connais personnellement et certifie que je n'ai jamais entendu parier autrement de lui qu'en termes très flatteurs et avec considération par tous ceux qui le connaissent et plus particulièrement par un ecclésiastique de haute réputation... Il résulte de mon enquête, de mes observations et de mes investigations les plus variées qu'il n'y a pas le moindre doute à élever sur sa parfaite bonne foi... Cela dit, je ne ferai que reproduire la lettre que j'ai reçue de lui vers la fin de l'année 1876 :

« Dans le courant de l'année 1868, j'organisai quelques séances dans ma maison, avec plusieurs de mes amis. Nous obtenions les résultats ordinaires : coups frappés, déplacement et soulèvement de la table, etc. Désireux d'étudier ces phénomènes d'une façon plus approfondie, je résolus alors d'organiser une série de séances auxquelles prendraient part mes amis aussi bien que des médiums professionnels. Ces expériences eurent lieu dans différents appartements et dans des conditions variées.

« J'étais intimement convaincu que les résultats obtenus étaient indépendants de toute intervention directe de la part du médium, qui n'a pu exercer aucune influence ni sur le genre des manifestations ni sur les conditions, électriques ou autres, nécessaires pour leur production ; je n'avais pas, néanmoins, une foi absolue en leur caractère supra-naturel, et je comprenais qu'il me serait impossible de me former une idée définitive quant à la participation du médium tant que je n'aurais obtenu de résultats identiques sans le concours d'un médium professionnel, dans des conditions excluant toute possibilité de supercherie. Une occasion favorable se présenta deux ans après, en 1870.

« Je me trouvais alors sur les bords de la mer, à Lowestoft, avec ma femme, une jeune dame de nos amis, et un monsieur âgé, notre ami intime. Toutes ces personnes, et ma femme plus particulièrement, étaient des incrédules et tournaient le spiritisme en ridicule. Nous décidâmes néanmoins de tenter l'expérience, par curiosité.

« Nous étions installés dans le salon, au premier; j'avais mis la clef dans ma poche. Nous éteignîmes le gaz, mais la lune, qui était dans son plein, jetait à travers la fenêtre une lumière suffisamment intense pour que nous pussions voir tout ce qui se se trouvait dans la pièce. La table, en noyer, était de forme rectangulaire, allongée, et d'un poids considérable. Pour être bref, je désignerai mon ami sous l'initiale F., et la jeune dame sous l'initiale A. »

Suit la description de plusieurs séances au cours desquelles se sont produits divers phénomènes d'ordre physique, tels que : déplacement d'objets, attouchements, apparition de lumières et de fantômes, apport de fleurs ; « la réussite de ce dernier phénomène nous suggéra l'idée de tenter d'obtenir l'apport d'un objet déterminé, qui aurait été laissé à notre domicile. »

« F. demande qu'il lui soit apporté une chose quelconque de chez lui. Immédiatement, il se sent cahoté dans tous les sens, tombe en transe, et alors, sur la table, devant lui, on découvre une photographie. Ma femme la saisit et la lui montre une quinzaine de minutes après, quand il a repris ses sens. Ayant aperçu l'image, il la serre dans sa poche et dit, les larmes aux yeux : « Jamais de la vie je ne l'aurais désiré. »

« Cette photographie était l'unique épreuve du portrait d'une jeune fille à laquelle il avait autrefois été fiancé. Elle se trouvait dans un album qui était serré dans une boîte, fermée par une double serrure, dans son appartement, à Londres. De retour en ville, nous en constatâmes la disparition, et la femme de, M. F-, qui ignorait que nous faisions des séances de spiritisme, nous raconta que pendant notre absence il s'était produit un craquement terrible à la suite duquel tout le monde était accouru pour eu chercher la cause. » (Light, 1883, p. 30.)

Ce même cas est reproduit dans le Journal de la Société des recherches psychiques, de Londres, complété par beaucoup de détails intéressants (1891, t. XIX, p. 191).

Voici un autre cas très curieux : des aiguilles de bois transportées à une distance de 20 milles; je l'emprunte égale ment au Light (1883, p. 117) :

« II n'y a pas longtemps, j'ai été témoin du transport d'un objet à une distance de plus de 20 milles anglaises, par des moyens inconnus aux hommes. Je serai bref, autant que possible, mais il faut que je dise, au préalable, quelques mots sur notre cercle. Il se composait de six personnes en tout, dont cinq étaient de vieux spirites expérimentés, et le sixième, un prosélyte de fraîche date, ancien adepte de l'école wesleyenne et qui avait ardemment propagé les principes des méthodistes et combattu le spiritisme. Il avait quitté cette secte et était devenu, petit à petit, à son propre étonnement, un excellent médium à transe.

« Quinze jours avant cette remarquable séance, un de mes amis, que je désignerai sous l'initiale H., était venu à York pour passer les vacances avec nous (il était maître d'école). Il faisait partie de notre cercle. A la dernière séance, M. H. eut l'idée de proposer à nos interlocuteurs invisibles de nous apporter à York, après son retour à la maison, un objet quelconque se trouvant dans son appartement. La réponse fut : « Nous essayerons. »

« Aux deux séances suivantes, qui eurent lieu en l'absence de M. H., il ne se produisit aucune manifestation, chose tout à fait insolite; mais, à la troisième séance, après une attente qui dura de 8 heures à 8 heures et demie, deux aiguilles à tricoter, d'une longueur de 1 pied, tombèrent à terre juste derrière moi. Pendant cette séance, la lumière était un peu baissée.

« Le médium par l'intermédiaire duquel ce phénomène s'est produit est une dame d'une réputation irréprochable, au-dessus de tout soupçon et complètement désintéressée, ne bénéficiant pas d'un penny pour les séances qu'elle donnait. Pendant l'expérience en question, elle tomba en transe. Elle se trouvait juste en face de moi. Lorsque les aiguilles furent tombées, elle prononça les paroles suivantes, ou à peu près: « Les aiguilles que nous avons apportées ont été prises dans la boîte qui se trouve dans le vestibule de M. H. Sur le couvercle il y avait plusieurs pots de confitures ; nous avons retiré les aiguilles non sans peine. Dans la journée, M. H. s'est promené sur le versant des collines, cueillant des baies, etc. »

« J'écrivis de suite à mon ami pour lui faire part de ce qui s'était passé, et il me répondit immédiatement, confirmant tous les détails ci-dessus. A 8 heures et demie, au moment où les aiguilles nous avaient été apportées, lui et sa femme étaient sur le point de se rendre au repos. Dès qu'ils furent entrés dans la chambre à coucher, Mme H. entendit du bruit dans le vestibule, mais n'y prêta pas plus d'attention, parce que ce bruit ne se répéta pas. C'est probablement à ce moment-là que les aiguilles furent enlevées de la boîte; elles tombèrent derrière mon dos, juste à l'heure correspondante.

« Agréez, etc. « A. R. Wilson.

« P.-S. — M. H. est venu à York et a reconnu les aiguilles comme étant les siennes.

« 20, Orchard-Street, York, le 27 février 1883. »

Je citerai encore, en abrégé, un cas d'après le Spiritualist de 1876, tome I, page 177, publié sous ce titre :

TRANSPORT D UNE MÈCHE DE CHEVEUX, PAR UNE FORCE INCONNUE, DE PORTSMOUTH A LONDRES.

Un ecclésiastique, demeurant à Portsmouth, communiqua à la rédaction de ce journal le fait suivant :

« A dix heures environ du soir, une jeune dame, douée de facultés médiumniques, tomba en transe, à une séance organisée dans un cercle intime, et parla au nom de Samuel, la même personnalité qui se manifestait ordinairement par son intermédiaire, ainsi que par l'intermédiaire d'un autre médium, le Dr Monck, qui était à cette époque l'hôte de M. F., à Londres. Après avoir causé quelques instants avec les membres du cercle, Samuel demanda des ciseaux, pour couper une mèche des cheveux du médium, voulant les porter à son autre médium, M. Monck. Il nous quitta sur ces paroles, mais la séance continua, et avec succès. A la fin de la séance, Samuel apparut de nouveau, gai et l'air content ; la petite fille indienne Daisy, qui parlait alors par le médium, nous dit que

Samuel était remarquablement adroit et qu'il avait en effet accompli son entreprise, que nous n'avions pas voulu prendre au sérieux.

« Le lendemain, à 2 heures environ de l'après-midi, nous recevions une lettre de M. F., qui nous écrivait, à notre grand étonnement : « Ce soir, pendant que je causais avec Monck de choses et d'autres, Samuel se présenta soudain et me dit: « II est temps que je me rende à Portsmouth. » Deux heures après, au vu de tous les assistants, une force invisible s'empara de la main du médium, et, pendant qu'il continuait à causer avec nous, sans même regarder le papier, il écrivit: « Bonsoir. Je viens directement de chez Mme X.,à Portsmouth. Comme preuve, voici une mèche de ses cheveux que j'ai coupée et que je donne à mon médium ici. Faites en part à son père et envoyez-lui ces cheveux. Voyez-les. — Samuel. » Nous regardâmes Monck et aperçûmes, à l'angle sud-est de la chambre, une boucle de cheveux qui se dirigea vers sa tête et tomba à terre, d'où je la relevai. Je dois ajouter que tout cela s'est passé non à une séance régulière, mais d'une façon tout inattendue, en pleine lumière du gaz. »

Au reste, pour le but que je poursuis dans ce chapitre, il est indifférent que l'objet soit apporté d'un endroit plus ou moins éloigné ; l'essentiel est de prouver que le phénomène connu dans le spiritisme sous le nom de pénétration de la matière est réel, et qu'il défie toute explication « naturelle ».

Il est inutile que je m'applique davantage à prouver que des phénomènes tels que la production de nœuds sur un cordon sans fin, la disparition et la réapparition d'un guéridon — ainsi que cela est décrit par le prof. Zœllner — ne sont pas des phénomènes « naturels », dans le sens que M. Hartmann prête à ce mot ; il faut supposer que M. Zœllner a des raisons bien motivées pour se croire obligé d'admettre, pour expliquer ces faits, non seulement l'hypothèse d'une quatrième dimension, mais encore celle de l'existence d'êtres qui régnent dans cet espace.

Parmi les faits les mieux avérés de ce genre, je mentionnerai le suivant, constaté par M. Crookes :

« Miss Fox m'avait promis de me donner une séance chez moi, un soir du printemps de l'année dernière. Pendant que je l'attendais, mes deux fils aînés se trouvaient, en compagnie d'une de nos parentes, dans la salle à manger, où les séances avaient toujours lieu; moi-même, je me trouvais dans mon cabinet de travail, occupé à écrire. Entendant le roulement d'un cab qui s'arrêta devant la maison, puis un coup de sonnette, j'allai ouvrir la porte et fis aussitôt entrer miss Fox dans la salle à manger, car elle me dit qu'elle ne resterait pas longtemps et préférait ne pas monter; elle déposa sur une chaise son chapeau et son châle. J'intimai à mes fils l'ordre d'aller achever leurs devoirs dans mon cabinet de travail, je fermai la porte et mis la clef dans ma poche, comme d'habitude pendant les séances.

« Nous nous assîmes ; Miss Fox prit place à ma droite et l'autre dame à ma gauche. Bientôt nous reçûmes l'ordre, par le moyen de l'alphabet, d'éteindre le gaz, et nous nous trouvâmes dans une obscurité complète, pendant toute la durée de laquelle je tins les mains de Miss Fox dans l'une des miennes. Aussitôt, nous reçûmes la communication suivante : « Nous allons produire une manifestation qui vous fera connaître notre puissance. » Presque en même temps, nous entendîmes tous le tintement d'une clochette, non pas à un seul endroit, mais dans divers points de la chambre, tantôt près du mur,

tantôt dans un coin éloigné ; des fois la clochette venait heurter ma tête, d'autres fois elle frappait contre le plancher. Après avoir sonné pendant plus de cinq minutes, la clochette tomba sur la table, à proximité de mes mains.

« Pendant tout ce temps, personne ne bougea, et les mains de Mlle Fox demeurèrent parfaitement tranquilles. Je fis observer que ce ne pouvait être ma petite sonnette, car je l'avais laissée dans ma bibliothèque (peu de temps avant que Mlle Fox arrivât. j'avais eu besoin d'un livre qui se trouvait dans un coin de l'étagère; la sonnette était sur le livre, et, pour prendre ce dernier, je l'avais mise de côté. Grâce à ce petit détail, j'étais sûr que la sonnette était bien dans la bibliothèque). Le gaz brûlait à pleine flamme dans la chambre attenante, et il eût été impossible d'ouvrir la porte sans éclairer la pièce où nous nous trouvions, — en supposant que le médium eût un compère qui possédât une deuxième clef, qui n'existait certainement pas.

« J'allumai une bougie, et je vis, devant moi, sur la table, ma clochette. J'allai tout droit à la bibliothèque et vis de suite que ma clochette ne se trouvait pas à l'endroit où je l'avais laissée. Je demandai à mon fils aîné : « Sais-tu où est ma sonnette ? » — « Oui, papa, elle est là », répondit-il, en montrant l'endroit où elle aurait dû se trouver. Après avoir regardé, il ajouta : « Non, elle n'y est pas, mais elle y était tout à l'heure. » — « Quelqu'un est donc entré dans la chambre ? » — «Non, personne n'est venu ; mais je suis sûr que la sonnette était là : quand vous nous eûtes dit de quitter la salle à manger pour venir ici, J. (le plus jeune de mes fils) se mit à la faire sonner si fort, que je ne pus travailler, et je lui dis de cesser. » J. confirma ce que disait son frère et me dit qu'après avoir agité la sonnette, il l'avait remise à la même place. » (Crookes, Recherches, p. 171, éd. française.)

Pour d'autres cas, constatés par le prof. Crookes, voir ses expériences avec M. Fay, publiées dans le Spiritualist. 1875), tome I, page 126.

Dans tous les cas mentionnés, l'apport de l'objet a été plus ou moins inattendu; j'en citerai deux où l'expérience a été préparée d'avance.

M. Thayer, un médium bien connu en Amérique, avait pour spécialité de provoquer le phénomène de l'apport de fleurs ou d'autres objets. Le colonel Olcott s'en occupa tout particulièrement, la soumettant aux épreuves les plus variées, et prenant, soin de s'entourer de toutes les précautions possibles. Je choisis l'expérience suivante, relatée dans le Light de 1881, à la page 416.

Se trouvant un soir par hasard dans le cimetière de Forest Hill, il eut l'idée de faire une expérience qu'il raconte en ces termes :

« En traversant la serre chaude, je remarquai une plante rare, avec des feuilles longues, étroites, blanches ou de couleur vert pâle. C'était la Dracaena Regina. Je traçai sur l'une des feuilles, au crayon bleu, un signe cabalistique : deux triangles enlacés, et je priai les agents occultes de m'apporter cette feuille le lendemain soir, à la séance. Je me plaçai intentionnellement à la droite de Mme Thayer; je pris ses mains et les tins fortement. Soudain, je sentis un objet froid et humide sur mes mains. On alluma la bougie, et je vis que c'était la feuille que j'avais marquée. J'allai dans la serre chaude et constatai que la feuille en question était effectivement arrachée. » (Communication du colonel Olcott dans le New-York Sun, 18 août 1875.)

L'expérience suivante, faite par M. Robert Cooper, — bien connu des spirites pour ses recherches et ses observations consciencieuses, — peut être considérée comme une preuve absolue du phénomène :

« J'assistais souvent aux séances de Mme Thayer, et j'étais en mesure de m'assurer de l'authenticité des phénomènes qui s'y produisaient. L'idée me vint un jour que si les agents invisibles pouvaient apporter des fleurs dans une chambre close, ils pourraient aussi bien les faire entrer dans une boîte fermée ; j'en parlai à Mme Thayer. Elle me répondit qu'elle ne pouvait pas assurer la réussite d'une semblable expérience, mais qu'elle s'y prêterait volontiers. J'achetai, par conséquent, une simple boîte d'emballage, solidement fabriquée, mesurant 1 pied dans tous les sens. Afin de voir l'intérieur de la boîte sans l'ouvrir, j'enchâssai dans le couvercle un morceau de verre carré, fixé à la paroi intérieure, de sorte que, la boîte fermée, il n'y avait aucune possibilité de l'enlever. Douze personnes environ devaient assister à cette séance, la première qui ait été faite dans ce genre, si je ne me trompe. Quand les assistants eurent examiné le coffret, je le fermai au moyen d'un cadenas breveté, que j'avais acheté pour cette occasion et dont je gardai la clef tout le temps. En outre, je collai une bande de papier autour du coffret et en cachetai les deux bouts. Au moment d'éteindre la lumière, Mme Thayer nous dit qu'elle avait laissé à la maison le mouchoir avec lequel elle avait l'habitude de se couvrir la tête pendant les séances, pour se garantir, disait-elle, contre l'action des influences électriques. L'un des assistants tira de son sac de voyage un paquet de serviettes chinoises en papier et lui en offrit une, Mme Thayer répondit qu'elle ne pourrait pas s'en servir, parce que ce n'était pas de la soie, et la serviette resta sur la table.

« Là-dessus, la lumière fut éteinte, et nous entonnâmes des chants. Peu après, l'ordre nous fut donné de regarder dans la boîte, et nous aperçûmes, à travers le verre, quelque chose qui nous paraissait être des fleurs; on ouvrit la boîte : il y avait la serviette que nous avions laissée sur la table. C'est le dessin que nous avions pris pour des fleurs.

« Cette réussite nous encouragea à tenter une nouvelle expérience. Huit jours après, nous nous réunîmes au nombre de huit. Parmi les assistants se trouvait le général Robert, directeur du journal Mind and Matter (Esprit et Matière). La boîte fut fermée de la même manière qu'à la séance précédente, et tous les assistants purent s'assurer qu'elle ne contenait rien que la serviette chinoise qui y avait été introduite à la dernière expérience.

Après avoir éteint la lumière, nous nous mîmes à chanter, et dix minutes après, des coups précipités et violents résonnèrent sur la boîte. Je demandai : « Faut-il continuer à chanter ? » En réponse, trois coups furent frappés. Nous reprîmes par conséquent nos chants. Bientôt nous sentîmes se répandre dans la chambre comme un souffle de fraîcheur, qui était d'autant plus sensible que la soirée était très chaude. Un violent craquement retentit, comme si la boîte eût été brisée en morceaux. On fit de la lumière, et nous pûmes constater que la boîte était en parfait état et que les cachets étaient restés intacts ; dans la boîte, nous pouvions nettement voir plusieurs fleurs et quelques autres objets, dont voici la liste : quatre lis tigrés, trois roses : blanche, jaune et rose pâle, un glaïeul, une feuille de fougère, plusieurs autres petites fleurs, un numéro du Banner of Light et du Voice of Angels et, enfin, une photographie de M. Colby. Les fleurs étaient aussi fraîches que si elles venaient d'être cueillies, et les journaux étaient pliés comme pour la vente. Après l'expérience avec la boîte, il fut encore apporté une quantité de roses ponceau, dont nous fixâmes la plus grande dans les cheveux du médium. Procès-verbal

fut dressé pour les deux séances, et tous les assistants y apposèrent leurs signatures. On ne saurait exiger un témoignage plus probant. Le colonel Olcott, séjournant en ce moment à Boston, exprima le désir de prendre part à une expérience avec la boîte. Il cacheta le couvercle d'un côté, avec son propre cachet. Après quelques minutes, le coffret était à moitié rempli de fleurs, parmi lesquelles il y avait un morceau de toile d'environ 1 yard de longueur. Le colonel resta complètement convaincu.

« Robert Cooper.

« Eastburne, le 14 novembre 1881. »

II y a dans cette expérience un détail très caractéristique : le « craquement » qui s'est fait entendre au moment de l'apport des fleurs, rappelant celui qui accompagnait l'extraction de la photographie d'une boîte fermée à clef (voir plus haut).

12. — Matérialisations. — Les faits que nous allons exposer ici constituent le complément naturel des phénomènes exposés ci-dessus ; cette rubrique s'impose, par conséquent, bien qu'elle ne cadre pas, en apparence, avec les phénomènes d'ordre intellectuel. Des cas cités plus haut, il ressort clairement que la transmission des messages et le transport d'objets à distance doivent être attribués à une même cause, que la force intelligente et la force produisant des effets physiques ne font qu'un, et qu'elles constituent un être indivisible, indépendant, existant en dehors du médium. Nous allons démontrer que cette déduction est entièrement justifiée par le témoignage direct des sens. Le porteur de cette force, qui est en même temps l'agent qui transporte l'objet matériel, apparaît devant nous sous la forme d'un être humain.

On sait que toute matérialisation d'une forme humaine implique l'apport d'un objet matériel — du vêtement dont il est drapé.

Si l'apport de ce vêtement est un fait incontestable, il faut arriver, logiquement, à cette conclusion, que l'acte de l'apport a été effectué par la forme humaine mystérieuse qu'il enveloppe, et il est tout aussi logique d'admettre qu'une relation analogue existe entre tel apport et cette individualité, dans les cas où l'agent reste invisible. L'affirmation positive de cet agent, que le phénomène doit, dans l'un et l'autre cas, lui être attribué, acquiert l'autorité d'une démonstration ad oculos. A mesure que l'on gravit l'échelle des phénomènes classés sous ces douze rubriques, les déclarations de l'agent invisible, qui affirme son individualité indépendante, acquièrent plus de force et nous obligent de plus en plus à nous prononcer en faveur d'une hypothèse qui paraît aussi simple que rationnelle.

Quant au fait même de l'apparition inexplicable de vêtements, aux séances de matérialisation, il a été scrupuleusement contrôlé et certifié par les témoignages les plus sûrs. Dans plusieurs cas, le médium fut complètement déshabillé, on lui enlevait jusqu'aux chaussures et lui faisait mettre des effets fournis par les expérimentateurs, linge et vêtements. Pour des détails précis, je renvoie le lecteur aux publications suivantes : le compte rendu de M. Barkas dans le Medium (1875, p. 266) et dans le Spiritualist (1868, t. I, p. 192) ; celui de M. Adshead dans le Medium de 1877 (p. 186), et

tout particulièrement le récit des expériences de M. Massey avec un médium privé, dans le Spiritualist de 1878, tome II, page 294.

Mais revenons à M. Hartmann, qui ne trouve, dans les phénomènes de la matérialisation, aucun motif pour supposer l'existence d'un agent extra médiumnique. Examinons ses arguments. Il lui a suffi, pour trancher la difficulté, de mettre les phénomènes de la matérialisation, et tout ce qui s'y rattache, sur le compte des hallucinations. Mais cette théorie ne laisse pas d'être attaquable : la question des matérialisations ne peut être séparée de la question du vêtement. Dans le cas où la forme apparaît et disparaît avec le vêtement, l'hypothèse de l'hallucination paraît triompher. Mais, par malheur, il y a eu des cas où des fragments du vêtement sont restés entre les mains des assistants; M. Hartmann n'a pas pu ignorer cela. C'est un « apport », dit-il. Mais qu'est-ce qu'un apport ? C'est ce qu'il n'explique pas. Une moitié du phénomène reste donc toujours sans explication. Par ce silence, M. Hartmann reconnaît qu'une partie, au moins, du phénomène ne se prête pas à ses explications, qu'il qualifie de « naturelles ». Quod erat demonstrandum. Ainsi sa théorie hallucinatoire étant impuissante à expliquer l'ensemble du phénomène, se trouve être insuffisante, et il est inutile d'y revenir.

Mais M. Hartmann s'est ménagé une réplique pour l'éventualité où sa théorie de l'hallucination serait reconnue insoutenable. Il dit: « En admettant même que les spirites aient raison lorsqu'ils prétendent que le médium peut dégager une partie de sa matière organique pour en former un fantôme, d'une matérialité ténue d'abord, mais augmentant graduellement en densité, il n'en serait pas moins vrai que non seulement la matière totale de cette apparition réelle, objective, aurait été prise à l'organisme du médium, mais aussi que la forme de cette apparition aurait été conçue dans la fantaisie somnambulique du médium et que les effets dynamiques qu'elle produit auraient leur source dans la force nerveuse du médium; le fantôme ne serait rien d'autre et n'exécuterait rien d'autre que ce que lui aurait dicté la fantaisie somnambulique du médium, qui accomplirait tout cela au moyen des forces et de la matière empruntées à l'organisme du médium. » (Spiritismus, p. 105.) Il n'y a pas de place, on le voit, pour le surnaturel, ni même aucun motif pour l'accepter. Quant à la question du vêtement, elle offre toujours la même difficulté et rencontre le même silence ; notre argument reste, par conséquent, debout.

Mais, du moment que M. Hartmann ne s'oppose pas à l'hypothèse d'après laquelle la forme matérialisée est un corps réel, objectif, il importe d'examiner si ce phénomène peut être qualifié de naturel, du moment qu'on l'envisage de la même façon que M. Hartmann.

Quels sont d'abord les attributs de ce phénomène, en le prenant tel qu'il est connu des observateurs, mais dont les lecteurs de M. Hartmann ne doivent avoir que des notions assez vagues ? Une forme matérialisée présente, pour l'œil, un corps humain complet, avec tous les détails de sa structure anatomique ; elle ressemble, parfois, plus ou moins, au médium; d'autres fois, elle lui est complètement dissemblable, même quant au sexe et à l'âge ; c'est un corps animé, doué d'une intelligence et d'une volonté, maître de ses mouvements, un corps qui voit et qui parle comme un homme vivant, qui est d'une certaine densité, d'un certain poids. Ce corps se forme, quand les conditions sont favorables, dans l'espace de quelques minutes ; il est toujours drapé d'un vêtement qui est, ainsi que le déclare le fantôme lui-même, de provenance terrestre, soit « apporté » d'une façon inexplicable, soit matérialisé séance tenante (et le fantôme le prouve en se

matérialisant avec le vêtement, devant les yeux des assistants) ; ce fantôme, ainsi drapé, a la faculté de disparaître instantanément, au vu même des personnes présentes, comme s'il passait à travers le plancher ou se perdait dans l'espace, et de faire sa réapparition au cours de la séance. Une partie de ce corps matérialisé peut même acquérir une existence permanente: il est arrivé, par exemple, que des mèches de cheveux coupées à ces fantômes, ont été conservées, ainsi que le prouvent les expériences de M. Crookes, qui a coupé une tresse de la tête de Katie King, après avoir glissé sa main jusqu'à l'épiderme pour s'assurer que les cheveux y étaient réellement implantés.

Ce sont là des merveilles bien difficiles à accepter ! Ce n'est ni plus ni moins que la création temporaire d'un corps humain, contrairement à toutes les lois physiologiques. C'est une manifestation morphologique de la vie individuelle consciente, aussi mystérieuse qu'elle est manifeste ! Et M. Hartmann trouve que ce phénomène n'a rien que de tout naturel : ce serait simplement l'oeuvre de la « fantaisie somnambulique » du médium ! Mais, pourrait-on demander, dans les cas où une matérialisation se produit, sans même que le médium soit en état de transe, y a-t-il donc deux consciences, deux volontés, deux corps qui agissent simultanément ? Est-ce toujours la « fantaisie somnambulique » qui continue à produire ces effets merveilleux ? Et quand deux ou trois formes matérialisées apparaissent à la fois, faut-il toujours les mettre sur le compte de cette fantaisie somnambulique, en lui attribuant la faculté de multiplier les corps et les consciences ? Mais il y a encore un autre détail qu'il n'est pas inutile de faire ressortir ; c'est que M. Hartmann ne reconnaît pas en nous l'existence d'une entité psychique indépendante, d'un sujet transcendantal, en tant que principe individuel organisateur ; il ne voit aucune nécessité d'admettre un « métaorganisme», un corps astral ou psychique, comme substratum du corps physique. Rien de tout cela : la conscience somnambulique qui opère, d'après M. Hartmann, tous les prodiges du médiumnisme, n'est qu'une fonction des parties moyennes du cerveau, des centres sous-corticaux. Les phénomènes de la matérialisation ne sont, par conséquent, qu'un effet de l'activité inconsciente du cerveau du médium, et notamment de la partie où siège la conscience somnambulique !

C'est à prendre ou à laisser. A ce point devue, le renvoi que fait M. Hartmann à l'article du Dr Janisch, publié dans les Psychische Studien (1880), acquiert un intérêt tout particulier. Il continue ainsi l'argumentation citée plus haut, dans laquelle il part de la supposition que le médium dégage, en effet, une partie de sa matière organique : « Même dans ce cas, il n'y aurait aucun motif pour chercher une cause quelconque en dehors du médium, ainsi que cela a été péremptoirement et longuement démontré par M. Janisch dans son article : Pensées sur la matérialisation des esprits, paru dans les Psychische Studien de 1880.

On pourrait croire que M. Hartmann et M. Janisch sont parfaitement d'accord. A notre grande surprise, nous voyons que M. Janisch admet l'existence individuelle, indépendante, de l'âme, sa préexistence, qu'il considère notre corps comme sa première incarnation ou « matérialisation » : « L'âme peut cependant, dit-il, en raison d'un besoin qui lui est propre, ou même en dehors de ce besoin, par une aberration de ses appétits naturels, être poussée à continuer de se matérialiser même pendant son existence terrestre... Et c'est là précisément ce qui constitue le phénomène médiumnique de la matérialisation... Et c'est aussi pourquoi la forme matérialisée ressemble au médium » (ressemblance qui ne trouve et ne pourra jamais trouver une explication quelconque dans la « fantaisie somnambulique. ») « Le degré suivant, dans l'ordre du développement,

serait celui où l'âme se créerait un deuxième corps qui ne présenterait que les traits généraux de son prototype, l'homme, mais lui serait complètement dissemblable pour les détails. » (Psych. Stud., 1880, p. 209.) « Les diverses formes matérialisées peuvent bien être de pures images de la fantaisie, c'est-à-dire d'origine subjective ; mais l'impulsion productrice peut venir de source objective, car la possibilité de communiquer avec le monde des esprits est un fait démontré. Il peut donc arriver que, par l'intermédiaire d'une des personnes présentes, le médium entre en rapport avec un défunt qui a eu des relations avec cette personne, et, par une suggestion de la part de ce défunt, il pourra se représenter la forme que ce défunt revêtait sur la terre, et se matérialiser sous cette forme. Tels sont les cas où l'un des assistants reconnaît une personne qu'il avait connue. » (Ibid., p. 211.)

Pouvons-nous accepter, après ces citations, que M. Janisch aurait « péremptoirement et longuement démontré qu'il n'y a aucun motif pour chercher une cause quelconque en dehors du médium ? »

A quelle conclusion arrivons-nous donc à la un de ce chapitre ?

Il me semble qu'ayant tenu compte de toutes les règles méthodologiques indiquées par M. Hartmann dans son livre Le Spiritisme et récapitulées dans les sept paragraphes de son Épilogue, après avoir, pour ainsi dire, passé une grande partie des phénomènes médiumniques à travers les sept tamis que représentent les degrés de l'échelle méthodologique, il reste toujours encore de gros grains qui n'ont pas passé. Ces grains, je les ai réunis dans le présent chapitre ; ils constituent, me semble-t-il, une série de faits tels, qu'il soit permis, en s'appuyant sur eux, de parler des bornes au-delà desquelles toutes ces explications s'arrêtent, impuissantes, et nous obligent à avoir recours à d'autres hypothèses.

Si le spiritisme n'offrait que des phénomènes physiques et des matérialisations sans contenu intellectuel, nous aurions dû, logiquement, les attribuer à « un développement spécial des facultés de l'organisme humain ;» et même le phénomène le plus difficile à classer, — la pénétration de la matière, — nous serions forcés de le ramener, en vertu de ce même raisonnement, à la puissance magique que notre volonté, à l'état de surexcitation exceptionnelle, exerce sur la matière.

Mais étant donné que les phénomènes physiques du médiumnisme sont inséparables de ses phénomènes intellectuels, et que ces derniers nous obligent, par la force de cette même logique, à reconnaître, pour certains cas, l'existence d'un tiers agent, en dehors du médium, — il est naturel, logique, de chercher également dans ce tiers agent la cause de certains phénomènes physiques d'ordre exceptionnel. Ce troisième facteur existant, il est évident qu'il se trouve en dehors des conditions de temps et d'espace qui nous sont connues, qu'il appartient à une sphère d'existence supraterrestre ; nous pouvons donc supposer, sans pécher contre la logique, que ce troisième facteur possède sur la matière un pouvoir dont l'homme ne dispose pas.

Voici donc la réponse qui peut être faite à la question posée en tête de ce chapitre : Au sommet de l'immense pyramide que présentent les faits médiumniques de toute catégorie, apparaît un mystérieux facteur, que nous devons chercher en dehors du médium. Quel est-il ? D'après ses attributs, nous devons conclure que cet agent est un être individuel, humain.

Cette conclusion nous place en face de trois alternatives : cet être humain peut représenter:

1° Un être humain vivant sur la terre ;

2° Ou un être humain qui a vécu sur la terre;

3° Ou bien un être humain extraterrestre, d'une espèce inconnue de nous.

Ces trois suppositions, auxquelles notre choix est astreint, épuisent toutes les solutions possibles que nous puissions imaginer; elles feront l'objet du chapitre suivant et dernier.

La conclusion à laquelle nous sommes arrivés à du moins cet avantage qu'elle nous évite d'avoir à recourir à la métaphysique, au « surnaturel », à « l'Absolu » ; en demeurant sur cette conclusion, nous croyons être restés plus fidèles aux lois méthodologiques imposées par M. Hartmann, que ne l'a fait M. Hartmann lui-même, qui s'est trouvé forcé d'y transgresser.

CHAPITRE IV

L'HYPOTHÈSE DES ESPRITS

A. — ANIMISME. ACTION EXTRACORPORELLE DE L'HOMME VIVANT, COMME FORMANT LA TRANSITION AU SPIRITISME

Les faits exposés dans le chapitre précédent semblent nous autoriser à admettre pour l'explication de certains phénomènes médiumniques l'intervention d'un agent extra-médiumnique. On peut imaginer trois hypothèses pour définir la nature de cet agent ; nous laissons de côté la troisième, qui n'a de valeur qu'au point de vue de la possibilité logique, mais ne saurait trouver sa place ici. Nous n'envisagerons donc que les deux premières.

En examinant la première de ces hypothèses, nous ne tiendrons pas compte des faits qui peuvent témoigner en faveur de la seconde ; nous essayerons de nous en passer, pour voir quelles conclusions nous serons amenés inévitablement à tirer de tous les faits qui précèdent, en observante bien entendu, les principes méthodologiques indiqués par M. Hartmann (c'est-à-dire en ne s'écartant pas des conditions qu'il appelle « naturelles »).

Nous ne proposerons aucune définition de la nature même des phénomènes, aucune définition présupposant une théorie, une doctrine ou une explication quelconque; nous nous bornerons à en tirer des conclusions générales, qui s'imposeraient à tout chercheur de bonne volonté qui voudrait accepter les faits en question comme base de son argumentation, ainsi que l'a fait M. Hartmann.

Le premier chapitre, qui traite des matérialisations, nous a fourni tous les arguments nécessaires pour conclure que les phénomènes de ce genre ne sont pas des hallucinations, mais des faits réels, objectifs. Nous devons par conséquent admettre que l'organisme de l'homme possède la faculté, dans certaines conditions, de créer à ses dépens, et inconsciemment, des formes plastiques, ayant une ressemblance plus ou moins grande

avec le corps de cet homme ou, d'une façon générale, avec une forme humaine quelconque et possédant différents attributs de corporéité (et M. Hartmann aussi est prêt à l'admettre, pour peu que le fait de la matérialisation soit démontré d'une façon indiscutable) (p. 105).

Le deuxième chapitre, dans lequel nous avons examiné les effets physiques, nous oblige d'admettre — d'accord avec M. Hartmann — que l'organisme humain a la faculté de produire, sous certaines conditions, des effets physiques (notamment le déplacement de corps inertes), en dehors des limites de son corps (c'est-à-dire sans contact et indépendamment de l'usage naturel de ses membres), effets qui ne sont pas soumis à sa volonté et à sa pensée conscientes, mais qui obéissent à une certaine volonté et à une certaine raison dont il n'a pas conscience. M. Hartmann attribue cette faculté à une force physique, nerveuse, — question que nous laisserons ouverte.

Le troisième chapitre, qui traite des phénomènes intellectuels, nous conduit à admettre, toujours d'accord avec M. Hartmann, que dans l'organisme humain il y a une conscience intérieure, qui est douée d'une volonté et d'une raison individuelles, agissant à l'insu de la conscience extérieure que nous connaissons ; que l'action de cette conscience intérieure n'est pas astreinte aux limites de notre corps, qu'elle possède la faculté d'entrer en communion intellectuelle, passive et active, avec les êtres humains, c'est-à-dire qu'elle peut non seulement recevoir (ou s'approprier) les impressions qui émanent de l'activité intelligente d'une conscience étrangère (soit intérieure, soit extérieure), mais encore transmettre à cette dernière ses propres impressions, sans l'aide des sens corporels transmission de pensées); bien plus, nous nous voyons forcés d'admettre que cette conscience intérieure est douée de la faculté de percevoir les choses présentes et passées, dans le monde physique comme dans le monde intellectuel, et que ce don de perception n'est limité ni par le temps ni par l'espace, et ne dépend d'aucune des sources connues d'informations (clairvoyance). J'avais déjà formulé ces mêmes conclusions dans ma critique du livre de M. D'Assier, publié en 1884, dans le journal le Rébus, donc avant la publication de l'ouvrage de M. Hartmann sur le spiritisme. En résumé, l'étude des phénomènes médiumniques nous force à accepter les deux vérités suivantes, abstraction faite de toute hypothèse spirite :

1) II existe dans l'homme une conscience intérieure, en apparence indépendante de la conscience extérieure, et qui est douée d'une volonté et d'une intelligence qui lui sont propres, ainsi que d'une faculté de perception extraordinaire ; cette conscience intérieure n'est ni connue de la conscience extérieure ni contrôlée par elle ; elle n'est pas une simple manifestation de cette dernière, car ces deux consciences n'agissent pas toujours simultanément (d'après M. Hartmann, c'est une fonction des parties moyennes du cerveau; suivant l'opinion d'autres personnes, c'est une individualité, un être transcendantal. Nous laisserons de côté ces définitions ; il nous suffit de dire que l'activité psychique de l'homme se présente comme double : activité consciente et activité inconsciente, — extérieure et intérieure, — et que les facultés de cette dernière surpassent de beaucoup celles de la première).

2) L'organisme humain peut agir à distance, en produisant un effet non seulement intellectuel ou physique, mais plastique même, dépendant, selon toutes les apparences, d'une fonction spéciale de la conscieuce intérieure. Cette activité extracorporelle est indépendante, semble-t-il, de la conscience extérieure, car celle-ci n'en a pas connaissance, ne la dirige pas.

Quant à l'hypothèse d'une action extracorporelle intellectuelle de la conscience extérieure, elle peut également trouver sa justification dans les phénomènes médiumniques, — incidemment, dirons-nous, car, depuis longtemps déjà, elle s'appuie sur des faits autres que ceux du spiritisme : sur les expériences de somnambulisme et sur les phénomènes plus récemment étudiés de la télépathie.

C'est déjà un progrès fort appréciable et dont nous sommes redevables au spiritisme. M. Hartmann croit pouvoir et devoir admettre ces deux faits, dans la conviction qu'il ne quitte pas le terrain scientifique et qu'il reste fidèle à ses propres principes méthodologiques. Donc la science elle-même, en suivant ces principes, devra un jour reconnaître et proclamer ces grandes vérités ! Et la science avance déjà dans cette voie, car à l'heure qu'il est elle tend à réhabiliter un grand nombre de faits proclamés, il y a cent ans, par les magnétiseurs ; elle s'occupe, sur le tard, du somnambulisme, de la double conscience, de l'action extracorporelle au suprasensorielle de la pensée, etc. Quelques années auparavant, tout cela n'était, aux yeux de la science, qu'une honteuse hérésie. C'est maintenant le tour de la clairvoyance, et elle frappe déjà aux portes du sanctuaire...

Pour plus de brièveté, je propose de désigner par le mot animisme tous les phénomènes intellectuels et physiques qui laissent supposer une activité extracorporelle ou à distance de l'organisme humain, et plus spécialement tous les phénomènes médiumiliques qui peuvent être expliqués par une action que l'homme vivant exerce au-delà des limites de son corps (Le mot animisme a été d'abord employé par Stahl, si je ne me trompe; dans son système médical, il considère l'âme (anima) comme le principe vital ; le corps est non seulement la création de l'âme, mais même toutes ses fonctions vitales sont exécutées par cette dernière. De nos jours, ce terme a été employé par Taylor, dans son livre : Culture primitive, dans un sens très large, pour désigner non uniquement la science traitant de l'âme (comme d'une chose essentielle, indépendante) et de ses diverses manifestations terrestres ou posthumes, mais aussi la doctrine ayant trait à toute espèce d'êtres spirituels ou esprits. Quaut à moi, j'ai adopté le terme animisme dans un sens plus restreint et très déterminé. A la vérité, le mot psychisme aurait pu faire le même office que le mot animisme, mais, une fois le mot spiritisme accepté, il me semble qu'il vaut mieux former les deux expressions avec des radicaux latins, et s'en tenir à ces deux termes pour désigner ces deux catégories de phénomènes, absolument distincts quant à leur source, bien qu'ils aient une grande affinité dans leur manifestation extérieure. D'ailleurs, l'adjectif psychique sert aujourd'hui pour traduire des idées des plus variées, souvent très vagues.).

Pour ce qui est du mot spiritisme, il sera appliqué seulement aux phénomènes qui, après examen, ne peuvent être expliqués par aucune des théories précédentes et offrent des bases sérieuses pour l'admission de l'hypothèse d'une communication avec les morts. Si les assertions contenues dans cette hypothèse trouvent leur justification, alors le terme animisme sera appliqué à une catégorie spéciale de phénomènes, produits par le principe

animique (en tant qu'être indépendant, raisonnable et organisateur) pendant qu'il est relié au corps ; et dans ce cas le mot spiritisme comprendra tous les phénomènes qui peuvent être considérés comme une manifestation de ce même principe, mais dégagé du corps. Par médiumnisme nous entendrons tous les phénomènes compris dans l'animisme et le spiritisme, indépendamment de l'une ou de l'autre de ces hypothèses.

Notre thèse se pose donc de la façon suivante :

Y a-t-il lien de recourir à l'hypothèse spirite pour expliquer les phénomènes médiumniques ?

Ne trouvera-t-on pas tous les éléments nécessaires pour cette explication dans l'activité inconsciente — intra et extracorporelle — de l'homme, vivant ?

Avant de répondre à cette question, il nous faut examiner avec un soin particulier les effets de l'action extracorporelle de l'homme vivant, car ils jouent un rôle très important dans la question qui nous intéresse. Ce sujet est si nouveau pour les personnes qui ne se sont pas occupées de questions spiritiques, et il a été tellement négligé par les spirites mêmes, que je crois utile d'en donner un aperçu succinct, en classant les faits qui s'y rattachent dans plusieurs groupes, et y comprenant même des faits pris en dehors du domaine propre du spiritisme. Il est indispensable que nous puissions nous orienter sans difficulté dans cet ordre de phénomènes si nous voulons acquérir une idée claire du sujet et arriver aux conclusions qui s'imposent logiquement comme réponse à la question que nous venons déposer.

La répartition suivante des phénomènes de l'animisme, en quatre catégories, me paraît suffisante pour le but que je me propose. Ces quatres groupes sont:

1° Action extracorporelle de l'homme vivant, comportant des effets psychiques (phénomènes de la télépathie, — impressions transmises à distance).

2° Action extracorporelle de l'homme vivante comportant des effets physiques (phénomènes télécinétiques, — transmission de mouvement à distance).

3° Action extracorporelle de l'homme vivant, sous forme de l'apparition de son image (phénomènes téléphaniques, — apparition de doubles).

4° Action extracorporelle de l'homme vivant se manifestant sous forme de l'apparition de son image avec certains attributs de corporéité (phénomènes téléplastiques, — formation de corps matérialisés).

Le sujet que nous abordons étant très vaste, je me bornerai à citer quelques exemples se rapportant à chacun de ces quatre groupes, et de donner quelques indications quant aux sources, sans m'arrêter aux détails, de crainte de donner des dimensions exagérées a cet ouvrage.

I. — Action extracorporelle de l'homme vivant, comportant des effets psychiques (phénomènes de la télépathie — transmissions d'impressions à distance).

Comme exemple typique des manifestations de ce genre, je citerai le cas suivant, que je tiens de première main : d'une amie à moi, Mme Barbe Pribitkoff. Je reproduis son témoignage tel qu'elle l'a écrit :

« En 1860, je passais l'été au village de Bélaya-Kolp (près de Moscou), qui est la propriété du prince Schahovskoy. Sa belle-mère, la princesse Sophie Schahovskoy, avait pris l'habitude de traiter par l'homœopathie les malades des environs.

« Un jour on lui amena une petite fille malade. Indécise quant au remède qu'elle devait lui administrer, la princesse eut l'idée de demander, au moyen de la table, un conseil au Dr Hahnemann. Je protestai énergiquement contre l'idée de traiter un malade suivant les indications d'un être que l'on ne saurait identifier. On insista et, malgré mon opposition, on réussit à m'installer devant la table, avec Mlle Kovaleff, une pupille de la princesse Schahovskoy. (Je ne croyais pas alors à l'homœopathie et estimais que, dans les cas graves, il fallait transporter tout malade chez le médecin de la ville.) En dépit de cette opposition intérieure, — car je m'abstenais de l'étendre jusqu'à l'activité de mes mains, — le pied de la table épela, au moyen de coups, le nom de Hahnemann, ce dont je fus fort contrariée, et je fis des vœux intimes pour qu'il refusât de formuler un conseil. Et juste, la phrase dictée fut qu'il ne pouvait pas donner de conseil. La princesse se fâcha à son tour; elle attribua ce refus à mon opposition et m'éloigna de la table. Je ne puis dire qui me remplaça si ce fut la princesse elle-même ou une autre personne. Je m'assis auprès de la fenêtre, à quelques pas de la table, et m'efforçai, par une concentration de toute ma volonté, à faire reproduire par la table une phrase que je formulai mentalement. La princesse demanda alors « pourquoi Hahnemann ne pouvait pas donner « de conseil. » La réponse fut (en français) : « Parce que je suis devenu un insensé en fait de médecine, du jour où j'ai inventé « l'homœopathie. » Je dictai cette phrase en faisant appel à toute ma force de volonté et concentrant ma pensée successivement sur chacune des lettres qui devaient venir. Je me rappelle bien que pas une seule erreur ne fut commise au cours de la transmission de cette phrase. A peine la dictée fut-elle terminée, que je ressentis un violent mal de tête. »

Nous avons ici la preuve positive qu'une des formes les plus fréquentes des manifestations intellectuelles du spiritisme — par le moyen de la table — peut être l'oeuvre de l'effort intellectuel (c'est-à-dire à distance) d'une personne vivante ; l'effet produit émane de la conscience externe, agissant librement et dans les conditions normales, alors que, dans la règle, les manifestations de ce genre sont dues à l'action de la conscience intérieure et n'arrivent pas à la connaissance de la conscience extérieure.

Je citerai maintenant plusieurs cas de communications faites par des personnes vivantes pendant le sommeil. Pour commencer, voici un fait que je tiens également de première main : de notre écrivain bien connu Wsevolod Solovioff, qui me l'a donné par écrit :

« C'était au commencement de l'année 1882. Je m'occupais, à cette époque, d'expériences de spiritisme et de magnétisme, et, depuis quelque temps, j'éprouvais une étrange impulsion qui me poussait à prendre un crayon dans la main gauche et à écrire ; et, invariablement, l'écriture se faisait très rapidement et avec beaucoup de netteté, en sens inverse : de droite à gauche, de sorte qu'on ne pouvait la lire qu'en la tenant devant une glace ou contre le jour. Un soir que je m'étais attardé dans une conversation avec des amis, je ressentis à deux heures du matin ce désir irrésistible d'écrire. Je pris le crayon et

priai une dame de mes amies, Mme P., de le tenir en même temps; nous nous mîmes ainsi à écrire tous les deux à la fois. Le premier mot fut : Véra. A notre question : Quelle Véra ? nous obtînmes par écrit le nom de famille d'une jeune parente à moi, avec la famille de laquelle j'avais récemment renoué des relations, après une interruption assez prolongée. Nous en fûmes étonnés, et, pour être bien sûrs de ne pas nous tromper, nous demandâmes : « Est-ce vraiment « Véra M.? » Nous reçûmes cette réponse: « Oui. Je dors, mais je « suis ici, et je suis venue pour vous dire que nous nous verrons « demain au Jardin d'Été. » Alors j'abandonnai le crayon et nous nous séparâmes là-dessus.

« Le lendemain, vers 1 heure, je reçus la visite du poète Maïkoff; à 2 heures et demie, il prit congé ; je lui offris de l'accompagner, et nous sortîmes ensemble, reprenant la conversation interrompue. Je le suivais machinalement. Je demeurais alors au coin des rues Spasskaïa et Znamenskaïa. En passant par la rue Pantélémonskaïa, à la hauteur du pont des Chaînes, mon compagnon regarda l'heure et observa qu'il n'avait que juste le temps et qu'il serait obligé de prendre un fiacre. Nous nous séparâmes, et j'entrai, tout aussi machinalement, par les portes du Jardin d'Été (à côté du pont des Chaînes). Jamais, pendant l'hiver, je ne m'étais promené dans ce parc. Il faut dire, aussi, que je ne pensais plus à ce qui s'était passé la veille, à notre séance spiritique. Jugez de mon étonnement, lorsque, ayant à peine franchi de quelques pas la grille du Jardin d'Été, je me trouvai face à face avec Mlle Véra M., qui se promenait avec sa demoiselle de compagnie. A ma vue, Mlle Véra M. se troubla visiblement, aussi bien que moi-même, d'ailleurs, car notre séance de la veille me revint subitement à l'esprit. Nous nous serrâmes la main et nous quittâmes sans mot dire.

« Le soir môme, j'allai voir sa famille, et la mère de Véra, après les premières paroles de bienvenue, commença à se plaindre de l'imagination fantastique de sa fille; elle me raconta que celle-ci, en rentrant de sa promenade au Jardin d'Été, le jour même, avait manifesté un état extraordinaire d'excitation, qu'elle avait beaucoup parlé de sa rencontre avec moi, comme d'un miracle ; qu'elle avait raconté être venue chez moi en songe et m'avoir annoncé que nous nous rencontrerions au Jardin d'Été, à 3 heures.

« Quelques jours après, il se produisit un fait similaire, et dans les mêmes conditions : à la séance, ma main écrivit le nom de Véra, et ensuite il nous fut annoncé qu'elle passerait chez nous le lendemain à 2 heures. En effet, à l'heure indiquée, elle se présentait chez nous, avec sa mère, pour nous faire une visite. Ces faits ne se renouvelèrent plus. »

Des cas analogues abondent assez dans la littérature spirite ; ainsi nous lisons dans un article de Max. Perty, sous le titre de Nouvelles expériences dans le domaine des faits mystiques :

« Le 20 juillet 1858, une jeune fille, Sophie Swoboda, se trouvait avec sa famille à table, prenant un punch, pour fêter une solennité de famille ; elle était d'humeur calme et contente, bien que fatiguée un peu des travaux de la journée. Brusquement elle se souvint de ne pas avoir fait sa tâche, la traduction d'un texte français en allemand, qui devait être prête pour le lendemain matin. Que faire ? Il était trop tard pour se mettre au travail : près de 11 heures ; elle était d'ailleurs trop fatiguée. Dans cette préoccupation Mlle Swoboda quitta la société et s'isola dans la chambre voisine, songeant à sa fâcheuse distraction, qu'elle regrettait d'autant plus qu'elle avait une estime particulière pour son institutrice. Mais voilà que, sans s'en rendre compte, et sans même en éprouver aucun

étonnement, Sophie croit se trouver en face de Mme W., l'institutrice en question ; elle lui parle, lui fait part, d'un ton enjoué, de la cause de son dépit. Soudain, la vision disparaît, et Sophie, d'esprit calme, rejoint la société et raconte aux convives ce qui lui est arrivé.

« Le lendemain, Mme W. arrive à son heure et prévient Sophie, de prime abord, qu'elle sait que son devoir n'est pas préparé, et elle fait le récit suivant en présence de la mère de Sophie : la veille, à dix heures du soir, elle avait pris en main le crayon, pour communiquer avec feu son mari, au moyen de l'écriture automatique, ainsi qu'elle en avait l'habitude ; mais cette fois, au lieu de tracer le nom attendu et espéré, le crayon avait commencé à formuler des mots en allemand, dans une écriture qu'elle avait reconnue être celle de Sophie ; c'étaient des termes plaisants, exprimant du mécontentement au sujet du devoir qui n'avait pas été fait, par oubli. Mme W. montra le papier, et Sophie put se convaincre que non seulement l'écriture était la sienne, mais que les expressions étaient celles qu'elle avait employées dans sa fictive conversation avec l'institutrice. Mlle Sophie S. atteste que Mme W. est une personne d'une grande sincérité, incapable de commettre le moindre mensonge. » (Psych. Stud., 1879.) Dans le même article de Perty, nous trouvons un autre exemple d'écriture médiumnique exécutée par l'esprit de Sophie Swoboda, à une séance qui eut lieu à Mœdiing, pendant qu'elle s'était endormie à Vienne. Je reproduis ce récit in extenso, d'après Perty :

« Le cas suivant est particulièrement édifiant grâce à un concours de circonstances très intéressant: l'esprit se transporte dans un endroit éloigné, dans un entourage absolument étranger, et il agit par l'intermédiaire d'un médium qui s'y trouve. Ce fait n'a, évidemment, de valeur qu'en tant que son authenticité est certaine, ainsi que j'ai toute raison de l'admettre, sur la foi des documents qui m'ont été fournis. Le 21 mai 1866, jour de la Pentecôte, Sophie (elle habitait Vienne à cette époque) avait passé toute la matinée au Prater, à l'exposition d'agriculture ; elle rentra à la maison toute fatiguée et souffrant d'un mal de tête. Après avoir pris quelque nourriture à la hâte, elle se retira dans sa chambre pour se reposer. Quand elle se coucha, il était presque 3 heures de l'après-midi. Avant de s'endormir elle se sentit particulièrement disposée à se dédoubler, c'est-à-dire « à « quitter son corps et à agir indépendamment de ce dernier. » Ses paupières alourdies se fermèrent, et elle se trouva transportée immédiatement dans une chambre qui lui était bien familière, appartenant à une personne qu'elle connaissait très bien. Elle y aperçut cette personne et tenta vainement de se faire voir à elle; Sophie regagna alors sa chambre, et, se sentant encore assez de forces, elle eut l'idée de se rendre chez M. Stratil, le beau-père de son frère Antoine, dans l'intention de lui faire une surprise agréable. Avec la rapidité de la pensée, se sentant libre de ses mouvements, elle franchit l'espace, ne jetant qu'un regard fugitif sur Vienne et le Wienerberg, et se trouva transportée dans le beau pays qui environne la ville de Mœdling, et là, elle se vit dans le cabinet de M. Stratil, en face de lui-même, et de M. Gustave B., qu'elle estimait beaucoup et auquel elle désirait vivement donner une preuve palpable de l'activité indépendante de l'esprit, car il avait toujours manifesté une attitude sceptique à ce sujet. Toute à l'impression de son déplacement vertigineux, et d'humeur plaisante, Sophie se sentait admirablement bien, n'éprouvant ni inquiétude ni abattement. (Je ferai observer qu'une sensation analogue de légèreté et de bien-être se remarque généralement pendant le sommeil magnétique.) Elle s'adressa directement à M. B. et lui parla d'un ton enjoué et gai, lorsque soudain elle fut réveillée (à Vienne) par un cri qui retentit dans la chambre voisine de la sienne, celle où

dormaient ses neveux et nièces. Elle ouvrit les yeux, non sans un profond dépit, et peu s'en fallut qu'elle ne se fût pas souvenue de la conversation qui avait eu lieu à Mœdling, et qui avait été interrompue d'une façon si fâcheuse. Heureusement, M. B. avait inscrit soigneusement le dialogue entier. Ce procès-verbal, M. Stratil l'a annexé à sa collection de messages spiritiques. La conversation avec Sophie avait, par conséquent, présenté les caractères d'une communication spirite, donnée par un médium. Le compte rendu suivant fait partie du procès-verbal de M. Stratil :

« Le lendemain, c'est-à-dire le 22 mai, Mlle Caroline, la fille de M. Stratil, reçut une lettre que lui envoyait (à Vienne) son père, qui était à Mœdling. Entre autres, cette lettre contenait les questions suivantes :

« Comment Sophie a-t-elle passé la journée du 21 mai ? « Qu'a-t-elle fait ?

« N'a-t-elle pas dormi ce jour-là entre 3 et 4 heures de l'après midi ?

« Si oui, qu'a-t-elle vu en songe ?

« La famille de Sophie savait bien qu'elle avait été couchée pendant ce temps, souffrant d'un violent mal de tête, mais personne n'avait eu connaissance de ce qu'elle avait vu en songe. Antoine questionna sa sœur à ce sujet, sans rien lui dire toutefois de la lettre qu'il avait reçue de son beau-père. Néanmoins, le récit de ce songe mettait Sophie dans un embarras évident: sans comprendre où son frère voulait en venir avec ses questions, elle hésitait à lui répondre. Elle lui répondit qu'elle se souvenait seulement de l'incident principal, à savoir qu'elle avait quitté son corps et qu'elle avait visité d'autres lieux, mais lesquels, elle ne se le rappelait plus. Et cependant, Sophie se souvenait parfaitement bien de tous les détails de sa première visite, mais il lui était désagréable de les divulguer. Quant à sa deuxième visite, elle en avait perdu le souvenir précis, à cause de son brusque réveil, et, malgré son désir d'en faire part à son frère, elle ne le put pas.

« A la suite des instances de ce dernier, elle parvint enfin à se souvenir qu'elle s'était trouvée en compagnie de deux messieurs, l'un âgé, l'autre jeune, et qu'elle avait eu avec eux un entretien animé ; elle se rappelait avoir éprouvé une impression désagréable à un moment donné, parce qu'elle se trouva en dissentiment avec ces messieurs.

« Antoine communiqua tous ces détails à Mœdling, et, en réponse, il reçut de M. Stratil une lettre renfermant un pli cacheté. M. Stratil exprimait le désir que ce pli ne fût ouvert que lorsque Sophie parlerait elle-même d'une lettre qu'elle devait recevoir de M. B. On garda un silence absolu sur cette correspondance, et personne ne connaissait les intentions de M. Stratil ; Antoine aussi bien que Rose et Caroline en étaient réduits à faire des conjectures sur les missives étranges de M. Stratil. Mais le désir de ce dernier de garder intact le paquet fermé fut respecté rigoureusement. Quelques jours se passèrent, et le pli cacheté fut complètement oublié au milieu des préoccupations journalières. Le 30 mai, Sophie reçut par la poste une lettre coquette renfermant une photographie de M. B. La lettre disait: « Madame, me voilà. Me reconnaissez-vous ? Dans ce cas, je vous prie de m'assigner une place modeste soit sur le rebord du plafond, soit sur la voûte. Vous m'obligeriez beaucoup de ne pas me suspendre, si cela est possible ; il vaudra mieux me reléguer dans un album, ou bien dans votre missel, où je pourrai facilement passer pour un saint dont on fête l'anniversaire le 28 décembre (jour des Innocents). Mais, si vous ne me reconnaissez pas, mon portrait ne saurait avoir

aucune valeur pour vous, et dans ce cas, je vous serais fort obligé de me le renvoyer. Agréez, etc. — N. N. »

« Les termes et les tournures de phrases employés dans cette lettre étaient bien familiers à Sophie. Il lui paraissait que les phrases étaient en grande partie les siennes; mais elle n'en avait qu'une vague souvenance. Elle montra la lettre mystérieuse à Antoine et à ses deux belles-sœurs; alors Antoine ouvrit, en présence de tout le monde, le paquet envoyé par M. Stralil. Il contenait le procès-verbal d'une conversation psychograpbique avec un personnage invisible, à une séance où les questions avaient été posées par M. Stratil lui-même, M. B. fonctionnant comme médium. C'est de la main de ce dernier que les communications suivantes avaient été inscrites :

« Procès-verbal. Mœdling, le 21 mai 1866, à 3 h. 1/4. p. m.

« Sratil. — Nous voilà seuls, et nous désirerions communiquer avec le même personnage féminin qui s'est manifesté le 6 de ce mois. Louise T., tu nous avais promis de revenir aujourd'hui, jour de la Pentecôte. Nous sommes prêts, etc...

« — Mon cher Gustave, je dors et je te vois en songe, et je suis heureuse. Sais-tu qui je suis ?

« Gustave B. — Je n'en ai pas la moindre idée et voudrais bien que tu te fisses connaître.

« — Je ne le puis ni ne le veux. Il faut que tu devines.

« Gustave B. — Je commence à croire, chose stupéfiante..... que je suis en présence de.....

« — Erreur. Je sais qui tu veux dire, je suis une femme à qui tu avais également promis ton portrait, et je viens pour te rappeler ta promesse. Je me sens heureuse en songe, mais ce n'est pas parce que je rêve de toi, homme présomptueux..... ceci n'est qu'une coïncidence fortuite.

« Gustave B. — Je ne suis pas assez vaniteux pour supposer que la possession de mon portrait ou mon apparition en songe puisse faire le bonheur de qui que ce soit. Mais dis-moi, mon inconnue, comment se fait-il que tu viennes pour me rappeler une promesse si futile, que j'ai pu, en effet, faire à plusieurs personnes ?

« — C'est qu'aujourd'hui une excellente occasion se présente à toi de tenir parole, sans aucune peine et sans rien dépenser. A quoi bon commander trois photographies et en détruire deux ? Pourquoi n'obtiendrais-je pas une des épreuves condamnées à périr ?

« Gustave B. — Soit, du moment que tu es si bien instruite, tu auras mon portrait, dusse-je pour cela poser encore une fois chez le photographe. Mais, explique-moi d'abord pourquoi tu écris en lettres latines et non en lettres allemandes, et dis-moi ensuite, chère inconnue, qui tu es, car, autrement, je risquerais d'envoyer mon cadeau à une fausse adresse, ce qui me compromettrait.

« — Les Lettres latines, c'est un simple caprice d'enfant de ma part. Qui je suis ? Voici mon adresse, c'est là que tu enverras la lettre que je vais te dicter, car je veux savoir si je me rappellerai, à mon réveil, ce que je vois en songe. Tu écriras...

« Gustave B. — Compose la lettre toi-même, afin que nous ayons le contrôle de ton rêve.

« — Madame, me voici, me reconnaissez-vous ? Dans ce cas, etc. (Suit textuellement la lettre anonyme que Sophie avait reçue.) Adresse : Mademoiselle S. S. M. G. Alservorstadt, maison numéro 19.

« Gustave B. — II faut dire la rue, sinon l'adresse n'est pas complète.

« —Es-tu malin ! Tu la connais. Tu t'es parfaitement rappelé aussi la promesse que tu m'avais faite de m'envoyer ton image ensorcelée sur un morceau de papier. Tout le reste est sans importance ; envoie-moi au plus tôt ton portrait. Tu me feras plaisir.

« Gustave B. — Alors, j'ai bien deviné la rue : c'est « Marianengasse » ?

« — Oui. Et tu as tout aussi bien deviné les deux S.

« Stratil. — En effet, mais le troisième S demande la permission de te saluer comme sa chère cousine. (Suit une observation plaisante de la part du vieux monsieur et une réplique de Sophie.)

« Stratil. —Malgré la petite altercation que nous avons eue, j'espère que tu n'en veux pas au troisième S. et que tu acceptes son compliment ?

« — Comment pourrais-je en vouloir à un ami aussi paternel ? Mais il est temps de terminer notre colloque. J'entends, comme dans un demi-songe, les enfants crier et faire du tapage, dans la chambre voisine de la mienne, et je sens que mes idées s'égarent. Adieu. Envoie-moi une lettre et ton portrait.

« Gustave B. — Merci de ta visite. Nous te prions d'accepter nos amitiés et espérons que tu te souviendras de nous après ton réveil. La lettre et la photographie te seront envoyées avant peu de jours. Adieu et bonne nuit !

« — Adieu, je me rév...

(Fin de la séance à 4 heures.)

« A la lecture de ce procès-verbal, les souvenirs de Sophie devenaient de plus en plus précis, et elle s'écriait de temps en temps: « Oh! oui, c'est bien ça ! » Vers la fin de la lecture, Sophie était maîtresse de sa mémoire et se souvenait de tous les détails, qui lui avaient échappé à la suite de son brusque réveil. Antoine avait remarqué que l'écriture en question ressemblait beaucoup à celle de Sophie, dans ses devoirs de français. Quant à Sophie, elle ne pouvait qu'être du même avis.

« Les procès-verbaux des communications spiritiques, écrits de la main de M. Gustave B., se distinguent par cette particularité que l'écriture n'y est pas la même d'un bout à l'autre : quand il inscrit les questions posées, l'écriture est généralement la sienne propre, mais les réponses qu'il y fait, en qualité de médium, sont écrites d'une tout autre main. Antoine a rendu compte en détail à M. Stratil de l'attitude de Sophie lors de la réception de la lettre et pendant la lecture du procès-verbal. Ce compte rendu est joint à sa riche collection de messages psychographiques en même temps que le procès-verbal qui vient d'être lu.»

Dans l'ouvrage de la baronne Adelma von Vay: Studien über die Geisterwelt (Essais sur le monde des Esprits), nous trouvons un chapitre intitulé « Manifestations médianimiques de l'esprit d'un homme vivant », et nous renvoyons le lecteur à la page 327 et suivantes, dans lesquelles il est question de communications faites par le cousin de la baronne, le comte Wurmbrand, qui se trouvait en ce moment en campagne et

prenait part à la bataille de Königgraetz. Le lendemain de la bataille, il lui avait communiqué, par sa main à elle (la baronne écrivait médiumniquement), qu'il n'avait pas été tué. Cette nouvelle se trouva être exacte, bien que son nom figurât dans la liste des morts.

M. Thomas Everitt, dont la réputation est bien établie parmi les spiritualistes et dont la femme est un médium excellent, raconte un fait intéressant dans un mémoire présenté à « l'Association britannique des Spiritualistes » (mois de novembre 1875), sous le titre de Démonstration de la nature double de l'homme. Le voici :

« Ce n'est pas chose rare pour les spiritualistes de recevoir des communications de personnes qui affirment être encore de ce monde. Nous en avons souvent fait l'expérience, surtout au début. Ces messages, transmis par coups frappés ou par l'écriture, portaient bien la marque caractéristique des personnes qui affirmaient en être les auteurs soit pour le style, soit pour l'écriture. Ainsi, par exemple, un de nos amis, doué de facultés médiumniques, conversait fréquemment avec nous par l'intermédiaire de ma femme et nous transmettait des communications qui correspondaient d'une façon absolue à son caractère. Dans ses lettres, il demandait souvent à savoir si les communications qu'à son tour il recevait de M. Everitt étaient exactes, et il arrivait fréquemment que les messages transmis de part et d'autre, par voie de la parole, de coups frappés ou de l'écriture, étaient tout à fait justes. »

Ensuite M. Everitt relate les détails d'une séance au cours de laquelle il reçut une communication écrite de la main de sa femme et venant de la part de son ami M. Mëers (médium aussi), un mois après le départ de ce dernier pour la Nouvelle-Zélande. (Voy. le Spiritualist, 1875, II, pp. 244-45.)

L'écrivain anglais bien connu, Mrs. Florence Marryat, raconte, de son côté, qu'elle a reçu, par sa propre main, une communication de la part d'une personne qui dormait au moment de transmettre le message:

« II y a de cela quelques années, j'entretenais des relations amicales avec un monsieur qui avait perdu une sœur très aimée, avant que nous n'eussions fait connaissance. Il me parlait souvent d'elle, et j'appris ainsi tous les détails de sa vie et de sa mort. Les hasards de la vie nous séparèrent, et pendant onze années je n'eus aucun rapport avec cet ami.

« Or, un jour que je recevais par la table un message émanant d'une dame de ma connaissance, la table me dicta d'une façon tout inattendue le nom de la sœur de l'ami que j'avais perdu de vue. Ce fut la première tentative qu'elle fit pour entrer en communication avec moi. Le dialogue suivant s'engagea entre nous :

« — Que désirez-vous de moi, Emilie ? « — Je viens pour vous dire que mon frère est en Angleterre en ce moment et qu'il désirerait beaucoup vous voir. Ecrivez-lui à l'adresse du club de la ville de C... et dites-lui où il pourra vous voir.

« — Je ne pense pas pouvoir le faire, Emilie ; il y a très longtemps que nous ne nous sommes vus, et peut-être ne voudra-t-il pas renouveler ses relations avec moi.

« — Mais si. Il le désire. Il pense souvent à vous; écrivez-lui donc.

« — Avant de le faire, je voudrais avoir une preuve de ce que vous me dites.

« — II vous le dira lui-même, par le même moyen. Reprenez la séance à minuit. Il sera endormi alors, et je vous amènerai son âme.

« Je me conformai à cette injonction et repris ma place, devant la table, à minuit précis. Emilie s'annonça de nouveau et me dit :

« — Je vous ai amené mon frère. Il est ici. Questionnez-le vous-même.

« Je demandai :

« — Est-il vrai, comme me l'assure Emilie, que vous désirez me voir ?

« — Oui. Apportez un crayon et du papier.

« Lorsque j'eus exécuté ce qu'il me demandait, il continua :

« — Ecrivez ce que je vais vous dire (et j'inscrivis ce qui suit) :

« —De longues années, il est vrai, se sont passées depuis que nous nous sommes vus la dernière fois. Mais quelque longues que soient ces années, elles ne peuvent effacer le souvenir du passé. Je n'ai jamais cessé de penser à vous et de prier pour vous.

« Quelques instants après, il ajouta :

« Conservez cette feuille et envoyez-moi une lettre, à l'adresse du club de C... »

« Me méfiant de mes facultés médiumniques, ce n'est que dix jours après que je me décidai à écrire à mon ami, dont je ne soupçonnais nullement la présence en Angleterre, ne connaissant pas, à plus forte raison, son adresse. Par retour du courrier Je reçus sa réponse dans laquelle il reproduisait exactement les paroles que j'avais inscrites dix jours auparavant.

« La science a-t-elle le pouvoir d'expliquer comment les paroles obtenues par la table à Londres, le 5 décembre, ont pu être transmises, par une voie naturelle quelconque, au cerveau d'un homme vivant qui se trouvait à une distance de 400 milles anglais, et que le 15 du même mois, il les ait répétées dans sa lettre ? Les faits qui m'avaient été communiqués m'étaient non seulement inconnus : ils étaient invraisemblables. Bien plus, c'étaient des faits non encore accomplis, mais qui devaient avoir lieu dix jours après. Ce n'est pas le seul cas de ce genre que j'aie observé. Il m'est arrivé maintes fois de recevoir des communications de personnes vivantes, par l'intermédiaire de médiums parlant à l'état de transe. » (Lighf, 1886, p. 98.)

Miss Blackwell, écrivain spirite très sérieux, raconte un fait encore plus remarquable : l'évocation de l'esprit d'un homme vivant, pendant son sommeil, et qui avoue, par la main du médium, un vol qu'il avait commis (Human Nature, 1877, p. 348).

Il y a aussi des exemples de communications provenant de personnes vivantes, transmises par la bouche d'un médium en transe. Le Juge Edmonds nous donne le témoignage positif d'un phénomène de ce genre, dans son livre : Spiritual Tracts, dans le chapitre intitulé : « Communications médiumniques avec les vivants. » Voici son récit :

« Un jour que je me trouvais à West Roxbury, je fus mis en rapport, par l'intermédiaire de ma fille Laure, avec l'esprit d'une personne que j'avais bien connue dans le temps, mais que je n'avais pas vue depuis quinze ans. C'était un homme d'un caractère tout à fait étrange ; il ressemblait si peu à tous ceux que j'avais connus et était si original, qu'il n'y avait pas moyen de le confondre avec un autre. J'étais loin de penser à lui. Quant au médium, il lui était complètement inconnu. Il se manifesta non seulement avec toutes les particularités qui le caractérisaient, mais me parla même de choses que lui et moi étions

seuls à connaître. A la suite de cette séance, je conclus qu'il était mort, et quel ne fut pas mon étonnement en apprenant qu'il était en vie. Il l'est encore. Je ne puis entrer ici dans tous les détails de notre conversation, qui dura plus d'une heure. J'étais bien persuadé que je n'avais pas été l'objet d'une illusion, que c'était une manifestation spiritique pareille à beaucoup d'autres que j'avais observées moi-même ou qu'on m'avait racontées. Mais comment cela pouvait-il se faire ? C'est une question qui m'obséda longtemps. Par la suite, j'ai souvent été témoin de faits analogues qui ne me permirent plus de douter que nous puissions obtenir des communications de personnes vivantes tout aussi bien que des messages de personnes décédées. »

Dans la biographie du célèbre médium M. Conant, nous lisons qu'il lui est arrivé de transmettre des communications de la part de personnes vivantes ou bien de se manifester elle-même à diverses séances, par l'intermédiaire d'autres médiums (pp. 91-107).

Un autre médium, en même temps auteur bien connu, M. Hardinge Brittan, raconte, dans son article « Sur les Doubles », publié dans le Banner of Light (numéros des 6 novembre et 11 décembre 1875) que, dans l'année 1861, se trouvant à l'état de transe, elle a parlé au nom d'une personne qui était vivante, ainsi que cela fut constaté plus tard.

Dans ce même article, elle cite un cas intéressant qui s'est présenté en 1858 : dans un cercle spirite à Cleveland, chez M. Cutler, un médium féminin se mit à parler allemand, bien que cette langue lui fût complètement inconnue. « L'individualité qui se manifestait par elle se donnait pour la mère de miss Marie Brant, une jeune personne allemande qui se trouvait présente. » — « Miss Brant affirmait que sa mère, autant qu'elle le savait, était en vie et bien portante. » Quelque temps après, un ami de la famille, venant de l'Allemagne, apporta la nouvelle que la mère de miss Brant, après avoir traversé une maladie sérieuse, à la suite de laquelle elle était tombée dans un long sommeil léthargique, déclara à son réveil avoir vu sa fille, qui se trouvait en Amérique. Elle dit qu'elle l'avait aperçue dans une chambre spacieuse, en compagnie de plusieurs personnes et qu'elle lui avait parlé. (Ces deux derniers exemples se trouvent aussi dans l'article de M. A. (Oxon.) : « Action extracorporelle de l'esprit », publié dans le Human Nature de 1876, pp. 106, 107.)

M. Damiani raconte, de son côté, qu'aux séances de la baronne Cerrapica, à Naples, on a souvent reçu des communications provenant de personnes vivantes. Il dit, entre autres : « II y a de cela environ six semaines, notre ami commun, le docteur Nehrer, qui vit en Hongrie, son pays natal, se communiqua à nous par la bouche de notre médium, la baronne. Sa personnification ne pouvait être plus complète : ses gestes, sa voix, sa prononciation, le médium nous les transmettait avec une fidélité absolue, et nous étions persuadés que nous nous trouvions en présence du Dr Nehrer lui-même. Il nous dit qu'en ce moment il faisait un somme, se reposant des fatigues de la journée, et nous fit part de divers détails d'ordre privé, et que tous les assistants ignoraient complètement. Le lendemain, j'écrivis au docteur..... Dans sa réponse, il constata que les détails communiqués par son esprit étaient exacts en tous points. » (Human Nature, 1875, p. 555.)

Parmi les exemples constatés en Russie, de communications faites par les personnes vivantes, par l'intermédiaire de médiums, je citerai le suivant, publié dans le Rébus de 1884 :

« A l'une des séances, notre interlocuteur déclara être le fils d'une propriétaire de notre voisinage, demeurant à une distance de 8 verstes. Ce jeune homme est chargé d'un service dans l'un des gouvernements du midi de la Russie. Le matin même du jour de la séance, un de nous avait vu sa mère. Il n'avait pas été question de son arivée et, néanmoins, en parlant avec nous, il déclara qu'il était arrivé dans sa propriété deux heures auparavant. A notre question comment il se faisait qu'il pouvait parler avec nous, il répondit : « Je dors. »

« Intrigués et croyant être l'objet d'une hallucination, deux d'entre nous se rendirent le lendemain matin chez notre voisine. Ils trouvèrent le jeune homme en question encore couché, et apprirent de lui que pour affaires de service il se rendait à Saint-Pétersbourg et qu'il s'était arrêté, chemin faisant, chez sa mère un jour seulement. La veille, au soir, fatigué du voyage, il s'était de suite mis au lit. — Samoïloff, Trifonoff, Meretzki, Slavoutinskoy. Village Krasnya Gorki (gouvernement de Kostroma), le 19 janvier 1884. »

Si un bon médium écrivain s'était trouvé à cette séance, et si la communication transmise au nom de la personne qui dormait avait été écrite de son écriture, ce fait eût été une preuve précieuse à l'appui de la théorie qui nous occupe. A mon su, un seul fait de ce genre a été dûment constaté en Russie : un de nos médiums, Mme K., m'a raconté qu'à une séance, tenue dans un cercle privé, auquel assistaient seules sa mère et sa sœur, le crayon dont elle avait l'habitude de se servir pour ces expériences s'arrêta subitement, et, après une pause de quelques instants, commença à tracer des mots dans une écriture inégale et très fine. Quelques mots seulement furent écrits, et on ne put les déchiffrer de suite. Mais la signature qui suivit, composée de deux lettres vigoureusement tracées, fut immédiatement reconnue et excita l'étonnement de tout le monde. C'était la signature du frère du médium, lequel se trouvait à Tachkend.

La première pensée fut qu'il était mort et qu'il était venu en faire part. On se mit à déchiffrer l'écriture et voici les mots qui furent lus : « J'arriverai bientôt. » Tout le monde fut vivement surpris de ce message, d'autant plus que peu de temps auparavant on avait reçu une lettre de lui, dans laquelle il écrivait qu'il viendrait en qualité de courrier, mais pas de sitôt, étant inscrit le quinzième sur la liste et que, par conséquent, son voyage ne pourrait se faire avant un an. On nota l'heure et la date de cette communication, — c'était le 11 mai 1882, 7 heures du soir, — et cette communication fut montrée à plusieurs personnes de l'intimité de la famille K.

Au commencement de juin, le frère du médium arriva en effet. On lui fit voir le curieux message. Il reconnut sa signature, sans la moindre hésitation, et nous dit que c'était à cette date même qu'il s'était mis en route. D'après le calcul du temps qui fut fait, il fut constaté qu'au moment où la communication était transmise il était plongé dans un profond sommeil dans le tarantass (voiture de voyage) et qu'avant de s'endormir il avait pensé aux siens, à la surprise que leur procurerait son arrivée. J'ai eu sous les yeux le message en question, et j'ai pu vérifier la ressemblance complète de la signature qui s'y trouvait avec celle de M. K.

En ce qui concerne la constatation et l'étude de ce genre de phénomènes par voie expérimentale, je ne puis citer que ce passage tiré du traité du juge Edmonds dont il vient d'être question :

« II y a environ deux ans, j'ai été témoin d'un exemple frappant de ce genre. On avait organisé deux cercles, l'un à Boston, l'autre dans cette ville (New-York). Les membres de ces cercles se réunissaient simultanément dans les deux villes et communiquaient entre eux par leurs médiums. Le cercle de Boston recevait, par son médium, des communications émanant de l'esprit du médium de New-York, et vice versa. Cela dura ainsi pendant plusieurs mois, au cours desquels les deux groupes inscrivaient soigneusement les procès-verbaux. J'ai l'intention, sous peu, de publier le compte rendu de ces expériences, qui constituent une tentative intéressante de télégraphie intellectuelle, dont la possibilité est ainsi démontrée. »

II est fort regrettable que M. Edmonds n'ait pas réalisé ce projet. Je me rappelle un fait de ce genre qui s'est passé en Russie : la fille de M. Boltine, un de nos spirites les plus zélés pour la propagande, était médium écrivain. Elle demeurait à Saint-Pétersbourg et communiquait avec sa sœur mariée, Mme Saltykoff, qui restait en province ; le rapport médiumnique s'établissait le soir, alors que l'une des sœurs était censée dormir, l'autre recevant, à l'état de veille, les messages que lui transmettait sa sœur endormie. Les lettres qu'elles s'écrivaient confirmaient régulièrement les communications faites pendant le sommeil. Je tiens ce fait de Mme P., qui fréquentait la famille Boltine. Malheureusement, je l'ai perdue de vue et ne puis, par conséquent, me procurer les détails nécessaires.

Bien avant qu'il n'ait été question de spiritisme, les phénomènes du magnétisme animal avaient démontré qu'un rapport extracorporel, d'ordre intellectuel, peut être établi entre les hommes. Lorsque j'étais à Paris, en 1878, j'eus l'occasion, grâce à M. Donato et à son excellent sujet, de faire une belle expérience de transmission de la pensée à distance, comme je ne crois pas qu'il y en ait eu une pareille. Elle réussit à merveille. Le compte rendu en a été publié dans la Revue magnétique du 16 février 1879. M. Ochorowicz me fait l'honneur de citer cette expérience en détail dans son important ouvrage De la Suggestion mentale (Paris, 1887). En 1883, la Société des recherches psychiques de Londres commença ses études sur la transmission de la pensée et les établit d'une façon incontestable. Les expériences du professeur Ch. Richet et d'autres savants français ont confirmé ces résultats par d'autres méthodes (voir la Revue philosophique)

Les faits que nous venons de citer ne font, par conséquent, que présenter un aspect différent d'un même phénomène : l'action intellectuelle réciproque, proclamée par le spiritisme. Ils nous prouvent que certains phénomènes assez communs, tels que les messages transmis par le moyen de la table, par l'écriture ou par la parole, peuvent, en effet, être attribués à une cause qui se trouve en dehors du médium, qu'on peut chercher cette cause dans l'activité consciente ou inconsciente d'un homme vivant qui se trouve en dehors de l'enceinte où le cercle est réuni.

Ces faits ont une grande valeur, car, grâce à eux, nous pouvons établir, par l'observation directe, le lien qui unit la cause à l'effet.

II. — Action extracorporelle de l'homme vivant, sous forme d'effets physiques (phénomènes télécinétiques — déplacement d'objets à distance).

Du moment que l'on reconnaît les phénomènes médiumniques physiques (parmi lesquels les plus concluants sont les phénomènes du déplacement d'objets sans contact),

nous sommes forcés d'admettre dans l'homme la faculté d'exercer une action physique à distance.

Une action physique étant en soi impersonnelle, il est impossible d'affirmer que telle manifestation physique — par exemple le déplacement d'un objet sans qu'on y ait touché — se soit produit par l'action de A. ou de B. On attribue habituellement ces phénomènes à l'action spéciale de l'un des assistants, le médium, et il nous importe, avant tout, de nous assurer qu'il en est ainsi. Le reste ne sera plus qu'une question de quantité et de qualité. Ce qui est possible à A. peut aussi bien, à un degré quelconque, être possible à B., que ce dernier soit absent ou présent à la séance; et ce que A. peut accomplir à une petite distance, B. pourra être à même de l'accomplir à une distance considérable. Ainsi B. pourrait se manifester soit par l'effet de sa propre médiumnité, soit par la médiumnité de A.; dans ce dernier cas, nous aurions une manifestation physique non seulement extracorporelle, mais encore extramédiumnique, car l'effet aura été produit non par le médium lui-même, mais par l'action qu'une autre personne vivante aura exercée sur lui. Le fait d'une action intellectuelle à distance une fois établi, l'effet physique produit à distance ne serait plus que son corollaire ou vice versa.

Tant que nous n'avons affaire qu'à un effet physique, nous l'attribuons sans hésiter à l'action du médium, mais cette conclusion est basée uniquement sur la probabilité logique. C'est a la rubrique IV que nous en trouverons la preuve ; nous y verrons que l'effet physique est produit par le double du médium que l'on a sous les yeux au moment même où l'action s'accomplit.

Les expériences instituées indépendamment du spiritisme, dans le but de démontrer la possibilité d'une action extracorporelle se manifestant à distance, par un effet physique, sont peu nombreuses.

M. H. Wedgwood témoigne comme il suit d'une expérience de ce genre faite par Mme de Morgan, la femme de feu le professeur de Morgan, l'auteur du livre Matière et Esprit (From Matter to Spirit) :

« Un exemple, dont Mme de Morgan m'a souvent entretenu, fera mieux comprendre le pouvoir que possède l'esprit extra-corporel de produire, dans certaines conditions, des effets physiques. Elle avait eu l'occasion de traiter par le magnétisme une jeune fille, une clairvoyante, et plusieurs fois elle mit à l'épreuve sa faculté de clairvoyance pour la faire aller en esprit en différents lieux afin d'y observer ce qui s'y passait. Un jour, elle eut le désir que le sujet se rendît dans la maison qu'elle habitait. « Bien, dit la jeune fille, m'y voici, j'ai frappé avec force contre la porte. » Le lendemain. Mme de Morgan s'informa de ce qui s'était passé dans sa maison au même moment : « Plusieurs méchants enfants, lui répondit-on, étaient venus cogner contre la porte et puis s'étaient sauvés. » (Light, 1883, p. 458.)

On trouvera le pendant de semblables expériences sous la rubrique IV: il s'agissait du double d'un sujet mesmérisé qui avait même été vu pendant qu'il produisait un effet physique.

Voici ce que nous lisons dans Perty, an sujet de la célèbre visionnaire de Prevorst : « Mme Haufe avait le pouvoir de se manifester chez des amis en produisant, la nuit, des coups sourds mais bien distincts, et comme aériens. Un jour, elle frappa ainsi chez Kerner (un médecin qui s'intéressait particulièrement à elle et qui a publié sa biographie),

mais ce dernier ne lui fit pas part de ce qui était arrivé. Elle lui demanda le lendemain si elle devait recommencer. » (Perty, Phénomènes mystiques, 1872, t. II, p. 124.)

Nous trouvons des faits analogues en dehors du spiritisme et du mesmérisime. Voici ce qu'on lit à cet égard dans Perty : Un étudiant suisse à Bâle rendait de si fréquentes visites dans une famille qu'on le reconnaissait déjà par sa manière de sonner. A quelque temps de là, atteint de rougeole, à Berlin, il éprouva une sorte de nostalgie de ses amis de Bâle. Au moment où sa pensée se portait avec tant de force dans ce milieu ami, la sonnette fut tirée exactement de la manière qu'il avait l'habitude de le faire, et tous s'étonnèrent de son retour, mais, quand on ouvrit, il n'y avait personne et personne n'avait été vu. A la suite de cet incident, on fit demander des nouvelles de lui à Berlin. (Magicon, t. V, p. 495 ; Perty, ibid., p. 123.)

Perty cite encore d'autres exemples de télécinésie.

Voici un exemple de coups frappés à distance par une personne malade, endormie, et rêvant qu'elle a frappé. M. Harrison a emprunté ce cas à l'ouvrage de Henry Spicer : Sights and Sounds (Faits de vision et d'audition).

Mme Lauriston (le nom est légèrement modifié), une dame de Londres, a une sœur qui habite Southampton. Un soir que cette dernière travaillait dans sa chambre, elle entendit trois coups contre la porte. « Entrez, » dit cette dame. Personne n'entra ; mais, l'écho s'étant répété, elle se leva et ouvrit la porte. Il n'y avait personne. Au moment même où l'écho s'était fait entendre, la maladie de Mme Lauriston était arrivée à son moment critique. Elle tomba dans une sorte de transe, et, lorsqu'elle en sortit, elle raconta que, prise d'un ardent désir de voir sa sœur avant de mourir, elle avait rêvé qu'elle était allée à Southampton et avait frappé à la porte de sa chambre; puis, qu'après qu'elle eut frappé une seconde fois, sa sœur s'était montrée dans la porte, mais que l'impossibilité dans laquelle elle se trouvait de lui parler l'avait tellement émue qu'elle revint à elle (Harrison, Spirits be fore our eyes (Les Esprits devant nos yeux, p. 146).

Ici viennent se ranger les nombreux témoignages de coups frappés à l'intention de parents ou d'amis éloignés, par des personnes mourantes, car ces coups ont toujours été universellement reconnus comme s'étant produits aux derniers moments de leur vie.

Ainsi, par exemple, M. Boswell d'Edimbourg fut réveillé trois fois par de violents coups contre la porte d'entrée. Il se leva pour voir qui était là, mais il ne vit personne.

Plus tard, il reçut la nouvelle de la mort de son frère à Calcutta et constata que l'heure à laquelle il avait entendu les coups se produire correspondait exactement à celle où son frère avait reçu une grave blessure. (Voyez, pour plus de détails, Light, 1884, p.505.)

Le professeur Perty cite de nombreux cas de ce genre dans le chapitre de son livre, intitulé Action à distance des mourants, pages 125 et suivantes.

Dans son ouvrage le Spiritualisme moderne, il mentionne d'après le professeur Daumer, « le cas d'un grand-père mourant qui enjoint à sa fille, présente à son chevet (elle n'habitait pas sous le même toit), de chercher son petit-fils afin qu'il vienne prier pour lui, lui-même n'en ayant plus la force,—et qui au même instant se manifeste comme esprit chez son fils, en frappant avec violence sur la rampe de l'escalier et l'appelle par son nom en le priant instamment de venir auprès de lui ; aussitôt celui-ci s'habille, sort et rencontre sur le palier sa mère qui venait le chercher. Tous deux se rendent auprès du

grand-père qui reçoit son petit-fils en souriant, l'engage aussitôt à prier et meurt doucement deux heures après » (p. 209).

Ces derniers faits ont bien un caractère anecdotique, mais aujourd'hui que les phénomènes médiumniques établissent d'une façon indiscutable la possibilité d'une action physique extracorporelle, il n'y a aucun inconvénient à faire entrer comme complément, sous notre rubrique, la relation de cas de ce genre qui se sont produits depuis des siècles.

On pourrait objecter que les faits de cette nature ne sont que des hallucinations de l'ouïe et des sens en général. Soit, mais, dans tous les cas ce sont des hallucinations télépathiques réelles, c'est-à-dire provoquées par l'action psychique extracorporelle d'un agent éloigné, et c'est là l'essentiel; mais, lorsqu'il s'agit de phénomènes médiumniques, on ne saurait nier d'une façon positive la concomitance d'effets physiques.

Il y a des raisons pour admettre qu'une partie des phénomènes se produisant dans les maisons « hantées » peut être classée dans cette même catégorie. Ce serait une étude fort intéressante à faire, et je ne me rappelle pas qu'elle ait jamais été entreprise à ce point de vue.

Ainsi je lis dans Gôrres (la Mystique, traduction française, t. III, p. 325), dans le chapitre consacré à « l'Esprit frappeur de Tedworth », que, de l'aveu même du mendiant mis en prison, c'est lui qui produisait à Tedworth, dans la maison Monpesson, tout le vacarme et tout le désordre dont Glanvil nous a donné le récit circonstancié dans son Sadducismus triumphalus, ce qui en a fait un cas classique. Mais je n'ai pu mettre la main sur ce livre pour vérifier l'exactitude de ce passage de Gôrres. Perty fait mention de ce cas dans ses Phénomènes mystiques, tome II, page 96.

Avant de passer à la rubrique suivante, il faut répondre à une question qui se présente ici tout naturellement : si les manifestations médiumniques ne sont, dans bien des cas, que des effets de l'action extracorporelle de l'homme vivant, pourquoi donc ces manifestations ne s'annoncent-elles pas elles-mêmes comme telles, puisqu'elles témoignent d'une intelligence propre ? Ces cas existent, mais je crois qu'ils ont été généralement négligés, comme on peut le voir par l'observation suivante de M. Harrison, ancien éditeur du Spiritualist :

« Le samedi 12 septembre 1868, je me rendis seul à une séance privée chez M. et Mme Marshall, pour avoir une longue conversation avec John King. Au début, nous étions en pleine lumière et et on nous dit par coups frappés : « Je suis votre bon esprit familier. — Alors, veuillez me dire qui vous êtes. — Oui, je suis « vous-même. » Je me tournai vers Mme Marshall et lui demandai le sens de ce message. Elle me répondit qu'elle n'en savait rien; elle n'avait jamais rien entendu de pareil auparavant. « C'était peut-être, votre double, ajouta-t-elle, puisque, dit-on, certaines personnes ont leurs doubles dans le monde des esprits. »

« C'était la première fois que j'entendais parler de l'existence de doubles, et c'était pour moi une hypothèse trop hardie pour que je m'y rendisse si vite. J'en conclus aussitôt que le message était une plaisanterie à la façon de John King. Je dis : « M’en direz-vous davantage dans une pièce obscure ? » La réponse fut : « Oui. » Nous entrâmes dans la pièce obscure, et, au bout de peu de temps, nous vîmes se produire des corps lumineux semblables à des comètes, longs d'environ 30 centimètres, élargis à l'un des bouts et

s'effilant en une mince pointe à l'autre extrémité; ces corps lumineux voltigeaient ça et là, suivant une trajectoire curviligne. Un moment après, une voix tout près de moi me dit : « Je suis ton moi spirituel ; je t'ai parlé dans « la pièce voisine. »

« Je pensai encore que c'était une plaisanterie de John King et ne continuai pas la conversation.

« J'ai toujours regretté cette circonstance, maintenant que nous savons quel rôle important jouent dans un grand nombre de manifestations spiritiques le double et autres agents semblables. (Spirilualist, 1875, t. I, p. 129.)

Un fait analogue est rapporté par Hornung dans son livre :

Nouveaux Mystères, mais je ne retrouve pas le volume.

III. — Action extracorporelle de l'homme vivant, se traduisant par l'apparition de sa propre image (phénomènes téléphoniques, — apparitions à distance).

Sous cette rubrique viennent se ranger de nombreux faits observés de tous temps et connus sous le nom d'apparition de doubles. La science ne les a jamais considérés autrement que comme des halincinations purement subjectives; mais, grâce aux travaux de la Société des Recherches psychiques de Londres qui s'est érigé un monument éternel par la publication de son œuvre capitale : The Phantasms of the Living (édition française abrégée, sous le titre de : Hallucinations télépathiqnes ; Paris, 1891, in-8°, Alcan), cette explication superficielle n'est plus admissible. Des centaines de faits nouveaux recueillis de première main par la Société et vérifiés par elle avec tout le soin possible, prouvent d'une façon incontestable qu'il existe un rapport intime entre l'apparition du double et la personne vivante qu'il représente ; dès lors, si c'est une hallucination, c'est, selon l'expression des auteurs de l'ouvrage, une hallucination véridique, c'est-à-dire l'effet d'une action psychique, émanant d'une personne qui est loin de celle qui voit l'apparition. Il est donc parfaitement inutile que je m'arrête ici à donner des exemples de ce genre de phénomènes, d'autant plus que dans la rubrique suivante, on en trouvera qui répondent mieux encore àcebut. Je dois néanmoins ajouter ici quelques réflexions : maintenant que nous connaissons les phénomènes de la matérialisation, nous devons admettre que l'apparition du double peut ne pas être un phénomène purement subjectif, mais qu'elle peut présenter une certaine objectivité, posséder un certain degré de matérialité, ce qui en ferait un genre spécial de doubles, une sorte de transition entre les faits rangés sous cette rubrique et ceux rangés sous la suivante. Nous avons quelques faits qui tendent à prouver que cette supposition n'est pas sans fondement.

Le fait le plus précieux et le plus instructif de ce genre, c'est certainement celui du dédoublement habituel d'Emilie Sagée, qui a été observé pendant des mois par tout un pensionnat, et qui se produisait alors même qu'Emilie elle-même était visible pour tous.

Nous sommes redevables de ce fait à Robert Dale Owen qui le tenait de première main (de la baronne Julie de Güldenstubbe) et en a donné dans son Footfalls on the Boundary of Another Life (Echo de pas sur les frontières d'une autre vie), un court récit que Perty a mentionné dans sa brochure : Réalité des forces magiques (p. 367) ; mais plus tard des renseignements plus détaillés, fournis par la baronne Güldenstubbe elle-même, ont été

publiés dans le Light de 1883, page 366, et, comme le cas est extrêmement remarquable et peu connu, je le cite en entier.

APPARITION DU DOUBLE DE MLLE EMILIE SAGÉE

« En 1845 existait en Livonie (et existe encore), à environ 36 milles anglais de Riga et à 1 lieue et demie de la petite ville de Volmar, un institut pour jeunes filles nobles, désigné sous le nom de « pensionnat de Neuwelcke ». Le directeur à cette époque était M. Buch.

« Le nombre des pensionnaires, presque toutes de familles livoniennes nobles, s'élevait à quarante-deux; parmi elles se trouvait la seconde fille du baron de Güldenstubbe, âgée de treize ans.

« Au nombre des maîtresses il y avait une Française, Mlle Emilie Sagée, née à Dijon. Elle avait le type du Nord : c'était une blonde, à très belle carnation, avec des yeux bleus clairs, des cheveux châtains ; elle était élancée et de taille un peu au-dessus de la moyenne ; elle avait le caractère aimable, doux et gai, mais elle était un peu timide et d'un tempérament nerveux, un peu excitable. Sa santé était ordinairement bonne, et, pendant le temps (un an et demi) qu'elle passa à Neuwelcke, elle n'eut qu'une ou deux indispositions légères. Elle était intelligente et d'une parfaite éducation, et les directeurs se montrèrent complètement satisfaits de son enseignement et de ses aptitudes pendant tout le temps de son séjour. Elle était alors âgée de trente-deux ans.

« Peu de semaines après son entrée dans la maison, de singuliers bruits commencèrent à courir sur son compte parmi les élèves. Quand l'une disait l'avoir vue dans telle partie de l'établissement, fréquemment une autre assurait l'avoir rencontrée ailleurs au même moment, disant : « Mais non, cela ne se peut, car je viens de la croiser dans l'escalier », ou bien elle assurait l'avoir vue dans quelque corridor éloigné. On crut d'abord à une méprise ; mais, comme le fait ne cessait de se reproduire, les jeunes filles commencèrent par trouver la chose très bizarre et, enfin en parlèrent aux autres maîtresses. Les professeurs mis au courant, déclarèrent, par ignorance ou par parti pris, que tout cela n'avait pas le sens commun et qu'il n'y avait pas lieu d'y attacher une importance quelconque.

« Mais les choses ne tardèrent pas à se compliquer et prirent un caractère qui excluait toute possibilité de fantaisie ou d'erreur. Un jour qu'Emilie Sagée donnait une leçon à treize de ces jeunes filles, parmi lesquelles Mlle de Güldenstubbe, et que, pour mieux faire comprendre sa démonstration, elle écrivait le passage à expliquer au tableau noir, les élèves virent tout à coup, à leur grande frayeur, deux demoiselles Sagée, l'une à côté de l'autre. Elles se ressemblaient exactement et faisaient les mêmes gestes. Seulement la personne véritable avait un morceau de craie à la main et écrivait effectivement, tandis que son double n'en avait pas et se contentait d'imiter les mouvements qu'elle faisait pour écrire.

« De là, grande sensation dans l'établissement, d'autant plus que toutes les jeunes filles, sans exception, avaient vu la seconde forme et étaient parfaitement d'accord dans la description qu'elles faisaient du phénomène.

« Peu après, une des élèves, Mlle Antoinette de Wrangel, obtint la permission de se rendre, avec quelques camarades, à une fête locale du voisinage. Elle était occupée à terminer sa toilette, et Mlle Sagée, avec sa bonhomie et sa serviabilité habituelles, était venue l'aider et agrafait sa robe par derrière. La jeune fille, s'étant retournée par hasard, aperçut dans la glace deux Emilie Sagée qui s'occupaient d'elle. Elle fut tellement effrayée de cette brusque apparition qu'elle s'évanouit.

« Des mois se passèrent, et des phénomènes semblables continuaient à se produire. On voyait de temps à autre, au dîner, le double de l'institutrice, debout, derrière sa chaise, imitant ses mouvements, tandis qu'elle mangeait, mais sans couteau ni fourchette ni nourriture dans ses mains. Elèves et domestiques servant à table en ont témoigné également.

« Cependant, il n'arrivait pas toujours que le double imitât les mouvements de la personne véritable. Parfois, quand celle-ci se levait de sa chaise, on voyait son double y rester assis. Une fois, étant couchée à cause d'un grand rhume, la jeune fille dont il a été question, Mlle de Wrangel, qui lui lisait pour la distraire, la vit tout à coup pâlir et se raidir, comme si elle allait se trouver mal; là-dessus, la jeune fille, effrayée, lui demanda si elle se sentait plus mal. Elle répondit que non, mais d'une voix très faible et mourante. Mlle de Wrangel, se retournant par hasard quelques instants après, aperçut très distinctement le double de la malade se promenant de long en large dans la chambre. Cette fois, la jeune fille avait eu assez d'empire sur elle-même pour garder son calme et ne pas faire la moindre observation à la malade, mais, peu après, elle descendit l'escalier toute pâle et raconta ce dont elle venait d'être témoin.

« Mais le cas le plus remarquable de cette activité, en apparence indépendante, des deux formes est certainement le suivant :

« Un jour, toutes les élèves, au nombre de quarante-deux, étaient réunies dans une même pièce et occupées à des travaux de broderie. C'était une grande salle au rez-de-chaussée du bâtiment principal, avec quatre grandes fenêtres, ou plutôt quatre portes vitrées qui s'ouvraient directement sur le palier et conduisaient dans un assez grand jardin attenant à l'établissement. Au milieu de la salle était placée une grande table devant laquelle s'assemblaient habituellement les différentes classes pour se livrer à des travaux d'aiguille ou autres semblables.

« Ce jour-là les jeunes pensionnaires étaient toutes assises devant la table, et elles pouvaient très bien voir ce qui se passait dans le jardin ; tout en travaillant, elles voyaient Mlle Sagée, occupée à cueillir des fleurs, non loin de la maison : c'était une de ses distractions de prédilection. A l'extrémité supérieure de la table se tenait une autre maîtresse, chargée de la surveillance et assise dans un fauteuil de maroquin vert. A un moment donné, cette dame s'absenta, et le fauteuil resta vide. Mais ce ne fut que pour peu de temps, car les jeunes filles y aperçurent tout à coup la forme de Mlle Sagée. Aussitôt, elles portèrent leurs regards dans le jardin et la virent toujours occupée à cueillir des fleurs ; seulement, ses mouvements étaient plus lents et plus lourds, pareils à ceux d'une personne accablée de sommeil ou épuisée de fatigue. Elles portèrent de nouveau leurs yeux sur le fauteuil, où le double était assis, silencieux et immobile, mais avec une telle apparence de réalité, que si elles n'avaient vu Mlle Sagée et qu'elles n'eussent su qu'elle avait apparu dans le fauteuil sans être entrée dans la salle, elles auraient pu croire que c'était elle-même. Mais, certaines qu'elles n'avaient pas affaire à

une personne véritable, et quelque peu habituées à ces étranges manifestations, deux des élèves les plus hardies s'approchèrent du fauteuil, et, touchant l'apparition, crurent y rencontrer une résistance comparable à celle qu'offrirait un léger tissu de mousseline ou de crêpe. L'une osa même passer au devant du fauteuil et traverser en réalité une partie de la forme. Malgré cela, celle-ci dura encore un peu de temps, puis s'évanouit graduellement. L'on observa aussitôt que Mlle Sagée avait repris la cueillette de ses fleurs avec sa vivacité habituelle. Les quarante-deux pensionnaires constatèrent le phénomène de la même manière.

« Quelques-unes d'entre elles demandèrent ensuite à Mlle Sagée si, à cette occasion, elle avait éprouvé quelque chose de particulier; elle répondit qu'elle se souvenait seulement d'avoir pensé à la vue du fauteuil vide : « J'aimerais mieux que l'institutrice ne s'en fût pas allée ; sûrement, ces demoiselles vont perdre leur temps et commettre quelque espièglerie. »

« Ces curieux phénomènes durèrent avec diverses variantes environ dix-huit mois, c'est-à-dire pendant tout le temps que Mlle Sagée conserva son emploi à Neuwelcke (durant une partie des années 1845-1846) ; il y eut cependant des intervalles de calme d'une à plusieurs semaines. Ces manifestations avaient lieu principalement à des moments où elle était très préoccupée ou très appliquée à sa tâche. On remarqua qu'à mesure que le double devenait plus net et prenait plus de consistance, la personne elle-même devenait plus raide et s'affaiblissait, et réciproquement, qu'à mesure que le double s'évanouissait, l'être corporel reprenait ses forces. Elle-même était inconsciente de ce qui se passait et n'en avait connaissance que d'après ce qu'on lui disait ; elle en était ordinairement instruite par le regard des personnes présentes ; jamais elle ne vit l'apparition de son double, pas plus qu'elle ne semblait s'apercevoir de la raideur et de l'inertie qui s'emparaient d'elle dès que son double était vu par d'autres personnes.

« Pendant les dix-huit mois où la baronne Julie de Güldenstubbe eut l'occasion d'être témoin de ces phénomènes et d'entendre les autres en parler, jamais ne se présenta le cas de l'apparition du double à une grande distance, par exemple à plusieurs lieues de la personne corporelle ; quelquefois, cependant, le double apparaissait pendant ses promenades dans le voisinage, quand l'éloignement n'était pas trop grand. Le plus souvent, c'était dans l'intérieur de l'établissement. Tout le personnel de la maison l'avait vu. Le double paraissait être visible pour toutes les personnes sans distinction d'âge ni de sexe.

« On peut aisément se figurer qu'un phénomène aussi extraordinaire ne pouvait se présenter avec cette insistance pendant plus d'un an dans une institution de ce genre sans lui causer de préjudice. Dès qu'il fut bien établi que l'apparition du double de Mlle Sagée, constatée d'abord dans la classe qu'elle dirigeait, puis dans toute l'école, n'était pas un simple fait d'imagination, la chose arriva aux oreilles des parents. Quelques-unes des plus craintives parmi les pensionnaires témoignaient d'une vive excitation et se répandaient en récriminations chaque fois que le hasard les rendait témoins d'une chose si étrange et si inexplicable. Naturellement, les parents commencèrent à éprouver un scrupule de laisser leurs enfants plus longtemps sous une pareille influence, et beaucoup des élèves parties en vacances ne revinrent pas. Au bout de dix-huit mois, il ne restait que douze élèves sur quarante-deux. Quelque répugnance qu'ils en eussent, il fallut que les directeurs sacrifiassent Emilie Sagée.

« En recevant son congé, la jeune personne, désespérée, s'écria, en présence de Mlle Julie de Güldenstubbe : « Hélas ! déjà la dix-neuvième fois ; c'est dur, très dur à supporter ! »

« Lorsqu'on lui demanda ce qu'elle entendait par là, elle répondit que partout où elle avait passé, — et depuis le début de sa carrière d'institutrice, à l'âge de seize ans, elle avait été dans dix-huit maisons avant de venir à Neuwelcke, — les mêmes phénomènes s'étaient produits et avaient motivé son renvoi. Comme les directeurs de ces établissements étaient contents d'elle à tous les autres points de vue, ils lui donnaient, chaque fois, d'excellents certificats. En raison de ces circonstances, elle était obligée de chercher chaque fois une nouvelle place dans un endroit aussi éloigné que possible du précédent.

« Après avoir quitté Neuwelcke, elle se retira pendant quelque temps non loin de là, auprès d'une belle-sœur qui avait plusieurs enfants tout jeunes. Mlle de Güldenstubbe alla lui faire visite là et apprit que ces enfants, âgés de trois à quatre ans, connaissaient les particularités de son dédoublement; ils avaient l'habitude de dire qu'ils voyaient deux tantes Emilie.

« Plus tard, elle se rendit dans l'intérieur de la Russie, et Mlle de Güldenstubbe n'en entendit plus parler.

« Je tiens tous ces détails de Mlle de Güldenstubbe elle-même, et elle m'accorde volontiers l'autorisation de les publier avec l'indication de noms, de lieu et de date; elle resta à la pension de Neuwelcke pendant tout le temps que Mlle Sagée y enseigna ; personne n'aurait donc pu donner une relation aussi fidèle des faits avec tous leurs détails. »

Dans le cas qui précède, nous devons exclure toute possibilité d'illusion ou d'hallucination ; il nous paraît difficile d'admettre que les nombreux élèves, maîtres, maîtresses et directeurs de dix-neuf établissements aient tous subi, à propos de la même personne, la même influence hallucinatoire. Il n'est donc pas douteux qu'il s'agit là d'une apparition au sens strict du mot, d'un dédoublement réel de l'être corporel, d'autant plus que le double se livrait, dans bien des cas, à une occupation autre que la personne elle-même.

Remarquons, en outre, qu'au dire des élèves qui se sont enhardies à toucher le double d'Emilie Sagée, celui-ci présentait une certaine consistance. Il y a tout lieu de supposer que la photographie aurait démontré la réalité objective de ce dédoublement.

J'ai déjà mentionné, dans mon premier chapitre (p.78) plusieurs cas de photographies transcendantales de doubles. Le dernier des trois cas que j'ai cités, et qui a été communiqué par M. Glendinning, trouve son explication d'une manière inattendue dans celui de Mlle Sagée, Voici comment s'exprime M. Glendinning : « Dans une de nos expériences, nous obtînmes le portrait de notre médium dans l'attitude où il s'était trouvé, à mi-chemin entre le fond et l'appareil, dix à quinze minutes avant l'exposition de la plaque. » On avait consulté la planchette sur ce mystère et reçu cette réponse : « Le médium a laissé son influence à la place qu'il avait occupée, et, si une personne douée de clairvoyance s'était trouvée dans la pièce, elle l'aurait vue à cet endroit. » Or, que lisons-nous dans le cas d'Emilie Sagée ? « Des fois, quand elle quittait sa chaise, on voyait son double rester assis. » L'analogie est frappante. Ces deux lignes donnent encore la clef

d'un autre cas de photographie de double, rapporté par Pierrart, dans la Revue Spiritualiste, 1864, page 84 : M. Curcio Paulucci, photographe à Chiavari, près de Gênes, prenait le portrait d'un groupe de trois personnes ; après le développement de la plaque, le portrait d'une quatrième personne apparut derrière le groupe; c'était celui du double d'un aide qui s'était tenu quelques instants avant l'exposition de la plaque derrière le groupe, pour faire prendre la pose voulue aux personnes qui le composaient. M. Guido, ingénieur, un ami de M. Paulucci, celui-là même qui communiqua le fait à M. Pierrart, a décrit toutes les manipulations chimiques au moyen desquelles il s'est assuré que l'image se trouvait bien sur le collodion et non, par quelque inadvertance, sur la plaque de verre.

Comme appendice à la première rubrique, je puis citer le cas suivant, dans lequel la communication faite par un vivant est de plus accompagnée de l'apparition de son double. Voici le cas tel qu'il a été communiqué au journal Human Nature, 1867, page 510, par M. Baldwin, de Birmingham ; il s'agit de l'apparition de son propre double :

« II y a de cela quinze jours, Miss Taylor se trouvant à table, chez elle, à prendre le thé avec sa tante et son cousin, elle raconta à ceux-ci qu'elle voyait très distinctement M. Baldwin qui se tenait au coin de la table à laquelle ils étaient assis. A cette occasion, l'apparition ne se manifesta par aucune communication intelligente, si ce n'est par un sourire. Mais, quelques jours après, les mêmes personnes se trouvant réunies dans une séance spirite, Miss Taylor répéta qu'elle voyait M. Baldwin ; là-dessus Miss Kross, sa cousine, demanda une preuve de son identité. Aussitôt il s'approcha de la table, saisit le bras de Miss Taylor, qui était médium écrivain, et écrivit son nom en entier. Miss Kross exigea encore une autre preuve et dit que, si c'était bien lui, qu'il écrivît la demande qu'il lui avait récemment adressée, qu'il répétât les dernières paroles qu'il avait prononcées, le soir précédent. Aussitôt elle fut écrite intégralement. » Pour les détails complémentaires, voir l'article de M. Baldwin dans Human Nature, 1868, page 151.

Les faits d'expérimentation dans cette voie ne sont pas nombreux, mais ils existent. Ainsi M. Colman témoigne que la fille du juge Edmonds, Miss Laure, « pouvait parfois, à volonté, dégager au dehors (extérioriser) son esprit et le faire apparaître, sous sa propre forme, et délivrer ainsi des messages aux personnes qui lui étaient sympathiques. »

Miss Mapes, la fille du professeur Mapes, assura de son côté à M. Colman que « son amie Miss Edmonds lui était apparue et lui avait délivré des messages, quoiqu'elles fussent séparées l'une de l'autre par une distance de 20 mille anglais. » M. Colman cite encore un cas de ce genre (voir Spiritualism in America, p. 4, et Spiritualist, 1873, p. 470).

On trouve la relation d'expériences plus récentes dans les Phantasms of the Living, tome I, pages 103-109, et tome II, pages 671-676. Voyez aussi le chapitre « Majavi Rupa » dans l'ouvrage de Du Prel: La Doctrine monistique de l'âme, 1888, et en général tous les chapitres de ce livre consacrés à l'appréciation philosophique du phénomène du dédoublement.

Dans les biographies des médiums on trouve un grand nombre de cas d'apparitions de leurs doubles (par exemple dans la biographie de Mme Conant, p. 112), et nous arrivons naturellement à la rubrique suivante :

IV. —Action extracorporelle de l'homme vivant se manifestant sous forme de l'apparition de son image avec certains attributs de corporelle (phénomènes téléplastiques, — formation de corps matérialisés).

C'est ici que l'action extracorporelle de l'homme acquiert son plus haut degré d'objectivité, car elle se produit par des effets intellectuels, physiques et plastiques. Et c'est dans le spiritisme seul que nous en trouvons la preuve absolue. Le fait de la matérialisation une fois admis, il doit être naturellement et logiquement reconnu comme un produit de l'organisme humain ; si, de plus, on établit, comme une règle générale, que la forme matérialisée a une grande ressemblance avec le médium, on doit tout aussi naturellement conclure qu'on est en présence d'un phénomène de dédoublement corporel. Le fait de cette ressemblance a été mainte fois constaté dans les séances où l'on a observé des matérialisations, — complètes ou partielles. Chronologiquement parlant, je crois que la première observation de ce genre remonte environ à l'année 1855, et elle se produisit. par hasard, dans une des séances obscures faites par les frères Davenport, dans le but d'obtenir des effets physiques. Au beau milieu de la séance, « un agent de police ouvrit sa lanterne sourde et éclaira la chambre. Alors se passa une scène étrange: Davenport père se leva en sursaut et déclara, en proie à une vive excitation, qu'il avait vu son fils Ira près de la table en train de jouer sur l'un des tambourins, juste au moment où la chambre venait d'être éclairée, et qu'il l'avait vu revenir à sa chaise. » M. Davenport était exaspéré; mais quel ne fut pas son étonnement lorsque, « le calme une fois rétabli, une vingtaine des assistants affirmèrent sur leur honneur qu'ils avaient distinctement vu, outre la forme humaine auprès de la table, — le double ou fantôme d'Ira Davenport, — en même temps le garçon lui-même en chair et en os, assis sur sa chaise, entre deux autres personnes. Le fantôme s'était dirigé vers le garçon, mais n'était probablement pas arrivé jusqu'à lui, vu qu'il avait disparu à environ 6 pieds de l'endroit où il était assis. » (Voir The Davenport Brothers, a biography, par Randolph, Boston, 1869, pp. 1989; cité dans le Spiritualist, 1873, pp. 154-470). Dans ce même livre, nous apprenons comment s'y est pris le professeur Mapes pour s'assurer que les phénomènes physiques étaient produits par les doubles des frères Davenport: « Lorsque, dit-il, la guitare arriva près de moi, je palpai soigneusement la personne que je supposais être le jeune Ira Davenport. Je cherchai à m'assurer de sa présence en passant ma main sur sa forme entière; mais je ne pus le retenir, parce qu'il glissait entre mes mains, s'évanouissait pour ainsi dire le plus aisément du monde. »

C'est surtout aux vêtements du jeune Davenport que M. Mapes était sûr de l'avoir reconnu dans l'obscurité ; mais à la lumière, qui fut immédiatement demandée, on put constater que le jeune Ira était toujours attaché à sa chaise, ainsi que l'avait laissé le professeur. A une séance qui eut lieu chez M. Mapes, ce dernier, aussi bien que sa fille, purent encore une fois constater le dédoublement des bras et des manches du vêtement du médium. (Voir ibid., pp. 185-186.)

Le Révérend J.-B. Fergusson, qui a accompagné les frères Davenport dans leur voyage en Angleterre et les avait pris sous sa protection, tout en les observant de très près, s'exprime en ces termes : « J'ai vu de mes propres yeux les bras, le buste, et, à deux reprises, le corps entier d'Ira Davenport, à une distance de 2 à 5 pieds de l'endroit où il se trouvait en personne, ainsi que tout le monde l'a pu voir, attaché solidement à sa chaise. »

Et plus loin: « Dans certaines conditions, encore peu déterminées, les mains, les bras et les vêtements des frères Davenport se dédoublent tant pour l'œil que pour le toucher. » (Supramundane Facts in the Life of Rev. J.-B. Fergusson (Faits supraterrestres dans la vie du Révérend J.-B. Fergusson, Londres, 1865, p. 109.)

Les mêmes observations ont souvent été faites en Angleterre sur d'autres médiums, et cette question a maintes fois provoqué des controverses entre les journaux spirites. Consulter, entre autres, les articles de M. Harrison dans le Spiritualist (1876, I, p. 205; 1879, I, p. 133); l'article de M. A. Oxon dans le Light de 1884, page 351 ; celui de M. Keulemans dans le Light de 1884, page 351, et de 1885, page 509. Dans le présent ouvrage il en est question à la page 91. Attendu que l'expérience dont j'y fais mention, celle de M. Crookes avec M. Fay, a été exécutée dans les conditions de contrôle les plus rigoureuses que la science puisse exiger, et qu'un cas de dédoublement s'y est produit, nous devons considérer cette expérience comme une des preuves les plus sérieuses de la réalité de ce phénomène. M. Cox, qui a pris part à cette séance, la raconte ainsi :

« Dans son excellente description de la séance dont il s'agit, M. Crookes dit qu'une forme humaine entière a été vue par moi ainsi que par d'autres personnes. C'est la vérité. Lorsque l'on me remettait mon livre, le rideau s'écartait suffisamment pour me permettre de voir la personne qui me le tendait. C'était la forme de M. Fay, dans son intégralité : sa chevelure, sa figure, sa robe de soie bleue, ses bras nus jusqu'au coude, et portant des bracelets ornés de perles fines. A ce moment le courant galvanique n'enregistra pas la moindre interruption, ce qui se serait produit inévitablement si Mme Fay avait dégagé ses mains des fils conducteurs. Le fantôme apparut au côté du rideau opposé à celui où se trouvait Mme Fay, à une distance d'au moins 8 pieds de sa chaise, de sorte qu'il lui eût été impossible, de toutes manières, d'atteindre le livre sur le rayon sans être obligée de se dégager des fils conducteurs. Et, cependant, je le répète, le courant n'a pas subi la moindre interruption.

« II y a un autre témoin qui a vu la robe bleue et les bracelets. Personne de nous n'a fait part aux autres de ce qu'il avait vu, avant que la séance ne fût terminée ; par conséquent, nos impressions sont absolument personnelles et indépendantes de toute influence. (Spiritualist, 1875, I, p. 151.)

Les expériences de photographie sont aussi là pour établir le fait du dédoublement. On sait que Katie King ressemblait d'une façon frappante à son médium Miss Florence Cook ; les portraits que M. Crookes a obtenus de Katie en témoignent à l'évidence.

Les empreintes produites sur du papier noirci viennent également corroborer le phénomène en question. Mais la démonstration la plus éclatante du dédoublement nous est fournie par les expériences de moulage au moyen de moules de paraffine.

J'ai cité plus haut (p. 163) l'expérience faite avec M. Eglinton, au cours de laquelle on a obtenu, au moyen de ce procédé, la forme de son pied, pendant que le pied même restait apparent aux yeux des membres de la commission chargée de surveiller l'expérience.

M. Harrison fait connaître un résultat analogue en mentionnant une autre expérience dans laquelle on a obtenu le moulage des mains du médium. (Spiritualist, 1876, I, p. 298.)

Le docteur espagnol Otero Assévedo rapporte une expérience bien curieuse, qu'il a eu l'occasion de faire. En 1889, il se rendit à Naples, dans le but de vérifier l'authenticité des

manifestations qui se produisaient aux séances du médium Eusapia Paladino. M. Assévedo désirait obtenir une empreinte sur terre glaise, dans des conditions absolument inattaquables. Pour cela, il remplit une assiette de terre glaise fraîche. A la fin de la séance réglementaire, comprenant les manifestations habituelles, Eusapia Paladino proposa, de son plein gré, de tenter l'expérience imaginée par le savant espagnol. Elle pria M. Assevédo de placer l'assiette contenant la terre glaise sur une chaise, devant elle, à une distance d'environ 2 mètres, en s'assurant, au préalable, que la surface de la masse était tout à fait unie. Il la recouvrit ensuite d'un mouchoir. Cela se passait en pleine lumière.

Tout le monde avait les yeux fixés sur Eusapia. Celle-ci avança la main vers l'endroit où se trouvait l'assiette, fît quelques mouvements convulsifs et s'écria : « C'est fait ! » Quand le mouchoir fut enlevé, on constata que sur la terre glaise il y avait l'empreinte, nettement marquée, de trois doigts. (Voir la Revue spirite, 1889, p. 587.) Dans les lettres qu'il m'écrivit, M. Assévedo m'a assuré que, pour lui, il n'y avait pas le moindre doute quant à la réalité de ces faits, bien qu'il eût abordé ces séances avec les idées préconçues d'un « matérialiste enragé », selon son expression.

Ce fait extraordinaire du dédoublement de l'organisme humain — fait que nous déduisons logiquement du phénomène de la matérialisation — nous donne le droit de croire aux récits que l'on nous transmet, d'autre part, d'apparitions de doubles qui produisent des effets physiques, sans que nous soyons, pour cela, obligés de recourir à l'hypothèse des hallucinations visuelles, auditives et tactiles. Si tant est que le phénomène essentiel existe, cette dernière sorte de doubles se réduirait à une variété, caractérisée par un degré différent de corporéité, et dépendant de l'espace qui sépare le fantôme de son prototype vivant. Cette inconstance dans le degré de matérialité des apparitions a souvent été observée, et, entre autres, par M. Crookes, qui raconte à ce sujet le fait suivant :

« Au déclin du jour, pendant une séance de M. Home chez moi, je vis s'agiter les rideaux d'une fenêtre, qui était environ à 8 pieds de distance de M. Home. Une forme sombre, opaque, semblable à une forme humaine, fut aperçue par tous les assistants, debout près de la croisée, agitant le rideau de sa main. Pendant que nous la regardions, elle s'évanouit, et les rideaux cessèrent de se mouvoir.

« Le cas suivant est encore plus frappant. Comme dans le cas précédent, c'est M. Home qui était le médium. Un fantôme, sorti d'un coin de la chambre, alla prendre un accordéon, et ensuite glissa à travers l'appartement en jouant de cet instrument. Cette forme fut visible pendant plusieurs minutes pour toutes les personnes présentes, et en même temps on voyait aussi M. Home. Le fantôme s'approcha d'une dame qui était assise à une certaine distance du reste des assistants; cette dame poussa un petit cri, à la suite duquel l'ombre disparut. » (Crookes, Recherches, édition française, p. 165.)

Un fait analogue s'est produit en Russie ; il a été communiqué au Rébus par le Dr Kousnetzoff, qui le relate ainsi : « Dans la pénombre nous vîmes planer une forme d'enfant, qui paraissait âgé de cinq ans ; il était beau de profil, avait les cheveux ondulés et tenait dans sa main une boîte d'allumettes phosphorescente qu'il accrocha à une tige de philodendron qui se trouvait dans la chambre; à ce moment, les feuilles de l'arbuste laissèrent entendre un frémissement caractéristique. » II n'y avait pas d enfants à cette

séance ; les expérimentateurs étaient au nombre de trois : M. Kousnetzoff et M. et Mme M. (1892, p. 97).

En consultant mon Index, je trouve un exemple de materialisation transparente, observé par M. Morse, que je connais personnellement. Il en a publié le compte rendu dans le journal Facts, de Boston (1886, p. 205).

Il est permis de supposer, à bon droit, que le degré de densité d'un double diminue en raison de son éloignement de l'organisme qu'il représente. Comme pendant à un fait dont j'ai parlé sous la rubrique II, — sujet mesmérisé agissant à distance et sans être vu des expérimentateurs, — je citerai ici le cas suivant dans lequel l'effet visuel se trouve allié à l'action physique. M. Desmond Fitzgerald, ingénieur, écrit à ce propos dans le Spiritualist, sous le titre : « Effet physique produit par l'esprit d'un sensitif » :

« Le magnétiseur le plus puissant que j'aie jamais connu est un certain H. E. Lewis, un nègre, avec le concours duquel lord Lytton (Bulwer) a pratiqué une grande partie de ses expériences semi-spiritiques. Je fis sa connaissance, il y a vingt ans, par l'intermédiaire de M. Thompson, qui était également un magnétiseur très fort. A cette époque, je me livrais assidûment à l'étude des phénomènes du mesmérisme, et les expériences que je fis alors furent le point de départ de mes convictions spiritiques actuelles. Décidé à me faire une idée nette quant à l'authenticité de certains phénomènes, je louai une chambre dans la maison de Lewis, dans Baker-street, et organisai, avec son concours, plusieurs conférences sur le mesmérisme, dans les environs, choisissant des localités qui lui étaient inconnues.

« En février 1836, nous allâmes à Blackheath ; il s'y produisit un incident très curieux. Nous étions descendus à un hôtel, et, le soir, dans le salon commun, Lewis magnétisa plusieurs personnes et fit quelques expériences frappantes d'électro-biologie, qui intéressèrent vivement l'auditoire.

« II fut convenu qu'on mettrait une salle à la disposition de Lewis et, le lendemain, la conférence eut lieu. Après les expériences habituelles de magnétisme, qui réussirent à merveille, Lewis procéda à la démonstration de quelques-uns des phénomènes de clairvoyance et de somnambulisme, sur la personne d'une jeune fille, qu'il n'avait jamais vue auparavant et qui, avec d'autres personnes, avait quitté les rangs du public pour monter sur l'estrade. Après l'avoir plongée dans un profond sommeil, il lui enjoignit d'aller chez elle et de rendre compte de ce qu'elle y verrait. Elle se mit alors à raconter qu'elle voyait la cuisine, qu'il s'y trouvait deux personnes, occupées aux besognes domestiques. « Croyez-vous pouvoir toucher celle de ces deux personnes « qui se trouve la plus rapprochée de vous ? » demanda Lewis. « II n'obtint, pour toute réponse, qu'un murmure inintelligible. Là-dessus, il posa une main sur la tête du sujet et l'autre sur le plexus solaire, et lui dit: « Je veux que vous lui touchiez l'épaule; vous devez le faire, et vous le ferez. » La jeune fille se mit à rire et dit : « Je l'ai touchée ; comme elles sont effrayées ! » S'adressant au public, Lewis demanda si quelqu'un connaissait la jeune personne. Ayant reçu une réponse affirmative, il proposa qu'une députation se rendît au domicile de la jeune fille, afin de s'assurer de l'exactitude de son récit. Plusieurs personnes s'y rendirent, et, lorsqu'elles furent de retour, elles confirmèrent en tous points ce que la jeune personne endormie avait raconté : la maisonnée était, en effet, sens dessus dessous et dans une profonde excitation, parce qu'une des personnes qui s'était

trouvée dans la cuisine avait déclaré avoir vu un fantôme et que celui-ci lui avait touché l'épaule.

« La jeune fille qui avait été soumise à l'expérience comme sujet « sensitif » était employée en qualité de servante chez M. Taylor, cordonnier à Blackheath. Dans mon carnet je trouve entre autres le nom d'un M. Bishop, dentiste, habitant de Blackheath, qui s'offrit pour certifier l'exactitude de l'incident. » (Spiritualist, 1875, I, p. 97.)

Le professeur Daumer cite dans son livre Das Geisterreich (le Royaume des esprits) (Dresde, 1867), au chapitre intitulé « Apparitions de vivants sous forme de fantômes », cet endroit du Magicon, de Justin Kerner, où il est question de l'auto-somnambule Suzette B., dont le double avait apparu au Dr Ruffli et avait éteint sa bougie (t. I, p. 167).

Voici un exemple de date plus récente, raconté par un témoin des plus honorables, feu H. Wedgwood, membre de la Société des recherches psychiques de Londres :

LE FANTÔME D'UN HOMME VIVANT FRAPPANT A LA PORTE

« Vers la fin de septembre, j'étais l'hôte de Mme T., une de mes amies, qui possédait des facultés médiumniques. Son mari se rend tous les jours à Birmingham, pour affaires; la distance est d'environ 20 milles.

« Quinze jours avant mon arrivée, c'était un samedi, et juste quelques instants avant l'heure où son mari devait rentrer, Mme T. se tenait à la fenêtre de sa chambre à coucher, qui donnait sur la rue, et aperçut son mari qui ouvrait la porte grillée du jardinet puis s'avançait par le sentier du jardin; il avait dans ses mains plusieurs rouleaux, ce qui excita la curiosité de Mme T.

« Elle se précipita pour aller lui ouvrir ; sur son chemin, elle rencontra son beau-frère et lui fit part qu'elle venait de voir son mari qui était entré par la petite porte, chargé de plusieurs rouleaux. Pendant qu'elle parlait à son beau-frère, elle entendit frapper à la porte principale la série des coups adoptée par son mari. Les coups étaient si nets qu'elle n'eut pas de doute que son beau-frère les avait aussi entendus, ce qui n'était pas le cas cependant; mais la servante, dans la cuisine, qui était attenante au vestibule, les avait parfaitement entendus, et était persuadée que c'était le maître de la maison ; elle accourait pour ouvrir ; mais Mme T., qui l'avait devancée, ouvrit elle-même la porte. N'apercevant personne, Mme T. envoya la femme de chambre à l'entrée de service et alla elle-même dans la salle à manger, à l'autre extrémité de l'appartement, croyant que son mari était entré par la porte du jardin ; là non plus elle ne trouva personne. Pendant qu'elle restait ainsi perplexe, la femme de chambre vint la prévenir que M. T. était arrivé et qu'il entrait à ce moment même par la grande porte. Elle alla au-devant de son mari et lui demanda pourquoi il était reveau sur ses pas après être entré une première fois par la porte du jardin. Celui-ci répondit qu'il n'en avait rien fait, qu'il venait directement de la gare. — « Allons, je t'ai bien entendu frapper, et je t'ai vu venir avec deux paquets sous le bras ! » fit-elle, du ton d'une personne qui est convaincue d'avoir été l'objet d'une plaisanterie. M. T. n'y comprenait rien. Il avait en effet deux rouleaux sous le bras ainsi que sa femme avait cru le voir.

« Le beau-frère affirme, de son côté, qu'étant près de la fenêtre, il avait bien entendu les paroles de la femme de chambre, disant que le maître venait de frapper, et cela juste au moment où Mme T. croyait l'apercevoir sur le chemin du jardin. J'en ai eu la confirmation depuis, par la femme de chambre elle-même. Son dire est d'ailleurs amplement corroboré par ce fait qu'elle était venue pour ouvrir la porte. Il est certain que les coups avaient une telle réalité objective qu'ils ont été entendus simultanément par deux personnes, lesquelles se trouvaient dans des parties éloignées de la maison et ne communiquaient pas entre elles.

« Je tiens ce fait des témoins mêmes de l'incident, et je l'ai transcrit d'après leurs propres paroles, séance tenante, quinze jours après l'événement. (Light, 1883, p. 458.)

M. Wedgwood fait suivre le récit qui précède d'un autre qui aurait sa place plutôt sous la rubrique II, mais je le reproduis ici à titre d'appendice, les personnages étant les mêmes.

« Antérieurement à l'incident que je viens de raconter, M. T. avait déjà, paraît-il, averti de son retour les personnes de la maison, en provoquant des effets que chacun pouvait constater, mais sans que son double eût été aperçu par qui que ce soit.

« Pour rentrer avant l'heure du dîner, M. T. pouvait prendre soit le train de 5 heures et demie, soit celui de 6 heures et demie. Le 12 juin, il prévint sa femme, en partant, qu'il ne viendrait probablement qu'avec le dernier train. Vers 6 heures et demie, Mme T. eut l'idée d'aller à la gare pour se rendre à la rencontre de son mari ; au moment où elle s'apprêtait à mettre son chapeau, elle entendit soudain le son de plusieurs accords frappés au piano, dans le salon, à l'étage au-dessous ; ces accords furent suivis d'un passage rapide en octaves, et ensuite elle entendit jouer une mélodie avec un doigt, comme le faisait d'ordinaire M. T. Croyant que son mari venait d'arriver avec le premier train, elle se débarrassa de son chapeau et descendit en toute hâte. Mais elle trouva le salon vide et le piano fermé. Il n'y avait personne dans la maison, car la bonne était dans la buanderie à l'autre extrémité du bâtiment. » (Light, ibîd.)

Un autre cas, plus concluant encore, nous est communiqué par M. Georges Wyld, docteur en médecine :

« J'avais d'excellents rapports d'amitié depuis quinze ans avec Miss J. et sa mère. Ces deux femmes ont reçu une instruction des plus distinguées et sont absolument dignes de foi. Le récit qu'elles m'ont fait a été confirmé par l'une des servantes. Quant à l'autre, je n'ai pu la retrouver.

« C'était quelques années avant notre connaissance ; Miss J. était très assidue à visiter les pauvres. Or, un jour qu'elle regagnait son domicile après une tournée charitable, elle se sentit fatiguée et mal à l'aise à cause du froid et éprouva le désir d'aller à son retour se réchauffer auprès du four, dans la cuisine. Au moment précis qui correspondait à celui où cette idée lui était passée par l'esprit, deux servantes qui étaient occupées dans la cuisine virent tourner le bouton de la porte, celle-ci s'ouvrir et livrer passage à miss J. Celle-ci s'approcha du feu et se chauffa les mains. L'attention des servantes était attirée par les gants de chevreau glacé couleur verte que Miss J. avait aux mains. Subitement, devant leurs yeux, elle disparut. Frappées d'étonnement, elles montèrent précipitamment chez la mère de Miss J. et lui firent part de leur aventure, sans oublier le détail des gants verts.

« La mère en conçut quelque appréhension de mauvais augure, mais elle essaya de tranquilliser les servantes, leur disant que Miss J. ne portait que des gants noirs, qu'elle n'en avait jamais eu de verts, et que par conséquent leur vision ne pouvait être considérée comme le fantôme de sa fille.

« Une demi-heure après, Miss J. en personne faisait son entrée ; elle alla droit à la cuisine et se chauffa devant le feu. Elle avait à ses mains des gants verts, n'en ayant pu trouver de noirs. » (Light, 1882, p. 26.)

Dans une notice explicative, M. Wyld ajoute :

« Il ne manque pas de comptes rendus, fabriqués à la légère, de phénomènes psychiques ; quant à moi, je me suis toujours appliqué à être le plus précis possible. Par exemple, dans le cas considéré, comprenant très bien ce qu'il y avait d'important à se tenir strictement aux faits, je me suis livré aux investigations les plus minutieuses, entrant dans les moindres détails ; ainsi, je me suis fait répéter à plusieurs reprises ce fait que, des deux servantes qui se trouvaient dans la cuisine, une seule avait vu le mouvement du bouton de la porte, mais que toutes les deux avaient vu la porte s'ouvrir. » (Light, 1882, p. 50.)

Dans le Spiritualist de 1877, tome II, à la page 283, le Dr Wyld expose, d'une façon circonstanciée, sa théorie, qui pourrait être résumée dans le titre même de son article « L'homme en tant qu'esprit, et les phénomènes spiritiques en tant qu'ils sont produits par l'action de l'homme vivant. »

Mme Hardinge-Britten raconte un fait curieux dans son mémoire sur les apparitions de doubles, publié dans le Banner of Light de 1875 (6 novembre et 11 décembre) ; ce fait est reproduit par M. A. (Oxon) dans son article « De l'action extracorporelle de l'esprit de l'homme » (Human Nature, 1876, p. 118). Le voici:

« C'était à l'époque où se tenaient les séances du célèbre cercle de New-York, auxquelles prenait part assez souvent le Révérend Thomas Benning, récemment décédé. Il avait reçu l'invitation, pour un samedi, de faire une conférence à Troy, New-York ; mais, la veille du jour fixé, il ressentit un violent mal de tête qui ne lui eût pas permis de se rendre à l'invitation qu'il avait acceptée. Il écrivit à la hâte une lettre d'excuses au président de la Société de Troy. Vers le soir, cependant, il éprouva un mieux et put aller au cercle de sa ville. Pendant la séance, sa préoccupation obsédante était de savoir si la lettre arriverait à temps pour permettre à la Société de Troy de se pourvoir d'un autre conférencier. Le tout bien pesé, il lui semblait impossible que sa lettre parvînt à temps, et cela le tourmentait d'autant plus qu'il ne voyait aucun remède à la situation. En proie à ces pensées, il n'eut qu'une oreille distraite pour ce qui se passait à la séance. Il faut dire que dans le cercle de Troy l'apparition de doubles n'était pas chose rare. M. Benning eut l'idée de tenter l'expérience, c'est-à-dire de prévenir par ce moyen ses amis à Troy de l'ennui qu'il éprouvait. Cette tentative ne se trahit en lui par aucun signe déterminé, sinon par une vague absorption dont il ne put se défaire durant une bonne partie de la soirée. Cette sensation s'effaça subitement, et il put alors prendre part aux occupations du cercle aussi consciencieusement qu'il en avait l'habitude, et avec la netteté d'esprit qui lui était propre.

« Mais transportons-nous à Troy et voyons ce qui s'y passait pendant ce même temps. Dans cette ville, comme à New-York, il y avait un cercle dont le Révérend T. Benning

était membre. Ce cercle comptait en tout dix-huit adhérents. Comme M. Benning se rendait souvent à cette ville pour y prononcer le sermon du dimanche, on avait décidé de choisir le samedi pour la séance. Ce samedi-là, dix-sept des membres se réunirent pour la séance, mais M. Benning, sur lequel on avait compté d'une façon certaine, n'arrivait pas.

« Plus de trente minutes s'étaient écoulées depuis l'heure fixée pour la séance, lorsqu'on entendit frapper à la porte de la maison le coup convenu pour annoncer l'arrivée d'un des membres. La pièce louée pour les séances était située au deuxième, et les membres devaient frapper d'une façon particulière, pour éviter qu'une personne étrangère pût s'introduire. Dès que le signe familier se fut fait entendre, M. A., dont c'était le tour de veiller aux arrivées, descendit l'escalier, ouvrit la porte et aperçut M. Benning, qui se tenait sur le seuil, en plein clair de lune. Il fit des remontrances au retardataire et le pressa de monter, pour rejoindre les collègues qui l'attendaient avec impatience. A son grand étonnement, M. Benning ne manifesta aucun désir d'entrer : il restait devant la porte, irrésolu et murmurant quelques mots pour annoncer qu'il ne pouvait lire son sermon demain. Impatienté de ce manque d'empressement, M. A. prit M. Benning par l'épaule, le poussa dans la porte, tout en se plaignant du froid qui pénétrait dans la maison; puis, l'ayant invité à monter, il ferma la porte et mit la clef dans sa poche, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire, quand le cercle était au complet. Les membres réunis en haut commençaient à trouver le temps un peu long, et déléguèrent deux d'entre eux pour aller voir ce qui se passait. Ils rencontrèrent M. Benning sur l'escalier et lui firent des reproches au sujet de son retard. Celui-ci murmura, de la même voix sourde, quelques mots d'excuses qui ne se rapportaient pas justement à son retard; il parlait de l'impossibilité où il se trouverait de dire son sermon, le lendemain. « C'est bien, c'est bien, lui dit M. B., mais dépêchez-vous un peu, nous vous avons assez attendu. «Là-dessus il voulut prendre M. Benning par le bras, mais, à sa grande stupéfaction, ce dernier le repoussa avec force et, écartant les deux autres camarades, il descendit l'escalier quatre à quatre et se précipita dans la rue en fermant la porte violemment derrière lui. Les membres du cercle restèrent consternés devant cette conduite de leur respectable confrère, et dans le courant de la soirée on parla beaucoup de cette incident bizarre. Il fut inséré au procès-verbal de la séance avec tous les détails, bien que personne n'eût pu trouver le mot de l'énigme. Ce n'est qu'après la fin de la séance, lorsque tout le monde fut descendu et se trouva devant la porte fermée à clef, qu'un vague soupçon se glissa dans l'esprit de ces messieurs, et ils commencèrent à se douter que l'incident dont ils avaient été témoins présentait un caractère mystérieux, occulte.

« Le jour suivant, plusieurs membres du cercle allèrent au sermon, dans l'espoir d'obtenir une explication de la bouche de M. Benning lui-même. L'absence du prédicateur n'était pas faite pour dissiper leurs appréhensions. Ils apprirent qu'à la suite d'un retard de la poste, la lettre de M. Benning était arrivée la veille à 10 heures seulement, et, comme elle portait la mention « pressé », le receveur de la poste l'avait, par obligeance, fait parvenir à destination le lendemain dimanche matin. Cette lettre n'en était pas moins livrée douze heures après que l'étrange visiteur de la veille en eût communiqué le contenu aux membres du cercle de Troy.

« L'auteur de ces lignes tient ce récit de M. Benning et des deux personnes qui ont vu, reconnu et touché le fantôme sur l'escalier. Ils lui ont affirmé que, malgré le caractère tout immatériel que le visiteur pouvait avoir, son bras a fait preuve d'une vigueur assez

considérable pour écarter l'un d'eux et pousser l'autre avec tant de force qu'il a failli dégringoler l'escalier. »

Le Dr Britten mentionne dans son livre : Man and his Relations (L'homme et ses affinités) (New-York, 1864), le cas suivant, extrait d'une lettre de M. E. V. Wilson. Cette lettre, Mme Hardinge Britten la reproduit in extenso. En voici la traduction :

« Le vendredi 19 mai 1854, j'étais assis devant mon bureau ; je m'endormis dans cette position, la tête appuyée sur la main. Mon sommeil dura de trente à quarante minutes. Je rêvai que je me trouvais dans la ville d'Hamilton, à 40 milles anglais à l'ouest de Toronto et que je visitais diverses personnes pour encaisser de l'argent. Après avoir terminé ma tournée de recouvrements, je voulus aller voir une dame de ma connaissance, qui s'intéressait beaucoup à la question spirite. Je rêvai que j'étais arrivé chez elle et que je sonnais à sa porte. Une servante vint m'ouvrir et m'informa que Mme D. était sortie et qu'elle ne serait pas de retour avant une heure. Je demandai un verre d'eau, qu'elle m'apporta, et je m'en allai, la chargeant de transmettre mes compliments à sa maîtresse. Il me sembla que je retournais à Toronto. Sur ce, je me réveillai et ne pensai plus à mon rêve.

« Quelques jours plus tard, une dame qui habitait Toronto, dans ma maison, Mme J., recevait une lettre de Mme D., datée d'Hamilton ; cette lettre contenait le passage suivant : Dites à M. Wilson qu'il a de drôles de procédés, que je le prie, à sa prochaine visite, de me laisser son adresse, pour éviter de courir dans tous les hôtels d'Hamilton, et en pure perte encore. Vendredi dernier, il est venu à ma maison ; il a demandé qu'on lui serve un verre d'eau, il a donné son nom et m'a fait transmettre ses compliments. Connaissant l'intérêt que je prends aux manifestations spiritiques, il aurait pu s'arranger, me semble-t-il, de façon à passer la soirée avec nous. Ce fut une déception pour tous nos amis. Je n'oublierai pas de lui dire ma façon dépenser, à notre prochaine entrevue. — A la lecture de ce passage, je me mis à rire : Mme D. et ses amis auront été induits en erreur, — dis-je, — ou bien ils sont détraqués, car je ne suis pas allé à Hamilton depuis un mois, et à l'heure désignée je dormais, assis devant mon bureau, dans mon magasin.

« M. J. se contenta d'observer qu'il y avait évidemment erreur de part ou d'autre, car Mme D. était une personne honorable, méritant toute confiance. Un trait de lumière traversa soudain mon esprit : je me souvins du songe que j'avais fait, et je dis, en manière de plaisanterie, que le visiteur en question n'était probablement autre chose que mon fantôme. Je chargeai M. J. d'écrire à Mme D. pour lui dire que sous peu je serais à Hamilton, en compagnie de plusieurs amis, et que nous irions tous la voir ; que je priais Mme D. de ne pas prévenir ses domestiques de notre arrivée, à seule fin que l'une ou l'autre de ses servantes reconnût, sur son instigation, parmi les arrivants, le M. Wilson qui s'était présenté le 19 mai.

« Le 29 mai, j'allai à Hamilton avec quelques camarades, et nous fîmes tous irruption chez Mme D. Cette dame nous ouvrit elle-même et nous fit entrer au salon. Je la priai alors d'appeler ses domestiques et de leur demander si elles remettaient l'un d'entre nous. Deux des servantes me reconnurent pour le monsieur qui était venu le 19 et avait dit se nommer Wilson. Les deux bonnes m'étaient complètement inconnues, je ne les avais jamais vues ni l'une ni l'autre. Elles sont prêtes, de même que Mme D., à confirmer tous les détails du récit que je vous envoie.

« Agréez, etc., E. V. Wilson.

(Human Nature, 1876, p. 112-113.)

Le cas suivant est plus extraordinaire encore ; il s'agit d'un double produisant des effets physiques. Je l'emprunte au Spiritual Magazine (1862, p. 535), qui l'a reproduit d'après le Herald of Progress, de Boston :

« Je viens vous communiquer un incident qui m'a été raconté par une dame de mes amies, demeurant dans cette ville, et dont la probité et l'honorabilité sont au-dessus de tout soupçon. L'hiver dernier, cette dame a engagé à son service une jeune fille allemande, dont les parents habitent l'Allemagne, avec leurs autres enfants. Pour correspondre avec ses proches, cette jeune fille avait recours à l'obligeance de sa maîtresse, qui écrivait ses lettres. L'hiver dernier, Barbe (c'est le nom de la jeune fille) tomba malade de la fièvre intermittente et dut se mettre au lit. Comme elle avait un peu de délire, sa maîtresse venait souvent la voir la nuit. Une jeune bonne couchait encore dans la chambre. Cela dura deux semaines, pendant lesquelles la malade disait souvent à sa maîtresse :« Oh! Madame, toutes les nuits je suis en Allemagne, auprès des miens ! » Son délire atteignit son paroxysme pendant deux nuits. Une fois, elle quitta précipitamment son lit et emporta linge et couverture dans la chambre voisine ; une autre fois, elle essaya de tirer la petite bonne hors de son lit.

« Elle guérit néanmoins, et on ne pensait déjà plus à sa maladie, quand une lettre arriva d'Allemagne, de ses parents, qui écrivaient que sa mère était dans le désespoir, car, pendant quinze nuits consécutives, leur fille avait frappé à la porte de la maison paternelle ; on l'avait laissée entrer, tous les membres de la famille l'avaient vue et reconnue, sans excepter sa mère, qui ne cessait de s'écrier : « Oh ! ma pauvre Barbe, elle doit être morte ! » Une fois on l'avait vue arracher la couverture d'un lit et la porter dans une autre chambre ; la nuit suivante, elle saisit sa sœur et essaya de la faire descendre du lit.

« Cette lettre plongea la jeune fille dans une grande consternation. Elle prétendait qu'en Allemagne on l'aurait traitée de sorcière et jusqu'aujourd'hui elle évite de faire la moindre allusion à cet incident. Je puis ajouter que je transmets simplement les faits, tels que je les tiens de cette dame, qui habite toujours Dayton, avec la servante en question.

« Agréez, etc. « Laura Cuppy.

« Dayton, Ohio, le 12 septembre 1862. »

Le livre de Robert Dale Owen : Footfalls (p. 242) contient un récit absolument remarquable : l'équipage d'un navire sauvé d'une perte imminente grâce à l'action extra corporelle (apparition de sa forme et message écrit) d'une personne qui se trouvait à bord, endormie. J'en reproduis le résumé, d'après le Dr Perty (Mystische Erscheinungen, « Apparitions mystiques », t. II, p. 142) :

« Un certain Robert Bruce, Écossais, était, en 1828, à l'âge de trente ans environ, capitaine en second sur un navire marchand faisant le trajet entre Liverpool et Saint-Jean-du-Nouveau-Brunswick. Un jour, — on était dans les eaux de Terre-Neuve, — Robert Bruce, assis dans sa cabine, voisine de celle du capitaine, était absorbé dans des

calculs de longitude ; pris d'un doute sur l'exactitude des résultats qu'il avait obtenus, il interpella le capitaine, qu'il croyait dans sa cabine : « Quelle solution avez-vous ? » lui cria-t-il. Ne recevant pas de réponse, il tourna la tête et crut apercevoir le capitaine dans sa cabine, occupé à écrire. Il se leva et s'approcha de l'homme qui écrivait à la table du capitaine. L'écrivain leva la tête, et Robert Bruce aperçut un personnage absolument inconnu, qui le regardait fixement. Bruce monta précipitamment sur le pont et fit part au capitaine de ce qu'il avait vu. Ils descendirent ensemble : il n'y avait personne ; mais sur l'ardoise, qui se trouvait sur la table du capitaine, ils purent lire ces mots, écrits d'une main étrangère : « Gouvernez au nord-ouest. » On compara cette écriture à celle de tous les autres passagers ; on alla jusqu'à faire des perquisitions, mais sans aucun résultat. Le capitaine, se disant qu'il ne risquait que quelques heures de retard, ordonna de tenir au nord-ouest. Après quelques heures de navigation, ils aperçurent les débris d'un vaisseau pris dans les glaces, ayant à bord l'équipage et quelques passagers en détresse. C'était un navire parti de Québec, à destination de Liverpool, emprisonné dans les glaces depuis quelques semaines. La situation des voyageurs était désespérée. Quand ils eurent été recueillis à bord du vaisseau sauveteur, Bruce, à son grand étonnement, reconnut dans l'un d'eux l'homme qu'il avait vu dans la cabine du capitaine. Ce dernier pria l'inconnu d'écrire sur l'autre côté de l'ardoise ces mêmes mots : « Gouvernez au nord-ouest. » L'écriture était identiquement la même ! On apprit que le jour même, vers midi, ce voyageur était tombé dans un profond sommeil, et qu'en se réveillant, une demi-heure après, il avait dit : « Aujourd'hui nous serons sauvés. » Il avait vu en songe qu'il se trouvait sur un autre navire, qui venait à leur secours ; il fit même la description de ce navire, et, à son approche, les voyageurs n'eurent pas de peine à le reconnaître. Quant à l'homme qui avait fait ce rêve prophétique, il lui semblait connaître tout ce qu'il voyait sur le nouveau vaisseau ; mais comment cela était-il arrivé, il n'en savait rien. »

M. Dale Owen ajoute que ce récit lui a été fait par M.J.-S. Clarke, capitaine du schooner Julia Hallock, qui le tenait à son tour de Robert Bruce lui-même.

M. Hartmann propose six différentes explications de ce fait, et il laisse complètement de côté celle qui est la plus plausible ! (Spiritismus, p. 101.)

Il est certes fâcheux qu'un fait aussi remarquable ne puisse être appuyé par un document quelconque, rédigé séance tenante et signé par tous les témoins; mais, tel qu'il nous est présenté, il est néanmoins précieux, à cause de la netteté des détails, qui sont, de plus, si extraordinaires, que l'on aurait peine à supposer que le récita été inventé de toutes pièces. D'ailleurs, ce récit est en parfaite harmonie avec ceux qui précèdent.

Les exemples que j'ai groupés sous ces rubriques — sans pouvoir leur donner le développement qu'ils comportent, car il m'aurait fallu pour cela encore un volume — me semblent suffire pour le but que je me suis proposé, c'est-à-dire pour démontrer à l'évidence les deux conclusions importantes auxquelles nous sommes nécessairement arrivés dans notre tentative d'étudier les phénomènes médiumniques à un point de vue « naturel ». On le voit bien, tous les faits que j'ai énumérés forment une chaîne ininterrompue ; ils ne se distinguent les uns des autres que par le caractère de la manifestation et par le degré d'activité d'une seule et même faculté de l'organisme humain. Nous savons maintenant que l'action de l'intelligence humaine peut s'exercer en dehors des limites corporelles ; qu'un homme peut réagir sur l'activité psychique d'un autre homme, et produire en celui-ci des impressions qui correspondent à celles qu'il

éprouve lui-même, lui transmettre ses pensées, ses sensations, évoquer en lui la vision de son image, qu'il peut même opérer à distance des effets physiques sur la matière inerte; et cette activité extracorporelle peut aller jusqu'au dédoublement de l'organisme, offrant un simulacre de soi-même, lequel agit pendant un certain temps, indépendamment de son prototype et présente des attributs incontestables de corporéité.

En d'autres termes, nous voyons se dresser devant nous un fait prodigieux, que l'on n'a pas osé regarder en face jusqu'à présent, mais qui est appelé à devenir une des plus brillantes acquisitions des sciences anthropologiques, et dont on sera redevable au spiritisme, à savoir que : l'action physique et psychique de l'homme n'est pas confinée à la périphérie de soncorps.

Ceci dit, il y a lieu de revenir à la question qui a servi de point de départ à nos investigations dans le domaine des phénomènes de l'animisme: est-il besoin, pour l'explication des phénomènes médiumniques, de chercher un refuge dans l'hypothèse spiritique ?

En partant de la thèse que certains phénomènes doivent être attribués à une cause extramédiumnique (c'est-à-dire résidant en dehors du médium), nous avons vu que cette cause pourrait être fournie par l'activité extracorporelle — psychique et physique — d'un homme vivant. Il y aurait moyen, par conséquent, de donner des mystères du spiritisme une explication « naturelle », excluant l'intervention des « esprits ». Si « esprit » il y a, ce serait « l'esprit » d'un homme vivant, et rien de plus.

Mais cet argument viendrait se heurter aux considérations suivantes :

S'il est vrai que l'homme possède deux espèces de consciences — l'une extérieure, sa conscience normale, l'autre intérieure, qui est ignorée de l'homme normal, mais n'en est pas moins douée d'une volonté et d'une intelligence qui lui sont propres ; — s'il est vrai que cette dernière conscience peut agir, se manifester, alors même que la conscience normale est en pleine activité, de sorte que les deux consciences exercent leurs fonctions simultanément et sans que l'une dépende de l'autre; s'il est vrai que l'activité extracorporelle de l'homme est principalement déterminée par la conscience intérieure (n'étant pas, en somme, assujettie à la conscience normale), et qu'elle peut se manifester — à l'instar de sa cause déterminante, la conscience intérieure — en même temps que l'activité normale du corps et indépendamment de ce dernier ; s'il est vrai, enfin, que cette conscience intérieure a le don de percevoir les choses du dehors sans le secours des organes des sens, — ne devons-nous pas en conclure que la nature de l'homme est double, qu'il y a en lui deux êtres distincts, et tous deux conscients : l'individu extérieur, qui obéit aux conditions imposées par notre organisme, et l'être intérieur, qui n'en dépend pas-et qui peut vouloir, agir et percevoir par ses propres moyens ? Ne devons-nous pas en déduire que notre corps n'est pas une condition indispensable pour que cet être intérieur puisse faire acte de vie, en un mot que celui-ci est, par son essence indépendant de l'autre? En admettant même qu'il existe un certain lien entre les deux, ce lien n'est-il pas fortuit, une apparence plutôt, ou une simple concomitance temporaire ?

S'il en est ainsi, l'être intérieur doit conserver son existence indépendante, même en l'absence du corps.

Ce serait un bel argument en faveur de la « survivance » de l'âme, et cet argument nous est fourni par les faits du somnambulisme et de l'animisme.

Nous appuyant sur ces faits, nous pourrions admettre que l'existence indépendante de l'être intérieur peut être « prénatale », ou « post-natale » (antérieure ou postérieure à la naissance).

Si c'est l'être intérieur qui forme et développe le corps humain, il en est évidemment le précurseur, et il doit pouvoir lui survivre.

Par contre, s'il n'est qu'un résultat de l'organisme humain, nous pouvons le considérer comme une phase de l'évolution générale, et admettre qu'il peut survivre au corps, en tant que centre de forces individualisées. Mais tout cela n'est que de la spéculation, car nous avons nettement formulé notre thèse, au commencement de ce chapitre, en disant que l'activité de la conscience intérieure de l'homme, de même que ses actions extracorporelles, nous paraissent indépendantes de la conscience intérieure. Cette indépendance peut n'être qu'apparente.

En effet, l'influence de la conscience extérieure se fait sentir bien souvent dans l'activité de la conscience intérieure ; de plus, il existe incontestablement un rapport intime entre la conscience extérieure et le corps; nous sommes donc forcés, sauf preuve du contraire, de considérer le corps humain comme la source — plus éloignée et plus mystérieuse encore — de l'activité de la conscience intérieure, et nous devons, par conséquent, conclure à l'existence d'un lien indissoluble entre cette conscience intérieure et le corps de l'homme. Bref, le corps reste la condition sine qua non.

Comme la théorie spirite repose, en définitive, sur cette question d'indépendance, il s'ensuit que, tant que cette indépendance ne sera pas prouvée d'une façon positive, les phénomènes médiumniques devront être attribués à l'action inconsciente — psychique, physique et plastique — du médium ou d'autres personnes vivantes, qu'elles soient présentes ou absentes, suivant le cas.

C'est sur cette base naturelle que l'étude scientifique des faits médiumniques doit commencer, et elle devra s'y tenir jusqu'à preuve du contraire.

B — SPIRITISME. MANIFESTATION MÉDIUMNIQUE D'UN HOMME DÉCÉDÉ, COMME PHASE ULTÉRIEURE DE L'ANIMISME.

« La proportion des manifestations vraiment spiritiques est, même à présent, fort médiocre. »

A.-J. Davis (Fountain, p. 187, 219).

Il s'agit donc de trouver la preuve que la désagrégation du corps ne porte pas atteinte à l'indépendance ni à l'individualité de ce que nous avons nommé la conscience intérieure ou l'être intérieur de l'homme. Je crois pouvoir affirmer que cette preuve peut être fournie par certains phénomènes d'ordre médiumnique qui seront alors, dans la véritable acception du mot, des faits spiritiques.

De quels faits s'agit-il dès lors ?

En nous plaçant à un point de vue général, il ne s'agit évidemment pas des phénomènes physiques, y compris les matérialisations, ou, du moins, ce n'est pas par ces dernières que nous devons commencer. Voilà ce que j'ai dit à ce sujet il y a dix ans :

« Entre la constatation d'un fait et son explication, il peut se passer un intervalle de plusieurs siècles. Le sujet qui nous occupe est immense et complexe à l'infini ; son étude présente des difficultés comme on n'en rencontre dans aucun autre ordre d'études. Ainsi, par exemple, ce phénomène remarquable parmi tous dans le domaine des faits médiumniques objectifs : la formation temporaire d'une figure humaine — est un fait démontré ; mais en conclure que nous avons devant nous l'apparition de l'esprit d'un homme mort, — conclusion à première vue des plus simples et des plus évidentes, et qui présenterait par conséquent une preuve dé l'immortalité de l'âme, — ce serait faire une déduction qui n'est justifiée ni au point de vue de la critique ni au point de vue d'une étude approfondie des faits mêmes. Bien mieux : plus nous voyons de matérialisations, et plus cette hypothèse devient précaire ; à mon avis, du moins.

« Or, si nous ne pouvons arriver à aucune solution de ce problème, même après avoir pu observer ce phénomène dans son développement extrême, qui devait, semblerait-il, pouvoir tout expliquer, à plus forte raison n'avons-nous pas le droit d'attribuer les manifestations médiumniques d'ordre secondaire à l'intervention des âmes des défunts. C'est pourquoi je ne me suis jamais prononcé dans mon journal sur la théorie des manifestations physiques. Je n'ai jamais formulé de doctrine, je n'ai fait qu'exposer des faits, en tenant compte, d'une façon impartiale, de toute tentative d'explication, de toute hypothèse, de toute critique ayant pour but la recherche de la vérité. Mais, ne l'oublions pas, ces phénomènes physiques ne constituent qu'une partie, ne sont que les soubassements d'un ordre de phénomènes médiumniques tout différents, qu'on pourrait désigner — par opposition — comme des phénomènes intellectuels. Ce sont ces derniers qui constituent la vraie puissance, l'essence même de ce grand mouvement social et religieux qui s'appelle le spiritualisme moderne. » (Psych. Stud., 1878, pp. 7 et 8.)

Voilà pourquoi je me range complètement à l'opinion de M. Hartmann lorsqu'il dit : « Quant à la coopération ou à la non-coopération des esprits, la question ne peut être résolue, du moins approximativement, que sur la base du contenu intellectuel des manifestations, et, au contraire, tous les phénomènes physiques et les matérialisations, produits directement par l'organisme du médium, sont peu aptes à servir à la solution de cette question.» (Appendice, Psych. Stud., 1883, p. 506.) Or cette manière de voir, publiée en Appendice par M. Hartmann, est absolument en contradiction avec la conclusion de son ouvrage sur le spiritisme, — où il dit : « Dès que nous admettons ces trois sources de connaissance (hyperesthésie somnambulique de la mémoire, lecture des pensées et clairvoyance) à côté de la perception sensorielle, on ne peut, en général, imaginer aucun contenu intellectuel qui ne puisse par sa nature y être puisé. » (Spiritisme, pp. 116 et 117.) Il faut donc considérer ces mots de l'Appendice comme une rectification, comme une dernière opinion, qui m'agrée d'autant mieux qu'elle répond directement à la question que je me proposais de poser à M. Hartmann et que j'aurais formulée de la façon suivante : Supposons que l'esprit de l'homme survit au corps : quelles sont les preuves qui nous permettront d'établir ce fait, en observant tous les principes de la méthode indiquée par M. Hartmann ? Ou bien doit-on maintenir quand même que toute tentative de découvrir une pareille preuve doit échouer devant le « caractère naturel » des « trois sources de connaissance » que cette méthode nous indique ? — Bref, faut-il reconnaître que cette preuve est impossible ?

Mais, à présent, nous sommes d'accord sur ce point : Si cette preuve est en principe possible, elle ne peut être fournie que par le contenu intellectuel des phénomènes

médiumniques. Et je démontrerai plus tard pourquoi même le phénomène de la matérialisation, sans un contenu intellectuel suffisant, ne peut suffire à la preuve demandée.

J'ai déjà dit et redit, et je le répète, que l'étude de la partie intellectuelle des phénomènes médiumniques nous oblige à reconnaître avant tout qu'un grand nombre de ces phénomènes, des plus fréquents, doivent être attribués à l'activité inconsciente du médium lui-même.

Je viens de montrer plus haut qu'une autre partie de ces faits peut être, il est vrai, rapportée à une cause extramédiumnique, mais malgré tout « naturelle », terrestre, provenant de l'action extracorporelle d'autres individus vivants (phénomènes animiques).

Dans le chapitre III j'ai réuni un grand nombre d'exemples qui nous forcent aussi à admettre une cause extramédiumnique. Mais quelle est cette cause ?

On pourrait être tenté d'attribuer un certain nombre de faits à des causes animiques et, avant tout, certainement, les phénomènes physiques dont il est question ; mais la difficulté est que dans la plupart de ces phénomènes il y a aussi un côté intellectuel qui se prête difficilement à l'hypothèse animique. Ainsi, par exemple, en élargissant jusqu'à un degré illimité le pouvoir physique extracorporel de l'homme vivant, on pourrait dire que « les persécutions par les phénomènes physiques » dont j'ai parlé dans le paragraphe 1 du chapitre III ont été causées par des actions extracorporelles, conscientes ou inconscientes, de certains hommes vivants.

L'explication n'est pas impossible logiquement, mais elle n'a pas de raison d'être suffisante.

Ainsi on ne pourrait admettre raisonnablement que les manifestations sous forme de persécutions auxquelles ont été soumis les membres de la famille Fox, — poursuites ayant pour objet de provoquer l'étude publique des phénomènes médiumniques, — aient été le résultat d'une mystification animique, c'est-à-dire d'une mystification inconsciente de la part d'un homme vivant. En outre, il ne faut pas oublier que les phénomènes se produisaient d'une manière constante et à toute heure de la journée, souvent à la demande de telle et telle personne ; comment expliquer cette concordance de l'action à distance d'un homme vivant, avec toutes les exigences du moment et de l'entourage du milieu où cette manifestation animique devait se produire ? Pourquoi, dans bien d'autres cas, cette demande de prières, suivie de la cessation des manifestations ? Etc., etc. Ceci ne veut pas dire qu'on ne puisse admettre hypothétiquement, pour certains cas de hantise ou de molestations, qu'ils aient été produits par des causes animiques ; nous avons vu que les phénomènes animiques ont toujours leur raison d'être dans un certain rapport entre les parties intéressées ; ce même rapport devrait aussi exister pour les cas de hantise, s'ils dépendaient de la même cause, et leur source véritable ne tarderait pas à être découverte.

Dans le paragraphe 11 du même chapitre, j'ai cité plusieurs cas d'ordre physique, notamment d'apports à grande distance. En admettant que l'action physique extracorporelle de l'homme est illimitée, non seulement quant à l'espace, mais aussi quant à la matière, — et c'est bien là le développement que M. Hartmann sera obligé de donner à sa théorie, — on pourrait ranger ces cas physiques sous la rubrique de l'animisme, car ils ne présentent aucune difficulté au point de vue du contenu intellectuel. J'ai mentionné ces cas dans le chapitre III, à propos de la théorie actuelle de

M. Hartmann et surtout à cause de leur connexion avec les faits de transmission de messages à grande distance cités au paragraphe 10.

Si l'on prétendait expliquer ces derniers par l'hypothèse animique, les difficultés deviendraient déjà plus grandes. Prenons, par exemple, le cas de Hare transmettant un message de Cape May (près de New-York) à Philadelphie par le spiritoscope. L'expérience a duré deux heures et demie ; si pendant ce temps le professeur Hare s'était trouvé en transe, comme le sujet du paragraphe 11, lors de l'apport de la photographie à une grande distance, on aurait pu supposer que toute l'expérience avait été une transmission animique, opérée par le professeur Hare lui-même.

Mais les facultés médiumniques du professeur Hare étaient insignifiantes ; aucun phénomène animique ne se produisait chez lui, il ne tombait pas en transe, etc. A une heure de l'après-midi, il se trouve en communication avec sa sœur par le moyen du spiritoscope ; il lui donne une commission pour le Dr Gourlay à Philadelphie, avec prière de lui donner réponse à 3 heures et demie. La commission donnée, il ne revient au spiritoscope qu'à l'heure indiquée pour prendre la réponse. Qui donc agissait à Philadelphie pendant ce temps ? Il fallait non seulement transmettre le message au Dr Gourlay, mais il fallait encore recevoir sa réponse, pour la retransmettre au professeur Hare. De cette façon l'esprit du professeur Hare avait à se manifester deux fois à Philadelphie, par le spiritoscope, pendant qu'il se trouvait à Gape-May, à l'état normal. Nous ne connaissons pas de cas analogues qui justifieraient une semblable explication. Ainsi donc ce n'était pas l'esprit du professeur Hare lui-même qui, sous le nom de sa sœur, avait opéré, et encore moins une des facultés des parties moyennes de son cerveau, ainsi que lèvent M. Hartmann.

Arrêtons-nous pourtant un moment à cette affirmation négative et voyons de plus près comment cette opération aurait pu s'accomplir suivant l'hypothèse de M. Hartmann. Voici le professeur Hare assis au spiritoscope ; sa conscience somnambulique joue le rôle de sa sœur défunte, et il est en communication avec elle au moyen du spiritoscope. L'idée lui vient de tenter une expérience,d'envoyer par sa sœur un message à Philadelphie, à Mme Gourlay, avec une commission concernant ses affaires de banque. Comment s'y est-il pris pour envoyer ce message ? Il l'a donné de vive voix, comme s'il parlait à sa sœur. Elle lui a répondu « oui « par le spiritoscope, et c'est tout. C'est bien conforme à la pratique en spiritisme. Et que s'est-il passé à Philadelphie ? Mme Gourlay était aussi au spiritoscope, et sa conscience somnambulique lui donnait une communication au nom de sa mère. Cette communication est subitement interrompue, et le spiritoscope se met à transmettre, lettre par lettre, le message de M. Hare. Qui dirigeait d'une lettre à l'autre l'aiguille du spiritoscope après que le professeur eût donné sa commission ? Qui l'avait mise en mouvement ? Voilà la grande et insurmontable difficulté pour la théorie du Dr Hartmann! Si le professeur Hare avait énoncé son message lettre par lettre, au moyen du spiritoscope, l'explication serait plus facile : on pourrait supposer une opération télépathique, non une transmission d'idées, mais une transmission lettre par lettre d'une conscience somnambulique à une autre. Mais il n'en a pas été ainsi. On reçoit les communications des prétendus « esprits » par le spiritoscope, mais de notre part la conversation se fait de vive voix. La même opération, mais vice versa, s'est produite à Philadelphie, où c'était le tour de Mme Gourlay de répondre de vive voix au messager invisible du professeur Hare, lequel à son tour reçut ce message par le spiritoscope. Qui donc faisait mouvoir l'aiguille, tandis que Mme Gourlay

s'occupait déjà d'autre chose ? En outre, par quel genre de clairvoyance se produisait la vision des lettres du spiritoscope de part et d'autre ?

Est-ce encore par un rapport avec l'Absolu ? (Je ne rappellerai que pour mémoire que, selon M. Hartmann, la transmission de pensée à grande distance ne peut se produire que sous la forme hallucinatoire). (Voir le § 10 du chapitre III.)

Quant à avoir recours, pour l'explication « naturelle » de ce fait, à l'intervention inconsciente de quelque autre être vivant, c'est évidemment trop absurde pour que nous nous y arrêtions.

Mais il est vrai, d'autre part, que rien ne prouve que l'opérateur invisible était véritablement la sœur du professeur Hare. Tout ce que nous pouvons raisonnablement supposer, c'est que dans ce cas il y a eu un facteur intelligent et indépendant, un porteur conscient du message, qui a fait la commission, et que ce facteur ne peut être ni le médium lui-même, ni un autre être vivant.

Mêmes difficultés et mêmes conclusions pour le cas de Louisa Mac Farland (voir p. 452), où le message a été transmis à 1,000 milles par des coups frappés. En outre, qui a opéré la métamorphose de la personnalité et celle de la construction grammaticale du message ? Les communications animiques n'offrent pas cette particularité ; elles ne se transmettent pas au nom de l'expéditeur, mais par lui-même.

Pour certains autres des faits mentionnés au chapitre III, on peut se prévaloir de l'hypothèse animique poussée aux dernières limites, et soutenir que quelqu'un, quelque part et d'une façon toujours inconsciente, a produit cette manifestation. Prenons, par exemple, le cas de Cardoso; il est toujours loisible de prétendre qu'un cerveau humain se trouvant en rapport inconscient avec les cerveaux de mes médiums avait été la source active ou passive du savoir qui n'appartenait pas à leurs cerveaux. Ou bien, quand le médium écrit des discours entiers ou nous parle dans une langue qu'il ne connaît pas, on pourrait encore supposer que la cause de cette manifestation est terrestre et non supraterrestre, que nous voyons le résultat du jeu inconscient de quelque conscience somnambulique se trouvant en dehors du cercle où se fait l'expérience. Cela est bien difficile, bien étrange ; le fil qui doit établir le rapport nous échappe, mais ce n'est pas logiquement impossible. La preuve seule nous manque: nous ne pouvons découvrir le vivant qui a été la cause de la manifestation.

Et c'est précisément la même difficulté qui se présente pour prouver que cette cause n'appartient pas à un vivant. Comment nous guider alors dans la recherche de cette preuve? La réponse est simple: tant que la manifestation est impersonnelle, nous n'avons pas de raison de lui attribuer une cause supraterrestre. Mais, si la communication est personnelle, c'est différent, et nous pouvons aller de l'avant.

C'est ici que les faits intellectuels de l'animisme nous viennent en aide et nous fournissent une base pour nos conclusions ultérieures. Voilà pourquoi l'étude de l'animisme doit précéder celle du spiritisme. Les phénomènes animiques étant bien établis, l'examen de l'hypothèse spiritique n'offrira plus de difficultés insurmontables, quand nous nous heurterons à des faits que l'animisme n'est plus capable d'expliquer; il nous permet de déblayer le chemin et d'écarter toutes les objections et difficultés qu'on oppose généralement au spiritisme. C'est lui qui nous conduit pas à pas à la conviction que ce qui est possible à un homme vivant est également possible à un homme mort.

Nous avons vu plus haut (à la p. 475) que Mme W. (l'institutrice) avait l'habitude de recevoir par sa main des communications de feu son mari ; mais subitement, le 20 juillet 1858, « le crayon n'écrivit plus le nom attendu, mais traça d'une écriture étrangère, dans laquelle elle reconnut de suite la main de Sophie Swoboda, quelques expressions plaisantes qui exprimaient son dépit au sujet d'un devoir non fait. » (Voir p. 478;. Quand le lendemain, Mme W. se rendit chez Sophie Swoboda et lui montra la communication, Sophie reconnut immédiatement son écriture et ses expressions.

Plus loin, je cite aussi un cas d'écriture médiumnique produite pendant une séance à Mödling, par l'action extracorporelle de Sophie Swoboda, alors que son corps dormait à Vienne; et l'identité de la personnalité de Sophie fut constatée par la ressemblance de l'écriture et par toutes les particularités de la communication.

Nous avons vu aussi des cas où les communications ont été délivrées de vive voix par la bouche des médiums à l'état de transe, et ces communications ont été sans hésitation attribuées à des hommes vivants, car elles portaient en elles le cachet de leur personnalité. C'est ainsi, par exemple, que miss Brant, assistant à une séance à Cleveland (Amérique), reçut une communication de sa mère qui se trouvait en Allemagne, par la bouche d'une dame médium, tout à fait étrangère à ces personnes et ne connaissant pas l'allemand, et ce fait coïncida avec ce que la mère de Miss Mary Brant avait éprouvé de son côté, pendant un accès de léthargie ; etc., etc.

Nous appuyant sur ces faits, n'avons-nous pas le droit de faire le raisonnement suivant : Si nous recevons par voie médiumnique une communication qui porte en elle tous les indices qui caractérisent une personne vivante connue de nous, et si nous trouvons logique et naturel de rapporter cette communication à cette personne vivante et de conclure que c'est cette personne qui est la cause efficiente de cette manifestation, ne serait-il pas tout aussi naturel et tout aussi logique, dans le cas d'une communication portant tous les traits caractéristiques d'une personne que nous avions connue parmi les vivants, mais qui n'est plus, de rapporter cette communication également à cette personne et de conclure qu'elle est, de façon ou d'autre, la cause efficiente de cette manifestation ?

Il est évident que l'analogie est parfaite et que la logique exige cette conclusion. Voilà, à mon sens, la seule preuve intellectuelle, le « contenu intellectuel » qui seul puisse décider de la question. Un fait pareil aurait une immense signification, car dans ce fait nous trouverions la preuve positive de la pleine indépendance de notre être intérieur à l'égard de notre corps et, par conséquent, la preuve de l'existence indépendante de cet être, de l'âme en un mot, survivant au corps. Un fait pareil serait un fait spiritique dans le sens véritable de ce mot.

Poussons plus loin la recherche de l'analogie que présentent les phénomènes animiques.

Lorsque nous voyons le double d'une personne vivante, il est naturel et logique de chercher la cause de cette « hallucination » ou vision dans la personne même que ce double représente. Il importe peu que ce soit un effet télépathique ou quelque autre : quand on parle de l'apparition de A vivant à B vivant, personne ne songe à l'attribuer au vivant B ou à d'autres vivants C ou D, et par des recherches ultérieures on découvre que, effectivement, au moment de l'apparition du double ou fantôme de A à B, il s'était produit quelque chose dans l'esprit de A qui peut servir de justification pour voir dans A

lui-même la cause première et efficiente de son apparition à B. Il est certainement surprenant que dans l'étude spéciale sur ce sujet (Phantasms of the Living, «Fantômes de vivants») (Les Hallucinations télépathiques,. Paris, 1892.),où des centaines de cas sont exposés, nous en trouvions à peine un seul où l'apparition de A à B puisse être considérée comme une pure hallucination subjective, sans aucune trace de télépathie. Le caractère non purement hallucinatoire, dans la majeure partie des faits, d'apparition des vivants une fois établi, on se demande naturellement ce qu'il faut conclure lorsque, au lieu d'un vivant, on voit l'apparition d'un décédé ? La réponse est simple : la possibilité d'attribuer l'apparition à un effet télépathique, provenant de A décédé, est justifiée. Ce n'est qu'une question de fait, et le temps viendra où nous aurons sur ce sujet un travail tout aussi probant que celui qui a élé publié sur les Fantômes de vivants.

De là aux matérialisations il n'y a qu'un pas. Si le double d'un homme vivant peut apparaître non seulement comme une « hallucination véridique », mais peut revêtir aussi une forme plastique, et si nous attribuons alors cette apparition à certaines activités mystérieuses des forces organiques et psychiques du sujet vivant qui est devant nous, ne pouvons-nous pas conclure avec la même logique que, lorsqu'une forme matérialisée porte indubitablement tous les traits caractéristiques d'une personne décédée, la cause efficiente de cette apparition, temporairement revêtue d'attributs corporels, doit aussi appartenir à cette personne ?

Comme on vient de le voir, la chaîne des analogies est complète. Mais ce qui était comparativement simple et tout d'abord évident pour les faits de l'animisme devient fort compliqué et douteux pour les faits du spiritisme. Car pour les premiers il nous est aisé de rattacher la cause à l'effet; les deux bouts du fil de ce télégraphe psychique sont accessibles à notre examen; l'agent et le percipient peuvent être rapidement découverts, et nous constatons que certain état chez A correspond à un certain effet chez B. Et nous acceptons cette théorie de causalités sans recourir à toutes sortes d'hypothèses pour la réfuter. Tel n'est pas l'état des choses pour constater un phénomène spiritique. Les moyens de vérification nous font défaut. Nous avons un effet, et la cause n'est qu'une probabilité logique. La preuve positive nous échappe.

C'est en affrontant l'étude de ce problème que surgit devant nous, dans son incommensurable profondeur, la mystérieuse question de la personnalité.

Grâce aux travaux philosophiques du baron L.von Hellenbach et du Dr Carl Du Prel, la notion de la personnalité a acquis un développement tout nouveau, et les difficultés que nous présente le problème spiritique sont déjà beaucoup aplanies.

Nous savons à présent que notre conscience intérieure (individuelle) et notre conscience extérieure (sensorielle) sont deux choses distinctes; que notre personnalité, qui est le résultat de la conscience extérieure, ne peut être identifiée avec le moi, qui appartient à la conscience intérieure ; ou, en d'autres termes, ce que nous appelons notre conscience n'est pas l'égal de notre moi. Il faut donc distinguer entre la personnalité et l'individualité. La personne est le résultai de l'organisme, et l'organisme est le résultat temporaire du principe individuel transcendantal. L'expérimentation, dans le domaine du somnambulisme et de l'hypnotisme, confirme cette grande vérité: dès que la personnalité, ou la conscience extérieure, est assoupie, surgit autre chose, une chose qui pense et qui veut, et qui ne s'identifie pas avec la personnalité endormie et se manifeste par ses propres traits caractéristiques; pour nous, c'est une individualité que nous ne connaissons

pas ; mais elle connaît la personne qui dort et se souvient de ses actions et de ses pensées.

Si nous voulons admettre l'hypothèse spiritique, il est clair que ce n'est que ce noyau intérieur, ce principe individuel qui peut survivre au corps, et tout ce qui a appartenu à sa personnalité terrestre ne sera pour lui qu'une affaire de mémoire.

Voilà la clef pour l'intelligence des phénomènes spiritiques.

Si le sujet transcendantal a été uni au corps pendant sa manifestation phénoménale, il n'est pas illogique d'admettre que, après la désagrégation du corps, cette manifestation puisse se renouveler de façon ou d'autre dans le monde phénoménal par l'intermédiaire de quelque autre organisme humain, plus ou moins accessible aux impressions d'ordre transcendantal.

Ceci admis, il est clair qu'une manifestation de ce genre, si elle a pour but la reconnaissance de sa phénoménalité ou personnalité terrestre, n'est réalisable que par un effort de la mémoire qui reconstitue les traits de la personnalité terrestre. Cet effort doit naturellement devenir de plus en plus difficile, car le souvenir de la personnalité terrestre doit, avec le temps, s'effacer de plus en plus. En d'autres termes, l'individualité reste, la personnalité disparaît.

Voilà pourquoi la question de « l'identité des esprits » est la pierre d'achoppement du spiritisme ; voilà pourquoi, aussi, les cas probants de ce genre sont fort rares ; voilà pourquoi, enfin, ils sont plus ou moins défectueux, ou ne contiennent que quelques traits saillants, caractéristiques, que la mémoire évoque dans le seul but de l'identification de la personnalité; et voilà ce qui explique pourquoi les cas de ce genre se rapportent à une époque plus ou moins rapprochée de la mort. C'est aussi en cela qu'il faut trouver la raison pour laquelle les communications médiumniques ne peuvent nous donner aucune notion raisonnable sur le monde spirituel et ses habitants; ce monde transcendantal est une notion tout aussi incommensurable pour le monde phénoménal que l'idée de la quatrième dimension: nous ne pouvons — il faut se pénétrer de cette vérité — nous en faire aucune idée.

Il nous reste à vérifier maintenant, par voie expérimentale, s'il existe réellement de ces cas de personnalités qui s'annoncent comme appartenant à l'au-delà. Précisons avant tout ce que nous devons considérer comme un critérium de la personnalité. Le contenu intellectuel se cristallise dans la mémoire, qui est le réservoir fidèle des événements et de l'ensemble des relations de toute une vie humaine, lesquels ne peuvent jamais être semblables à ceux d'une autre existence ; elle est aussi le dépositaire fidèle des acquisitions intellectuelles et des croyances et convictions qui sont le résultat de toute une vie, différente des autres. Quant au côté moral, c'est la volonté, le caractère, qui en est l'expression et qui a aussi ses traits distinctifs, à ce point distinctifs, qu'ils impriment même un cachet individuel aux modes externes des manifestations du caractère, qu'ils se figent, pour ainsi dire, dans certaines expressions extérieures de l'organisme ; ces expressions sont le langage, l'écriture, l'orthographe et, en général, tout l'habitus corporel.

Donc, si nous recevons par voie médiumnique une communication qui porte en elle les traits indubitables de personnalité que je viens de signaler, n'avons-nous pas le droit, — après avoir éliminé toutes les causes d'erreur possibles, après avoir soumis le cas à une

critique qui tienne compte des trois sources de perception que M. Hartmann nous a signalées et des sept principes explicatifs qu'il a détaillés dans son appendice, — n'avons-nous pas le droit, dis-je, de conclure à la possibilité d'attribuer cette communication à la cause qui s'affirme elle-même ?

Voyons si nous pouvons produire des faits répondant à ces exigences multiples. Des cas témoignant de l'identité de la personnalité qui se manifeste d'une façon plus ou moins satisfaisante, sont disséminés dans toute la littérature spirite. Chacun de ces cas doit se défendre de lui-même, subsister ou tomber selon le degré d'évidence qu'il contient. La plupart de ces faits ne sont convaincants que pour la personne intéressée qui, seule, généralement, est en mesure de juger de l'identité de la personne qui communique avec elle ; et c'est là, au point de vue de la critique, le côté vulnérable de ces communications, car la personne présente peut toujours être supposée la source inconsciente de la manifestation. Donc, pour que cette manifestation ait une valeur objective satisfaisante, il faut, soit qu'elle se produise en l'absence de la personne intéressée, soit qu'elle se caractérise par des traits intérieurs ou extérieurs que la présence de cette personnne ne peut affecter; la preuve sera absolue quand les deux conditions seront réunies. La langue nationale et l'écriture sont les attributs inséparables, essentiels et indubitables de chaque personnalité, offrant en même temps la formule démonstrative de l'équation personnelle, comme s'exprime M. d'Assier. Le langage et l'écriture, voilà les formes extérieures, les preuves matérielles, pour ainsi dire, par lesquelles la personnalité s'accuse dans toutes les relations sociales ; dans les phénomènes spiritiques, également, elles sont indépendantes des influences de toute personne présente.

Je commencerai par les faits de cette catégorie avant de m'occuper de ceux qui portent des traits intérieurs ou intrinsèques, témoignant de l'identité de la personnalité. Le chapitre III nous a déjà fourni un certain nombre de phénomènes qui répondent à tout ce que nous pouvons exiger en fait de preuve de ce genre, et cela abrégera d'autant ce dernier chapitre.

Pour faciliter l'étude systématique de l'ensemble des faits qui se produisent dans les conditions que je viens de mentionner et qui doivent, par conséquent, servir à justifier l'hypothèse spiritique, je vais les classer sous plusieurs rubriques générales, et pour chacune d'elles je choisirai quelques exemples typiques.

I — Identité de la personnalité d'un défunt constatée par des communications dans sa langue maternelle, inconnue du médium.

J'ai déjà dit au paragraphe 6 du chapitre III, spécialement consacré aux phénomènes de ce genre, que je les considère comme une preuve absolue d'une action extramédiumnique, et j'en ai donné les motifs. Il est parfaitement clair que cette action extramédiumnique ne peut être qu'une action appartenant à un être humain, vivant ou mort. Dans le chapitre sur l'Animisme, j'ai cité l'exemple d'une mère mourante, en Allemagne, parlant allemand avec sa fille, en Amérique, par un médium américain ne connaissant pas l'allemand. Si cette même mère s'était manifestée à sa fille par la même voie et d'une façon tout aussi convaincante après sa mort, en lui parlant, comme de son

vivant, avec des détails et des particularités que sa fille seule pouvait connaître; il y aurait les mêmes raisons suffisantes pour reconnaître sa personnalité. Il y a dans le paragraphe mentionné plusieurs cas qui présentent ces mêmes « raisons suffisantes », et, parmi eux, la première place revient au fait rapporté par le juge Edmonds et observé par lui-même sur sa fille Laure, qui parla grec avec un Grec, M. Evangelidès. L'interlocuteur invisible, parlant par Miss Edmonds, dit à M. Evangelidès tant de choses que celui-ci « reconnut en lui un ami intime, mort quelques années auparavant, en Grèce, et qui n'était autre que le frère du patriote grec Marco Bozzaris. » Ces conversations se répétèrent plusieurs fois pendant des heures entières, et M. Evangelidès interrogea scrupuleusement son interlocuteur au sujet de différentes questions de famille et d'affaires politiques. Mais ce qui prête à ce cas une double valeur, c'est que « ce même interlocuteur annonça à M. Evangelidès, à leur première entrevue, la mort d'un de ses fils, qu'il avait laissé vivant et bien portant à son départ de Grèce pour l'Amérique. » (Voir les détails plus haut.) Je ne trouve aucun moyen raisonnable d'expliquer ce phénomène autrement que par l'hypothèse spiritique ; la clairvoyance n'expliquera pas l'emploi du grec, et le grec n'expliquera pas la clairvoyance ; quant à l'hypothèse animique, elle devient ici une absurdité.

Nous avons parlé d'un cas semblable dans le paragraphe 8 du chapitre III (p. 419) : Mme X., de Paisley, en Ecosse, annonça sa mort en dialecte écossais, par la bouche de Miss Scongall, qui ne connaissait pas ce dialecte. Son petit-fils, auquel elle s'adressa, lui posa aussi un grand nombre de questions pour s'assurer de sa personnalité, et les réponses, toujours faites dans le même dialecte, furent parfaitement satisfaisantes. (Voir les détails à l'endroit cité.)

Nous basant sur ces faits, nous sommes en droit de conclure que les autres cas de communications en langues inconnues du médium qui sont mentionnés au paragraphe 6 du chapitre III sont non seulement des cas d'action extramédiumnique, mais encore des cas spiritiques, car il n'y a aucune raison plausible pour les attribuer à des causes animiques ; la condition essentielle pour justifier cette cause, — le rapport entre cette cause et son effet, le rapport entre les vivants connus et inconnus, visibles et invisibles, — manque totalement. On peut objecter qu'il n'y a pas de raison non plus pour conclure à un rapport entre un vivant et un défunt inconnu. Cela est vrai, mais, quand on se rapporte aux faits précédents, il est tout naturel de supposer qu'un défunt dispose de moyens bien plus simples, pour établir ce rapport, qu'un vivant, — le but de cette manifestation étant d'ailleurs de prouver le fait de son existence posthume.

Quelques faits de cette rubrique ont une valeur encore plus significative lorsque l'emploi d'une langue inconnue s'est produit en l'absence de toute personne comprenant cette langue et lorsque, pour l'interprétation de la conversation, on a dû inviter des personnes pouvant comprendre cette langue. Un cas de ce genre, tout à fait explicite, a été mentionné par moi dans le même paragraphe 6, et, dernièrement, le hasard m'a fait découvrir une expérience de même nature, mais plus remarquable encore et qui est rapportée dans le journal Facts (Boston), fascicule de février 1885. Mme Elisa L. Turner, de Montpellier (Vermont), y raconte avec force détails comment son mari, M. Curtis Turner, fut le sujet d'un phénomène curieux. Il tomba malade en 1860 ; après deux ans de maladie, il se mit au lit, et les médecins le déclarèrent incurable. M. et Mme Turner étaient quelque peu médiums, et en dernier recours ils organisèrent une séance spiritique. M. Turner tomba en transe, et l'agent contrôlant la séance s'exprima bientôt ainsi, en

mauvais anglais : « Je désire m'entretenir avec un Français. » (Je laisse ici la parole à Mme Turner.) — « Le Dr Prevo, un Français, ayant été appelé, il s'entretint avec lui aussi correctement que s'il avait en l'habitude de s'exprimer en français et avait su examiner des malades. Cela surprit le docteur Prevo, qui décida de mettre les esprits à l'épreuve. Lorsqu'il revint, il apporta des planches anatomiques, mais l'esprit, qui se prétendait médecin, était de force à lui répondre, car il désignait et nommait tous les divers muscles en latin et en français aussi parfaitement que le docteur Prevo lui-même, qui est un savant médecin. » Le résultat fut qu'en dix jours le malade fut rétabli, selon la promesse qu'avait faite le docteur invisible. Mme Turner termine ainsi son récit: « Mon mari ne connaissait pas plus la langue française qu'il... savait jouer du violon, et cependant, bientôt, sous le contrôle du Dr Hannibal (ainsi que l'interlocuteur se nommait lui-même), il put parler français et jouer du violon. » Et l'éditeur du journal ajoute : « Au congrès de Waterbury, Vermont, tenu en octobre 1884, à l'un nos meetings d'expérimentation, le docteur Prevo a raconté ce phénomène avec plus de détails qu'il n'en est fourni ici. »

C'est aussi sous cette rubrique que doivent se ranger des cas où le médium s'exprime non dans une langue étrangère, mais par un alphabet conventionnel qui lui est inconnu, comme par exemple l'alphabet des sourds-muets. On va voir un cas où la communication a été faite par cet alphabet, car le défunt, de son vivant, était sourd et muet ; j'emprunte cet exemple au journal mensuel édité par Hardinge Britten, à Boston, en 1872, sous le titre l'Étoile de l'Ouest où, à la page 261, elle cite le récit de M. H. B. Storer, reproduit dans l'Epoque spirituelle, comme suit :

« Le samedi 2 août 1872, je faisais une conférence à Syracuse (N.-Y.), et entre la séance du matin et celle du soir j'assistai à une réunion chez M. Bears. Parmi les assistants, qui étaient une vingtaine environ, se trouvaient deux dames et deux messieurs venus d'une ville voisine pour assister à mes conférences. Au cours de la réunion, un médium, Mme Corwin, tomba en transe et désigna de la main l'un des assistants ; il se leva et, traversant la salle, vint prendre un siège à côté du médium. Alors l'esprit parut faire des tentatives réitérées pour parler, impuissant, semblait-il, à soumettre à sa volonté les organes du médium, ce qui produisit un effet pénible sur la plupart des assistants.

« On remarqua cependant que la main gauche du médium se levait par moments, et que ses doigts faisaient divers mouvements. Quelques instants après, le monsieur en question déclara que l'esprit lui avait donné une preuve de son idendité, et ce, « d'une façon indubitable ». Supposant que c'était un signe quelconque convenu, on s'attendait toujours à entendre prononcer des paroles par l'esprit, proposant tel ou tel moyen pour faciliter la manifestation. Subitement, le médium tomba sous l'influence d'un autre esprit, qui déclara, d'une façon parfaitement calme, que si l'on restait tranquille, la femme du monsieur qui se tenait auprès du médium essayerait encore une fois de se manifester, qu'elle avait été sourde-muette sur la terre et qu'elle communiquerait par le moyen de l'alphabet des sourds-muets. On fit le silence, et bientôt l'individualité annoncée revint et parla pendant vingt minutes avec son mari ; les doigts du médium formaient les réponses et les phrases au moyen des signes employés par les sourds-muets.

« La scène était émouvante : le mari se tenait en face du médium en transe, et posait à sa femme diverses questions, par signes, et sa femme répondait à ses pensées de la même manière, par l'intermédiaire d'un organisme étranger, d'une personne qui n'avait jamais pratiqué ce mode de conversation. L'esprit faisait également des réponses à des questions

mentales, en les écrivant par la main du médium. Ces réponses étaient toujours exactes et satisfaisantes.

« Disons encore que le médium et le monsieur dont il est question ne se connaissaient nullement, et que le médium n'avait jamais jusqu'alors vu employer les signes de l'alphabet des sourds-muets. »

II.— Constatation de la personnalité d'un défunt par des communications délivrées dans le style caractéristique du défunt ou par des expressions particulières, qui lui étaient familières — reçues en l'absence de personnes connaissant le défunt.

Cette rubrique est le corollaire de la précédente, dont les cas, quoique bien précieux, sont rares et, en outre, présentent un caractère fugitif, à peine saisissable, et ne laissent pas de preuves objectives et durables, à moins que les paroles en langue inconnue du médium n'aient été sténographiées sur place.

La majeure partie des communications se reçoivent naturellement dans une langue connue du médium,ce qui n'empêche pas qu'elles présentent quelquefois des particularités tellement marquantes que le cachet de la personnalité ne peut être méconnu. Dans le paragraphe 4 du chapitre III j'ai cité un cas extraordinaire de cette nature dans le fait de l'achèvement du roman de Charles Dickens, laissé inachevé, et complété après sa mort parla main d'un jeune médium illettré ; le roman complet est imprimé et tout le monde peut juger si la seconde partie n'est pas digne de la première. Non seulement toute la trame du roman est suivie et l'action est menée à bonne fin de main de maître, de telle manière que le critique le plus sévère ne pourrait dire où se termine le manuscrit original et où commence la partie médiumnique, mais, en outre, beaucoup de particularités de style et d'orthographe témoignent de l'identité de l'auteur. (Voir p. 326.)

Voici encore un cas d'une nature toute privée, que je tiens de première source. Il me fût raconté par mon amie Mlle B. Pribitkow, dont j'ai déjà, à maintes reprises, eu l'occasion de parler. Elle se trouvait un soir chez la princesse Sophie Schahofskoy (belle-mère de mon ami et camarade de lycée le prince Alexandre Schahofskoy); c'était à Saint-Pétersbourg, en 1874. Mlle B. Pribitkow est un peu médium, et la princesse organisait avec elle de temps à autre de petites séances au moyen de la planchette. Une personne qu'elle connaissait, M. Foustow (que je connais aussi), vint pendant la soirée lui rendre visite. M. Foustow était le gérant des affaires du prince Georges Sch., du Caucase, que ni la princesse ni Mlle de Pribitkow ne connaissaient. Sachant que ces dames s'occupaient de spiritisme, l'idée lui vint de leur demander si elles ne pouvaient pas le faire entrer en communication avec le père défunt du prince Georges, auquel il avait un renseignement important à demander. L'essai fut fait et, quand le père du prince Georges se fut nommé, M.Foustow lui demanda ce qu'était devenue une forte somme d'argent qui avait disparu après sa mort. Sa réponse fut : « Ce qui est perdu est perdu ; mais je ne m'en afflige pas : il n'est pas utile que Georges ait tant de « fisc ». Le mot russe employé pour fisc (ou argent) était kazna, ce qui signifie à proprement parler « le trésor de la Couronne »; cette

expression étonna beaucoup les assistants, qui n'avaient jamais entendu qu'elle fût employée dans un autre sens.

Lorsque M. Foustow communiqua cette réponse au prince Georges, celui-ci répondit que l'emploi du mot kazna ne le surprenait pas, car son père était un homme du vieux temps, un vieil original, et qu'il ne désignait jamais l'argent autrement que par ce mot (C'est une vieille expression que le peuple emploie encore maintenant.).

Il est inutile d'ajouter ici que ni le médium ni personne des assistants, pas même M. Foustow, n'avaient jamais vu le défunt, qui avait passé sa vie en Géorgie et y était mort. On posa encore une question concernant les affaires privées du prince, et on reçut une réponse très à propros, et à laquelle les événements ultérieurs donnèrent raison; mais, comme ces détails ne se rapportent pas à cette rubrique, je crois qu'il est inutile de les reproduire ici.

Il y a quelque temps, j'ai prié Mlle de Pribitkow de faire certifier encore une fois ce fait par le témoignage de M. Foustow, et il me le confirma lui-même par écrit.

Quelquefois un mot suffit pour établir l'identité d'une personne pour celui qui seul peut comprendre la valeur de ce mot. Voici un phénomène aussi simple qu'éloquent, qui s'est produit en l'absence de celui qu'intéressait l'expérience. Le vénérable littérateur S. C. Hall nous raconte ce qui suit : « J'ai reçu par le médium D. Home un message, de la part de la fille de Robert Chambers, concernant une affaire de famille d'ordre très intime; lorsqu'elle me demanda d'en donner connaissance à mon honorable ami M. Chambers, je refusai de le faire, à moins d'obtenir quelque preuve qui pût le convaincre que c'était réellement l'esprit de sa fille qui m'avait parlé. L'esprit me répondit :

« Dites lui : papa, mon amour ! » Je demandai à M. R. Chambers ce que signifiait cette expression. Il me dit que c'étaient les dernières paroles de son enfant au moment de mourir, pendant qu'il lui soulevait la tête au-dessus de l'oreiller. Je me considérai dès lors comme autorisé à lui faire part du message qui m'avait été transmis à son intention. » (Light, 1883, p. 437.)

Par un heureux hasard, ce cas se trouve confirmé, tout à fait indépendamment, par le témoignage d'une autre personne qui assistait à cette séance ; le témoin est M. H. F. Humphreys, qui a publié sur ce sujet un article intitulé « Expériences de spiritualisme » dans le même volume du Light (p. 563).

Je ne puis manquer de mentionner ici, au moins à titre de renvoi, une communication reçue par le juge Edmonds de la part d'un jeune garçon, marchand de journaux, par la bouche de sa fille en transe et qui forme l'objet du Spiritual Tract numéro 3, intitulé: « Le Jeune Vendeur de journaux. » La communication fut sténographiée par le juge pendant sa réception, et il faut la lire pour apprécier le tour caractéristique de ce récit d'un gamin parcourant les rues de New-York.

III. —Identité de la personnalité d'un défunt inconnu du médium, constatée par des communications délivrées dans une écriture identique à celle qu'on lui connaissait de son vivant.

Je suis tenté de dire que cette preuve de personnalité l'emporte sur toutes celles de la rubrique 1 ; la preuve écrite est tout aussi caractéristique que celle fournie par le langage; mais, pour le but que nous poursuivons, la langue employée dans cette communication doit être ignorée du médium. En outre, si elle n'est pas faite par écrit, la preuve documentaire nous fait défaut: et, généralement, ces communications en une langue inconnue du médium sont transmises de vive voix, en langage courant, ce qui en fait précisément le prix. Ici nous avons une prouve de personnalité tout aussi probante, mais avec cet avantage qu'elle peut être donnée dans la langue maternelle du médium et qu'elle présente, en outre, un document matériel, permanente toujours à la portée la critique ; et, mieux que cela, elle a l'avantage de pouvoir être donnée en présence de la personne intéressée. Car je nie résolument que l'écriture d'un défunt inconnu du médium puisse être reproduite d'une façon absolument identique par une opération de la conscience somnambulique du médium, grâce uniquement à la présence d'une personne qui avait connu ce défunt. Je l'affirme pour deux raisons : premièrement, nous pouvons reconnaître l'écriture d'une personne que nous connaissons, mais nous ne pourrions pas la reproduire de mémoire, même par un effort de notre volonté ; secondement, si la communication reproduisait une phrase que nous aurions pensée en nous représentant l'écriture qui nous est familière, — ce qui aurait pu être tenté à titre d'expérience, — on aurait pu encore prétendre que la phrase a été reproduite mécaniquement, ensemble avec l'écriture, par transmission de pensée ; mais, comme on le sait, les communications reçues ont leur propre contenu et leur phraséologie propre. Je ne parle pas certainement de quelques mots détachés ou de signatures présentant un fac-similé de l'écriture de leur auteur, — ce qui peut toujours prêter à contestation, — mais je parle de communications plus ou moins longues ou fréquentes, émanant de la même personne défunte, dans son écriture originale. Et cette preuve doit, selon moi, être considérée comme absolument concluante, car l'écriture a toujours été considérée comme un document irréfutable de la personnalité et comme son expression fidèle et constante.

L'écriture est vraiment une sorte de photographie de la personnalité. (Voir ce que j'ai dit plus haut de la graphologie et des variations de l'écriture dans les personnifications hypnotiques, ch. III, §3, p. 321.)

Quant à la possibilité d'écrire une écriture étrangère, il faut lui appliquer le même argument que pour la faculté de parler une langue qu'on ne connaît pas (p. 353 .

Les communications reçues dans l'écriture du défunt sont mentionnées ça et là dans la phénoménologie médiumnique. Mais elles sont rares, les rapports qu'on en fait manquent de détails, et on doit se reposer sur le jugement de ceux à qui elles étaient adressées; étant toujours d'un ordre privé, il est naturel qu'elles ne soient pas livrées à la publicité ; en outre, pour servir de preuve documentaire d'identité de l'écriture, elles devraient être publiées avec des fac-similé de l'écriture de la personne avant et après la mort ; mais on se soucie rarement de donner cette preuve, qui est d'ailleurs assez dispendieuse. Quelquefois pourtant, ces preuves ou ces détails ont été fournis, et c'est de ces expériences complètes que je parlerai.

Les plus importantes de ces communications sont certainement celles qui furent reçues par M. Livermore, de la part de feu sa femme, Estelle, au cours des nombreuses séances qu'il tint avec Kate Fox, pendant plusieurs années, de 1861 à 1866. Plus loin le lecteur trouvera (au § 8) tous les renseignements publiés sur ces remarquables séances, dont je

ne menlionne ici que celles ayant trait aux communications. Elles furent toutes, au nombre d'une centaine, reçues sur des cartes que M. Livermore marquait et apportait lui-même, et furent toutes écrites non par le médium (dont M. Livermore tenait les mains durant toute la séance), mais directement par la main d'Estelle et quelquefois même sous les yeux de M. Livermore, à la lumière spiritique créée ad hoc, lumière qui lui permettait de reconnaître parfaitement la main et même toute la figure de celle qui écrivait. L'écriture de ces communications est une parfaite reproduction de l'écriture de Mme Livermore vivante. Dans une lettre de M. Livermore à M. B. Coleman, de Londres, dont il avait fait la connaissance en Amérique, nous lisons : « Nous venons enfin d'obtenir des lettres datées. La première de ce genre, datée du vendredi 3 mai 1861, était écrite très soigneusement et très correctement, et l'identité de l'écriture de ma femme a pu être rétablie d'une façon catégorique par des comparaisons minutieuses ; le style et l'écriture de « l'esprit » sont pour moi des preuves positives de l'identité de l'auteur, même si on laisse de côté les autres preuves encore plus concluantes, que j'ai obtenues. » Plus tard, dans une autre lettre, M. Livermore ajoute : « Son identité a été établie de façon à ne laisser subsister l'ombre d'un doute : d'abord par son apparence, ensuite par son écriture et enfin par son individualité mentale, sans parler de nombreuses antres preuves qui seraient concluantes dans des cas ordinaires, mais dont je n'ai pas tenu compte, sauf comme preuve à l'appui. »

M. Livermore, en envoyant quelques-unes de ces communications originales à M. Coleman, lui avait envoyé aussi des spécimens de l'écriture d'Estelle de son vivant, pour les comparer, et M. Coleman trouve les premières « absolument semblables à l'écriture naturelle ». (B. Coleman, le Spiritualisme en Amérique, Londres, 1861, pp. 30, 33, 35). Deux fac-similé de ces communications écrites sont joints à cette brochure, et on les retrouve dans le Spiritual Magazine de 1861, où les lettres de M. Coleman parurent tout d'abord. Ceux qui possèdent des lettres de Kate Fox peuvent s'assurer que leur écriture n'a rien de commun avec celle des communications de M. Livermore.

Outre cette preuve intellectuelle et matérielle, nous en trouvons encore une autre dans plusieurs communications écrites par Estelle en français, langue complètement inconnue du médium. Voici à ce sujet le témoignage décisif de M. Livermore :

« Une carte que j'avais apportée moi-même fut enlevée de ma main et après quelques instants elle me fut visiblement rendue. J'y lus un message admirablement écrit en pur français, dont Mlle Fox ne connaissait pas un mot. » (Owen, Debatable Land, Londres, 1871, p. 390.) Et dans une lettre de M. Livermore à M. Coleman je lis encore : « J'ai aussi reçu, il n'y a pas longtemps, plusieurs autres cartes écrites en français. Ma femme connaissait très bien le français; elle l'écrivait et le parlait correctement, tandis que Mlle Fox n'en avait pas la moindre notion. » (Le Spiritualisme en Amérique, p. 34.)

Nous trouvons ici une double preuve d'identité : elle est constatée non seulement par l'écriture en tous points semblable à celle du défunt, mais encore dans une langue inconnue du médium. Le cas est extrêmement important et présente à nos veux une preuve d'identité absolue.

Les fac-similé de ce genre qui ont été publiés sont peu nombreux. Il existe cependant un livre intitulé : Douze Messages de l'esprit de John Quincy Adams à son ami Josiah Brigham, par Joseph D. Stiles, médium, imprimé en 1859. A la préface sont joints des fac-similé des écritures d'Adams et de sa mère, avant et après leur mort, qui offrent une

similitude frappante; le fac-similé de l'écriture normale du médium s'y trouve également. Nous trouvons dans le Spiritualist de 1881, II, page 111, une notice sur cet ouvrage dû à M. Emmette Coleman, qui n'est pas connu comme un critique indulgent et qui émet cette conclusion : « Ce livre est unique dans la littérature spirite, et à mon sens il contient des preuves concluantes de l'identité de l'intelligence qui est l'auteur de ces messages, les preuves intérieures et matérielles ayant une valeur égale sous ce rapport. »

Dans le Spiritual Record de 1884, pages 554 et 555, je trouve les fac-similé d'une communication reçue par le Dr T.-L.Nichols, de la part de feu sa fille Willie, par l'écriture directe entre deux ardoises. Elle est parfaitement identique au spécimen de l'écriture de Willie, de son vivant, et n'a aucune ressemblance avec l'écriture du médium Eglinton, dont un spécimen est joint. Un autre fac-similé d'une communication de Willie se trouve dans le même journal de l'année 1883, page 131. Voilà tout ce que je trouve, pour le moment, dans mon registre, en fait de pareils fac-similé.

Depuis que le procédé de l'écriture directe a été simplifié et facilité par l'emploi des ardoises, ce phénomène, baptisé du nom de psychographie, est devenu très fréquent, elles cas d'identité d'écriture ont été rapportés plus souvent ; seulement les fac-similé justificatifs manquent. Comme exemple, je citerai une expérience qui porte en elle, outre la preuve extérieure de récriture, une preuve intérieure caractéristique. Voici le fait que M. J.-J. Owen publia dans le Religio-Philosophical Journal du 26 juillet 1884, et que j'emprunte au Light de 1885 (p. 35), où il a été reproduit. J'abrège ce récit tout en laissant parler M. Owen lui-même :

« II y a de cela douze ans, je comptais au nombre de mes amis intimes un sénateur de Californie, fort connu, et qui était directeur d'une banque prospère à San Jose. Le Dr Knox — c'est son nom — était un penseur profond et un partisan résolu des théories matérialistes.Il était atteint d'une pulmonie progressive, et, sentant approcher sa fin, il parlait souvent du sommeil éternel qui l'attendait, et avec lui l'oubli éternel. Il ne craignait pas la mort. Je lui dis un jour: « Faisons un pacte, docteur : si, là-haut, vous vous sentez vivre, vous tenterez le possible pour me communiquer ces quelques mots : « Je vis encore. » II me fit cette promesse solennellement... Après sa mort, j'attendais impatiemment qu'il me donnât de ses nouvelles. Ce désir s'accentua davantage à l'arrivée, dans notre ville, d'un médium à matérialisations, venant de l'est de l'Amérique. J'avais une confiance absolue dans le caractère sérieux de ce médium ; il déclara qu'il pouvait parfois obtenir des preuves d'identité par le moyen de l'écriture directe, sur une ardoise, et il me proposa de tenter l'expérience, puisqu'une occasion se présentait... Je nettoyai une ardoise, y posai un crayon d'ardoise, et tins l'ardoise contre la surface inférieure de la table (Ces conditions donnent à l'expérience une grande valeur, car, dans la règle, cette opération est exécutée par le médium en personne. (Note de l'auteur.) Le médium plaça une de ses mains sur la mienne, en dessous de la table, et l'autre sur la table...Nous entendîmes le bruit du crayon grattant sur l'ardoise, et, en enlevant celle-ci, nous y trouvâmes les lignes suivantes :

« Ami Owen, les phénomènes que nous offre la nature sont irrésistibles, et le soi-disant philosophe, qui lutte souvent contre un fait qui contrecarre ses théories favorites, finit par être lancé dans un océan de doute et d'incertitude. Ce n'est pas précisément le cas avec moi, bien que mes anciennes idées sur la vie future soient maintenant bouleversées

de fond en comble; mais, je l'avoue, ma désillusion a été agréable, et je suis heureux, mon ami, de pouvoir vous dire : « Je vis encore. »

« Votre ami toujours,

« Wm. Knox. »

« II faut faire remarquer que le médium dont il s'agit est venu en Californie trois ans après la mort de mon ami, qu'il ne l'avait jamais connu et que l'écriture du message était à ce point conforme à celle de mon ami défunt, qu'elle a été reconnue pour la sienne par le personnel de la banque qu'il avait présidée. »

S'il n'y avait pas eu identité d'écriture, nous aurions pu expliquer ce cas, comme tant d'autres, par la transmission de pensées ; mais dans ces conditions, la manifestation devient personnelle.

En fait de communications transmises par le même procédé, mais en grande quantité, de la part d'une seule et même personnalité, je ne connais que le cas remarquable de M. Mary Burchett, qu'elle raconte elle-même dans le Light de 1884 (p. 471) et 1886 (pp. 322, 425). Dans l'espace de deux ans, elle reçut une cinquantaine de messages dans l'écriture d'un ami intime, mort en 1883. De son vivant il ne croyait pas plus que M. Knox « à la possibilité d'une vie après la mort » ; et c'est pourquoi il dit dans son deuxième message : « C'est une révélation pour moi aussi bien que pour vous ; vous n'ignorez pas combien j'étais réfractaire à toute foi en une existence future. »

Antérieurement à mon voyage à Londres, en 1886, j'écrivis à M. Burchett et lui posai diverses questions, auxquelles elle répondit obligeamment par la lettre suivante, qui contient de nombreux détails inédits :

« The Hall, Bushey, Herts (Angleterre) le 20 mai 1886.

« M. — Je regrette de ne pouvoir faire droit au désir que vous avez exprimé de posséder quelques spécimens de l'écriture posthume et naturelle de mon ami défunt, attendu que les messages qu'il m'a adressés, étant d'un ordre purement personnel, sont sacrés pour moi. Il m'a, en outre, prié à maintes reprises de ne les montrer à personne. Quant aux questions que vous me posez, j'y répondrai très volontiers.

« 1) Relativement à l'écriture de mon ami : jusqu'à ce jour j'ai reçu de lui trente-quatre lettres, par la médiumnité de M. Eglinton ; les deux premières étaient écrites sur des ardoises, toutes les autres sur du papier. Une de ces lettres est écrite sur une feuille de papier à lettre que j'avais collée par les coins avec un peu de gomme, sur une des ardoises, de manière qu'elle pût être enlevée sans peine (voir Light, 1884, p. 472). En ce qui concerne les quelques premières lettres, bien que l'écriture en ressemble beaucoup à celle de mon ami et qu'elles soient conçues dans un style et un langage qui lui étaient propres, je leur ai découvert en même temps une certaine ressemblance avec l'écriture d'Ernest, l'un des esprits-guides du médium, ce qui me déconcerta un peu. Mais cette vague ressemblance ne tarda pas à diminuer graduellement, et finit par disparaître tout à fait; et alors l'écriture des messages devint pareille à celle de mon ami, de son vivant, en tant qu'une écriture au crayon peut ressembler à celle faite avec une plume. Mon ami

était Autrichien de naissance, et son écriture, remarquablement jolie et fine, portait le cachet de son origine allemande...

« 2) Tous les messages, sauf un, sont écrits en anglais, avec beaucoup de phrases en langue allemande. Durant sa vie il avait également l'habitude de m'écrire en anglais. A l'approche de Noël, en 1884, je reçus, à mon grand étonnement, une lettre allemande, écrite avec des caractères gothiques fort beaux et d'un style impeccable..... (Cette lettre allemande présente la même valeur que celle d'Estelle, écrite en français. — A. A.) Éprouvant quelque difficulté à comprendre l'allemand, car à cette époque je ne connaissais cette langue qu'imparfaitement, j'exprimai mon regret que la lettre fût en allemand, ajoutant que j'aurais beaucoup désiré recevoir quelques lignes dans ma langue maternelle. M. Eglinton proposa obligeamment d'essayer. La feuille n'était écrite que d'un seul côté ; il la retourna sur l'ardoise, que nous tenions de la façon habituelle, et, peu de temps après, j'entendis le bruit du crayon et trouvai quelques mots seulement, en anglais, dans le style habituel (Je cite ce détail intentionnellement, comme pouvant servir de preuve d'authenticité pour les communications antérieures. — A. A.).

« 3) Ces messages contiennent des allusions si nombreuses à sa vie sur la terre, qu'elles suffirent pour me convaincre de son identité, sans que j'eusse eu besoin d'autres preuves, qui ne faisaient point défaut cependant. Vous avez peut-être lu dans le livre de J. Farmer : Twixt two Worlds, Entre deux mondes ; la Vie et les Actes de W. Eglinton (Londres, 1886, p. 167), le récit d'une matérialisation remarquable. C'est moi qui l'ai communiqué (A la séance dont parle M. B., elle a parfaitement reconnu la forme matérialisée de son ami, qui avait la tête découverte; elle était tout près de lui et l'a même tenu par la main: pendant ce temps, la lumière était augmentée, à dessein. — A. A.) Dans une de ses premières lettres je trouvai une preuve frappante : il nomma, incidemment, un endroit en Allemagne, et je me souvins alors qu'il m'avait dit l'avoir visité. C'est un nom assez bizarre, et je ne l'ai jamais entendu citer, ni avant ni après. Un jour que j'étais assise, seule, a une séance d'écriture automatique, — depuis l'automne dernier, j'ai développé en moi cette faculté, à un degré faible encore, — je fis allusion à ce fait et demandai à mon ami s'il voulait écrire, par ma main, le nom du pays où cet endroit se trouvait. Je m'évertuai à rendre ma main aussi passive que possible, afin de n'exercer aucune influence sur la réponse; tout de même je m'attendais à lire « Autriche » ou « Hongrie ». A mon grand étonnement, ma main écrivit, lentement, le nom d'une ville, et alors je me souvins qu'au cours de l'entretien que j'eus avec lui, lorsque je lui fis observer la consonance bizarre de ce nom, il m'avait dit que cet endroit se trouvait auprès de la ville de D. J'ai toujours considéré cet incident comme fort curieux, bien que dans l'espèce il ne présente pas beaucoup d'importance (Je reproduis ce passage de la lettre de M. B. à titre de preuve complémentaire de l'authenticité de l'écriture directe, obtenue par la médiumnité d'Eglinton, en face de la persistance de la Société de Recherches psychiques de Londres à la nier. — A. A.).

« Agréez, etc.

« Mary Burchett. »

II me reste à ajouter que, lors de mon séjour à Londres, en 1886, je saisis l'occasion qui se présentait pour moi de faire la connaissance de M. Burchett. Comme bien l'on pense,

elle me confirma ce qui précède et me fit voir des spécimens de l'écriture de son ami, avant et après sa mort; mais il ne me fut pas permis d'en lire le contenu, de sorte que je n'ai pu examiner et comparer les deux écritures aussi soigneusement que je l'aurais voulu ; j'ai seulement pu comparer la façon dont était écrit l'article the, et je la trouvai identique; pour le reste, je constatai une ressemblance dans l'aspect général des deux écritures ; mais ressemblance n'est pas identité, et, de plus, l'écriture au crayon diffère toujours quelque peu de l'écriture à l'encre.

Voici un autre exemple, où le défaut de fac-similé est compensé dans une mesure par quelques détails précis qui nous sont fournis sur la forme de certaines lettres, circonstance qui nous prouve que la comparaison des écritures a été faite avec soin.

Cette expérience est publiée in extenso dans le Light de 1884 (p. 397). Je n'en donnerai ici que l'essence: M. A. J. Smart (l'auteur de l'article), logeait, lors de son séjour à Melbourne (Australie), chez M. Spriggs, un médium fort connu. Ils occupaient le même lit. Le 27 mars de la même année (1884), tous les deux venant de se coucher, M. Smart s'aperçut que son ami était de suite tombé en transe. Après qu'il eut échangé quelques phrases avec les invisibles, au moyen de coups frappés, ceux-ci annoncèrent que l'on « était en train d'écrire » et qu'il fallait « regarder dans dix minutes ». Peu après, le médium revint à son état normal, et l'on alluma la bougie. Sur une table placée à quelque distance du lit, M. Smart trouva un message, au nom de sa mère, morte au mois de février dernier, écrit à l'encre, sur une feuille de papier, et conçu en ces termes :

« Cher Alfred, Harriet t'a écrit pour t'annoncer que j'ai quitté la terre. J'étais contente de partir. Je suis heureuse. Je te parlerai bientôt. Dis à Harriet que je suis venue. Que Dieu te bénisse. Ta mère affectionnée à jamais. »

Voici les observations que M. Smart fait par rapport à l'écriture :

« J'ai minutieusement comparé l'écriture de ces messages avec les lettres écrites par ma mère, de son vivant, lettre par lettre, mot par mot. En fait, je constatai qu'outre une similitude parfaite de l'aspect général de l'écriture, qui saute aux yeux de chacun, à première vue, il y avait identité complète dans le tracé des lettres et des mots ainsi que dans la composition des phrases. Là, comme ici, on retrouve la manière ancienne d'écrire la lettre r, l'habitude (peu commune) de commencer le mot « affectionné » par une majuscule, de tourner la queue du premier f de ce mot à gauche et non à droite, et, chose particulièrement frappante, les deux écritures dénotent l'habitude d'écrire toutes les lettres à part, au lieu de les relier (habitude que ma mère avait contractée à la suite d'une faiblesse dans le bras droit, occasionnée par une entorse). Et je passe bien d'autres points de ressemblance, évidents pour l'œil, mais difficiles à définir. Quant au style dans lequel le message est rédigé, il est caractérisé par la même concision qui lui était propre durant la vie. »

Le directeur du Harbinger of Light (Messager de la Lumière), journal de Melbourne où l'article de M. Smart a paru, ajoute de son côté: « Nous avons vu le message en question et l'avons comparé avec plusieurs lettres authentiques de M. Smart. Nous avons trouvé les deux écritures identiques et toutes les particularités de composition y reviennent. »

Le côté faible de ce récit, au point de vue de l'hypothèse d'une fraude, c'est que M. Smart et le médium étaient intimement liés d'amitié et que ce dernier a pu tenir entre ses mains les lettres de M. Smart.

L'identité d'une écriture ante mortem et post mortem ne pourrait être établie d'une façon absolue que si la communication était produite en l'absence de toute personne connaissant l'écriture du défunt. Dans mon Index ou Registre, je ne trouve pas un seul exemple qu'un message entier de ce genre réponde à ces conditions, d'un bout à l'autre, mais j'en puis citer où l'écriture obtenue a été, pour la forme de certaines lettres de l'alphabet, absolument identique à celle du défunt. Je soumets au lecteur un fait tiré de mon expérience personnelle.

Pendant une période de deux ou trois ans, j'organisai habituellement des séances d'écriture automatique avec ma femme, qui était médium ; personne n'était admis à ces expériences, sauf le professeur Boutlerow qui venait de temps en temps. J'en ai parlé plus haut (p. 378). Au commencement, nous employions la planchette, mais nous l'abandonnâmes bientôt, voyant qu'il me suffisait de poser ma main sur la main droite de ma femme, qui tenait le crayon, pour qu'elle s'endormît, au bout de 10 à 15 minutes, et peu de temps après, sa main se mettait à écrire. Je ne faisais jamais d'évocation d'aucune sorte ni ne formulais aucune espèce de demande : j'attendais simplement, et, lorsqu'une écriture se produisait, je posais des questions en rapport avec le message, de vive voix ; le crayon traçait les réponses, et le dialogue se poursuivait ainsi jusqu'au moment où le crayon tombait de la main de ma femme.

Or l'automne de l'année 1872 fut extrêmement pénible pour moi ; en revenant à Saint-Pétersbourg, de la ville d'Oufa, je faillis être noyé dans la rivière Kama, à la suite d'un abordage de vapeurs. C'était la nuit, et, quinze minutes après le choc, le bâtiment à bord duquel je me trouvais coulait. Par bonheur, je voyageais seul. Arrivé à Saint-Pétersbourg, j'appris que la maison où vivait mon vieux- père, dans sa propriété, gourvernement de Penza, avait été la proie du feu, et que le mobilier avait été détruit dans l'incendie, y compris les archives de la famille et une belle collection de livres, que mon père et moi avions mis cinquante ans à former. A cette nouvelle, je résolus de repartir dans quelques jours, pour aller rejoindre mon père et lui aider à sortir d'embarras. La veille de mon départ de Saint-Pétersbourg, j'eus l'idée de faire une séance d'écriture médiumnique, curieux de savoir s'il y aurait une communication se rapportant à mon voyage projeté. Il n'en fut rien : dès que ma femme fût endormie, j'obtins le message suivant, d'une main ferme et large, qui n'était pas l'écriture habituelle de ma femme :

« Je suis affligé pour mon troupeau, je souffre pour lui, avec mon fils Dieu-donné qui cherche les voies du Seigneur.

« Nicolas, prêtre. »

Je n'y comprenais rien et demandai un éclaircissement. En réponses j'obtins ces lignes :

« C'est en vain. Monsieur, que vous songez à un avertissement; la chose était impossible, car elle aurait pu faire éviter ce qui est arrivé; or cela était inévitable ; c'était prédéterminé par la Providence miséricordieuse, pour le bien de l'âme... qui a besoin de force prières!... »

A la question que je posai par rapport à mon voyage, je reçus cette réponse :

« Votre sacrifice est grand, mais il est indispensable. »

Lorsque ma femme revint à elle, nous nous mîmes à déchiflïer le message, faisant des conjectures quant à sa provenance. Nous conclûmes enfin que le prêtre Nicolas ne pouvait être autre que feu le beau-père du curé de la paroisse de Répiovka, dans la propriété de mon père, et que celui-ci habitait en permanence. Et voici pourquoi la femme du prêtre actuel de notre paroisse rurale s'appelle Olga Nicolaïevna (fille de Nicolas); nous savions, de plus, que son père avait été prêtre de la même paroisse, qu'il avait cédée, selon l'usage adopté en Russie, à son gendre. Le prêtre Nicolas avait, d'ailleurs, été le confesseur de mon père. Il y avait donc tout lieu de supposer que c'était lui l'auteur du message qui nous avait été transmis. Nous nous expliquions dès lors pourquoi il avait désigné son successeur comme « fils Dieu-donné ». Quant aux mots : « Je suis affligé, etc. », et tout le reste de la communication, ils ont une signification tout intime, que je ne puis divulguer, mais qui nous les rendait parfaitement compréhensibles. Les mots : « C'est en vain que vous songez à un avertissement », se rapportaient probablement à une pensée que j'avais émise un jour, à une autre occasion, disant que dans les cas où le feu ne provenait pas d'un accident, mais était l'oeuvre d'un incendiaire, les agents invisibles auraient bien pu prévenir les intéressés.

Le message ci-dessus présente deux singularités: d'abord, son style suranné, qui a cours dans les séminaires et que personne d'autre n'emploie maintenant; jamais l'idée nous serait venue, à moi ou à ma femme, de faire usage de ces expressions et tournures (elles sont absolument intraduisibles) ; — ensuite, le caractère de l'écriture même, pour certains traits particuliers, qui me frappèrent : c'est une sorte de mélange de l'écriture de ma femme et de celle d'une personne étrangère ; certaines lettres avaient une forme tout autre que ma femme n'avait l'habitude de leur donner.

Je désirai vivement comparer cette écriture avec celle du prêtre Nicolas, que j'avais connu étant tout jeune, quand je venais passer les vacances dans notre propriété. Il est mort en 1862, mais déjà, depuis 1851, ayant trouvé un remplaçant, en la personne de son gendre, il n'avait plus habité Répiovka. Je n'avais jamais vu aucun écrit de sa main; quant à ma femme, elle ne l'avait jamais connu. Je priai donc son « fils Dieu-donné » de me faire voir quelques-unes de ses lettres ou autres papiers autographes ; mais il ne put trouver autre chose qu'une page d'un vieil almanach sur laquelle son beau-père avait fait quelques annotations. Il arracha la feuille et me l'envoya. Cette simple feuille me procurait déjà des éléments précieux pour la comparaison des deux écritures. Rien des années plus tard, en 1881, je fis moi-même des recherches dans les archives de l'église, et je réussis à trouver des pages entièrement écrites de la main du révérend père Nicolas. Je comparai ces manuscrits avec le message que nous avions reçu et constatai les détails suivants :

Dans le message, la lettre russe ? (le l latin) est toujours écrite comme la lettre grecque ?

Dans le manuscrit du prêtre Nicolas, cette lettre a tantôt la forme adoptée pour l'alphabet russe, tantôt la forme grecque. Sur une feuille du registre des décès, la

signature du « père Nicolas » est répétée 35 fois ; dans 8 cas, la lettre l est faite à la manière russe, et 27 fois comme un ?. Ma femme ne l'a jamais écrite sous cette dernière forme. La lettre ? (correspondant à la même lettre de l'alphabet latin) est écrite dans le message, invariablement, comme un g latin, ainsi qu'on le faisait dans le temps.

Dans les manuscrits, j'ai trouvé cette lettre aussi écrite de deux façons ; mais la forme g prédomine, l'autre ne se rencontrant que rarement. J'ai sous les yeux une page de manuscrit in-folio, où la lettre ? est répétée 44 fois, dont 3 fois sous forme d'un g.

Ma femme n'a jamais écrit le ? comme un g latin.

Je passe sur d'autres particularités, moins marquantes, par exemple la manière d'écrire la lettre ? (le b latin) : ma femme traçait le crochet toujours en haut, alors que dans le message, aussi bien que dans les autographes du prêtre Nicolas, il est toujours ramené en bas, comme dans la lettre grecque ?.

A quoi attribuer cette étrange concordance dans la façon d'écrire ces lettres ? Il importe de lui trouver une explication plausible. Il serait trop aisé de prétendre que la conscience somnambulique du médium, entrant dans le rôle d'un vieux prêtre, ait employé une calligraphie surannée ; l'emploi du ? n'est pas complètement passé d'usage, et le d ancien s'écrivait pour la plupart du temps comme un 2 avec le crochet sous la ligne, et on ne le rencontre plus que rarement sous la forme g.

Il ne s'agit donc pas d'une imitation d'un genre d'écriture; la question qui se présente est de savoir pourquoi la forme de ces lettres concorde avec celle qu'avait adoptée le prêtre Nicolas.

Dans Light (1887), il y a un article intitulé Self-proving Messages (Messages qui renferment leur preuve en eux-mêmes), dans lequel nous trouvons, à la page 107, un exemple analogue à celui qui précède, c'est-à-dire où l'écriture du message ressemble à l'écriture ante mortem de la personnalité au nom de laquelle le message est transmis, par la forme de quelques lettres seulement (l'auteur en donne la description), le médium n'ayant jamais vu cette écriture. L'article ne mentionne pas si l'expérience a été faite en l'absence de la personne qui connaissait le défunt.

IV. —Identité de la personnalité d'un défunt constatée par une communication provenant de lui, contenant un ensemble de détails relatifs à sa vie, et reçue en l'absence de toute personne ayant connu le défunt.

Au chapitre III, paragraphe 9, j'ai présenté plusieurs cas qui répondent à cette condition d'une façon tout à fait satisfaisante.

Ainsi, par exemple, le cas du vieux Chamberlain qui transmet une communication, par l'organe du médium, à un groupe de douze personnes, qui ne le connaissaient pas; cette personnalité se manifeste immédiatement une deuxième fois pour ajouter quelques détails le concernant, après que les membres du groupe eurent exprimé leurs regrets de ne pas les lui avoir demandés lors de sa première manifestation, afin d'obtenir une preuve

complète de son identité. On sait que, vérification faite, tout ce qu'il avait dit fut reconnu exact (p. 431).

Nous connaissons un autre cas analogue, celui d'Abraham Florentine qui, mort en Amérique, se manifestait en Angleterre, par des coups frappés, dans un cercle spirite où on ne soupçonnait même pas son existence, et qui donnait sur lui-même des indications qui furent reconnues exactes après des renseignements pris en Amérique (p. 437).

Dans le chapitre en question, j'indiquais la source où l'on trouve des milliers d'exemples similaires qui pourraient fournir matière à une étude spéciale faite sur place, dans des conditions de contrôle des plus rigoureuses; je veux parler du « Message Department » du Banner of Light. Les documents qui doivent servir soit à dévoiler les impostures, soit à établir la vérité, sont mis à la portée de chacun de ceux qui voudraient se donner la peine de les analyser. Il serait fort intéressant de prendre une centaine de messages dans l'ordre où ils sont imprimés et d'établir la proportion du faux, du juste et du douteux.

Parmi ces communications, il s'en trouve qui contiennent des allusions à des affaires de famille tout à fait intimes. Dans le numéro du 15 mars 1884, il y a, par exemple, un message délivré au nom de Monroe Morill, qui parle de ce qui lui était arrivé dans l'Extrême-Ouest américain ; le numéro du 5 avril publie une lettre de Hermann Morill, frère du défunt, qui confirme l'exactitude du message et écrit entre autres choses : « Je comprends très bien l'allusion qu'il fait au Far-West ; il parle d'un incident que lui, notre frère le Dr Morill, à Sandusky (Ohio) — où Monroe est mort — et moi étions seuls à connaître. »

Autre exemple : dans le numéro du 9 février 1889, on trouve un message d'Emma Romage, de Sacramento (Californie), qui raconte la vision qu'elle eut de son amie Jenny à son lit de mort. Dans le numéro du 30 mars de la même année, M. Eben Owen, de Sacramento, publie une lettre dans laquelle il dit qu'il a montré ce message à la sœur d'Emma Romage et que celle-ci a confirmé le fait de la vision dont Emma lui avait parlé à son lit de mort.

Indépendamment des éléments que nous fournit le Banner of Light, je pourrais indiquer de nombreux cas de ce genre, mais j'estime que ceux que j'ai cités suffisent amplement. Pour clore cette rubrique, je citerai encore cet exemple qui mérite toute notre confiance, car il est tiré de l'expérience personnelle de Robert Dale Owen, et qui est exposé d'une façon circonstanciée dans son ouvrage Debatable Land, sous le titre : « Preuves d'identité fournies par une personne étrangère se trouvant à 500 milles de distance. » Ce récit ne pouvant être exposé en abrégé, j'en reproduis le texte entier, avec les quelques pages qui lui servent, d'introduction :

« Plus de quarante ans se sont passés depuis la mort d'une jeune dame anglaise qne je connaissais fort bien. Elle possédait tous les avantages que peut donner une instruction parfaite ; elle parlait couramment, le français et l'italien; elle avait beaucoup voyagé en Europe et avait connu nombre de personnages en évidence de son époque. La nature l'avait favorisée aussi généreusement que le sort : elle était aussi belle qu'instruite, accessible aux sentiments généreux, d'une grande simplicité ; c'était une intelligence raffinée, avec des tendances spiritualistes. Je la nommerai Violette (Je ne puis publier le

nom véritable de cette dame (nom peu répandu), mais je puis dire que c'est aussi le nom d'une fleur favorite.).

« Vingt-cinq ans après sa mort, ayant repris mes recherches spiritiques, l'idée me vint que s'il est donné aux personnes qui se sont intéressées à nous, de leur vivant, de continuer à communiquer avec nous, après leur passage a une autre vie, l'esprit de Violette pourrait plus facilement que tout autre se manifester à moi. Cependant je ne m'étais jamais permis d'évoquer tel ou tel esprit, croyant plus raisonnable d'attendre leur manifestation spontanée. Et cependant, les mois se passaient, et je n'obtenais pas le moindre signe de reconnaissance de la part de Violette ; je finis par n'y plus compter et doutai qu'une pareille chose pût se produire.

« Le lecteur comprendra mon étonnement, lorsqu'à une séance, le 13 octobre 1856, à Naples (en présence de Mme Owen et d'une autre dame, médium professionnel), je fus témoin des choses suivantes :

« Le nom de Violette fut épelé à l'improviste. Revenu un peu de ma surprise, je demandai mentalement dans quel but avait été dicté ce nom qui m'était si familier.

« Réponse. — Ai donné pro... (gave pro...}.

« Là s'arrêtèrent les lettres. Les prières réitérées de continuer le message restèrent sans effet : nous ne pûmes obtenir une seule lettre de plus. Enfin, l'idée me vint de demander :

« — Les lettres p, r, o sont-elles exactes ?

« Réponse. —Non.

« — Ai donné (gave), est-ce juste ?

« Réponse. — Oui.

« Je demandai alors :

« — Veuillez épeler encore une fois le mot qui suit gave.

« Nous obtînmes la phrase suivante, dans laquelle il fallut ça et là corriger une lettre :

« Ai donné par écrit la promesse (en anglais : gave a written promise) de me souvenir de vous, même après la mort.

« Le sentiment qui s'empara de moi, en voyant cette phrase se composer, lettre par lettre, ne pourra être compris que d'une personne qui se serait trouvée dans une situation pareille à la mienne. Si un souvenir d'enfance quelconque est resté vivant pour moi, plus nettement que tout le reste, c'est bien la lettre que Violette m'avait écrite, en prévision de sa mort, lettre qui contenait mot à mot la promesse que venait de me rappeler à l'instant même un être d'outre-tombe, et cela, après que la moitié de ma vie s'était écoulée. Cette circonstance n'aura jamais, pour un autre, la même signification que pour moi. Cette lettre est toujours en ma possession ; seul j'en connaissais l'existence, car personne ne l'avait vue. Pouvais-je prévoir, en la lisant pour la première fois, qu'un quart de siècle plus tard, dans un pays éloigné, l'auteur de cette lettre serait en état de me dire qu'elle avait tenu parole ?

« Quelques jours après, le 18 octobre, à une séance spirite, le même esprit s'annonça, et j'obtins, aux diverses questions mentales que je posai, des réponses tout aussi précises et exactes, bien que ces questions se rapportassent à des choses d'ordre intime, que j'étais

seul à connaître. Il ne s'y trouvait pas la moindre inexactitude, et, de plus, les réponses contenaient des allusions à des circonstances que personne au monde, j'en suis absolument convaincu, ne pouvait connaître, sauf moi.

« Les résultats que j'ai obtenus ne peuvent, d'aucune façon, être attribués à ce que l'on désigne quelquefois sous le terme d' « attention expectante », cause présumée de phénomènes analogues. A cette époque, nous cherchions à provoquer diverses manifestations physiques que d'autres personnes affirmaient avoir obtenues, telles que : déplacement d'objets sans contact, écriture directe, apparition de mains, etc. Mais personne ne pouvait s'attendre à ce qui était arrivé, ni moi, ni à plus forte raison les autres assistants. Si des associations d'idées, depuis longtemps endormies, ont été subitement évoquées par la composition inopinée d'un nom, il est certain que ce résultat n'était dû ni à ma pensée ni à un désir ou à un espoir qui me fût personnel, si tant est que notre conscience est un gage suffisant de la présence d'une pensée ou d'un sentiment. Si l'origine de ces idées ne résidait pas en moi-même, d'autant moins pouvait-elle être attribuée à quelque autre personne parmi les assistants. Ceux-ci ignoraient l'existence même de la lettre en question, et ils ne connaissaient pas la question que j'avais faite mentalement ; l'hypothèse d'une influence terrestre doit donc être limitée à ma personne.

« Mais une autre circonstance encore vient prouver qu'une vive attente de ma part n'a joué aucun rôle dans ce qui s'est passé. Dès le premier effort qui fut fait pour répondre à ma question, en lisant les quelques lettres qui commençaient la phrase : gave pro, j'eus bien l'idée que le mot non achevé devait être promise et qu'il se rapportait au vœu solennel que Violette avait formulé tant d'années auparavant. Mais qu'arriva-t-il ? Notre interlocuteur déclara que ces lettres n'étaient pas justes. Je me rappelle encore vivement avec quelle surprise, avec quel désappointement je raturai ces lettres. Mais c'est avec un sentiment d'une plus grande surprise encore que je m'aperçus que la correction avait été entreprise à la seule fin de rendre la phrase plus complète et plus précise ! — si précise, que le document en question n'aurait pu être désigné plus clairement, fût-il reproduit en entier. Dans ces conditions, il serait impossible d'admettre que ma pensée, qu'une impulsion venant de moi, eussent pu exercer une influence, quelle qu'elle soit, sur les effets dont nous avons été témoins.

« Et cet incident ne fut que le précurseur de toute une série de manifestations qui ont eu lieu pendant de nombreuses années, et qui eurent pour résultat de me convaincre de l'existence posthume d'un esprit ami et de son identité. Ces faits se sont produits, en majeure partie, après mon retour de Naples aux États-Unis, en 1859.

« Cinq ou six semaines après la publication de mon livre : Footfalls on the Bonndary of another World, en février 1860, mon éditeur me présenta un monsieur qui venait d'arriver d'Ohio et qui me dit que mon livre avait beaucoup de succès dans cette province. Il ajouta que je pourrais en activer la demande encore plus si j'envoyais un exemplaire à Mme B., qui habitait Cleveland à cette époque, une dame qui possédait une librairie et faisait paraître un des journaux de l'endroit. « Elle « s'intéresse beaucoup à ces choses, me dit-il, et je crois qu'elle est médium elle-même. »

« Je n'avais jamais, auparavant, entendu parler de cette dame ; néanmoins, je lui envoyai un exemplaire de mon livre, avec un petit mot de politesse, et bientôt après je reçus d'elle une lettre, datée du 14 février.

« Dans cette lettre Mme B., après m'avoir parlé de quelques détails d'affaires, m'exprimait toute la satisfaction qu'elle avait éprouvée à la lecture du chapitre intitulé « Changement après la mort. » — « Je suis un médium voyant, m'écrivait-elle entre autres, et, pendant que je lisais le chapitre en question, l'esprit d'une femme que je n'avais jamais vue se tenait auprès de moi, comme pour écouter, et me dit : « Je l'inspirais quand il écrivait cela ; je l'ai aidé à croire à une vie éternelle. » Mme B. faisait ensuite la description de la personne qui lui était apparue, spécifiant la couleur de ses cheveux et de ses yeux, son teint, etc., et ce portrait répondait exactement à celui de Violette. Elle ajoutait qu'un commerçant de Cleveland, qui est un médium « impressionnel » (il désire rester inconnu), était entré en ce moment chez elle et lui avait dit : « Vous aurez la visite d'un nouvel esprit aujourd'hui, celui d'une femme. Elle a dit qu'elle avait connu une Mme D. » (et il nomma une dame anglaise, décédée, que Mme B. connaissait de réputation — comme écrivain — mais dont le commerçant en question n'avait pas entendu parler).

« Cette Mme D. n'était autre que la sœur de Violette; mais dans ma réponse à Mme B., qui était plutôt une lettre d'affaires, je ne lui parlai ni de la personne dont elle m'avait dépeint l'apparence ni de Mme D. Afin de mettre Mme B. a une épreuve aussi complète que possible, j'évitai même de faire toute allusion qui pût faire supposer que j'avais reconnu la femme qui lui était apparue. En dehors des questions d'affaires, je n'ajoutai que quelques mots, pour lui dire qu'elle m'obligerait beaucoup si elle pouvait obtenir quelques détails concernant l'esprit : son nom et d'autres indications pouvant servir à établir son identité.

« Je reçus deux lettres, datées du 27 février et du 5 avril. Elles contenaient les enseignements que voici : 1° le prénom; 2° l'esprit avait déclaré que Mme D. était sa sœur; 3° quelques détails sur Violette. Toutes ces informations étaient rigoureusement exactes. Mme B. écrivait ensuite qu'elle avait appris encore d'autres détails, mais qu'ils étaient de nature absolument privée et à ce point confidentiels, qu'elle croyait pouvoir me les confier de vive voix seulement, si je passais par Cleveland, à mon retour dans l'Ouest.

« Mais j'étais obligé de partir pour l'Europe dans quinze jours, et j'écrivis à Mme B., la priant de me donner ces renseignements par écrit, ce qu'elle fit dans sa quatrième lettre, à la date du 20 avril. Les renseignements qu'elle m'envoyait étaient obtenus en partie par elle-même, en partie par la médiumnité du commerçant dont il a été question.

« En disant, plus haut, que les preuves obtenues par moi ne pourront jamais avoir pour les autres la même signification qu'elles ont pour moi, je n'ai donné qu'une faible idée de l'importance de ce témoignage. Mais le lecteur pourra toujours apprécier une partie des merveilles qui se sont révélées à moi. Par exemple : j'avais écrit une simple et brève lettre d'affaires à une personne totalement étrangère, demeurant à cinq cents milles, dans une ville que Violette n'avait jamais vue et où je ne suis jamais allé, si j'ai bonne mémoire. Ces conditions étant données, il faut exclure toute idée d'une suggestion quelconque, d'une lecture de pensées ou d'un rapport magnétique. Il serait également inadmissible de supposer qu'un éditeur ou un commerçant de Cleveland eût possédé des renseignements sur une personne dont le nom est obscur et qui est morte dans une autre hémisphère, à 1,000 milles de cet endroit. Et c'est de de ces étrangers, de si loin, que m'étaient arrivés, spontanément, sans que je l'eusse demandé, et comme d'un monde supérieur, d'abord la description de l'extérieur d'une personne, répondant exactement à celui de Violette, puis un nom qui laissait fortement supposer que c'était bien elle-même

qui se manifestait à eux, — ensuite son nom à elle, et enfin la désignation de sa parenté avec Mme D., et tout cela sans la moindre indication de ma part.

« Mes lecteurs sont à même d'apprécier la valeur de ces faits, qui constituent à eux seuls des preuves d'identité merveilleuses ; pour moi, ils ont une signification plus élevée encore ; car ils s'agit là de détails intimes se rapportant à ma jeunesse et à celle de Violette, détails qu'aucun être en deçà de la Grande Frontière ne pouvait connaître, et qui n'ont été qu'effleurés dans ce récit, de sorte que la personne qui les recueillait n'en comprenait qu'imparfaitement la signification, détails enfin non seulement enterrés dans le passé, mais enfouis dans les profondeurs des cœurs pour lesquels ils étaient des souvenirs sacrés ; pour moi donc, le survivant, lorsque je me trouvai en présence de ces révélations, — de celles entre autres contenues dans la dernière lettre de Mme B., — j'y vis la preuve intime que les souvenirs, pensées et affections de l'homme continuent à exister au delà de la mort, preuve que l'on ne peut pas imposer à une tierce personne et qui, par sa nature même, ne peut entraîner qu'une conviction personnelle. »

V. — Identité de la personnalité d'un défunt constatée par la communication de faits qui n'ont pu être connus que du défunt lui-même et que lui seul a pu communiquer.

Par certaines particularités, le cas de Violette aurait pu être classé sous cette rubrique, de même que certains faits cités dans le paragraphe 8 du chapitre III, comme par exemple le cas certifié par le comité de la Société de Dialectique, concernant le demi-frère de la maîtresse de la maison où se tenaient les séances, lequel, mort quatorze ans auparavant, se manifesta à elle pour l'informer qu'elle n'avait pas hérité de tout le bien qui lui revenait et que ses exécuteurs testamentaires l'avaient frustré d'une partie de cet héritage ; ce fait fut reconnu exact (p. 424).

Le cas du Dr Davey se rapporte à la même catégorie; on se souvient que son fils, mort en mer, s'est manifesté à lui au cours d'une séance, pour lui dire qu'il était mort non de maladie, comme le disait le rapport du capitaine, mais qu'il avait été empoisonné et que le capitaine n'avait pas remis tout l'argent qui se trouvait en sa possession, — fait également reconnu exact (p. 422).

Sous la même rubrique j'ai mentionné un fait qui s'est passé sous mes yeux, et dont je donnerai ici le récit complet, ainsi qu'il a été publié dans les Mémoires de la Société des recherches psychiques de Londres (1890, t. XVI, p. 353-355) ; il s'agit de la découverte du testament du baron Korff.

Désireux d'exposer ce fait avec le plus de détails possibles, je me suis adressé au baron C.-N. Korff, mon camarade, qui me répondit que je pouvais obtenir les renseignements les plus exacts du baron Paul Korff, fils du défunt, qui habitait Pétersbourg. Voici ce que ce dernier m'a raconté :

Son père, le général Paul Ivanovitch Korff, est mort à Varsovie le 7 avril 1867; on savait qu'il avait fait un testament, mais on ne put le retrouver à sa mort, en dépit des recherches les plus minutieuses. En juillet 1867, la sœur du baron Korff fils, la baronne Charlotte Wrangel, demeurait avec la sœur de son mari, Mme Oboukhof, à Plotzk, près Varsovie. Sa mère, la veuve du général Korff, se trouvait en ce moment à l'étranger; elle

avait l'habitude de faire ouvrir sa correspondance par sa fille. Parmi ces lettres, il y en avait une du prince Emile Wittgenstein, qui était également à l'étranger. Il lui faisait part, dans cette lettre, qu'il avait reçu au nom de feu son mari une communication spiritique indiquant l'endroit où le testament se trouvait.

Mme Wrangel savait bien que l'absence de ce testament était cause de maints désagréments pour son frère aîné, le baron Joseph Korff (décédé depuis), qui avait été chargé de diriger la liquidation de la succession et se trouvait en ce moment à Varsovie ; elle se rendit donc immédiatement auprès de lui avec sa belle-sœur pour lui faire part du contenu, si important, de la lettre du prince Wittgenstein. Les premières paroles de son frère furent qu'il venait de trouver le testament, et, à la lecture de la lettre du prince Wittgenstein, on constata, à la stupéfaction générale, que l'endroit indiqué dans le message médiumnique était bien celui où le baron l'avait trouvé.

Le baron P. Korff fils me promit de chercher cette lettre du prince Wittgenstein qu'il avait eue entre ses mains deux ans auparavant, en classant des papiers de famille; jusqu'aujourd'hui il ne l'a pas encore retrouvée, et il craint de l'avoir détruite avec des papiers inutiles.

Quant à la date de cette lettre, j'ai recueilli les renseignements suivants : le mariage de la baronne Charlotte Korff avec le baron Wrangel fut célébré à Varsovie le 5/17 juin 1867; une semaine après, la baronne Wrangel se rendit à Plotzk, accompagnée de son mari et de sa belle-sœur, Mme Oboukhof, et sa mère partit à l'étranger. A ce moment, le testament n'avait pas encore été retrouvé. Or, du moment que la lettre, reproduite ci-après, du prince Wittgenstein à ses parents, dans laquelle il leur fait part de la découverte du testament par voie spiritique, est datée du 5 juillet 1867, il s'ensuit que la lettre du prince W. à Mme veuve la baronne Korff faisant mention du message spiritique et, par conséquent, le message même, ont été reçus entre le 5 juin et le 5 juillet 1867.

En ce qui concerne l'endroit où le testament a été retrouvé, j'interrogeai le baron P. Korff fils pour savoir si c'était en effet dans l'armoire, ainsi que le message l'avait annoncé. Il me répondit : « Nous l'avons entendu ainsi tous les deux, ma sœur et moi. »

DOCUMENTS A L'APPUI

I. — Pendant que je m'occupais de ce cas, les Souvenirs et Correspondance du prince, de Sayn- Wittgenstein-Berlesbourg (livre qui venait d'être édité à Paris, en 1889), me tombèrent sous les yeux, et je trouvai à la page 365, tome II, la lettre suivante :

« Varsovie, le 5/17 juillet 1867.

« II y a des siècles, mes chers parents, que je n'ai eu de nouvelles de vous; la dernière lettre de maman était datée du 5 juin.

« Je me suis beaucoup occupé de spiritisme dans ces derniers temps, et mes facultés médianimiques se sont développées d'une façon étonnante. J'écris souvent avec beaucoup de facilité différentes sortes d'écritures ; j'ai eu directement des communications de l'esprit qui revient à Berlebourg, une femme de notre maison qui s'est tuée il y a cent

deux ans. J'ai encore obtenu un résultat bien curieux. Un de mes amis, le lieutenant général baron de Korff, mort il y a quelques mois, s'est manifesté à moi (sans que je pensasse à lui le moins du monde), pour m'enjoindre d'indiquer à sa famille l'endroit où, par malveillance, on avait caché son testament, c'est-à-dire dans une armoire de la maison où il mourut. Je ne savais pas qu'on recherchait son testament et qu'on ne l'avait pas trouvé. Or on le découvrit à la place même que m'avait indiquée l'esprit. C'est un document extrêmement important pour la gestion de ses terres et pour les questions à résoudre à la majorité de ses enfants. Voilà des faits qui bravent toute critique... A bientôt, mes chers parents ; je vous embrasse.

« Emile Wittgenstein. »

II. — Lettre du baron Paul Korff fils et de sa sœur la baronne Charlotte Wrangel, adressée à M. Alexandre Aksakof, pour confirmer le récit qui précède, el dont les originaux ont été envoyés à M. Myers, secrétaire de la Société des Recherches psychiques, à Londres, le 27 février 1890.

« monsieur,

« J'ai lu avec un grand intérêt votre communication publiée dans Psychische Studien de 1889, à la page 568, et relative au testament de feu mon père. Les faits que vous citez sont absolument exacts. Mais je crains d'avoir brûlé la lettre du prince Wittgenstein lorsque deux ans auparavant je classai les papiers de mon père.

« Agréez, etc. » « Baron Paul korff. »

« Saint-Pétersbourg, le 29 janvier, 1890. »

« Je joins ma signature à celle de mon frère pour confirmer ses dires.

« Baronne Ch. Wrangel, née baronne korff. »

Les cas où les défunts viennent aider par leurs indications à régler leurs affaires terrestres sont assez fréquents. En voici un autre, aussi simple que concluant, et que j'emprunte également à Dale Owen, qui le tient de première main et dont il a publié le récit dans sou livre Debatable Land, sous le titre : « Un défunt qui vient mettre ordre à ses affaires terrestres. » Cet article ne peut pas être abrégé, car sa valeur principale réside dans les détails. Je le reproduis donc en entier :

« Mme G., la femme d'un capitaine des troupes régulières des États-Unis, habitait, en 1861, la ville de Cincinnati, avec son mari. Elle avait naturellement plus d'une fois entendu parler de phénomènes spirites, mais elle avait toujours évité, jusqu'alors, de faire des expériences par elle-même, convaincue qu'elle était que chercher à communiquer avec le monde de l'au-delà était un pèche. Elle ne s'était jamais trouvée en présence d'un médium professionnel.

« II arriva que cette année-là une de ses amies, Mme S., s'était découvert la faculté de provoquer des communications par le moyen de coups frappés, et, de temps à autres, elle organisait des séances spiritiques avec quelques intimes, auxquelles Mme G. prenait part aussi. Ces séances durèrent jusqu'à la fin de l'année 1862 et eurent pour résultat de

vaincre, à un certain point, l'aversion que Mme G. éprouvait pour le spiritisme. Elles éveillèrent sa curiosité, sans la convaincre toutefois.

« En décembre 1863, le frère de son mari, « Jack » (ainsi qu'on le désignait familièrement), mourut subitement.

« En mars 1864, Mme G., qui vivait retirée dans une maison de campagne, aux environs de Cincinnati, reçut la visite d'une amie, Miss L. B. Cette jeune fille était douée d'une certaine puissance médiumnique, et Mme G. organisa une séance avec elle. Au bout d'un certain temps, la jeune fille quitta la table, et Mme G. resta seule à poursuivre l'expérience. Alors la table, à peine effleurée de ses mains, commença à se mouvoir et se dirigea, par la porte ouverte, dans la pièce attenante. Plus tard, elle se déplaça en présence de Mme G., même sans le moindre attouchement. C'est ainsi que Mme G. eut connaissance de ses propres facultés médiumniques.

« Quand elle se mit de nouveau devant la table, avec Miss B., pour obtenir des phrases au moyen de l'alphabet, les coups épelèrent, d'une façon tout inattendue, le nom de « Jack ».

« A la question de Mme G. : « Veux-tu me charger d'une commission ? », elle obtint cette réponse : « Donne cette bague à « Anna. »

« Anna M. était le nom d'une jeune fille avec laquelle le frère de Mme G. avait été fiancé quelque temps avant sa mort. Mme G. ne savait rien au sujet de cette bague, mais elle se souvint que son mari, après la mort de son frère, avait donné une bague unie, en or, la seule que le défunt eût portée, à M. G., un ami de ce dernier. Elle demanda si c'était bien de cette bague qu'il s'agissait, et la réponse fut affirmative.

« Quelques jours après, la mère de Jack vint chez eux. On ne lui parla pas de la communication reçue. Au cours de la conversation, cette dame leur dit que Mlle Anna M. était venue la voir et lui avait raconté que, lors de ses fiançailles avec Jack, elle lui avait donné une bague unie, en or, et qu'elle aurait beaucoup désiré la ravoir. Ni Mme G. ni son mari ne savaient que la bague en question était un cadeau de Miss M., car Jack n'en avait jamais parlé. On s'arrangea de manière à pouvoir restituer la bague.

« Après la mort de Jack, trois personnes, G., C. et S., se présentèrent séparément chez le capitaine G. et lui déclarèrent que son frère défunt leur était resté devoir de l'argent. Le capitaine G. les pria de lui fournir des preuves écrites.

« Cependant le capitaine G., ne sachant pas quelles sommes pouvaient être dues par son frère, pria sa femme de faire une séance, dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements à ce sujet.

« Lorsque Jack se fut manifesté, son frère lui demanda :

« — Es-tu resté débiteur de M. G.?

« — Oui.

« — De combien ?

« — Trente-cinq dollars.

« — Dois-tu quelque chose à M. C. ?

« — Oui.

« — Combien ?

« — Cinquante dollars.

« - Et à M. S.?

« — Rien.

« — Mais S. prétend que tu lui dois de l'argent ?

« — Ce n'est pas exact. Je lui ai emprunté 40 dollars et lui en ai ensuite donné 50. Il m'a rendu 7 dollars seulement et me doit 3 dollars par conséquent. »

« Le billet présenté par M. G. se montait en effet à 35 dollars, celui de G. à 50. Quant à S., il montra une reconnnaissance de 40 dollars. A l'observation du capitaine que Jack avait déjà payé 50 dollars, M. S. manifesta une gène évidente et répondit qu'il n'avait pas pris cette somme en considération, croyant que c'était un cadeau pour sa sœur.

« A une autre occasion, le capitaine demanda, au moyen de la table :

« — Jack, as-tu encore d'autres dettes ?

«— Oui, à John Gr. : 10 dollars pour une paire de chaussures. (Ni le capitaine ni sa femme n'avaient entendu parler de cette dette.)

« — Et quelqu'un te doit-il ?

« — Oui, C. G. me doit 50 dollars. »

« Le capitaine s'informa auprès de M. G. s'il devait une somme à son frère.

« — Oui, — fut la réponse —je lui dois 15 dollars.

« — Mais mon frère vous en a prêté 50 !

« — C'est vrai, mais je lui ai rendu l'argent par acomptes et lui reste devoir encore 15 dollars.

« — Vous devez avoir les reçus ?

« M. G. G. promit de les chercher ; mais il finit par se présenter et paya 50 dollars.

« Enfin, le capitaine G. se rendit chez John Gr., cordonnier, lequel n'avait pas encore présenté de facture.

« Désireux de rendre son épreuve la plus complète possible, il posa la question ainsi :

« — Ai-je encore une facture à solder, Monsieur Gr. ?

« — Non, Monsieur, vous m'avez tout payé.

« Le capitaine fit semblant de partir ; alors le cordonnier reprit :

« — Mais il y a une petite dette pour le compte de feu votre frère, M. Jack.

« — Pour quoi ?

« — Pour une paire de chaussures.

« — Combien cela fait-il ?

« — Dix dollars.

« — Voilà votre argent, Monsieur Gr.

« Tous ces détails m'ont été donnés par M. et Mme G. eux-mêmes, pendant une visite que je leur ai faite, à leur maison de campagne, le 9 avril 1865. J'ai inscrit le tout d'après leurs paroles et ai reconstitué le récit avec les notes que j'avais prises sur place ; j'en ai fait lecture, ensuite, au capitaine G., qui l'a vérifié et approuvé. Il inscrivait dans son journal toutes les communications qu'il obtenait et tout ce qui se rapportait à elles d'une façon quelconque, ce qui le mettait à méme de me fournir des dates absolument exactes. Les noms de toutes les personnes que j'ai désignées sous leurs initiales me sont connus ; si je ne suis pas autorisé à les publier, la faute en est aux préjugés de notre société. »

Dans tous les cas que je viens de citer, il ne s'agit que d'une simplification de méthode pour un genre de manifestation d'outre-tombe qui s'est produit en tous temps et dont le rapprochement s'impose ici involontairement par la force de l'anologie ; j'entends parler des communications par révélation ou apparition, en songe, ou autrement, de faits connus uniquement du défunt, en commençant par la révélation d'une dette de 3 shellings 10 pences (voir Owen, Footfalls, p. 294) pour en arriver à la dénonciation d'un meurtre (voir le cas extraordinaire de « White-Chaple murder » (Spirit., 1875, II, p. 307). Comme pendant au cas du testament introuvable du baron Korff, nous trouvons le cas célèbre de la quittance introuvable de M. de Harteville, découverte sur les indications reçues par Swedenborg, de la part du défunt. J. H. von Fichte, parlant de ce cas dans ses Memorabilia, le considère avec raison comme un phénomène éminemment spiritique, et il en donne les raisons.

Mais je reviens à mon sujet ; je veux terminer cette rubrique par le récit d'un fait que je tiens de première source. Il n'appartient pas à la catégorie des faits qui ne sont connus que du défunt, mais à la catégorie de ceux qui n'ont pu être communiqués que par le défunt, car il s'agit d'un secret politique concernant un vivant, révélé par l'amie défunte de ce vivant, dans le but de le sauver. J'exposerai ce cas avec tous les détails que je connais, car je le considère non seulement comme un des plus concluants en faveur de l'hypothèse spiritique, mais plutôt encore comme une preuve d'identité absolue, aussi absolue qu'une preuve de ce genre peut l'être.

Mes lecteurs connaissent déjà ma parente, Mme A. de W..., qui prenait part à mes séances intimes, durant les années 1880-1883. Mme W. a une fille, Mlle Sophie, qui, à l'époque où se tenaient ces premières séances, était encore au collège ; elle n'avait jamais assisté ni à ces séances ni à d'autres et n'avait jamais rien lu concernant le spiritisme ; elle était aussi ignorante en cette matière que sa mère elle-même, qui, en dehors de nos séances, ne s'en était jamais occupée. Un soir d'octobre 1884, au cours de la visite d'un de leurs parents, la conversation vint à tomber sur le spiritisme et, pour obliger leur hôte, ces dames tentèrent une expérience avec la table.

Mais la tentative fut peu satisfaisante ; elle prouva uniquement que les dames W. pouvaient obtenir un résultat.

Le 1er janvier 1885, un mardi soir, Mme W., restée seule avec sa fille , et voulant la distraire des préoccupations qui la rendaient un peu nerveuse, lui proposa de renouveler leur tentative. On improvisa un alphabet sur une feuille de papier ; une soucoupe avec une raie noire comme indicateur servit de planchette et, aussitôt l'expérience commencée, le nom « André » fut épelé. C'était assez naturel, André étant le prénom du mari défunt de Mme W., le père de Mlle Sophie.

La communication n'offrit rien que de très banal, mais Mmes W. décidèrent cependant de reprendre les séances une fois par semaine, tous les mardis. Pendant trois semaines, le caractère des communications ne se modifia pas ; c'était toujours au nom d'André qu'elles étaient reçues.

Le quatrième mardi, le 22 janvier, au lieu du nom d'André, c'est le nom de Schoura qui fut épelé à la grande surprise de Mme W. Puis, par des mouvements rapides et précis de l'indicateur, la communication se poursuivit ainsi :

— Il t'est donné de sauver Nicolas !

— Que signifie cela ? demandèrent les deux dames étonnées.

— Il est compromis comme Michel et périra comme lui.' Une bande de vauriens l'entraîne !

— Et que faut-il faire ?

— Tu te rendras à l'Institut technologique avant 3 heures, tu feras appeler Nicolas et tu lui donneras rendez-vous chez lui, dans son cabinet.

Comme toutes ces instructions semblaient s'adresser directement à Mlle Sophie, elle répondit qu'il lui serait difficile d'agir selon ces indications, en raison des relations de pure politesse qui existaient entre sa mère et elle et la famille de Nicolas. Mais à cette observation Schoura répondit dédaigneusement :

— Absurdes idées de convenances !

Mais de quelle façon pourrais-je agir sur lui ? demanda Mlle Sophie.

— Par la force de la parole; tu lui parleras en mon nom.

— Quels sont ceux à qui s'applique cette épithète de « vauriens » ? interrogèrent Mmes W.

— La bande à laquelle Nicolas est affilié.

— Vous n'avez donc plus les mêmes convictions ?

— Erreur révoltante !...

Avant de poursuivre, je dois expliquer le sens de cette mystérieuse communication. « Schoura » est le diminutif russe d'Alexandrine ; c'était le nom d'une jeune cousine de Nicolas et Michel. Ce dernier, étant tout jeune, eut le malheur de se laisser entraîner par nos anarchistes ou nihilistes dans le courant révolutionnaire : il fut arrêté, jugé et condamné à l'emprisonnement dans une ville éloignée ; ayant tenté de s'évader, il fut tué. Schoura, qui l'aimait beaucoup, partageait complètement ses convictions et ses tendances et le proclamait ouvertement. Après la mort de Michel, en septembre 1884, elle se sentit très déçue dans ses espérances révolutionnaires et s'empoisonna, à l'âge de dix-sept ans, le 15 janvier 1884, une semaine à peine avant la séance en question. Nicolas, le frère cadet de Michel, était à ce moment étudiant à l'Institut technologique.

Mme W. et sa fille connaissaient toutes les circonstances du drame que je viens de raconter brièvement, car elles étaient depuis longtemps en relations avec les parents de Schoura et avec ceux de ses cousins, qui appartiennent tous à la meilleure société de Saint-Pétersbourg. (On comprendra à quels scrupules j'obéis en ne donnant pas les noms de ces familles, et pourquoi j'ai également modifié les prénoms des jeunes gens.)

Les relations entre Mmes W. et les deux familles étaient loin d'être intimes ; ces personnes se rencontraient de temps à autre, rarement. Plus tard, je m'étendrai sur certains détails, mais pour le moment je reprends mon récit.

Ni Mme W. ni sa fille ne savaient rien, naturellement, des opinions secrètes ni de la conduite de Nicolas. La communication était donc pour elles aussi inattendue qu'importante ; elle leur imposait une grande responsabilité, et la position de Mlle Sophie était très difficile. Exécuter à la lettre les instructions de Schoura, dans sa situation de jeune fille, était tout simplement impossible, tout d'abord au point de vue des bienséances mondaines ; et puis, de quel droit se serait-elle immiscée, n'étant pas intimement liée à cette famille, dans des affaires aussi délicates ? En outre, tout cela pouvait n'être pas vrai ou, même, cela serait tout simplement et très probablement nié par Nicolas. Dans quelle position se trouverait-elle alors ? Mme W. savait fort bien, par les séances auxquelles elle avait pris part chez moi, combien peu on pouvait se fier aux communications spiritiques. Aussi prit-elle le parti de conseiller à sa fille de s'assurer avant tout de l'identité de Schoura, ce qui fut accepté de suite, comme un moyen de résoudre la difficulté.

Le mardi suivant, Schoura se manifesta immédiatement, et Mlle Sophie lui demanda une preuve de sa personnalité. Schoura répondit incontinent :

— Invitez Nicolas, arrangez une séance, et je viendrai. On voit, par cette réponse, que Schoura, qui de son vivant méprisait, ainsi que c'est l'usage chez les nihilistes, toutes les convenances de la société, exigeait de nouveau une chose inadmissible ; jamais Nicolas n'était venu chez Mme W. Aussi Mlle Sophie demanda-t-elle à son interlocutrice quelque autre preuve de sa personnalité, sans l'intervention de Nicolas, et que cette preuve fût concluante.

— Je t'apparaîtrai ! répondit Schoura.

— Comment ?

— Tu le verras !

Quelques jours plus tard, Mlle Sophie, en se couchant, — c'était vers 4. heures du matin, au retour d'une soirée, — se trouvait à la porte qui menait de sa chambre à coucher dans la salle à manger, où il n'y avait plus de lumière, lorsqu'elle aperçut sur le mur de cette dernière chambre, en face de la porte sur le seuil de laquelle elle se trouvait, un globe lumineux qui semblait reposer sur des épaules et qui se maintint pendant deux ou trois secondes, puis disparut, en montant vers le plafond. Ce n'était certes pas là le reflet d'une lumière quelconque venant de la rue ; et Mlle Sophie s'en assura à l'instant.

A la séance suivante, on demanda l'explication de cette apparition, et Schoura répondit :

— C'étaient les contours d'une tête avec des épaules. Je ne puis apparaître plus distinctement; je suis faible encore. Quoique beaucoup d'autres détails, que je dois passer ici, tendissent à affermir la conviction de Mlle Sophie quant à l'identité de Schoura, elle ne pouvait cependant se décider à agir conformément aux injonctions de cette dernière, et elle lui proposa, — comme un expédient plus convenable — de faire part de tout ceci aux parents de Nicolas.

Cette proposition excita de la part de Schoura un très vif mécontentement qui se traduisit par des mouvements brusques de la soucoupe et enfin par cette déclaration :

— Ça ne mènera à rien !...

Cette phrase fut sut vie d'épithètes dédaigneuses qu'il est impossible de traduire ici, toutes s'appliquant à des personnes d'un caractère faible et indécis, et que Schoura — d'un caractère énergique et tranchant — ne pouvait souffrir ; tous ces qualificatifs, qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires, étaient bien les expressions caractéristiques du langage de Schoura vivante, ainsi qu'il fut constaté dans la suite.

A une question relative à son père, Schoura répondit avec impatience :

— N'en parle pas, n'en parle pas ...

Quoi qu'il en soit, Mlle Sophie hésitait toujours, et, de son côté, à chacune des séances suivantes, Schoura insistait de plus en plus, exigeant que Mlle Sophie agît immédiatement. Cette insistance avait, comme on l'apprit plus tard, une signification particulière. L'indécision de Mlle Sophie était attribuée par Schoura à l'influence de Mme W., à l'égard de laquelle l'interlocutrice se montrait, depuis le début des communications, d'une évidente malveillance : elle avait déclaré dès la première séance qu'elle ne voulait s'entretenir qu'avec Mlle Sophie ; elle ne permettait à Mme W. aucune question, et, dès que cette dernière tentait d'intervenir, elle l'apostrophait durement, lui disant:

— Taisez-vous ! Taisez-vous !

Elle s'adressait à Mlle Sophie en des termes qui marquaient une vive tendresse, dont nous apprendrons plus loin la raison et l'origine, et ces expressions étaient encore celles que Schoura avait l'habitude d'employer.

Quels ne furent pas l'étonnement et la consternation de ces dames lorsque, à la séance du 26 février, la communication débuta ainsi :

— Il est trop tard; tu t'en repentiras amèrement, et les remords de ta conscience te poursuivront. Attends-toi à son arrestation.

Ce furent les dernières paroles de Schoura ; depuis, elle se tut complètement. On tenta encore une séance le mardi suivant, mais sans résultat. Dès lors, les séances de Mme W. et de sa fille furent définitivement abandonnées.

Pendant toute la durée de ces séances, Mme W. m'avait tenu au courant de ce qui se passait, me consultant sur ce qu'il fallait faire en présence des étranges exigences de Schoura. Quelque temps après la cessation des communications et pour tranquilliser sa fille, Mme W. se décida à faire part de cet épisode aux parents de Nicolas.

Ceux-ci n'y prirent pas garde : la conduite du jeune homme étant irréprochable, la famille était absolument rassurée sur son compte. (Il est important de constater que ces révélations spiritiques furent portées à la connaissance des parents bien avant le dénouement fatal de cette histoire.)

Quant à Mlle Sophie, comme durant toute l'année tout se passa heureusement, elle fut convaincue que les communications de Schoura n'avaient été que mensonges, et elle se promit de ne plus jamais s'occuper de spiritisme.

Une année s'écoula encore sans incident ; mais, le 9 mars 1887, la police secrète fit subitement une perquisition chez Nicolas ; il fut arrêté à son domicile et conduit dans les vingt-quatre heures loin de Pétersbourg. Ainsi qu'on le sut plus tard, sa faute avait été d'avoir pris part à des réunions nihilistes qui s'étaient tenues aux mois de Janvier et de février 1885, c'est-à-dire précisément pendant les deux mois où Schoura avait tant insisté pour qu'on fît immédiatement les démarches qui devaient empêcher la participation de Nicolas à ces réunions.

C'est alors que les communications de Schoura furent appréciées à leur juste valeur; les notes prises par Mme W. furent lues et relues par les parents de Schoura et de Nicolas ; l'identité de sa personnalité dans toute cette manifestation fut reconnue comme incontestable, tant par le fait capital concernant Nicolas et par d'autres détails de la vie intime, que par tout l'ensemble des traits particuliers qui la caractérisaient. Ce triste événement s'abattit sur la famille de Nicolas comme un coup de foudre, et elle n'eut qu'à remercier Dieu que les entraînements du jeune homme n'eussent pas eu de suites plus funestes encore.

Pour l'appréciation critique de ce cas, il est extrêmement important de préciser les rapports qui existaient entre Mlle Sophie et Schoura. J'ai prié Mme et Mlle W. de vouloir bien me fournir à ce sujet, par écrit (de même que pour tout ce qui a précédé), un mémoire aussi complet que possible, et voici ce que j'ai appris :

En 1880, au mois de décembre, vers Noël, Mme W. et sa fille étaient allées rendre visite au grand-père de Schoura ; c'est alors que Mlle Sophie la vit pour la première fois ; Schoura était plus jeune que Mlle W., qui avait alors treize ans. Mlle Sophie fut très étonnée de voir la table de Schoura encombrée de livres; c'étaient, au dire de cette dernière, ses meilleurs amis; elle aimait passionnément les livres d'histoire et émerveilla Mlle Sophie par sa mémoire, car elle lui citait sans difficulté des passages entiers de ses auteurs favoris. Mlle Sophie ne peut naturellement se souvenir de tous les détails de leur conversation au cours de cette entrevue, qui fut — j'y insiste — la première et unique, dans le sens véritable de ce mot. Mlle Sophie se souvint seulement de l'impression favorable que firent sur elle le développement précoce et les goûts sérieux de sa jeune amie; mais, malgré ce développement prématuré, Schoura ne manifestait alors pas la moindre tendance à s'occuper de la politique ou du mouvement nihiliste: elle avait, au contraire, un caractère gai et insouciant. Ce n'est que beaucoup plus tard, après l'épisode du 9 mars, que Mlle Sophie apprit que Schoura lui avait conservé la plus vive sympathie, — sentiment éveillé probablement par les dispositions affectueuses qu'elle lui avait témoignées. De là, ce terme de caresse employé dans les communications.

Les deux demoiselles, fréquentant le même collège, se virent au cours de cet hiver quelquefois, de loin, dans la salle des récréations; mais bientôt Schoura fut envoyée dans une autre institution, de sorte que même ces rencontres fugitives ne se reproduisirent plus. Deux ans après, durant l'été de 1882, elles se rencontrèrent une fois dans une maison amie, à la campagne, mais elles ne se parlèrent point. Et enfin, deux ans plus tard encore, en octobre 1884, elles se revirent de loin, au théâtre; — ce fut trois mois avant la mort de Schoura.

Les rapports de ces deux jeunes filles se résument donc, à proprement parler, à une seule et unique entrevue, d'une durée de une ou deux heures peut-être, à l'âge respectif de douze et de treize ans, et ce, quatre ans avant la mort de Schoura. Quant à Mme W., elle

n'a même pas eu le bénéfice d'une pareille entrevue avec Schoura, car les deux fillettes s'étaient retirées dans la chambre de Schoura, tandis qu'elle était restée avec les parents et, hors cette circonstance, elle ne l'a pas vue plus souvent que sa fille. On voit par là que les relations de ces dames avec Schoura avaient été fort espacées et que, par conséquent, elles ne pouvaient rien savoir de ses secrets politiques ; ce n'est qu'après sa mort qu'elles apprirent ce que j'ai raconté au début de ce récit.

A mon sens, le cas que je viens d'exposer réunit toutes les données nécessaires pour faire échouer toutes les hypothèses, hors l'hypothèse spiritique.

Examinons-le de plus près, au point de vue des hypothèses naturelles et de la méthode indiquées par M. Hartmann.

Ce cas, par sa simplicité, offre à la critique des facilités exceptionnelles. Nous avons à examiner le jeu des forces inconscientes chez trois agents seulement, dont le principal, Nicolas, — objet spécial de la communication, — est absent, n'a jamais assisté aux séances de Mmes W., n'est jamais entré dans leur maison, et ignore même, ainsi que toute sa famille, l'existence de ces séances.

La première source du savoir médiumnique, selon M. Hartmann, c'est l'hyperesthésie de la mémoire. Elle est ici absolument inadmissible, car les secrets politiques sont bien gardés : le silence des agents révolutionnaires est proverbial. Non seulement Mme W., dont les rapports avec la famille de Nicolas n'étaient que des rapports de civilité, mais les parents eux-mêmes de Nicolas ne soupçonnaient nullement les relations du jeune homme avec les meneurs nihilistes. Et cependant on le surveillait attentivement, comme cela se conçoit, après la perte douloureuse du premier fils, Michel.

Passons donc à la deuxième source : la transmission de pensées. Des quatre cas possibles, mentionnés par M. Hartmann, il est clair qu'il faut mettre hors de question les trois premiers :

1° Perception voulue avec transmission également voulue ;

2° Perception voulue d'un côté, sans la volonté de la transmettre de l'autre côté ;

3° Perception spontanée avec transmission voulue.

D'une part, les dames W. n'avaient aucun désir de percevoir; de l'autre, Nicolas ne pouvait avoir la volonté d'opérer la transmission. Reste donc seule, logiquement possible, la quatrième supposition, la plus difficile à admettre :

4.° Perception spontanée, en dehors d'une volonté qui en déterminerait la transmission (Spiritismus, p. 61).

Il faut observer avant tout que les quatre explications possibles proposées par M. Hartmann s'appliquent seulement à des communications médiumniques, obtenues en la présence des personnes auxquelles ces communications s'adressent et que, par conséquent, ces quatre possibilités ne sont pas, en principe, applicables au cas qui nous occupe ; ici cette transmission de pensée n'aurait pu avoir lieu qu'à distance ; mais nous savons : 1° que « les pensées abstraites ne peuvent, comme telles, être transmises à distance », et 2° que « toutes les transmissions à distance consistent en des images hallucinatoires », ce qui n'a rien de commun avec notre cas. Donc, même en faisant toutes les concessions sur la question de distance, le cas considéré ne peut être expliqué par aucune de ces quatre suppositions.

M. Hartmann n'a pu citer un seul exemple de transmission de pensée abstraite à grande distance, même quand il y a désir de l'obtenir ; pour que la chose soit en général possible, il faut, dit-il, avant tout, qu'il y ait un rapport sympathique entre l'agent et le percipient, comme entre un magnétiseur et un somnambule. Il dit catégoriquement : « Les personnes entre lesquelles il n'existe aucun rapport psychique ne peuvent réussir à transmettre des pensées à une grande distance. » Et de même, pour les transmissions de pensées à grande distance qui se produisent en dehors de tonte volonté consciente (par exemple, lorsqu'un homme endormi transmet ses rêves à une personne éloignée, soit endormie, soit à l'état de veille), — c'est toujours le « rapport psychique » qui sert de base au phénomène. — « Avec la disparition du sentiment déterminant (nostalgie, amour), il y a généralement disparition de l'inconsciente volonté de transmettre des pensées. » Mais ici, nous le savons, il n'y a pas eu de rapport psychique : tout au contraire, le motif déterminant agirait plutôt dans le sens opposé, c'est-à-dire porterait l'agent à cacher ses actions et convictions politiques à tout le monde. On ne peut ni comprendre ni admettre que les parties moyennes du cerveau, où réside la conscience somnambulique, deviennent tout à coup les dénonciateurs inconscients des secrets de la conscience à l'état de veille.

Alors, en supposant même que les « idées abstraites », qui sont le fond des communications de Schoura, aient pu être implantées» même à distance», « voire sans le désir de les transmettre », la base essentielle, le rapport psychique et le motif déterminant font totalement défaut de part et d'autre.

Les hypothèses de transmission de pensées sont donc insuffisantes.

Mais les faits de l'animisme vont plus loin que les hypothèses de M. Hartmann. Ils nous prouvent que la transmission de pensées peut s'effectuer à grande distance, sans revêtir le caractère hallucinatoire, mais en gardant toutes les formes du langage. Cependant, pour les manifestations de ce genre, le rapport et le motif déterminant sont nécessaires ; donc la difficulté subsiste. En outre, le caractère distinctif des transmissions à distance opérées par les vivants est qu'elles conservent pleinement leur caractère personnel : elles se font toujours au nom de celui qui parle, jamais elles n'émanent d'une personne étrangère ni ne personnifient cet étranger. Donc le cas de Schoura ne peut, ni par la forme, ni encore moins par le contenu, être classé parmi les manifestations animiques. S'arrêter plus longtemps à cette hypothèse, ce serait tomber dans l'absurde.

Reste, comme suprême ressource, la clairvoyance. Le premier degré de clairvoyance « produit par une perception sensorielle quelconque » ou « par une perception sensitive d'un genre spécial » (Sp., pp. 74-76), ne peut, évidemment, s'appliquer à notre cas. Il ne reste donc qu'à admettre la clairvoyance pure qui, suivant M. Hartmann, est la « faculté du savoir absolu, c'est-à-dire du savoir indépendant de l'espace et du temps ». Et, ceci une fois admis, « tout secours venant du dehors, de la part d'un intermédiaire quelconque, devient superflu, et, à plus forte raison, celui qu'on attribue aux âmes des défunts ». Et encore cette faculté transcendantale de l'âme doit-elle avoir, comme toute chose dans la nature, ses conditions et modes de manifestation. M. Hartmann nous les indique: c'est toujours « l'intérêt intense de la volonté » et « l'image hallucinatoire ». (Sp., pp. 78-79.) Voilà les deux attributs essentiels de la clairvoyance, — il n'y a rien de pareil dans notre cas.

Effectivement, le clairvoyant voit; c'est là le trait spécial, caractéristique de cette faculté transcendantale, laquelle a, de plus, divers degrés de lucidité et est subordonnée à

l'assoupissement plus ou moins complet des sens extérieurs. On ne peut donc, rationnellement, avoir recours à ce genre d'explication quand le médium ne voit rien du tout, aucune image hallucinatoire, quand il se trouve parfois en son état normal parfait, occupé à écrire, à indiquer les lettres de l'alphabet, quand c'est lui-même qui dirige la conversation ; on ne saurait en vérité raisonnablement soutenir que c'est une conversation avec l'Absolu, autrement avec Dieu ! ! ! Lorsque « André » se manifestait, ce serait une opération inconsciente de la conscience somnambulique ; lorsque, le mardi suivant, c'était Schoura qui se manifestait et faisait ses révélations, ce serait un accès de clairvoyance, de « savoir absolu », un « rapport téléphonique dans l'Absolu » entre Mlle Sophie et Nicolas, établi dans le but de rendre possible « le rapport psychique inconscient entre eux, sans le secours direct des sens » (Sp., p. 79), bien que, de part et d'autre, il n'y eût pas le moindre désir d'une « communion psychique ».

Et cela chaque mardi, pendant plusieurs semaines ; puis cessation complète, malgré le désir de continuer les séances. Pourquoi cela ? Il faut ici une raison adéquate.

Enfin cette incroyable contradiction intérieure: un mensonge flagrant débité par le savoir absolu ! M.Hartmann nous a dit que la « clairvoyance se distingue de la lecture des pensées par ce fait que ce n'est plus le contenu d'une conscience étrangère qui est perçu, mais des phénomènes réels objectifs, comme tels, sans le secours normal des organes des sens ».

Voilà donc Mlle Sophie devenue soudain clairvoyante, percevant les secrets politiques de Nicolas et les dangers qui le menacent, mais n'ayant pas perçu que Schoura n'est plus rien et que, par conséquent, ses affirmations de personnalité ne sont qu'un mensonge, une usurpation, une comédie tout à fait déplacée. Le savoir absolu n'avait nul besoin, pour atteindre son but, de recourir à la tromperie, de se travestir en une personnalité qui était pour lui une non-existence absolue. Ce travestissement était donc pour lui une impossibilité métaphysique. Comme M. Hartmann lui-même l'a bien dit, « le savoir absolu n'a pas besoin d'un secours venant de la part d'un intermédiaire quelconque et, à plus forte raison, de la part des âmes des défunts. »

Les phénomènes que nous examinons ne peuvent donc être attribués à un effet de clairvoyance.

Ainsi je l'ai dit, les hypothèses « naturelles » sont donc impuissantes à expliquer les communications de Schoura. Au contraire, l'hypothèse spiritique peut, ici, faire face à toutes les difficultés; elle est aussi simple que rationnelle.

Quoi de plus naturel, en effet, que Schoura, — ayant reconnu, après sa mort, l'erreur dont elle avait été la victime, de même que Michel et bien d'autres, et sachant que Nicolas se laissait entraîner, sur ses propres instigations peut-être, dans la même voie (ce que personne dans sa famille, sauf elle qui était le dépositaire des plans et des secrets de Michel, ne pouvait savoir), — ait saisi la première occasion qui s'offrait de sauver son ami d'un entraînement qui devait lui être fatal. Ici « l'intérêt intense de la volonté » et le « sentiment déterminant » sont évidents.

La sympathie qu'elle avait éprouvée pour Mlle Sophie, dès leur première et unique entrevue, voilà le « rapport psychique » qui l'avait attiré vers elle pour en faire un instrument de communication. Tout, dans ce cas, répond au critérium de personnalité que nous avons établi plus haut. (Communication de faits que le défunt seul pouvait faire ;

traits dislinctifs du caractère, tels que mépris des conventions sociales , sympathies individuelles , expressions particulières du langage, etc.). C'est pourquoi, jusqu'à preuve du contraire, je considère ce fait comme un vrai cas spiritique, établi sur la base du « contenu intellectuel des manifestations », ainsi que l'exige M. Hartmann.

VI. — Identité de la personnalité constatée par des communications qui ne sont pas spontanées, comme celles qui précèdent, mais provoquées par des appels directs au défunt et reçues en l'absence de personnes connaissant ce dernier.

L'existence des phénomènes de cette catégorie est une nécessité logique ressortant de ce qui précède. Étant donné qu'il se produit des cas de communications spontanées, il faut admettre que les communications provoquées sont également possibles et devraient être d'autant plus concluantes. Mais, pour que la réponse obtenue acquière ce caractère probant, il faut qu'elle se soit produite en l'absence des personnes qui ont connu le défunt et qui l'évoquent, afin que l'hypothèse de la transmission et de la lecture des pensées soit complètement écartée.

Pour arriver à ce résultat, il est indispensable que la demande soit formulée par une personne qui n'a pas connu le défunt, ou bien écrite par une personne absente, sous un pli soigneusement fermé, qui en rendrait impossible la lecture par les moyens ordinaires. Remplir la première de ces conditions est chose beaucoup moins simple et moins facile qu'elle ne paraît de prime abord, pour cette raison, — comme nous le verrons plus tard, — que le message désiré ne peut être obtenu à tout moment voulu, et aussi parce que cette personne étrangère n'offrirait aucune espèce de lien entre le vivant et le défunt, alors qu'il est nécessaire qu'un rapport quelconque existe entre eux. Le seul moyen pratique qui nous reste, c'est donc d'avoir recours à la lettre cachetée ; aussi cette expérience a-t-elle été mise à exécution depuis longtemps. Mais les médiums capables de provoquer ces manifestations sont fort rares. Plus haut, j'ai cité l'exemple d'une réponse faite à une lettre cachetée, adressée au médium, M. Flint (p. 69). Un autre médium, M. Mansfield, a acquis une renommée spéciale pour cette catégorie de phénomènes ; mais, en dépit de toutes les précautions imaginables prises dans le but de s'assurer que les lettres ne pussent être lues par le médium, le doute, toujours possible, a subsisté quand même. Quoi de plus simple, me disais-je, que de réduire à néant toutes les suspicions, en établissant une observation directe ? Et dire que personne ne s'en était préoccupé ! Ne fût-il question que d'un simple (!) phénomène de clairvoyance, cela ne vaudrait-il pas la peine qu'on l'étudiat d'une façon plus sérieuse ? Peut-on trouver, pour établir la réalité de ce phénomène, un moyen plus simple, une méthode plus objective ?

Je suis bien aise d'avoir découvert cet observateur et de pouvoir, par conséquent, parler de cette catégorie de communications. Autrement je n'aurais pas créé cette rubrique.

Lorsque M. N. B. Wolfe, M. D. se mit à étudier les phénomènes spiritiques, il voua une attention toute spéciale à M. Mansfield, et, afin de mieux se rendre compte de ses facultés médiumniques particulières, il s'installa dans la maison de ce dernier et l'observa de près durant plusieurs mois. Voici ce que nous lisons, à ce sujet, dans son ouvrage

Startling Facts in Modern Spiritualism (Faits étonnants dans le domaine du spiritualisme moderne):

« Cette faculté inconnue de répondre à une lettre, sans savoir un seul mot de ce qu'elle contient, avait pour moi l'attrait d'une chose nouvelle. Il arrivait que M. Mansfield et moi, nous allions ensemble à la poste pour chercher le courrier. Il portait mes lettres, moi les siennes. De cette façon, j'étais le premier à avoir en mains les lettres adressées au « facteur spirite ». Les lettres que j'allais chercher, je ne les perdais presque jamais de vue, jusqu'au moment où elles étaient mises à la poste pour être retournées aux expéditeurs, avec les réponses respectives. Les personnes qui s'adressaient à M. Mansfield avec ces demandes se précautionnaient évidemment contre toute fraude et prenaient des mesures pour que leurs lettres ne pussent être ouvertes et lues par le destinataire (comme le prouve l'emploi de la colle, de la peinture, du vernis et de la cire, voire des coutures à la machine). Je n'ai rien découvert qui pût justifier, dans une mesure quelconque, la supposition d'une supercherie ; il est certain, cependant, que j'étais bien placé pour cela.

« II serait, je suppose, d'un intérêt général de savoir comment M. Mansfield s'y prenait pour répondre aux lettres cachetées :

« Pendant qu'il est assis devant sa table à écrire, je place sous ses yeux une demi-douzaine de lettres, venues, à en juger par les timbres-poste, de diverses parties des États-Unis. Les enveloppes extérieures sont déchirées et jetées dans le panier : il a devant lui toutes ces lettres, bien cachetées, sans aucune mention ni signe quelconque qui puisse lui donner la clef quant à leurs auteurs ou quant au défunt auquel on s'adresse. Il passe le bout de ses doigts, généralement de la main gauche, sur ces plis et les touche ensuite légèrement, et aussi soigneusement que s'il ramassait de la poussière d'or grain par grain. Il passe ainsi en revue toutes les lettres, l'une après l'autre. S'il ne se produit pas de réponse, il les enferme dans un tiroir. Une demi-heure après, ou plus, il renouvelle ses tentatives pour obtenir une réponse. Les lettres sont de nouveau devant lui ; il les touche encore une fois avec le bout de ses doigts, passant de l'une à l'autre comme une abeille qui va de fleur en fleur, recueillant du miel. Il les tourne et les retourne, palpant les enveloppes. La colle, la peinture ou la cire ont généralement détruit toute la vertu magnétique de la lettre, mais le médium finit par la découvrir, et sa main gauche se crispe convulsivement. C'est un signe de la réussite : cela veut dire que la personnalité évoquée dans la lettre, et qui a produit cette sensation étrange dans la main du médium, est là, présente, prête à dicter sa réponse. Les autres lettres sont mises de côté, et celle-là reste seule devant le médium, qui a posé sur elle l'index de sa main gauche. A la portée de sa main il a préparé de longues bandes de papier blanc et un crayon. Il prend le crayon de sa main droite et reste dans l'attente. L'intérêt principal est porté sur l'index de sa main gauche, qui touche la lettre et commence par frapper de petits coups sur cette dernière, semblable à la clef d'un appareil télégraphique. En même temps; la main droite se met à écrire, continuant ainsi, sans interruption, jusqu'à la fin du message. J'ai vu couvrir ainsi jusqu'à douze bandes de papier, d'une écriture serrée, au cours d'une seule séance ; mais, en moyenne, le nombre de bandes employées aune séance s'élevait à trois ou quatre. L'écriture se fait très rapidement, et le style des messages est aussi varié que dans la vie ordinaire.

« Dès que l'écriture est terminée, la main gauche, qui est restée convulsivement fermée jusqu'alors, s'ouvre, et la force cesse d'agir, mais pour quelques instants seulement, car

elle revient de suite pour mettre l'adresse du destinataire sur l'enveloppe. On met sans délai la lettre, ainsi que la réponse, dans l'enveloppe, et le tout est promptement expédié par la poste. J'ai observé cette procédure un millier de fois d'un bout à l'autre » (pp. 43-45).

Au point de vue de M. Hartmann, ce ne serait qu'un effet de la clairvoyance. La lettre cachetée serait donc « l'intermédiaire sensoriel » qui établit le rapport entre le médium clairvoyant et l'auteur, vivant, de la lettre. El certes, il ne sera point facile d'avoir raison de cet argument tant que l'on ne saura pas, jusque dans les moindres détails, quel a été le mode d'opération et quels en ont été les résultats. Il va de soi qu'un certain « rapport » a dû exister, mais est-il pareil à celui qui s'établit dans les phénomènes de la clairvoyance ? Voilà le point à résoudre. Si, dans le cas qui précède, il y avait eu clairvoyance, M. Mansfield aurait dû se trouver dans cet état avant l'expérience, ou bien aurait dû attendre que cet état survînt, car cela ne se fait pas sur commande ; alors seulement il aurait pu se mettre à faire des réponses successivement à toutes les lettres. Mais nous ne constatons aucune altération manifeste dans l'état psychique de M. Mansfleld : sa main est toujours prête à écrire, comme un instrument docile ; mais il doit attendre qu'elle tombe sous l'influence de telle ou telle lettre. Nous avons pu voir qu'il ne répond pas toujours, ni à toutes les lettres, dans leur ordre successif, mais à celles seulement qui provoquent un signe annonçant la présence de la personnalité demandée. Par conséquent, cette faculté spéciale de réceptivité est constante chez lui, seulement ce n'est pas lui qui la dirige à son gré, c'est une influence étrangère qui en dispose et la domine, et cette influence peut faire défaut, selon l'occurrence.

Je proteste contre l'abus que les théories antispiritiques font de la faculté de la clairvoyance, dès qu'elles se heurtent à une difficulté qu'elles ne peuvent surmonter. La clairvoyance, c'est la quintessence des facultés psychiques de l'homme ; elle ne se produit que fort rarement; elle est subordonnée à des causes et à des conditions déterminées, elle a ses modes propres de se manifester, et avant tout, — ainsi que M. Hartmann l'affirme lui-même, — elle doit avoir le caractère de l'hallucination visuelle ; de plus, elle se manifeste généralement pendant que les sens extérieurs du médium sont assoupis, et les accès en sont de courte durée. Par contre, dans le cas présent, le médium écrit tous les jours, et il se trouve dans un parfait état de veille. Pourquoi voudrions-nous qu'il se trouvât dans un état de clairvoyance permanent, sans qu'il y ait, pour cela, de motif psychique ? Ce serait une licence philosophique absolument injustifiable.

Nous allons faire l'examen du phénomène en question, en partant du point de vue de M. Hartmann.

Voici comment les choses devraient alors se passer :

M. Mansfleld palpe de ses doigts une lettre cachetée, laquelle réagit sur son « émotivité sensitive » (sensitives Gefühl).

La « conscience somnambulique latente » doit, avant tout, devenir clairvoyante, afin de pouvoir connaître la teneur de la lettre. Si la réponse, écrite de la main de M. Mansfleld, n'était qu'une périphrase de la lettre cachetée, fût-elle même pourvue de la signature du défunt auquel elle est adressée, l'explication ne présenterait aucune difficulté, et l'hypothèse de la clairvoyance serait parfaitement applicable, car il n'y aurait qu'à

attribuer les divers effets produits à telle lettre ou à telle autre. Ce serait la « raison suffisante ».

Mais, du moment que la lettre contient des questions précises, concernant le défunt, par quel moyen les réponses peuvent-elles être obtenues ? Ici, les choses se compliquent considérablement, car le médium doit se mettre en rapport avec l'auteur de la lettre, afin de puiser dans sa conscience normale et latente les détails nécessaires concernant le défunt, car celui-ci n'existe que dans la mémoire des vivants.

Le problème présente, dès lors, une expérience de clairvoyance combinée d'une lecture de pensées à distance. Comment cela se passera-t-il ? Il faut supposer que la lettre que M. Mansfield tient dans sa main lui servira d'« intermédiaire sensoriel » pour établir un rapport entre lui et l'auteur de la lettre. Mais quel résultat ce rapport pourra-t-il donner ? Supposons que M. Mansfleld est dans un état de somnambulisme complet. Il en adviendrait ceci, comme l'expérience nous l'enseigne et ainsi que M. Hartmann le dit textuellement :

« Quand un somnambule est mis en rapport avec une personne qui lui est totalement étrangère, soit par le moyen d'un attouchement direct avec elle, soit par l'intermédiaire d'un magnétiseur, soit par le contact d'un objet qui est empreint de l'atmosphère (aura) individuelle de cette personne, il conçoit de cette dernière une idée générale, et une image plus ou moins imparfaite, vague et inexacte, mais non complètement dissemblable, de son caractère, de ses sentiments et de son humeur, à ce moment donné, et parfois même des pensées (représentations) qui existent en lui à ce moment même. » (Der Spiritismus, p. 96.)

Par conséquent, la lettre que M. Mansfield tient dans sa main ne peut lui servir à autre chose qu'à le mettre en rapport avec les sentiments et pensées qui existent chez l'auteur de la lettre, au moment même où ce contact se produit. Ces sentiments et pensées peuvent n'avoir rien de commun avec le texte de la lettre, écrite plusieurs jours auparavant.

On se demande comment la conscience somnambulique de M. Mansfield peut parvenir à dégager, dans le labyrinthe des idées qui passent par la conscience somnambulique de l'auteur de la lettre, les informations dont elle a besoin. Dans cette multitude d'idées ou d'images qui y sont casées, et qui se rapportent aux personnes décédées et vivantes que l'écrivain a connues ou connaît encore, comment le médium ferait-il pour reconnaître celles précisément qui se rapportent au défunt que la lettre concerne ? Il n'y a rien qui puisse le guider dans cet effort. Ces rapports n'existent même pas pour lui.

Admettons même, avec M. Du Prel, que « la lecture des pensées n'est pas limitée aux images qui sont présentes actuellement à la conscience somnambulique, mais s'étend également au contenu de la mémoire latente » ; nous pourrons répondre, avec M. Hartmann, qu'il se présente là une grave difficulté, celle de savoir par quel procédé « pourrait se faire la sélection des souvenirs ayant une certaine valeur et une certaine suite, dans cette mêlée confuse d'images conservées dans la conscience somuambulique, et y coexistant, les unes importantes, les autres sans valeur. » (Der Spiritismus, p. 74.)

Cette difficulté se rapporte spécialement aux souvenirs concernant une personne vivante. La même difficulté de sélection subsisterait pour le cas où les souvenirs auraient trait à la vie d'un défunt.

Admettons que ces difficultés aient été surmontées, et que la lecture des pensées, avec l'aide de la clairvoyance, ait enfin trouvé dans la mémoire normale ou latente du vivant, — bien que celui-ci soit loin du médium, — tous les éléments nécessaires pour formuler, au nom du défunt interrogé, la réponse voulue, comprenant tous les détails demandés, détails que la personne vivante reconnaît pour exacts. Mais voici une nouvelle complication : nous trouvons dans la réponse des détails que l'interrogateur vivant n'avait pas demandés, qui ne ressortent pas de la teneur de sa lettre, et dont il ne peut attester l'exactitude pour cette simple raison qu'il ne les connaît pas. On est obligé de vérifier ces détails en s'adressant à des tierces personnes, qui avaient connu le défunt. Quel est le processus psychique qui aurait permis au médium d'obtenir une telle réponse ? Faut-il encore une fois recourir à la clairvoyance, ce Deus ex machina du psychisme, qui aurait mis le médium en rapport avec l'Absolu, avec « l'omniscience de l'Esprit absolu » ?

N'oublions pas, cependant, que la clairvoyance obéit à certaines lois et que cette communication avec l'Absolu ne peut s'effectuer autrement que sur le terrain des rapports existant, exclusivement, entre deux personnes vivantes, qui se connaissent, alors qu'ici le médium ne connaît ni la personne vivante qui évoque le défunt ni ses amis ; quant au personnage principal, le défunt, il n'existe plus ; il est égal à zéro. Par conséquent, le terrain qui doit servir de base à la clairvoyance lui fait entièrement défaut.

Si nous voulons, de plus, tenir compte des lois formulées par M. Hartmann, à savoir que « les idées abstraites ne peuvent se transmettre, comme telles, à distance », que « la claivoyance pure ne se manifeste que sous une forme hallucinatoire », que le motif de toute clairvoyance réside « dans un intense intérêt de la volonté » ; si nous prenons en considération que l'opération psychique en question se produit pendant que « la conscience somnambulique percipiente du médium est dominée par l'état de veille de la conscience normale », — condition sous laquelle la lecture des pensées et la clairvoyance se produisent le plus difficilement, — alors nous serons forcés de conclure que ces hypothèses ne peuvent pas expliquer tous les faits exposés sous cette rubrique.

Pour ne pas exagérer ici le nombre d'exemples, — ils abondent dans le Banner of Light, de Boston, — je renvoie le lecteur à ce même livre du Dr Wolfe, qui y cite, d'une façon circonstanciée, des expériences vraiment remarquables où il obtenait des réponses à ses lettres. La valeur de ces expériences est, il est vrai, diminuée, à un certain point de vue, par le fait de sa présence. Les réponses aux lettres se sont fait attendre, nonobstant, jusqu'au moment où l'influence invoquée a pu se manifester. D'autre part, ces expériences méritent une attention d'autant plus grande qu'elles ont été exécutées dans des conditions excluant toute possibilité de fraude, ainsi que l'on pourra en juger d'après l'extrait suivant que nous faisons de l'ouvrage de M. Wolfe, où il raconte les expériences qu'il a faites avec M. Mansfield :

« A un moment donné, j'avais sous la main environ vingt-cinq lettres, toutes prêtes pour être soumises aux manipulations de M. Mansfield. Je les portais sur moi ; elles étaient enfermées dans des enveloppes de cuir, qui ne portaient aucune inscription. Ces enveloppes étant absolument pareilles quant au format et à la couleur et n'étant marquées d'aucun signe, je ne pouvais les distinguer les unes des autres. Quand l'occasion était favorable, c'est-à-dire lorsque le médium n'était pas trop épuisé par les fatigues de la journée, et qu'il pouvait disposer librement de son temps, je plaçais devant lui tout le paquet de lettres, pour voir si l'une des vingt-cinq personnalités auxquelles les lettres

étaient adressées ne se trouvait pas présente et ne pouvait provoquer l'écriture médiumnique. Dans ces conditions, il était fort rare que les efforts faits pour provoquer une réponse de l'une ou de l'autre personnalité, au moins, ne fussent suivis d'aucun succès. M. Mansfield passait sa main sur les lettres, en saisissait une, comme il est dit, et procédait aux manœuvres nécessaires pour obtenir la réponse. Je tiens à faire ressortir ce fait, que jamais, de mon expérience, le médium n'a manqué d'obtenir le nom exact de la personnalité a qui l'on s'adressait, et ensuite soit un message d'elle, soitl 'exposé de la raison pour laquelle la réponse demandée ne pouvait être communiquée. Le message témoignait toujours d'une parfaite connaissance de cause et prouvait que son auteur était bien familier avec toutes les circonstances, les personnes et les dates. Les réponses étaient parfois surprenantes ; elles n'étaient pas seulement précises et exactes, mais contenaient aussi de nouvelles pensées, de nouveaux faits, de nouveaux noms accompagnés de détails et de dates nouvelles. En disant nouvelles, j'entends dire que les informations reçues n'ont pu, en aucune façon, être puisées dans la teneur de la lettre, eût-elle même été soumise ouvertement à l'examen du scrutateur le plus méticuleux. »

Le Révérend Samuel Watson cite dans son livre The Clock struck one (La pendule a sonné 1 heure) (New-York, 1872) une quantité de communications qu'il a reçues en réponse à ses lettres, par l'intermédiaire de M. Mansfield. Elles ont été écrites en sa présence, également, mais ce désavantage, — au point de vue de notre critique, — est compensé par ce fait que les réponses contenaient souvent des détails biographiques que M. Watson ignorait ; il arrivait aussi que ces réponses étaient faites, non par ceux à qui les questions étaient adressées, mais par d'autres personnes que M. Watson avait connues, et même par des personnes qui lui étaient inconnues, mais que le défunt avait connues. (Voir la suite de ce même ouvrage : The Clock struck three (La pendule a sonné 3 heures), Chicago, 1874, pp. 79-85.)

Je suis loin d'affirmer, bien entendu, que toutes les réponses faites par M. Mansfield aux lettres cachetées soient d'origine spiritique. Il faut savoir rendre justice à toutes les explications, — y compris le procédé frauduleux — proposées pour tel ou tel cas, selon les circonstances. Je veux seulement dire que certains faits présentent, à mon avis, toutes les conditions voulues, pour que l'on en cherche la cause efficiente en dehors de l'animisme.

Comme corollaire de cette catégorie de phénomènes, il y a les réponses à des questions qui ne sont pas soumises à la perception sensorielle du médium, avec cette complication que les réponses sont obtenues par voie récriture directe. Dans ces exemples nous retrouvons toujours la même particularité : le médium ne répond pas, indifféremment, à toutes les questions, mais seulement à celles dont il subit l'influence; et, en outre, nous constatons ce détail important que le médium ne touche même pas au papier où la question est écrite.

M. Colby, directeur du Banner of Light, raconte ainsi une séance avec M. Watkins (numéro du 9 mars 1889) :

« Tout récemment, nous avons eu une deuxième séance avec M. Watkins; nous y apportâmes nos ardoises, qui se fermaient au moyen de charnières. Nous étions trois. Lorsque nous fûmes placés devant la table, M. Watkins nous pria d'écrire sur des bandes de papier les noms de quelques-uns de nos amis défunts. Nous écrivîmes une vingtaine de noms, chacun sur une bande de papier séparée que nous roulâmes ensuite en tuyau, de

manière à ce qu'on ne pût pas les distinguer les unes des autres d'après leur apparence. Sur l'une des bandes, nous avions écrit ceci :

« G.-W. Morill, voulez-vous communiquer quelque chose à « votre ami le capitaine Wilson, à Cleveland ? »

« Pendant que je désignais les divers rouleaux avec un crayon, il me fut enjoint par le médium d'en prendre un et de le tenir fortement dans ma main gauche. Le médium nous pria alors de poser nos ardoises sur la table. Il nous dit ensuite de poser nos mains dessus, tandis que lui-même appuyait ses doigts sur l'autre extrémité de l'ardoise. A ce moment même, nous entendîmes le grincement du crayon, dans l'espace compris entre les deux ardoises, comme si quelqu'un écrivait. Quand ce bruit eut cessé, nous fûmes invités à ouvrir les ardoises. Sur la face intérieure de celle qui reposait sur la table, il y avait le message suivant, écrit et signé d'une main hardie et coulante :

« Mon cher ami, capitaine Wilson, à Cleveland, je voudrais que vous fussiez convaincu, en lisant ces lignes, que la force qui a guidé le crayon, c'est bien moi, votre vieil ami ; à la même occasion je vous prie de vouloir bien dire à mon gendre Wasson que sa femme est désireuse de communiquer avec lui, que la petite sera très malade, mais qu'il ne se laisse pas aller à sa tristesse si elle meurt, car ma fille la gardera mieux qu'il ne peut le faire. Je n'ai pas dit grand chose pour vous cette fois, mon ami, mais c'est que ma fille est si impatiente d'entrer en communication avec son mari et avec Franck !

« Geo. W. Morill. »

« Conformément à cette requête, nous fîmes part du message à Mme Morill, qui nous déclara que, pour elle, il n'y avait pas le moindre doute qu'il fût écrit par son mari : l'écriture en ressemblait beaucoup à la sienne, et, de plus, il avait toujours signé « Geo. W. Morill. » Quant à l'enfant dont il est question, elle était malade, en effet, chez elle, à Amesbury, et une issue fatale était à craindre. »

Je ne veux pas faire de l'exemple qui précède une preuve d'identité, car M. Colby a évidemment dû connaître M. Morill et le capitaine Wilson, et, du moment qu'il était présent à l'expérience, la communication transmise pourrait trouver son explication, partie dans la clairvoyance, partie dans la lecture des pensées ; mais je ne vois pas, pour ma part, comment la clairvoyance pourrait expliquer la première phase de cette manifestation psychique : le choix et la lecture d'un rouleau déterminé, pris parmi les vingt, sans aucune « médiation sensorielle », — puisque le médium ne touchait pas aux rouleaux.

Cet exemple, je l'ai cité avant tout à cause de la méthode d'expérimentation qui y est appliquée, méthode qui est susceptible de conduire à la preuve absolue, si l'on a le soin de s'entourer de précautions nécessaires pour être sûr qu'aucun rapport n'a pu s'établir et qu'aucune suggestion inconsciente n'a été exercée. Il faut, pour cela, que les rouleaux soient préparés à l'avance, et non par celui qui les présentera, à la séance, mais par une autre personne absente ; il faut également que la personne chargée de les apporter à la séance en ignore complètement le contenu. Mais je doute que, dans ces conditions, l'expérience puisse réussir, attendu que tout rapport avec le défunt sera rompu. Or il est indispensable qu'un rapport d'une nature quelconque serve de base à la manifestation ; et,

dans le cas supposé, l'unique lien serait la présence, dans la chambre, de la lettres, laquelle le médium ne doit même pas toucher.

Je puis néanmoins indiquer un fait qui est près de remplir ces conditions, la lettre ayant été transmise par une tierce personne, — chose fort rare. Dans mon Index, ce fait figure comme unique dans ce genre, et je le trouve assez remarquable pour être cité. Le récit suivant en est publié dans le journal Facts, de Boston (t. V. 1886, p. 207) :

« A une séance privée, tenue il y a quelques jours avec le médium Powell, de Philadelphie, il se passa un fait tout à fait curieux. Les assistants étaient des habitants de cette ville, fort honorablement connus.

« La manière dont M. Powell procédait pour obtenir des réponses aux questions renfermées dans les petits rouleaux a été exposée dans ces colonnes. Bornons-nous à rappeler que les rouleaux contenant les noms des défunts auxquels on s'adresse sont préparés à l'insu du médium. Pour ce jour-là, l'un des assistants avait prié une dame de sa connaissance d'écrire un nom sur une bande de papier, de la rouler et de la lui remettre. Cette dame ne se trouvait pas à la séance, et lui-même ne savait pas quel nom elle avait écrit. Au cours de la séance, ce rouleau fut clandestinement mêlé aux autres. M. Powell appliqua ce bout de papier roulé à son front, et alors nous fûmes témoins d'un spectacle stupéfiant : sa face pâlit horriblement, il leva les bras et retomba en arrière sur le plancher, en se cognant la tête contre une chaise. La chute était semblable à celle d'un homme frappé subitement par la mort. Il resta quelques instants immobile, comme étourdi, puis se leva lentement, les yeux grands ouverts et brillants d'un vif éclat, saisit la main de l'une des dames présentes et lui dit, d'une voix faible, péniblement : « Dites à Hattie (la dame qui avait écrit la question) que ce n'est pas un accident ni un suicide, mais un lâche assassinat... et c'est mon mari qui l'a commis. Des lettres existent qui le prouveront. On retrouvera ces lettres. Je suis M. Sallie Laner. » C'était le nom écrit sur le bout de papier, le nom de la femme qui avait été trouvée morte, quelques jours auparavant, à Omaha, tuée par un coup de feu ; mais à ce moment on ignorait encore si cette mort était due à un suicide ou à un crime commis par son mari. Elle avait habité Cleveland et avait connu la dame qui écrivit la question. Le dénouement de cette histoire trouvera sa place à une occasion ultérieure ; pour le moment, le point essentiel est de savoir comment le médium a pu avoir connaissance des faits contenus dans sa réponse. Il n'a pas ouvert le rouleau ; il ignorait les événements en question ; pas une des personnes présentes ne savait quel nom était écrit sur la bande de papier. Et cependant ce phénomène s'est produit immédiatement, dès que le médium eut porté sur son front le billet roulé. Le nom était juste ; la réponse, qu'elle ait été exacte ou non, était précise et à propos ; et, le lendemain, Laner, le mari, était arrêté sous l'inculpation d'avoir tué sa femme. Il n'y avait aucune connaissance préalable des faits, aucune connivence, aucune divination ni lecture de pensées. Quelle est donc la force intelligente qui s'est manifestée ? Est-ce l'esprit de la femme assassinée ? Est-ce un autre ? Mais alors qui ? » (Extrait du Cleveland Plaindealer.}

Dans la pratique du magnétisme ou du somnambulisme spiritique, on rencontre des expériences analogues à la précédente : voir Cahagnet, Arcanes de la vie future dévoilés, tomes II et III, et plus particulièrement les expériences d'évocation de personnes inconnues aux assistants (t. II, pp. 98, 245). Aux pages 167-187 du tome III, nous lisons le récit intéressant de l'évocation de l'abbé Almignana, relativement à une question

d'argent, avec tous les détails et documents à l'appui. Dans une brochure qu'il publia en 1858 (?) sous le titre Du Somnambulisme, des Tables tournantes et des Médiums, il raconte ce même cas en abrégé et fait aussi mention d'une autre évocation qui eut lieu en sa présence, par l'intermédiaire d'une somnambule à laquelle il n'avait communiqué que le nom d'un défunt, nom qu'il tenait de seconde main et qu'il avait demandé uniquement en vue de cette séance et dont le porteur lui était complètement inconnu. (Voir Revue Spirite, 1889, n° 4 et 5, où la brochure entière de l'abbé Almignana est reproduite. Pour le cas ci-dessus mentionné, voir p. 135.)

VII. — Identité du défunt constatée par des communications reçues en l'absence de toute personne l'ayant connu, et qui trahissent certains états psychiques ou provoquent des sensations physiques, propres au défunt.

Cette rubrique forme la transition entre les preuves intérieures, ou intellectuelles, de l'identité d'une personnalité, et les preuves extérieures ou physiques. Les faits que j'ai classés sous le titre ci-dessus nous offrent, il est vrai, entre autres preuves, plusieurs qui pourraient les faire ranger dans les catégories précédentes, mais ils sont caractérisés en même temps par certaines particularités d'un ordre complètement différent, et sur lesquelles je désire attirer l'attention du lecteur. Elles sont indiquées par le titre même de cette rubrique.

Une des objections les plus courantes que l'on soulève contre l'hypothèse spiritique, comme devant expliquer les communications médiamniques, c'est que ces dernières ne sont que l'écho des idées que l'homme s'est formées sur l'état de l'âme après la mort et sur le monde spirituel en général. Au point de vue des idées acceptées, traditionnelles, il serait certes bien difficile d'admettre qu'après la mort les « esprits » conservassent les mêmes défauts psychiques et les mêmes souffrances physiques dont ils étaient affligés au moment de la mort. Par exemple, pourrait-on bien supposer que les personnes mortes à l'état d'aliénation mentale puissent garder des traces de ce désordre psychique, lorsqu'elles se manifestent, peu de temps après leur mort ? Ce fait a été cependant constaté dans la pratique du spiritisme ; il est absolument inattendu, contraire aux idées reçues : aussi n'a-t-il pu être admis qu'à posteriori.

Je citerai, comme exemple, la communication suivante publiée dans le « Message Department » du Banner of Light (24. novembre 1883):

« Oh ! je ne me sens pas bien du tout. Je ne savais pas qu'en revenant j'éprouverais cela ; mais il paraît que j'ai bien des choses à apprendre. Je suis venue ici dans l'espoir de pouvoir apprendre à mes amis que je suis entièrement rétablie et heureuse, à présent... J'ai été brûlée ici. Je ne puis raconter cela, car je ne veux pas y penser; mais un nuage m'a enveloppée, mes idées devinrent confuses; je ne comprenais pas ce que je faisais, et c'est ainsi que j'arrivai dans le feu et me brûlai grièvement... Mes maîtres me disent que je ne serai plus jamais dans un trouble pareil, que des causes physiques avaient produit un dérangement dans mon esprit, mais que ces choses se rattachaient à la terre et avaient disparu pour toujours... J'étais jeune encore... J'habitais West Grandby, Connecticut. Mon

père est bien connu dans cette ville... Son nom est Ebert Rice. En parlant de tout cela, mes idées ne sont pas bien nettes, et je ne puis vous dire quand exactement je suis partie ; il me semble qu'il y a longtemps de cela; mais je suis bien contente d'avoir pu revenir, et j'espère revenir encore. — Emma Rice. »

Trois semaines plus lard (15 décembre), on lisait cette lettre dans le Banner of Light, sous la rubrique « Vérification de messages spiritiques » :

« Monsieur le directeur du Banner,

« Je trouve dans le numéro du 24 novembre une communication d'Emma Rice, de West Grandby. Tous les spirites connaissent ce fait, que, lorsqu'une personne dont l'esprit avait été troublé durant sa vie sur la terre se manifeste par l'intermédiaire d'un médium, elle porte encore des traces de cet état. J'apprends que le véritable nom de cet esprit est Emma Ruick, mais que pendant ses accès de démence elle se donnait quelquefois le nom de Emma Rice. La communication est exacte. Elle s'est brûlée, ainsi qu'elle le dit, en sautant sur un tas de menu bois en feu. Tous les détails sont vrais, et ce message sera accueilli avec reconnaissance par ses amis sur la terre. — Heman F. Merrill.

« Hartford, Connecticut, le 24 novembre 1883. »

Voici un autre fait, que je tiens de première source. Une dame de ma connaissance, Mme Marie S., qui organise depuis quelques années, à deux, avec sa nièce, des séances médiumniques au cours desquelles celle-ci écrit à l'état de transe, reçut un jour une communication étrange, en langue française, et signée Napoléon. Elle crut à une mystification et n'y ajouta d'abord aucune importance. Immédiatement après, son guide habituel lui donna la clef de ce mystère : le message en français émanait d'un individu qui avait été fou, de son vivant, s'imaginant être Napoléon; il expliqua que, dans la règle, les aliénés continuent à être affectés pendant quelque temps, après leur mort, de la même aberration mentale dont ils avaient été atteints durant leur vie. Mme S. en fut fort étonnée; mais sa surprise fut plus grande encore lorsque, m'ayant raconté ce cas comme une chose très curieuse, je lui appris que ce fait était loin d'être unique.

Il paraît que les anomalies mentales consécutives à diverses affections physiologiques dont l'individu avait souffert pendant les derniers temps de sa vie, ne sont pas seules à persister après sa mort, et que la douleur physique, qu'il éprouvait au moment de mourir, se reproduit aussi, à nouveau, lorsqu'il réapparaît dans la sphère terrestre. En voici quelques exemples :

Le récit suivant se trouve dans le Light, de 1882 (p. 74). Il s'agit de douleurs physiques éprouvées par le défunt durant sa dernière maladie, et qui sont ressenties par le médium :

« Au commencement de l'été 1879, je fis par hasard la connaissance d'un voisin qui, selon les apparences, n'avait plus longtemps à vivre. Un jour, je l'accompagnais chez lui, — nous marchions lentement; — au cours de l'entretien, nous arrivâmes à parler de spiritisme; il avait l'air surpris d'apprendre que je m'intéressais à de pareilles inepties, mais il n'en fut pas moins frappé par quelques-unes de mes réflexions. A notre entrevue suivante, il s'empressa de renouer la même conversation et me questionna sur les preuves que j'avais pu acquérir personnellement. Mais, depuis ce temps, il évita ce sujet, et je

m'abstins également d'y revenir, sachant combien il est nuisible, pour un malade comme lui, d'entrer dans toute discussion excitante.

« En juin de la même année, — c'était à Barmouth, dans le pays de Galles, — je tombai, à l'état de transe, sous l'influence d'un esprit qui se donnait pour ce même monsieur, et il me fit dire ces paroles : « C'est bien étrange, c'est si différent de ce que je m'attendais à voir ! Je regrette de ne pas avoir profité de l'occasion que vous m'avez procurée pour m'instruire sur la vie spirituelle. » Pendant toute la durée que s'exerça sur moi son influence, je ne cessai de ressentir une douleur dans la bouche et dans la gorge. Deux jours plus tard, une lettre d'un ami m'apprenait que le malade était mort peu après mon départ.

« Au mois de mai de l'année dernière, je tombai encore une fois sous le contrôle du même esprit, qui, cette fois, dit par mon organe, d'un ton décidé : « Dites à Mary que j'ai vu Will. » J'éprouvai de nouveau la même sensation douloureuse dans la bouche et à la gorge. « Mary » était sa sœur qui avait soigné son ménage.

« Pendant ma transe, j'eus l'impression qu'il y avait un lien d'affection entre « Mary » et « Will ». J'étais à ce point impressionné par le ton sérieux de celui qui se manifestait, que je priai ma femme de se rendre chez la sœur du défunt pour lui transmettre la communication. Cette dame lui dit qu'elle ne connaissait que deux personnes qu'elle appelait du nom de « Will » : l'une était son cousin, et l'autre un monsieur avec lequel elle avait été fiancée quelques années auparavant, mais que l'un et l'autre étaient, autant qu'elle pouvait savoir, vivants et en bonne santé. Elle ajouta que son frère avait été affecté d'aphtes (maladie ulcéreuse du tube digestif), au moment de sa mort. Ceci expliquait la douleur que j'avais éprouvée dans la bouche.

« Aucune information ne venait cependant expliquer le message, et j'en conclus qu'il avait été altéré dans la transmission, comme tant d'autres. Je finis par n'y plus penser. Mais voilà que, la semaine dernière, la sœur du défunt se présente, chez moi et m'informe qu'elle venait d'apprendre que son ancien fiancé était mort, en Australie, à la même époque environ où j'avais reçu le message qui se rapportait à lui.

« II ne me reste qu'à ajouter que les rapports qui avaient existé entre ces personnes m'étaient totalement inconnus.

« Edmond W. Wade. « Lewisham, le 13 février 1882. »

Le journal Facts publie, dans son numéro de juin 1885, un curieux récit de M. Eli Pond, de Woonsocket (Etat de Rhode Island). Le médium tombe sous l'influence de l'esprit d'un homme qui est mort noyé. ; il frissonne et éprouve la sensation du froid. En voici la traduction complète :

« II y a environ un an de cela J'allai voir mon fils et sa femme. Comme elle avait mal à la tête, je lui dis : « Peut-être pourrai-je vous soulager en faisant des passes au-dessus de votre tête. » Elle y consentit. A peine eus-je commencé, qu'elle se trouva sous l'influence d'un esprit qui avait recours à l'alphabet des sourds-muets. Ni moi ni son mari ne comprenions ces signes, et l'influence cessa de se manifester. Une autre la remplaça, revêtant le nom de Sarah Makepeace. Elle dit qu'elle avait habité l'Ouest et qu'elle était morte noyée, qu'elle savait gré au vieux monsieur de lui avoir procuré l'occasion de

revoir ce monde. Le médium revint alors à son état normal et s'écria : Mais il me semble que je vais geler ! Et, en effet, ma bru frissonnait et paraissait si mal à l'aise que je me décidai à intervenir en priant Sarah de la quitter et de se manifester par un autre médium, M. Annie Wood, à une heure fixée d'avance. Elle le promit et tint rigoureusement parole.

« Je ne connaissais personne portant le nom qu'elle avait donné, mais j'étais résolu de savoir si quelqu'un s'appelant ainsi s'était noyé. Après quelques mois de recherches à peu près infructueuses, je découvris qu'un certain Makepeace habitait Providence, Rhode lsland. Mais, dans l'intervalle, j'eus plusieurs entretiens avec Sarah, à la suite desquels j'appris qu'elle avait des parents dans cette ville. Je lui demandai si ses parents étaient spirites et reçus une réponse négative. Elle me dit encore qu'elle était morte à l'âge de vingt ans, environ trois ans auparavant, qu'elle s'était noyée dans des circonstances très pénibles et que ses proches la blâmaient outre mesure. Elle semblait très malheureuse.

« Peu de temps après, je me trouvais à Providence, et, cherchant dans le livre d'adresses, je trouvai le nom du parent dont elle m'avait parlé. Dès que j'en eus le temps, j'allai chez lui. Il était fort occupé et me pria de revenir à un autre moment.

« Je revins à l'heure indiquée, et il me fit prendre place. A ma question s'il avait connu une jeune fille du nom de Sarah Makepeace, qui avait habité dans l'Ouest et qui s'était noyée, il répondit qu'en effet il l'avait connue, mais fort peu. Je lui demandai à quelle époque à peu près le malheur avait eu lieu. Il ne se le rappelait pas exactement; mais, quand je lui dis que, d'après ce que j'en avais entendu dire, cela s'était passé il y a trois ans, il observa que ce devait être juste. Je le questionnai sur l'âge de la jeune fille. « Elle pouvait avoir vingt ans »,me dit-il. Là-dessus, je le priai de me donner l'adresse du père de la défunte. Il me demanda sèchement le motif de ma demande. Je le lui dis. Alors il se mit dans une vraie colère : « Je ne veux pas qu'on soulève quoi que ce soit, dit-il, qui puisse entacher le bon renom de ma « famille. »

« Et il m'éconduisit d'une façon peu courtoise. Je partis ; mais j'avais toutefois acquis la certitude que Sarah avait dit la vérité.»

J'ai tenu à reproduire ces deux récits intégralement, parce qu'ils présentent d'intéressants exemples de la constatation de l'identité d'un défunt, en l'absence de personnes l'ayant connu, indépendamment des particularités qui les font placer sous la présente rubrique.

Prenons encore cet exemple : le défunt a péri dans le feu, et le médium éprouve le sentiment d'être suffoqué par la fumée. Nous lisons dans l'article de M. Clément, publié dans le Religio-Philosophical Journal du 9 mars 1889, le passage suivant :

« Tout mon avoir sur terre fut la proie des flammes, en 1856. Ma sœur a trouvé la mort dans cet incendie. J'ai souvent assisté à des séances spiritiques, dans un groupe où personne ne connaissait mon histoire ; quand ma sœur se manifestait, il arrivait que le médium croyait étouffer, et d'autres sensitifs sentirent l'odeur de la fumée et se mirent à tousser, comme lorsqu'on entre dans une chambre remplie de fumée. »

Dans ce dernier exemple, les communications étaient reçues en présence de la personne qui savait de quelle mort le défunt avait péri ; mais, si l'on interrogeait M. Clément, il est plus que probable que l'on apprendrait de lui qu'il ne s'attendait nullement, lors de la première communication, à ce que le médium éprouvât la sensation de l'asphyxie.

Les manifestations dans lesquelles la personnalité se trouve caractérisée par des marques distinctives de cette nature offrent, à mon avis, une importance toute spéciale ; elles pourront peut-être nous mettre sur la voie des lois générales auxquelles obéissent les phénomènes de ce genre.

Les sensations purement physiques, telles que la douleur dans la gorge, le frisson, la suffocation, ne peuvent être inhérentes à notre état posthume ; cela n'est pas douteux. Il est évident, d'autre part, que ces sensations ne sont pas infligées au médium dans le but d'affirmer l'identité du défunt, car il ressort des exemples cités par MM. Wade et Pond que, dans le premier cas, le médium ignorait le genre de mort du défunt et la nature des souffrances dont il avait été affligé, et, dans le deuxième cas, il n'avait même pas connu la personne qui se manifestait. Une pareille preuve d'identité n'a pu être sollicitée ni attendue.

Par conséquent, tout porte à croire que ces sensations, provoquées chez le médium, sont le résultat d'une loi naturelle qui pourrait être formulée ainsi : Toute individualité transcendanlale qui se manifeste à nouveau dans la sphère de l'existence terrestre se trouve soumise, pour la durée de cette, manifestation, aux mêmes conditions dans lesquelles elle se trouvait à la fin de son existence phénoménale.

Ceci comporterait, pour ainsi dire, un oubli temporaire des conditions de son existence transcendantale et un retour à l'existence phénoménale, telle qu'elle était au moment de son extinction (Je me rappelle, à ce propos, une communication que j'ai reçue au cours de mes séances intimes : elle émanait d'un ami qui m'avait été cher et qui s'était beaucoup intéressé au spiritisme en tant que problème philosophique. Avant même de se nommer, il dicta cette phrase, en langue française :

« Naître, c'est oublier ; mourir, c'est savoir. »

Que ce soit une citation ou une pensée à lui, ces quelques mots renferment toute une philosophie, aussi belle que profonde, et j'ai toutes les raisons pour supposer qu'elle était totalement étrangère aux cerveaux des deux médiums présents.).

C'est pourquoi le « sourd-muet » dont parle M. Pond n'a pu s'entretenir autrement que par le moyen de l'alphabet qui lui était familier, sans réussir à se faire comprendre. Et c'est pour la même raison que la jeune fille folle, Emma Rice, avait oublié son nom véritable. De même pour d'autres cas.

Si nous étendons cette loi au domaine des manifestations intellectuelles, nous nous expliquerons aisément pourquoi la personnalité qui se manifeste à nous reprend, pour ainsi dire, son existence terrestre et ne sait parler que de faits ayant trait à cette sphère.

De même pour les matérialisations et les photographies : l'apparition se présente toujours sous la forme que l'individu avait à la fin de sa vie, qu'il fût jeune ou vieux, et même avec les défauts physiques dont il était affligé. Que les choses ne se passent pas ainsi dans le but unique d'affirmer l'identité, nous en voyons la preuve, entre autres, dans l'image photographique obtenue par M. A. (Oxon) et sur laquelle nous reviendrons. Elle représente une toute petite enfant, qui était morte depuis plus de cinquante ans, à l'âge de sept mois (Voir Spirit Identity, par M. A. (Oxon), pp. 117-121) ; elle disait être la sœur du Dr Speer. Mais comme elle était inconnue au Dr Speer aussi bien qu'au médium, M. A., cette forme d'enfant n'a évidemment pu conférer une démonstration quelconque de son identité. On cherche, en pure perte, pourquoi l'image de cette enfant s'était fixée sur

la plaque, et non pas seulement à cette première expérience, mais durant toute la série des manifestations de cette personnalité, qui durèrent plusieurs années.

Mais, disons-le tout de suite, il y a des faits qui prouvent, d'autre part, que cette loi n'est pas générale; elle serait, par conséquent, soumise à des modifications selon le moment et l'individualité.

VIII. — Identité de la personnalité d'un défunt attestée par l'apparition de sa forme terrestre.

Maintenant que nous avons acquis par des manifestations d'un caractère intellectuel la preuve demandée, — c'est-à-dire la preuve que le principe individuel est indépendant du corps, qu'il a son existence propre, qu'il survit à la désagrégation du corps, que de plus il conserve assez d'éléments de sa personnalité pour prouver le grand fait de la survie, — nous pouvons passer (ainsi que je l'ai fait déjà au chapitre III) à la démonstration du même fait par des manifestations d'un caractère extérieur, même physique. Nous pouvons dès lors chercher à déterminer les conditions que doivent présenter ces manifestations pour être considérées comme plus ou moins concluantes, sans nous sentir gênés par la conviction à priori que la nature spiritique d'un pareil phénomène n'a pas de raison d'être suffisante. La manifestation la plus idéale de ce genre de phénomènes sera :

4) L'APPARITION D'UN DÉFUNT ATTESTÉE PAR LA VISION MENTALE DU MÉDIUM, EN L'ABSENCE DE PERSONNES LE CONNAISSANT. —

Ici nous avons un phénomène télépathique, correspondant aux hallucinations véridiques des vivants, mais avec cette différence que l'agent évoquant le phénomène ne se trouve pas parmi les vivants. Ce genre de phénomènes constitue une variété particulière de médiumnité. Quoique tous les bons médiums soient plus ou moins voyants, chez quelques-uns le développement de cette faculté crée une médiumnité spéciale. Ils décrivent la personne du défunt qu'ils voient auprès du vivant, avec nombre de détails qui sont autant de preuves d'identité ; ils ne se bornent pas à la description extérieure de l'apparition, mais transmettent les paroles et les phrases prononcées par elle. Les preuves qui ont été données par ce procédé sont innombrables. Mais, comme généralement elles le sont en présence même de la personne qui connaissait le défunt et peuvent par conséquent être expliquées par une transmission inconsciente des idées de cette personne, je dois les laisser de côté. Pour qu'elles soient valables à notre point de vue, il faut que l'apparition donne des détails inconnus de l'ami vivant, ou que l'apparition ait lieu en l'absence de celui-ci.

J'ai déjà cité un cas de la première catégorie dans le chapitre III, paragraphe 8, page 420, où un médium décrivit au général Drayson l'apparition d'un ami qu'il croyait vivant, avec tous les détails qui se rapportaient à sa mort extraordinaire.

Un cas de la seconde catégorie m'est fourni par mes propres notes. Le 26 février 1873, j'eus une séance intime avec ma femme. Nous étions seuls. Bientôt, elle s'endormit, et sa main écrivit une communication en français, d'un caractère intime, faisant allusion à une

séance antérieure à laquelle avait assisté une dame de notre connaissance, la comtesse A. Tolstoï, la femme du vice-président de l'Académie des beaux-arts. La communication émanait de la fille défunte de la comtesse et s'adressait à elle : inutile de parler ici du contenu de la communication, car la preuve d'identité réside dans ce qui suit. Quand ma femme revint à elle : « C'est étrange, dit-elle, je viens de voir quelque chose ! — Quoi donc ? — Une figure. — D'homme ou de femme ? — De femme; un très joli visage, qui frappait par l'éclat de ses yeux bleus ; ils semblaient comme éclairés de l'intérieur. La figure se tenait debout devant moi à une certaine hauteur ; elle représentait une personne jeune, bien faite, habillée de blanc. — Une brune ? — Oui ! — Reconnais-tu quelqu'un ? — Non. Mais elle m'a fait l'impression la plus agréable ; il est vrai que je dormais, mais ce n'était pas du sommeil ordinaire. »

Cette conversation avait eu lieu immédiatement après le réveil de ma femme ; elle ne savait pas qu'il y avait eu quelque chose d'écrit, encore moins ce qui avait été écrit et quel était l'auteur du message. Nous ne savions pas si l'apparition de la figure avait quelque rapport avec la communication. Un mois et demi après, ma femme, se trouvant en visite chez la comtesse qui venait de perdre son mari, et passant dans une pièce retirée, où elle n'était encore jamais entrée, se trouva face à face avec un portrait de jeune femme représentée en buste et qu'elle n'avait jamais vu, mais dans lequel elle reconnut immédiatement la belle figure qui lui était apparue lors de sa vision intérieure. C'était le portrait de la fille défunte de la comtesse.

Sous la rubrique précédente j'ai cité un cas, rapporté par Dale Owen, relatif à l'apparition de son amie Violette à deux médiums qui ne connaissaient pas Dale Owen et n'avaient jamais connu son amie défunte ; cette apparition, en tout conforme à l'apparence terrestre de Violette, complétait l'ensemble des détails personnels et intimes donnés aux mêmes médiums.

B) L'APPARITION D'UN DÉFUNT ATTESTÉE PAR LA VISION MENTALE DU MÉDIUM ET, SIMULTANÉMENT, PAR LA PHOTOGRAPHIE TRANSCENDANTALE OU PAR LA PHOTOGRAPHIE SEULE, EN L'ABSENCE DE PERSONNES CONNAISSANT LE DÉFUNT.

— La manifestation la plus spiritualisée de l'ordre physique est bien certainement la photographie transcendantale qui établit le fait de la réalité objective d'une apparition ou d'une matérialisation invisible. J'ai donné dans le chapitre I tous les détails historiques relatifs au développement de ce phénomène. Nous en avons le prototype fondamental dans les expériences remarquables de M.Beattie, où le médium en transe donnait la description des formes lumineuses qui apparaissaient à sa vue mentale, — en commençant par différentes formes indéterminées qui se développaient graduellement en formes déterminées, — et souvent correspondant parfaitement aux photographies obtenues. (Voir pp. 36-39.)

Nous trouvons la confirmation de ce genre de faits dans un témoignage tout aussi sûr, celui de l'honorable M. A. (Oxon) qui réunissait lui-même tous les traits d'une médiumnité hors ligne. Voici comment il décrit sa première expérience de photographie transcendantale :

« La première image que j'ai obtenue avec M. Hudson est remarquable par l'obscurcissement presque complet du sujet. Je posais de profil et tenais mes yeux fixés au plafond du cabinet d'études. J'avais l'impression parfaitement consciente de l'existence, autour de ma personne, d'un brouillard lumineux et de la présence d'un être se tenant à côté de moi. Cette impression sensorielle s'accrut à un tel point que je me trouvai dans un état partiel de transe avant que l'exposition ne fût terminée. Lors du développement, la plaque ne présenta qu'un contour à peine indiqué de ma forme, tandis qu'à l'endroit où j'avais ressenti la présence d'un être, elle montrait une forme nettement dessinée, mais entièrement couverte d'un voile et placée de profil. Cependant, le visage est net et se trouve bien à la place que lui attribuait mon impression. Le brouillard lumineux que j'avais aperçu a presque totalement voilé ma forme. Entre autres mesures de précaution, j'avais prié M. Hudson de retourner la plaque pour obtenir une certitude plus grande contre une fraude possible. » (Human Nature, Londres, 1er octobre 1874, p. 426.)

Voici maintenant deux cas dans lesquels les individualités invisibles qui s'attachent aux médiums et s'offrent fréquemment à leur vision mentale, apparaissent aussi sur la plaque sensibilisée, lorsque ces médiums se font photographier.

Le premier a été déjà cité par moi au chapitre I (p. 74) ; c'est celui où le médium bien connu, Mme Conant, voit apparaître, un moment avant l'exposition, sa petite amie, l'Indienne Wash-ti ; elle lui tend la main, et la photographie reproduit les deux figures la main dans la main.

Nous sommes encore redevables du second cas à M. A. (Oxon). Pendant qu'il se faisait photographier, il vit mentalement et décrivit l'apparition et la position de la petite Pauline, qui, habituellement, se manifestait à son cercle intime ; elle ne laissa pas échapper l'occasion de se faire photographier aussi. Voici le court récit de M. A. :

« II y a environ un mois, nous tentâmes d'obtenir une photographie avec M. Parkes, et à cette occasion nous obtînmes une nouvelle manifestation de Pauline. Je m'assis devant une petite table et presque instantanément je tombai en transe. Dans mon état de clairvoyance je vis l'enfant debout et flottant tout près de mon épaule gauche. Elle paraissait très rapprochée de la table et j'essayai en vain d'attirer l'attention de M. Speer sur l'apparition. Dès que l'exposition fut terminée et que je me réveillai, je rendis compte de ce que j'avais vu; lorsque la plaque fut développée, on vit apparaître près de la taille la forme d'un enfant. Elle était exactement dans la position où je l'avais vue et sentie. Elle ressemblait bien à la petite Pauline, qui déclara aussitôt la reconnaître comme son portrait et exprima une joie extraordinaire au sujet de la réussite de l'expérience. Ma vision avait été si nette, j'étais tellement sûr de ce qu'on trouverait sur la plaque photographique, que j'aurais engagé toute ma fortune dans un pari, quant au résultat prévu, avant d'avoir vu la plaque développée. » (Human Nature, Londres, 1er septembre 1874, p. 397.)

On peut rattacher à ces faits, dans une certaine mesure, les cas de photographie transcendantale des formes visibles qui apparaissent habituellement en présence de certains médiums par voie de matérialisation. J'en ai parlé longuement au chapitre 1er.

Jusqu'ici les photographies transcendantales sont supposées être les images des défunts; mais nous n'avons pas encore parlé des preuves d'identité. Le phénomène atteint

son degré le plus élevé, on le comprend aisément, lorsque la personnalité est mise hors de doute par la ressemblance. Les cas de ce genre sont nombreux ; j'en ai également mentionné plusieurs dans le chapitre 1er. Celui de Moses Dow (p. 72) doit être considéré comme parfaitement concluant, vu l'importance des preuves d'ordre intellectuel. J'écrivis à M. Dow en 1886 pour avoir de plus amples renseignements, mais il était décédé entre temps.

Parmi les cas plus récents, je puis citer celui que mentionne M. A.-R. Wallace, dans sa conférence faite à San Francisco, le 5 juin 1887 :

« L'un des cas les plus intéressants au point de vue de l'identité de la personnalité m'a été communiqué par M. Bland, un ami bien connu des Indiens. Il a fait de nombreuses séances avec un médium femme qui n'était pas un médium professionnel à gages, mais une de ses amies. Par l'intermédiaire de cette personne il recevait souvent des communications de sa mère. Il ne savait rien de la photographie des esprits, mais occasionnellement sa mère lui dit que, s'il se rendait chez un photographe de Cincinnati (où il habitait alors, je crois), elle tenterait d'apparaître avec lui sur la plaque. Aucun photographe n'était particulièrement désigné. Il demanda au médium s'il consentait à l'accompagner. Ils allèrent donc ensemble chez le premier photographe venu et le prièrent de les photographier. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre, et l'opération fut faite. Mais, quand le photographe développa la plaque, il dit qu'il avait dû y avoir quelque accident, puisqu'il y avait trois figures au lieu de deux sur le cliché. Ils répondirent qu'ils s'y attendaient bien ; mais, au grand étonnement de M. Bland, la troisième figure n'était pas celle de sa mère. Cela est très important à noter pour ce qui va suivre. Il rentra et demanda comment il se faisait que la figure d'une autre personne était apparue sur la plaque. L'esprit de sa mère lui répondit que c'était la figure d'une amie qui l'avait accompagnée et qui, plus experte en pareille matière qu'elle, avait voulu tenter l'expérience tout d'abord, mais que, s'il voulait bien recommencer, elle apparaîtrait elle-même cette fois. Ainsi fut fait, et le portrait de la mère se trouva sur le cliché. Après quoi, un de ses amis lui conseilla, pour exclure toute possibilité de doute à l'égard de la sincérité du photographe, qui aurait pu se procurer un portrait de sa mère, de prier celle-ci d'apparaître devant l'appareil avec une légère modification dans sa toilette, — ce qui devait écarter tout soupçon de fraude. — On alla donc poser une troisième fois : on obtint un nouveau portrait, très semblable au premier, avec cette petite différence que l'agrafe n'était pas la même. M. Bland m'a montré les trois photographies et communiqué verbalement les circonstances qui s'y rapportent. En admettant qu'il m'ait dit la vérité, je ne vois guère de possibilité d'avoir recours à une autre hypothèse que celle d'une communication réelle entre sa mère et lui. » (Light, 9 juillet, 1887, p. 308.)

Nous avons le cas tout récent de la photographie transcendantale de Nellie Power, obtenue par une personne de confiance, M. Johnstone, avec un médium privé, M. Rita, c'est-à-dire dans les conditions exigées par M. Hartmann.

Enfin, parmi les cas modernes, on peut citer encore la photographie de M. Pardo, obtenue par le même M. Johnstone, dans l'obscurité (Medmm, 1892, 15 juillet), et la photographie d'un enfant dans quatre poses différentes obtenue par M. « Edina ». (Light, 1892, 7 mai.)

Le seul point vulnérable des photographies transcendantales reconnues est, au point de vue de M. Hartmann, que la personne qui l'obtient et qui généralement est celle qui pose

connaissait la personne en question et que, par conséquent, elle peut être considérée comme la source inconsciente de l'image de la personne décédée; alors le médium, par un procédé de clairvoyance et d'objectivation inconsciente, réussit à placer cette image de sa création au foyer voulu ; ou bien encore la pensée seule de la première produit tout cela avec l'aide des émanations fluidiques du médium, etc. C'est difficile, car, ordinairement, le médium et la personne qui pose se trouvent, pendant l'exécution de ces photographies, parfaitement dans leur état normal. L'explication est peu rationnelle, mais enfin elle n'est pas illogique au point de vue de l'animisme.

Les photographies reconnues, obtenues avec une condition, mentale de contrôle (une pose déterminée, une particularité désirée mentalement, etc.), constituent une variété précieuse de ce genre de phénomènes (Voyez par exemple les cas rapportés dans Human Nature, 1874, p. 394 ; Light, 1885, p. 240; etc.); mais elles donnent prise évidemment à la même objection.

Donc, pour qu'un cas de photographie transcendantale fût parfaitement concluant, il faudrait que le cliché fût obtenu en l'absence de personnes ayant connu le défunt.

Dans le cas cité par Wallace, nous avons déjà la preuve que ce n'est pas toujours l'image mentalement désirée par la personne qui pose qui est reproduite dans la photographie, car M. Bland s'attendait à voir une tout autre image ; mais nous avons aussi des cas qui répondent complètement à la condition que je viens d'énoncer. J'ai cité au chapitre 1er, avec détails et reproduction de la photographie, le cas de M. Bronson Murray qui obtint chez Mumler la photographie d'une femme que ni Murray ni les Mumler ne connaissaient et qui fut ensuite reconnue par le mari de la dame, M. Bonner; celui-ci obtint ensuite une photographie identique, avec changement de pose, selon une promesse donnée, et sans que Mumler sût que c'était le mari de cette personne. Son apparition, même avec l'indication du nom, fut signalée par M. Mumler, qui était un médium voyant, quelques minutes avant l'exécution de la photographie.

Le Dr G. Thomson, que nous connaissons pour avoir pris part aux expériences de M. Beattie (p. 30), témoigne du fait suivant par sa lettre publiée dans le Spiritual Magazine de 1873, page 475 :

« N° 4, Worcester Lawn, Clifton. « Bristol, le 5 août 1873.

« Cher monsieur,

« Conformément à ma promesse, je vous informe par ces lignes que la figure qui s'est produite sur ma photographie a été reconnue comme étant le portrait de ma mère, morte après ma naissance, il y a quarante-quatre ans ; comme je n'ai jamais vu de portrait d'elle, il ne m'était pas possible de constater par moi-même cette ressemblance. J'ai cependant envoyé la photographie à son frère, en le priant simplement de me faire savoir s'il trouvait quelque ressemblance entre la figure et quelqu'un de mes parents morts, et dans sa réponse il a affirmé qu'il y reconnaissait les traits de ma mère.

« Votre tout dévoué,

« G. THOMSON. »

« P. S. — Qu'il me soit permis d'ajouter que je ne pense pas que mon oncle ait la moindre idée du spiritisme ou de la photographie spiritique, car il habite un district

éloigné de l'Ecosse. Je suis arrivé à cette conclusion par cette remarque qu'il a faite : « Je ne puis vraiment comprendre comment cela a pu se faire ! »

On peut encore lire des détails intéressants sur ce cas dans Human Nature, 1874, page 426.

A Moses Dow nous devons un autre cas de ce genre qui est parfaitement concluant. Il est exposé au long dans un article de M. Dow, publié par le Banner of Light du 14 août 1875, dont voici le résumé : M. Dow continue à avoir des communications de Mabel Warren, dont nous connaissons l'histoire. Elle lui parle beaucoup de son amie dans le monde spirituel, qu'elle nomme Lizzie Benson; elle lui promet comme témoignage de sa reconnaissance (dont les motifs sont expliqués dans l'article) son portrait en compagnie de Mabel. M. Dow se rend chez Mumler et obtient effectivement son propre portrait avec les images de Mabel, et de Lizzie Benson, qu'il n'avait jamais connue ; l'apparition des deux figures à la fois est aussi signalée par M. Mumler, au moment de la photographie. M. Dow envoie ce portrait à la mère de Lizzie Benson; elle constate sa parfaite ressemblance, et dans sa lettre, que M. Dow publie, nous lisons entre autres : « Croire pareille chose me paraît bien fort, mais je suis obligée de croire, car je sais qu'elle (Lizzie) n'a jamais possédé de portrait d'aucune sorte. » Comme nous le voyons, la preuve ici est absolue. J'ai eu l'occasion de voir cette photographie dans la collection de M. Wedgwood, à Londres, en 1886.

Un cas pareil, encore plus probant peut-être, a été publié dans le Light (du 15 décembre 1888, p. 614), qui l'emprunte au British journal of photography. Je le résume : M. Fred. H. Evans tient le fait et les détails de la bouche même des personnes que le fait concerne. M. H., médium non professionnel, se rend un jour, en compagnie de son ami le Dr S., chez M. W-, qui n'était pas photographe de profession, mais simple amateur, et que le Dr S. connaissait pour avoir déjà obtenu des photographies transcendantales. M. H. doutait de la chose ; le Dr S. fit lui-même toutes les manipulations, et, quand la photographie de son ami fut prise, on trouva sur le négatif une autre figure placée devant M. H. Personne ne reconnut cette figure, et, comme M. H. ne voulait avoir que la preuve de la possibilité du fait, il mit la photographie dans un tiroir et l'oublia. C'était en 1874. Or voici ce qui arriva huit ans après, en 1882, — laissons parler la dame qui, par un étrange hasard, reconnut dans ce portrait les traits indéniables de son mari :

« En 1878, je fis la connaissance de M. H. et me liai d'amitié avec sa sœur. Tous deux me témoignèrent une grande bienveillance à une époque où je me trouvais, avec mes enfants, dans une situation très pénible. Lorsqu'il se décida à faire un séjour de quelque mois à K., je lui cherchai un logement et aidai sa sœur au déballage et à l'installation. En vidant une caisse qui renfermait différents objets, pour les disposer dans un cabinet, plusieurs photographies de M. H. me tombèrent entre les mains. En les examinant, j'en remarquai immédiatement une qui portait deux figures : « Eh ! en voici une qui est étrange », dis-je; mais tout à coup, quand je regardai de plus près la seconde figure, je sentis tout mon sang se figer dans mes veines. « Qu'y a-t-il d'étrange ? « me demanda Miss H. Oh ! continua-t-elle, en regardant par-dessus mon épaule, vous êtes tombée sur celle-ci ? Je la croyais perdue depuis longtemps... Mais, ajouta-t-elle en remarquant mon silence et ma pâleur, qu'y a-t-il de particulier ? Êtes-vous indisposée ? » — « Dites-moi, répliquai-je, d'où tenez-vous cette photographie et comment a-t-elle été obtenue ? » Pendant que j'étais là comme pétrifiée, contemplant la carte que je tenais à la main, miss

H, me raconta toute l'histoire relatée plus haut. « N'avez-vous jamais su ou trouvé le moyen d'apprendre, demandai-je, de qui cette seconde figure est le portrait ? » — « Non, nous n'y avons jamais réussi, » fut la réponse. Je lui racontai alors que c'était mon mari, décédé en 1872. J'emportai la carte et, sans la prévenir de rien, la montrai à ma sœur qui avait vécu pendant des années avec nous; elle reconnut aussitôt mon mari. Il fut reconnu, tout aussi spontanément et immédiatement, par mes trois enfants, ma belle-mère et ma belle-sœur et par plusieurs anciens amis ; une amie, qui nous avait connus tous deux avant notre mariage, me dit que ce portrait avait réveillé ses souvenirs avec la rapidité de l'éclair, plus que jamais aucun autre portrait ne l'avait fait. Comme traits particulièrement caractéristiques de mon mari, il y a à signaler : la masse de cheveux blancs qui retombait sur son large front, les sourcils très marqués et la chevelure grisonnante : quoiqu'il fût mort à trente-trois ans, il paraissait en avoir quarante. Toutes ces particularités sont reproduites sur la photographie avec une rigoureuse exactitude. »

Enfin nous possédons des cas où des photographies reconnues ont été obtenues en l'absence de toute personne posant, où celle-ci était remplacée tout simplement par une carte photographique. Voici deux cas intéressants rapportés par M. J.-F. Snipe, que je cite ici d'après le Light de 1884, page 396 :

« Après une conversation que j'avais eue avec un voisin sceptique au sujet d'un photographe spirite bien connu, il se décida, pour tenter une épreuve, à lui envoyer sa carte-photographie. La chose fut faite, et en retour il obtint une copie de sa photographie; mais le portrait de sa sœur décédée s'y trouvait avec le sien, et la ressemblance fut constatée par comparaison avec un portrait qui avait été pris avant sa mort. Je le conduisis auprès d'un médium à transes non professionnel. Sans la moindre indication de notre part, la sœur se communiqua par le médium et parla du portrait obtenu comme étant le sien. Là-dessus j'envoyai au même photographe ma propre carte-photographie en déterminant le jour et l'heure de l'essai. A ce même moment j'exprimai mentalement le désir qu'un ami de ma mère voulût bien apparaître avec moi sur la plaque pour donner à celle-ci une preuve convaincante. Je reçus par la poste une épreuve de ma photographie avec une autre forme en blanc sur la mienne. L'esprit de mon père m'apprit, par l'intermédiaire d'un médium qui ne l'avait pas connu et ne me connaissait pas, que la seconde figure était celle du frère de ma mère ; celle-ci le reconnut, et sa fille le reconnut également avec une surprise pleine d'attendrissement. »

Dans les Annales, de la photographie de Mumler, plusieurs autres cas de ce genre sont encore mentionnés.

Nous pouvons maintenant passer à la dernière catégorie :

C) APPARITION DE LA FORME TERRESTRE D'UN DÉFUNT PAR VOIE DE MATÉRIALISATION, APPUYÉE DE PREUVES INTELLECTUELLES. —

Nous pouvons admettre trois genres de matérialisation : 1° la matérialisation du double du médium empruntant les noms de différentes personnalités ; 2° la matérialisation artificielle de figures ne ressemblant pas au médium ou de membres humains construits ou formés avec plus ou moins d'art et ressemblant plus ou moins à des formes vivantes ; et 3° la matérialisation spontanée ou originale, l'apparition de figures matérialisées, avec tous les traits d'une personnalité complète, différentes du médium et douées d'une vitalité

aussi prononcée qu'indépendante. Les matérialisations de la rubrique 2 ont été quelquefois employées comme preuves d'identité ; tantôt c'était une main dont deux doigts étaient absents (Spiritual Magazine, 1873, p. 122), tantôt une main avec deux doigts recourbés vers la paume, à la suite d'une brûlure (Light, 1884, p. 71), ou bien avec l'index plié sur la deuxième phalange (id.), etc., etc.

Nous avons des moulages de mains reconnues grâce à des difformités ; je les ai décrits plus haut en leur lieu et place (p. 59) ; dans le cas rapporté par le professeur Wagner dans les Psychische Studien de 1879, page 249 (dont j'ai également parlé p. 320), on a l'empreinte, entre deux ardoises, d'une main reconnue : « Elle était extraordinairement grande et longue, avec le petit doigt recourbé. » A ce cas se rattachent des particularités d'ordre intellectuel qui lui prêtent une valeur exceptionnelle.

Les matérialisations du troisième genre se rapportant à des figures parfaitement reconnues, sont fort rares, quoique aujourd'hui ce fait s'observe plus souvent qu'il y a dix ans.

Au point de vue de l'analyse critique, on peut objecter que dans tous les cas de matérialisation où nous ne pouvons constater que la ressemblance de la forme, cette ressemblance n'est pas une preuve d'identité. Car, ordinairement, c'est une des personnes présentes qui constate la ressemblance; par conséquent, cette personne peut être le porteur de l'image, du type d'après lequel l'activité inconsciente du médium bâtit la forme qui se matérialise.

Au point de vue de l'animisme, la matérialisation du double du médium est un fait incontestable; ceci étant donné, des variations du degré de la ressemblance sont logiquement admissibles, et l'expérience nous prouve que tel est le cas: ainsi dans le cas de Katie King, dont la ressemblance avec le médium était frappante, il y a eu néanmoins divergence quant à la stature, les cheveux, les oreilles, les ongles, etc. Nous savons aussi que Katie King pouvait instantanément modifier la coloration de son visage et de ses mains, la faire passer du noir au blanc et vice versa (voir Spiritualist, 1873, pp. 87,120). Quelquefois elle ressemblait à un « mannequin articulé »... ou à une « poupée en caoutchouc »... « sans squelette osseux dans les mains »... et « un instant après, elle se montrait avec son ossature complètement formée » (Spirittialist, 1876, t. II, p. 257) ; ou bien elle apparaissait « avec une tête osseuse de forme obtuse deux fois plus petite que celle du médium, tout en conservant une certaine ressemblance avec celle de ce dernier » (Spiritnalist, 1874, t. I, p. 206) ; souvent, pour toute explication, elle faisait cette réponse significative : « Je me suis formée comme j'ai pu » (Spiritualist, 1876, t. II, p. 257).

Donc la même cause opérante peut pousser cette divergence à un tel degré que la ressemblance avec le médium disparaisse complètement. De cette façon, la forme matérialisée ressemblant à un défunt ne serait, selon M. Hartmann, que l'oeuvre de la conscience somnambulique du médium disposant des émanations fluidiques de son corps.

Au point de vue spiritique, la difficulté est encore plus grande ; car, si nous admettons que l'esprit du médium peut être la cause efficiente et inconsciente de la matérialisation d'une figure reconnue, à plus forte raison un esprit dégagé du corps peut-il aussi en être la cause efficiente, et ainsi la forme matérialisée ne serait aucunement identique avec l'esprit que cette figure représente. Car il est évident que, si l'esprit d'un médium est doué

de la faculté de voir les images mentales des assistants et de produire une forme plastique quelconque correspondant à ces images, à plus forte raison un esprit dégagé du corps disposera-t-il de ces mêmes facultés à un degré dont nous ne pouvons nous faire une idée adéquate, et par conséquent pourra personnifier par la matérialisation toutes les formes voulues. Voilà pourquoi la ressemblance n'est pas une preuve d'identité ! Tel est le sens de la conclusion à laquelle j'étais arrivé en 1878 et que j'ai citée plus haut.

Je suis heureux de pouvoir citer ici les paroles suivantes de M. E.-A. Brackett, qu'on peut considérer comme un expert dans les phénomènes de matérialisation : « Comme je sais qu'il y a des fantômes qui peuvent prendre presque toutes les formes qu'ils veulent, la ressemblance extérieure de ces êtres n'a aucune valeur à mes yeux, du moment que les caractères intellectuels font défaut. » (Materialised Apparitions. Boston, 1886, p. 76.)

Ainsi donc la ressemblance d'une forme matérialisée avec celle d'un décédé ne saurait être considérée comme une preuve, mais seulement comme un accessoire qui peut tout au plus jouer le rôle d'un facteur à l'appui, lorsqu'il s'agit de conclure à l'identité de la figure. Dès lors, pour qu'une figure matérialisée puisse être considérée comme une manifestation originale, il faut que cette figure se distingue par un contenu intellectuel qui réponde aux exigences que nous avons formulées pour les preuves intellectuelles de l'identité de la personnalité, — preuves qui ne puissent être, en outre, expliquées ni par la transmission de pensée ni par la clairvoyance. Ce n'est pas chose facile, car il faut bien qu'une personne présente soit juge de la ressemblance et du contenu intellectuel, condition invalidant ipso facto la valeur de la manifestation. Mais heureusement la personnalité possède certains attributs que même cette présence ne peut affecter et que ni la transmission de pensée ni la clairvoyance ne peuvent mettre à la disposition d'une force opérante autre que celle de la personne à qui elle appartient; ces attributs sont l'écriture propre à la personne qui se manifeste, l'usage d'une langue que le médium ne connaît pas, mais que le témoin comprend ; les détails de la vie intime inconnus des témoins, etc., etc.

Des cas de ce genre existent. Je citerai ici un exemple fort curieux offrant des particularités qu'on rencontre rarement aux séances de matérialisation et qui fut communiqué au journal Facts par M. James M.-N. Sherman, de Rumford, Rhode Island, et reproduit dans le Light de 1885, page 235, auquel je l'emprunte en partie :

« Dans ma jeunesse, entre 1835 et 1839, mes occupations professionnelles me forcèrent à me rendre dans les îles de l'océan Pacifique. Il y avait à bord de notre navire des indigènes de ces îles engagés pour le service, et par eux j'appris assez bien leur langue. Voilà quarante ans que je suis rentré et attaché à une église. J'ai soixante-huit ans. Dans l'espoir d'arriver à la vérité, j'ai assisté à un grand nombre de séances de spiritisme, et depuis deux ans j'ai pris des notes.

« 23 février 1883. — J'ai assisté à une séance chez M. Allens à Providence, Rhode Island, pendant laquelle un indigène des îles du Pacifique se matérialisa, et je le reconnus par la description qu'il fit de sa chute du bastingage dans laquelle il se blessa au genou, qui resta tuméfié par la suite ; à cette séance, il plaça ma main sur son genou qui se trouva être matérialisé avec cette même tuméfaction endurcie qu'il avait durant sa vie. A bord, on l'appelait Billy Marr.

« 6 avril. — A cette occasion j'apportai un fragment de drap fabriqué par les indigènes avec l'écorce du tapper (arbre indigène) et que j'avais conservé depuis quarante-cinq ans. Il le prit dans sa main et le nomma de son nom dans sa langue maternelle.

« 1er septembre. — Je fus appelé avec ma femme près du cabinet, et, pendant que je me tenais devant, je vis apparaître sur le plancher une tache blanche qui se transforma insensiblement en une forme matérialisée que je reconnus pour ma sœur et qui m'envoya des baisers. Puis se présenta la forme de ma première femme. Après quoi les deux moitiés du rideau s'écartèrent ; dans l'écartement se tenait une forme féminine avec le costume des insulaires du Pacifique tel qu'il était quarante-cinq ans auparavant et que je me rappelai bien. Elle me parla dans sa langue maternelle.

« 18 septembre. — La même femme se matérialisa de nouveau ; elle me secoua les mains et me dit qu'elle était originaire du New-Hever, une île de l'archipel des Marquises. Elle me rappela combien elle avait été épouvantée par la canonnade lorsqu'elle vint à bord avec sa mère, la reine de l'île.

« 29 septembre. — Elle se présenta de nouveau. Cette fois, Billy Marr se matérialisa également. C'est lui, dit-il, qui l'avait déterminée à venir là. Il l'appelait Yeney.

« 17 octobre. — A la séance de M.Allens arriva la reine; elle s'annonça sous son nom de Perfeney. Elle fit avec moi le tour de la société et m'autorisa à couper un fragment de son vêtement qui ressemblait exactement à la pièce de drap que j'avais rapportée des îles quarante ans auparavant.

« 5 novembre. — Le médium étant le même, Perfeney m'autorisa à couper quatre morceaux de son vêtement à titre de preuve. Ils étaient exactement pareils à celui que j'avais coupé à la précédente séance donnée par M. Allens. Elle me rappela alors, par le mot «powey»,un détail de l'alimentation des indigènes; elle s'assit sur le sol et me montra comment on prend de ce « powey » dans un vase avec les doigts. »

On pourrait citer encore quelques exemples de ce genre, mais je crois qu'il serait impossible de trouver un cas plus concluant, plus parfait comme preuve d'identité de l'apparition d'une forme matérialisée, que celui que nous présente l'apparition d'« Estelle », décédée en 1860, à son mari M. C. Livermore. Ce cas réunit toutes les conditions nécessaires pour devenir classique; il répond à toutes les exigences de la critique. On peut en trouver le récit détaillé dansie Spiritual Magazine de 1861, dans les articles de M. B. Coleman, qui en tenait tous les détails directement de M. Livermore (ils ont été ensuite publiés sous forme d'une brochure intitulée Spiritualism in America, par Benjamin Coleman, Londres, 1861) et enfin dans l'ouvrage de Dale Owen, Debatable Land,qui en a emprunté les détails au manuscri même de M. Livermore (Comme tous les détails qui se rapportent à ce cas sont précieux, J'ajouterai qu'on en trouvera encore de fort intéressants dans les années suivantes du Spiritual Magazine : l862,passim; 1864, p. 328; 1865, p. 456 ; 1866, p. 34; 1867, p. 54, et 1869, p. 252. Nous parlerons de ces derniers plus loin.). Je ne mentionnerai ici que les principaux. La matérialisation de la même figure a continué pendant cinq ans, de 1861 à 1866, durant lesquels M. Livermore a eu trois cent quatre-vingt-huit séances avec le médium Kate Fox et dont les détails ont été immédiatement enregistrés par M. Livermore dans un journal. Elles ont eu lieu dans une complète obscurité. M. Livermore était le plus souvent seul avec le médium, qu'il tenait tout le temps par les deux mains ; le médium était toujours à son état normal et

témoin conscient de tout ce qui se passait. La matérialisation visible de la figure d'Estelle fut graduelle ; ce n'est qu'à la quarante-troisième séance que Liverœore put la reconnaître, au moyen d'un éclairage intense, de source mystérieuse, dépendante du phénomène et généralement sous la direction spéciale d'une autre figure qui accompagnait Estelle et l'aidait dans ses manifestations et qui se donnait le nom de Franklin (Benjamin Franklin, le célèbre homme politique et savant physicien américain, signataire du traité de l'indépendance des États-Unis et inventeur du paratonnerre ; d'après les traditions spirites. il fut l'initiateur de l'établissement des rapports réguliers entre ce monde et celui des invisibles et prit une part active dans le développement des différentes sortes de médiumnité au début même du mouvement spiritualiste (voir p. 383).

Depuis lors, l'apparition d'Estelle devint de plus en plus parfaite et put supporter même la lumière d'une lanterne apportée par M. Livermore. Heureusement, pour l'appréciation du fait, la figure ne put parler, sauf quelques mots qu'elle prononça, et tout le côté intellectuel de la manifestation dut revêtir une forme qui laissa des traces à tout jamais persistantes. Je parle des communications par écrit que M. Livermore reçut d'Estelle sur des cartes qu'il apportait lui-même et qui furent écrites non par la main d'un médium, mais directement par la main d'Estelle et même quelquefois sous les yeux de M. Livermore à la lumière créée ad hoc. L'écriture de ces communications est un parfait fac-similé de l'écriture d'Estelle de son vivant. (Voir pour détails p. 546.) Le contenu, le style, les expressions, tout, dans ces communications, témoignait de l'identité de la personnalité qui se manifestait: et, outre ces preuves intellectuelles, plusieurs de ces communications furent écrites en français, langue qu'Estelle possédait à la perfection et que le médium ignorait complètement.

La cessation des manifestations d'Estelle par la voie de la matérialisation présente un rapprochement remarquable avec la cessation de l'apparition de Katie King. Nous lisons dans Owen : « C'est à la séance n° 388, le 2 avril 1866, que la forme d'Estelle apparut pour la dernière fois. De ce jour, M. Livermore n'a plus revu la figure bien connue de lui, quoiqu'il ait reçu, jusqu'à ce jour où j'écris (1871), de nombreux messages pleins de sympathie et d'affection. » (Debatable Land, p. 398.)

Katie King de même, après un certain temps écoulé, ne put plus se manifester d'une façon matérielle, revêtir la forme corporelle, mais continua à témoigner sa sympathie par des moyens plus raffinés (p. 257).

C'est ainsi qu'Estelle, ne pouvant plus se manifester par une matérialisation visible, se manifesta encore par une matérialisation invisible, la seule de ses manifestations d'un genre plus raffiné qui soit parvenue à la connaissance du public et qui complète pour nous l'expérience précieuse de M. Livermore. Je parle des photographies transcendantales d'Estelle qui furent obtenues par M. Livermore en 1869 et dont j'ai déjà dit un mot (p. 66). A. l'époque où ces séances eurent lieu, il n'était pas encore d'usage d'avoir recours aux empreintes, moules et photographies pour constater l'objectivité des matérialisations ; quand M. Livermore entendit parler des photographies spirites de Mumler, il n'y crut pas et prit toutes les mesures possibles pour le confondre. Nous avons là-dessus sa propre déposition devant le tribunal lors du procès de Mumler, reproduite dans le Spiritual Magazine (1869, p. 252-254). Il fit deux essais avec Mumler : au premier une figure apparut sur le négatif à côté de Livermore, figure qui fut ensuite

reconnue par le Dr Gray comme un de ses parents; à la seconde fois, il y eut cinq expositions de suite, et pour chacune M. Livermore avait pris une autre pose. Sur les deux premières plaques il n'y eut que des brouillards sur le fond ; sur les trois dernières apparut Estelle, de plus en plus reconnaissable et dans trois poses différentes. « Elle fut très bien reconnue, dit M. Livermore, non seulement par moi, mais par tous mes amis. » Sur une question du juge, il déclara qu'il possédait chez lui plusieurs portraits de sa femme, « mais pas sous cette forme ».

Nous avons un nouveau témoignage de ce fait dans les paroles suivantes prononcées par M. Coleman à une des conférences des spirites de Londres sur les photographies spirites : « M. Livermore m'a envoyé le portrait de sa femme; il voulait donner un démenti au fait de la photographie spirite et se rendit auprès de Mumler dans ce but; il prit une autre pose immédiatement avant que l'obturateur de la chambre obscure fût enlevé, pour prévenir tout préparatif frauduleux de la part de Mumler à l'effet de faire apparaître sur le négatif une figure d'esprit en rapport avec sa pose primitive. M. Livermore ne montra aucun enthousiasme à faire connaître ces faits et ne vint au tribunal que pour témoigner, et cela sur la prière instante du juge Edmonds. » (Spiritualist, 1877, I, p. 77.)

Il ne me reste plus qu'à formuler le dernier desideratum relativement à la preuve d'identité par la matérialisation ; c'est que cette preuve, — de même que nous l'avons exigé pour les communications intellectuelles et la photographie transcendantale, — soit donnée en l'absence de toute personne pouvant reconnaître la figure matérialisée. Se crois qu'on pourrait trouver plusieurs exemples de ce genre dans les annales des matérialisations. Mais la question essentielle est celle-ci : le fait étant donné, pourrait-il servir de preuve absolue ? Evidemment non. Car, étant admis qu'un « esprit » peut se manifester de telle sorte, il peut toujours eo ipso se prévaloir de tous les attributs de personnalité d'un autre esprit et le personnifier en l'absence de qui que ce soit qui pût le reconnaître. Une telle mascarade serait parfaitement insipide, vu qu'elle n'aurait absolument aucune raison d'être ; mais, au point de vue de la critique, sa possibilité ne saurait être illogique.

Il est évident que cette possibilité d'imitation ou de personnification (de substitution de la personnalité) est également admissible pour les phénomènes d'ordre intellectuel.

Le contenu intellectuel de l'existence terrestre d'un « esprit » que nous appellerons A doit être encore plus accessible à un autre « esprit », que nous désignerons par B, que les attributs extérieurs de cette existence. Prenons même le cas du parler dans une langue étrangère au médium, mais qui était celle du défunt; il est tout à fait possible que « l'esprit » mystificateur connaisse précisément aussi cette langue. Il ne resterait donc que la preuve d'identité par l'écriture qui ne pourrait être imitée ; mais il faudrait que cette preuve fût donnée avec une abondance et une perfection hors ligne, comme dans le cas de M. Livermore, car on sait bien que l'écriture et les signatures surtout sont aussi sujettes à contrefaçon et à imitation. Ainsi donc, après une substitution de la personnalité sur le plan terrestre, — par l'activité inconsciente du médium, — nous nous trouvons avoir affaire à une substitution de la personnalité sur un plan supraterrestre par une activité intelligente en dehors du médium. Et une telle substitution, logiquement parlant, n'aurait pas de limites. Le quiproquo serait toujours possible et supposable. Ce que la logique nous fait ici admettre en principe, la pratique spiritique le prouve. L'élément

mystification dans le spiritisme est un fait incontestable. Il a été reconnu dès son avènement. Il est clair qu'au-delà de certaines limites il ne peut plus être mis au compte de l'inconscient, et devient un argument en faveur du facteur extramédiumnique, supraterrestre. (Comme exemple démystification, aussi parfaite dans tous les détails qu'édifiante pour l'hypothèse spiritique, j'indiquerai celui qui est relaté dans le Light, 1882, p. 216; voir aussi les pp. 238, 275 et 333.)

Quelle sera donc la conclusion de tout notre travail sur l'hypothèse spiritique ? La voici : Tout en ayant acquis par une voie laborieuse la conviction que le principe individuel survit à la dissolution du corps et peut, sous certaines conditions, se manifester de nouveau par un corps humain accessible à des influences de ce genre, la preuve absolue de l'identité de l'individualité qui se manifeste revient à une impossibilité. Nous devons nous contenter d'une preuve relative, de la possibilité d'admettre le fait. Voilà une vérité dont nous devons bien nous pénétrer.

Ainsi donc la preuve incontestable de l'identité de la personnalité des esprits, par quelque manifestation que ce soit, est impossible, justement pour cette raison que nous sommes forcés d'admettre l'existence de ces « esprits », et c'est là l'essentiel, ce qu'il fallait démontrer.

CONSIDÉRATIONS FINALES

Maintenant que le fait de l'existence individuelle de l'esprit humain après la mort est établi, la question de l'identité de sa personnalité, au point de vue subjectif, acquiert des droits qui lui ont été refusés jusqu'à présent. Le point de vue objectif est implacable ; ses exigences sont péremptoires, il n'écoute que la logique, et celle-ci affirme que la preuve absolue est impossible. Le point de vue subjectif est tout autre ; ses exigences sont loin d'être aussi rigoureuses ; ce qui n'est pas suffisant pour la logique se trouve être suffisant pour un verdict qui satisfait la conscience intime, la conviction personnelle, qui se base sur un ensemble de données insaisissables pour le jugement objectif, mais d'une force irrésistible pour la conviction subjective. Ce qui pour moi est tout à fait concluant et démonstratif n'est rien pour un autre. Par exemple, en ce qui me concerne personnellement, je n'ai jamais eu aucune preuve d'identité que je puisse produire. Mais à une séance tout à fait ordinaire, même avec des personnes qui m'étaient bien connues, le nom de ma sœur défunte fut donné; elle ne me dit que quatre mots bien ordinaires, mais dans ces quatre mots, dans la manière dont ils furent dits, il y avait tout le drame de ma vie intime, et j'ai la profonde conviction qu'aucun jeu inconscient de la conscience des personnes qui assistaient à la séance n'aurait pu formuler ces quatre mots : ils étaient trop simples pour eux.

Il y a des milliers de faits probants qui se sont produits de la façon ordinaire, par l'écriture ou par la parole, en présence des personnes connaissant le défunt, et pour lesquelles les hypothèses les plus subtiles, en dehors de l'hypothèse spiritique, sont de pures subterfuges ; je les ai passés sous silence, car le but était de donner des preuves objectives, incontestables, obtenues en l'absence de personnes connaissant le défunt. Mais ces preuves sont bien difficiles à fournir et bien rares ; le hasard seul les donne quelquefois ; les exiger à tout prix est un acte de violence, car elles sont contraires à la

nature et à l'essence même de la chose, et il est évident que le désir suprême d'un mort doit être d'annoncer, de faire constater son existence à celui qui le connaît, à celui pour qui seul ce fait a de la valeur.

N'oublions pas de rappeler qu'ici, comme dans l'animisme, la réalité des faits qui s'y rapportent se trouve confirmée par des faits spontanés, en dehors de l'expérimentation directe ; de même la réalité de l'existence d'êtres supraterrestres ou suprasensibles, reposant sur des faits spiritiques, se trouve aussi confirmée par des faits spontanés, en dehors de toute expérimentation, par des faits qui ont existé de tout temps, mais qui, par suite de l'impossibilité de les soumettre à l'expérimentation, ont été relégués dans le domaine de la superstition : je veux parler des apparitions en songe, ou à l'état de veille, de personnes mortes. L'analogie de ces faits avec ceux de l'animisme et du spiritisme est parfaitement évidente.

Dans les faits de téléphanie, il est souvent difficile de préciser le moment où le fait animique devient un fait spiritique. Est-ce l'énergie d'un mourant ou d'un mort qui se manifeste ? La Société des recherches psychiques de Londres, qui s'est spécialement occupée des « Fantômes des vivants », admet que même les « fantômes » qui apparaissent douze heures après la mort peuvent être mis encore au compte des vivants. (Édition française, traduction Marillier, pp. 60 et 219.) Au delà de ce terme, « la preuve ne s'impose pas ». Voilà l'opinion des laborieux auteurs des Fantômes des vivants; mais ils sont loin de nier la possibilité du fait. « La mort, disent-ils, peut être considérée en quelque sorte non comme une cessation, mais comme une mise en liberté d'énergie. » — « Comme notre théorie télépathique est purement psychique et n'emprunte rien à la physique, au corporel, elle pourrait s'appliquer aussi à l'état de désincarnation. » Par conséquent, l'effet télépathique peut être également attribué à une cause extraterrestre. Les exigences de ces auteurs sont beaucoup moins élevées que les nôtres pour l'admission d'une cause extraterrestre. « Le cas, disent-ils, doit présenter des traits spéciaux et bien caractéristiques pour permettre d'établir ne fût-ce qu'une présomption en faveur d'une cause efficiente extérieure à l'esprit même du percipient. Par exemple, la même hallucination devra frapper plusieurs personnes indépendamment l'une de l'autre et à des moments différents ; ou bien le fantôme devra dévoiler un fait qu'on reconnaîtra ensuite pour vrai et que le percipient n'a jamais connu, cette dernière condition étant probablement la seule qui soit susceptible de prouver l'existence d'une cause intelligente extérieure. » Nous notons avec plaisir l'aveu qui suit ces paroles : « Il existe une certaine somme de cas probants de ces deux types, ce qui nous impose le devoir de laisser cette question ouverte pour des recherches ultérieures. » On trouvera une esquisse critique de l'état actuel de la question dans un mémoire de M. Sidgwick intitulé « Des preuves, réunies par la Société des recherches psychiques, de l'existence des fantômes des morts », dans le volume VIII, page 512 des Proceedings.

Ce n'est donc qu'une question de temps ; il arrivera un moment où les phénomènes de ce genre seront sérieusement recueillis et étudiés et ne seront plus condamnés d'avance par le préjugé dédaigneux de la science et de l'opinion publique.

Maintenant que nous connaissons les phénomènes de l'animisme et du spiritisme, la question des apparitions se présente sous un aspect tout autre. Nos notions actuelles sur la force et la matière devront subir une modification radicale. Dans un phénomène de matérialisation nous avons une démonstration ad oculos d'un phénomène de création,

pour ainsi dire; une démonstration de « métaphysique expérimentale », comme s'est exprimé Schopenhauer ; il nous est prouvé par des faits que la matière n'est qu'une expression de la force, un devenir de la volonté, ou, en d'autres termes, que la matière n'est que l'objectivation, la représentation de la volonté. Nous pouvons accepter qu'une apparition peut n'être qu'un phénomène psychique, une « hallucination véridique », causée par une « suggestion émanant d'un centre de conscience supra terrestre », et nous pouvons de même accepter que cette apparition peut produire un effet physique, bien qu'elle ne soit alors qu'une objectivation matérielle de la volonté émanant du même centre d'action. Les deux manifestations sont possibles, selon les conditions données.

II ne sera pas inutile de rappeler ici, à la fin de mon travail, ce que j'ai déjà dit au commencement du chapitre Ier, à l'occasion de la photographie transcendantale : c'est, notamment, que les formes humaines qui sont censées représenter des « esprits », soit qu'elles apparaissent à la vision mentale, soit qu'elles s'obtiennent par la photographie transcendantale ou par la matérialisation, ne sont pas du tout les formes réelles de ces esprits, celles qui sont propres à leur mode d'existence ; ce ne sont que des formes temporaires, créées par un effort de mémoire et de volonté dans le but spécial d'être reconnues dans notre sphère. C'est le mot « esprit » qui cause la confusion quand il s'agit de spiritisme. Nous sommes habitués à associer les mots « esprit », « âme » avec les idées habituelles que nous nous faisons d'un être humain, et nous transportons les mêmes images dans le domaine transcendantal. En réalité, nous ne savons pas du tout ce que c'est qu'un « esprit », ni celui que nous supposons animer le corps de l'homme, ni celui que nous supposons lui survivre.

Cette conception vague que nous avons d'un « esprit » nous vient encore d'une autre cause de confusion qui se manifeste dès qu'il s'agit de spiritisme : des idées que nous nous faisons du temps et de l'espace, qui viennent conditionner involontairement notre idée d'un « esprit ».

Nous admettons bien comme logique qu'un « esprit » doit se trouver en dehors du temps et de l'espace, et en même temps nous lui prêtons un corps, une forme, c'est-à-dire des attributs qui dépendent nécessairement de l'espace et du temps. C'est une contradiction évidente. La philosophie critique se prévaut justement de cette contradiction pour se moquer de la doctrine des « esprits » et de leurs manifestations. Elle nie l'existence individuelle après la mort précisément en se basant sur l'axiome kantien que l'espace et le temps ne sont que des formes de notre intuition (Le mot « intuition » est pris ici dans son sens philosophique comme traduction du mot « Anschauung » de Kant. (Note du traducteur.) dépendant de notre organisme terrestre ; cet organisme une fois disparu, ces formes d'intuition n'existent plus, et, par conséquent, la personnalité dépendant des idées de temps et d'espace disparaît aussi. Mais, si la chose en soi existe, comme cette même philosophie l'admet, non dans l'unité, mais dans la multiplicité, nous pouvons supposer que l'esprit humain, le principe individuel, est aussi une de ces choses en soi, et par conséquent ses rapports avec les autres choses en soi détermineront aussi des formes d'intuition et de conception qui lui sont propres et qui n'auront plus rien de commun avec les nôtres. Une monade, — un centre de force et de conscience à un degré supérieur de développement, autrement dit une entité individuelle douée d'intelligence et de volonté, — voilà la seule définition que nous pourrions nous hasarder à donner de la conception d'un esprit. Du moment qu'elle se manifeste de nouveau sur le plan terrestre, elle doit nécessairement revêtir la forme humaine terrestre.

Aussi une apparition visible et tangible ne serait-t-elle qu'une objectivation temporaire d'une monade humaine, revêtissant un caractère de personnalité dans le monde phénoménal.

LES HYPOTHÈSES SPIRITIQUES, SELON M. HARTMANN

Après tout ce qui vient d'être dit ici, je n'ai pas besoin de soumettre à une critique spéciale le chapitre du livre de M. Hartmann sur « l'hypothèse des esprits » ; je ferai ressortir seulement quelques-uns des traits les plus intéressants.

Dans la première partie de ce chapitre, M. Hartmann passe en revue le développement progressif des théories du spiritisme. Voici un court résumé de ces théories :

La première consiste dans « la croyance naïve du peuple que les morts conservent leur forme actuelle dans l'autre monde » et que les « esprits » agissent en se servant des membres de leur corps astral invisible (pp. 106, 107).

La deuxième est aussi grossièrement sensorielle : « On admet que le médium est également un esprit et qu'ainsi il doit pouvoir faire ce que font les esprits des morts, c'est-à-dire agir en se servant des membres de son corps astral invisible. C'est le premier écueil de la croyance naïve aux esprits » (pp. 107,108).

La troisième théorie est la contre-partie de la croyance populaire naïve ; elle repose sur l'existence de la force nerveuse médiumnique improprement appelée « force psychique ». — « La plus grande partie des phémomènes est attribuée au médium comme à leur seule et unique cause » (pp. 108 et 109).

Quatrième théorie. — « La pratique plus récente des matérialisations a davantage encore ébranlé l'hypothèse spiritique » (p. 109). La matérialisation n'est le plus souvent qu'une « transfiguration » du médium lui-même. En observant attentivement le phénomène, on a constaté « que le fantôme émane tout entier du médium et se diffuse de nouveau en lui » (p. 110).

Cinquième théorie. — Dès lors, le médium n'est que l'instrument et la source matérielle des phénomènes dont « l'esprit dirigeant » est la cause transcendantale. C'est « l'hypothèse de la possession » ; elle constitue certainement un progrès.

Sixième théorie. — Hypothèse de l'inspiration. Ce n'est pas le corps du médium, mais la conscience somnambulique, qui produit les phrases et les formes « que l'esprit dirigeant fait passer de sa conscience dans la conscience somnambulique du médium » (p. 114). « A partir de ce moment, l'hypothèse spiritique entre dans une phase qui permet à la psychologie et à la métaphysique d'intervenir raisonnablement pour s'en occuper au point de vue de la critique » (idem).

L'exposé historique de ces théories est loin d'être exact ; mais c'est là la moindre des choses. M. Hartmann a exposé toutes ces théories dans le but de mettre en relief le manque de « réflexion et de sens critique » des spiritualistes, et ce n'est que la dernière qu'il trouve assez «, convenable » pour que la science s'en occupe. Quant à moi, je me permettrai de dire que l'exposé du développement progressif de ces théories, tout incomplet qu'il soit, est le meilleur éloge qui ait été fait des « spiritualistes ». Car toutes

ces théories témoignent des efforts qui ont été faits par les spirites pour arriver à connaître la vérité. Ni les philosophes ni les savants ne les ont aidés à s'orienter dans cette question difficile; ils ont été abandonnés à eux-mêmes, ne trouvant que le mépris ou l'ironie dans la science et le public, et ce n'est que grâce à la persévérance et au bon sens de l'esprit anglo-saxon que la question a toujours été poursuivie sur le terrain expérimental et que le développement des phénomènes a donné des résultats que la science, bon gré, mal gré, sera un jour appelée à reconnaître, comme elle a dû reconnaître, après cent ans, ceux du magnétisme animal. Les théories de la transmission des pensées et de la clairvoyance ont été aussi bien souvent débattues par les spirites plus que partout ailleurs, car le spiritisme avait immédiatement saisi les rapports qui existaient entre lui et le somnambulisme ; il était, pour ainsi dire, son plus proche héritier, et ces deux facultés merveilleuses de notre esprit ont été bien souvent prises en considération dans l'examen critique des faits du spiritisme. Et voilà que M. Hartmann lui-même bâtit tout l'édifice de sa critique sur ces deux théories, — les poussant à l'extrême, — c'était l'unique issue. Mais ces deux théories, au point de vue de la science moderne, sont tout à fait hérétiques ; la science s'en moque, comme du spiritisme lui-même (Wundt traite tout cela de « bêtises ». V. son opuscule : Hypnotisme et suggestion.).

Ainsi M. Hartmann explique une hérésie par deux autres hérésies. Si la science prouve un jour que ces deux théories sont dénuées de fondement, l'hypothèse spiritique n'y fera que gagner; si, au contraire, la science finit par les sanctionner, le temps prouvera si elles sont vraiment suffisantes pour expliquer le tout.

En attendant, arrêtons-nous au point le plus intéressant, et voyons un peu pourquoi « l'hypothèse de l'inspiration », que M. Hartmann considère comme l'hypothèse spiritique la plus raisonnable, la plus « convenable », — celle dans laquelle l'intervention « intellectuelle » des esprits est ramenée à sa signification la plus vraie et la plus élevée (p. 114), — est malgré tout à rejeter. Voici le résumé de ses raisons :

1° Difficultés formelles. — « S'il existe des esprits, on pourrait admettre la possibilité de la transmission des images mentales d'un esprit à l'homme, puisqu'elle est possible entre deux hommes. Mais cette hypothèse se heurte à quelques difficultés dont l'importance ne saurait être méconnue. L'esprit d'un mort ne possède pas un cerveau dont les vibrations pourraient déterminer par induction dans un cerveau humain voisin des vibrations semblables; la transmission mécanique par les vibrations de l'éther, telle que nous pouvons l'admettre entre deux hommes peu éloignés ou en contact; ne peut donc être prise en considération quand il s'agit d'un esprit transmetteur, et l'on ne peut avoir recours qu'à l'autre mode de tansmission, celui qui se ferait sans intermédiaire matériel et ne paraît pas lié à la distance. En effet, les spirites modernes admettent sur la foi de communications médiumniques que l'esprit exerçant le contrôle peut se trouver à une distance quelconque du médium par lequel il se manifeste, sans que cela affecte l'intimité de leurs rapports.

« II n'y a qu'un malheur, c'est que d'après l'expérience acquise ni les pensées ni les mots, mais seulement les hallucinations sensorielles, et aussi vives que possible, peuvent être transmises à de grandes distances » (p. 115).

Nous avons vu suffisamment que tel n'est pas le cas. En ce qui concerne l'absence du cerveau, il n'y a pas là de difficulté pour la théorie, qui admet l'existence du sujet transcendantal, comme nous le verrons plus loin.

2° Difficultés relatives au contenu des messages. — « Ce contenu est généralement au-dessous du niveau intellectuel du médium et des assistants. C'est tout au plus s'il atteint ce niveau, mais il ne s'élève jamais au-dessus » (p. 116).

Nous avons vu, également, qu'il n'en est pas ainsi.

Le passage suivant, qui vient immédiatement après la citation qui précède, mérite d'être relevé:

« Si les esprits n'ont rien de mieux à nous révéler que ce que nous savons déjà, ou sont dans l'impuissance de le faire, comme il semble, nous voyons disparaître le seul motif qui puisse être invoqué en faveur de leur penchant à se manifester, c'est-à-dire le désir de nous rendre plus sages et meilleurs que nous ne sommes. »

Don le « seul motif » admissible serait « le désir de nous rendre plus sages et meilleurs ». Ce motif existe bien ; mais, pour le justifier, faut-il absolument que les esprits nous disent quelque chose de nouveau, que nous ne sachions déjà ?

Le thème de l'amour de Dieu et du prochain sera toujours vieux et toujours nouveau, tant qu'il s'agira du progrès moral de l'homme. Et, de plus, M. Hartmann a bien admis, pour la clairvoyance, la force magique des intérêts du cœur ! Pourquoi m veut-il pas l'admettre ici aussi comme un motif suffisant ? Effectivement, si l'on peut admettre que quelque chose survive à la mort, c'est bien l'amour, la compassion, l'intérêt pour ceux qui nous sont proches, le désir de leur dire que nous existons encore ; et ce sont justement ces sentiments qui servent le plus souvent de « motif » pour une intervention spirituelle. Le langage du cœur est partout le même ; mais il nous sera toujours aussi impossible de nous faire une idée d'un monde transcendantal que de nous figurer un espace à quatre dimensions. Il n'est donc pas étonnant que les notions qui s'y rapportent ne nous soient pas transmises, et il est inutile et illogique de demander qu'elles le soient.

3° Enfin, « abstraction faite des difficultés soulevées au point de vue formel et a celui du contenu intellectuel, l'hypothèse spiritique à son degré supérieur d'hypothèse de l'inspiration est avant toutes choses un super fin, une cinquième roue au char..... » « A ce degré de l'hypothèse, il faudrait pouvoir conclure tout d'abord du contenu des communications que la conscience somnambulique du médium est incapable de les produire. Tant qu'on ne sait rien de l'hyperesthésie somnambulique de la mémoire, de la lecture des pensées et de la clairvoyance, toutes ces communications passent pour des révélations d'esprits inspirant le médium et lui transmettant des idées qui sont étrangères à sa conscience à l'état de veille ou ne lui sont pas accessibles par la voie de la perception sensorielle. Mais, dès qu'on reconnaît la légitimité de ces trois sources d'information, à côté de la perception sensorielle, il n'existe plus de contenu intellectuel qui, d'après sa nature, ne saurait y être puisé » (pp. 116-117).

Nous avons vu suffisamment dans notre chapitre III que tel n'est pas le cas davantage.

Et M. Hartmann conclut : « C'est ainsi que toute l'hypothèse spiritique s'est trouvée réduite à néant, d'abord lorsqu'il fut prouvé que les manifestations physiques attribuées aux esprits émanent du médium, ensuite que les phénomènes de matérialisation et enfin la production du contenu intellectuel des communications ont la même source » (p. 117).

Nous aimons à croire qu'après tout ce qui a été dit dans ce travail, cette conclusion sera rectifiée peut-être par M. Hartmann lui-même, pour peu qu'il reste fidèle à ses principes,

car je n'ai pas, heureusement, à le convaincre de la réalité des faits que j'ai exposés. Je ne perds jamais de vue que l'objet de sa critique éclairée ne porte pas sur « l'authenticité des faits », mais sur « les conclusions qui en ont été tirées ».

Arrivé enfin au terme de mon travail, il m'est agréable de pouvoir constater que les prétentions de l'hypothèse spiritique ne sont pas du tout en contradiction avec la philosophie de M. Hartmann, comme on le pense assez souvent. Nous avons là-dessus son propre témoignage, ainsi exprimé :

« C'est à tort que l'on croit que mon système philosophique est incompatible avec l'idée de l'immortalité. L'esprit individuel est, d'après ma conception, un groupe relativement constant de fonctions inconscientes de l'Esprit absolu, fonctions qui trouvent dans l'organisme qu'elles gouvernent le lien de leur unité simultanée et successive. Si l'on pouvait démontrer que la partie essentielle de cet organisme, — c'est-à-dire ceux des éléments constitutifs de sa forme, qui sont porteurs des particularités formant son caractère, de sa mémoire et de sa conscience, — peut persister sous une forme capable d'activité fonctionnelle même après la désagrégation du corps cellulaire matériel, j'en tirerais inévitablement cette conclusion que l'esprit individuel continue à vivre avec son substratum substantiel: car l'Esprit absolu continuerait à maintenir l'organisme persistant sous le régime des fonctions psychiques inconscientes qui lui étaient attribuées.

« Réciproquement, si l'on pouvait démontrer que l'esprit individuel persiste après la mort, j'en conclurais que, malgré la désagrégation du corps, la substance de l'organisme persisterait sous une forme insaisissable, parce qu'à cette condition seulement je puis m'imaginer la persistance de l'esprit individuel. La preuve de la persistance provisoire de l'esprit individuel après la mort n'entraînerait même pas une modification de mon système philosophique au point de vue des principes, mais en élargirait simplement le champ des applications dans une certaine direction ; en d'autres termes, elle ne porterait aucune atteinte à la phénoménologie de l'Inconscient. » (Ed. von Hartmann, Supplément au livre le Spiritisme) (Comparez l'Inconscient au point de vue de la physiologie et de la théorie de la descendance, 2e édit., pp. 288-304, 356-358 ; Philosophie de l'Inconsciente, 9e édit., t. II, p. 362).

Le spiritisme dès ses débuts a proclamé et affirmé comme condition sine qua non « la persistance de l'esprit individuel » ; il est toujours parti de ce principe fondamental : « Ceux des éléments de l'organisme qui sont porteurs des particularités formant son caractère, de sa mémoire et de sa conscience, persistent même après la désagrégation du corps cellulaire matériel, sons une forme capable d'activité fonctionnelle. » Si telle est la condition formelle à priori imposée par la philosophie, le spiritisme a la prétention d'y avoir répondu à posteriori. Le grand mérite du spiritisme est justement d'avoir prouvé que les questions les plus mystérieuses qui se rapportent au problème de notre existence peuvent être étudiées par la voie expérimentale. Dès ses premiers pas, il a admis que le côté mystique de ce problème est non moins naturel et que tous les phénomènes qui s'y rattachent sont des phénomènes naturels, sujets à une loi. Il est donc tout à fait injuste de la part de M. Hartmann d'accuser le spiritisme « d'avoir accepté, à côté d'une série de causes naturelles, une série de causes surnaturelles, nullement justifiées par l'expérience » (p. 118), puis « d'avoir admis en dehors de la sphère naturelle et connue des existences terrestres un monde mystérieux et occulte d'individus surnaturels » (p. 82).

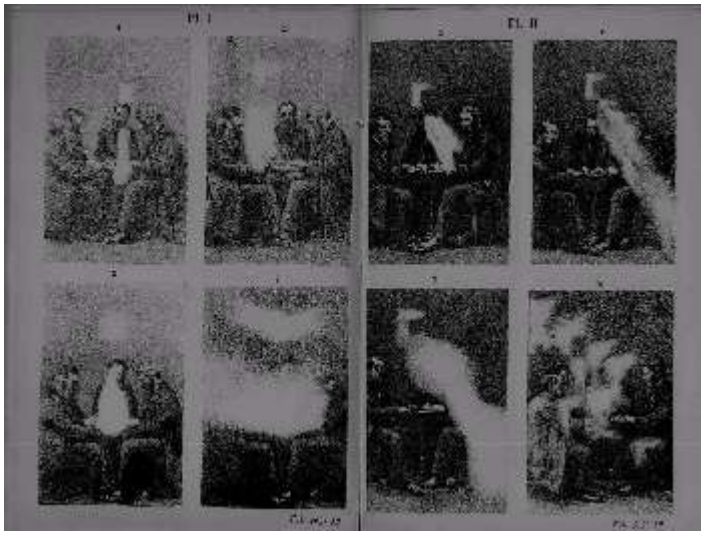
Le spiritisme fournit des matériaux non dégrossis, comme sont ceux que nous puisons dans notre expérience journalière. C'est à la philosophie de les analyser, de les expliquer. L'observation des phénomènes est facile : leur intelligence exige des siècles, — cela s'applique même à ceux de l'ordre physique. — Le fait de notre existence, de notre conscience personnelle, reste jusqu'à présent un mystère ; il faut nous résigner : le problème ne sera jamais résolu ; donc nous sommes même ici-bas dans le « surnaturel » ; mais nous pouvons en reculer les limites, pénétrer plus avant dans ses profondeurs. Une forme de la conscience n'implique pas qu'elle est la forme unique ; une forme, celle que nous connaissons, n'est pas moins merveilleuse qu'une autre, que nous ne connaissons pas.

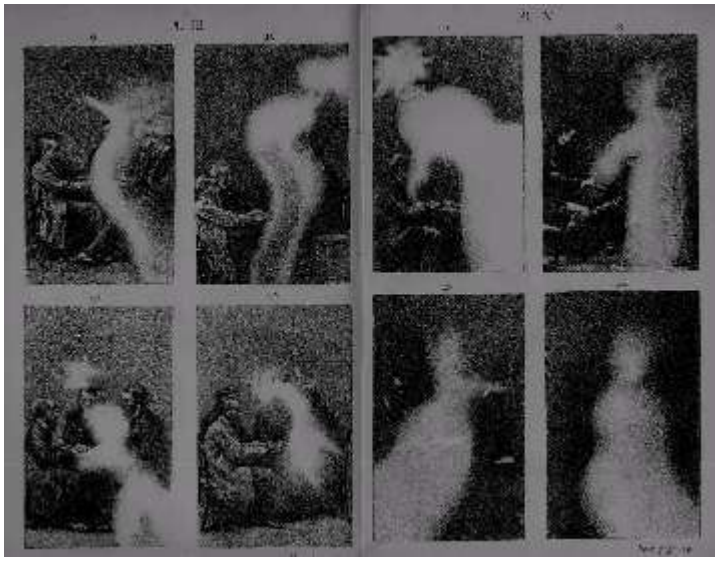
Lorsque les faits spiritiques seront acceptés et établis dans leur totalité, la philosophie devra en conclure non à l'existence d'un monde surnaturel d'individus surnaturels, mais à celle d'un monde de perceptions transcendantales appartenant à une forme de conscience transcendantale, et les manifestations « spiritiques » ne seront plus alors qu'une manifestation de cette forme de conscience dans les conditions de temps et d'espace du monde phénoménal.

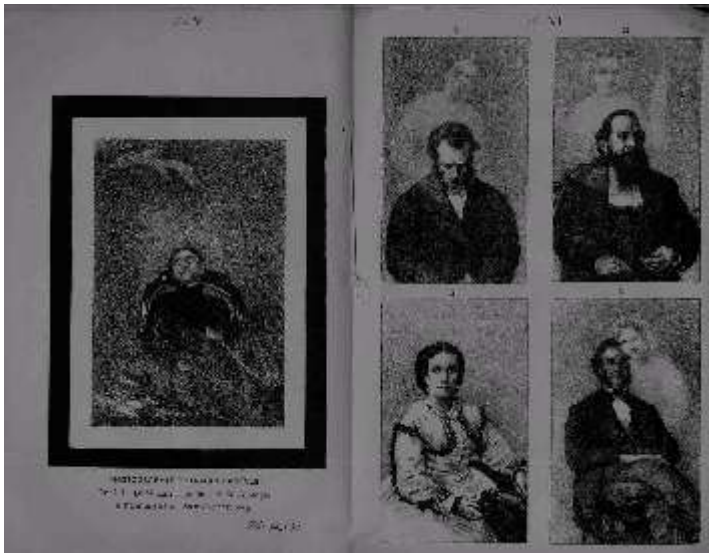
Au point de vue de la philosophie monistique, le spiritisme, comme phénomènes et théorie, est facilement admissible ; et, plus que cela, il se présente même comme une nécessité, car il complète, il couronne cette conception philosophique de l'Univers, dont les progrès sont incessants et à laquelle il ne manque qu'une seule chose, la plus essentielle : la compréhension du but de l'existence des choses et de celle de l'homme en particulier.

Le résultat final de l'évolution, — aussi évident que rationnel à nos yeux, — c'est-à-dire le développement des formes les plus élevées de la conscience — soit individuelle, soit collective, — ne subit pas un arrêt brusque et insensé juste au moment où le but suprême est atteint ou est près de l'être.

FIN







D’après la photographie prise des moulages de la main droite du médium et de celle d’une forme matérialisée

Même mains du côté de la paume

D’après la photographie d’un moulage de la main droite d’une forme matérialisée

	D’après la photographie d’un moulage du pied droit d’une forme matérialisée